This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNC MAY 26

TARSIS
ET ZÉLIE.

EXPLICATION

DES SUJETS

DU FRONTISPICE ET DU FLEURON

DU TOME III.

LE FRONTISPICE repréſente l'appareil du ſacrifice ſanglant : d'un côté de l'Autel, les Prêtres de Jupiter avec la Victime : de l'autre Zélie, en habits de Diane, à la tête des Daphnides, faiſant les fonctions de Grande Prêtreſſe. Le moment de la ſcène eſt celui où Zélie reconnoît Tarſis qu'elle va ſacrifier.

Le ſujet du Fleuron eſt Tarſis, ſous l'emblême de l'Amour, qui ôte à Zélie le voile des Daphnides, & lui met ſur la tête la couronne nuptiale.

Les ſujets des Vignettes ſont expliqués dans les Sommaires de chaque Livre.

TARSIS ET ZÉLIE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME III.

A PARIS,

Chez MUSIER Fils, Libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Giſt-le-Cœur.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 FEB 1952
OF OXFORD

SOMMAIRE
DU QUINZIÉME LIVRE.

Célémante & Coris pour ſe mettre à l'abri de l'orage, ſe réfugient dans une des cavernes du Mont Oſſa : leur compagnie, que le mauvais tems avoit diſperſée, les y rejoint, & conſidére, avec eux, à la lueur d'une torche ardente, un tombeau en forme d'autel ſur lequel eſt poſée une urne ſoutenue par des Amours en pleurs (Sujet de la Vignette) *; ils levent le marbre de la tombe & y trouvent cette inſcription :* A la mémoire & aux précieux manes de l'incomparable Zélie. *A la lecture de cette inſcription, Calliclés frère de Zélie & les autres Bergers & Bergères ſont pénétrés de la douleur la plus vive : ils ont de violens ſoupçons contre Alpide, & pour s'en éclaircir, Ergaſte avec Philémon & Ariſtée ſe mettent à l'épier auprès de ſa maiſon. Calliclés & Célémante ſe cachent dans la grotte pour examiner s'il n'y vient perſonne : leur entretien ſur le bien & ſur le mal, eſt interrompu par l'arrivée de deux hommes dans ce ſouterrain. Ils entendent que l'un raconte à l'autre qu'Alpide, feignant de con-*

duire Zélie chez les Daphnides, avoit formé le projet de l'enlever. Il lui dit que cette Bergère se voyant trompée, & croyant que Tarsis avoit péri en voulant arrêter le bateau qui la portoit, s'étoit elle-même précipitée dans le fleuve. Il ajoute qu'Alpide ayant retrouvé son corps, l'avoit fait brûler & en avoit recueilli les cendres dans une urne. Ces deux hommes se retirent pendant que Célémante est allé chercher du secours pour se saisir d'eux. Leucippe & Mélicerte sont inconsolables de la mort de leur fille. Tarsis dans le désespoir où elle le jette, se traîne tout moribond sur le chemin de son tombeau pour y aller finir ses peines : les forces lui manquent, & des Pasteurs le rapportent évanoui chez Télamon. Isménias son frère pressé de déclarer la cause du chagrin dont il est accablé, raconte ses aventures : Histoire d'Isménias & d'Hypolite. *Caractère de ce jeune Berger & son inconstance en amours. Tarsis lui apprend la rencontre que Mélicerte a faite d'Hypolite, dans la maison d'un Pécheur, en cherchant Zélie ; & qu'elle doit être chez les Daphnides. Cette nouvelle rend l'espérance & la joie à Isménias.*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE QUINZIÈME.

L'ORAGE avoit tellement diſperſé les Bergers & les Bergères, que de tant de perſonnes aſſemblées pour la Chaſſe, il n'y en avoit pas plus de deux ou de trois, qui ſe fuſſent retirées enſemble. Philémon ayant ſuivi Céliane, l'avoit enfin rejointe ſous un petit toît couvert de paille, dreſſé-là par des Paſtres, qui gardoient les troupeaux la nuit. Alcé y avoit auſſi trouvé un aſile. Les autres s'étoient réfugiés en différens endroits, les uns bien, les autres mal,

ſelon qu'ils avoient plus ou moins heureuſement rencontré. Mais de tous les Bergers de cette troupe, il n'y en avoit aucun qui eût pris un meilleur parti que Célémante & Coris.

Ce Berger, du moment qu'il avoit vû le temps diſpoſé à l'orage, avoit rompu deux ou trois branches de palmier, qu'il avoit liées enſemble ; & en ayant fait une eſpèce de parapluie pour ſa Maîtreſſe, il l'avoit garantie parlà ſi bien, qu'elle arriva juſqu'au pied du Mont Oſſa, ſans être beaucoup mouillée, & ſans autre ſoin que de rire de l'empreſſement des autres à courir deçà & delà.

Ce Mont eſt plein de concavités, qui ſont des cavernes, ou des grottes, comme on voudra les nommer, leſquelles, pour être ſauvages, n'ont rien pour cela d'affreux ; & qui ſemblent juſtifier ce qu'ont avancé les Poëtes, qu'elles avoient autrefois ſervi d'habitation aux Centaures. On y voit en effet des endroits d'une auſſi grande étendue que des temples, & dont les voûtes, pour être ruſtiques, ne laiſſent pas de paroître faites avec quelque ſorte d'art. Il s'y en trouve même quelquefois deux ou trois de ſuite, comme de grandes ſalles, où l'on entre de plain-pied de l'une dans l'autre ; éclairées du jour qu'elles reçoivent, ou par la porte, ou par quelques ouvertures qui ſont au haut de la voûte. Il y en a auſſi de petites, d'obſcures, en un mot de toutes les manières ; & le nombre

nombre en eſt ſi grand, que ſi ces lieux étoient occupés de tous ceux qui pourroient commodément y demeurer, Oſſa ſe trouveroit plus peuplé que ne le ſont quelquefois de grandes Villes.

Ce fut dans une de ces grottes, que Coris & Célémante ſe retirèrent. La Bergère avoit crû y trouver quelques-unes de ſes compagnes; & quoiqu'elle ſoit naturellement libre & enjouée, elle fut interdite de s'y voir ſeule avec un Amant. Il faut avouer, dit-elle, que la peur nous fait faire d'étranges choſes! Car c'en eſt une terrible, que de venir m'enfermer dans une caverne, ſeule avec un Berger. Charmante Coris, repartit Célémante, en lui ſerrant la main avec tranſport, je la trouve infiniment plus terrible pour moi; & c'eſt une forte épreuve pour un homme auſſi amoureux que je commence à l'être. Nous ferons donc bien, reprit-elle, au haſard d'être mouillés, de chercher compagnie, qui nous mette en ſûreté l'un contre l'autre; & elle ſe mit en devoir de ſortir: mais à l'inſtant, un éclair perçant qui y pénétra, la fit rentrer avec un grand cri; & le tonnerre & la pluie redoublerent ſi fortement, qu'il n'y avoit pas lieu d'y réſiſter. Hé bien! belle Coris, lui dit-il, le Ciel vous fait voir qu'il veut que nous ſoyons ſeuls enſemble, & je ne ſçais quel augure j'en dois tirer.

Coris, au lieu de retourner à l'endroit où

elle s'étoit d'abord aſſiſe, ſe mit à ſe promener dans ces endroits ſouterrains, & à regarder de quelle manière une ſi grande entrée pouvoit avoir été taillée dans le roc. En jetant les yeux de côté & d'autre, elle apperçût dans le fond une lueur qui brilloit, & qui paroiſſoit la réflexion d'une plus grande lumière qui éclairoit un autre lieu. Le Berger y prit garde à ſon tour, il s'en approcha, & remarqua, quand il fut au fond, que cette clarté venoit d'une allée qui conduiſoit à un autre lieu voûté, où il y avoit une groſſe lampe allumée. Il revint en rendre compte à Coris. Je crois, lui dit-il en riant, qu'il habite encore ici quelque Centaure; & ſi vous le voulez, nous pouvons en ſurprendre quelqu'un auprès de ſa Maîtreſſe. Coris qui voyoit bien qu'il ne parloit ainſi qu'en raillant, ne put cependant ſe défendre de cette émotion, qu'un événement imprévu ne manque pas d'inſpirer à des perſonnes naturellement timides. Mais le Berger ayant dit enſuite plus ſérieuſement, que ce pouvoit être la retraite de quelque Paſtre, qui n'ayant point d'autre habitation, avoit choiſi là ſa demeure; il lui perſuada de venir voir ce que c'étoit, & pour lui en donner le courage, il avança le premier. Ses yeux étant plus accoutumés alors à l'obſcurité, il apperçut de l'écriture au-deſſus de l'entrée qui ſervoit de porte à cette allée, mais qu'il ne put lire. Il paſſa plus avant; & montant deux de-

grés qu'il rencontra, il ſe trouva ſous une petite voûte, d'où pendoit une lampe fort groſſe, & qui jetoit aſſez de lumière pour éclairer tout ce lieu-là. Au milieu étoit un marbre noir de trois à quatre pieds de long ſur deux & plus de large, & élevé à environ un pied de terre ſur quatre piliers. Les dehors étoient ornés de quelques figures, & couverts de fleurs, dont la flétriſſure marquoit qu'il y avoit déja quelques jours qu'elles y avoient été répandues. Au fond étoit un autre marbre noir, élevé à trois pieds de terre, ſur deux piliers qui le ſoutenoient pardevant, le derrière étant appuyé, & comme enchâſſé dans le roc, en forme d'autel. Il étoit couvert de petites figures, qui repréſentoient des larmes. Il y avoit deſſus, un vaſe pareil à ceux qui ſervent à renfermer les cendres des morts; & à côté l'on voyoit deux petites torches éteintes, & qui paroiſſoient à demi-brûlées.

Célémante ayant vu confuſément ces choſes, revint promptement le dire à Coris, & il les lui dépeignit ſi dignes de curioſité, qu'enfin elle ſe haſarda de l'y ſuivre. Elle y entra avec reſpect, comme en un lieu ſacré. Le Berger prit une de ces torches éteintes; & l'ayant allumée ils virent diſtinctement, que la voûte étoit non-ſeulement fort unie, mais peinte en azur, & qu'on y avoit repréſenté quelques nuages, qui lui donnoient la reſſemblance d'un ciel. On y

avoit peint quelques Amours, dont ceux qui ſe trouvoient au milieu, tenoient des corbeilles de fleurs, qu'ils ſembloient répandre ſur le tombeau, où, comme nous l'avons dit, il y avoit déja des fleurs effectives. Les autres plus éloignés, & tenant d'autres corbeilles qui en étoient pleines, ſembloient avancer pour le même deſſein; & par cet empreſſement, auſſi-bien que par les larmes qu'on leur voyoit répandre, ils ne pouvoient mieux marquer leur reſpect & leur douleur. A l'horiſon de la voûte, paroiſſoit Flore avec ſes Nymphes, dans un jardin repréſenté dans le circuit de cet eſpace. Elles y cueilloient des fleurs, pour en fournir à tous ces Amours; & les mouillant de leurs larmes, elles les rendoient telles qu'on les cueille après une agréable roſée.

L'urne qui étoit poſée ſur l'autel, étoit d'une matière rare, & artiſtement travaillée. Douze petits Amours la ſoutenoient. Comme l'urne étoit légère, ils n'y mettoient chacun qu'une main; & il paroiſſoit même que c'étoit à deſſein de rendre plus d'honneur à cette urne, qu'ils étoient douze à en ſupporter le poids. Les quatre premiers s'eſſuyoient les yeux de leur bandeau. Les quatre qui étoient derrière, ayant déchiré & jeté le leur à terre, comme s'ils euſſent crû ne devoir point eſſuyer des larmes ſi juſtes, ſe frappoient la poitrine de déſeſpoir; & les quatre autres, qui occupoient les

deux côtés, & repréſentés dans une douleur plus modeſte, relevoient leur bandeau, pour regarder l'urne, & ils ſembloient montrer du doigt les deux Inſcriptions qui étoient aux côtés de ce vaſe. La première portoit ces mots: *Les Cieux ont le reſte.* L'autre s'exprimoit ainſi: *Je partage avec les Dieux.* Sur le devant de l'urne, étoit un de ces vaſes, où les Sacrificateurs ont accoutumé de brûler l'encens. Il ſembloit qu'il y en eût encore au fond quelque reſte, qui achevoit de ſe conſumer. Au-deſſous ſe liſoient ces paroles:

Comme un encens précieux,
Ma mort me conſacre aux Dieux.

Sur le derrière de l'urne, l'ouvrier avoit repréſenté un Amour, qui, le burin à la main, ſembloit achever de graver d'autres vers qui étoient ſur la même urne. Le caractère en étoit ſi petit, que Célémante & Coris eurent quelque peine à les déchifrer. Ils en vinrent enfin à bout. Il y avoit ces quatre vers:

Ce que cette urne reſſerre,
Fut le plaiſir de nos yeux,
Les délices de la terre,
Et le chef-d'œuvre des Cieux.

Cet Amour étoit environné de pluſieurs autres, qui ſe montrant l'inſcription du doigt,

ſembloient y donner leur approbation, & ſe dire l'un à l'autre qu'ils avoient tous la même penſée.

Célémante & Coris ne pouvoient aſſez témoigner leur admiration & leur ſurpriſe. A ce que je vois, dit Coris en riant, les Centaures avoient de l'eſprit & de la galanterie, ſi ce mauſolée eſt de leur façon. Pour galans, reprit Célémante, ce ſeroit la première fois qu'on l'auroit dit: mais pour fort amoureux, c'eſt autre choſe: témoin la célèbre aventure des Lapithes. Je croirois plus volontiers, continua-t-il, par tous ces Amours que je vois repréſentés, que quelque Amant a perdu une Maîtreſſe aimable; ſi la deviſe de cet encens conſacré aux Dieux, ne ſembloit convenir à un Prêtre ou à une Prêtreſſe, n'y ayant guéres que ce genre de mortels, qui, comme l'encens, ſe conſument au ſervice des Dieux. Ils s'approchèrent de nouveau de la tombe; & ayant un peu dérangé quelques-unes des fleurs dont elle étoit couverte, ils virent que la figure de l'Amour étoit gravée ſur ce marbre. A ſes pieds étoit ſon flambeau éteint, avec ſon carquois rompu, & ſes flèches briſées. Cette figure couvroit toute la ſurface de ce marbre; en ſorte qu'il n'y avoit pas de place pour l'inſcription: mais autour étoient ces quatre vers, diſtinctement gravés.

Amour, éteins ton flambeau,
Romps ton carquois & tes armes;
Il ne te faut que des larmes,
Pour pleurer ſur ce tombeau.

Il n'en faut plus douter, dit Coris; tout cet appareil eſt l'effet de la piété d'un Amant, qui a dreſſé ici un mauſolée aux cendres de ſa Maîtreſſe. Mais au choix qu'il a fait de ce lieu écarté & inconnu, pour lui témoigner ſon amour & ſa douleur, nous devons croire qu'il a dû être fort diſcret pendant qu'elle étoit en vie, puiſqu'après ſa mort même, il ſemble avoir voulu dérober la connoiſſance de ſes regrets & de ſa paſſion pour elle: il ne ſera jamais accuſé d'avoir fait cette dépenſe par oſtentation. Mais s'il ne vouloit pas, continua-t-elle, nous faire ſçavoir ſon nom, il devoit du moins nous inſtruire de celui de ſa Bergère. Il a crû apparemment la choſe inutile, reprit Célémante, ne ſe perſuadant pas qu'on dût jamais entrer juſqu'ici. Ce que nous en pouvons juger, c'eſt que cet ouvrage eſt récent; & nous le voyons aiſément par ces fleurs à demi-fanées, & par ces peintures qui ne ſont pas encore finies.

En parlant ainſi, & regardant de côté & d'autre, il apperçut un endroit plus enfoncé dans le roc, de la largeur d'environ ſix pieds. Coris à qui il le montra, & qui en étoit pro-

che, regarda de plus près, & vit en bas un monceau de feuilles séches, sur lesquelles il paroissoit qu'on se, fût couché. Célémante y étant allé avec le flambeau qu'il tenoit à la main, ils y virent ces mots gravés dans le roc:

Si je n'ai pû me faire un destin plus heureux,
Le trépas pour le moins nous unira tous deux.

A ce compte, dit-il, ce n'est pas ici le gîte d'un seul mort, mais de deux: je ne vois cependant qu'une urne; & se ressouvenant alors de l'inscription qu'il avoit vue sur la porte en entrant, & qu'il n'avoit pû lire, il s'imagina qu'à l'aide de son flambeau, il pourroit par-là être éclairci de quelque chose. Il y alla avec Coris, & ils n'y trouvèrent que ces mots:

Profane, n'entre pas, si tu ne veux pleurer.

Oh, oh, dit Célémante, l'avertissement vient un peu tard, & il ne peut nous servir à présent que de congé. Pour moi, dit la Bergère, quoique je ne sois pas grande pleureuse, je plains aisément les malheureux, & sur-tout les morts, qui, selon moi, le sont plus que d'autres, & auxquels pour cela je tâcherai de ressembler le plus tard qu'il me sera possible: mais il me paroît qu'il faut sçavoir qui l'on pleure; & si l'Auteur de ces inscriptions veut des larmes de

ma part, il n'a qu'à m'apprendre le nom de la défunte.

A ce moment, où l'air avoit déja repris ſa première ſérénité, une partie des Chaſſeurs s'étant raſſemblés, paſsèrent près delà. C'étoient les Bergers Philémon, Ariſtée, Iſménias, Calliclés, & quelques autres, avec Céliane, Aréliſe, & toutes les Bergères. Ils apperçurent, au moyen du flambeau, mais avec ſurpriſe, Célémante & Coris au fond de cette grotte. Quoi! Berger, lui cria Philémon, eſt-ce ainſi que tu prens ſoin des Bergères dont on t'avoit confié la conduite? Célémante appela la troupe; & s'avançant vers eux, il leur conta l'aventure où Coris & lui s'étoient trouvés. Comme le lieu qui renfermoit le tombeau, n'étoit pas aſſez ſpacieux pour contenir toute la troupe, ils y entrèrent par partie. Ils avoient tous un vrai deſir d'en être les témoins, & une viſion ſi peu attendue les ſurprit.

Après avoir long-temps conſidéré l'autel, l'urne, la tombe, & porté le flambeau par-tout aux environs, ſans en être plus inſtruits que l'avoient été Célémante & Coris, ils ſongeoient à ſortir de ce lieu, quand Ariſtée, qui ne ſe déſiſtoit pas aiſément d'une entrepriſe, déclara qu'il n'en partiroit point qu'il n'eût trouvé ce qu'il cherchoit. Car enfin, dit-il, il eſt hors d'uſage, qu'une perſonne qui dreſſe un mauſolée, ou quelqu'autre monument funèbre à

la mémoire de ce qu'il aime, en omette le nom, puiſque le ſeul but de ces pompes, eſt d'en perpétuer le ſouvenir. Si donc nous ne trouvons pas ce nom, c'eſt que nous ne cherchons pas bien. Et moi, reprit Philémon, je doute s'il n'eſt pas à propos que nous ne le ſçachions point. Si la défunte nous eſt connue, nous nous affligerons de ſa mort; & ſi nous ne la connoiſſons pas, quel intérêt avons-nous de l'apprendre?

Je ſuis d'un autre ſentiment, repartit Célémante, & j'approuve fort la curioſité d'Ariſtée. Qu'il demeure ici auſſi long-temps qu'il le faut pour s'en éclaircir; nous ſerons ſes pourvoyeurs, & je me charge du ſoin de lui apporter exactement ſoir & matin à boire & à manger. Je penſe, ajouta Céliane, que ſi Ariſtée fait ce qu'il dit, nous ferons bien de ſonger dès-à-préſent à ſon épitaphe. Pour moi, interrompit Aréliſe, je m'offre d'en faire le premier vers, encore que je n'en aie fait de ma vie, pourvu que chacun me ſeconde pour l'achever. Rien n'eſt plus aiſé que d'en commencer une. Je dirai, par exemple:

Ci gît le Berger Ariſtée.

Je crois, pourſuivit Béſice en riant, que je ferai bien le ſecond. Il n'y a qu'à mettre:

Plein d'honneur & de probité.

A ce compte, dit Ariſtée, je puis mourir quand il me plaira, puiſque mon épitaphe eſt bientôt faite. La voici toute achevée, continua Célémante; ces deux vers en feront l'office.

Que ton âme, ô paſſant, n'en ſoit point attriſtée,
Il y gît ſeulement par curioſité.

Oh, pour cela, reprit Célémante, ce ſeroit tout-à-fait dommage qu'une auſſi jolie épitaphe ne ſervît pas; & ſi Ariſtée en ſent comme moi la gentilleſſe, il ne voudra pas qu'elle ſoit perdue. Le mal que j'y trouve, répliqua ce dernier, c'eſt qu'il n'y auroit pas ici de place pour l'écrire, tout y étant ſi rempli d'inſcriptions & de figures.... Oh! qu'à cela ne tienne, interrompit l'enjoué Célémante; nous ferons comme un écrivain, qui après avoir rempli un côté de ſa feuille, la retourne de l'autre. A ce mot, il fit ſemblant de vouloir retourner la table de marbre qui couvroit ce tombeau, & en y appliquant la main, il ſentit que contre l'ordinaire, le deſſous étoit poli comme le deſſus. Je penſe, continua-t-il, qu'on l'a déja préparée tout exprès. Il gliſſa la main plus avant, & trouva qu'effectivement tout le deſſous étoit fort uni, à la réſerve de quelques endroits, qui, au toucher, lui parurent des caractères gravés. Cette circonſtance piqua la curioſité de toute la troupe. Ils ſe mirent cinq ou

ſix à lever cette table, où ils lurent l'inſcription ſuivante.

A

LA MÉMOIRE

ET

AUX PRÉCIEUX MANES

DE L'INCOMPARABLE

ZÉLIE.

Calliclés n'avoit rien dit juſques-là. Ces objets funèbres renouvelloient en lui le ſouvenir & les regrets de la mort de ſa ſœur, qu'il avoit continuellement dans l'eſprit ; & ſon cœur, par une eſpèce d'inſtinct, avoit déja fait en lui-même l'application de cet appareil à ſon infortune. Mais à la lecture de cette inſcription, qu'il entendit, & qui lui confirmoit ſa perte, il fut auſſi vivement frappé, que s'il n'y avoit point été préparé. Ce Berger naturellement généreux & tendre, avoit toujours entretenu avec Zélie une amitié particulière. Il y avoit même entre eux une reſſemblance de viſage, qui répondoit de la ſympathie de leurs cœurs : auſſi la regrettoit-il non-ſeulement comme une ſœur infiniment aimable, mais comme une fidelle & parfaite amie.

La conſternation fut générale dans la troupe. Tout l'enjouement diſparut au mot de Zélie ; & ce nom qui faiſoit auparavant la joie de Tempé, fut en cette occaſion le ſujet d'une triſteſſe univerſelle. Célémante même ne pouvant tenir contre une douleur ſi juſte, ſortit de ce lieu ſans rien dire, ſentant bien qu'il n'y avoit que la fuite qui pût l'empêcher de céder à une affliction contre laquelle ſa raiſon n'avoit pas la force de le défendre. Toute la troupe le rejoignit, & chacun donna des marques particulières de ſon accablement. Car quoiqu'ils fuſſent tous en quelque ſorte préparés à cette perte, par le bruit qu'avoit fait l'abſence de la Bergère, ils aimoient à ſe flatter que quelque part qu'elle fût, elle étoit encore vivante. Il n'y avoit là qu'Aréliſe, Céliane, Goris, & les Bergers Philémon & Célémante, qui euſſent appris les indices que l'on avoit de ſa mort. Encore, les Bergères ignoroient-elles ce que Télamon en avoit ſçu des Paſtres de Néphélocrate & d'Alpide. Mais la découverte de ſon tombeau diſſipoit toute incertitude là-deſſus ; & ils n'étoient plus en peine que du genre & de l'auteur de ſa mort. Calliclés, Célémante & Philémon ſe retirèrent un peu à l'écart, pour en parler à cœur ouvert, ne jugeant pas à propos de découvrir aux autres, les idées qu'ils avoient contre Alpide. Ce qui me laiſſe de grands ſoupçons contre

ce Berger, leur dit Célémante, c'eſt que ce tombeau ſe trouve juſtement près de ſa maiſon, puiſqu'elle n'en eſt ſéparée que par ce petit bois, qui apparemment eſt le même où Télamon vous a dit que le Paſtre d'Alpide avoit ſouvent entendu plaindre ſon Maître. Cependant par quelle raiſon Alpide auroit-il enlevé Zélie, & d'une maniere ſi violente, qu'il lui eût cauſé la mort, lui qui n'en a jamais paru ni l'Amant, ni l'ennemi; qui en étoit le parent proche; & qui depuis trois ou quatre ans ne l'a vue que durant quinze jours, ayant été abſent pendant tout le reſte? Il eſt vrai, continua Philémon, que tout ceci me paroît un myſtère incompréhenſible. D'ailleurs, l'encens que nous avons vu, & la deviſe, ne conviennent qu'au trépas d'une perſonne morte au ſervice des Dieux, ou pour ſa religion, ou qui s'eſt conſacrée à eux par ſa mort. Et quel rapport y a-t-il de cela avec un enlèvement cenſé fait par un Amant, ainſi qu'on le juge par ces Amours peints de tous les côtés? Tout ce que nous diſons-là, pourſuivit Célémante, ne nous en inſtruira pas. Nous ſommes proches de la maiſon d'Alpide; nous n'avons entrepris notre chaſſe qu'à ce deſſein: allons donc l'obliger de nous en éclaircir de force ou de gré. Auſſi-bien le jour commence-t-il à baiſſer; & l'heure préſente, jointe au mauvais temps qu'il a fait, doit l'avoir engagé à ſe retirer préſentement

chez lui. Nous y allions, pourſuivit Philémon, quand nous vous avons rencontré; & nous eſpérions vous trouver aux environs, où nous nous étions donné rendez-vous; je ne doute pas même qu'Ergaſte n'y ait déja été, pendant que nous nous ſommes arrêtés ici. Au moment qu'il parloit d'Ergaſte, il l'apperçut qui venoit vers eux à grands pas.

Etant ſorti de chez Palène, & ne ſçachant en quel lieu rejoindre la chaſſe, il avoit pris le chemin de la maiſon d'Alpide, penſant y retrouver les autres; & n'ayant rencontré perſonne, il n'avoit pas laiſſé d'y entrer. Il en revenoit quand ces Bergers le virent: mais il n'y avoit rien fait. Il y avoit trouvé le même Paſtre qu'ils avoient vu le matin paſſer par Cénome; & ce Paſtre n'avoit encore eu nulles nouvelles de ſon Maître. Bien plus, Ergaſte les aſſura qu'il avoit viſité toute la maiſon d'Alpide, par manière de curioſité, & qu'il n'y avoit rien vu qui pût contribuer à l'éclairciſſement qu'il cherchoit.

Les Bergers lui firent part à leur tour de leur dernière aventure, & il en eut toute la douleur & tout l'étonnement que méritoit une pareille découverte. Ils tinrent entre eux conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire, & ils y admirent Agamée, Ariſtée & Iſménias. La réſolution fut de pouſſer juſqu'au bout la recherche commencée, & pour cela de faire deux choſes.

L'une, de veiller toute la nuit aux environs de la maiſon d'Alpide, pour l'y voir rentrer; l'autre, de faire tenir d'autres Bergers aux avenues de la grotte, pour examiner ſi perſonne n'y viendroit. Ergaſte, Philémon & Ariſtée ſe chargèrent d'inveſtir la demeure d'Alpide; Calliclés & Célémante, de reſter à la grotte; & Agamée avec Iſménias, prirent le ſoin de remener les Bergères. Ils ne découvrirent leur deſſein qu'à Céliane, à Aréliſe & à Coris, pour ſe juſtifier envers elles, de ce qu'ils les renvoyoient ſans les reconduire.

Le ſoleil s'étant couché, ils ſe ſéparèrent. Amintas & Léaque prirent le chemin de Gonnes, toujours fort amoureux, mais mal-ſatisfaits d'Aréliſe, & plus irrités encore l'un contre l'autre. Les autres Bergers & les Bergères prirent la route de leurs hameaux. Ergaſte, Philémon, & les trois autres, accompagnèrent la troupe une partie du chemin, ne jugeant pas qu'il fût encore temps d'aller prendre leur poſte, & ne voulant pas auſſi donner aux autres le moindre ſoupçon de ce qu'ils alloient faire; & ils les quittèrent, ſous prétexte de paſſer le fleuve, pour aller à Callioure, rendre compte à Leucippe & à Mélicerte de ce qu'ils venoient d'apprendre au ſujet de leur fille.

La nuit ayant répandu ſes voiles par toute la vallée de Tempé, nos Bergers ſe diviſèrent, ſuivant le projet qu'ils avoient formé; & jugeant

geant que s'ils rencontroient Alpide, & qu'il fût à propos de l'arrêter, il y auroit plus de péril à entreprendre cette action chez lui, où il pourroit avoir du ſecours, que dans la campagne, où ſelon les apparences il ſe trouveroit ſeul; il y en eut trois pour l'épier dans ſa maiſon; & les deux autres ſe rendirent à la grotte, après s'être donné un ſignal, pour s'appeler en cas de beſoin. Les trois Bergers s'approchèrent de la maiſon le plus doucement qu'ils purent, prêtant l'oreille au moindre bruit qui s'y feroit : mais après y avoir attendu aſſez long-temps ſans rien entendre, ils allèrent s'aſſeoir ſous quelques arbres qui étoient ſur le chemin, & aſſez proche de la maiſon. Ergaſte, pour déſennuyer ſes deux amis, leur conta l'aventure qui lui étoit arrivée chez Palène; & ce ne leur fut pas une petite matière de s'entretenir, par les différentes réflexions qu'ils firent ſur l'hiſtoire qu'il y avoit lue.

A l'égard de Célémante & de Calliclés, ils crurent ne pouvoir mieux faire que de ſe retirer dans la grotte même, qui ſervoit de veſtibule au tombeau, & dont l'obſcurité empêchoit qu'on ne les apperçût. Comme le moindre bruit, en parlant, ſe fût aiſément entendu ſous une voûte, & qu'il eût peut-être averti Alpide de fuir, ils furent contraints de garder le ſilence, & de s'entretenir, Calliclés de ſa douleur, & Célémante de tout ce qu'il pou-

voit ſe mettre de plus agréable dans l'eſprit, pour en chaſſer la ſienne. Mais après avoir paſſé un long temps dans cette morne ſituation, Célémante, touché des ſoupirs de Calliclés, & trouvant ſon affliction auſſi utile, qu'il jugeoit le deſſein qu'il avoit pris juſte & généreux, il eſſaya de le conſoler. Mon cher ami, lui dit-il, je ſuis ici le plus content du monde, puiſque j'y ſuis pour le ſervice de Tarſis & pour le vôtre, mais c'eſt à condition que nous ne nous affligerons pas : car, comme c'eſt une bonne action que nous faiſons ici tous les deux; vous de ſonger à la vengeance de votre ſœur, & moi de ſervir mon ami; ſoit que notre intention réuſſiſſe ou non, nous avons toujours ſujet de nous réjouir de bien faire. Ah ! Célémante, répondit Calliclés, je ne ſuis capable que de pleurer, dans une occaſion ſi funeſte; & que voudriez-vous que je fiſſe autre choſe, auprès des cendres d'une ſœur qui m'étoit plus chère que la vie ? Je n'ai garde, reprit Célémante, de vous conſoler par le motif lâche & honteux, qui ſert à eſſuyer les larmes des autres. Le profit que l'on peut faire en perdant une ſœur, eſt une conſidération indigne, à laquelle je préfére mille fois la douleur, tout ennemi que j'en ſois : mais je ne puis me diſpenſer de vous apprendre ma maxime de vivre, & ſuivant laquelle, ce me ſemble, doit ſe conduire tout homme ſage. Si votre affliction eſt

utile, ou à vous, ou à vos amis, ayez-en, à la bonne-heure: mais ſi elle eſt infructueuſe, eſt-il beſoin de s'en laiſſer accabler? Quel moyen, direz-vous, de n'en pas ſentir, quand on perd des perſonnes qui nous ſont chères? Le voici. C'eſt de penſer que ce n'eſt pas pour elles que nous nous affligeons, mais pour nous-mêmes, puiſque notre affliction ne leur ſert de rien. C'eſt d'avoir toujours ce principe dans l'eſprit, que tout ce qu'il y a de mal au monde, n'eſt mal que parce qu'il afflige, & que le bien qui afflige, eſt lui-même un mal. Quand vous vous ſerez une fois bien imprimé cette vérité dans l'eſprit, vous ne vous attriſterez jamais de tout ce qui vous ſurviendra. Car ſçachant qu'il dépend de nous de faire notre bien ou notre mal; ſi ce qui vous arrive eſt un bien, vous vous en réjouirez, puiſque la choſe même vous y convie. Si c'eſt un mal, vous vous en réjouirez encore, afin de le changer en bien. Ne vous imaginez pas cependant, que cette joie que j'exige, ſoit un épanouiſſement de cœur, tel que le procure une réuſſite avantageuſe qu'on n'attendoit pas; il ſièroit mal dans une occaſion lugubre. Je ne demande alors que ce plaiſir attaché à la réſignation d'un mortel qui ne peut détourner un mal, & qui le reçoit gaiement, parce qu'il plaît aux Dieux de l'en affliger. Ces idées ſont belles, dit Calliclés: mais qui peut les mettre en pratique? Tout le

monde en eſt capable, repartit le Berger ; & à meſure que vous avancerez en âge, & que vous réfléchirez ſur les divers accidens de la vie, vous verrez que preſque tout ce qu'il y a de maux, ne le ſont que parce que nous nous les faiſons tels. Combien de gens ſe font-ils tous les jours un ſupplice des choſes mêmes par leſquelles ils ſeroient heureux, s'ils étoient bien ſages ? un riche, par exemple, par le ſoin outré qu'il donne à ſes tréſors ; un mari, par la jalouſie qui le tourmente au ſujet de ſa femme ; & ainſi du reſte. La différence eſt grande, reprit Calliclés ; & il eſt bien plus aiſé de convertir le bien en mal que le mal en bien, puiſqu'il n'y a preſque rien de bon, que l'homme ne puiſſe corrompre. Il peut gâter les fruits, empoiſonner les eaux, faire périr les animaux & les arbres ; & ce mal étant fait, il n'eſt pas en ſon pouvoir de le réparer. Cela vient, ainſi que me l'ont appris mes Maîtres, de ce que les Dieux ont mis les hommes en poſſeſſion du mal, & qu'ils ſe ſont réſervé la puiſſance excluſive de faire le bien ; ou, ſi vous voulez, de ce que Jupiter, comme dit le Poëte, ayant mis le bien & le mal en deux tonneaux ſéparés, il agit comme un pere de famille, qui ayant ſéparé le bon vin du mauvais, tient le bon ſous la clef, pour en donner à qui bon lui ſemble, & laiſſe l'autre à la diſpoſition de ſes domeſtiques. Que dites-vous-là ? s'écria Célémante ;

& de quelle ingratitude payez-vous la bonté des Dieux? Sçachez, Calliclés, qu'ils ont mis également le bien & le mal entre nos mains; & ſi vous y prenez garde, ils nous ont donné plus de facilité de nous rendre heureux par le choix du bien, que de choiſir le mal, & d'être par-là miſérables. Pour faire ſon bonheur, il ne faut le plus ſouvent que ſe déſabuſer; au lieu que la plupart des hommes ſont aſſez fous pour ſe procurer du mal par une fauſſe opinion. N'eſt-il pas même plus aiſé de croire les choſes telles qu'elles ſont, que de ſe les figurer mal à propos ce qu'elles ne ſont pas? Je voyois, continua-t-il, pendant que j'étois à Athènes, cent jeunes gens s'affliger, les uns d'avoir perdu une Maîtreſſe; d'autres, de n'avoir pas encore de charges, & preſque tous de ne ſe point voir aſſez d'argent pour ſatisfaire à leurs folles dépenſes. Pauvres inſenſés! Pour une Maîtreſſe perdue, n'en trouve-t-on pas mille autres, qui, ſi elles ne ſont pas plus belles, ont les charmes de la nouveauté? Au lieu de croire fauſſement, comme ils font, qu'ils perdent tout dans une Maîtreſſe, que ne font-ils cette réflexion judicieuſe, qu'ils regagnent par-là leur liberté, avec le plaiſir qui la ſuit? A l'égard des charges, n'eſt-ce pas une manie encore plus inſupportable? Si vous les rempliſſez bien, c'eſt peine & fatigue; ſi vous vous en acquittez mal, c'eſt infamie. Ce

n'eſt donc que l'imagination qui détermine notre ſort ; & il en faut revenir à mon principe, qu'il dépend de nous, de faire notre bien ou notre mal. Mais, interrompit Callicles, ne comptez-vous pour rien les grandes richeſſes, qui nous rendent tout-puiſſans, & qui nous égalent en quelque ſorte aux Dieux ? Je répondrai là-deſſus, pourſuivit Célémante, que nous ne ſçaurions les ſouhaiter que pour la néceſſité, ou pour la volupté, ou pour l'éclat. Si nous n'avons que la néceſſité en vue, il nous faut ſi peu de richeſſes, qu'il n'y a preſque perſonne qui n'en ait trop. Si c'eſt pour la volupté ; encore moins : car la première volupté d'un honnête-homme eſt celle de l'eſprit, qui ne conſiſte qu'en un dégagement de ſoins & de paſſions, & en une ſatisfaction intérieure de ſoi-même ; ce qui ne coûte rien. La ſeconde volupté, c'eſt celle du corps, qui réſide dans la ſanté, & cette ſanté ne coûte rien non plus ; au contraire plus on dépenſe pour elle, plus on la perd. Si vous admettez pour troiſiéme volupté, la débauche, les feſtins & le luxe ; je ne conviendrai pas que c'en ſoit une ; je dirai au contraire que c'eſt un mal ; & quand ce ſeroit un bien, il nous ſeroit commun avec les plus pauvres, qui peuvent avoir en leur manière leur débauche, leurs feſtins & leur luxe, & qui même en jouiſſent peut-être avec moins de ſoin & de trouble que les plus riches. Quant

à l'éclat, c'eſt une pure illuſion; & vous ſçavez ce qu'en a dit ce célébre Philoſophe, qui ſoutenoit que la vie la plus cachée eſt la meilleure. Mais après tout, une preuve indubitable que ni les richeſſes ni les honneurs ne ſont point des biens effectifs, ni dont on puiſſe faire cas; c'eſt qu'ils tournent la cervelle, & qu'ils corrompent l'eſprit de celui qui les a, à moins qu'il ne ſoit aſſez ſage, pour en concevoir du mépris. Pour mieux dire, il n'y a qu'un mal, & qu'un bien au monde. L'affliction eſt le mal, & je ne connois pour tout bien que la joie; le reſte n'eſt bien ou mal, que par rapport à ces deux-ci. Et en cela, j'enchéris ſur le grand Epicure mon Maître, qui comptoit pour un mal, la douleur du corps, & l'indolence pour un bien. L'expérience m'a convaincu qu'il ſe trompoit, ayant vu des gens aſſez ſages, pour ſe réjouir au milieu même de la douleur: Témoin Philippides, cet illuſtre Poëte comique, qui vivoit il n'y a que quatre ou cinq ans; que tout Athènes alloit voir comme par miracle, & qui dans un corps impuiſſant, contrefait, & accablé de douleurs aiguës, ne laiſſoit pas de rire, & d'écrire les plus agréables choſes du monde. Ah, Berger! s'écria Calliclés; que la Philoſophie que vous m'enſeignez, vaut bien mieux que toute l'école des Stoïques, où j'avois appris que la joie & l'affliction ſont du nombre des choſes indifférentes! Ce n'eſt pas

qu'elle n'enſeigne auſſi à mépriſer les honneurs & les grands biens, comme la vôtre : mais c'eſt avec tant d'auſtérité, qu'elle rebute, au lieu d'inciter à la ſuivre.

Leur converſation fut interrompue par le bruit de deux perſonnes qui parloient, & qui s'arrêtèrent à l'entrée de la caverne. C'eſt ici, ſi je ne me trompe, dit l'un d'eux. Seigneur, repartit l'autre, il ſemble que ce ne ſoit-là qu'une retraite de bêtes. Entrons, te dis-je, répliqua le premier; il ne peut manquer d'y être; puiſque nous ne l'avons pas rencontré chez lui. A ces mots, ils s'avancèrent juſqu'au fond, où étoit le tombeau. Ils n'apperçurent ni Calliclés ni Célémante, parce que ceux-ci s'étoient placés dans un endroit le plus enfoncé du rocher, mais d'où, comme il arrive à ceux qui ont demeuré quelque-temps dans un lieu obſcur, ils ne laiſſoient pas que de diſcerner aſſez aiſément les deux autres. Calliclés aſſura Célémante, en lui parlant à l'oreille, qu'Alpide n'étoit point-là ; ce qu'il ne connoiſſoit qu'à la voix & à l'air, n'ayant eu ni le temps ni le pouvoir d'obſerver leur viſage, oppoſé au jour quand ils entrèrent, & tourné d'un autre côté quand ils s'arrêtèrent au fond.

Il n'eſt pas ici, dit l'un d'eux, mais il faut l'y attendre : car depuis la mort de ſa Bergère, c'eſt ici ſon plus ordinaire ſéjour. Mais, Seigneur, reprit l'autre, oſerai-je, en l'attendant,

vous demander comment il ſe peut faire qu'il ait cauſé la mort de cette charmante perſonne, après vous avoir ouï dire qu'il l'aimoit avec tant de paſſion ? Par un malheur épouvantable, répondit le premier. Elle aimoit ce célèbre Paſteur, dont tu as entendu dire tant de choſes & que l'on nomme Tarſis; & s'étant perſuadée que cette inclination déplaiſoit à Leucippe ſon père, quoiqu'il ait paru depuis qu'il n'en étoit rien; elle voulut, par un effort ſingulier de vertu, déraciner cette affection de ſon cœur. Elle avoit eu déja pluſieurs fois le deſſein de ſe rendre Daphnide ; & ſon père & ſa mère s'y étoient toujours fortement oppoſés ; juſques-là que dans cette appréhenſion ils n'avoient jamais ſouffert qu'elle eût ni connoiſſance ni commerce avec ces vertueuſes filles conſacrées à Daphné. Elle étoit par-là aſſez empêchée dans l'exécution de ſon projet. Aller s'offrir elle-même, eût été inutile, par l'impoſſibilité d'y être admiſe ſans le gré des parens qu'elles exigent : ou ſi elles font quelquefois violence à cette régle, ce n'eſt jamais que pour des conſidérations ſi preſſantes, que la choſe n'arrivera pas une fois en vingt Olympiades. Zélie ne ſçachant comment s'y prendre, ſe découvrit là-deſſus à Alpide, dont elle ne ſe défioit pas, ne ſçachant point qu'il fût ſon Amant, & comptant ſur lui comme ſur un parfait ami, & ſur le parent le plus

proche qu'elle eût après le jeune Calliclés : auſſi avoit-elle toujours pris pour de ſimples marques d'une amitié ſincère, l'aſſiduité & les égards qu'il avoit pour elle. A peine le lui eut-elle confié, qu'il forma le deſſein de s'en prévaloir. Il lui dit qu'un de ſes plus intimes amis étoit frère de la première des Daphnides, & qu'il étoit en état par ce moyen de lui ménager une place dans leur maiſon, ſi elle conſentoit à s'en fier à lui. Cette vertueuſe fille ayant reçu agréablement ſes offres, il fonda là-deſſus le deſſein qu'il méditoit de l'enlever. Il étoit bien perſuadé que Leucippe ni Mélicerte ne la lui accorderoient pas en mariage, s'il la leur demandoit ; parce que de leur part ils n'auroient pas voulu engager leur fille contre ſon gré ; & qu'elle étoit trop prévenue en faveur du Berger Tarſis, pour conſentir à un autre parti. Il jugea donc que s'il pouvoit l'enlever, la néceſſité leur deviendroit à tous une loi. Il promit à Zélie de partir dès le lendemain pour Theſſalonique, dont l'ancienne Daphnide étoit en effet originaire, & de parler pour elle au frère de cette Dame : mais il n'y alla que pour s'y ménager une retraite, après l'enlèvement qu'il projetoit. Il en revint tout fier de ſa feinte négociation, & il la trompa avec tant d'art, qu'elle ſe confia à lui pour l'y conduire, comme ſi tout eût été diſpoſé à la recevoir. Mais il arriva, par un évènement étrange, qu'à

l'heure qu'il croyoit aller la mettre à bord, pour ſe rendre à la cabane d'un Marinier, avec qui il avoit fait prix pour les tranſporter à Theſſalonique, Tarſis ſe trouva par haſard ſur le bord du fleuve, près de cette cabane. Il entendit ſans doute qu'elle parloit alors de lui: car l'ayant reconnue à ſa voix, il l'appela à deux ou trois repriſes. Zélie qui ne vouloit pas en être connue, dans la crainte qu'il ne traversât ſon deſſein, pria Alpide de détourner le bateau; & celui-ci qui appréhendoit encore plus qu'elle la rencontre du Berger, quoiqu'ils ne ſe connuſſent ni l'un ni l'autre, ne s'étant jamais vûs, fit avec plaiſir ce qu'elle ſouhaitoit de lui. Mais l'amoureux Tarſis ne vit pas plutôt le mouvement du bateau, que ſe figurant, comme je l'ai ouï dire, qu'on enlevoit ſa Maîtreſſe, il ſe jeta dans le fleuve, s'empreſſant de l'atteindre à la nage. La Bergère qui l'entendit s'y précipiter, fut ſaiſie de tant de frayeur, qu'elle en tomba évanouïe à l'inſtant. Alpide fut alors touché de deux ſentimens bien contraires. Il fut tranſporté de joie, de l'action de ſon rival, qu'il taxoit de déſeſpoir, & dont il ne croyoit pas qu'il pût ſe tirer, embarraſſé de ſes habits: mais l'état de la Bergère l'accabloit d'une vive douleur. Il courut à elle, eſſayant de la faire revenir. Pendant qu'il lui rendoit ſes ſoins, il apperçut Tarſis, prêt à l'aborder. Il lui auroit donné du

ſoupçon, en cherchant à fuir : il ne vouloit pas auſſi que Zélie fût reconnue. Il jeta ſur elle à la hâte quelques filets, qui étoient dans le bateau ; & faiſant ſemblant de vouloir les tendre, il contrefit de ſon mieux la voix & la ruſticité d'un Pêcheur : en ſorte que le Berger ayant regardé par-deſſus le bord du bateau, & n'y trouvant point ce qu'il cherchoit, il crut s'être trompé, & regagna la terre.

Alpide alors renouvela ſes ſoins auprès de ſa Maîtreſſe, & lui ayant jeté de l'eau ſur le viſage, il la fit enfin revenir à elle. Elle lui demanda d'abord ce qu'étoit devenu Tarſis ? Alpide, pour détruire totalement l'obſtacle le plus invincible qu'il pût avoir, n'héſita point à dire qu'il s'étoit noyé. On ne peut s'imaginer quelle fut à cette nouvelle la douleur de la Bergère. Elle étoit ſi violente, qu'Alpide en fut lui-même touché. Charmante Zélie, lui dit-il, Tarſis n'eſt pas à plaindre ; & j'envie ſon bonheur d'être pleuré par de ſi beaux yeux. Alpide, reprit-elle, puis-je vous ſçavoir gré de pareilles douceurs, dans l'état où vous me voyez ? & quelle conſolation puis-je attendre dans une aventure funeſte, où je me vois la cauſe de la mort du Berger le plus fidèle & le plus accompli ? Ma chere couſine, répliqua Alpide, c'étoit, il eſt vrai, un Berger d'un grand mérite : mais comment pouvez-vous le nommer fidèle, après avoir laiſſé paſſer tant de temps ſans vous

voir ? Je ſçais que vous le lui aviez défendu : mais quand on aime bien, ce ſont des défenſes qu'on ne reſpecte guères ; & je vous dirai préſentement, continua-t-il, une choſe dont je me ſerois fait un ſcrupule de vous informer, s'il étoit encore en vie. Une autre inclination l'attachoit à Cénome. Il avoit intérêt de la cacher, & vous conveniez à ce deſſein. Ma chere Zélie, pourſuivit-il, qu'il y a peu d'amours durables ! & que l'abſence leur eſt funeſte ! Ces paroles qu'il n'avançoit que par manière de préparation, donnèrent d'abord du ſoupçon à la Bergère. Elle vit bien qu'Alpide s'étoit contredit, n'étant pas vraiſemblable qu'un Amant qui retrouvant une Maîtreſſe, ſe précipite dans un fleuve, & ſe noie pour la joindre, fût prévenu d'une autre paſſion : outre qu'elle ne pouvoit s'y tromper, par les nouvelles qu'elle avoit eues de lui de jour en jour. Elle conçut autant de défiance que de douleur de ces paroles. Alpide, lui dit-elle, pouvois-je attendre de vous une impoſture pareille ? L'horreur qu'elle eut de ſe voir ſeule, & pendant la nuit, entre les mains d'un homme ſi ſuſpect, & l'embarras où elle ſe trouvoit en conſidérant qu'il négligeoit de ramer, & abandonnoit la petite barque au fil de l'eau, qui les avoit déja conduits vers l'embouchure du fleuve, redoubla le deſir qu'elle avoit de ſortir de ſes mains. Elle feignit de ne plus ſonger à ſe rendre Daphnide,

& elle le pria de la remettre à terre, pour retourner à Callioure. Mais celui-ci, dont les vues étoient bien différentes, lui ayant encore donné de nouveaux ſoupçons par ſa réſiſtance, elle ſe laiſſa aller à des cris aigus. La douceur, qui lui étoit naturelle, ſe tourna en fureur; & voyant qu'il perſiſtoit dans ſon premier deſſein, & entrant dans un déſeſpoir inconcevable: Grands Dieux! s'écria-t-elle, vous me puniſſez juſtement de m'être confiée à un traître: mais prenez-vous-en au zèle que j'ai eu de me conſacrer à vous. Alpide craignant avec raiſon, qu'étant près du rivage, ces cris ne fuſſent entendus, s'approcha d'elle pour l'appaiſer. Mais dès qu'elle lui vit quitter la rame: Traître, dit-elle, éloigne-toi, & choiſis, ou de me mettre à bord, ou de me voir à l'inſtant précipiter dans ce fleuve. Si j'ai eu la force de quitter Tarſis, la vie ne m'eſt pas plus chère. Alpide alarmé de cette réſolution, s'empreſſa de l'arrêter: mais la Bergère encore plus prompte: Dieu Penée! s'écria-t-elle, reçois un corps que je conſacrois à ta fille. Elle ſe lança à l'inſtant dans l'eau, ſans qu'il pût l'en retirer; parce qu'à ce moment la lune qui s'étoit déjà levée, ſe trouva couverte de nuages qui s'oppoſèrent à ſa recherche. Il la trouva ſur le rivage à quelques heures delà; & l'ayant fait porter ici proche, par un Paſtre étranger qu'il rencontra, il la fit déshabiller par ce même Paſtre,

à qui il en donna la dépouille : & l'ayant fait envelopper d'un linceul, il la cacha dans cette grotte, juſqu'à la nuit ſuivante, qu'il fit brûler le corps ſur un bûcher qu'il avoit préparé le jour précédent. Il en ramaſſa la cendre avec reſpect, la poſa dans ce lieu, qu'il a fait orner, comme tu vois, avec une diligence & une dépenſe extraordinaire. Il étoit dans un tel déſeſpoir, qu'il avoit réſolu de finir ſes jours auprès d'elle, & de s'y brûler dans ce coin où tu vois toutes ces feuilles. J'ai réuſſi à l'en détourner, ou plutôt la fortune l'a fait par une autre aventure, qui a cauſé le déſordre qui nous eſt arrivé aujourd'hui, & que je t'ai raconté. Je l'allai voir un de ces derniers jours ; & pour diſſiper ſon mortel ennui, je le menai chez un étranger de ma connoiſſance, qui s'eſt venu établir ici depuis peu. Nous y avons paſſé deux jours à nous divertir ; & dans l'ardeur de la débauche, Périnte (c'eſt le nom de cet étranger) nous ayant conté qu'une jeune eſclave qu'il avoit achetée à Paphos, lui avoit été repriſe par un premier Amant qu'elle avoit eu ; Alpide, violent plus qu'homme du monde, lui mit dans l'eſprit qu'il ne devoit point ſouffrir cet affront-là. Il s'offrit de l'y ſervir, & nous nous ſommes trouvés ſept ou huit embarqués dans cette malheureuſe affaire. Tu ſçais le reſte. Nous n'en ſommes échappés qu'Alpide & moi : encore, ne nous ſommes-

nous point revûs depuis, nous étant perdus dans la fuite que nous nous ſommes vûs contraints de prendre.

Seigneur, repartit l'autre, permettez à votre eſclave de vous dire là-deſſus ce qu'il penſe. Quelle ſociété faites-vous avec un homme tel qu'Alpide? Son amitié pour vous ſera-t-elle plus pure qu'il ne l'a eue pour une aimable parente? Voyez vous-même quel eſt le fruit de cette amitié. Elle vous a aujourd'hui expoſé au danger de perdre la vie, & vous y êtes encore: car on cherche ſans doute les auteurs de cette violence; & qui ſçait ſi vous n'y ſerez point compris? Vous étiez déguiſés l'un & l'autre, il eſt vrai, ſous de faux cheveux & de fauſſes barbes: mais vos habits ne ſont-ils pas capables de vous déceler? Alpide ne peut-il pas être pris? & croyez-vous qu'il ſe faſſe quelque ſcrupule de vous livrer? Je le ſens comme toi, repartit le Maître de cet eſclave: mais quel remède y apporter? Il eſt de certaines liaiſons de jeuneſſe, où le malheur nous engage, & dont il eſt impoſſible de nous défaire. Nous nous ſommes connus dès notre enfance; nous nous dérobâmes enſemble de la maiſon de nos pères, pour aller courir le monde, & nous avons toujours été camarades de voyages, de débauches, & d'aventures. Il eſt vrai qu'à travers cet air de droiture, qu'il affecte mieux qu'homme du monde, j'ai reconnu avec regret la fauſſeté

de

de ſon cœur : mais je ne ſuis plus maître de rompre avec lui, & il y auroit honte préſentement à le faire. Hé, Seigneur, repliqua l'eſclave, vous êtes dans une erreur dangereuſe. Vous n'aimez pas aſſurément pour n'être pas aimé ; & quel retour attendez-vous d'un homme méchant ? Alpide a trahi une Maîtreſſe aimable : eſpérez-vous qu'il vous traite mieux ?

Pendant qu'ils parloient ainſi, Célémante & Calliclés étoient ſortis ſans bruit de leurs places, pour les mieux entendre. Le premier s'étoit même avancé pour les voir ; & il avoit reconnu le plus jeune pour l'un de ces aſſaſſins qui étoient venu attaquer Alceſte, qu'ils avoient pourſuivis, Télamon & lui, juſques dans la forêt d'Olympe. Calliclés le reconnut de même pour le fils d'un riche habitant de Gonnes : mais ils eurent peine à ſe déterminer ſur ce qu'ils avoient à faire. Il étoit néceſſaire de s'aſſurer de ce jeune homme, pour convaincre Alpide de ſon crime : mais ils ne jugeoient pas à propos de l'entreprendre avec ſi peu d'avantage, parce qu'outre que les autres étoient ſans doute armés, Alpide pouvoit ſurvenir, & rendre la partie trop inégale. Ils crurent mieux faire d'aller chercher du ſecours. Célémante y courut, & Calliclés demeura dans la grotte, pour voir ce qui s'y paſſeroit. Mais à peine le Berger étoit-il ſorti, que ces deux hommes ſe retirèrent, laſſés d'attendre

Alpide. Ainſi la troupe ſe rejoignit, ſans pouvoir rien faire. Le jour parut bien-tôt après. Calliclés alla rendre compte de toutes ces choſes à Leucippe & à Mélicerte. Célémante avec les autres, en portèrent la nouvelle à Télamon.

Cette confirmation fut pour Leucippe & ſon épouſe le dernier coup du déſeſpoir, en apprenant ſur-tout qu'Alpide en étoit l'auteur. C'étoit une infortune dont ils ne pouvoient même ſe venger que ſur leur propre famille: mais cette conſidération céda à leur reſſentiment, & ils n'oublièrent rien pour ſe ſaiſir du coupable. Télamon donna de ſon côté tous les ordres néceſſaires à cette recherche.

Il n'étoit pas cependant poſſible de tenir ſecrette une choſe dont tant de gens avoient été les témoins. La nouvelle de la rencontre du tombeau fut bien-tôt répandue dans toute la Vallée, & il n'y eut perſonne qui ne voulût aller y rendre hommage à la mémoire de cette vertueuſe Bergère. Le pieux Leucippe & la ſage Mélicerte ne purent s'empêcher d'ajouter aux marques particulières de leurs regrets & de leur douleur, des témoignages publics de leur tendreſſe pour une ſi aimable fille; & ils firent non-ſeulement achever quantité de choſes au monument funèbre qu'Alpide n'avoit, à proprement parler, qu'ébauché: mais ils y en joignirent une infinité de nouvelles. Ils enrichi-

rent entr'autres, la première grotte, qui ne ſervoit que de paſſage, de quantité d'ouvrages de peinture & d'architecture. Le zèle public alla plus loin. Ce peuple illuſtre de Bergers & de Bergères, perſuadé que les Dieux reconnoiſſent pour leurs parfaites images, ceux dont la vertu a fait le caractère pendant leur vie, & qu'ils les aſſocient au privilége de la Divinité, au moment qu'ils meurent, ne doutèrent en aucune façon que l'incomparable Zélie, qui par ſa ſageſſe & par ſa beauté, avoit paſſé dans leur eſprit pour une eſpéce de Divinité viſible & mortelle, ne fût devenue à ſa mort une Divinité immortelle & inviſible. Ils vinrent en foule de tous les hameaux voiſins, viſiter ſon tombeau, le parfumer d'encens & le couvrir de fleurs, l'enrichir d'offrandes, & le conſacrer par des prières; ou pour mieux dire, ce ne fut plus un tombeau, mais un temple. Mais paſſons à des choſes plus importantes; & des ſentimens qu'en concevoient les peuples, à ceux du plus fidelle & du plus malheureux des Bergers.

Dès que Télamon fut informé de cette ſurprenante rencontre, & de l'éclat qu'elle faiſoit dans le pays, il jugea bien qu'il n'étoit pas poſſible de la cacher long-temps à ſon frère. Le Grand-Prêtre Timothée étoit venu voir le malade le jour même de cette découverte, pour diſpoſer ſon eſprit à une choſe dont on

voyoit déja mille funeſtes apparences; & quoiqu'on n'eût pas alors les dernières certitudes de la mort de Zélie, comme on venoit de les avoir, il n'avoit pas laiſſé de lui en parler comme d'une néceſſité à laquelle toutes les conjectures l'obligeoient de ſe réſoudre. Il ne lui avoit point caché ce que Télamon avoit appris des Paſtres d'Alpide & de Néphélocrate. Mais quoiqu'il ſe fût ſervi pour cela de toutes les précautions poſſibles, & que ſa douceur, ſon éloquence & ſa dignité donnaſſent du poids à ſes paroles, Tarſis n'avoit pu s'empêcher de reſſentir tout l'accablement d'un ſi rude coup, & il le fit éclater par toutes les marques poſſibles. Télamon ménageant ſagement ſa douleur, s'appliqua à en calmer les premiers tranſports, en lui diſant qu'il ſe pouvoit faire que ces Paſtres l'euſſent trompé, & qu'il falloit douter de tout, juſqu'à ce que l'on eût trouvé Alpide. Il l'entretint ainſi durant quelques jours, tâchant de fois à autre, de préparer ſon eſprit à une perte qui ne pouvoit ſe réparer. Mais il n'y avoit point de préparatif capable de lui faire recevoir avec modération ces dernières aſſurances de ſon malheur. Dans cette cruelle ſituation, il s'exprimoit d'une manière ſi touchante, qu'on ne pouvoit lui refuſer toute la compaſſion & toutes les larmes poſſibles. Dès qu'il fut informé de ſon déſaſtre, il voulut partir à l'heure mê-

me, pour aller arroſer de ſes pleurs les cendres de ſa Bergère, quoiqu'il pût à peine ſe lever dans la chambre. Il formoit même le deſſein de les arroſer de ſon ſang, ou de s'enfermer dans le tombeau, pour y finir ſes jours. Pour cet effet, il ſe déroba de la maiſon une nuit, & ſe traîna juſqu'au dehors du hameau de Cénome : mais ſes forces n'ayant pu ſeconder ſon déſeſpoir, il reſta évanoui ; & ſi des Paſteurs qui paſſoient par-là par haſard, ne l'euſſent rapporté, il y terminoit une vie qui lui étoit à charge.

Ce déplorable Berger paſſa pluſieurs jours de ſuite dans des tranſports inconcevables, durant leſquels Télamon lui rendit tous les devoirs de la plus parfaite amitié. Il invitoit tous ſes amis à venir voir ce cher malade, & particulièrement Ergaſte, Philémon, Ariſtée & Célémante, qui prenoient le plus de part à ſes malheurs. Iſménias ſon jeune frère ne manquoit pas de s'y trouver tous les jours ; & les Bergères Céliane, Aréliſe & Coris, y étoient ſouvent amenées par la vertueuſe Philiſte. Mais tout cela n'étoit pas ſuffiſant pour divertir une triſteſſe pareille ; & la première conſolation dont Tarſis ſe ſentit touché, fut la viſite qu'il reçut du grand Ariarate. Ce Prince la lui rendit à l'entrée de la nuit, ayant un intérêt ſenſible de ne pas ſe montrer de jour, pour n'être pas découvert par Alcime. Il étoit ſans

ceſſe occupé de la délivrance de Troïade. Il avoit même pour cela lié commerce avec les Rois Pyrrhus & Philadelphe, par le moyen de Straton & de Cinéas, qui venoient toutes les nuits chez Ariobarzane. Mais tant de ſoins importans ne purent l'empêcher de rendre à Tarſis ce glorieux témoignage de l'eſtime qu'il avoit toujours conſervée pour Kion & pour Léonides, & il voulut honorer, par cette grâce particulière, la vertu de ces deux illuſtres frères, qui de leur part, avoient tant de vénération pour la ſienne.

Cependant les ſoins de Télamon réuſſiſſoient aſſez heureuſement pour la ſanté de Tarſis, quoi qu'ils produiſiſſent peu de choſe pour ſa conſolation. Il y avoit déja quelques jours qu'il ſe levoit, & qu'il ſe promenoit dans la chambre, quand un matin à ſon réveil, il vit entrer le Berger Iſménias ſon jeune frère. Quoique depuis ſon retour, Iſménias n'eût pas manqué de venir tous les jours le voir, ils s'étoient juſques-là ſi peu trouvés ſeuls, qu'ils n'avoient pu encore s'expliquer l'un à l'autre ſur le ſujet de leur affliction. Tarſis ne ſçavoit point encore celle d'Iſménias; & quoiqu'il s'apperçût aſſez que ce jeune Berger avoit quelque ſecret déplaiſir dans l'ame, & qu'il lui en eût même demandé pluſieurs fois la cauſe; celui-ci, ſoit parce qu'il avoit preſque toujours trouvé des étrangers chez ſon frère, ſoit qu'il

fût naturellement taciturne, ayant ſouvent peine à s'ouvrir à ſes meilleurs amis ſur des affaires indifférentes, il ne lui avoit point encore découvert celle de ſon chagrin. Il y fut engagé ce matin-là comme malgré-lui. Célémante & Ergaſte étant venu viſiter Tarſis à leur ordinaire, le premier fut ſurpris de voir le jeune Berger ſi changé & ſi abbattu. Mon cher Iſménias, lui dit-il, je crois que diſpoſé comme vous l'êtes à vous laſſer de tout, vous vous êtes ennuyé d'avoir bon viſage. Iſménias n'avoit pas à beaucoup près la repartie auſſi vive que Célémante, mais il n'avoit pas moins d'eſprit; & quand il ſe mêloit de railler, & que ſon tempérament mélancolique étoit échauffé, il s'en tiroit auſſi agréablement qu'aucun autre. Il lui répondit en riant: Il eſt vrai que nous avons vous & moi deux défauts bien contraires; car je change toujours, & vous ne changez point. Mais il y a un avantage pour moi, que vous n'avez pas, puiſqu'en changeant toujours, comme vous le dites, je pourrai peut-être à la fin devenir tel que je dois être: mais Célémante, en ne changeant point, ne ſera jamais que Célémante. Je ſerois bien-fâché de devenir autre, reprit l'enjoué Célémante, parce que je me trouve fort ſatisfait de moi: mais qui a jamais pu voir Iſménias content de lui-même? Mon cher Célémante, repartit le jeune Berger, ce n'eſt pas aſſez

d'être content de vous, il faudroit ſçavoir ſi les autres le ſont de votre perſonne. Cela ſeroit bon, répliqua Célémante, ſi je vivois pour les autres : mais grâces aux Dieux, je vis pour moi ; & tout ce que je leur demande, c'eſt de mépriſer tout ce qu'on penſera de moi, pourvu que je ne donne point ſujet d'en penſer mal. Etes-vous bien sûr, dit Iſménias, de n'en point donner de ſujet ? Très sûr, reprit Célémante, parce que je compte ſur ma volonté & mon intention ; & comme ce n'eſt que l'intention & la volonté qui font le bien & le mal, & que la mienne eſt & ſera toujours bonne, je ne donnerai jamais lieu de penſer mal de moi. Tout beau, repartit le jeune Berger : ce ſeroit beaucoup faire, ſi vous nous perſuadiez le préſent, ſans nous répondre de l'avenir, qui ne dépend pas de vous. Hé de qui donc, s'il vous plaît ? pourſuivit Célémante. C'eſt de vous, mon cher Iſménias, que cela ſe peut dire, puiſque vous n'avez jamais pu tenir votre volonté en équilibre pendant un quart-d'heure, & que vous n'avez jamais eu deux fois de ſuite les mêmes penſées, ni les mêmes inclinations. Ah, Berger ! interrompit Iſménias, plût aux Dieux que vous euſſiez dit vrai, & qu'Iſménias eût toujours été Iſménias, comme Célémante ſera toujours Célémante ! A ces mots, il pouſſa un profond ſoupir, qui donna lieu à la compagnie de lui en demander le

ſujet, avec quelque ſorte d'empreſſement. Il ſe vit engagé par-là de leur dire, que le plus grand de tous ſes malheurs étoit de n'avoir pu demeurer toujours dans cette inconſtance dont Célémante lui faiſoit tant de reproches. Et comme ils l'en preſsèrent de nouveau, & qu'ils l'avoient mis en train de parler, il leur donna volontiers tout l'éclairciſſement qu'ils ſouhaitoient.

HISTOIRE
D'ISMÉNIAS ET D'HYPOLITE.

VOUS me reprochez d'être inconſtant, dit Iſménias en s'adreſſant à Célémante : je vous ai cependant autrefois ouï dire à vous-même, que c'eſt le don du ciel le plus précieux & le plus deſirable. En effet, la conſtance en amour ne fait que trop de malheureux. De tant d'Amans traverſés, en ſeroit-il un ſeul qui eût ſujet de ſe plaindre, s'il pouvoit changer d'inclination à ſon gré ? & n'aurois-je pas le même bonheur, ſi mon cœur en étoit capable ?

J'étois fort jeune, & vous le ſçavez, quand mon père m'envoya à Theſſalonique, pour y prendre les premiers élémens des ſciences : car quoiqu'il nous aime tous avec tendreſſe, il n'a jamais voulu nous élever dans ſa maiſon ; perſuadé qu'il faut de bonne-heure dépayſer, comme on dit, les enfans, & qu'il en eſt des hom-

mes, comme de certaines plantes, qui ne profitent jamais, ſi elles ne ſont tranſplantées de bonne-heure.

Il me mit en penſion chez un de ſes amis, & des principaux Officiers de Theſſalonique, dont la fille, qui ſe nommoit Hypolite, étoit d'une grande beauté. J'avois alors environ quatorze ans; elle étoit plus jeune: mais les Dieux m'avoient donné un cœur ſenſible; & la vue d'Hypolite le pénétra. Je l'aimai avec tant d'ardeur dès ce premier moment, que j'en perdis le repos, & je n'eus d'autres ſoins que de lui faire connoître ce qui me troubloit.

Dès le troiſiéme jour de mon arrivée, l'occaſion ſe préſenta de jouer avec elle, & avec quelques-unes de ſes compagnes, qui s'aſſembloient dans cette maiſon.

Le jeu que nous choiſimes, conſiſte à faire pluſieurs billets différens, que l'on diſtribue à la troupe; & la perſonne à qui écheoit le mauvais, doit ſe laiſſer bander les yeux, courir enſuite après les autres, & nommer celui qu'elle trouve ſous ſa main. Ce manége continue juſqu'à ce qu'elle y réuſſiſſe; & le ſaiſi reprend la place, & n'en ſort que par la même porte.

Le ſort étant tombé ſur Hypolite, elle courut après nous, me ſaiſit, & me nomma en me touchant. Ses compagnes murmurèrent contre le bandeau, qu'elles accusèrent d'être trop tranſparent, ou d'avoir été mal poſé, di-

ſant que ſans cela elle n'auroit pas deviné ſi aiſément. Elle s'en défendit de ſon mieux, & s'en rapporta même à moi. Oui, vous m'avez pris de bon jeu, belle Hypolite, lui dis-je; & pourſuivant à voix baſſe: Quoique vous en diſiez cependant, continuai-je, vos yeux y ont bien autant contribué que vos mains. Hypolite qui ne ſçavoit rien d'un amour, qu'elle ne connoiſſoit pas même, ne prit pas ces paroles dans leur vrai ſens; & mettant elle-même le bandeau ſur mes yeux: Hé bien, me dit-elle, éprouvez-le donc vous-même, ſi vous ne m'en voulez pas croire. Je ne l'ai que trop éprouvé, repris-je. Je ne pus m'expliquer davantage, par l'approche de tous les autres, qui nous entourèrent.

Je pourſuivis le jeu, après qu'on m'eut bouché les yeux, & je pris par trois ou quatre fois tantôt l'une & tantôt l'autre des jeunes filles qui jouoient avec nous: mais ne ſongeant qu'à Hypolite, mon cœur me mettoit toujours ſon nom à la bouche, & faiſoit que je les prenois toutes pour elle.

S'étant enfin trouvée ſous mes mains, je ne manquai pas de la nommer. Ah! je vous tiens à ce coup, lui dis-je; & mes pieds ont ſi bien ſuivi le mouvement de mon cœur, qu'ils m'ont enfin conduit à vous. Hypolite qui n'entendoit pas mieux ces paroles que les précédentes, & qui croyoit que je n'avois ſouhaité de la pren-

dre, que pour lui rendre la pareille, me répliqua avec une petite colère : Pourquoi m'en voulez-vous donc plus qu'aux autres ? C'eſt, lui dis-je tout bas, parce que vous êtes la plus belle & la plus aimable de toutes. J'ai peine à me défendre de ces qualités, reprit-elle agréablement : mais puiſque vous m'en puniſſez, il faut bien que ce ſoient-là des défauts ; & je tâcherai de m'en corriger, afin que vous m'épargniez, auſſi-bien que mes compagnes.

Un peu après, m'étant encore rencontré ſous ſa main, elle ne manqua pas de deviner que c'étoit moi. Hé bien, continua-t-elle, après m'avoir nommé, ne direz-vous point encore que je voyois ? Qu'il en ſoit ce que l'on voudra, lui repartis-je, je m'eſtime heureux d'être tombé entre vos mains. Et moi, reprit Hypolite, je ſouhaite bien fort de ne point retomber dans les vôtres.

En parlant ainſi, elle aidoit elle-même à me boucher les yeux. Belle Hypolite, lui dis-je, le ſoin que vous prenez-là eſt bien inutile ; il ne ſervira même qu'à m'aider à vous trouver en quelque endroit que vous ſoyez, & à vous mieux reconnoître entre toutes les autres.

La jeune Hypolite n'entendit pas plutôt cette menace, qu'elle s'arrêta, & convia ſes compagnes à me mettre le bandeau. Puis rejoignant l'aſſemblée : Vous ne ſçavez pas, ajouta-t-elle, ce que dit Iſménias. Il ſe vante de me trouver

par-tout, ſi c'eſt moi qui lui bouche les yeux. Il n'y eut perſonne qui ne lui dît d'abord que je me mocquois ; & qui en me voyant enſuite aſſurer la choſe, ne me témoignât une extrême envie d'apprendre ce ſecret. Je ne m'en étois vanté que pour mettre Hypolite en peine, & je me trouvai embarraſſé à en ſortir avec honneur. Je continuai cependant à y feindre du myſtère ; & me ſervant de cette occaſion pour avoir le moyen d'entretenir Hypolite, je leur dis qu'en l'apprenant j'avois juré de ne le dire jamais qu'à une ſeule perſonne, & qu'en ayant déjà découvert une partie à Hypolite, je ne pouvois plus l'apprendre qu'à elle. Elle me répondit qu'elle ne ſe ſouvenoit pas que je lui en euſſe déjà parlé, mais que cela ne devoit pas m'empêcher de le lui communiquer. Je m'en gageai à le lui dire, après que le jeu ſeroit fini.

Hypolite ne manqua pas de me ſommer de ma parole ; & comme je n'avois parlé ainſi que pour me procurer un entretien particulier avec elle, nous nous retirâmes dans un coin de la chambre, pendant que les autres recommencèrent d'autres jeux.

Belle Hypolite, lui dis-je, pour vous inſtruire de ce que vous voulez ſçavoir, il vous faut des diſpoſitions, ſans leſquelles tout ce que je vous dirois ſeroit inutile. Hypolite m'ayant demandé ce que c'étoit : Il faut m'aimer, lui repartis-je. Eſt-ce que je ne vous aime pas ? ré-

pondit-elle avec innocence. Ce n'eſt pas aſſez, ajoutai-je. Vous entendez parler d'amitié, je le vois bien; & c'eſt de l'amour que j'exige. Je ne ſçai point, reprit-elle, quelle eſt la différence des deux: mais ſi vous me l'apprenez, je vous dirai bien ce qui en eſt. Il me faudroit trop de temps, pourſuivis-je; il me ſuffit pour le moment de vous dire, qu'avoir de l'amour, c'eſt aimer comme je vous aime. Et de quelle manière m'aimez-vous donc? reprit agréablement Hypolite. Je vous aime tellement continuai-je, que je n'en dors ni jour ni nuit; je ne ſonge qu'à vous; toutes choſes auprès de vous me ſont indifférentes; vous m'êtes plus cent fois que je ne me ſuis moi-même; & je brûle pour vous d'un feu continuel, & qui m'eſt cependant ſi cher, que j'aimerois mieux mourir que d'eſſayer à l'éteindre. La jeune perſonne effrayée de ce portrait, déclara qu'elle renonçoit à ma ſcience, & ſans m'écouter davantage, elle alla rejoindre la troupe.

Une de ſes compagnes la voyant revenir, lui demanda ſi je l'avois rendue bien ſçavante? Le ſecret d'Iſménias, repartit Hypolite, eſt trop cher pour moi. Pour le ſçavoir, il faut, à ce qu'il dit, ne jamais dormir, & brûler à petit feu. Cette propoſition étonna l'aſſemblée, qui par le jeune âge de chacune, n'y entendoit pas plus de fineſſe; & je fus obligé pour les tirer de peine, de leur en donner ainſi l'explication.

Puiſqu'Hypolite vous en a tant appris, il vaut autant que j'achève le reſte. Ne voyez-vous pas, leur dis-je, qu'ayant tant de feu dans le cœur, ſa flâme ne peut manquer de m'éclairer? & c'eſt-là tout le myſtère. Cette interprétation ne les éclaircit pas plus qu'auparavant. Elles ne pouvoient comprendre quel étoit ce feu dont je parlois; & Hypolite perſiſta à dire qu'elle ne vouloit point d'un ſecret qui la ſoumettoit à tant de ſouffrances.

Je vous ai dit tout ceci, pourſuivit-il, en s'adreſſant aux Bergers, parce que non-ſeulement ce fut la première déclaration de mon amour, mais parce que c'eſt en quelque façon le fondement de mon hiſtoire. Car Hypolite ayant redit innocemment toutes ces choſes à ſa mère; cette femme dont vous allez connoître le caractère, ſe mit en tête qu'on ne m'avoit mis chez elle, que pour gagner le cœur de ſa fille. Elle lui ordonna de m'éviter à l'avenir, & de me traiter froidement; & non contente de cette précaution, elle fit tant auprès de ſon mari, qu'elle l'obligea à me mettre dans une autre penſion. Il me fut aiſé de ſçavoir que ſa fille ne lui obéït pas en cela fort volontiers; puiſque ce fut elle qui me le redit, & qui plus ingénuement encore, me demanda ſi je ne ſçavois point pourquoi ſa mère lui commandoit ainſi de me fuir? Elle me prévint ſur ſa répugnance à me traiter mal, & m'avertit de n'en

rien croire dans le fond. Elle me pria même de venir la voir quand ſa mère n'y ſeroit pas. Son inquiétude étoit plus forte que la mienne ; & je m'apperçus, auſſi-tôt après la déclaration de mon amour, que comme ſi j'euſſe évaporé tout mon feu en le découvrant, je n'en ſentois plus la moindre étincelle dans le cœur ; & ce fut dès ce temps-là, mon cher Célémante, que je goûtai pour la première fois l'utilité de cette inconſtance dont vous me faites la guerre. Que ſerois-je en effet devenu, ſi je n'euſſe par-là prevenu mon infortune ? La mère d'Hypolite commença par me défendre tout accès chez elle. C'étoit une petite femme inquiéte & défiante, qui vouloit raiſonner ſur tout, ſans y rien entendre. Fière d'une fortune aſſez conſidérable, elle s'imaginoit qu'il n'y avoit point de parti au monde qui fût digne de ſa fille ; & dans cette penſée, il n'y avoit point de jeune homme dans Theſſalonique, qui parlât, ou qui rendît la moindre déférence à cette femme, qu'elle ne dît auſſi-tôt en elle-même : Voici un Amant qui voudroit bien être mon gendre.

Je ne lui donnai pas long-temps ſujet de craindre ce deſſein de ma part. Je ne fus pas plutôt délivré du premier mouvement de ma paſſion, que je n'y penſai pas ſeulement. Les Dieux m'ayant donné un cœur ſenſible, ma première inclination fit place à une ſeconde, la ſeconde à une autre ; & je me ſouviens d'avoir

d'avoir fait, de bon compte, juſqu'à ſept Maîtreſſes dans un jour. Que j'étois heureux en ce temps-là, où la même inconſtance qui me réſervoit toutes les douceurs de la nouveauté, me préſervoit du chagrin d'être rebuté, ou du regret de perdre une Maîtreſſe!

Ne croyez pas cependant que je n'aimaſſe pas véritablement celles à qui je m'attachois. Tant que ma paſſion duroit, elle étoit violente; & ce n'eſt que parce qu'elle l'étoit trop, qu'elle duroit ſi peu. Je ſentois même, au moment que j'étois épris d'une de ces Belles, qu'il n'y avoit rien dont je ne fuſſe capable pour ſon ſervice, & je faiſois ſérieuſement le ſerment de l'aimer toute ma vie. C'eſt pour cela qu'en ſi peu de temps, on me vit changer de tant de deſſeins. J'étois encore à Theſſalonique quand j'y devins amoureux d'une fille, qui ſe piquoit de bel eſprit & de philoſophie. Je n'eus plus de repos que je n'allaſſe à Athènes, pour me rendre digne d'elle, en devenant grand Philoſophe. En y arrivant, je ne me ſouvins plus de celle qui m'avoit mis en chemin, & je tombai entre les mains d'une autre, qui mépriſant les gens de lettres, n'avoit de goût que pour l'épée. Il n'en fallut pas davantage pour m'enrôler, dès le lendemain, dans les Troupes qu'on y levoit alors. Par une pareille complaiſance, je paſſai de l'épée au Barreau, parce qu'une

autre que j'aimois dans ce moment, étoit auſſi folle de l'honneur de Démoſthène, que je l'étois d'elle; & ce qui vous fera voir que j'aimois véritablement, c'eſt que je me revêtois à l'inſtant de l'inclination dominante de la perſonne qui me plaiſoit. J'avois atteint l'âge de vingt ans, & goûté juſques-là ce que l'amour a de plus agréable, quand mon malheur permit que je revinſſe à Theſſalonique, ſans autre deſſein que d'y revoir un de mes amis.

Il voulut, pour me régaler, me produire dans une aſſemblée des plus belles Dames de la ville. Hypolite s'y trouva, & rien ne me parut ſi beau. Ce n'étoit plus cette fille de dix à douze ans, dont l'innocence & la gentilleſſe faiſoient tout le mérite. C'étoit une beauté parfaite, des traits réguliers, une taille exquiſe, une grâce & une juſteſſe inconcevables dans la danſe & dans le chant; ayant, en un mot, obtenu de l'art & de la nature, ce qui auroit fait bien libéralement le partage de pluſieurs autres.

A cette première vue, je fus pris, & je n'eus plus d'autres ſoins que de tâcher de renouer avec elle. La liberté du bal où nous nous trouvions, me fournit le moyen de lui parler; & quoique ſa mère l'y eût accompagnée, je pris le moment qu'elle entretenoit d'autres mères comme elle, qui avoient fait compagnie

à leurs filles. Je me jetai aux pieds de la ſienne ; & pour me faire reconnoître : Il eſt dangereux, lui dis-je, de tomber une fois entre vos mains, belle Hypolite. On a beau contrefaire le libre ; plus on fait d'efforts pour ſortir de vos chaînes, plus on en ſerre le nœud ; & j'éprouve à mes dépens, que c'eſt avoir perdu ſa liberté pour toujours, que de vous l'avoir donnée. Hypolite ne fut pas long-temps à me remettre ; & quelque jeune qu'elle fût quand je la quittai, elle ſe ſouvint parfaitement bien de ma paſſion & de ma légéreté. La réputation de mon inconſtance avoit déjà été juſqu'à elle ; & comme elle étoit naturellement enjouée, & pour mieux cacher ſon dépit, elle s'étudia à tourner en raillerie toutes mes paroles. Eſt-il poſſible, me dit-elle, que votre liberté ſoit perdue ? & me parlez-vous tout de bon, en me diſant que vous me l'aviez donnée ? Pouvez-vous l'ignorer, lui repartis-je ; & une perſonne généreuſe doit-elle perdre le ſouvenir des préſens qu'on lui a faits ? Cela étant, reprit-elle, qu'avez-vous à vous plaindre ? Si vous m'en avez fait préſent, comme vous le dites, elle étoit à moi ; & je ſuis la ſeule intéreſſée à ſa perte. Hélas ! repliquai-je, cette liberté n'eſt perdue que pour moi ; & ce qui m'afflige, c'eſt que vous la gardiez ſi bien, que je ne puiſſe la r'avoir. Quoi ?

pourſuivit-elle, vous appellez donc perdu ce que vous me donnez ? & vous ne le donnez que pour le reprendre ? Il le faut bien, répondis-je, quand on ne fait pas aſſez d'état de nos préſens. Mais, ajouta-t-elle, vous dites vous-même que je vous garde ſi bien cette liberté, que vous ne ſçauriez la r'avoir : eſt-ce un mauvais témoignage de l'état que j'en fais ? Belle Hypolite, pourſuivis-je, vous riez à mes dépens, & vous me bravez, après m'avoir vaincu : mais permettez-moi de vous dire, qu'un vainqueur généreux n'inſulte point à ſon priſonnier ; & que vous m'avez quelque ſorte d'obligation, d'avoir, tant que j'ai pu, contribué à votre victoire. En vérité, Iſménias, reprit-elle, je ne raille pas plus, que je crois vous avoir d'obligation, s'il eſt vrai que je vous aie vaincu : car il n'y pas grande gloire à vaincre une perſonne qui a, comme vous le dites, contribué elle-même à ſa défaite.

J'allois repartir, quand ſa mère, à qui une converſation ſi longue devenoit ſuſpecte, ſe leva, vint prendre ſa fille au milieu du bal, & l'emmena. Cette action ſurprit l'aſſemblée, qui connoiſſant l'humeur de cette Dame, devina bien-tôt le ſujet de ſon mécontentement. Je vous avoue que j'en eus du dépit, parce que je ſentois mon premier amour ſe rallumer, malgré des réponſes dont je n'avois pas lieu d'être trop ſatisfait.

Hypolite ſe trouva le lendemain à une autre fête, où je ne manquai pas d'aller. Sa mère, qui étoit indiſpoſée ce jour-là, la confia à une tante, qui n'étoit pas ſi ſoupçonneuſe. J'eus par-là le moyen de l'entretenir avec plus de liberté, mais avec encore moins de ſujet d'en être content. Car quelque ſérieuſes que fuſſent les proteſtations que je lui faiſois, elle ſe fit un plaiſir de tourner tout en raillerie.

Pour ſurcroît de malheur, le haſard me plaça près d'une jeune perſonne, dont Stiliandre (c'eſt le nom de l'ami que j'étois allé voir,) étoit Amant déclaré. Pour faire valoir ſa conſtance à ſa belle, il m'attaqua ſur ma légéreté, & il le fit avec d'autant moins de ſcrupule, qu'il ſçavoit que je ne me piquois pas fort de perſévérance. Jugez ſi c'étoit-là bien faire ma cour à Hypolite! Ne pouvant nier le fait, je tournai la choſe en raillerie; & ſoutenant le parti de l'inconſtance dont je faiſois profeſſion, je dis là-deſſus tout ce qui me vint de plus plaiſant dans l'eſprit, lui prouvant même que plus j'avois aimé de beautés différentes, plus j'avois appris à bien aimer.

Stiliandre qui avoit de l'eſprit, ne manqua pas de me répondre; & il me ſouvient d'une partie de notre entretien. Iſménias, me dit-il, ceſſer ſi ſouvent d'aimer, ce n'eſt pas un ſecret pour devenir fort ſçavant en tendreſſe; com-

me il arrive qu'on ne ſera jamais bon ouvrier, en commençant pluſieurs ouvrages, & n'en achevant pas un. Il eſt vrai, pourſuivis-je; mais auſſi n'en entreprens-je aucun, que je ne l'achève: car le but de l'amour conſiſtant à être aimé, & me trouvant aſſez heureux pour m'acquérir les bonnes grâces de toutes mes Maîtreſſes, ne puis-je pas dire que je ſuis arrivé à la perfection de l'art, & que j'ai achevé mon ouvrage? J'avançai ces mots en ſouriant, & en regardant Hypolite d'une manière à lui faire entendre que je parlois contre ma penſée. Je ne ſçais pas ce qu'elle en jugea: mais elle prit la parole; & ſe ſouvenant ſans doute de ce qui s'étoit autrefois paſſé entre nous: A ce compte, me dit-elle, ſi je voulois que vous m'aimaſſiez long-temps, je m'appliquerois à ne vous jamais aimer. Ce parti, lui répliquai-je, n'auroit peut-être pas tout le ſuccès que vous pourriez en attendre; & vous ſçavez que ſouvent l'on quitte un ouvrage, dont on ne peut venir à bout. Mon cher Iſménias, pourſuivit Stiliandre, nous ſommes là-deſſus d'un ſentiment bien contraire, & je ne crois pas que pour être Amant accompli, il ſuffiſe de s'être fait aimer. Cet avantage eſt la récompenſe de l'amour, mais ce n'en eſt pas la perfection, laquelle conſiſte dans la perſévérance. Vous êtes dans l'erreur, lui répliquai-je, & je veux vous

déſabuſer. Plus un amour eſt violent, moins il dure : d'où il s'enſuit que plus un amour eſt parfait, plus il eſt près de ſa fin. Il repartit à cette penſée, qui n'étoit pas fort juſte, & nous ſoutinmes chacun notre parti ; ce qui ne devoit pas diſpoſer puiſſamment Hypolite à recevoir des proteſtations telles que les miennes. Elle me fit voir ſa répugnance à les croire ; & déjà las de parler en vain : Belle Hypolite, lui dis-je, il m'eſt aiſé de voir pourquoi vous me rebutez : mais ſi je ſuis inconſtant, conſidérez que j'ai cela de bon par-deſſus les autres, que je ne ſuis point importun, & qu'il n'y a rien de plus aiſé que de ſe défaire de moi quand on veut. J'allai auſſi-tôt me jeter aux pieds d'une autre.

Mon cœur ne fut pas long-temps à parcourir tout ce qu'il y avoit à Theſſalonique de perſonnes tant ſoit peu aimables ; & la ville n'étant pas aſſez ſpacieuſe pour fournir à mes galanteries, j'en ſortis, & revins à Tempé. Je m'y ennuyai au bout de quinze jours, & je pris la route de la Sicile & de l'Italie. Vous vous étonnerez ſans doute qu'y ayant ici tant d'objets dignes de mon aſſiduité, j'en allaſſe chercher ailleurs : mais naturellement, ou plutôt par caprice, j'ai toujours plus eſtimé les belles éloignées, que celles de mon pays, auprès deſquelles le voiſinage ſembloit me donner déjà

quelque droit ; & comme j'avois été élevé dans mon enfance avec tout ce qu'il y avoit de jeunes Bergères aux environs, je crus qu'il n'y en avoit plus à Tempé, à qui je n'euſſe déja fait ma cour. Je ſerois en danger de vous ennuyer, ſi je m'arrêtois à vous conter les différentes aventures où je m'engageai par-tout où je paſſois : je ne dois vous parler que de la ſeule qui m'oblige à regretter ſi fort cette inconſtance dont on me blâme.

Au retour de ces voyages, je repaſſai à Theſſalonique. Hypolite avoit alors perdu ſon père & ſa mère, & elle étoit tombée ſous la tutelle de ſon frère aîné. Ce retour me fut fatal. N'ayant jamais pu aimer une même Maîtreſſe deux fois, j'aimai Hypolite pour la troiſiéme.

Il y a un jardin auprès de Theſſalonique, où l'on ſe va promener le ſoir dans les beaux jours, & où ſe trouve preſque toute la ville. Ce fut-là que je revis Hypolite, & que je m'enflammai de nouveau pour elle. Il faut convenir que de tout ce qui m'avoit paru aimable, rien n'approchoit de ſa beauté. Elle étoit pour lors aſſiſe ſur le bord d'un grand baſſin, avec quatre ou cinq de ſes compagnes. L'ayant apperçue, j'engageai ceux avec qui j'étois, à nous aſſeoir auprès d'elles. Nous liâmes aiſément converſation, d'autant que nous les connoiſſions toutes : mais j'en voulois nouer une particulière

avec Hypolite. On ſe leva pour continuer la promenade, & je réuſſis à lui donner la main. Après pluſieurs queſtions qu'elle me fit au ſujet de mes voyages, & auxquelles je ſatisfis : Je ne ſçais, belle Hypolite, lui dis-je, ſi j'aurai du moins réuſſi à la choſe pour laquelle je les ai principalement entrepris. Vous avez autrefois crû que je ne ſçavois pas bien aimer, & c'eſt ce que j'ai le plus eſſayé d'apprendre. Iſménias, reprit-elle en riant, je vous jure que je ne l'ai jamais penſé : j'ai jugé toujours, au contraire, que vous en ſçaviez là-deſſus plus que vingt autres. Je ſçais, répliquai-je, que vous m'avez accuſé autrefois d'inconſtance : mais, Hypolite, ſi vous connoiſſiez combien je ſuis changé, & quel profit j'ai fait dans mes voyages. . . ! J'allois pourſuivre, & faire valoir ma converſion, quand Stiliandre qui étoit des nôtres, & à qui j'avois fait le récit de mes différentes galanteries, les contoit à la compagnie qui marchoit devant nous. Il ne penſoit pas que j'y trouverois à redire, parce qu'il n'avoit pas vu que j'en fiſſe ſecret ; & comme il aſſaiſonnoit agréablement ce récit, les compagnes d'Hypolite ſe retournant vers elle, voulurent qu'elle y prît part. Ce fut un aſſez fâcheux contre-temps pour moi, qu'au moment que je m'appliquois à perſuader Hypolite de ma conſtance, on lui en donnât d'auſſi beaux témoignages.

En vérité, me dit-elle après que mon ami eut achevé, je ne m'étonne plus que vous ayez, comme vous dites, ſi bien appris à aimer : Je vois que vous avez étudié en bien des pays, & ſous bien des Maîtres : j'ai pourtant toujours oui dire, que pour bien apprendre, il n'en faut avoir qu'un bon. Je ne me déconcertai point, & ſans déſavouer ce que mon ami venoit de dire : Belle Hypolite, lui répliquai-je, votre penſée eſt très-juſte : auſſi n'ai-je tant voyagé, que pour en chercher un bon : mais ſi vous ne voulez vous-même être le mien, je déſeſpere de le trouver. Vous diſiez néanmoins, reprit-elle, que vous étiez ſi ſçavant ! Si cela eſt, vous n'avez plus beſoin de Maître. Je pourrois bien m'en paſſer, repartis-je, ſi je n'avois l'ambition de me perfectionner autant qu'il eſt poſſible, & j'eſpere que vous voudrez bien vous charger de ce ſoin. Non, Iſménias, interrompit-elle. Que ferois-je d'un écolier qui a eu tant de différens Maîtres, & qui par-là ne peut manquer d'avoir eu de mauvais principes ? Hé bien, Hypolite, interrompis-je à mon tour, je veux vous faire voir que j'en ſçais pourtant plus que vous ne penſez ; & quand vous le voudrez, je vous ferai connoître une des plus aimables perſonnes du monde, qui vous certifiera qu'il y a long-temps que je l'aime. Hypolite me dit auſſi-tôt qu'elle ſeroit fort aiſe de

la connoître, autant par la rareté de la choſe, que parce que je l'aſſurois que c'étoit une perſonne des plus aimables. Je lui promis cet éclairciſſement pour le lendemain.

Je m'acquittai de ma parole à l'heure marquée. Elle achevoit de s'habiller, quand mon eſclave lui porta de ma part une boîte d'or émaillée ; & je lui marquois par un billet, qu'elle y verroit l'aimable perſonne qu'elle vouloit connoître. Elle l'ouvrit auſſi-tôt, & elle fut étonnée de n'y rencontrer qu'un petit miroir, dans lequel elle ſe trouva, en y jetant les yeux. Il ne lui en fallut pas davantage pour l'inſtruire de mon deſſein : mais affectant de n'y rien comprendre, & tournant la boîte & le miroir de tous côtés, elle cherchoit encore ce qu'elle avoit déjà trouvé, quand on l'avertit que je demandois à la voir.

Vous êtes venu fort à propos, me dit-elle, pour m'éclaircir ſur ce que votre boîte me cache ; ſans quoi je ſuis en danger d'être auſſi peu ſçavante ſur votre amour, que je l'étois hier au ſoir. Belle Hypolite, interrompis-je, eſt-ce que dans ce que vous tenez en vos mains, vous ne vous appercevez de rien qui ſoit digne d'être aimé ? Je conviens, reprit-elle, que je tiens un vrai chef-d'œuvre : mais deux choſes le compoſent, & je ne puis ſçavoir ſi c'eſt de la boîte ou du miroir que vous êtes amoureux. C'eſt

du dernier, lui repartis-je, en le lui mettant devant les yeux, en ſorte qu'elle ne pouvoit ſe diſpenſer de s'y regarder. Mais continuant toujours ſa feinte : Vous avez bien raiſon, me dit-elle, de vous déclarer pour lui. Comme vous, il reçoit les impreſſions du premier venu ; comme vous, il les quitte dans l'inſtant, ſans qu'il en reſte le moindre veſtige : il faut qu'il repréſente toujours quelque choſe, comme il faut que vous aimiez toujours quelque belle ; & je ne vois rien qui exprime mieux votre inconſtance. Vous oubliez, interrompis-je, le rapport pour lequel il m'eſt le plus précieux : C'eſt que ſemblable à mon cœur, il ne reçoit à préſent que l'image de la belle Hypolite.

La feinte ceſſa, & je la perſuadai de mon attachement pour elle aſſez efficacement, pour regagner une petite place dans ſon cœur, où elle m'avoua même que j'avois eu quelque part dès ſon enfance, & je goûtai pour la première fois du plaiſir à perſévérer quinze jours de ſuite dans un même engagement. Mais au milieu de cette conſtance naiſſante, j'eus beſoin de ma première inconſtance ; & vous voyez par-là, Célémante, qu'elle eſt toujours d'une grande utilité.

Hypolite étoit, comme je vous l'ai dit, ſous la tutelle d'un frère aîné, & cet homme eût

été bien-aiſe que ſa ſœur ne ſe fût point mariée, pour profiter de ſon bien. Dans cette vue, il éloignoit autant qu'il pouvoit, tous ceux qu'il croyoit avoir quelque deſſein pour elle, & nous n'étions que trois perſonnes qui oſaſſions en approcher, & qu'il ſouffrît dans ſa maiſon : c'étoit un nommé Myſis, un autre appellé Stratoclés, & j'étois le troiſiéme.

Myſis ne pouvoit ſe vanter d'aucun agrément dans ſa perſonne ; ſon eſprit n'en avoit guères plus ; la mélancolie & la timidité faiſoient ſon caractère. Stratoclés étoit aſſez bien fait. Contraire à Myſis, c'étoit l'homme du monde le plus emporté & le plus grand parleur : au reſte peu ſincère, railleur, & ridiculement plein de lui-même. Deux tempéramens auſſi oppoſés faiſoient un fort plaiſant contraſte, dans les temps où ils faiſoient conjointement leur cour à Hypolite. Ce n'étoit pas pour elle une nouveauté de voir Myſis depuis le matin juſqu'au ſoir, en un coin de la chambre, la regardant ſans rien dire, & ſans changer de poſture ; ſi ce n'eſt que quelquefois pour ſe délaſſer, il ſe renverſoit en arrière ſur ſa chaiſe, une jambe paſſée & pendante ſur l'autre, le chapeau ſur ſes genoux, & les deux mains jointes & poſées deſſus ; ou que ſe ployant le corps en deux, il appuyoit ſes deux coudes ſur les genoux, & le menton dans le creux de ſes

mains. Mais en quelque ſituation qu'il ſe mît, il ne ſortoit point de ſa contemplation ; & content de regarder ſa belle, la meilleure compagnie n'auroit pas arraché un mot de ſa bouche. Ce qu'il avoit de bon, c'eſt qu'il n'exigeoit point qu'on ſe contraignît ; & Hypolite, à qui ſouvent il n'avoit dit ni bon jour ni bon ſoir, alloit & venoit dans la chambre, écrivoit ou liſoit, comme s'il n'y eût eu perſonne. Quand au contraire Stratoclés s'y trouvoit, vous euſſiez dit que c'étoit un tonnerre qui grondoit, tant il faiſoit de bruit, ſoit à parler, ſoit à agir. A peine étoit-il entré, qu'il ſe jetoit ſur un ſiége, ou ſe promenoit à grands pas, ſans la regarder, parlant & criant avec une liberté qui auroit été meſſéante au Maître même de la maiſon. En un mot, c'étoit non-ſeulement l'homme du monde le plus indiſcret & le plus brutal, mais le plus hardi & le plus impudent menteur. Je ne veux vous en donner qu'un exemple, pour lequel il fut même banni d'Athènes, dont il eſt natif. L'armée des Athéniens ayant été défaite auprès de l'iſle d'Armorgos, il prévint ceux qui en apportoient les nouvelles ; s'en vint le long de la rue Céramique, couronné d'un chapeau de fleurs, & criant que les Athéniens avoient gagné la bataille. Il fut par-là cauſe d'un décret, qui ordonnoit des ſacrifices, pour en rendre grâces aux Dieux. On diſtribua même

des viandes par lignées, pour la marque la plus ſingulière d'une réjouiſſance publique. Mais le lendemain, le contraire ayant été annoncé par quelques navires échappés de la défaite, le peuple irrité le fit appeler en jugement. Croiriez-vous quelle fut ſon impudence? Il eut celle de s'aller préſenter devant le peuple; & en ayant ſoutenu les reproches d'un air arrogant: Je vous ai donc fait, leur dit-il, un grand tort de vous avoir tenus en joie pendant vingt-quatre heures? Je vous conſeille encore de m'en quereller!

Nous étions les trois ſeuls que le frère d'Hypolite ſouffrît auprès de ſa ſœur. Il y admettoit Myſis & Stratoclés, convaincu de l'averſion qu'elle avoit pour eux, & sûr qu'elle renonceroit pour jamais au mariage, plutôt que d'accepter l'un ou l'autre. A mon égard, la réputation où j'étois d'inconſtance, faiſoit qu'il m'appréhendoit moins qu'un autre, ne me croyant pas capable d'une recherche ſérieuſe. En un mot, il nous ſouffroit tous les trois auprès d'elle, parce que nous tenions la place de trois autres, qu'il eût crû plus contraires à ſes deſſeins.

D'ailleurs, il ne vouloit pas qu'on dît dans le monde qu'il empêchoit ſa ſœur de voir perſonne, ou qu'il s'oppoſoit à ſon établiſſement. Il affectoit même quelquefois de la ſolliciter

tantôt pour Myſis qui étoit riche, & tantôt pour Stratoclés, afin d'avoir ſur ſon refus le prétexte de publier qu'elle ne vouloit point entendre parler de mari. Il ne lui faiſoit pas la même propoſition en ma faveur, parce qu'il n'étoit pas tout-à-fait sûr qu'elle la rejetât. Nous connûmes aiſément, Hypolite & moi, quel étoit ſon but; & jugeant qu'il feroit tout ſon poſſible pour m'éloigner comme les autres, s'il s'appercevoit que j'aimaſſe ſa ſœur, nous convînmes que j'affecterois mon inconſtance ordinaire en ſa préſence, & devant tous ceux qui pouvoient avoir relation avec lui. Mais il comprit à la fin, qu'une auſſi grande aſſiduité que la mienne, s'accordoit mal avec ma réputation & avec mes airs, & il crut qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour mon congé. Il voulut y diſpoſer ſa ſœur; & l'allant trouver un jour, il lui repréſenta que mes viſites lui faiſoient tort, parce que chacun me connoiſſant pour un cœur volage, & ennemi de la concluſion, on ne pouvoit que juger mal de l'accès qu'elle m'accordoit: Qu'elle devoit elle-même ſonger que je n'avois, en la fréquentant, d'autre envie que de paſſer quelques momens agréables auprès d'elle; & ne pas croire qu'une humeur comme la mienne pût jamais ſe fixer. Il faiſoit valoir ces raiſons, quand j'arrivai chez Hypolite

lite. Il me parut d'abord embarraſſé : mais comme il avoit de l'eſprit, & qu'il ſe douta bien qu'elle ne me feroit pas myſtère de cet entretien, il affecta de m'en faire lui-même une galanterie. Iſménias, me dit-il, je viens de vous rendre de bien mauvais offices ; & vous ne devez pas le trouver étrange, puiſqu'il s'agit des intérêts de ma ſœur. Vous êtes généreux, lui repartis-je, de m'avertir que j'aie à me tenir ſur mes gardes : mais ce n'eſt point aſſez, ſi vous ne m'informez auſſi de quelles armes vous vous êtes ſervi contre moi. Il me répondit qu'il avoit tâché de ſon mieux à déſabuſer Hypolite de l'amour que je feignois pour elle, & qu'il lui avoit fait voir qu'un cœur auſſi léger que le mien, n'étoit propre qu'à lui échapper. Je ne crois pas, lui répliquai-je, qu'Hypolite ait accordé ſon ſuffrage à ce panégyrique. Vous pourriez vous tromper, me dit-elle : j'en étois déjà perſuadée ſans le ſecours de mon frère, & vous auriez bien de la peine à m'en déſabuſer. Aimable Hypolite, interrompis-je, un Juge équitable ne prononce jamais, ſans avoir entendu les deux parties enſemble. Votre frère vous a dit ſes raiſons, il eſt juſte que vous écoutiez les miennes. C'eſt ce que je ne puis faire, reprit-elle. Je ſens trop que je ſerois un mauvais Juge : car je me range toujours du parti de celui qui a

parlé le dernier. Vous ſerez donc du mien, lui dis-je : car j'ai tant de raiſons, que je ne ſerai pas le premier à me taire. Vous ferez bien d'en être fourni, pourſuivit-elle : en effet, il en faut beaucoup, pour appuyer une auſſi méchante cauſe.

Nous tâchions ainſi de tromper ce frère ; & c'étoit de ma part avec tant de retenue auprès d'Hypolite, que je n'aurois pas eu plus de réſerve avec une Daphnide. Elle aidoit elle-même à cette gênante circonſpection ; & je me ſouviens qu'un ſoir m'étant émancipé juſqu'à lui donner un baiſer, elle fut huit jours ſans vouloir me voir. Comme je ne croyois pas cette faute irrémiſſible, j'eus recours à la plume ; & voici à-peu-près ce que je lui écrivis.

ISMÉNIAS A HYPOLITE.

Est-il poſſible qu'un baiſer vous irrite ſi fort ? & que ce qui termine ordinairement la guerre entre les autres, la commence entre nous deux ? Vous ne ſçauriez pourtant diſconvenir que le mal étoit bien léger, puiſqu'il n'en reſte aucun veſtige. J'ai manqué, dites-vous, de reſpect, & ma liberté a été trop grande : mais ma faute eſt une marque de ma ſervitude ; & je me ſerois trouvé plus libre, en ne ſongeant point à vous offenſer. S'il y a du mal, mes lévres ſeules en

ſont coupables, & c'eſt une querelle à démêler entre nos bouches. Quand vous voudrez, belle Hypolite, la mienne vous fera réparation de l'injure dont vous vous alarmez; & vous la trouverez toujours prête à recevoir au double, le tort qu'elle a pû vous faire.

MA mauvaiſe fortune permit qu'Hypolite ayant laiſſé cette lettre aſſez négligemment dans un coin de ſa chambre, elle tomba entre les mains de ſon frère; & quoiqu'elle ne contînt rien de criminel, il ſe figura là-deſſous des fantômes. Il lui en fit un vacarme horrible, montra cet écrit à tous ſes parens, & lui fit faire de rudes réprimandes, qui aboutirent à une défenſe expreſſe de me voir.

Je ne voulois pas éclater contre lui, par le reſpect que j'avois pour Hypolite, à qui cela eût fait tort: mais il ne cherchoit pas à la ménager de même; & Télocrate (c'eſt le nom de ce frère barbare,) y réuſſit, par une malice des plus noires.

Je vous ai nommé Myſis & Stratoclés, pour les deux autres Amans d'Hypolite, & je vous ai fait la peinture de ces deux rivaux. Vous jugez bien qu'Hypolite les ſouffroit peu volontiers près d'elle: mais Télocrate qui s'en ſervoit pour en chaſſer d'autres, & pour perſécuter ſa ſœur, les attiroit encore plus ſouvent, & il la prioit de leur faire bon accueil pour

l'amour de lui; ſous prétexte que Myſis étoit parent de ſa femme ; & Stratoclés leur ami intime. Vous allez voir cependant quelle étoit l'amitié qu'il leur portoit.

Autant qu'Hypolite haïſſoit Myſis & Stratoclés, autant ſe haïſſoient-ils tous deux; & jaloux l'un de l'autre, ils ne ſongeoient qu'à ſe donner l'excluſion. Le ſujet de leur jalouſie auroit eu quelque choſe de récréatif, ſi la ſuite n'en avoit pas été ſi funeſte. Stratoclés trouvant Myſis à toute heure chez Hypolite, & conſidérant que ce rival ne lui parloit jamais devant lui, ne put ſe figurer qu'un homme fût capable de faire l'amour de cette façon. Il le voyoit toujours niché dans ſon coin, attentif à la conſidérer d'un air ſi chagrin, & dans des poſtures ſi triſtes, que la ſeule vue de cette morne figure étoit capable d'ennuyer les plus réjouis. Si Hypolite, par complaiſance pour ſon frère, lui adreſſoit quelquefois la parole, il ne lui répondoit que par monoſyllabes ; le plus ſouvent par un ſouris niais, ou en branlant la tête, quand il n'étoit pas d'un même avis. Stratoclés réfléchiſſant ſur toutes ces choſes, ſe perſuada qu'il y avoit quelque myſtère caché ſous un ſilence ſi extraordinaire ; qu'il falloit que Myſis fût bien sûr de ſon fait ; & que s'il ne parloit point devant le monde, il avoit la liberté de tout dire en particulier ; ou que peut-

être ayant tout ce qu'il ſouhaitoit, il n'avoit plus rien à demander. Il s'imagina que ce chagrin, qui rendoit ſon rival ſi inſupportable, ceſſoit dès qu'il étoit ſorti. Il jugea même qu'il falloit qu'Hypolite agît de concert avec lui, puiſqu'il ne contraignoit en rien ſa mauvaiſe humeur devant elle, & qu'elle-même ne faiſoit rien pour l'en reprendre & l'en corriger. Myſis d'un autre côté, étoit ſurpris de la liberté que Stratoclés prenoit de tant parler, & de débiter tant de ſottiſes devant Hypolite. Il ne pouvoit concevoir cette façon hardie & indiſcrete d'agir avec une fille de qualité, que l'on aime; & il s'imagina qu'il n'auroit pas eu l'effronterie de vivre ainſi avec elle, s'il n'eût eu de fortes aſſurances de ſa part; & qu'Hypolite même ne l'auroit pas ſouffert, ſi elle n'eût été engagée par quelques faveurs plus grandes, à lui permettre toutes ces libertés. Télocrate les entretenoit dans ces penſées l'un & l'autre, & il augmentoit leur jalouſie autant qu'il le pouvoit, afin de leur faire faire un éclat propre à ruiner dans le monde la réputation de ſa ſœur, & de la mettre par-là hors d'état de ſe jamais marier. Il réuſſit à les envenimer l'un contre l'autre, & ils en vinrent au point de chercher une occaſion de terminer leur différend par les voies de fait.

Un jour entr'autres, on parloit chez Hypo-

lite de la harangue qui devoit être faite au roi de Macédoine, par un Orateur qu'Athènes lui envoyoit, pour le remercier de quelque grâce qu'il avoit faite à la ville. Je ne ſçais pas au juſte ce qui s'y dit : mais Hypolite m'a raconté depuis, qu'on s'étendit fort contre les harangueurs, & contre la longueur des harangues, & que là-deſſus Stratoclés dit aſſez plaiſamment, que s'il étoit Roi de Macédoine, il ne voudroit être harangué que par Myſis. Celui-ci comprit bien qu'on le railloit ſur ſa peſanteur de bouche : auſſi le vit-on auſſi-tôt changer de couleur, & s'irriter : mais comme il n'avoit pas la repartie prompte, il ne put répliquer que ce mot : Vous avez raiſon. Hypolite en eut pitié ; & la taciturnité de l'un ne lui paroiſſant pas un plus grand défaut que la pétulance de l'autre, elle voulut faire connoître à Stratoclés qu'il n'avoit pas ſujet de prendre avantage de l'infirmité d'autrui. Il eſt vrai, dit-elle, que ſi tout le monde reſſembloit à Myſis, on ne feroit jamais de longues harangues, & cela ſeroit à ſouhaiter. Je n'en parle par aucun intérêt que j'aie aux harangues, mais par celui que je dois prendre à la douceur des converſations. Il faut avouer qu'il y a ſouvent de certains harangueurs de ruelles, mille fois plus haïſſables que ceux dont nous parlons. Encore, quand les harangueurs

publics parlent ; les autres n'ont pour tout droit que celui d'écouter : mais y a-t-il de la juſtice, que dans une converſation où chacun eſt fondé à parler à ſon tour, un homme s'arroge le privilége de parler ſeul, & de faire taire tous les autres ; ſous prétexte qu'il a le don de crier le plus fort ; & de ne pas fatiguer ſes poulmons ? Stratoclés, qui ne pouvoit méconnoître ſon foible, ſe reconnut dans ce portrait. Sa jalouſie en devint plus furieuſe, quand il vit qu'Hypolite prenoit ainſi le parti de ſon rival. Il s'emporta brutalement contre elle, juſqu'à lui dire des injures. Myſis ne put ſe diſpenſer d'embraſſer ſa défenſe ; & comme la jalouſie les animoit déjà violemment, la querelle s'échauffe, ils ſe battent ; & par une cruelle fatalité, ils ſe tuent tous les deux dans la chambre même d'Hypolite.

Ce malheur fit un éclat fâcheux dans Theſſalonique. Les parens d'Hypolite en ſont alarmés. Télocrate leur fait entendre que c'eſt malgré lui qu'elle a ſouffert ces deux rivaux : & par une perfidie étrange, il prend occaſion de jeter dans leur eſprit des ſoupçons injurieux à ſa réputation & à ſa vertu. Enfin par un conſeil de famille tenu ſecrettement, on convient d'enlever Hypolite au milieu de la nuit, & de cacher ſa retraite à toute la terre. On n'y a que trop bien réuſſi : car quelque perquiſition que

j'aie faite, je n'ai pu depuis avoir de ſes nouvelles. Voilà, Célémante, le ſujet de ce changement que vous trouvez en moi, & qui ne vient pas d'inconſtance, comme vous le voyez, mais d'une cauſe tout oppoſée. Je ne ſerois pas affligé au point où je le ſuis, ſi j'avois pu changer auſſi facilement de paſſion dans cette dernière conjoncture, que je l'ai fait dans toutes les autres.

Iſménias acheva ce récit, d'une manière qui fit juger aux Bergers qui l'écoutoient, qu'il étoit ſenſiblement touché. Tarſis ouvroit la bouche pour lui dire ſa penſée, quand Célémante qui n'y prenoit pas garde, l'interrompit; & s'adreſſant à Iſménias: Berger, lui dit-il, les Dieux permettent ſouvent, pour punition de nos fautes, que nous en ſoyons châtiés par un ſupplice tout contraire: ainſi vous êtes puni par la conſtance, à laquelle vous avez tant de fois manqué. En vérité, s'écria Ergaſte en s'adreſſant à Célémante, eſt-ce à toi d'inſulter à Iſménias ſur un défaut qui t'eſt ſi familier? toi, qui t'appuyant de l'autorité d'Epicure ton Maître, nous as dit tant de fois, que quand un tendre engagement nous rend malades, il faut s'en guérir par un autre, & que pour être heureux, on doit faire quatre ou cinq Maîtreſſes à la fois. Célémante ſe ſouvint d'avoir dit il y avoit quelques jours, quelque choſe de ſembla-

ble; & quoiqu'il n'eût parlé ainſi que par manière de récréation; comme il étoit perſuadé que cette conduite étoit utile au moins, ſi elle n'étoit pas pratiquable, il repartit: Je loue ta mémoire, mon cher Ergaſte, mais je blâme ton jugement. Crois-tu que ce ſoit toujours inconſtance, que d'aimer pluſieurs Bergères à la fois? Sçache qu'on peut le faire auſſi par raiſon. C'eſt inconſtance, quand un cœur volage ſe laiſſe aller au premier objet qui le tente; qu'il va & vient d'un amour à l'autre, ſelon qu'il eſt pouſſé par différentes paſſions qui ſe ſuccédent, & dont la dernière eſt toujours la plus forte. Mais ce n'eſt pas ainſi que je l'entens, quand je dis qu'il ne faut pas s'attacher à une ſeule Maîtreſſe. Je ne veux pas que ce ſoient les objets qui nous attirent, ni les paſſions qui nous pouſſent; il faut que ce ſoit la raiſon, qui conſidérant que la paſſion devient trop forte quand elle ſe donne à un ſeul objet, lui en procure pluſieurs, pour faire diverſion. Il y a donc cette différence entre le changement que je conſeille, & celui que pratique Iſménias, que l'un ſe fait par paſſion, & que je veux moi qu'on le faſſe uniquement pour s'en défendre; c'eſt-à-dire, qu'Iſménias change par maladie, & que je le conſeille comme un remède. Philoſophe tant que tu voudras, mon cher Célémante, lui dit Ergaſte, c'eſt toujours change-

ment ; & qui dit changement, dit inconſtance. Hé de grâce reprit Célémante, apprens une fois pour toutes, que l'inconſtance ne conſiſte que dans le changement de la volonté. Car comme ce n'eſt point un changement dans les yeux, de voir différens objets, pourvu qu'ils n'en reçoivent aucune impreſſion, qui leur apporte quelque altération, comme ſeroit celle de les rendre rouges, jaunes, ou de toute autre couleur ; auſſi n'eſt-ce ni changement ni inconſtance en nous d'aimer différentes perſonnes, pourvu que nous n'en recevions point diverſes impreſſions de paſſion. Tu feras mieux, interrompit Ergaſte, de m'apprendre où loge cet amour ſans paſſion : car tout amour eſt un deſir ; le deſir eſt une paſſion, & par conſéquent l'amour en eſt une. En es-tu-là ? repartit Célémante. Il ne faut donc plus que je diſpute. Car je n'appelle paſſion, que ce qui par ſa violence, agite & trouble le repos de l'ame ; comme je n'appelle tempête, que ce qui agite les flots. Crois-moi, demeurons-en-là, & ne ſongeons qu'à conſoler ce pauvre Iſménias, de peur qu'il ne ſe repente à la fin d'avoir été conſtant une fois en ſa vie.

Tarſis voyant la conteſtation terminée, prit la parole ; & s'adreſſant à ſon jeune frère : Je voulois, lui dit-il, vous donner une conſolation meilleure à mon avis, que toutes celles

que ces Bergers peuvent vous préſenter ; & je puis, ſi je ne me trompe, vous fournir dès-à-préſent des nouvelles de votre Hypolite, & vous indiquer près d'ici un lieu où vous pourrez en ſçavoir encore de plus certaines. Il lui conta alors la rencontre que Mélicerte avoit eue ſur le bord du fleuve Penée, le lendemain de la perte de Zélie, d'une fille échappée de l'eau le jour précédent ; que quoique Mélicerte ne lui eût point parlé, pour ne la pas interrompre dans un ſommeil dont elle avoit beſoin, elle avoit ſçu par la Maîtreſſe de la maiſon, que cette fille ſe nommoit Hypolite ; & qu'elle s'en étoit même éclaircie par la vue de pluſieurs lettres étendues ſur la table pour les mieux ſécher, & dont pluſieurs étoient des recommandations preſſantes, adreſſées aux Daphnides pour l'y recevoir. Il ajouta, qu'il croyoit même l'avoir rencontrée depuis ce jour-là : Que ce qui le lui faiſoit juger ainſi, c'étoit les plaintes qu'il lui avoit entendu faire de l'inconſtance d'un fils d'Alcidias, & de la cruauté de Télocrate. Quoi qu'il en ſoit, pourſuivit Tarſis, je ne doute pas que vous n'en appreniez des nouvelles sûres chez les Daphnides, où il me ſemble qu'elle faiſoit réſolution de ſe rendre.

Ce fut-là le premier mouvement de joie que reſſentit Iſménias, depuis qu'il étoit de retour

à Tempé. A peine même donna-t-il à Tarſis le temps de pourſuivre : tant il avoit d'impatience d'aller chercher ſa chere Hypolite.

Fin du quinziéme Livre.

SOMMAIRE
DU SEIZIÉME LIVRE.

Isménias impatient de ſçavoir des nouvelles d'Hypolite, ſe rend à l'Iſle des Daphnides, où il la trouve ſans pouvoir lui parler parce qu'elle eſt en retraite. Il lui fait tenir une lettre & ſe retire déſeſpéré de ſa réponſe. Ce jeune Berger, dans le chagrin qu'il en conçoit, prend la réſolution de ſe conſacrer à Jupiter Olympien. Céliane & Coris ſe font réciproquement confidence de leurs ſentimens, Céliane pour Philémon & Coris pour Célémante. Alpide tourmenté par le remords d'avoir excité Périnte à l'aſſaſſinat d'Alceſte, & d'avoir été la cauſe de la mort de Zélie, ſe dévoue, en ſecret, pour être la victime du ſacrifice ſanglant. Hypolite comme la dernière Daphnide doit l'immoler, & achever par-là ſa conſécration parmi ces Vierges. L'ancienne Daphnide la queſtionne ſur les motifs qui l'ont engagée à renoncer au monde : Elle lui avoue, avec peine, les combats que lui livrent les reſtes & le ſouvenir d'une tendre affection. Pendant qu'elle ſe prépare, par le jeûne & la

prière, à la cérémonie du ſacrifice, elle eſt viſitée par une jeune perſonne en habits de Bergère, qui lui raconte ſes aventures. (Sujet de la Vignette) Commencement de l'Hiſtoire d'Ariadne: *Elle eſt fille de Cétée, Roi des Indes, venu au ſecours d'Euméne contre Antigonus. Son père ayant été tué dans une bataille, la Reine Lanaſſa ſa mère n'avoit pu obtenir, malgré ſes inſtances, d'être préférée à Baſire ſa rivale, pour être brûlée vive avec le corps de ſon mari. Origine de cette Coutume. Cette Princeſſe par ſa beauté, avoit été depuis en butte à l'amour de pluſieurs Prétendans & s'étoit poignardée pour ne pas épouſer Agatocle tyran de Sicile. Ariadne quitte Hypolite en lui promettant la ſuite de ſon Hiſtoire. Célémante, qui la croit Bergère, lui témoigne beaucoup d'empreſſement, afin de punir Coris de lui avoir voulu donner de la jalouſie en feignant d'aimer Ariſtée. Aréliſe dans un dépit contre Ergaſte veut ſe faire Daphnide. Célémante ſon frère l'en détourne & remet à Philémon le ſoin d'accorder Ergaſte & ſa ſœur.*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE SEIZIÉME.

LE jeune fils d'Alcidias ayant ſçu de ſon frère, en quel lieu il pourroit avoir des nouvelles de ſa chere Hypolite, courut impatiemment à l'Iſle des Daphnides, où on lui avoit dit qu'il en apprendroit ; & s'étant préſenté aux Portières de la maiſon, il les conjura inſtamment de lui dire ſi depuis quelques jours il n'étoit point arrivé parmi elles une jeune Dame de Theſſalonique ? Ces filles lui répondirent qu'il y en avoit une, que l'on appeloit

Hypolite. Iſménias ayant demandé à la voir, on lui dit, que comme elle avoit penſé ſe noyer en arrivant, elle avoit été depuis toujours indiſpoſée ; & que ce qui rendoit cette entrevue encore plus difficile, c'eſt que le jour du ſacrifice ſanglant étant proche, il falloit qu'elle s'y préparât, parce que c'étoit à elle à le faire, pour ſa conſécration. Elles lui dirent cependant, que s'il avoit deſſein de lui mander quelque choſe, elles l'en informeroient de ſa part. Le Berger ayant obtenu de plus la permiſſion de lui écrire, il prit ſes tablettes, & lui fit préſenter cette lettre.

ISMÉNIAS A HYPOLITE.

JE me croyois le plus malheureux de tous les hommes, de ne pouvoir apprendre de vos nouvelles : mais dans ce moment qu'on m'en donne, je me trouve mille fois plus malheureux, ſi vous n'avez pitié de moi. Ma chere Hypolite, eſt-il poſſible que vous ſoyez réſolue de vous conſacrer à Daphné ? Si cela eſt, craignez que le ſacrifice que vous allez lui faire de votre perſonne, ne lui ſoit odieux. Si c'eſt contre votre gré, vous ſçavez que les Dieux ne veulent point d'offrandes involontaires ; & ſi vous m'abandonnez de propos délibéré, c'eſt leur préſenter un cœur infidèle, qu'ils déteſtent. Songez donc à ce que vous allez faire ; & que j'attends votre réponſe, comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

LA portière ayant porté cette lettre à la jeune Daphnide, avec la permiſſion de l'ancienne, qui ſelon l'ordre, ſe la fit lire auparavant; Hypolite l'ayant conſidérée quelque temps : Dites à Iſménias, répondit-elle avec un ſoupir, que ſon déplaiſir m'afflige; qu'il me verra le jour du grand ſacrifice; que juſques-là, je ne puis lui donner de mes nouvelles, & ne ſçaurois en recevoir des ſiennes.

On ne peut comprendre combien cette réponſe attriſta le jeune Berger. Il en demeura long-temps interdit; & après être rentré dans le bateau pour ſortir de l'Iſle, il l'abandonna au fil de l'eau ſans donner un coup de rame, tant il étoit hors de lui-même. Enfin il revint à ſoi; & à l'aide de l'aviron dont il ſe ſervit, il remonta le fleuve, & regagna le rivage preſqu'au même endroit qu'il l'avoit quitté. Mais qui pourroit dire de combien de différentes réſolutions il fut agité? Il lui en paſſa mille dans l'eſprit, ſans qu'il pût s'arrêter à pas une, & il marcha plus d'une heure, errant de côté & d'autre, ſans ſçavoir quel chemin il devoit prendre.

Célémante l'apperçut par haſard, & le voyant ſi triſte & ſi rêveur, il ſe douta bien qu'il avoit appris des nouvelles fâcheuſes d'Hypolite. Comme il ne connoiſſoit point d'ennemi plus mortel que l'affliction, il croyoit ne pouvoir ren-

dre à ſes amis un plus grand ſervice, que de s'employer à la chaſſer. Il courut à lui, & lui demanda ce qu'il avoit appris de ſa chère Maîtreſſe? Iſménias ne put lui céler ſon déſeſpoir, & il le fit d'une manière touchante. Célémante, eſſaya de diſſiper ſon chagrin; & s'y prenant à ſon ordinaire, & donnant toujours un air d'enjouement à ſes paroles: A vous dire le vrai, mon cher Iſménias, lui dit-il, Hypolite vous renvoie bien-loin, en vous remettant; pour la voir, au jour du grand ſacrifice; puiſque je n'ai point oui dire qu'il y ait encore de victime. Ne ſeroit-ce point, continua-t-il, qu'elle veut par-là vous conſeiller de l'être? Quoi? repartit Iſménias, êtes-vous aſſez étranger ici, pour ne pas ſçavoir qu'il y en a une qui s'eſt offerte? Oui, Célémante, continua-t-il, il y en a une; & comme il n'y a guéres plus de quinze jours d'ici à ce ſacrifice, je dois me réſoudre à voir Hypolite conſacrée dans ce temps-là, & perdue à jamais pour moi. Foible Iſménias, reprit Célémante, eſt-il poſſible que les Dieux vous aient donné de ſi heureux talens pour vous conſoler d'une Maîtreſſe, & que vous en uſiez aujourd'hui ſi mal? Je vous plaignois ce matin, de ne ſçavoir ce qu'elle étoit devenue, parce que la généroſité vous engageoit à vous en mettre en peine: mais maintenant que vous ſçavez qu'il ne lui eſt arrivé aucun mal, à quoi ſongez-vous de

vous en faire ? N'eſt-ce pas un contre-temps de votre part, qu'ayant aimé toute votre vie à changer de Maîtreſſes, vous vous aviſiez juſtement à n'en point vouloir démordre, que quand il faut malgré vous que vous le faſſiez. Ah Célémante ! s'écria Iſménias, eſt-ce pour me conſoler, ou pour m'affliger, que vous me tenez ce diſcours ? Si c'eſt pour m'attriſter, vous êtes injuſte, dans l'état où vous me voyez. Si vous aviez ma conſolation en vue, vous vous y prendriez mieux, en me louant d'avoir été conſtant une fois au moins en ma vie ; plutôt que d'ajouter le blâme à ma douleur. C'eſt, reprit Célémante, qu'il ne faut jamais flatter un mal que l'on veut guérir. Ce que vous appelez conſtance, eſt en vous une inconſtance ; & votre naturel vous ayant toujours porté à changer, c'eſt manquer de conduite, de ne pas changer, quand vous en avez le plus de ſujet. Croyez-moi, continua-t-il, quand nous avons commencé à jouer un rôle, il faut le pouſſer juſqu'au bout. Il n'importe quel perſonnage nous ſoit échû, pourvu que nous nous en acquittions dans toute ſa perfection ; & j'eſtimerai plus un Acteur qui repréſentera bien Therſite, que celui qui fera mal Agamemnon. En un mot, mon cher, il ne faut jamais ſortir de ſon caractère. Le vôtre eſt d'être inconſtant, c'eſt à vous à le remplir.

Un peu après ils ſe quittèrent : mais Iſmé-

nias choiſit un bien autre perſonnage que celui que lui venoit d'indiquer Célémante. Après avoir roulé diverſes réſolutions dans ſon eſprit, il alla trouver ſon frère Timothée au temple de Jupiter Olympien; & il fixa pour toujours l'inconſtance de ſes deſſeins, à celui de ſe conſacrer à ce Dieu. Pour Célémante, il continua ſon chemin vers le hameau de Coris, où il alloit la voir; & il l'apperçut en paſſant, qui ſe promenoit dans le jardin de Céliane. Ces deux Bergères s'entretenoient enſemble plus férieuſement qu'à leur ordinaire: auſſi ſe faiſoient-elles confidence de choſes qui étoient de la dernière importance pour leur repos. Quoiqu'elles fuſſent intimes amies, cependant elles ne s'étoient jamais ouvertes enſemble ſur les ſentimens qu'elles avoient, Céliane pour Philémon, & Coris pour Célémante. Car Céliane, de l'humeur dont elle étoit, eût voulu, ſi cela avoit pu ſe faire, que l'amour que Philémon avoit pour elle, n'eût été ſçu de perſonne; & Coris avoit toujours paru tellement éloignée du mariage, qu'elle eût eu quelque ſorte de honte d'avouer qu'un Amant l'eût fait changer de réſolution. Mais il ſembla ce jour-là, qu'elles fuſſent devenues plus hardies. Car s'entretenant l'une & l'autre ſur un déſordre arrivé nouvellement entre deux jeunes mariés du voiſinage, & étant tombées par-là ſur la témérité qu'il faut qu'ait une

femme

femme qui ſe met ainſi de ſon gré ſous la puiſſance d'un mari, elles vinrent inſenſiblement à ſe dire qu'il n'y avoit que Célémante & Philémon qui fuſſent propres à leur inſpirer un courage ſemblable. Là-deſſus Coris ayant demandé à Céliane ce qui pouvoit donc empêcher qu'elle ne s'unît à Philémon, cette Bergère lui en conta tout le détail, de la manière à-peu-près que Bélice l'avoit dit quelques jours auparavant à la Bergère Aréliſe. Céliane à ſon tour s'enquit de Coris, en quels termes elle en étoit avec ſon Amant? La Bergère lui avoua avec franchiſe, qu'elle avoit pour lui toute l'eſtime qu'on pouvoit avoir pour un Berger: Mais je me défie toujours, pourſuivit-elle, d'une eſtime fondée ſur une connoiſſance de peu de jours. Comment? reprit Céliane; comptez-vous pour peu de jours le temps qu'il y a que vous le connoiſſez? Je conviens, repartit Coris, que depuis long-temps je le vois & lui parle: mais la différence eſt grande entre deux perſonnes qui ſe voyent ſeulement par plaiſir & par occaſion, & deux autres qui ſe recherchent avec un deſſein formé de s'unir. Quand on ne ſe voit ſimplement que pour le plaiſir de la ſociété, on ne cherche dans l'un & dans l'autre que ce qu'il y a d'agréable, & l'on ne ſe regarde jamais que du bon côté. Mais quand on ſe pratique avec deſſein, on ſe conſidére, on s'examine de près, on s'éprouve

même, pour s'éclaircir de ce qu'on a intérêt de ſçavoir pour ne ſe pas tromper. Il en eſt comme de ces maiſons charmantes où vous n'allez que par divertiſſement & par promenade. Vous vous contentez d'en voir les plus beaux appartemens, les allées les plus droites, les grandes terraſſes, les jardins; vous ne vous arrêtez enfin qu'à ce qui peut contribuer à votre plaiſir. Il n'en ſeroit pas de même, ſi vous vouliez en acheter une. Vous voudriez en connoître le beau & le laid; & s'il y avoit quelque endroit qui menaçât ruine, vous vous y arrêteriez plus qu'à tout ce qui pourroit y flatter vos yeux. L'emplette d'un mari vaut bien celle d'une maiſon; & comme pour bien connoître un bâtiment, il faut avoir été dans le deſſein de l'acheter, il eſt néceſſaire d'avoir pratiqué une perſonne dans la vue de l'épouſer, pour ſçavoir ce qu'elle eſt. Je ſuis là-deſſus, reprit Céliane, d'un ſentiment contraire au vôtre, & je crois que pour ſe bien connoître l'un l'autre, il eſt bon de s'être connu dans un temps où l'idée du mariage n'y avoit point de part. Dès qu'il y entre le deſſein formé d'union, c'eſt à qui ſe déguiſera le mieux. On cache le laid avec ſoin, l'on ne ſe montre que du beau côté; & ſi j'avois à me plaindre d'une choſe à l'égard de Philémon, c'eſt qu'il ne m'a jamais vue qu'avec deſſein. Cela ſeroit bon, répliqua Coris, ſi la fréquentation ſe bornoit à deux ou trois

viſites, pendant leſquelles il eſt aiſé de ſe contraindre : mais il n'y a point d'homme aſſez adroit & aſſez ferme, pour pouvoir diſſimuler ce qu'il eſt pendant un long-temps ; & s'il n'a pas un amour véritable, il n'eſt pas poſſible, qu'à la fin il ne ſe décèle. On auroit beau vouloir contrefaire la lumière du ſoleil par une clarté artificielle ; de bons yeux n'y ſeront jamais trompés ; & l'on s'efforceroit en vain d'imiter ce feu & ce brillant de l'amour ; je ſuis ſûre qu'on n'y peut abuſer que des aveugles. Rien donc n'eſt plus aiſé que de diſcerner l'amour vrai ou faux d'un homme ; & dès qu'il n'en a point, je vous déclare que je n'en voudrois pas pour mari : car comment aimera-t-il une épouſe, lui qui n'a pû aimer une Maîtreſſe ? Il faut pour être bon mari, qu'il ait été l'Amant de ſa femme, comme on dit qu'il faut avoir été ſoldat, pour être un excellent Capitaine. Si celui qui vous recherche, eſt vraiment touché de paſſion pour vous, je le répéte encore, il eſt aiſé de le connoître. L'amour eſt une eſpéce de reſſort, au moyen duquel toutes les autres paſſions agiront à votre gré ; en ſorte que pour l'éprouver, vous n'avez qu'à mettre en branle ſes défiances, ſa jalouſie, ſes ſaillies de colère. On dit tant, qu'il ſuffit de voir un homme au jeu pour le connoître à fond : je ne doute pas qu'on n'y réuſſiſſe encore mieux à le voir ai-

mer ; parce que la paſſion de l'amour étant bien plus forte que celle du jeu, elle a par conſéquent plus d'empire pour le tourner, ſelon qu'elle veut, de tous les côtés. Nous ſommes encore en cela, dit Céliane, d'un ſentiment tout oppoſé ; & ſi j'avois à choiſir un mari, je voudrois qu'il n'eût jamais été amoureux de moi, & que l'amitié ſeule le portât à me choiſir. Car vous imaginez-vous qu'un homme, quelque paſſionné qu'il ſoit pour nous quand il nous épouſe, le puiſſe toujours être, quand il eſt devenu mari? Ce ſeroit un miracle. L'amour trouve ſon dépériſſement dans la poſſeſſion, parce que n'étant qu'un deſir, il s'éteint dès qu'il eſt ſatisfait ; & quand un mari a une fois perdu cet amour, il eſt rare que l'amitié le remplace. Mais vous, ma chère Céliane, pourſuivit Coris, vous imaginez-vous qu'un homme épouſe jamais par pure amitié? C'eſt une idée ſans fondement. Quand on n'a pour une fille que de l'amitié, on ſe contente de l'avoir pour amie, de la voir à ſes heures de loiſir, d'en goûter la converſation, & de s'en faire une compagnie agréable: mais on ne veut point en prendre l'embarras ni la charge. Vous m'allez dire qu'on a vu des liaiſons ſemblables ; & que ſi deux hommes ou deux femmes peuvent s'aimer ainſi, la choſe eſt poſſible entre un homme & une femme: mais prenez-vous garde que la ſociété

d'un mari & d'une épouſe engage tout autrement que celle de deux amis ou deux amies? Ceux-ci ſe peuvent ſéparer quand il leur plaît: ainſi l'amitié ne les engage à rien, dont ils ne puiſſent ſe débarraſſer quand ils le voudront. Si donc vous avez crû que la ſimple amitié ait quelquefois formé des mariages, vous vous êtes trompée; & ſans que les mariés le cruſſent eux-mêmes, l'intérêt ou l'amour s'en étoient mêlés à coup sûr. Quoi qu'il en ſoit, reprit Céliane, vous qui voulez qu'un homme ſoit amoureux pour le pouvoir connoître, vous avez trouvé ce qu'il vous faut dans Célémante; car ou je ne m'y connois pas, ou je ſuis sûre qu'il a beaucoup d'amour pour vous. Elles en étoient-là, quand elles le virent près d'elles, & qu'il les aborda.

En ce moment, on vit arriver quelques Bergers & quelques Bergères, qui venoient voir Céliane. Elle les fit aſſeoir ſur des ſièges du jardin, & il ſe tint-là une converſation agréable, dont Célémante fit le principal ornement. Comme le nombre des ſièges n'étoit pas ſuffiſant pour toute la troupe, Célémante s'aſſit à terre près de Coris, & ſe trouva par haſard au pied d'un cyprès; pendant qu'Ergaſte, qui s'étoit placé de l'autre côté près d'Aréliſe, ſe trouva aſſis au pied d'un myrte. Célémante y prit garde; & ſe levant auſſi-tôt, il dit en riant, qu'ils s'étoient mépris tous les quatre; qu'Aré-

liſe & Ergaſte devoient être à l'ombre du cyprès, & Coris & lui adoſſés au myrte. Pour Aréliſe, répondit Ergaſte, je conviens qu'elle uſera plus de cyprès que de myrtes, à couronner ſes Amans: mais je ſuis bien sûr qu'on me trouvera plus digne du myrte, que le Berger qui m'attaque. Vous voulez dire du laurier, repartit Célémante; car ſes branches étant la récompenſe des Guerriers, ce doit être celle d'Ergaſte, s'il remporte jamais la victoire ſur Aréliſe, avec laquelle il eſt toujours en guerre. Mais pour le myrte, continua-t-il, n'eſt-il pas vrai, belle Coris, qu'il n'appartient qu'aux Amans doux & pacifiques, comme vous & moi? Pour pacifiques amis, repartit agréablement Coris, je veux croire que nous le ſommes: mais pour Amans, vous ſçavez bien que nous y avons tous les deux renoncé. Eſt-il poſſible, charmante Bergère, répliqua Célémante, qu'après m'être tant de fois expliqué là-deſſus, vous ne m'ayez pas encore entendu? Ne vous ai-je pas dit, qu'il y a deux ſortes d'amour? l'un qui inquiéte, qui trouble, qui aveugle & qui tyranniſe? C'eſt celui-là que je me pique de ne point avoir. Mais il y en a un autre qui flatte, qui divertit & qui charme. Ah! ma chère Coris, continua-t-il, il faut, ſi vous m'en croyez, mettre celui-ci de notre parti. Je ne ſuis pas, répondit la Bergère, aſſez ſçavante pour entendre vos diſtinctions: mais il

me ſemble avoir oui dire, que cet amour aveugle, dont vous dites que vous ne voulez point, eſt pourtant le plus parfait. C'eſt une erreur, aimable Bergère, répliqua Célémante. L'amour le plus parfait eſt celui qui nous rend les plus parfaits nous-mêmes, c'eſt-à-dire, les plus heureux, toute la perfection de la vie ne conſiſtant qu'à vivre contens. Or l'amour aveugle & qui tyranniſe, ne peut nous rendre que miſérables, & par conſéquent qu'imparfaits; car l'aveuglement & la tyrannie ſont d'eux-mêmes une imperfection & une misère. Je vous céde volontiers, reprit Coris, car il ſiéroit mal à une Bergère d'être là-deſſus plus expérimentée que vous: je vous déclare cependant, que ſi je conſentois qu'on eût de l'amour pour moi, ce ſeroit du plus fort & du plus paſſionné que je voudrois, & que je me croirois peu obligée à un Galant, qui en m'aimant voudroit être exempt de peines. En effet, interrompit Céliane, peut-on penſer qu'un homme qui aime juſqu'à en perdre tout plaiſir & tout repos, n'aime pas plus qu'un autre qui n'en mange, qui n'en dort, & qui n'en engraiſſe pas moins? Je veux croire, repartit Célémante, que le premier aime davantage: mais j'ai lieu de ſoutenir qu'il n'aime pas ſi bien, & que ſon amour, s'il eſt le plus fort, n'eſt pas le plus agréable. Ma chère Céliane, continua-t-il, tout Amant inquiet pour

lui, cherche à inquiéter une Maîtreſſe ; & il ſeroit même fâché qu'elle ſouffrît moins que lui : au lieu qu'un Amant de ma trempe, qui ne cherche auprès de ſa belle que la joie & le plaiſir, ne s'étudie qu'à lui en donner, ſans quoi il ne pourroit lui-même en avoir. Ainſi donc, belle Coris, pourſuivit-il, avouez que vous devez me ſçavoir plus de gré de vous aimer agréablement, comme je fais, que de vous être à charge par un amour inquiet & chagrin ; & s'il m'étoit permis de vous ſouhaiter quelque mal, ce ſeroit de vous voir, pendant quelques jours ſeulement, recherchée d'un de ces Amans dont nous parlons. Vous n'entendriez depuis le matin juſqu'au ſoir, que des ſoupirs, des plaintes & des reproches. Oſeriez-vous en regarder un autre de meilleur œil, ou prendre le moindre divertiſſement ailleurs ? oſeriez-vous enfin chanter, pleurer, même vous taire ? il faudroit lui en rendre raiſon. Quand on aime bien, interrompit Ergaſte, toutes ces choſes ne ſont point des maux ; l'on y prend plaiſir au contraire. On n'eſt pas gêné, par exemple, en n'oſant regarder une autre Bergère de meilleur œil que ſa Maîtreſſe, parce qu'on n'en a jamais le deſſein. Comme on ne ſe plaît qu'auprès d'elle, la privation de tout autre divertiſſement n'eſt pas une contrainte. Elle l'eſt encore moins, de rendre compte de ſes actions, de ſes paroles, & de

ſes penſées, parce qu'on ne fait, qu'on ne dit, & qu'on ne penſe rien qui puiſſe déplaire à ce qu'on aime; & cette confidence même eſt un ſoulagement & une ſatisfaction. Je vous l'accorde volontiers, dit Célémante: mais ſoit qu'on y prenne plaiſir ou non, c'eſt la néceſſité qui aſſujettit à tous ces égards, ſi l'on ne veut s'expoſer à mille reproches; & toute néceſſité eſt proche parente de la tyrannie. Vous aurez beau me dire que vous ne la ſentez point; elle n'en eſt pas moins un mal; & c'eſt quelquefois un ſigne de la grandeur du mal, que d'en perdre le ſentiment. Mais je veux que vous ne le ſentiez pas aujourd'hui: êtes-vous sûr de ne pas le ſentir demain, ou quelqu'autre jour? Mon cher Ergaſte, ne nous flattons point. Nous ſommes tous bâtis d'une ſi étrange manière, que nous ne pouvons nous conſerver pour nous-mêmes une complaiſance durable. Nous nous contrarions tous les jours, nous nous dégoûtons de nous-mêmes, nous nous ſentons ſouvent gênés & attriſtés ſans ſçavoir pourquoi. Si donc nous manquons tant de fois de complaiſance pour nous, en pouvons-nous toujours avoir pour autrui?

Cette petite diſpute fut interrompue par l'arrivée d'Ariſtée & de Philémon. La converſation changea d'objet, & l'on tomba ſur le ſujet de la victime qui s'étoit enfin préſentée pour le ſacrifice: c'étoit alors ce qui faiſoit

dans Tempé, la matière la plus ordinaire des converſations. Chacun s'efforça de deviner qui pouvoit être celui qui s'étoit allé dévouer : car perſonne n'en ſçavoit le nom, excepté les Prêtres, qui en quelque-temps que la victime ſe préſentât, étoient obligés de le tenir ſecret. La raiſon étoit, que du temps qu'on leur avoit laiſſé la liberté de le divulguer, la choſe n'étoit pas plutôt ſçue, qu'on voyoit tous les jours les pères, les mères, les parens, les amis de la victime s'employer à la détourner de ſon deſſein ; importuner & ſolliciter les Prêtres, crier après eux, & pratiquer toutes les voies imaginables, pour la retirer d'entre leurs mains. On avoit pris la précaution depuis de taire ſon nom juſqu'à l'heure du ſacrifice, & juſques-là, on ne pouvoit ſçavoir autre choſe ſinon qu'il y avoit une victime. Mais on ne laiſſoit pourtant pas aſſez ſouvent de la deviner, parce que cette nouvelle faiſant toujours éclat, & excitant une curioſité univerſelle, tant de gens s'appliquoient à la découvrir, qu'on ne manquoit guéres à la fin de toucher au but. Pour cette fois on n'en vint pas à bout ſi aiſément : car comme l'action d'un homme qui donne généreuſement ſa vie au ſalut de ſa patrie, n'appartient qu'à une vertu parfaite & héroïque ; ceux qui connoiſſoient Alpide, & qui ſçavoient les crimes tout récens dont il venoit encore de ſe couvrir, n'euſſent jamais pu croire

qu'une ame auſſi impie & auſſi noire, eût été capable d'une réſolution ſi pleine de religion & de vertu. C'étoit Alpide cependant qui s'étoit dévoué : mais on peut dire que c'étoit moins par piété que par déſeſpoir.

A l'iſſue de l'aſſaſſinat qu'il avoit entrepris contre la perſonne d'Alceſte, & auquel il avoit porté Périnte, il s'étoit ſauvé dans la forêt, & s'étoit allé cacher dans les rochers les plus inconnus du mont Olympe. Il y étoit demeuré juſqu'à la nuit; & l'ayant paſſée toute entière à ſe tourmenter, par la crainte & les remords, inſéparables des crimes, & agité de plus de la perte de Zélie, qu'il avoit cauſée; toutes ces vues lui inſpirèrent tant d'horreur de ſa propre vie, & le portèrent à un tel déſeſpoir, qu'il ſe réſolut enfin de s'en délivrer par la mort. Il ſe ſouvint en ce moment, que le jour du ſacrifice ſanglant approchoit ; & que le bruit couroit par toute la vallée, qu'il n'y avoit point encore de victime. Cette occaſion lui ſembla digne de ſon repentir. Au lieu de retourner chez lui, il alla le lendemain à la pointe du jour au temple de Jupiter Olympien, & demanda à parler au Grand-Prêtre. A peine lui eut-il déclaré ſon deſſein, que le ſage Timothée, dont les inquiétudes croiſſoient à meſure qu'il ſe voyoit proche du terme de la fête, le reçut avec tous les témoignages poſſibles d'une grande joie. Il l'embraſſa

tendrement, loua ſa foi, & le mena dans le pavillon deſtiné à recevoir les victimes. Timothée l'ayant laiſſé-là, tous les Prêtres vinrent l'un après l'autre viſiter Alpide, l'exhortant de leur mieux à ſe préparer courageuſement au grand jour qui l'attendoit, relevant la gloire qui devoit accompagner ſon trépas, & lui témoignant tous qu'ils envioient ſon ſort.

Les Bergers ne pouvoient rien ſçavoir de cette démarche d'Alpide, par le ſecret inviolable qui étoit gardé là-deſſus par les Prêtres. C'eſt par cette raiſon qu'il rendoit inutiles toutes les recherches de Leucippe, de Méliceerte & de Télamon, & il ne pouvoit être mieux caché.

Le Grand-Prêtre ne manqua pas d'informer auſſi-tôt les Daphnides de l'arrivée de la victime. On ne leur en dit point le nom; elles ſe contentèrent de recevoir cet avis en général, & de diſpoſer une de leurs recluſes à la ſolennité du ſacrifice. L'ordre vouloit que celle qui devoit immoler la victime, s'y préparât par un jeûne & par des prières durant quinze jours de ſuite, en mémoire de ce que Daphné avoit quinze ans lorſqu'elle fut pourſuivie par Apollon, & changée en laurier par le ſecours du Dieu Penée ſon père. Ce ſacrifice étoit comme l'acte de profeſſion qui conſacroit les Daphnides à la Déeſſe. Juſques-là elles étoient encore libres de ſortir ou de reſter: mais cette con-

ſéération leur en ôtoit tout moyen. Quand il y en avoit pluſieurs à la fois qui n'étoient pas encore conſacrées, c'étoit à la plus ancienne d'entre elles qu'il appartenoit de faire le ſacrifice. Quand elles l'étoient toutes, la dernière reçue en faiſoit l'office.

Il ne s'en trouva cette année-là qu'une parmi elles, qui ne fût pas conſacrée; & c'étoit cette même Hypolite, que Mélicerte avoit rencontrée chez la vieille femme dont nous avons parlé, & de qui Iſménias avoit tout récemment reçu la cruelle réponſe, qui venoit de lui faire quitter le monde. L'ancienne Daphnide, qui commandoit à toutes les autres, l'étant allée trouver, pour lui annoncer la choſe, lui fit valoir ſa bonne fortune, qui lui donnoit en ſi peu de temps le moyen de ſe donner pour toujours à la Déeſſe: faveur que d'autres étoient ſouvent obligées d'attendre pendant pluſieurs années. Après l'avoir ainſi diſpoſée, elle l'embraſſa tendrement deux ou trois fois, pour marque de ſa joie & de ſa tendreſſe: car elle avoit déja conçu pour elle une amitié ſingulière. Elle la prit enſuite par la main, & la conduiſit, au travers du temple, à une porte dorée qui étoit derrière l'autel. Ma fille, lui dit-elle en l'arrêtant ſur le pas de cette porte, nous allons entrer dans le bois ſacré. Si vous avez quelque choſe à me dire, parlez à préſent, ou attendez que nous l'ayons paſſé: car

c'eſt un lieu ſaint, où vos paroles ſeroient un crime. La jeune Daphnide l'ayant aſſurée qu'elle n'avoit rien à dire, elles traversèrent le ſacré bocage. C'étoit un petit bois de lauriers, entouré de murs. Au milieu de ces arbres, qui paroiſſoient tous aſſez hauts, il y en avoit un beaucoup plus gros & plus grand que les autres. On tenoit celui-là pour la Déeſſe Daphné; & on la voyoit, diſoit-on, telle qu'elle fut dès l'inſtant de ſa métamorphoſe. Toutes les marques d'un corps humain ſe reconnoiſſoient encore à la figure de ſon tronc. La tige étoit aſſez droite, hors quelques inégalités ſeulement, qui ne repréſentoient pas mal celles du ſein, & des autres parties d'un corps. Elle ſe diviſoit au haut en trois branches. Celle du milieu, moins haute & plus groſſe que les deux autres, avoit quelque rapport à une tête, dont les cheveux étoient figurés par les feuilles: les deux autres s'étendant des deux côtés en forme de bras, faiſoient voir à chaque extrémité cinq rameaux, comme autant de doigts de la main. Ce même tronc ſe diviſoit par le bas en deux jambes, dont les pieds s'alloient perdre en terre, pour y former les racines. Cet arbre n'étoit pas confondu parmi les autres: il y avoit un eſpace vuide tout à l'entour, qui formoit un grand rond au milieu des quatre quarrés, qui compoſoient ce petit bois; & ce cercle étoit bordé de quantité d'autres

petits lauriers. Le grand étoit même ſéparé de ceux-ci par un baluſtre d'albâtre, qui l'environnoit. A chacun des quatre coins de ce baluſtre, il y avoit un petit autel d'argent, où brûloient nuit & jour des parfums. Deux Daphnides étoient-là ſans ceſſe pour en avoir le ſoin; & il y en avoit toujours deux autres au-dedans de la baluſtrade, à genoux & en prières, aux deux côtés du ſacré laurier. Aux mêmes coins de ce baluſtre, & à quatre pas environ en-dehors, il y avoit quatre excellentes figures de Dryades & d'Hamadryades, qui le genou en terre, & la tête baiſſée comme par reſpect, ſembloient être-là toujours prêtes à recevoir les ordres de la Déeſſe. Au milieu de chacun des quatre quarrés, il y avoit des tritons de bronze doré, qui des cornets qu'ils tenoient à la bouche, pouſſoient l'eau dans les airs, & ſembloient s'efforcer d'un commun concert, à divertir la Déeſſe par leur muſique: en effet, cette eau retombant dans quatre baſſins de marbre, formoit un ſi agréable bruit, que l'oreille n'en recevoit pas moins de plaiſir que les yeux. Les murs qui environnoient ce bocage, étoient ornés d'excellentes peintures, où l'hiſtoire de Daphné étoit tracée, & le ſujet en étoit expliqué au-deſſous, par des vers écrits en lettres d'or.

Au milieu de l'un de ces murs, vis-à-vis la porte par laquelle on entroit du temple dans le

bois, il y avoit une grotte faite de coquilles de mer & de fleuves, mêlées de pierres de différentes couleurs, & de quelques branches de corail. Au-dedans étoit la figure du Dieu Penée, couché de ſon long, le coude appuyé ſur les genoux d'une Naïade, & la tête ſoutenue d'une de ſes mains. Il ſembloit attentif à conſidérer delà le laurier ſacré; & l'on eût dit, à l'eau qui par artifice dégouttoit de ſes yeux, qu'il pleuroit encore l'aventure de ſa fille. Derrière cette figure étoit un petit autel, ſur lequel étoient l'arc & la flèche ſacrée, deſtinés au ſacrifice ſanglant; & derrière cet autel étoit une chambre, où il y avoit un lit, une table, un ſiége, & diverſes peintures.

Ce fut-là que l'ancienne Daphnide amena la jeune, après l'avoir conduite par tout le bois, & lui en avoir montré les raretés de la main ſeulement. Nous pouvons maintenant parler, ma chère fille, lui dit-elle dès qu'elles furent dans la cellule. C'eſt ici que vous paſſerez les quinze jours de votre préparation. Dans cette chambre, vous pourrez prendre les heures de votre repos; dans la grotte & dans le bois, ſeront celles de vos prières. Mais avant que de vous y laiſſer, j'ai deux choſes importantes à vous demander, & ſur leſquelles il faut que vous m'ouvriez ingénuement votre cœur. Vous ſentez-vous bien, pourſuivit-elle, le courage de porter à un homme le coup de la mort?

Je

Je ne dois pas vous abuſer. Quoique le ſeul nom faſſe peur, c'eſt toute autre choſe quand il faut en venir à l'exécution. La religion, qui eſt aſſez puiſſante pour nous faire entreprendre une action de cette nature, ne l'eſt pas aſſez quelquefois, pour nous la faire achever. L'objet ſouvent nous déconcerte; & ſi nous ne nous armons contre une lâche pitié prête à nous ſurprendre, la main nous tremble, nos yeux s'égarent, la tête nous tourne. Il faut, ma chère fille, qu'à cette molle compaſſion, où nous conduit la foibleſſe naturelle de notre ſexe, vous oppoſiez cette conſidération, que nos actions ne ſont d'elles-mêmes ni douces ni cruelles, & qu'elles ne deviennent l'un ou l'autre que par le deſſein qui nous y porte, & par l'effet qu'elles produiſent. Si vous tuez un homme par colère, c'eſt cruauté: mais dans une rencontre où le coup que vous donnez contribue à la gloire & au ſervice des Dieux, où votre main change une vie paſſagère & miſérable, en une autre glorieuſe & immortelle, rien n'eſt cruel que la compaſſion qui vous arrêteroit. La ſeconde choſe ſur laquelle vous avez à vous conſulter, c'eſt de voir ſi vous vous ſentez bien détachée de toute affection profane. Vous entrez au ſervice d'une Déeſſe ſi pure, qu'elle n'a pu même ſouffrir l'amour du plus beau des Dieux. Cet habit que vous voyez, continua-t-elle, en le lui

montrant étendu ſur la table, & que vous ne prendrez qu'après le ſacrifice, donnez-vous bien de garde d'en couvrir la moindre étincelle d'un feu étranger. Il vous ſeroit ce que fut à Déjanire le préſent de Médée, & ce que fut la chemiſe d'Hercule à ce demi-Dieu; ou pour mieux vous expliquer le langage de nos Prêtres, il feroit de cette étincelle, un braſier dévorant qui vous conſumeroit au-dedans de vous-même, & qui changeroit ces noces ſpirituelles, en une longue & cruelle mort. Examinez-vous ſérieuſement, encore un coup, & ſondez votre cœur. Si vous y ſentez de la foibleſſe, qui vous donne quelque défiance de vous-même, découvrez-la-moi ingénuement, afin que nous eſſayions enſemble à y remédier.

La jeune Daphnide ne répondant à cette exhortation que par des ſoupirs, l'ancienne la preſſa de nouveau de lui déclarer ſi elle éprouvoit quelque répugnance à l'action à laquelle elle ſe préparoit? Et voyant qu'elle continuoit à répandre des larmes: Qu'eſt-ce ceci, ma fille, continua-t-elle? Où eſt donc cette ferme réſolution que vous me témoigniez dans les commencemens? & d'où vient que quand je vous demande le plus de généroſité & de force, vous ne me montrez que de la foibleſſe? Hélas, Madame, repartit la jeune Daphnide, pardonnez ces larmes aux derniers effets d'une affection mourante: mais ne croyez pas qu'el-

les marquent encore quelque reſte d'attachement au monde, que je n'ai que trop de ſujet de haïr. Elle ceſſa de parler pour eſſuyer ſes yeux; & reprenant la parole: J'eſpere, Madame, continua-t-elle, que ſi la Déeſſe agrée le ſacrifice que je lui fais de ma perſonne, elle m'inſpirera tout le courage qu'il me faut pour conſommer mon entrepriſe; & le ſeul ſcrupule qui me reſte, c'eſt que le motif qui m'amène en ſon temple, ne ſoit pas aſſez épuré, & qu'il ſe trouve mêlé de conſidérations humaines. Car enfin, Madame, pourſuivit-elle, je n'apporte pas à votre grande Déeſſe un cœur qui ait toujours été exempt de cette paſſion dont elle s'eſt déclarée l'ennemie. Les vœux que je lui préſente, ne ſont, à mon grand regret, que les reſtes malheureux d'une affection pleine d'infortune; & je crains que ma démarche ne ſoit plutôt l'effet d'un mécontentement, que d'un zèle religieux, & d'une véritable dévotion. Ma fille, lui répliqua l'ancienne, je loue ce ſcrupule, & je conviens qu'il ſeroit à ſouhaiter que notre ſeul amour pour les Dieux nous livrât à leur ſervice, ſans être aidé par d'autres motifs: nous leur plairions bien plus par l'offrande d'un cœur qui n'auroit jamais brûlé d'un autre feu, qu'en leur donnant les reſtes d'une affection profane & terreſtre? Mais quoique cet amour épuré ne ſe trouve pas en vous, il ne faut pas que cela

vous rebute. Le culte de notre grande Déeſſe ſeroit déſert il y a long-temps, ſi l'on en écartoit toutes celles que de pareils motifs y ont introduites. Je vous dirai bien plus pour votre conſolation. Nous ſommes ici ſoixante filles, & comme leur ancienne, je ſçais quels mouvemens les y ont toutes appelées. Sçachez, ma chere enfant, que de tout ce grand nombre, il n'y en a preſque pas une qui n'y ait été conduite par quelque conſidération mondaine. Les unes y ont été dévouées par l'avarice de leurs parens, & pour la décharge de leurs familles; les autres, par quelque décadence arrivée dans leurs biens & dans leur fortune; d'autres par ambition; c'eſt-à-dire, parce qu'elles n'avoient pas aſſez de bien pour ſoutenir leur naiſſance, & le vol qu'elles avoient pris; pluſieurs enfin, par le déplaiſir du mauvais ſuccès qu'elles ont eu dans leur amour. Je pourrois vous en donner pluſieurs exemples: mais je ne veux que celui de cette grande & jeune Daphnide, la plus belle des quatre que vous avez vues dans le bois ſacré. Elle avoit été aimée ſix mois de ſuite par un Berger de cette Vallée, avec tant de correſpondance de part & d'autre, qu'ils étoient enfin d'accord de leur mariage. Le jour même qu'ils devoient s'épouſer, une première Maîtreſſe, qui juſqu'alors avoit négligé cet Amant, le voyant près de lui échapper, en eut du

dépit, & n'oublia rien pour le ramener à ſa première inclination. Elle en vint à bout. Ce Berger, ou trop volage, ou plutôt trop conſtant, accepta le parti, laiſſa ſa ſeconde Maîtreſſe, qui l'attendit inutilement tout le jour, & qui ayant appris ſon déſaſtre, vint demander place chez nous dès le lendemain. Il ne faut donc pas vous imaginer que nous en ſoyons moins agréables aux Dieux, à qui nous nous conſacrons, puiſque ce ſont eux-mêmes qui nous inſpirent ces dégoûts, pour nous appeler à leur ſervice. Il ſuffit, pour leur plaire, que nous ne retournions point à nos anciennes foibleſſes, & que nous ne partagions plus notre cœur entre le ciel & la terre.

L'ancienne Daphnide la laiſſa enſuite, & ne la revit plus juſqu'au jour deſtiné pour le ſacrifice. On ne laiſſoit pas de lui envoyer tous les jours quelque Daphnide, pour l'affermir dans ſa réſolution, en cas qu'elle y fût ébranlée; pour la divertir même, & donner à ſa ferveur quelques heures de relâche.

Il arriva le deuxiéme jour de ſa retraite, qu'à l'heure deſtinée pour ſa récréation, elle entendit deux perſonnes qui parloient à l'entrée de la grotte de Penée, & dont l'une diſoit aſſez bas à l'autre : Madame, c'eſt un privilége qu'on donne à votre naiſſance : car depuis qu'une Daphnide eſt ici renfermée, pour ſe

conſacrer aux Dieux, elle ne ſe communique plus au monde: mais cette loi n'eſt pas faite pour de grandes Princeſſes. A l'inſtant la belle Recluſe vit entrer une jeune perſonne en habit de Bergère, & enſuite la Daphnide deſtinée à la viſiter. Heureuſe Hypolite, lui dit la Daphnide, c'eſt ſans doute afin de vous faire voir combien vous êtes déjà chère à notre grande Déeſſe, qu'elle vous envoie ici honorer par la viſite de cette illuſtre Bergère. Belle Hypolite, ajouta auſſi-tôt l'inconnue, en la baiſant, je ne ſçais ce que vous direz de moi, d'avoir interrompu le repos de votre retraite: mais on peut tout pardonner à une curioſité comme la mienne, quand elle eſt auſſi bien fondée; & je crois que vous ne m'en voudrez point de mal, quand vous ſçaurez qu'elle n'eſt qu'un effet de l'eſtime & de l'amitié que votre réputation m'a donnée pour vous, ſur le récit de toutes ces vertueuſes Daphnides.

La jeune Recluſe avoit été ſurpriſe des premières paroles qu'elle avoit ouies à l'entrée de la grotte; elle ne le fut pas moins de cette vue. Elle avoit entendu parler d'une Princeſſe, elle ne voyoit qu'une Bergère; & qui que ce pût être, ce devoit être pour elle un égal ſujet d'étonnement, de voir une Bergère, & de l'entendre traiter de Princeſſe; ou de voir une Princeſſe, & de la trouver vêtue en Bergère. L'air & la phyſionomie de cette inconnue aidoient

aſſez la jeune Daphnide à l'informer d'une partie de la vérité. La taille de cette belle perſonne étoit haute & majeſtueuſe. Son viſage ne tiroit pas ſon plus grand éclat de ſa blancheur; mais il étoit impoſſible d'en voir un formé avec une plus juſte proportion. Ses yeux & ſes cheveux étoient noirs, & par cette couleur, convenoient merveilleuſement à la mélancolie naturelle de ſon tempérament, & au deuil ſecret de ſon âme. Mais il ſortoit de ſes yeux des feux capables d'obſcurcir tous les autres. Son air étoit doux & languiſſant, mêlé néanmoins de je ne ſçais quoi de grand, & de ſi auguſte, qu'il imprimoit le reſpect. La jeune Daphnide fut charmée à cette vue; & ſi dans l'incertitude où elle étoit du rang de cette inconnue, elle ſe fût arrêtée à la ſeule phyſionomie, elle n'auroit point héſité à la traiter de Princeſſe : mais l'habit dont elle étoit couverte, lui faiſant juger qu'elle vouloit paſſer pour une ſimple Bergère; la Daphnide même qui l'amenoit, ne l'ayant pas nommée autrement; elle crut qu'elle en devoit uſer de même. Belle Bergère, répondit-elle, quelque ſujet qui puiſſe vous amener ici, il m'eſt toujours bien avantageux, puiſqu'il me donne l'honneur & la joie de voir une perſonne qui vous reſſemble.

Si la jeune Daphnide fut charmée à l'aſpect de cette belle inconnue, celle-ci fut encore plus frappée de la beauté de la jeune Daphni-

de. Elle ne ſe ſouvenoit point d'en avoir vu de pareilles, & elle murmura en elle-même contre la deſtinée, qui renfermoit dans le réduit d'une priſon volontaire, des charmes qui lui ſembloient dignes d'être connus & admirés de toute la terre. Ces ſentimens réciproques d'eſtime & d'amitié qu'elles conçurent ſi promptement l'une pour l'autre, augmentèrent bien autrement, quand elles ſe découvrirent la beauté & la douceur de leur âme dans le cours de leur entretien. Il n'eſt pas poſſible que deux cœurs s'uniſſent enſemble plus promptement & plus étroitement que ſe lièrent les leurs; & la plus grande marque que pouvoit en donner la Bergère, c'eſt que l'ayant quittée avec regret, elle la vint revoir le lendemain, & ne put s'empêcher dans cette ſeconde viſite de ſe découvrir à elle. Belle Hypolite, lui dit-elle, après avoir remarqué dans la jeune Daphnide un fond de triſteſſe, je ne vous demande point le ſujet de ce qui vous fait peine. Je ſçais que quelque peu de part que nous laiſſions aux créatures, dans un cœur que nous voulons conſacrer aux Dieux, il eſt impoſſible qu'il n'y reſte quelques affections humaines, qui nous laiſſent toujours de la ſenſibilité pour les choſes que nous avons volontairement quittées. Mais qu'une affliction eſt douce quand elle eſt volontaire! & que vous êtes heureuſe, de n'être capable de quelque douleur que pour

des maux de cette nature ! c'eſt une marque que vous n'en avez point de plus rudes. Hélas ! que ſeroit-ce ſi vous éprouviez mes malheurs, puiſque vous paroiſſez ſi touchée des vôtres ? Charmante Bergère, répondit la jeune Daphnide, ſi les Dieux ne me livrent pas à vos infortunes, c'eſt qu'ils ne m'ont pas donné votre courage, & qu'ils ſçavent proportionner le mal aux forces de ceux qu'ils y deſtinent. Je vous avouerai cependant, que ſi je conſultois encore les maximes du monde, j'aurois peine à croire que vous puſſiez vous affliger avec plus de raiſon que moi ; & ſi je vous avois conté les diſgraces dont je ſacrifie avec moi la mémoire à Daphné, je ne doute pas que vous n'avouaſſiez que j'ai été la plus infortunée de toutes les filles. Hypolite, ma chère Hypolite, repartit l'inconnue, vous donnez la prééminence à vos maux, parce que vous n'avez ſenti que ceux-là : il eſt juſte que mon récit vous en faſſe connoître d'autres, & que pour votre conſolation je vous oblige à vous dire heureuſe, par la comparaiſon de votre diſgrace avec les miennes. La jeune Daphnide, qui ſe voyoit maîtreſſe de l'eſpace d'une heure accordée à ſa récréation, crut ne pouvoir mieux l'employer, qu'à la narration que lui propoſoit la Bergère. Elles s'aſſirent l'une & l'autre ſur le lit, & le ſiége ayant été laiſſé

à l'autre Daphnide, la Bergère commença ſon hiſtoire en ces termes.

HISTOIRE D'ARIADNE.

Si l'ambition étoit bien fondée à vouloir être plus malheureux que les autres, la mienne ſeroit pleinement ſatisfaite. Je l'ai été en naiſſant, & même avant ma naiſſance. De Princeſſe que m'a vu naître la Daphnide que voici préſente, je me trouve aujourd'hui dans la condition de Bergère; & cette chûte dont la ſeule idée effraye, fait cependant l'état le plus conſolant & le plus tranquille de ma vie. Oui, chère Hypolite, je naquis fille d'un grand Roi; & ma naiſſance fut accompagnée de circonſtances ſi étranges & ſi déplorables, que ſi ce ne fut pas le plus grand, ce fut au moins le premier & le plus étonnant de mes malheurs.

Il y a près de vingt ans que Cétée Roi des Indes, ſortit de ſon royaume, à la tête d'une armée conſidérable qu'il menoit au ſecours d'Euméne, l'un des plus fameux ſucceſſeurs de votre grand Alexandre. Il fut malheureuſement tué à la bataille qu'ils livrèrent conjointement à Antigonus; & Euméne ſenſible à l'infortune de ce Roi, lui fit dreſſer un bûcher au milieu de l'armée, pour une

dernière marque de leur ancienne amitié.

Cétée avoit épouſé deux femmes, l'une appelée Lanaſſa, l'autre Baſire, qui toutes deux l'aimoient avec une paſſion égale, & que la fatigue du chemin, ni la crainte des dangers, n'avoient pu empêcher de le ſuivre. Mais avant d'aller plus loin, je dois vous inſtruire d'une ancienne coutume, en uſage dans les Indes, en vertu de laquelle le choix des partis dépend de la volonté ſeule de ceux qui s'y engagent, ſans que l'autorité des parens y puiſſe apporter aucun obſtacle. Cette loi par laquelle on vouloit remédier à la tyrannie des pères, fut cauſe autrefois d'une infinité de déſordres. Les enfans abuſant de cette tolérance, ſe marioient dans un âge ſi tendre, que ſouvent la raiſon leur faiſant connoître enſuite l'irrégularité de leur choix, leur donnoit une ample matière à s'en repentir. Les femmes ſur-tout à qui la pluralité des maris n'étoit pas accordée, empoiſonnoient le leur, pour convoler à d'autres noces. Le mal étoit que dans le grand nombre d'épouſes qu'un mari pouvoit avoir, il étoit difficile de diſcerner la coupable, & ſouvent une innocente en portoit la peine. Ce malheur donna lieu à une autre loi, qui condamnoit l'une des femmes du défunt à ſe brûler vive avec le corps de ſon mari, ſans qu'elle s'en pût diſpenſer, à moins que d'être enceinte, ou d'avoir des enfans: car alors il ne lui

étoit pas permis de rendre à ſon mari ce témoignage de fidélité. On ne détermina point laquelle mourroit, afin que toutes euſſent un pareil ſujet d'appréhenſion : mais on choiſit des Juges pour en ordonner. Et parce qu'on jugea qu'il ſeroit indigne de les traîner à la mort malgré elles, on établit peine d'infamie contre celles qui refuſeroient ce ſacrifice, avec défenſes de ne ſe jamais marier, & d'aſſiſter à aucunes fêtes. On les rendit par-là plus ſoigneuſes des jours de leur époux, & on les empêcha d'attenter à leur vie, par l'intérêt qu'on leur y fit prendre. Cette mort qu'on conſidéroit d'abord comme un ſupplice, fut enfin briguée comme la plus haute récompenſe de l'amour conjugal ; & quand un chef de famille mouroit, toutes ſes femmes s'opiniâtroient à le ſuivre, quoique la loi n'en demandât qu'une.

Vous ayant dit que les deux épouſes de Cétée l'aimoient parfaitement, vous jugez bien que ce fut à qui l'accompagneroit ſur le bûcher. La Reine Lanaſſa ma mere, la plus belle femme qu'aient jamais vu naître les Indes, (& rien ne peut mieux vous le prouver que la ſuite de cette hiſtoire,) Lanaſſa, dis-je, étoit groſſe de trois mois : mais parce qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit mariée à Cétée, & qu'il y en avoit moins que l'autre étoit ſa femme, elle vouloit être préférée à la Reine Baſire ſa concurrente.

Celle-ci alléguoit la groſſeſſe de ma mère, l'expreſſe défenſe de nos loix ; & leur conteſtation fut ſi grande, qu'il fallut des Juges pour la terminer. Euméne, & les principaux de l'armée, furent les arbitres de leur différend. La Reine ma mère, comme la plus ancienne, quoiqu'elle n'eût alors que dix-huit ans, parla la première, & je n'ai rien oublié d'un diſcours qu'elle m'a redit pluſieurs fois, quand elle cherchoit quelque ſoulagement dans le récit de ſes malheurs.

Grand Prince, & vous illuſtres Chefs, leur dit-elle, n'êtes-vous point touchés de mon infortune ? Le deſtin m'ôte ce que j'avois de plus cher dans la vie, & ma rivale demande à mon préjudice, ce que la mort peut m'offrir de plus doux ! Mais pourquoi me diſputer un honneur où j'eus droit de prétendre avant elle ? La première que Cétée jugea digne d'entrer dans ſon lit, ſera-t-elle la moins digne de le ſuivre ſur le bûcher ? & l'honneur de mourir avec lui, n'eſt-il pas dû à l'épouſe avec laquelle il a le plus vécu ? Elle veut tirer avantage de ma groſſeſſe : mais eſt-il juſte, que la marque la plus glorieuſe de mon bonheur, ſerve à me rendre malheureuſe ? c'eſt au contraire en quoi je lui ſuis préférable. Car en quelle qualité prétend-elle l'honneur de mourir avec Cétée ? Si c'eſt comme ſa femme, elle n'en donne pas comme moi des preuves. Si c'eſt comme celle

qu'il a le plus aimée, j'en porte en moi les plus précieux gages. J'avoue qu'on défendit autrefois aux mères de rendre ce témoignage d'amour à leur maris: mais ce fut ſeulement par pitié, & dans un temps où la lâcheté des femmes regardoit cette gloire comme un ſupplice. La loi ne les en diſpenſa que pour s'accommoder à leur foibleſſe, & elle leur eût réſervé ſans doute cet avantage, ſi elle les eût trouvées dans mes ſentimens. Faites, Seigneurs, ce qu'elle auroit fait. Je porte dans mon ſein un jeune Roi, qui vous en conjure. Nous ſommes deux contre elle; ne faites pas deux miſérables, pour n'en favoriſer qu'une ſeule.

Un torrent de larmes mit fin à la harangue de ma mère; & la Reine Baſire craignant que les pleurs & la beauté de ſa rivale, n'excitaſſent la compaſſion des Juges, détourna bien-tôt leurs yeux de deſſus un objet ſi propre à les toucher, en leur adreſſant ces paroles, que l'attention qu'y donna ma mère, lui fit aiſément retenir.

Vous ne me verriez pas, grand Prince, & vous illuſtres Chefs, dans l'embarras de conteſter mes droits, ſi j'avois eu le ſort de Lanaſſa; & la perſonne de Cétée me fut trop chère, pour vouloir expoſer ſon vivant portrait à la merci des flammes, ſi par une heureuſe groſſeſſe, les Dieux m'en avoient fait dépoſitaire. N'eſt-ce pas aſſez que le Roi des Indes ſoit

mort une fois ? Souffrirez-vous que ſon heureuſe épouſe, plus cruelle que la fortune, vous raviſſe impitoyablement ce que le ſort vous en a laiſſé ? Mais en vous faiſant voir votre intérêt mêlé avec le mien, il ſemble que je cherche à corrompre votre équité, pour vous engager dans mon parti : je vais donc parler pour moi ſeule. Les loix, Seigneurs, ont décidé pour moi, & la raiſon vient à leur ſecours. Vous jugez tous, que Cétée ne donnoit à ma rivale des gages ſi éclatans de ſon amour, que pour lui rendre ſa mort plus ſupportable, & qu'il deſtinoit Baſire à la mort, puiſqu'il la laiſſoit ſans conſolation. Et vous, Madame, ſouffrez que n'ayant pas eu dans ma vie un bonheur égal au vôtre, je le trouve au moins en mourant. Vous avez été épouſe heureuſe, ne m'enviez point la qualité d'heureuſe veuve, & ne ſoyez point mère cruelle, pour paroître femme généreuſe. N'eſpérez pas que le jeune Cétée favoriſe votre deſſein : comment ſeroit-il pour vous, vous qui vous déclarez contre lui ? & qui, comme s'il étoit coupable du malheur de ſon père, le condamnez à mourir, avant même que d'avoir vécu ? Vous voyez donc, Seigneurs, continua-t-elle en s'adreſſant à ſes Juges, quelle eſt la juſtice de ma cauſe. Je ne vous dis point que les Indiens vous redemandent un Roi en la place de celui qu'ils ont perdu pour vous ; & je laiſſe à part l'inté-

rêt que vous avez de vous conſerver le fils, dont vous devez attendre les mêmes offices que vous avez reçus du père. Je vous demande ſeulement, que s'il eſt vrai que je ſois contre deux, vous conſidériez que deux vies ſont préférables à une. Et ſi ma rivale veut ſe prévaloir d'être deux contre une, ſouvenez-vous, je vous ſupplie, que je ſuis pour le jeune Cétée, que les loix ſont pour moi, & que la raiſon eſt contre elle.

Après que les Reines eurent parlé, les Juges recueillirent les voix, & ſe déclarèrent tous en faveur de la Reine Baſire. Ma mère entendit prononcer l'arrêt de ſa vie, de la manière que les plus lâches apprennent celui de leur mort. Son déſeſpoir éclata par toutes les marques que peut donner une douleur extraordinaire. Elle s'arracha les cheveux, déchira le voile dont elle étoit couverte, & porta les ongles ſur ſon viſage, qu'elle mit en ſang. On l'emmena dans ſa tente, tandis que ſa rivale, fière de la victoire qu'elle avoit remportée, ſe retira dans une autre, où elle ſe fit parer, comme ſi c'eût été pour des noces. Elle n'en ſortit que pour monter ſur le chariot qui l'attendoit, attelé de deux éléphans blancs, couronnés de fleurs, & ſur lequel elle ſe fit conduire par-tout le camp, dans un équipage de triomphante. Sa coëffure étoit ſuperbe, & le portrait de Cétée qu'elle avoit ſur ſa tête, parſemée d'une infinité d'étoiles

d'étoiles d'or, & de diamans, y faiſoit paroître ce grand Prince comme dans un ciel. Elle avoit au cou pluſieurs rangs de perles très-fines. Ses mains étoient ſi chargées de pierreries de toutes couleurs, que ſuccombant ſous le poids de tant de richeſſes, l'une s'appuyoit ſur un javelot, & l'autre étoit poſée ſur ſes genoux, couverts, ainſi que le reſte du corps, d'un vêtement de toile d'or, ſous lequel elle paroiſſoit déjà comme dans un feu.

Après s'être ainſi promenée dans le camp, accompagnée de ſes parens les plus proches, qui chantoient des airs de réjouiſſance, elle fut conduite près du bûcher. C'étoit une foſſe quarrée, remplie de bois; & l'on voyoit auprès, un lieu élevé de quatre ou cinq marches, ſur lequel elle fut amenée, & ſervie d'un magnifique repas, à l'iſſue duquel elle commanda que le feu fût allumé. Elle remonta auſſi-tôt ſur ſon char, & ſe fit tranſporter aux bords d'une petite rivière, où ſe dépouillant de ce qu'elle avoit de pierreries, elle les diſtribua à ceux qu'elle avoit le plus affectionnés. Enſuite elle deſcendit dans l'eau, pour s'y purifier; & s'étant fait couvrir d'une tunique, elle s'en retourna à pied juſqu'au bûcher, qu'elle trouva tout en flamme. Cher Cétée, dit-elle, puiſque nos cœurs brûlèrent d'une même ardeur, ſouffre que nos corps ſoient conſumés d'un même feu. Elle prit un vaſe plein d'huile,

en verſa ſur ſa tête ; & ayant répandu le reſte ſur le bûcher, elle s'y lança légérement elle-même, rendant l'âme ſur la bouche de Cétée.

Peut-être, aimable Hypolite, me ſuis-je un peu trop étendue ſur ces cérémonies : mais comme elles ſont hors d'uſage chez vous, j'ai crû que vous ne ſeriez pas fâchée d'en apprendre en paſſant le détail.

La Reine ma mère m'a ſouvent dit qu'elle étoit ſurpriſe de n'être pas morte de déplaiſir à la nouvelle de la mort de ſa rivale. De toutes les marques de déſeſpoir, elle n'omit que celles qui ôtent la vie, parce que ceux qui étoient auprès d'elle, apportoient autant de ſoins à la lui conſerver, qu'elle faiſoit d'efforts pour la perdre. Elle étoit ſouvent viſitée des principaux Officiers de l'armée, & particuliérement de Theutamus, chef de ces renommés Argiraſpides, qui avoient ſuivi Alexandre le Grand dans ſes conquêtes. Le grand Euméne n'oublioit rien non plus pour la conſoler. Il la voyoit autant de fois qu'il croyoit le pouvoir faire ſans l'importuner, & ſa généreuſe compaſſion lui ayant fait tenter vainement tous les moyens poſſibles pour la réſoudre à vivre, il feignit enfin de condeſcendre à ſon déſeſpoir ; & ne lui demandant de terme, qu'autant qu'il en falloit pour ne pas envelopper dans ſa ruine un enfant qui ſeroit

peut-être un ſecond Cétée, il lui fit enfin promettre de différer ſa mort juſques après ſon accouchement. Outre qu'elle n'étoit point en état de faire un long voyage, elle étoit ſi éloignée de ſonger à retourner dans ſon royaume, qu'il fut inutile de le lui propoſer. Elle ne put cependant ſe réſoudre à demeurer longtemps dans un lieu qui lui renouveloit ſans ceſſe la mémoire de ſes pertes ; & voyant qu'Euméne étoit obligé de marcher vers les Gabéniens, où le ſoulèvement de quelques villes rendoit ſa préſence néceſſaire, elle ſe réſolut de l'y accompagner, nonobſtant ſa groſſeſſe. Huit jours après ſon départ, elle arriva aſſez heureuſement dans Gabène, ville capitale de cette Satrapie, où elle ſe réſolut d'achever ſon ſupplice, (c'eſt ainſi qu'elle nommoit le temps qu'elle accordoit au ſoin de ſa vie.) Euméne ne tarda guéres à la quitter, pour aller appaiſer d'autres troubles dans les villes voiſines ; & ce fut alors que Theutamus redoubla ſes aſſiduités, & que ma mère reconnut enfin avec une extrême douleur, qu'elle en étoit aimée éperduement. Pour lui retrancher les moyens de la voir, elle feignit d'être malade, & voulut continuer cette feinte juſqu'au retour d'Euméne, par l'autorité duquel elle eſpéroit être délivrée des importunités de Theutamus. Mais cet artifice ne ſervit qu'à enflammer le Macédonien. On avoit inſtruit ceux à

qui il venoit s'informer pluſieurs fois le jour de la ſanté de la Reine, à lui dire que le mal diminuoit peu-à-peu, de peur qu'un long refus n'irritât ſa patience, & ne le rendît plus importun. Mais il ſut enfin, qu'elle n'étoit malade que pour lui. Le dépit de ſe voir ſi mal payé des ſervices qu'il s'imaginoit lui rendre, l'emporta ſur la diſſimulation dont il avoit déguiſé juſqu'alors ſon naturel barbare; & l'abſence du Général lui laiſſant dans la ville un pouvoir abſolu, il fit voir juſqu'où l'amour peut porter le crime. Il conſidéra avec fureur, qu'elle n'avoit pas apporté de ſi grands ſoins à s'exempter des viſites d'Euméne que des ſiennes, parce qu'en effet elle eſtimoit beaucoup la vertu de ce grand Prince; & il s'imagina que cette prédilection le perdoit.

Un jour, malgré les défenſes, il eut l'indiſcrétion d'entrer dans ſa chambre; où la trouvant ſeule, & occupée à pleurer ſa diſgrace, il interpréta ſes larmes au gré de ſa jalouſie, & crut que la longueur de l'abſence d'Euméne étoit la ſeule cauſe de ſon affliction. Plein de cette odieuſe penſée: Je ne viens pas, Madame, lui dit-il, pour vous importuner, mais pour me plaindre avec vous de la fortune, qui ne vous ayant pas permis de vivre avec un époux, devroit au moins vous laiſſer vivre en repos avec un Amant. Ma mère perſuadée qu'il entendoit parler de lui-même, & qui

n'avoit pas envie de s'éclaircir ſur une matière ſi peu agréable pour elle, ſe contenta de lui répondre, que la fortune qui lui avoit tout ôté dans le mari qu'elle avoit perdu, ne pouvoit guéres lui donner d'autres ſujets de ſe plaindre d'elle. La converſation lui fit enfin connoître que Theutamus étoit jaloux d'Euméne, juſqu'à la fureur.

Il quitta la Reine, en l'aſſurant qu'il eſpéroit avec le tems & par ſes ſervices ſe faire mieux connoître. Elle ne le connut que trop : il ſe découvrit depuis, par des crimes dont à peine l'auroit-elle crû capable. Elle dépêcha auſſi-tôt vers Euméne, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit. Mais Theutamus avoit prévenu le coup d'une façon étrange ; & il avoit déja diſpoſé toutes choſes à la réuſſite de cette affreuſe conſpiration, qui livra ce grand Prince entre les mains du vieil Antigonus ſon ennemi.

Il y avoit trois jours que le Meſſager étoit en chemin, quand vers minuit elle vît entrer dans ſa chambre ſix hommes maſqués. L'ayant fait lever & habiller de force, ils l'emmenèrent, quelques efforts qu'elle fit pour ſe démêler d'entre leurs bras. Ses cris éveillerent deux de ſes femmes : mais à peine parurent-elles, qu'elles furent ſaiſies, & emportées avec la Reine hors de la Ville, où un chariot les attendoit. Trois de ces furieux, montèrent avec elles pour les y retenir ; & au moyen des relais, on les fit

courir toute la nuit, & la moitié du jour ſuivant. Il ſeroit inutile de vous rappeler les plaintes de la Reine, & les imprécations qu'elle forma contre le perfide Theutamus, qu'elle ne pouvoit méconnoître pour l'auteur de cette violence. Sa langue qui étoit libre, la vengea autant qu'elle le pouvoit de la captivité de ſa perſonne : mais tout cela ne put empêcher qu'elle ne fût conduite dans un Château, où elle fut renfermée avec ſes filles. Je puis bien me vanter de lui avoir conſervé la vie, avant même qu'elle me l'eût donnée. Je lui ai ouï dire cent fois, que jamais elle n'avoit tant deſiré la mort, & que ma ſeule conſidération retint ſon déſeſpoir, ſur-tout quand elle apprit la mort du grand Euméne, que Theutamus avoit livré avec tant de perfidie.

Ce traître tout fier de ſes crimes, vint environ un mois après, en exiger le prix dans le château où elle étoit renfermée. Quelques jours enſuite, il apprit par le moyen de Philotas ſon ami, que quoiqu'Antigonus eût profité de la trahiſon, il avoit déja fait brûler l'un des traîtres, & qu'il cherchoit Theutamus lui-même, auquel il préparoit un châtiment ſemblable. Cette nouvelle l'intimida étrangement. Il jugea qu'il n'avoit point de temps à perdre, pour s'éloigner d'un auſſi puiſſant ennemi, & il ſe rendit ſecrettement en Phrygie avec Philotas & avec la Reine, qu'ils emmenèrent. Ils y ſéjour-

nèrent inconnus quelque temps : mais ſur l'avis qu'ils eurent qu'Antigonus y venoit en perſonne, ils s'embarquèrent ſur la mer Méditerranée, & firent voile dans l'Iſle de Céphalonie, où Nicoméde, frère de Philotas, commandoit abſolument.

Theutamus devenu plus inſolent lorſqu'il ſe vit en lieu de ſûreté, ſuivit ſans crainte les tranſports de ſa paſſion ; & n'ayant en vue que de ſe faire aimer de la Reine, il n'oublia rien cependant de tout ce qu'il falloit pour en être haï

Ma mère voyant qu'elle n'avoit plus que la mort pour tout moyen de s'en débarraſſer, lui demanda un délai de deux mois, pour ſe réſoudre à lui donner la main. Elle n'en ſouhaitoit pas davantage, parce qu'elle faiſoit deſſein de mourir au bout de ce terme, qui devoit être celui de ſon accouchement : mais le cruel qui connoiſſoit le courage de la Reine, & qui s'en défioit, ne lui accorda que deux jours pour toute remiſe, lui faiſant comprendre qu'à l'expiration de ces deux jours, elle auroit à choiſir d'entrer dans ſon lit, ou dans le tombeau. Elle n'eut pas de peine à prendre ſon parti dans une extrémité qui lui faiſoit enviſager la mort avec plaiſir. Dès qu'il fut dehors, elle appella Taxile, (c'eſt la Daphnide que voici, laquelle étoit alors au ſervice de la Reine, qui l'avoit amenée des Indes avec elle, & qui l'ho-

noroit de ſon amitié). Elle lui découvrit la cruelle réſolution de Theutamus, & l'engagea, après bien de la réſiſtance, à lui chercher un poignard. L'ayant eu, elle commanda à Taxile de la laiſſer ſeule; & pour l'y obliger plus aiſément, elle s'engagea avec ſerment à ne s'en ſervir qu'à la derniere extrémité : mais jugeant qu'elle y étoit parvenue, elle ſe croyoit dès lors à l'abri du parjure. Elle ſe jeta ſur ſon lit, dès qu'elle ſe vit ſeule; & élevant les yeux au ciel : Grand Cétée, dit-elle, j'ai conſervé patiemment mes jours, tant que j'ai crû le pouvoir faire ſans honte, & ne pouvoir mourir ſans t'offenſer : mais pourrois-je aujourd'hui les prolonger ſans haſarder ta gloire, & ſans expoſer à la haine de la fortune les triſtes reſtes de mon cher Cétée ? L'eſpoir de te voir un jour revivre dans ton fils, ne m'eſt plus accordé : cet enfant tiendroit de Theutamus, ſi j'avois la lâcheté d'être la femme de ce Tyran, & il ne porteroit ton nom, que pour le couvrir d'un opprobre éternel. Elle parloit ainſi, lorſqu'un homme entra dans ſa chambre avec précipitation. Il ſe préſenta à ſes yeux, tenant ſon épée d'une main, & de l'autre une tête encore toute ſanglante. Vous êtes vengée, Madame, lui dit-il; & les Dieux vous permettent de n'avoir plus Theutamus à craindre. La Reine, à qui l'extrême impatience qu'elle avoit de mourir, avoit fait oublier de s'enfermer, fut

ſaiſie d'horreur à cette vue. Quoique ce ſpectacle lui annonçât la mort de ſon perſécuteur, elle en reçut plus de déplaiſir que de joie, & elle ne put ſans effroi enviſager la perſonne qui le lui préſentoit. Le croiriez-vous, belle Hypolite ? C'étoit ce même Philotas, qui juſqu'alors avoit fait avec Theuthamus une profeſſion ſi ſinguliere d'amitié. Taxile, ainſi qu'elle m'a dit depuis, voyant la cruelle réſolution de la Reine, & l'extrémité où elle ſe trouvoit réduite, en avoit fait part à Philotas, qui paroiſſoit entrer dans les intérêts de ma mère ; & comptant ſur ce qu'il lui avoit promis qu'il ne permettroit jamais que ſon ami mît la Reine dans cette funeſte néceſſité, elle n'avoit fait aucun ſcrupule d'armer ſa Maîtreſſe de cet inſtrument fatal. Pour accomplir ſa promeſſe Philotas avoit attiré Theutamus dans ſa chambre, où il l'avoit fait aſſaſſiner par des gens qui lui étoient dévoués. Il ſe garda bien d'avouer ainſi dans le monde cette noire action : mais comme s'il eût crû que le cœur de la Reine n'eût pû s'acheter que par de grands crimes, & qu'il eût dû enchérir ſur Theutamus, il lui fit confidence de la choſe, ainſi que vous venez de l'entendre. Elle en frémit en elle-même : mais il lui eût été dangereux d'en rien marquer, de peur qu'en paroiſſant ingrate, elle ne perdît imprudemment le fruit d'un crime où elle n'avoit point de

part, & auquel il n'y avoit plus de remede.

Les huit jours ſuivans, Philotas viſita la Reine avec beaucoup de reſpect, & elle reçut ſes viſites, ſans témoigner aucun déplaiſir, quoique ſa vertu lui rendît odieuſes les civilités d'un traître. Ce fut alors qu'il lui confirma les nouvelles de la mort d'Euméne, & qu'il lui conta au long la perfidie de Theutamus. Il eſt vrai, Madame, ajouta-t-il, que ſi l'on dit ordinairement que les crimes qui partent du premier mouvement de la colere ſont excuſables, à plus forte raiſon le ſont-ils, quand l'Amour nous les fait commettre; le propre de cette paſſion étant de s'accroître avec empire, à meſure qu'elle devient plus forte. C'eſt pour cela, continua-t-il, que Theutamus n'eſt peut-être pas ſi coupable dans la mort d'Euméne, qu'on le pourroit croire, ſon amour pour vous étant la premiere cauſe de ſon crime. La Reine ſe douta bien qu'il ne l'excuſoit ainſi, que parce qu'il ſe ſentoit auſſi amoureux & auſſi coupable; & le ſoupçon qu'elle en conçut dans ce moment, l'empêcha de répondre, pour ne pas l'engager à lui faire une déclaration qu'elle eût été au déſeſpoir d'entendre. Mais Philotas n'ayant pû profiter de cette occaſion, la fit revenir le lendemain. Il lui dit ſans façon, que ſa paſſion étoit d'auſſi ancienne date que celle de ſon défunt rival, & qu'il ne s'étoit là-deſſus impoſé juſqu'alors ſilence, que pour marquer

plus de reſpect à celle qui l'avoit fait naître. Les déplaiſirs de la Reine accrurent par la connoiſſance qu'elle eut de cette nouvelle traverſe ; & ne voulant pas que l'impunité de cette inſolence en autorisât une ſeconde, elle lui témoigna d'un air ſérieux, qu'elle n'écoutoit pas volontiers de pareils diſcours. N'étoit-ce donc que pour m'offenſer vous-même, lui dit-elle, que vous me vengiez de Theutamus ? & ne me délivriez-vous de ſa fureur, que pour exercer contre moi la vôtre ? La tendreſſe que j'ai pour vous, Madame, répondit-il, ſe contiendra ſi bien dans les bornes du reſpect, que vous n'aurez pas lieu de lui donner le nom odieux de fureur ; & tant que vous ne ſerez pas en état de la reconnoître, je ſçaurai mieux que Theutamus, attendre que vous le puiſſiez faire. Ce ne ſera jamais, repartit la Reine ; & vous ne m'en entretiendriez pas impunément, ſi la vengeance que votre égarement mérite, étoit en ma diſpoſition. Je ne me ſuis pas encore, repliqua Philotas, rendu digne de votre bienveillance : mais je me flatte de vous rendre tant de ſervices, que je vous forcerai à me l'accorder. Si c'eſt là votre deſſein, pourſuivit-elle, vous ne ſçauriez m'obliger davantage, qu'à les diſcontinuer. Mais, Madame, repartit Philotas avec dépit, vous ne me refuſeriez pas ces ſervices, ſi je ne vous en avois point d'abord rendu. Hé quel eſt ce ſervice ? répliqua la Reine,

en le regardant avec le dernier mépris ; penſez-vous que je compte la mort de Theutamus pour un ſi grand bienfait, ſi vous ne me délivrez des mains d'un traître, que pour me jeter entre celles d'un autre, qu'une double perfidie rend mille fois plus odieux ? Philotas piqué au vif de ces reproches : Que ſeriez-vous, Madame, lui dit-il, ſans cette perfidie que vous condamnez ſi fort, après en avoir reçu tout le fruit ? & ſans moi, que vous auroit ſervi cet orgueil, qui vous fait me bráver avec tant de fierté ? Le voulez-vous ſçavoir, Philotas ? repartit la Reine. Réduiſez-moi pour cela à la néceſſité de m'en ſervir. Il craignit d'irriter l'eſprit de Lanaſſa ; & la connoiſſant aſſez, pour croire qu'elle ne pouvoit être domptée par des menaces : Hélas ! reprit-il avec plus de modération, il eſt vrai que j'ai tort d'en ignorer le pouvoir, puiſque j'en reſſens les effets avec tant de violence. Mais uſez-en avec moins de rigueur, & ne déſeſpérez pas un homme, qui vous a fait ſi abſolument maîtreſſe de ſa vie. S'il en étoit ainſi, répliqua ma mere, vous ne vous haſarderiez pas de m'offenſer comme vous faites : mais vous vous croyez tout permis près d'une Reine malheureuſe, que la fortune a remiſe entre vos mains. Philotas lui proteſta qu'il étoit bien éloigné de pareils ſentimens, & il fit de ſon mieux, en la quittant, pour l'en perſuader.

Il lui rendit les jours ſuivans pluſieurs viſites, dans leſquelles elle eut moins lieu de s'en plaindre, quoiqu'il ne pût gagner ſur lui de ſe taire abſolument ſur la violence de ſa paſſion. Enfin, ſoit que l'amour crût la rendre plus malheureuſe, en lui donnant deux adorateurs au lieu d'un, ou qu'il eût par là deſſein de la ſoulager, Nicoméde frère de Philotas, conçut pour elle une paſſion ſemblable, & plus encore de jalouſie.

Il la vint voir un jour que Philotas ſortoit de ſon appartement; & comme il étoit naturellement groſſier, il lui dit de très-mauvaiſe grace : Un autre que Philotas, Madame, peut-il eſpérer que vous le ſouffriez près de vous? Lanaſſa qui ne ſçavoit à quoi tendoit ce diſcours, & qui ne vouloit pas l'informer des ſentimens qu'elle avoit de ſon perfide frère, lui témoigna qu'elle recevroit avec civilité tous ceux de la naiſſance & du mérite de Philotas. Mais, reprit Nicomède, leur permettriez-vous de vous ſervir avec la même eſpérance? La Reine vit bien où ce compliment aboutiſſoit; & craignant de l'engager dans une déclaration plus ouverte : J'ignore, reprit-elle, ce que Philotas peut eſpérer de moi : mais ni lui, ni le reſte des hommes, n'en doivent rien attendre de conforme aux prétentions de Theutamus. Quoi? pourſuivit Nicomède, Philotas ne ſera donc pas votre mari? Peut-il eſpérer de l'être,

répondit la Reine, outrée de cette inſolence, étant frère de Nicomède, quand de lui-même il n'en ſeroit pas indigne ? Hé ! qui me peut empêcher d'y prétendre ? repliqua-t-il. Une Reine à qui pour tous biens il n'en reſte plus que le nom, s'abbaiſſeroit-elle en épouſant Nicomède ? Il ne m'en reſte plus que le nom ! reprit-elle avec colere. Sçache que non-ſeulement le nom, mais que le courage m'en reſte, qui me met bien au-deſſus de toi. Nicomède releva ce trait de fierté digne d'une Princeſſe, par des airs inſolens, & il la quitta avec brutalité. Elle s'imagina que cette nouvelle paſſion lui préparoit de rudes aſſauts : mais elle en reçut moins d'incommodité qu'elle n'en appréhendoit : car ces deux rivaux ſe trouvant rarement ſeuls auprès d'elle, par l'aſſiduité que l'un & l'autre avoient à lui rendre viſite, ils s'ôtoient réciproquement la liberté de l'entretenir de leurs folies.

Elle avoit lieu de croire que d'un mois & demi elle ne verroit la fin de ſa groſſeſſe, quand Agatocle, (celui qui d'une naiſſance obſcure, étoit depuis trois ans monté ſur le trône de Sicile,) deſcendit en l'Iſle avec trente voiles, & plus de huit-mille combattans. Après avoir fait quantité de ravages, il mit enfin le Siège devant la Ville Capitale, où Nicomède & Philotas ſe laiſſerent aſſez imprudemment renfermer. Il y avoit plus de quinze jours qu'el-

le étoit aſſiégée, lorſqu'une nuit ma mère, après avoir été réveillée par de grands cris, vit entrer Philotas dans ſa chambre. Madame, lui cria-t-il, la Ville eſt priſe, & l'ennemi qui s'en eſt rendu maître, paſſe tout indifféremment au fil de l'épée : mais j'ai le moyen de vous ſauver, ſi vous me permettez de vous faire paſſer pour ma femme. Penſez-vous, répliqua Lanaſſa, qu'Agatocle épargne plutôt la femme de ſon ennemi, que celle d'un Roi, avec lequel il n'eut jamais de différend ? Ne vous en mettez point en peine, repartit Philotas, il m'eſt aiſé de vous tenir la parole que je vous en donne, ſi vous y voulez contribuer par votre feinte. Ma mère ne pouvant ſe fier en lui : Non, lui dit-elle, tu dois aſſez connoître Lanaſſa, pour ſçavoir qu'elle aime mieux mourir en Reine des Indes, que de vivre en femme de Philotas. A ces mots, elle appela ſes filles, ſe fit donner une juppe, & ſortant de ſon lit, elle alla s'habiller dans une autre chambre, laiſſant Philotas ſeul dans la ſienne. Cependant le bruit augmentoit de moment à autre, & les ennemis ayant taillé en piéces tous ceux qui gardoient les premieres portes du Palais, étoient dans la derniere cour, ſans que ce traître ſe mît en devoir d'aller ſecourir ſon frère, qui faiſoit une aſſez forte réſiſtance. Mais celui-ci perdant enfin courage par la défaite des ſiens, & par le nombre de ſes ennemis qui croiſ-

ſoit, ſe retira de la mêlée ; & montant dans la chambre de la Reine, il s'en vint à ſon lit ſur lequel Philotas, que ſon extrême frayeur empêchoit peut-être de ſonger à ce qu'il faiſoit, étoit couché ſans lumiere. Lanaſſa, cria-t-il en s'approchant, le traître Philotas ne jouira pas de ſon crime ? je veux que tu meures, de peur que tu ne vives pour lui. Philotas tout interdit, voulut ſans bruit ſe lever, pour ſe mettre en défenſe : mais Nicomède le prenant pour la Reine, qu'il crut vouloir s'échapper, le perça d'un coup ; & s'en étant après frappé lui-même, il tomba mort ſur le corps de ſon frère. La Reine entendit aſſez diſtinctement ce qu'avoit dit Nicomède, & elle ſortit ſans crainte du lieu où elle étoit avec ſes filles. Viens, Nicomède, dit-elle, ta cruauté me plaît plus que ne feroit ton amour. En entrant dans la chambre avec de la lumiere, elle apperçut le Tyran, qui ſe noyoit dans ſon ſang auprès du corps de ſon frère. En même temps une foule de Soldats y étant entrés par une autre porte, Agatocle qui étoit à leur tête, leur commanda de s'arrêter, & s'avançant ſeul au-devant de la Reine, il lui dit, qu'il étoit redevable à la fortune, de l'avoir conduit dans un lieu, où il pût rendre ſervice à une ſi grande Reine, & il lui témoigna par la ſuite de ſes diſcours, qu'il étoit informé de ſa condition. Lanaſſa lui répondit, qu'elle ne lui avoit pas une légére

gére obligation de l'avoir délivrée des mains de Nicomède & de Philotas ; & elle lui montra ces deux malheureux frères étendus ſur la place. Agatocle donna ſes ordres pour faire ceſſer le meurtre, & il apprit à la Reine, que ç'avoit été par Philotas même, qu'il avoit été introduit dans la Ville, à condition qu'outre la liberté qui lui ſeroit laiſſée & aux ſiens, il auroit ſa part dans les terres de ſon frère. Et comme je n'ignorois pas, Madame, continua-t-il, que vous étiez ici renfermée, il me dit, lorſque je lui parlai de vous, que depuis peu vous étiez ſa femme. Mais je fus bien-tôt informé du contraire par la bouche d'un priſonnier, qui m'ayant fait le récit de ce qu'il ſçavoit de votre fortune, me donna le deſir de vous retirer des mains de vos ennemis.

Ma mère trouvant dans ce premier abord d'Agatocle, tout ſujet de ſatisfaction, lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance ; & pendant que ce Prince alla donner quelques ordres par la Ville, elle fit par un effet de ſa généroſité naturelle, viſiter les corps de Philotas & de Nicomède. Ce dernier qui n'étoit qu'évanoui, vécut encore quelques heures ; & il avoua en mourant, qu'ayant appris la trahiſon de Philotas, & ne ſçachant où trouver ce perfide, il avoit crû ne pouvoir ſe mieux venger de lui, qu'en empêchant que la Reine ne ſervît de récompenſe à ſa trahiſon. Aga-

tocle à ſon retour, rendit à ma mère les mêmes civilités qu'elle en avoit déja reçues, & ayant paſſé huit jours auprès d'elle dans le même reſpect, il la laiſſa dans la Ville Capitale, pour s'aller rendre maître du reſte de l'île.

La Reine atteignit enfin le terme qu'elle avoit ſi impatiemment déſiré. Elle ſe conſola plus facilement de la connoiſſance qu'elle eut de mon ſexe, que du déplaiſir où elle ſe vit d'être contrainte de vivre pour l'amour de moi. Elle jugea qu'il n'y avoit pas d'apparence, dans l'âge où j'étois, & dans un Pays étranger, de m'abandonner à la diſcrétion de gens dont le naturel lui étoit inconnu. Si elle fût accouchée d'un enfant mâle, elle avoit deſſein de le faire ſecrètement remener aux Indes : mais elle n'eſtima pas qu'une fille dût être un préſent bien cher aux Indiens, notre ſexe chez eux ne ſuccédant point à la couronne. C'eſt ce qui la détermina à me faire nourrir auprès d'elle.

Il y avoit peu de jours qu'elle étoit relevée, lors qu'Agatocle ayant laiſſé la conduite de ſon armée à ſon Lieutenant, revint à la Ville, pour ſe faire guérir de quelques bleſſures qu'il l'avoit reçues au ſiége d'une place. Ce ne fut pas là la ſeule conſidération qui l'y ramena ; il en avoit une autre plus forte. La fortune, pour tourmenter la Reine ma mère, n'avoit pas permis qu'il la vît ſans en être épris. Il avoit été

fort peu de jours auprès d'elle, & même dans un tems où ſa groſſeſſe la devoit rendre moins capable d'inſpirer de la paſſion ; il n'avoit pas laiſſé d'en être ſenſiblement touché. Jamais la Reine n'avoit été traitée avec plus de reſpect. Il ne lui parloit qu'avec ſoumiſſion ; il ne l'entretenoit que de ſon retour dans les Indes, où il vouloit, diſoit-il l'accompagner lui-même : mais dans la plus grande apparence de liberté, elle ne s'étoit jamais trouvée dans une priſon plus étroite. Ce Prince, le plus diſſimulé de tous ceux qui ayent jamais régné, la flattoit aſſez de ce voyage : mais il en reculoit le temps le plus qu'il lui étoit poſſible. Se peut-il, Madame, lui diſoit-il quelquefois, qu'Agatocle vous traite ſi mal, que vous ſouhaitiez déja de le quitter ? Hé de grace, ne lui ôtez pas ſi-tôt les moyens de vous continuer ſes reſpects, & accordez encore quelques jours au deſir qu'il a de vous forcer, par de plus grands ſervices, à vous ſouvenir de lui.

Il étoit parfaitement guéri, lorſque les Agrigentins, peuples de la Sicile, s'étant ſoulevés, l'obligèrent de s'en retourner à Syracuſe. Ma mère le preſſant alors plus inſtamment que jamais de lui tenir parole, il en refuſa l'exécution, ſous prétexte de ne vouloir pas lui laiſſer faire un ſi long voyage, ſans lui donner une bonne eſcorte ; ce que, dit-il, il ne pou-

voit faire dans un temps où il avoit beſoin de toutes ſes forces.

La Reine étoit trop clair-voyante, pour ne pas s'appercevoir du deſſein d'Agatocle ; & ne pouvant obtenir de lui la liberté de ſe retirer, elle le pria de permettre au moins, qu'elle reſtât dans Céphalonie. Ce Prince artificieux, oppoſa à cette demande le péril qu'il y avoit de demeurer dans un Pays nouvellement conquis, où il étoit contraint de laiſſer ſes ennemis en état de remuer pendant ſon abſence. Ma mère voyant que toutes ſes tentatives étoient inutiles, ſe détermina enfin à voir la Sicile. Ce fut alors qu'il lui déclara ſa paſſion, & qu'il lui avoua même, que ſon amour avoit ſeul cauſé l'obſtacle qu'il avoit apporté à ſon retour dans les Indes. Quelle douleur pour ma mère ! Elle comprit qu'elle étoit pour jamais déchue de l'eſpérance de retourner dans ſon royaume : mais elle forma en même-tems le deſſein de plutôt mourir, que de céder aux deſirs d'Agatocle. Elle s'arma de conſtance contre les perſécutions à venir de ce Tyran : mais vous auriez peine à vous imaginer ce qu'elle eut à ſouffrir de lui. Sa cruauté eſt ignorée de peu de perſonnes, & chacun ſçait que par un mélange aſſez étonnant, cette rare valeur, qui de fils de ſimple Potier, l'avoit élevé ſur le trône de Sicile, étoit accompagnée d'une foibleſſe, qui le ren-

dant eſclave de ſes paſſions, vengeoit aſſez ſes Sujets de ſa tyrannie. Il eſt vrai que mille autres vertus qu'il poſſédoit, pouvoient ſans cela le faire paſſer pour l'un des plus grands Princes du monde : mais que ſervoient à la Reine ces bonnes qualités, puiſqu'elle ne reſſentoit que l'effet des mauvaiſes ?

Juſqu'ici, belle Hypolite, vous avez entendu des infortunes, où je n'ai eu d'autre part, que celle que la Reine m'y a ſouvent fait prendre en me les racontant : je vais entrer dans le détail des miennes, dont le récit ne vous ſurprendra pas moins.

Agatocle avoit deux enfans : l'un, nommé Doricéte, qui étoit marié ; le ſecond ſe nommoit Ségeſte. Le premier étoit un fort bon Prince ; il conſidéroit ma mère comme ſa ſœur, il m'aimoit comme ſa fille. L'autre ne lui reſſembloit en rien ; & à les voir ſi diſſemblables d'eſprit & de cœur, on n'auroit jamais dit qu'ils fuſſent frères. J'avois environ treize ans, quand par l'effet de mon malheur plutôt que du peu de beauté dont on me flattoit, je fus aimée de Ségeſte. Ce jeune Prince chargé des qualités les plus mauvaiſes, ne laiſſoit pas d'avoir de ſoi des ſentimens très-favorables. Et voyant qu'une fois entr'autres, par l'effet d'une profonde triſteſſe, j'avois fait un aſſez froid accueil au Prince ſon frère, il s'approcha de moi quand l'autre fut parti. N'eſt-il pas vrai,

me dit-il, que tout autre que Ségeſte n'eſt pas digne de vous plaire ? Il eſt vrai, lui répondis-je avec un dédain aſſez marqué, pour lui faire comprendre ma penſée, s'il eût eu quelque eſprit, qu'on ne doit faire aucune comparaiſon du Prince Doricéte & de vous. Il interpréta ces paroles à ſon avantage. Je le ſçavois bien, reprit-il, que vous ſçaviez mettre quelque différence entre nous deux, & en même tems il voulut me baiſer la main. Je la retirai bruſquement & avec rudeſſe, pour lui faire comprendre mieux que par des paroles, le peu d'eſtime que j'avois pour lui. Il mit encore cette dureté à profit, par un tour où ſa vanité devenoit inſupportable. Pardonnez, me dit-il, cette indiſcrétion, au tranſport de mon amour, qui m'a empêché de prendre garde que nous étions regardés. J'avois tant de dépit, de lui voir ainſi tourner à ſa gloire des mépris auſſi manifeſtes, que je l'euſſe déſabuſé en termes bien précis, ſi je n'euſſe ſongé que ſon impertinence méritoit plutôt des riſées, qu'un ſérieux reſſentiment.

Quatorze ans s'étoient déja paſſés, depuis que nous étions en Sicile ; & le cruel Agatocle avoit mis en uſage tout ce qu'il avoit crû capable de fléchir & d'intimider la Reine ma mère, dont malgré ſes fatigues & ſes diſgraces, l'extrême beauté n'étoit nullement diminuée, & qui à l'âge de trente-deux ans qu'elle

avoit pour lors, ne paroiſſoit pas en avoir vingt. Les menaces, & les prières n'avoient pû la réſoudre à un ſecond mariage ; & il l'avoit un jour tellement irritée par les diſcours qu'il lui avoit tenus, qu'elle ne le regardoit plus qu'avec un extrême mépris. Il ne laiſſa pas de revenir ; & s'approchant d'elle aſſez civilement : Hé bien, Madame, lui dit-il, Agatocle peut-il enfin eſpérer quelque choſe ? Seigneur, répondit-elle, tout eſt à eſpérer pour lui, tant qu'il n'exigera rien de moi, qui ne ſoit raiſonnable. Mais, reprit-il, vouloir être votre époux, eſt-ce vous preſſer d'une choſe qui ſoit contre la raiſon ? Vouloir forcer mon inclination, répliqua-t-elle, eſt-ce agir en homme qui veut être mon époux, ou mon tyran ? Vouloir vous élever ſur le trône, pourſuivit Agatocle, c'eſt une tyrannie qui ne devroit pas vous déplaire. Me faire deſcendre du trône du grand Cétée, continua la Reine, pour me placer ſur celui d'Agatocle, & de femme du Roi des Indes, vouloir que je devienne la femme d'un ſimple Seigneur Sicilien, c'eſt une violence dont la veuve de Cétée devroit être exempte. C'eſt un abus, reprit Agatocle, de vouloir mettre quelque différence entre les Souverains. Mais vous faites bien, Madame, d'être conſtante : c'eſt une vertu dont vous aurez beſoin. Il la quitta dans ce moment, & comme elle le connoiſſoit capa-

ble de toute ſorte de cruauté, elle enviſagea avec frayeur les ſuites de cette menace. Le lendemain il la vint revoir avec des yeux égarés, qui marquoient quelque choſe de funeſte. En entrant, il prit des mains de celui qui le ſuivoit, un poignard tout enſanglanté. Votre fille eſt morte, Madame, lui dit-il, en le lui montrant; c'eſt à vous maintenant à la ſuivre. La Reine peu alarmée pour elle, ne donna ſon attention qu'à la nouvelle de ma mort, & elle ſe laiſſa aller à demi-morte ſur une chaiſe qui étoit près d'elle, ſans pouvoir ſeulement dire une parole. Agatocle s'approcha plus près d'elle; & hauſſant le bras, il lui répéta avec tranſport qu'il falloit mourir. Ma mère ne s'émut point à cette menace; & dès qu'elle put parler: Ma fille eſt morte! s'écria-t-elle trois ou quatre fois. Hé bien., achève ton crime; & par un dernier coup de ta rage, délivre-moi de tous les maux qu'elle me faiſoit appréhender. Agatocle étonné de cette réſolution: Quoi? lui dit-il, la mort eſt donc bien peu terrible pour vous! Mille fois moins que de vivre avec un tyran comme toi, répondit la Reine. Hé bien, reprit-il, vous allez voir cette mort dans toute ſon horreur. A ces mots, il commanda à l'un de ſes gens de m'aller chercher; & s'adreſſant enſuite à la Reine, il lui dit que je vivois encore, mais qu'il ne m'avoit épargnée, que pour lui rendre mon trépas plus

ſenſible, en me le faiſant ſouffrir à ſes yeux.

J'étois alors dans une compagnie, & ſur une matière qui n'étoit guéres plus agréable pour moi. Ségeſte étoit venu me voir; & m'ayant trouvée peu diſpoſée à ſouffrir ſes extravagances, il avoit enfin ſenti ce qu'il m'étoit échappé de lui dire avec aigreur, que ce qu'il y avoit de plus illuſtre en lui, étoit même haïſſable, & que le nom de Prince, qui dans un autre auroit réparé en quelque ſorte le défaut des mœurs, n'étant en lui qu'une qualité uſurpée, me le faiſoit conſidérer avec autant d'horreur que de mépris. Mais ces tyrans, m'avoit-il dit, que vous oſez inſulter, ſont maintenant vos maîtres! & cette naiſſance illuſtre dont vous faites tant de cas, ne ſert aujourd'hui qu'à rendre votre chûte plus rude, à augmenter notre gloire, & à nous faire marcher ſur des têtes couronnées! A peine lui permis-je d'achever, que rappelant ce grand courage dont la Reine m'avoit donné la leçon & l'exemple: Toi, mon maître! répliquai-je; ceux de mon rang n'en reconnoiſſent d'autres que les Dieux. Tu t'abuſes, ſi tu crois que je ſois en ton pouvoir; je ſortirai d'entre tes mains quand je voudrai, & je ſçais où la liberté ſe trouve. Il n'eut pas aſſez d'eſprit, pour pénétrer ma penſée; il crut que j'entendois parler de quelqu'un qui auroit entrepris de me défendre? Qui ſera donc, s'écria-

t-il, le défenſeur de votre liberté ? Si vous m'étiez échappée une fois, on me verroit, pour vous r'avoir, porter la guerre par-tout le monde. Je ne pus entendre cette bravade qu'avec mépris. Et moi, pourſuivis-je d'un air de dédain, s'il falloit que Ségeſte fût un jour le maître du monde, j'en ſortirois, de peur qu'il ne fût le mien. Nous en étions-là quand Agatocle envoyoit me dire que la Reine ſouhaitoit de me parler. Il n'en falloit pas plus, pour m'y tranſporter avec empreſſement.

Je ne ſçaurois vous dépeindre la ſurpriſe où je fus, lorſqu'en entrant dans la chambre, je vis la Reine venir ſe jeter à mon cou, & ſans pouvoir me rien dire, me preſſer entre ſes bras avec tendreſſe. Mais mon émotion fut bien plus grande, quand je portai les yeux ſur Agatocle, & ſur le poignard enſanglanté, qu'il tenoit en main. Le ſaiſiſſement m'empêcha de parler, & je ne pus mieux m'exprimer, qu'en répondant aux embraſſemens de ma mère par d'autres ſemblables. Agatocle commanda à ſes gens de nous ſéparer ; & ces cruels Miniſtres nous ayant arrachées par force d'entre les bras l'une de l'autre, le tyran mit ſon poignard entre les mains de l'un des ſiens, qui me ſaiſiſſant par un bras, hauſſa la main ſur moi pour m'en frapper, en attendant l'ordre de ſon Maître. Agatocle, s'adreſſa à la Reine, dont les yeux ne quittoient point le

poignard, comme ſi ſes regards euſſent eu la force de l'arrêter : Conſultez-vous, Madame, lui dit-il. Vaut-il mieux avoir Agatocle pour ennemi que pour époux ? Mais ſans l'écouter, & parlant à l'Officier dont elle craignoit la fureur : Arrête, cruel, s'écria la Reine, ma fille n'a point de part au mépris que j'ai pour ton Maître. Et toi, continua-t-elle en s'adreſſant à Agatocle ; garde quelque juſtice dans ton crime, & ne fais tomber ta colère que ſur celle qui la mérite. Quoi, Madame ? répliquai-je auſſi-tôt, dès que je compris l'état de l'affaire ; votre fille n'auroit donc point de part à votre vertu ? & vous croyez que par une baſſeſſe indigne de votre ſang, elle ait moins d'horreur que vous de votre tyran ? Non, non, achève, ajoutai-je, en regardant l'exécuteur de ſa rage ; ou ſi tu n'es pas autant ennemi de ma gloire que de mes jours laiſſe à ma main l'honneur de ma délivrance. Ma chère fille, reprit la Reine, laiſſez-moi mourir ſeule, & conſervez pour l'amour de moi, une vie qui m'eſt cent fois plus chère que la mienne. Ah, Madame ! répliquai-je, ſouffrez que j'appaiſe par ma mort la ſoif de notre tyran ; ſouffrez que je meure pour vous, puiſque ſans vous je ne pourrois vivre. Les Dieux, repartit la Reine, auront ſoin de votre ſort. J'en ſerois indigne, ajoutai-je, ſi je le ſouhaitois meilleur que le vôtre. Ils ont pris trop de ſoin

de votre naiſſance, pourſuivit-elle, pour vous abandonner dans votre vie. Et ſi j'étois, continuai-je, ingrate envers celle qui me l'a donnée, ils m'ôteroient leur aſſiſtance, pour m'en punir. Vous ne paſſerez jamais pour ingrate, reprit la Reine, en vous conſervant pour l'amour de moi. Agatocle prenant la parole, m'empêcha de répliquer. Cette diſpute eſt hors de ſaiſon, nous dit-il, & vous mourrez toutes les deux. Il vous eſt permis, Madame, ajouta-t-il en s'adreſſant à la Reine, de donner les derniers embraſſemens à votre fille. Je m'étonnai de cette grâce : mais ce qui ſuivit, faiſoit comprendre qu'il n'agiſſoit ainſi que pour gagner du temps, & donner par-là plus de loiſir à ma mère de changer de réſolution : il ne nous avoit même permis de tant parler, que pour venir à bout de ce deſſein. Elle eut la liberté de venir à moi, & de m'embraſſer. Comme on me retenoit toujours, je ne pus faire autre choſe que de lui tendre les bras, & de l'y recevoir avec toute la tendreſſe imaginable. Mourons donc, ma fille, me dit-elle; & puiſque vous n'appréhendez point la mort, elle ne peut vous être un mal. Mourons, Madame, ajoutai-je, notre mort fera plus de peine à nos ennemis qu'à nous-mêmes. Tandis que je parlois ainſi, la Reine s'appercevant que le miniſtre de ce barbare nous conſidéroit avec pitié, & tenoit même aſſez négli-

gemment le poignard, ſe démêla d'entre mes bras, & le lui ayant arraché, courut au tyran pour l'en percer : mais ſe voyant de nouveau ſaiſie par ces cruels qui défendoient leur Maître, elle s'en porta un coup profond dans le ſein. Le Roi interdit de ce déſaſtre, ne put dans le moment qu'empêcher qu'elle ne redoublât ; & ayant retiré lui-même le poignard de ſa plaie, il me fit ſortir, de peur que par mes cris je ne troublaſſe dans leur travail les Chirurgiens qu'il avoit envoyé chercher. O Dieux ! avec quel déplaiſir me vis-je contrainte d'abandonner une mère dans un état ſi déplorable ! Je trouvai, en m'en retournant, Taxile qui m'attendoit ; & ſans lui rendre d'autre compte, je lui commandai, toute hors de moi, d'aller voir comment ſe portoit la Reine. Deux heures après je ſçus qu'elle étoit revenue de ſon évanouiſſement, & que l'on n'étoit pas ſans eſpérance pour ſa vie. On me dit de plus, qu'Agatocle, preſque auſſi troublé que moi, faiſoit tout ſon poſſible pour la réſoudre à vivre ; & dans le même-temps m'étant venu voir, il me jura que ce qu'il avoit fait, n'étoit qu'une feinte, pour intimider ma mère ; & il me conjura les larmes aux yeux, de tout faire, pour la porter à avoir ſoin d'elle : il n'étoit pas beſoin de m'en preſſer

J'allai voir la Reine, qui ſouffrit à ma conſidération que l'on pansât ſa plaie. On me pria

enſuite de me retirer, pour lui procurer un ſilence qu'elle n'auroit pas obſervé en me voyant. Je ne voulus pas cependant m'écarter, & je paſſai dans une chambre voiſine, où je rencontrai le Prince Doricéte, qui ayant ſçu cet accident, s'informoit de la ſanté de la Reine. Il accourut à moi, dès qu'il me vit; & m'abordant avec un viſage où la triſteſſe faiſoit preſque autant d'effet que ſur le mien: Madame, me dit-il aſſez bas, de peur d'être entendu, il faudroit que mon cœur pût parler lui-même, pour vous marquer la part qu'il prend à votre déplaiſir: auſſi ne viens-je pas pour vous dire combien j'y ſuis ſenſible: mais ſi les ſervices d'un fils d'Agatocle peuvent ne vous être point ſuſpects, je vous conjure de diſpoſer de Doricéte, avec la même liberté dont vous uſeriez envers le moindre de vos ſujets. Vous êtes trop généreux, Seigneur, répliquai-je; & je dirois que vous avez trop de bonté pour des perſonnes qui n'ont rien fait pour vous y porter, ſi l'état de notre fortune ne méritoit votre compaſſion. Ajoutez, Madame, repartit-il, que vos vertus méritent toute ſorte de reſpect, & qu'Agatocle devroit vous traiter autrement, s'il n'étoit.... Il n'oſa pouſſer plus loin la parole, & je vis bien que ſur le point de s'emporter contre un tyran, il fut arrêté par le reſpect que la nature lui demandoit pour un père. Que ne puis-je ſans ingra-

titude & ſans trahiſon, reprit-il enſuite plus bas qu'auparavant, venger les indignités qui vous ſont faites? Pourquoi n'a-t-on pas plus de conſidération pour vous? ou que ne m'eſt-il permis d'en avoir moins pour votre ennemi? ou plutôt, pourquoi l'Auteur de vos maux, eſt-il auſſi celui de ma vie? Je vous jure, Madame, continua-t-il, que la qualité de fils m'eſt devenue inſupportable, & que je l'ai miſe au nombre de mes plus grands malheurs, toutes les fois que j'ai penſé qu'elle me lioit les mains, & qu'elle m'empêchoit de venger votre vertu opprimée. J'ai trouvé cependant le moyen d'accorder les ſentimens que j'ai pour vous, avec ceux que je dois à mon père. Oui, je vous ſervirai tous les deux, ſi vous y conſentez; & en vous délivrant de la fureur de votre ennemi, je lui ôterai l'occaſion de noircir ſa réputation par de nouveaux crimes. Propoſez ce deſſein à la Reine, & faites qu'elle l'approuve; les Dieux auront ſoin du reſte. Hélas! lui dis-je, à quoi ſongeons-nous, trop généreux Doricéte? A peine pouvons-nous nous promettre qu'elle vive, & nous parlons déjà de ſa liberté! Oh, que les Dieux n'ont point accoutumé de nous donner tant de biens à la fois! Je vous dirai cependant, Seigneur, que votre généroſité vous prépare bien des diſgrâces, ſi elle vous intéreſſe ainſi dans notre infortune. Ségeſte arrivant, m'empêcha

de pourſuivre. Il ſçavoit l'accident arrivé à la Reine; & croyant qu'il étoit de la bienſéance de me viſiter dans cette triſte rencontre, voici le premier compliment qu'il me fit. Pour vous montrer, dit-il, que je ſuis plus ſenſible à des maux dont je ſuis innocent, que vous n'êtes touchée de ceux que vous faites, je viens, Madame, vous conſoler dans vos déplaiſirs, & vous apprendre que le Roi mon père ne les voit qu'avec douleur. J'étois ſi piquée de ſa précédente viſite, que je ne pus me contraindre à lui faire des remercimens que je ne croyois pas lui devoir : mais lui parlant avec mépris : Si cette conſolation que vous m'apportez, répondis-je, reſſemble à la dernière que j'ai reçue de vous, je devrai beaucoup aux ſoins que vous prendrez de m'en donner de pareilles ! Cette réponſe, du ton même dont je la proférois n'avoit rien qui dût le ſatisfaire; ſon inſupportable vanité ne laiſſa pas de la tourner à ſon avantage; & s'imaginant que mon courage avoit plié ſous notre malheur : Je ſuis bien-aiſe, reprit-il, que vous ne croyiez plus qu'on vous offenſe en vous aimant; & tant que je vous verrai dans des ſentimens ſemblables, vous connoîtrez que je ſçais mettre de la différence entre une humeur douce, & une ſauvage. Je ne daignai pas répondre à cette impertinence; & mon ſilence lui donna la liberté de pouſſer ſon extravagance juſqu'au bout.

Le

Le jour ſuivant, me trouvant dans l'antichambre de la Reine, on me vint dire qu'elle demandoit à me parler. Les Dieux ont enfin pitié de moi, ma chère fille, me dit-elle, dès qu'elle me vit; & il ne tiendra plus qu'à vous, que déſormais je ne ſois parfaitement heureuſe. Ces paroles m'étonnèrent: mais la liberté qu'on lui accordoit de m'entretenir, me fit croire, malgré les apparences, qu'elle étoit tout-à-fait hors de péril. M'approchant d'elle avec joie: Que faut-il que je faſſe pour cela, Madame, lui demandai-je? ne tient-il qu'à mourir pour vous? C'eſt tout le contraire, ma fille, répondit-elle; je veux que vous viviez, & que vous me laiſſiez mourir ſeule. Que ſi ma prière ne ſuffit pas, je me ſers, pour vous y obliger, de tout le pouvoir que j'ai ſur vous. Je ne me défie pas aſſez de votre obéiſſance, continua-t-elle, pour vous y engager par d'autres voies; & je me contenterai de vous dire, que vous ne pouvez donner de plus grande conſolation à une mère mourante, qu'en lui marquant votre ſoumiſſion à ſes ordres. Je ſuis encore ſurpriſe, ma chère Hypolite, de n'être pas morte de douleur à ces paroles; & qu'un ſaiſiſſement pareil, ſuccédant à la joie que j'avois d'abord conçue, n'eût pas l'effet que deux paſſions ſi contraires ont accoutumé de produire, lorſqu'elles

ſe ſuivent de ſi près. Je vis bien qu'on ne lui permettoit de me parler, que parce que la priver de me voir, altéroit encore plus ſa ſanté. Je me jetai ſur ſon lit avant qu'elle eût ceſſé, & lui embraſſant les genoux avec des ſentimens de douleur qu'on ne peut décrire: Vous mourez, Madame, lui dis-je; & votre fille pourroit ſe réſoudre à demeurer en des lieux où vous ne ſeriez plus? Non, elle vous ſuivra par-tout; & ſon âme inſéparablement attachée à la vôtre, ſera compagne de votre liberté, comme elle l'a été de votre priſon. Ma fille, reprit la Reine, j'ai vécu pour vous, dans un temps où j'avois plus ſujet de ſouhaiter la mort, que vous n'en avez aujourd'hui. Hélas! Madame, répliquai-je, mettez mon obéiſſance à d'autres épreuves. Mais ſi je vous en demande, repartit la Reine, les témoignages les plus grands & les plus difficiles que vous puiſſiez m'en rendre, me les accorderez-vous? Oui, Madame, repris-je avec plus d'aſſurance, je vous le promets; & ſi je ne vous obéis pas, je veux que les Dieux m'en puniſſent par le plus affreux des châtimens. C'eſt aſſez, ma fille, dit-elle; venez donc recevoir entre mes bras, le commandement que j'ai à vous faire. Elle me les tendit en ce moment; & m'ayant embraſſée avec plus de force qu'il ne ſembloit qu'elle en dût avoir: Hé bien, continua-t-elle,

vous vous êtes engagée à m'obéir dans les choſes les plus difficiles. Je me fie à vous; & votre vie étant, à ce que je vois, celle qui vous fait le plus de répugnance, elle eſt auſſi la ſeule preuve que j'exige de votre... Il ſembla que ſon âme, pour ne pas me donner le loiſir de rétracter ma promeſſe, ſe hâtât de s'envoler vers les Dieux. Je la vis expirer; & ce ſouvenir m'arrache en ce moment plus de pleurs que je n'en verſai pour-lors. Mais remettons à demain, reprit-elle, le reſte de cette hiſtoire, & permettez par-là que j'accorde quelque trève à ma douleur, pour ne pas interrompre mon récit par des ſoupirs impuiſſans pour moi, & ennuyeux pour vous.

La belle Princeſſe des Indes céda à un torrent de pleurs, qui n'étoient pas d'un foible ſecours pour elle. La jeune Daphnide eſſaya de la conſoler, par toutes les raiſons dont elle crut devoir uſer dans cette rencontre: mais elles ne ſervirent qu'à lui faire connoître qu'il n'en eſt point d'aſſez forte, pour ſurmonter une affliction extrême. Convaincue mieux que perſonne par ſa propre expérience, qu'une âme laiſſée en liberté, ſe donne ſouvent elle-même des conſolations qu'elle ne peut recevoir des autres, elle la laiſſa partir, d'autant plus volontiers, que l'heure du ſilence approchoit. Deux Daphnides reconduiſirent la Prin-

ceſſe juſqu'à la porte du temple. Elle auroit été accompagnée d'un plus grand nombre, ſi l'on eût ſu ſa qualité : mais comme elle vouloit paſſer pour Bergère, il n'y eut que l'ancienne Daphnide, & celle qu'elle avoit nommée Taxile, qui connoiſſant ſa condition, rendirent ce qu'elles devoient à ſa naiſſance royale. Elle paſſa quelques momens en prières dans le temple. S'entretenant-là avec les Dieux, ils lui donnèrent une partie de cette conſolation, qu'elle ne pouvoit recevoir des hommes; & elle en ſortit l'âme beaucoup plus tranquille qu'elle ne l'avoit en y entrant.

Elle n'étoit pas loin du temple, qu'elle rencontra une troupe de Bergers & de Bergères, qui par curioſité étoient abordés à la même Iſle, pour voir le lieu où ſe devoit faire le ſacrifice. Comme il étoit hors l'enceinte de la maiſon des Daphnides, chacun avoit la liberté d'y aller, & l'on avoit même accoutumé de s'y rendre d'aſſez bonne-heure, quand le jour de cette grande ſolennité étoit proche, afin de ſe ſaiſir des meilleurs endroits, pour y dreſſer des amphithéâtres.

Ergaſte qui étoit des plus prévoyans en toutes choſes, & qui penſoit toujours de loin à ce qu'il avoit à faire, n'avoit eu garde de manquer à s'y rendre, dans le deſſein d'y préparer pour Aréliſe une place commode ; & cette

aimable Bergère ayant voulu l'y accompagner, y avoit amené Coris, Céliane, & Bélice, & quelques autres Bergères, que Philémon, Célémante, & Ariſtée avoient ſuivies.

Il étoit arrivé ce jour-là une choſe aſſez rare. C'eſt qu'Aréliſe & Ergaſte paſsèrent enſemble ſans diſpute plus de la moitié de la journée, & qu'il ſembla au contraire, qu'il y eût quelque différend entre Célémante & Coris. Ce différend étoit cependant un jeu plutôt qu'une querelle. Ce Berger s'étant la veille raillé des tranſports jaloux d'un Berger au ſujet d'une Bergère, & s'étant vanté, comme il avoit déjà fait pluſieurs fois, que rien n'étoit capable de lui cauſer cette fâcheuſe maladie; Aréliſe, devant laquelle il avoit parlé ainſi, & qui y étant naturellement diſpoſée, étoit bien-aiſe de faire voir, qu'il ne falloit pas blâmer en elle un mouvement dont tout le monde étoit ſuſceptible, avoit engagé Ariſtée & Coris à faire tout leur poſſible pour lui en inſpirer. Ergaſte qui ſçavoit le mal attaché à cette paſſion, & la peine qu'il avoit lui-même à en guérir ſa Maîtreſſe, s'oppoſa à cette malice, par le ſeul intérêt qu'il prenoit au repos de ſon ami: mais il n'en fut pas le maître. Ils acceptèrent le parti. Ariſtée affecta tout ce jour-là de s'emparer de l'audience de Coris, & de l'entretenir de choſes qui ſuppoſoient quelque intri-

gue, que Célémante ne pouvoit comprendre; & la Bergère répondant du même air à Ariſtée, & ſouvent même à l'oreille, ne parla que fort rarement au Berger, & toujours froidement. Elle refuſa même la main qu'il lui préſenta à diverſes repriſes, ſous prétexte qu'elle aimoit mieux aller ſeule; & un moment après elle agréoit celle d'Ariſtée, qui de ſa part n'avoit pas grande peine à contrefaire l'Amant paſſionné & tendre, y ayant l'air & le cœur naturellement portés. Célémante fut d'abord ſurpris de ce changement, dans une Bergère où il n'avoit jamais reconnu de pareille inégalité, & il ne ſçavoit d'abord qu'en croire; juſqu'à ce qu'ayant pris garde qu'Aréliſe & Ergaſte jetoient ſouvent les yeux ſur lui, & ſembloient en riant prendre garde à ſa contenance, il ſe défia du myſtère caché là-deſſous. D'ailleurs il jugea qu'une indifférence auſſi forte & auſſi ſubite que celle de Coris à ſon égard, & une liaiſon auſſi étroite que celle qui paroiſſoit entr'elle & Ariſtée, ne pouvoit être l'ouvrage d'un jour; & que jamais on n'en étoit venu tout d'un coup à cette extrémité, que différens dégrés doivent toujours avoir produite. Se ſouvenant de plus, du ſouhait qu'avoit fait Coris, le jour qu'ils revenoient de Gonnes avec d'autres Bergers, de pouvoir le rendre jaloux, il ne douta plus qu'il

n'y eût une partie faite contre lui ; & il réſolut, s'ils le trompoient, de les tromper à ſon tour. Il feignit d'être enfin rebuté de l'indifférence de Coris ; & s'adreſſant à Bélice, ſœur de Philémon : Aimable Bergère, lui dit-il fort-bas, comme s'il eût craint que d'autres ne l'entendiſſent, ne pourriez-vous point me dire quelle eſt la Maîtreſſe d'Ariſtée ? Bélice rougit à cette demande, parce qu'Ariſtée lui avoit offert ſes ſervices. Mais s'étant un peu remiſe, & ſongeant qu'elle étoit du complot, elle lui répondit d'un air aſſez gai : Vos yeux peuvent vous aider autant que moi à le ſçavoir, & vous pouvez voir que ſi Coris ne l'eſt pas, il a grande envie qu'elle la devienne ? C'eſt pour cela même, reprit-il, que je m'adreſſe à vous ; parce que s'il veut, comme je m'en apperçois, me voler une Maîtreſſe, je ſuis bien-aiſe de le prévenir, en lui dérobant la ſienne : mais je perds l'eſpérance d'en être inſtruit, ſi Bélice n'a la bonté de m'en apprendre des nouvelles. La Bergère détournant adroitement la choſe : Je gagerois bien, lui dit-elle, que l'entrepriſe d'Ariſtée ne vous donne pas un grand ſouci ; & vous êtes trop aſſuré du cœur de Coris & de votre mérite, pour qu'un autre vous faſſe ombrage. Et puis, continua-t-elle agréablement, ce ſeroit mal vous venger d'Ariſtée, en vous ſervant de cette voie ; parce que lorſ-

qu'on quitte une Maîtreſſe, pour aller ſur les briſées d'un autre, c'eſt une marque qu'on n'en a point qu'on ne veuille bien perdre ; ce qui ne ſeroit pas une vengeance pour vous. Mais peut-être, ajouta Célémante, qu'Ariſtée ne veut bien perdre ſa Maîtreſſe, que parce qu'il eſpére m'enlever la mienne ; & pour peu que vous vouliez y entendre, il arrivera qu'il ne me pourra faire le mal qu'il médite, & que je lui ferai celui qu'il ne prévoit pas. En tout cas, continua-t-il, je vous avoue que ſi Coris me quitte, je ne veux pas pour ſon honneur, qu'on diſe que c'eſt elle qui m'abandonne, mais que c'eſt moi qui la laiſſe. Vous n'y ſongez pas, répondit Bélice, en diſant que ſon honneur y ſeroit bleſſé ; & ſi j'étois en ſa place, j'aimerois beaucoup mieux qu'on publiât de moi, que j'ai congédié mon Amant, que d'entendre dire que je l'aie été. Vous aimeriez donc mieux, pourſuivit-il, qu'on vous accusât d'infidélité, que d'expoſer votre Amant à en ſouffrir le blâme ? Oui ſans doute, répliqua Bélice. Si le reproche d'infidélité eſt pour un homme une injure ſanglante ; il y a une ſecrette confuſion pour une belle, de n'avoir pu retenir un Amant ſous ſa loi ; en ſorte que cet échéc me ſemble plus honteux que tous les reproches d'infidélité qu'on lui pourroit faire : car l'Amant qui lui échappe, ne

ſemble-t-il pas l'inſulter de ſon peu d'eſprit ou de mérite ? & ne la met-il pas au-deſſous de celle qu'il lui préfère ? En un mot, l'infidélité d'un Amant, porte ſur ſa Maîtreſſe la tache de pluſieurs défauts enſemble : au lieu qu'elle ne peut être accuſée que de légéreté quand elle le quitte. Mais vous ne prenez pas garde, interrompit Célémante, que ce défaut vaut ſeul tous les autres ; & pour moi, j'aimerois beaucoup mieux qu'on m'accusât de manque d'eſprit, & de toute autre bonne qualité, que d'être nommé infidèle. Mais cette délicateſſe où je vous vois, reprit agréablement Bélice, s'accorde-t-elle avec le deſſein où vous êtes de prévenir Coris dans l'infidélité qu'elle veut vous faire ? Il faut, continua-t-elle, avouer que cette Bergère vous a bien de l'obligation, de prendre ſur vous un reproche qui vous paroît ſi odieux, dans la ſeule envie de l'en exempter ! Il me ſemble voir en vous ce Capitaine, qui s'appercevant que ſes gens prenoient la fuite, arracha l'enſeigne des mains de l'Officier qui la portoit ; & courut avec ce drapeau, à la tête de tous les autres, afin d'attirer ſur lui ſeul la honte de la fuite, & d'en ſauver le reproche à l'armée entière. Vous me raillez agréablement, dit Célémante : mais puiſque vous regardez l'infidélité d'une Bergère d'un ſi bon œil ; ſi vous vous ſentiez d'humeur à

m'écouter, & à être l'enſeigne que j'aurois à ſuivre pour fuir la volage Coris, je vous jure que ce ſeroit la fuir bien agréablement, & ma fuite ſous un pareil drapeau n'auroit rien que d'honorable. Si j'ai dit, repartit Bélice, qu'il eſt honteux pour une Bergère, d'être quittée par un Amant infidèle, la honte n'eſt pas moins grande pour elle, d'être recherchée par un Amant rebuté; & je comprens que nous aurons bien de la peine à nous accorder enſemble.

Comme ils marchoient toujours en parlant, la Compagnie ſe trouva au bord de l'Iſle, où le bateau les attendoit pour les repaſſer. C'étoit à l'heure même que la Princeſſe des Indes ſortoit de chez les Daphnides : enſorte que ſa maiſon étant ſituée du côté qu'ils prenoient tous, elle fit ſigne au Batelier de l'attendre. Chacun de cette aimable troupe la connoiſſoit, mais de vue ſeulement, & ſous le nom de la bergère Ariadne. Et comme ſon eſprit, ſa beauté & ſa vertu la rendoient recommandable, il n'étoit point de bergère qui ne ſouhaitât paſſionnément ſon amitié; & les bergers la déſiroient encore plus. Mais elle ſe communiquoit peu : & quoique la fréquentation de ces illuſtres habitans de Tempé, ne lui parût pas indigne des Rois & des Reines, & qu'elle fît moins de cas des plus brillantes Cours, que

de la douceur, de l'innocence & de la politeſſe de cette vie champêtre; le ſouvenir de ſes infortunes s'étoit tellement rendu maître de ſon eſprit, qu'elle fuyoit ordinairement les aſſemblées, & tout ce qui auroit pu la divertir. Mais ſe voyant alors obligée de paſſer le Fleuve avec cette belle troupe, elle ſe contraignit autant qu'elle put, pour ne rien marquer de ſa triſteſſe devant les autres; & comme au moment qu'elle avoit paru, la compagnie avoit d'elle-même fait ſigne au Batelier de l'attendre, elle hâta le pas, pour répondre par ſon empreſſement à leur civilité.

Célémante ne ſe contenta pas de l'attendre, il alla au devant d'elle, après avoir dit à Bélice, que puiſqu'elle n'agréoit pas ſes ſervices, elle ne devoit pas trouver mauvais qu'il les offrît à une autre. Belle Ariadne, lui dit-il, en l'abordant, toute cette aimable troupe ſouhaite ſi fort l'honneur de votre connoiſſance, qu'elle ſeroit revenue avec plaiſir de l'autre côté du fleuve pour vous prendre, ſi notre bonne fortune ne nous eût d'elle-même procuré l'honneur de le paſſer avec vous. Obligeant Berger, répondit-elle, je me ſens ſi redevable à toute la compagnie, que je me hâte, comme vous voyez, autant que je le puis, pour lui en témoigner ma reconnoiſſance.

Après les civilités ordinaires en ces rencon-

tres, la Princeſſe & les Bergères prirent place ſur des ſiéges qui étoient dans le bateau, & les Bergers ſe tinrent debout auprès d'elles. Il n'y eut que Célémante, qui pour mieux faire le paſſionné de ſa nouvelle Maîtreſſe, ſe mit à ſes genoux, & s'appliqua à lui dire des douceurs. Il s'y prit de ſi bonne grace, que Coris qui avoit voulu le tromper, y fut preſque priſe elle-même; & à demi perſuadée que le cœur avoit encore plus de part que la bouche à toutes ces galanteries, elle pouſſa Bélice du coude. Ma chère, lui dit-elle tout bas, ne ſeroit-ce pas une choſe plaiſante, qu'en croyant donner de la jalouſie à ce Berger, il me rendît moi-même jalouſe? Elle le dit en riant, mais avec une petite rougeur, qui fut remarquée d'Ariſtée; & comme elle n'avoit pas parlé ſi bas, que ce Berger qui étoit auprès d'elle ne l'entendît, il y vouloit repliquer, quand Ergaſte ayant remarqué que le Batelier qui les menoit, ramoit avec tant de négligence, qu'au lieu de remonter vers Cénome, comme il le falloit, il ſe laiſſoit entraîner par le fil de l'eau vers le Golfe, lui demanda à quoi donc il penſoit, de ne pas les mener à terre? Ce Batelier lui répondit en ſon langage, que Célémante étoit une Sirène qui l'enchantoit, tant il prenoit de plaiſir à l'entendre; puis ramant avec un peu plus de vigueur: Oh! que c'eſt

grand dommage, s'écria-t-il, que ce Berger n'eſt pas à la Cour ! Il auroit été ſur ma parole un Courtiſan bien dégourdi. Toute la compagnie ſe mit à rire de cette ſaillie. La Princeſſe n'ayant pu s'empêcher d'en ſourire : Vous voyez, Berger, continua-t-elle en s'adreſſant à Célémante, comme on trouve à redire que vous profaniez devant une Bergère, des galanteries dignes d'être adreſſées à des Reines ! Aimable Ariadne, repartit le Paſteur, il n'eſt point de Reines qui vaillent une Bergère faite comme vous ; & quand il s'en pourroit trouver d'auſſi ſpirituelles & d'auſſi belles, ce ſeroit aſſez qu'elles fuſſent Reines, pour vous faire trouver à mes yeux mille fois plus aimable qu'elles. Cela eſt dit obligeamment pour nous autres Bergères, reprit Ariadne : mais je ne ſçais ſi vous ne vous dédiriez point, aux pieds d'une Reine, de tout ce que vous dites-là à ceux d'une Bergère : car je vois là-deſſus les ſentimens des hommes bien différens ; & comme j'ai quelquefois été dans des Villes où ſéjournoit la Cour, j'y ai vû trouver des femmes admirablement belles, parce qu'elles étoient d'un haut rang, qu'on n'auroit peut-être pas regardées, ſi elles avoient été de ſimples Bergères. Rien n'eſt plus vrai que ce que nous dit l'aimable Ariadne, pourſuivit Aréliſe ; & comme j'ai auſſi quelquefois été à la Cour,

j'ai vû mille gens plus amoureux, pour ainſi dire, de la qualité des femmes, que de leur beauté. Il faut convenir, ajouta Ergaſte, qu'il y a certaine vertu cachée dans le ſang, qui fait que la haute naiſſance inſpire un je ne ſais quoi, qui rend toujours une perſonne plus aimable, à proportion qu'elle eſt dans un degré plus éminent. Elle donne aux unes des ſentimens plus nobles, aux autres une plus grande délicateſſe d'eſprit, aux autres plus de politeſſe, à d'autres une noble fierté qui attire notre reſpect malgré nous, & à toutes un certain air de qualité, qui diſtingue par-tout les perſonnes qui ont de la naiſſance d'avec celles du commun. Et vous-mêmes, aimables Bergères, continua-t-il, en s'adreſſant à toutes; qui eſt-ce qui vous rend ſi aimables, en comparaiſon de tout ce qu'il y a, non-ſeulement de Bergères au monde, mais même de perſonnes de qualité dans les Villes, ſi ce n'eſt celle de vos Ancêtres, qui vinrent les premiers habiter Tempé, & qui ſous l'habit champêtre, cachèrent un ſang noble & illuſtre, & quelques-uns ſans doute une naiſſance Royale? Pour la belle Ariadne, quoiqu'elle ne ſoit pas originaire de notre Vallée, je ne veux que la voir, pour connoître pareillement qu'elle ne peut être que d'un ſang illuſtre. Pour moi, ajouta Bélice, j'avoue que ſi j'étois homme,

j'aimerois mieux une perſonne d'une éminente qualité, médiocrement bien faite, que la plus belle perſonne du monde, qui ne ſeroit que d'une naiſſance médiocre. Et moi, continua Coris, j'eſtime infiniment la haute naiſſance : je vous avoue cependant, que c'eſt la dernière choſe à laquelle je m'attache dans une perſonne. Si elle a de la nobleſſe d'ame, je priſe infiniment celle qu'elle tire de ſes ancêtres : mais ſi une ame baſſe anime un corps noble, j'enviſage cette nobleſſe comme un reproche continuel qui lui eſt fait, d'avoir honteuſement dérogé à ſon origine. Je ne ſçais, pourſuivit Philémon, s'il y a quelque choſe de bien certain à établir ſur l'eſtime que l'on doit faire de la nobleſſe. Je ſens bien que la vue d'une perſonne de grande naiſſance m'imprime d'abord un reſpect & une vénération que je n'ai point pour d'autres auxquels cette qualité manque : mais ne ſeroit-ce point auſſi un effet de notre prévention, & de l'uſage où nous ſommes tous, de déférer beaucoup à l'origine ? Combien vois-je de Nations auſſi éclairées que nous le ſommes, chez qui les hommes & les femmes ne ſont diſtingués que par leur mérite & par leur vertu ? & à le bien prendre, & en remontant même juſqu'à la ſource, on trouvera que toutes les naiſſances ſont fort égales. Cela étant, il faut bien que la première, & par con-

ſéquent la plus naturelle diſtinction des hommes, ſe ſoit faite autrement qu'en vertu de la naiſſance. Comment les Rois, qui ſont la ſource de la nobleſſe, ont-ils été faits ? On a choiſi les uns à cauſe de la force de leurs corps, d'autres pour leur vertu, d'autres enfin pour leur courage. Epicure a cru que la plûpart le ſont devenus par leur beauté & leur bon air; & il ſemble en effet, que c'eſt la qualité à laquelle il appartient de vaincre & de ſoumettre les âmes : mais on ne peut guères ſe tromper, en diſant qu'il y en a encore plus, qui ſe ſont par force rendus les maîtres des autres. Mon cher Philémon, reprit l'enjoué Célémante, tu vas nous mener ſi loin, qu'à la fin tu m'égareras; & j'ai déja beſoin de toute ma mémoire, pour retrouver où j'en étois demeuré avec la belle Ariadne. Je me ſouviens pourtant bien lui avoir dit, que je l'aime mieux Bergère que Princeſſe; & afin qu'elle ne penſe pas que je l'aye avancé ſans une forte raiſon... Elle eſt facile à deviner, mon frere, interrompit Aréliſe : c'eſt que tu ſais bien, que ſi cette aimable Bergère étoit Princeſſe, elle ne te regarderoit pas. Hé, pourquoi non, reprit-il ? De compte fait, il y a plus de Déeſſes qui ayent aimé des Bergers, qu'il n'y a de Bergers qui ayent aimé des Déeſſes. Mais la raiſon que j'allois dire, c'eſt que je veux qu'une Maîtreſſe me

me ſçache gré de mon amour. Je veux qu'elle reçoive mon cœur, non comme un tribut, mais comme un préſent; & c'eſt ce que ne feront point des perſonnes élevées, qui ont lieu de croire que l'on doit tout à leur naiſſance. Je vous dirai plus, continua-t-il, c'eſt qu'il n'eſt guères poſſible que ces Grands, qui ſont ſi fort au-deſſus de nous, ne ſe perſuadent que les Dieux nous ont faits préciſément pour eux; & moi, je penſe tout au contraire, que les Princes & les Rois mêmes, ſont faits pour moi, comme c'eſt pour eux que je ſuis fait, & que les Dieux ne leur ont mis la force & l'autorité en main, que pour protéger leurs peuples, de la manière à peu près que nous donnons des javelots à nos Paſtres, quand nous les envoyons garder nos troupeaux, pour les défendre des loups. Berger, reprit Ariadne, vous ne devez pas douter que ce ne ſoit là auſſi la penſée des Princes vertueux & ſages, & qu'ils ne ſoient convaincus qu'il y a une obligation ſi réciproque & ſi étroite entre eux & leurs Sujets, qu'ils ne ſont pas moins obligés à un amour paternel, que les autres à une obéiſſance filiale : mais je ſuis perſuadée encore de l'obligation mutuelle qui ſubſiſte entre eux, de s'aimer réciproquement; & ſi j'étois de ce rang, je ferois peu d'état de l'eſtime & du reſpect de mes Sujets, s'ils me refuſoient

leur amitié. Avec ces ſentimens, vous l'auriez ſans doute, aimable Bergère, repartit Célémante : mais ſi vous étiez Princeſſe, permettez-moi de douter que vous en euſſiez bien fortement la penſée.

Le bateau enfin prit terre, ce qui interrompit la converſation ; & le chemin d'Ariadne ne ſe rapportant pas à celui des autres, elle prit congé de la compagnie : mais elle ne ſe put défendre de l'empreſſement de Célémante à la reconduire chez elle ; & il lui dit dans le chemin mille choſes ſi galantes & ſi agréables, qu'elle conçut pour lui toute l'eſtime que l'on peut avoir pour un Berger accompli. Il eſt même à croire que Célémante n'eût pû garantir ſon cœur des charmes inévitables de cette incomparable perſonne, s'il en avoit été encore le maître : mais de quelque feinte qu'il usât, Coris le poſſédoit trop, pour lui permettre d'en diſpoſer en faveur d'une autre.

Il ne ſe contenta pas d'avoir accompagné la belle Ariadne juſques chez elle : mais voulant pouſſer la gageure juſqu'au bout, & donner à Coris, s'il étoit poſſible, la jalouſie qu'il ſe doutoit qu'elle avoit voulu lui inſpirer, il ſortit le lendemain de Cénome à la pointe du jour, à deſſein d'aller faire ſa cour à Ariadne. Son deſſein fut interrompu pour quelques momens, par une rencontre à laquelle il ne s'étoit pas attendu.

Nous avons déja vu qu'Ergaſte étoit paſſionnément amoureux d'Aréliſe, & que cette Belle avoit une tendre amitié pour lui ? mais voulant bien être ſon amie, elle ne pouvoit ſouffrir que l'Amour s'en mélât. C'eſt la raiſon pour laquelle ils avoient à toute heure quelques démêlés : car quoi qu'Aréliſe fût ennemie de cette paſſion, elle avoit peine à voir qu'Ergaſte en conçût pour d'autres, ſoit par la pente naturelle qu'elle avoit à la jalouſie, ſoit parce qu'elle ſçavoit bien qu'il eſt impoſſible qu'une Maîtreſſe ne nous dérobe dans un Ami plus de la moitié de ſon inclination pour nous. Ergaſte d'un autre côté, ne pouvant ſupporter avec patience, qu'une Bergère qui ſe diſoit ſi fort ſon Amie, & qu'il aimoit ſi éperduement, n'eût aucune indulgence pour un amour auſſi réglé que le ſien, entroit ſouvent dans des dépits contre elle, qui lui faiſoient quelquefois chercher l'occaſion de s'en venger par les endroits qui lui étoient le plus ſenſibles ; & connoiſſant ſon foible au ſujet des ſentimens jaloux, il l'attaquoit ſouvent par là, fondé ſur ce que cette foibleſſe ſert ſouvent d'aiguillon à l'Amour ; & ſe ſoulageant de plus dans ſon malheur, par cette penſée, que ſi elle n'avoit pas pour lui tous les ſentimens d'une Maîtreſſe, elle en avoit au moins la ja-

louſie, qui lui prouvoit aſſez qu'il ne lui étoit pas indifférent.

Le ſoir du jour précédent, un peu après que Célémante les eut quittés, pour reconduire Ariadne, Aréliſe ayant répondu froidement à quelque choſe d'obligeant que lui avoit dit Ergaſte, il n'en fallut pas davantage pour les mettre mal enſemble. Il ne s'emporta pas néanmoins à des plaintes, comme il avoit quelquefois accoutumé de faire, & il la quitta, comme s'il n'en eût été nullement touché. Il affecta même de repaſſer un moment après devant elle; & paſſant plus loin, il avoit été ſe mettre aux genoux de Bélice, dans l'attitude d'un homme fort touché de ſa paſſion. Il ne l'étoit pourtant pas, & il ne lui parloit alors que du Berger Ariſtée, qui lui avoit fait ce jour-là confidence de ſes ſentimens pour elle; & il s'exprimoit avec d'autant plus d'action, qu'outre la généroſité naturelle, qui lui faiſoit ſervir ſes amis avec chaleur, il n'étoit pas fâché qu'Aréliſe crût la choſe autrement qu'elle n'étoit. Il ſe formoit même un plaiſir de lui faire le même tour de malice, où elle avoit engagé Coris contre ſon frère. Il n'en falloit pas tant pour exciter la jalouſie d'Aréliſe. C'étoit aſſez qu'Ergaſte eût paſſé près d'elle ſans s'arrêter, & qu'il en eût entretenu une autre:

ſon amitié étoit trop délicate, pour ſouffrir patiemment cette préférence. Elle s'étoit retirée ſi irritée contre lui, qu'encore qu'il fût venu la voir le ſoir même ; que par une eſpèce de remords, il lui eût raconté la choſe comme elle étoit, & qu'il crût l'avoir bien appaiſée, elle ne ſongea toute la nuit qu'aux moyens de s'en venger. Comme elle avoit eu pluſieurs fois deſſein de quitter le monde, & de ſe rendre Daphnide ; ne voyant rien qui pût affliger davantage Ergaſte, elle ſe prépara dès qu'il fut jour, à exécuter ſa réſolution.

Elle alla chercher Célémante ; & ayant ſu qu'il étoit chez Télamon, elle y paſſa, pour lui faire dire qu'elle ſouhaitoit de lui parler. Il en ſortoit, elle l'appela. Mon frère, lui dit-elle, je viens à vous comme au meilleur ami d'Ergaſte, pour vous communiquer un deſſein qui le regarde autant que moi. Mais ſortons du hameau, & tirons-nous à l'écart, pour n'être point interrompus. Célémante qui avoit accoutumé de les voir vingt fois le jour en de petits démêlés, connut à ſa mine, qu'il y avoit encore quelque noiſe entre eux, & qu'elle le cherchoit pour les accorder : car il étoit leur médiateur ordinaire ; & cela lui faiſoit dire quelquefois, qu'il jugeoit plus de procès lui ſeul, que tout le Sénat des Amphictions & des Aréopagites enſemble. Il étoit même ſou-

vent fort embarraſſé de ces querelles, encore qu'il aimât tendrement les deux querelleurs : ſur-tout, quand la négociation le détournoit de quelque partie de plaiſir. Auſſi reçut-il avec quelque chagrin la requête d'Aréliſe. En vérité, ma ſœur, lui dit-il, tu m'aurois fait un grand plaiſir, ſi tu avois pû demeurer encore deux heures en colère contre Ergaſte. Mon frère, reprit la Bergère, qui comprenoit cette raillerie, la choſe eſt plus ſérieuſe que vous ne penſez : auſſi puis-je vous promettre que c'eſt la dernière fois que je vous parlerai d'Ergaſte. Il traverſa donc le hameau avec elle ; & dès qu'ils ſe virent dehors : Mon frère, lui dit-elle, vous ſçavez quelle fut la réſolution que j'avois priſe à l'iſſue de la mort de Méliſée ; & que je ſerois Daphnide il y a long-temps, ſans les obſtacles qu'Ergaſte & vous y apportèrent, & ſans la complaiſance que j'ai eue pour tous les deux. Si j'ai péché en préférant la conſidération des hommes au ſervice d'une Déeſſe, j'en ſuis bien punie, par la manière injuſte dont Ergaſte en uſe avec moi. Je crois maintenant être quitte de ce que je devois aux premiers témoignages de ſon amitié, & qu'il n'aura pas lieu de ſe plaindre, ſi ſongeant à établir mon repos, j'exécute un deſſein que je n'avois différé qu'à ſa conſidération. J'ai été juſqu'à préſent aſſez bonne pour ne me

pouvoir réſoudre à lui cauſer cette affliction : mais j'ai bien lieu de croire qu'il s'en conſolera : auſſi-bien mon amitié ne lui ſuffiſant pas, il a fait un nouvel engagement, où il trouvera plus de conſolation qu'il ne lui en faut pour une perte ſi légére. Célémante ſentit alors ce qu'elle avoit d'abord tâché de déguiſer ; & comme il connoiſſoit aſſez l'eſprit d'Ergaſte, pour le juger incapable d'aucun changement : Ma ſœur, répondit-il, ſouffrez que je vous diſe franchement ma penſée. Entre nous, je crois qu'il y a un peu de folie dans tous les trois. Nous aimons vous & moi Ergaſte, & il nous aime auſſi tendrement : cependant, à nous voir enſemble, il n'y a perſonne qui ne nous prenne pour les plus grands ennemis du monde. Encore ſuis-je plus ſage que vous deux. Car je me ſuis tellement fait à l'humeur d'Ergaſte, que je ne me fâche plus contre lui : & quand nous conteſtons enſemble, ce n'eſt de ma part, que pour lui faire plaiſir, parce que ſans cela, vous & lui vous ne pourriez vivre. Mais à votre égard & au ſien, on devroit charitablement vous donner le fouet, comme à deux enfans, pour terminer vos diſputes. Non, mon frère, répliqua Aréliſe, je le dis ſans colère ; & vous ſçavez aſſez que le deſſein dont je vous parle, n'eſt pas l'ouvrage d'un jour. Vous connoiſſez le fonds de mon cœur, & le

peu de plaiſir qui m'attache au monde. Il me ſemble même entendre à toute heure le malheureux Méliſée, me faire des reproches de ce que j'y reſte. Ah ! ma chère ſœur, dit Célémante, c'eſt à préſent le moindre des ſoucis du pauvre défunt, & les Champs Eliſées, l'occupent aſſez par leurs délices, pour l'empêcher de penſer à vous. Croyez-moi, continua-t-il, ne précipitez point un deſſein ſemblable, & accordez quelque choſe à la ſatisfaction des deux perſonnes du monde qui vous aiment le plus. Je ſçais aſſez les ſentimens d'Ergaſte, pour être ſûr que rien ne le pourroit conſoler de votre perte, & au lieu d'un ami, j'en perdrois deux par votre faute.

Comme il parloit ainſi, il apperçut le Berger, qui ſortant de chez Télamon, & les ayant vûs de loin, venoit à eux. Aréliſe à l'inſtant voulut quitter Célémante, mais il la retint ; & la prenant par la main : Je ne prétens point, lui dit-il en riant, demeurer ſeul avec notre ennemi commun ; il faut que vous m'aidiez à m'en défendre. Ergaſte qui étoit aſſez près pour l'entendre, & qui reconnut à cette action, que la Bergère étoit mécontente de lui, en fut étonné, parce qu'il croyoit l'avoir pleinement appaiſée la veille. Il lui dit en ſouriant : Serois-je aſſez malheureux, belle Aréliſe, pour vous avoir fait faire cette nuit quelque ſonge qui vous eût

déplu ? Cette galanterie, & la manière enjouée dont il l'aſſaiſonna, fit croire à la Bergère qu'il n'étoit pas fort contrit de l'avoir déſobligée. Elle en fut piquée au vif, & fit un ſecond effort pour s'échapper des mains de ſon Frère. Mais voulant les racommoder avant de les quitter : Hé quoi, ma Sœur ? lui dit-il, prétendez-vous rendre inutile la peine que vous m'avez donnée de venir ici ? Mon Frère, reprit-elle, en eſſayant encore de ſe démêler d'entre ſes mains, vous ne faites pas à Ergaſte un auſſi grand plaiſir que vous le penſez. Il vous ſçauroit meilleur gré de me laiſſer partir & d'avoir lui-même la liberté d'aller chercher Bélice. Ces mots éclaircirent Ergaſte d'une partie de ſes doutes, & il comprit qu'Aréliſe étoit fort en courroux. Puis ſe tournant vers Célémante : O Dieux ! s'écria-t-il, a-t-on jamais rien vu de ſemblable ? Il faut l'avouer, continua-t-il, que tu as la Sœur la plus injuſte qui ſoit au monde. Ne ſuis-je pas à plaindre, de m'attacher à qui met ſon plaiſir à me perſécuter ? Je te prie, au moins, ajouta-t-il encore, d'écouter le ſujet de ſa colère. Non, interrompit agréablement Célémante, je ne puis être ton Juge, car je ſuis ta Partie ; & tu nous fais à tous deux tant de mal, que nous t'allons laiſſer là, & par dépit nous rendre Daphnides. Ah, Célémante ! dit Ergaſte, il y a de la

cruauté de me railler en l'état où tu me vois préſentement. Tu ſçais que quand Aréliſe eſt irritée contre moi, je ne ſuis capable que de déſeſpoir. Et vous Aréliſe, pourſuivit-il en lui tendant la main; en vérité, n'avez-vous point regret de me tourmenter ſans ſujet comme vous faites? Dites-moi quel ombrage peut vous reſter, après ce que je vous dis hier? Mais vous-même, répliqua la Bergère, n'êtes-vous pas l'homme du monde le moins digne d'avoir une amie comme moi? Hé bien, repartit Ergaſte, oſeriez-vous conter à votre Frère devant moi, le ſujet de plainte que vous croyez avoir de ma part? Non, dit-elle, car il eſt ſi foible, qu'il vous craint, & qu'il n'oſeroit peut-être vous condamner. Mais enfin, répliqua Ergaſte, ſuppoſé que j'aye de l'amour pour Bélice, ce que vous ſçavez bien ne pas être, pourquoi vous en fâcher? & quel droit auriez-vous de vous en plaindre, puiſque vous ne voulez pas que j'en aie pour vous? Aréliſe fut embarraſſée. Elle ſentoit qu'il y avoit de l'injuſtice dans ſon procédé: elle avoit même ſouvent peine à s'accorder elle-même ſur ce qu'elle vouloit de lui. Pour en ſortir avec un peu plus d'honneur, elle feignit que ſon chagrin ne venoit pas de ce qu'elle le ſoupçonnât d'avoir de l'Amour, mais de ce qu'elle étoit perſuadée qu'il n'en contrefaiſoit de la ſorte,

que pour lui faire dépit ; & le ſeul deſſein de fâcher un ami, ajouta-t-elle, eſt pire que des offenſes réelles. Vous êtes convaincue du contraire, Aréliſe, répondit Ergaſte, & que ce deſſein même eſt obligeant, quand il ne vient que d'un excès de notre amitié. Et l'amitié, reprit-elle, eſt elle-même un mal, quand elle tend à faire dépit à ce que l'on aime : alors ce n'eſt plus amitié, c'eſt haîne, puiſqu'elle en produit les effets. Ma chère Aréliſe, continua Ergaſte, il eſt quelquefois du devoir de l'amitié de faire du mal. N'avez-vous jamais vu quelque perſonne tombée en léthargie ? On la pince, on la pique, on la tourmente, pour la faire revenir à ſoi : plus on l'aime, plus on lui fait de mal. Voilà à peu près à quoi ſert le dépit dans l'amour & dans l'amitié, quand on tombe dans une certaine inſenſibilité comme vous.

Célémante prenoit plaiſir à les voir dans cette agréable conteſtation ; & la peur qu'il eut qu'elle ne finît bîen-tôt, l'obligea de leur faire naître l'occaſion de la prolonger. Après tout, ma ſœur, lui dit-il, je ne ſçaurois concevoir par quelle raiſon vous ne voulez pas qu'Ergaſte ait de l'amour pour vous, & pourquoi vous vous en fâchez, comme s'il dépendoit de lui de n'en point avoir ? Mais pourquoi, reprit-elle, trouve-t-il lui-même à redire

que je n'aye pour lui que de l'amitié, comme s'il dépendoit plus de moi de ſentir autre choſe pour lui ! Oui, belle Aréliſe, dit Ergaſte, il dépend de vous; & quand l'amitié eſt parfaite, il eſt aiſé d'en venir à l'amour, n'y ayant qu'un pas à faire de l'une à l'autre. Il eſt donc facile auſſi, répliqua la Bergère, de revenir de l'amour à l'amitié, n'y ayant pas plus loin pour y aller que pour en revenir. Non, répliqua le Berger, le chemin n'eſt pas le même, parce qu'il eſt bien plus naturel d'aller en avant que de reculer en arrière. Aréliſe fut quelques momens ſans repartir, comme pour ſonger à ce qu'elle avoit à répondre; puis reprenant la parole, avec une grace charmante, & qui forçoit d'avoir pour elle les ſentimens qu'elle défendoit : J'en ai, dit-elle, une raiſon plus convaincante que toutes les autres. C'eſt qu'ordinairement l'on a quelque but dans ce que l'on fait, & dans l'amour dont je me plains, il n'y en peut avoir d'autre que celui que je veux bien croire que vous n'avez pas, qui ſeroit de me déplaire. Car vous le ſçavez, que nous ne ſçaurions nous être autre choſe que ce que nous ſommes; & s'il y a quelque choſe à changer entre vous & moi, ce ne doit être que votre amour, qui troubleroit le peu de repos qui me reſte. Belle Aréliſe, reprit Ergaſte avec un ſoupir, il n'eſt pas

ici queſtion de ce que je dois, mais de ce que je puis faire. Si l'impuiſſance eſt de mon côté, votre amitié vous oblige d'autant plus à y compâtir, & à vous y conformer, qu'il eſt plus aiſé de s'accommoder à la foibleſſe d'un autre, que de l'égaler à nos forces.

En vérité, dit Célémante, je ne ſçais plus ſi je ne me rangerai pas à la fin du côté d'Ergaſte. Et vous, ma chère Sœur, continua-t-il, vous avez des façons inſupportables. Que vous importe après tout, qu'il ait de l'amour ou de l'amitié, puiſque dans l'un & dans l'autre, il reſpecte également votre vertu ? A-t-il beſoin de votre conſentement pour vous aimer ? & tous ceux qui vous aiment, vous en demandent-ils permiſſion ?

Ergaſte apperçut alors Philémon qui alloit chez Tarſis, & qui marchoit aſſez triſtement, rêvant ſans doute aux rigueurs de Céliane. Voulez-vous, dit-il à la Bergère, que nous nous rapportions à lui ſur notre différend ? Vous ſçavez qu'il eſt juſte & ſage ; & je gage volontiers qu'il vous condamnera. Voilà, reprit Aréliſe, une belle propoſition à lui faire ! Je m'engage, repartit Ergaſte, de la lui faire agréer de bon cœur. Ma chère Sœur, ajouta Célémante, tu ne peux choiſir de meilleur Juge ſur l'amitié, qu'un Berger qui ſçait bien la mettre en pratique ; & je ſuis ſûr qu'il s'en fera un vrai plaiſir.

Ils allèrent enſemble à ſa rencontre. Philémon les reçut avec ſa politeſſe ordinaire ; & après qu'Ergaſte l'eut prié de terminer un démêlé dont le repos de ſa vie dépendoit, Célémante, d'un commun accord, propoſa la queſtion en ces termes.

Cher Philémon, le Berger & la Bergère que je vous préſente, s'aiment il y a près de quatre ans : mais ils ont pris en aimant une différente route, ce qui fait tout leur tourment. Ergaſte aime ma Sœur de l'amour le plus violent & le plus parfait. Elle a pour lui l'amitié la plus tendre ; & contente d'une paſſion qui lui paroît ſi douce, elle ne peut ſouffrir d'être aimée autrement. L'un demande de l'amour, l'autre ne veut que de l'amitié, & ils s'adreſſent à vous, pour ſçavoir lequel des deux eſt obligé de s'accorder aux deſirs de l'autre ?

Philémon ſouriant à cette propoſition : Comment venez-vous à moi, leur dit-il, pour vous déterminer dans vos doutes, moi qui, comme vous le ſçavez, fais profeſſion de douter de tout, & de trouver de l'incertitude dans les choſes qui ſemblent les plus aſſurées ? Sur le doute même que vous me propoſez, j'en découvre déjà quatre. Je doute en premier lieu, s'il eſt juſte que l'un ou l'autre ſe conforme aux deſirs de ſon ami ; parce que je puis raiſonnablement douter ſi cela leur eſt poſſible ;

& ſuppoſé qu'il leur ſoit poſſible, je doute lequel eſt le plus aiſé & le plus louable. Ah, Philémon! s'écria agréablement Célémante, je ne m'étonne plus ſi leur guerre ne finit point, puiſqu'il y a tant de queſtions à démêler entre eux.

Il faut pourtant eſſayer à en venir à bout, reprit Philémon encore en riant; & pour commencer, il me ſemble que ſi pas un d'eux ne peut s'accommoder à la volonté de l'autre, pas un d'eux ne doit le faire; par cette raiſon, que ce qui eſt impoſſible n'engage à rien. Si l'un des deux le peut, je crois que celui-là y eſt obligé. Si la choſe eſt poſſible à l'un & l'autre, celui qui le fait le plus vîte, & de meilleure grâce, me paroît le plus eſtimable. Votre déciſion, reprit auſſi-tôt Ergaſte, eſt digne d'un auſſi ſage Berger que vous l'êtes: mais elle nous laiſſe encore dans notre difficulté: car chacun de nous prétend ne pouvoir faire ce que l'autre exige; & chacun de nous ſoutient que ſon compagnon le peut. En ce cas, repartit Philémon, il me ſemble que vous n'en êtes plus que ſur une queſtion de fait, qui dépend de ce que vous m'en voudrez apprendre vous-mêmes. Non, non, Philémon, reprit Aréliſe. Je prétens bien davantage; & je ſoutiens qu'Ergaſte m'a trompée, d'avoir changé en amour l'amitié qu'il m'avoit promiſe. Je l'ai reçu ſur

le pied de bonne amitié, de confiance, de tendreſſe, & je le croyois incapable de ſentir autre choſe pour moi. Et moi, interrompit Ergaſte, je prétens qu'Aréliſe m'a trompé elle-même, de ne m'avoir pas découvert tout à la fois ſes charmes. Tant qu'elle ne m'a paru qu'une des plus belles perſonnes du monde, mes yeux ſeuls en ont été éblouis, ſans endommager mon cœur, qui s'eſt toujours vu à couvert de ces ſortes d'attraits. Il m'étoit alors aiſé de me contenir dans les termes que me demandoit Aréliſe. Mais le tems m'ayant fait voir les beautés de ſon ame, j'aurois cru faire un crime de leur réſiſter; & quand je l'aurois même voulu, ma réſiſtance eût été vaine. Cela étant, dit Philémon, apprenez-moi préciſément tous les deux les conditions de votre marché. Il n'y en a point eu, répondit Ergaſte, & chacun les a ſous-entendues à ſa manière. Il n'y avoit point en effet de conditions à faire, reprit Aréliſe. Je n'ai jamais oui dire que ceux que nous voyons s'aimer de bonne amitié, ſi cordialement, & avec tant de perſévérance, aient commencé leur amitié par un traité; & je n'euſſe jamais cru en avoir beſoin avec Ergaſte, dont les ſentimens m'avoient toujours paru fort éloignés de l'amour. Il eſt vrai, belle Aréliſe, repartit Ergaſte; & je crois même que j'aurois achevé ma vie, à l'abri

l'abri de cette paſſion, ſi je n'avois trouvé en vous des qualités nouvelles, & de plus en plus aimables.

Mon cher Philémon, interrompit Célémante en l'embraſſant, en vérité je ne ſçais comment, avec tous tes talens, tu te démêleras de cette affaire. Ce que je puis dire, c'eſt que depuis environ quatre ans que je les entends, plus je les écoute, & plus je trouve qu'ils s'embrouillent; & je commence à croire que l'humeur contrariante d'Ergaſte contribue autant à ſon amour, que le mérite de ma ſœur. Mais comme je me vois inutile dans un procès où je ne ſuis ni Juge ni Partie, ne trouvez pas mauvais les uns & les autres que je me retire. En ce moment il les quitta, & prit ſon chemin vers la demeure d'Ariadne.

Cependant Philémon, qui malgré ſa propre inquiétude, ne pouvoit s'empêcher de prendre quelque plaiſir à l'agréable & nouvelle conteſtation d'Ergaſte & d'Aréliſe, qu'il ſouhaitoit de mettre d'accord, leur témoigna qu'elle méritoit bien qu'ils allaſſent s'aſſeoir en quelque endroit, pour entendre les raiſons de l'un & de l'autre. Ils ſe rendirent à ce deſſein ſous un gros arbre, dont l'ombre couvroit un grand eſpace aux environs; & ils s'aſſirent là ſur des ſiéges d'herbe & de mouſ-

ſe, que la nature ſembloit avoir pris plaiſir d'y préparer, pour trois perſonnes d'un mérite auſſi extraordinaire.

Fin du ſeiziéme Livre.

SOMMAIRE
DU DIX-SEPTIÉME LIVRE.

Arélise, Ergaſte & Philémon s'aſſeyent à l'ombre ſous un arbre & la Bergère raconte ſes aventures : Hiſtoire d'Arélise. *Son caractère : Elle eſt naturellement portée à la défiance & à la jalouſie. Malheureuſe dans ſes premières amours, elle ſe défend de répondre à la paſſion d'Ergaſte & ſe reproche la mort de Méliſée ſon Amant, que ſes injuſtes ſoupçons avoient conduit au tombeau. La fidélité qu'elle veut garder à ſa mémoire, ne lui laiſſe que de l'amitié à offrir à Ergaſte, qui au contraire exige d'elle de l'amour. Philémon, comme juge, ſans rien décider, leur conſeille de s'abandonner à leur deſtinée. Télamon inquiet de Tarſis le cherche & le trouve au tombeau de Zélie, embraſſant l'urne qui renferme ſes cendres, & faiſant retentir la grotte de ſes cris & de ſes gémiſſemens. Il l'arrache avec peine de ce lieu funeſte, & le mène voir Ariarate qui les retient à dîner.* (Sujet de la Vignette) *Ils s'entretiennent, pendant le repas, du projet de délivrer les Princeſſes Anti-*

gone & Troïade dans lequel Pyrrhus, à la tête d'une armée, doit les ſeconder. Les deux Bergers vouent au Prince leurs ſervices & ceux de leurs amis. Amalécinte découvre à Philetére, ſon nom, ſa naiſſance & ſes infortunes. Cette Reine rougit des libertés qu'elle s'étoit permiſes avec ce jeune Prince qu'elle croyoit une fille, & ne lui pardonne point de l'avoir induite en erreur. Cependant Philiſte & Télamon les réconcilient enſemble. Le vieil Oléarque, père de celui qui avoit trahi cette Princeſſe, lui apprend que Démotime a été la victime de la fureur du peuple indigné de ſa perfidie envers elle. Philetére ſenſible à l'amour & aux ſoins d'Amalécinte lui propoſe de la ſuivre à Mytiléne en lui laiſſant entrevoir l'eſpérance de lui donner ſa main & le deſſein de le rétablir ſur le trône de Chypre. Le Prince accepte avec tranſport, les offres de la Reine. Leur prochain départ, fait regretter à Télamon de ne pouvoir fortifier de leur ſecours le parti d'Ariarate.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

QUAND la Bergère & les deux Bergers eurent pris leur place, Philémon qu'ils avoient mis au milieu, adreſſant la parole à Aréliſe, témoigna qu'il étoit prêt à donner à ce récit tout le temps qu'elle ſouhaiteroit : de ſorte qu'Aréliſe bien-aiſe de juſtifier ſes ſentimens devant ce Paſteur, & de l'obliger à condamner ceux d'Ergaſte, le remercia de ſon attention par avance. Ce que vous me demandez, Philémon, lui dit-elle, ne peut être énoncé en

auſſi peu de paroles que vous pourriez peut-être le penſer : car il faudra, pour vous déduire mes raiſons, vous faire une partie de l'hiſtoire de ma vie. Je ſuis fâché, belle Arélise, répondit galamment Philémon, que vous ne m'en faſſiez attendre qu'une partie, c'eſt diminuer la ſatisfaction que j'aurois droit de me promettre du tout. Je n'en dirai que trop, ſage Berger, reprit-elle, pour vous faire convenir que mes malheurs ont peu d'exemples, & que vous ſeriez le premier à me blâmer, ſi malgré tout le mérite d'Ergaſte, je paſſois de l'amitié que je lui ai jurée, à l'amour qu'il demande de moi. Je ſens même que j'ai trahi mon devoir en quelque ſorte, en reſtant dans le monde, après y avoir perdu ce qui pouvoit ſeul m'y retenir avec plaiſir. J'ai eu cependant cette complaiſance pour mon frère & pour Ergaſte, & j'ai toujours plus ménagé leur repos que le mien. Elle parloit avec tant de grâce, & d'un ton de voix ſi touchant, qu'il falloit être Philémon, pour ne pas ſe livrer à l'amour qu'elle condamnoit ; & l'on peut dire qu'en cette rencontre, elle défendoit mieux la cauſe de ſon Amant que la ſienne.

HISTOIRE D'ARÉLISE.

PUISQUE vous voulez bien, ſage Philémon, dit-elle, avoir la patience de m'entendre, je

vous découvrirai ingénuement les ſecrets de mon cœur, & je ne vous diſſimulerai pas même mes foibleſſes. Pour vous faire voir que mon deſſein n'eſt pas de me flatter, je commencerai par relever un défaut, ſur lequel Ergaſte n'auroit pas manqué de vous prévenir contre moi, s'il eût parlé le premier. J'avoue volontiers, que comme j'aime mes amis tendrement, j'en ſuis auſſi un peu jalouſe, & que j'ai de la peine à ſouffrir qu'ils partagent leur cœur avec d'autres, parce que je leur donne le mien ſans réſerve. Je conviens auſſi que je ſuis naturellement défiante, & qu'ayant ſi fort entendu parler de la tromperie des hommes, je me plais à mettre la fidélité de mes amis à l'épreuve, & je ne diſconviens pas qu'en cela je ne leur faſſe ſouvent quelque injuſtice: mais ſi la modeſtie le permettoit, je pourrois dire en récompenſe, que je leur ſuis fidelle & ſincère; que je n'ai point de joie plus grande que de les ſervir, & que pour y réuſſir, ni mon bien ni ma vie ne me ſeroient d'aucune conſidération.

Il ſeroit ſuperflu de vous rappeler quelle eſt ma naiſſance: vous la ſçavez, & ce détail ne fait rien à la queſtion préſente. Vous vous ſouviendrez ſeulement, que quoique je ſois née au hameau, je fus cependant élevée à Gonnes chez une de mes tantes, appelée Mélénite, qui pouvoit paſſer pour une des premières de la ville, par le rang de ſon époux, &

par ſes manières qui la diſtinguoient de toutes les autres perſonnes de ſon ſexe. Comme elle avoit pour moi une amitié aveugle, qui l'empêchoit de me trouver le moindre défaut, elle ſe figura que l'âge me préparoit une grande beauté, & elle ne fit aucun ſcrupule de m'entretenir dans cette bonne opinion de moi-même, que je n'embraſſai que trop, pour mon malheur. Car prévenue de cette idée, je rejetai les propoſitions de quantité de Bergers conſidérables.

Le Prince Antipatre, frère du Roi Caſſander, qui régnoit alors en Macédoine, étant venu à Gonnes pour conſulter l'oracle de Jupiter Olympien, y fut ſuivi de toute ſa Cour. Léſiarque, en qualité de Gouverneur de la Province, prit les devans, & s'y rendit en diligence, pour faire les honneurs de la ville. Il s'en acquitta avec tant de ſoins & de magnificence, qu'Antipatre convenoit de n'avoir jamais rien vu de plus beau ni de plus galant. Comme ce Prince aimoit naturellement les Dames, Léſiarque envoya prier ma tante d'aſſembler chez elle ce qu'il y avoit à Gonnes de plus aimable; ce qu'elle fit avec autant de joie que de dépenſe : car elle n'épargnoit rien, quand il s'agiſſoit de flatter ſon ambition, & d'avoir le deſſus ſur les Dames de Gonnes, dont elle s'étoit attiré la jalouſie, non pas par ſa beauté, dont elle n'avoit aucune marque, mais

parce qu'elle étoit plus adroite qu'elles à faire les honneurs du pays, & que les étrangers s'adreſſoient toujours à elle, s'ils avoient quelque dépenſe à faire, ou quand il s'agiſſoit d'un divertiſſement public. Le compliment que lui fit Léſiarque, ne redoubla pas peu ſa vanité: mais ce fut toute autre choſe, quand Antipatre entrant dans la ſalle du bal, lui dit, que de pauvres pélerins comme lui devoient s'eſtimer bienheureux de trouver ſur leur route des Dames qui les reçuſſent auſſi agréablement qu'elle. Et moi, Seigneur, répondit Mélénite, je réputte à une grande gloire, qu'un Prince auſſi grand que vous l'êtes, veuille bien m'accorder l'honneur de contribuer en quelque choſe à ſes plaiſirs. Elle avoit fait préparer pour le Prince une place convenable à ſon rang, & elle avoit eu ſoin de placer aux environs ce qu'il y avoit de plus beau & de plus ſpirituel dans le bal. Mais tandis qu'Antipatre étoit occupé à rendre ſes civilités aux Dames, les Seigneurs de ſa Cour, qui étoit fort galante & fort nombreuſe, cherchoient des yeux ce qui reſtoit de plus belles perſonnes, pour ſe placer auprès d'elles. Il y en eut deux des plus qualifiés, qui portèrent en même-tems leurs regards vers l'endroit où je m'étois miſe avec de jeunes perſonnes de mon âge; & je fus fort ſurpriſe, de voir que c'étoit à moi qu'on en vouloit. Mais je le fus encore plus quand Mélénite me fit ſigne d'aller

à elle. Elle me prit par la main, & me préſenta à Antipatre, qui n'oublia rien pour faire croire qu'il me trouvoit belle, plus apparemment pour dédommager ma tante des ſoins qu'elle ſe donnoit de contribuer à ſon plaiſir, que par aucune raiſon qui le lui perſuadât. Il ne ſe contenta pas de m'avoir près de lui, & de m'adreſſer toutes ſes douceurs; mais appelant Léſiarque: Vous avez grand tort, lui dit-il, de ne pas vous prévaloir de ce que vous avez de plus rare dans votre province; & je crois qu'il n'y a qu'ici où ſe puiſſe trouver une beauté ſi accomplie. Comme ce Prince me retint auprès de lui, & que par reſpect, perſonne n'oſoit ſe mêler dans la converſation, Léſiarque s'adreſſant à ma tante: Convenez, Madame, lui dit-il, que nous avons tous les deux un grand ſujet de joie, vous d'avoir une ſi belle niéce; moi de me voir le Gouverneur d'une province où ſe rencontre une beauté qui feroit l'ornement de la Cour la plus auguſte. Pour vous faire mieux ſentir quel fut le raviſſement de Mélénite à un ſemblable compliment de ſon Gouverneur, il faut vous dire quelque choſe de la fortune de Léſiarque, & de ſon caractère d'eſprit.

Il étoit pour lors âgé d'environ cinquante ans: bel homme pour ſon âge; extrêmement propre & magnifique, iſſu d'une des plus nobles Maiſons, & l'une des perſonnes du mon-

de qui parloit le mieux & le plus facilement : libéral juſqu'à en être incommode ; car il falloit ſouvent en venir avec lui à des extrémités déſagréables, pour ne pas recevoir ce qu'il s'étoit mis en tête de faire accepter. Il avoit beaucoup d'eſprit, mais ſi bizarre & ſi colere, que ſouvent il portoit les choſes à la dernière violence. Il étoit Parent très-proche de Plouſiandre, qui pour lors étoit le Favori du Roi de Macédoine, & ſur lequel ce Gouverneur s'étoit acquis un tel empire, qu'il ne lui coûtoit qu'à former un deſir, pour faire tout fléchir ſous lui. Ce crédit lui valut l'alliance qu'il contracta avec le grand Caſſander, Couſin germain du Roi de Macédoine.

Vous jugez bien, Philémon, quelle figure fait dans une Province un homme de la hauteur & de l'autorité de Léſiarque, & quel empreſſement il y avoit à ſe procurer une bienveillance auſſi difficile à gagner que la ſienne : auſſi Mélénite ſe flattant avec quelque apparence de ſuccès d'y avoir part, ſe crut au comble de la félicité.

Pendant toute la ſoirée Léſiarque eut pour elle mille complaiſances, s'informant de la raiſon qui me faiſoit demeurer chez elle, & depuis quel tems j'y étois ? Il lui témoigna même ſouhaiter que je fuſſe compriſe dans tous les divertiſſemens où elle auroit part.

L'heure de ſe retirer étant venue, Antipa-

tre me dit adieu, en m'aſſurant de ſa protection dans toutes les choſes où je prendrois quelque intérêt ; & il n'y en eut pas un de ſa Cour, qui en ſortant, ne s'étudiât à me dire une douceur. Enfin chacun s'en alla extrêmement ſatisfait de l'aſſemblée, & du régal que leur avoit fait Mélénite. Antipatre partit le lendemain pour Athènes. Léſiarque l'accompagna beaucoup moins loin qu'il n'avoit crû, tant parce que le Prince l'en exempta, que parce qu'il ſentoit un commencement de paſſion qui le faiſoit éloigner de Gonnes avec quelque ſorte de chagrin.

Dès qu'il fut de retour, il envoya ſçavoir des nouvelles de ma tante & de moi, & fit dire à mon oncle, que l'on nommoit Ariſtandre, qu'il lui feroit plaiſir de le venir voir. Celui-ci le fit, plus par déférence que par empreſſement. Ennemi du faſte, que ſa femme aimoit aſſez pour lui, il priſoit peu ces honneurs que lui faiſoit Léſiarque, quoiqu'il fût preſque le ſeul à qui ce Gouverneur les accordoit. Léſiarque envoya auſſi ſçavoir de ma Tante, ſi ſes viſites ne lui ſeroient point importunes ; & vous remarquerez une fois pour toutes, que pendant quatre ou cinq ans qu'a duré le grand attachement de Léſiarque pour moi, il a gardé dans ſon procédé, la même civilité & le même reſpect qu'il obſerva dès le premier jour. Il ne s'en paſſoit preſqu'aucun,

qu'il ne vînt me voir; & ayant pris garde au commencement, que ſa converſation m'étoit à charge, il lia, pour me plaire, ſociété avec ce qu'il y avoit de plus enjoué & de plus brillant dans Gonnes, & il y fit naître tant de divertiſſemens, que toutes les autres Provinces en devinrent preſque déſertes. Ce n'étoit que Bals, Comédies, Ballets, Courſes de Bague, & autres Fêtes de cette nature, dont il falloit toujours que je diſpoſaſſe pour le choix: car comme j'en étois la cauſe, c'étoit à moi à en faire les honneurs; ce qui m'attiroit l'envie de toutes les autres, qui par leur âge, & par leur beauté déja formée, étoient plus en état que moi de profiter de ces plaiſirs. Je n'avois alors en effet que douze ans: mais il faut dire auſſi, que j'en paroiſſois avoir davantage; & j'ajouterai, que n'ayant vû auparavant que des hameaux, des Bergers & des houlettes, je n'en fus pas plus déconcertée, en me trouvant dans des Palais, & avec des Princes & des Têtes couronnées. J'abuſerois de votre patience, ſi je vous faiſois ici le détail d'une infinité d'aventures dont nos plaiſirs furent accompagnés, & des témoignages que je recevois chaque jour de la paſſion de Léſiarque, qui devenoit ſi violente, qu'elle m'étoit inſupportable, parce qu'elle m'ôtoit cette liberté ſi précieuſe à l'enfance.

Peu de temps après il tomba malade, & ſi

dangereuſement, que les Médecins, au bout de huit jours commencèrent à déſeſpérer de ſa vie. Le grand Prince Caſſander en fut promptement averti; & comme il y avoit, par l'alliance qui étoit entr'eux, de grands intérêts mêlés, il n'eût pas manqué de ſe rendre auprès du malade, ſi le Roi de Macédoine n'avoit eu des raiſons d'Etat, pour ne pas le laiſſer longtemps éloigné de ſa Perſonne. Caſſander ne put qu'y envoyer un autre en ſa place, & il choiſit pour cette commiſſion Méliſée, ſon Favori déclaré, & dont le mérite étoit généralement reconnu de tout le monde. Comme j'aurai à parler beaucoup de lui, il eſt à propos que je vous en faſſe le portrait. Il étoit d'une des premières familles; médiocrement riche: mais l'amitié du Prince avoit élevé ſi haut ſa fortune, qu'elle excitoit l'envie des plus grands Seigneurs du Royaume. Il n'y avoit point de parti illuſtre, qu'on ne ſe fût fait plaiſir de lui accorder: mais il n'y en avoit aucun qu'il n'eût refuſé, par l'averſion qu'il ſentoit en lui pour le mariage, & par la mauvaiſe opinion qu'il avoit de preſque toutes les femmes. Méliſée étoit pour lors dans ſa dix-neuviéme année: parfaitement beau, plus même qu'il ne convient à ſon ſexe. Sa taille répondoit à ſa beauté. Son air étoit galant; & ſa propreté, quoiqu'extrême, étoit ſans faſte. On peut dire que les qualités de l'ame ſurpaſſoient de beaucoup

celles du corps. Il étoit d'un eſprit auſſi complaiſant & doux, qu'il l'avoit pénétrant & vif; & orné de plus de connoiſſances qu'il ne s'en trouve d'ordinaire dans les perſonnes de ſa qualité. Une auſtère vertu & une probité incorruptible faiſoient ſon principal caractère; & quand il avoit donné ſa parole, rien n'étoit capable de l'y faire manquer. Parmi tant de qualités recommandables, il avoit un défaut, dont l'âge & la raiſon ne l'avoient pas encore corrigé. C'étoit d'être railleur; & comme il le faiſoit toujours avec agrément & fineſſe d'eſprit, qui en font mieux ſentir le coup, ceux qui étoient attaqués, & qui par égards ne pouvoient rendre le change, l'en haïſſoient davantage: mais c'étoit un goût de la Cour, qui avoit ſecondé ſon penchant. Au reſte Méliſée avoit beaucoup de valeur, exempte de ces airs fanfarons, toujours haïſſables; & vous jugez bien que ç'avoit dû être une qualité requiſe, pour gagner l'amitié du Prince Caſſander, qui, comme je vous l'ai dit, paſſe chez les Nations Etrangères, pour l'un des plus vaillans hommes du monde, & qui a fait à trente ans, ce que nous liſons des plus fameux Héros de l'Antiquité.

Méliſée eut ordre de partir en diligence, & de ne point quitter Léſiarque qu'en cas de mort, ou de guériſon parfaite. Que ſi le malade en revenoit, il fît tous ſes efforts pour le remener à Pelle, où le Roi faiſoit ſa réſidence;

& on le lui avoit preſcrit pour des raiſons trop longues à vous déduire, mais où je ne laiſſois pas que d'avoir part. Vous ſçavez que les perſonnes de ce rang ne font rien qui ne ſoit promptement divulgué; il ſemble même que l'on devine leur penſée. Le bruit s'étoit extrêmement répandu de l'amour que Léſiarque avoit pour moi. Antipatre & toute ſa Cour avoient parlé ſi avantageuſement de ma perſonne, que le Prince Caſſander & Plouſiandre avoient tout appréhendé de la paſſion & de l'humeur de Léſiarque: ils le croyoient capable de tout faire quand il aimoit, & en cela ils ne ſe trompoient pas.

Quand Méliſée arriva, il trouva Léſiarque à l'extrémité; & comme il n'étoit ni d'humeur ni d'âge à garder aſſiduement un malade, il chercha à ſe divertir, dans les momens où ſes ordres ne le rendoient pas néceſſaire auprès de Léſiarque.

Il y a à Gonnes, comme vous le ſçavez, des promenades qui n'ont point leurs pareilles en aucun lieu du monde. Tous les jours à l'entrée de la nuit, les Dames s'y rendent en troupes, & les hommes y ſont bien reçus. Méliſée en étant informé, & ayant une envie extrême de me voir, ſur ce qu'il en avoit entendu dire, ne manqua pas de s'y trouver, & parcourant, comme Etranger, les divers pelotons de Belles, réſolu de s'arrêter à celle qui lui plairoit le plus,

il vint enfin à nous ; après quoi il n'en chercha plus d'autre. Nous étions aſſiſes ſur le bord du Fleuve, & nous jouïons là à un jeu où l'un de la compagnie ſe leve, & va demander des conſeils aux autres. Après cinq ou ſix tours, un de la bande, dont le rang vint après le mien, plus hardi que nous tous, voyant Méliſée qui nous regardoit, lui demanda s'il vouloit l'honorer d'un conſeil ? Le meilleur que je puiſſe vous donner, dit Méliſée en me montrant, c'eſt de ne plus jouer avec cette belle perſonne, car je m'apperçois qu'il n'y a point de jeu avec elle. Après cette réponſe, il ſe retira.

Nous allames le lendemain Mélénite & moi chez Léſiarque, nous informer, comme nous avions coutume, de l'état de ſa ſanté. Méliſée ſe trouva alors avec celui auquel nous nous adreſſions chaque fois ; & pendant que ma tante entretenoit cet homme, Méliſée s'approchant de moi, & ſe reſſouvenant de mon nom, qu'il avoit entendu prononcer la veille : Seriez-vous bien affligée, belle Aréliſe, me dit-il, ſi Léſiarque mouroit ? Je ne pourrois l'être davantage, lui répondis-je : car outre qu'il ſeroit bien fâcheux de perdre un auſſi honnête-homme, c'eſt qu'il fait à Ariſtandre & à ſon Epouſe l'honneur de les aimer. Et vous, belle Aréliſe, répliqua-t-il, ne vous fait-il point le même honneur ? Il ſeroit mal-aiſé, repris-je, que leur étant ce que je leur ſuis, je ne partageaſſe pas

avec eux cet avantage. Mais s'il mouroit, continua Méliſée, n'auriez-vous d'autre regret de lui que celui qu'ils en auroient ? Ce ſeroit bien aſſez, lui repartis-je : car comme ils ont plus de jugement & de raiſon que moi, ils doivent mieux ſentir leur perte : mais le Ciel voudra bien qu'ils ne ſoient pas mis à cette épreuve. Ma tante ſurvenant rompit notre converſation.

Le ſoir nous retournames à notre promenade ordinaire. Méliſée y étoit déja quand j'arrivai ; & comme il m'avoit parlé le matin, il crut y être autoriſé le ſoir. Il m'aborda, & me dit, que Léſiarque ſe portoit un peu mieux. J'appelai auſſi-tôt Mélénite, comme plus intéreſſée que moi dans cette ſanté, pour lui en apprendre l'heureuſe nouvelle. Il me dit depuis, que cette action lui avoit fort plû, & qu'il avoit connu par là que Léſiarque m'étoit aſſez indifférent.

J'ai honte, ſage Philémon, de m'être ſans y penſer, étendue ſur des bagatelles, qui ne ſervent de rien au récit que j'ai à faire : car je ne veux vous rapporter que ce qui concerne l'Hiſtoire de Méliſée & de moi, & ſupprimer toutes les autres où il n'a point de part. Vous n'en êtes pourtant pas quitte, interrompit Philémon : mais il ne faut pas vous demander tant de biens à la fois ; retournons ſeulement à cette promenade où vous l'avez laiſſé.

Méliſée, continua-t-elle, voulant lier une converſation particulière avec moi, en fut empêché par deux perſonnes d'intérêts différens, avec qui je m'étois trouvée ce ſoir-là. L'une étoit une fille aſſez belle & bien faite, & qui auroit plû beaucoup, ſi elle en eût eu moins d'envie : mais elle ſe piquoit de bel-eſprit & de beauté tout enſemble : il n'en falloit pas plus pour être inſupportable. Elle s'imaginoit qu'étant une aimable perſonne, & avec cela des plus qualifiées de la ville, elle étoit chargée du ſoin d'en faire les honneurs, ſur-tout envers les étrangers. Elle crut que Méliſée s'étoit mépris en s'adreſſant à moi, & elle eut la charité de répondre en ma place à tout ce qu'il me diſoit. Elle fut en cela ſecondée par un petit homme de la compagnie, qui s'étoit aviſé de m'aimer, ſeulement pour qu'il fût dit qu'il étoit le rival de Léſiarque ; prétendant que cette concurrence le feroit connoître dans le monde. Méliſée s'en trouva ſi fort importuné, qu'il ne parla plus tout le tems qu'il fut avec nous, ſe contentant de ſe faire entendre par les yeux : mais c'étoit un langage inconnu alors pour moi. Je fis partie avec quatre ou cinq de mes compagnes, pour le lendemain, d'aller pêcher à la ligne. Nous nous le dîmes aſſez bas, pour en écarter les importuns. Méliſée qui étoit près de moi, l'entendit, & me dit d'un ton auſſi bas : Ne ſerai-je point,

belle Aréliſe, du nombre de ces fâcheux que vous banniſſez? Non, lui répondis-je; car je crois bien que vous vous en bannirez vous-même, par le peu de plaiſir que vous auriez avec nous. En vérité, lui dit cette fille qui l'avoit déjà interrompu, je trouve bien fauſſe l'idée qu'on m'avoit donnée des gens de la Cour, quand on me les dépeignoit comme des perſonnes auxquelles il eſt ſi difficile de plaire! Je vois avec plaiſir que Méliſée n'eſt pas ſi délicat, puiſqu'il s'amuſe à un enfant. On ne vous a point trompée, Madame, reprit Méliſée, quand on vous a dit que nous ne nous accommodions pas de tout le monde. A mon égard, j'ai conſervé ce bon goût, & je n'y déroge point, en préférant la converſation d'Aréliſe à toutes les autres.

Nous nous trouvâmes au rendez-vous le lendemain. Chacune de nous s'étoit placée ſuivant ſon goût, les unes dans des bateaux, d'autres ſur les bords du fleuve; pour moi, j'avois pris ma place ſur une petite langue de terre qui avance dans l'eau. A peine y fus-je, que Méliſée s'approcha de moi ſans que je le viſſe, par l'attention que je donnois à un poiſſon qui ſembloit chercher à ſe prendre. Belle pêcheuſe, me dit-il en m'abordant, voulez-vous bien que je vous aide, & que nous ſoyons de moitié? Je treſſaillis, & retirai ma ligne hors de l'eau; il remarqua même que j'avois du dépit

dépit de ce qu'il m'avoit interrompue, quoique j'euſſe eu ſoin de le ſaluer; & il me demanda s'il avoit été aſſez malheureux pour me faire manquer mon coup? Je lui répondis que cela étoit vrai; & que manquer le premier poiſſon qui ſe préſentoit, c'en étoit aſſez pour n'en plus prendre d'autres. Tant mieux, ſi cela eſt, reprit-il. C'eſt une marque que vous êtes née pour de meilleures conquêtes. Comme je n'avois que la pêche dans l'eſprit, je m'aſſis de nouveau, & je rejetai ma ligne. Il ſe plaça près de moi; & comme depuis la première fois qu'il m'avoit vue, il avoit toujours cherché l'occaſion de me parler, il ne voulut pas perdre celle-ci. Que je ſuis fâché, belle Aréliſe, me dit-il, d'avoir ainſi troublé votre pêche! Je voudrois vous faire accepter l'offre que je vous fais de ma perſonne, pour récompenſer la perte du poiſſon que vous alliez prendre. Ce compliment me parut une raillerie, & je n'y répondis que par une autre, en lui diſant que je ne prétendois pas faire une ſi grande fortune, & qu'une priſe de cette importance ne ſe faiſoit point avec une ligne. Vous n'avez que trop de ce qu'il faut pour en faire de plus conſidérables, répliqua-t-il, & vous ne connoiſſez guères vos forces, ſi vous ne vous croyez capable que de la priſe d'un poiſſon. Hélas! repartis-je, mes forces conſiſtent dans une ligne, dont je ſçais aſſez mal

me ſervir. C'eſt alors, me dit-il, que l'on fait de plus heureuſes priſes, quand on en a le moins de deſſein, & les grandes préparations y nuiſent quelquefois plus qu'elles n'y ſervent. Vous ſçavez même, ajouta-t-il, que la pêche dépend du haſard, & qu'il y a des jours où l'on prend plus qu'on ne voudroit, & où ſans expérience, on réuſſira mieux que ceux qui en ont fait le métier toute leur vie. Je le crois, lui repartis-je: mais outre l'adreſſe qu'il y faut, & qui me manque, je ne m'apperçois que trop de mon peu de bonheur. En quoi, reprit-il, pouvez-vous en avoir fait l'épreuve à l'âge ou vous êtes? Mélénite me l'a dit tant de fois, lui répondis-je, qu'il ne m'eſt pas permis d'en douter; & je vois de plus, qu'en toutes choſes mes compagnes réuſſiſſent mieux que moi. Il ne tiendra pourtant qu'à vous, répliqua-t-il que vous ne faſſiez aujourd'hui une priſe qui n'auroit jamais été en leur pouvoir. Bons Dieux! répliquai-je, que je vous aurois d'obligation, ſi vous pouviez me procurer ce petit avantage ſur elles, elles qui en ont ſi ſouvent ſur moi! En même-tems je lui préſentai ma ligne: mais comme il vit par-là mon innocence, il ſe voulut mieux expliquer, & il me dit: Ce n'eſt pas dans l'eau, belle Aréliſe, que vous ferez la conquête dont je parle; la terre pour cela vous ſera plus favorable. Comment, repartis-je, ce

n'eſt donc plus une pêche, mais une chaſſe que vous voudriez que je fiſſe ? Ce ſera ce qu'il vous plaira, me dit-il ; mais ſi vous le voulez, je vous répons d'une proie qui ſe viendra mettre d'elle-même en vos mains, & dont vous ſerez la maîtreſſe abſolue. Je compris à la fin ce qu'il vouloit que j'entendiſſe, & je crus qu'il étoit de mon devoir de n'en pas écouter davantage. Auſſi-tôt prenant prétexte ſur ce que ma place étoit malheureuſe, j'appelai mes compagnes pour me venir prendre dans leur bateau. Méliſée fut affligé de mon départ ; & il m'a dit depuis, qu'il ſe retira ſi plein d'amour, qu'il brûloit d'impatience de me revoir. Il m'en donna des marques : car je ne pouvois plus aller en aucun endroit, où je ne le viſſe. Mais je crus durant quelque-tems, que tous ces témoignages qu'il me donnoit d'une paſſion naiſſante, n'étoient que ceux d'une perſonne qui cherche de l'amuſement dans une province où ſes affaires l'obligent à reſter.

Pendant que Méliſée faiſoit tous ſes efforts pour me plaire, Léſiarque en faiſoit de pareils pour guérir. Dès que ſa convaleſcence lui permit de ſoutenir une converſation, il l'accorda à Méliſée avec plaiſir. Après s'être expliqué ſur le ſujet de ſon voyage, Léſiarque lui demanda s'il ne m'avoit pas vue ? Oui, lui dit Méliſée, & j'ai crû ne pouvoir rien faire qui vous

fût plus agréable, ni qui vous marquât mieux le reſpect que j'ai pour vous, que d'en rendre

Aréliſe. Hé bien, Méliſée, lui dit Léſiarque en l'embraſſant, la trouvez-vous belle? & jugez-vous que j'aie tort de l'aimer? Non, répondit Méliſée, pourvû que votre amour ait ſes bornes, & qu'il ne vous empêche pas de partir pour la Cour, dès que votre ſanté le pourra permettre. Il lui expoſa les ſecrets d'Etat dont il étoit porteur, & il ſe retira. Il me vint voir peu après; & m'annonçant le départ de Léſiarque dont il ne pouvoit ſe diſpenſer: ne ſerez-vous point fâchée contre moi, me dit-il, de m'être chargé du ſoin de l'emmener? Non, lui dis-je; & vous pourriez emmener tout Gonnes avec lui, que je n'en aurois pas le moindre moment de chagrin. En vérité, reprit-il, c'eſt pouſſer trop loin l'indifférence, & ſi je l'oſe dire, l'ingratitude. Quoi? n'auriez-vous aucun ſentiment d'amitié pour un homme qui meurt d'amour pour vous, & qui n'a rien oublié pour vous en donner des marques? Ma volonté lui en ſait gré, répondis-je, & voilà tout ce qui dépend de moi. Mais il dépend de vous de l'aimer, répliqua-t-il? Je vous avoue, l'interrompis-je, que je n'ai jamais queſtionné mon cœur au ſujet de Léſiarque: mais je ſais qu'il y en a d'autres que j'ai fait tout mon poſſible d'aimer, ſans avoir jamais pû en venir à bout; & cela m'a toujours fait croire qu'il ne

dépend pas de nous d'aimer ou de haïr. Il eſt vrai, me dit-il; mais il dépend au moins de nous d'avoir de la pitié ; & nous ſommes obligés d'en avoir, ſur-tout des maux que nous faiſons. Il vaut bien mieux s'empêcher d'en faire, repartis-je, que d'en avoir pitié quand on les a faits. Ah, belle Aréliſe ! continua-t-il, cela n'eſt pas plus en votre pouvoir, que d'aimer ou de haïr. Je ſuis même sûr que vous en avez fait depuis peu, que vous n'avez pas eu intention de faire; & ſi vous me demandez à qui, c'eſt à moi. J'avois bien oui dire, repris-je, que vous ſaviez railler agréablement : mais je croyois que vous m'épargneriez. Non, non, Aréliſe, ajouta Méliſée, je ne raille point avec vous, & l'affaire que je traite eſt la plus importante & la plus ſérieuſe que j'aurai de ma vie. Toutes mes actions vous l'ont dit depuis mon ſéjour à Gonnes ; permettez-m'en la déclaration de bouche. Je vous aime d'une paſſion ſi violente & ſi ſincère. . . . . Je ne jugeai pas à propos d'en écouter davantage ; & pour ſortir de l'embarras où j'étois : C'en eſt aſſez pour cette fois, lui répondis-je ; vous acheverez le reſte quand je vous en fournirai l'occaſion. Je le laiſſai à ces mots, fort touché, à ce qu'il me parut.

J'allai trouver Mélénite, pour lui rendre compte de cet entretien. Mon récit ne la ſurprit pas. Elle me dit que depuis long-tems

elle s'en doutoit, & que je ne devois pas être ſi fière : qu'un jeune homme n'offenſoit jamais une fille en l'aimant ; & qu'une perſonne du rang de Méliſée, faiſoit honneur à une fille comme moi. Elle me fit des leçons générales ſur la manière dont je devois me conduire avec lui, & avec tous les autres qui auroient à l'avenir quelque bonne volonté pour moi. Elle fut interrompue par un meſſage de Léſiarque, qui l'envoyoit prier d'aller l'aider à faire les honneurs de ſa maiſon, en faveur d'une Dame de qualité, & ſa parente, qui devoit le venir voir, & que le deſſein de prendre nos eaux, avoit amenée à Gonnes. Celui qu'il envoyoit à Mélénite, ajouta que ſon Maître ſe flattoit qu'elle n'iroit pas ſans ſa niéce. Nous allâmes donc rendre viſite à cette Dame : car vous ſçavez qu'il eſt d'uſage parmi nous, d'aller voir les premiers les étrangers. Nous trouvâmes Méliſée auprès d'elle, & il me parut que ce n'étoit pas la première fois qu'ils s'étoient vus. Ils s'entretenoient d'affaires qui marquoient une ancienne intelligence, & ſouvent ils ſe parloient bas. Je m'apperçus même, en pouſſant mon application plus loin, que Roſélie (ainſi s'appeloit cette Dame) avoit inceſſamment les yeux ſur Méliſée, & que quand il jetoit ſur moi les ſiens, elle lui marquoit par de certains ſignes, que cela ne lui faiſoit pas plaiſir. Après avoir remercié ma tante de

ſa viſite, elle lui demanda ſi elle ne vouloit pas qu'ils allaſſent enſemble viſiter Léſiarque ? Pour cette belle perſonne, dit-elle en ſe tournant vers moi, nous devons tous craindre que ſa vue ne s'oppoſe à la guériſon du malade. Je lui répondis, que ce malheur étoit plus à appréhender de ſa part que de la mienne. Elle étoit en effet très-belle, & il paroiſſoit qu'elle l'avoit été encore plus. Roſélie n'étoit ni grande ni petite : mais elle étoit dans ſa taille la perſonne du monde la mieux faite. Elle avoit un air noble & galant ; l'eſprit agréable & délicat, le teint fort beau ; & avec un peu plus d'embonpoint, elle eût été de ces beautés de réputation. Je vis aiſément, que mon compliment lui avoit plû : mais je m'apperçus qu'elle n'étoit pas contente que Méliſée m'eût préſenté la main, quand nous partîmes enſemble. Nous trouvâmes Léſiarque plus paré dans ſon lit, qu'il ne convenoit à un malade, & il ne ſe pouvoit rien voir de plus orné que ſa chambre. Il reçut Roſélie parfaitement bien : mais on remarqua qu'il me revit avec raviſſement. Sa joie parut juſqu'au tranſport ; & avec le plus grand eſprit du monde, il ſe trouva ſi embarraſſé, qu'il ne ſavoit guères ce qu'il diſoit. Il ſalua toutes les autres, & il me baiſa la main, diſant qu'il craignoit de me donner le mauvais air ; & ſe tournant vers Roſélie en me montrant, il lui

parla ſi avantageuſement de moi, qu'il ne me conviendroit pas de vous le rapporter.

Il queſtionna Roſélie ſur le ſujet de ſon voyage : mais comme c'étoit un ſecret, elle lui conta là-deſſus une hiſtoire faite à plaiſir. Elle étoit venue ſur l'avis qu'elle avoit reçu d'un des gens de Méliſée, qui lui étoit plus dévoué qu'à ſon Maître, qu'il étoit amoureux de moi. Elle aimoit depuis quatre ans éperduement Méliſée & elle en avoit toujours été aimée médiocrement. Ce n'eſt pas qu'il ne vécût avec elle d'une manière extrêmement polie ; & il paroiſſoit qu'il eût ſouhaité de faire plus pour elle, ou qu'elle en fît moins pour lui ; peut-être même faiſoit-elle le même ſouhait. Je ne ſus rien de toutes ces choſes, tant que Roſélie fut à Gonnes, & je n'eus connoiſſance de leur intelligence, qu'autant que j'en pus prendre à les voir enſemble, & du peu que m'en apprit Léſiarque. Il parut toujours beaucoup d'aigreur pour moi dans l'eſprit de Roſélie ; & il ſembla que les louanges qu'on me donnoit, lui cauſoient des chagrins cuiſans : mais elle me le cacha de ſon mieux par mille honnêtetés apparentes, ſur-tout devant Léſiarque, à qui même elle voulut faciliter l'occaſion de me parler en particulier. Il en profita, & me fit des plaintes de ma dureté pour lui. Il me dit, qu'il n'avoit eu aucune marque que j'euſſe été touchée de ſon mal ;

que j'avois été cependant le ſeul motif de la répugnance qu'il avoit eue à mourir. Des expreſſions ſi tendres & ſi préciſes, me jetoient dans un véritable embarras : car je ſuis née d'un caractère d'eſprit, qui ſelon les apparences ne changera pas tant que je vivrai : c'eſt que tout ce qui ne me plaît point, me devient odieux en fait d'Amour : auſſi n'ai-je jamais pû comprendre comment il ſe trouve des Coquettes ; & qu'une femme veuille faire un amas de cœurs, ſans en eſtimer la conquête. L'attachement de Léſiarque, & tous les ſoins qu'il ſe donnoit pour me plaire, auroient peut-être touché toute autre en ma place : ſi ce n'eût pas été pour contenter le cœur, ç'auroit été du moins pour l'enfler : mais je n'ai jamais été touchée d'aucune de ces vues. Auſſi je lui répondis d'une manière ſi ſéche, qu'il fut affligé de mon indifférence, juſqu'à en verſer des larmes. L'intérêt que Méliſée prenoit en notre converſation, fit qu'il s'en apperçut auſſi-tôt que moi ; & la peur qu'il eut que je n'en conçuſſe trop de pitié, l'obligea à s'approcher de lui. Seigneur, lui dit-il, je croirois m'acquitter mal de la commiſſion dont je ſuis chargé, d'avoir un ſoin particulier de votre guériſon, ſi je vous ſouffrois dans un plus long entretien avec une perſonne qui peut la retarder. Ah Méliſée ! s'écria Léſiarque, ſi vous n'avez que ces ſoins-là pour moi, vous réuſſirez plus à

avancer mes jours qu'à les prolonger; & ſi Caſſander avoit vu Aréliſe, je ſuis sûr qu'il auroit pour moi plus d'indulgence que vous, & qu'il me permettroit de préférer mon plaiſir à ma ſanté. Vous me donnerez, continua-t-il, une meilleure marque que vous vous intéreſſez à ma vie, en m'aidant à perſuader Aréliſe qu'elle ne peut ſe diſpenſer d'avoir quelque amitié pour moi. Je vous ferois tort à tous les deux, Seigneur, repartit Méliſée, ſi je croyois qu'en cela mon ſecours vous fût néceſſaire; & ſi Aréliſe n'étoit pas auſſi perſuadée qu'elle doit l'être de ce que vous valez, ce ſeroit mal prendre mon tems, que de lui en parler devant vous. Quand votre préſence ne lui ſera pas ſuſpecte, je rendrai à votre mérite toutes les louanges qui lui ſont dues. Allez, Méliſée, lui dit Léſiarque, & me laiſſez par pitié jouir encore quelques momens du bonheur d'être avec Aréliſe. Il me demanda ce que j'avois fait durant le cours de ſa maladie? & ſi l'intérêt qu'il croyoit que j'y avois pris, m'avoit fait donner quelque relâche à mes plaiſirs? Je lui dis qu'ils avoient tous été ſi médiocres, que ce n'auroit pas été lui faire un grand ſacrifice. Il me conta comme il n'avoit eu que moi dans l'eſprit; il me conta même juſqu'à ſes rêves cauſés par la fiévre, & où j'avois toujours eu part.

Roſélie & Mélénite viſitoient en attendant

les curioſités dont la chambre étoit pleine, tandis que Méliſée faiſoit ſon poſſible pour entendre ce que me diſoit Léſiarque. Cette inquiétude en cauſoit une ſi grande à Roſélie, qu'elle ne put s'empêcher de lui en faire quelque raillerie en préſence de ma tante; ce qui le piqua extrêmement; & il prit le moment que Mélénite jetoit les yeux ſur un recueil de vers de la main & de la compoſition de Léſiarque, où il y en avoit même quelques-uns pour moi, du moins y avoit-il mis mon nom. J'ignore, Madame, lui dit-il d'un air ſérieux, quel eſt votre deſſein, en me raillant devant Mélénite: mais je ſais bien que ſi cela vous arrive une ſeconde fois, je ne ſerai peut-être pas auſſi maître de ma colere, que je viens de l'être. Et vous, Méliſée, reprit-elle, croyez-vous que je puiſſe voir ſans douleur, que vous évitiez ainſi de me parler, & que vous n'ayez de plaiſir qu'à regarder ou à entretenir Aréliſe? & que quand vous ne pouvez l'un ou l'autre, vous ſoyez toujours inquiet ſur ce qu'on lui dit. Non, Méliſée, vous demandez des choſes au-deſſus de mes forces. Je ſuis accoutumée à vous aimer, ſans retour de votre part: mais je ne le ſuis point à vous en voir aimer une autre. Hélas! Madame, repartit-il, vous ne ſçavez que trop par vous-même, que l'on n'eſt point maître de ſon cœur. Le mien ne ſeroit qu'à vous, ſi j'avois pû en

diſpoſer, & perſonne au monde ne le méritoit mieux. Je ne ſais pas, dit Roſélie, en l'interrompant, ſi la raillerie a part à ce que vous me dites: mais je me flatte avec juſtice, qu'il n'y a pas de comparaiſon à faire entre une ſimple Bergère & moi. Je n'en ferois pas auſſi, Madame, répondit Méliſée, ſi les choſes étoient telles que vous les penſez. Ceux qui vous ont animée contre Aréliſe, auroient dû vous informer que la comparaiſon que l'on fait d'elle à vous, n'eſt pas odieuſe; & qu'il n'eſt point de nobleſſe plus ancienne & plus illuſtre que celle des Bergers de Tempé. Roſélie ne ſe rendoit pas avec plaiſir à ces prérogatives que relevoit Méliſée en notre faveur. Hé bien, lui dit-elle avec dépit, puiſqu'elle eſt avantagée d'une naiſſance & d'une beauté ſi précieuſes, pourquoi donc avez-vous honte que l'on ſache votre paſſion pour elle? & que craignez-vous d'en faire part à Léſiarque? Je veux en prendre moi-même la peine. Il ſera charmé d'apprendre que tous les honnêtes-gens rendent juſtice à un auſſi grand mérite. Faiſons mieux, Madame, repartit Méliſée avec aigreur, apprenons à Léſiarque tout ce que nous ſavons vous & moi; & nous verrons qui des deux s'y trouvera le plus intéreſſé. Il quitta Roſélie, d'un air indigné, & nous vint retrouver Léſiarque & moi.

Pour ne vous rien celer de tous les ſecrets

de mon cœur, il faut, ſage Philémon, vous en découvir un qui va bien vous ſurprendre. Je n'aimois pas encore Méliſée, je n'étois pas même bien réſolue à ſouffrir qu'il m'aimât: je ſentis cependant de ſi fortes inquiétudes en le voyant parler à Roſélie, & ſi long-tems, que je ne ſavois plus ce que je diſois à Léſiarque, ſur-tout après ce qu'il venoit de me communiquer, que depuis pluſieurs années, ils étoient touchés d'amour l'un pour l'autre. Je ne pus même m'empêcher d'en regarder plus froidement Méliſée, qui n'avoit garde de donner à mon changement une explication auſſi favorable. Il ſe figura, dans ſa ſurpriſe, que Léſiarque m'avoit enfin gagnée par ſes paroles.

On vint nous avertir qu'il étoit tems de nous retirer, & que le malade avoit même un peu de fiévre. Nous ſortîmes tous. Mélénite propoſa la promenade, & nous y embarqua pour plus long-tems que nous ne croyions. Roſélie fit ce qu'elle put, pour lier une converſation particulière avec Méliſée. Mélénite y contribua même ſans le ſavoir, par l'empreſſement qu'elle eut de s'informer de moi de ce que m'avoit dit Léſiarque: en ſorte que Méliſée ne put s'en défendre. Le haſard veut, lui dit-elle, que nous faſſions la paix; & il ſemble que vous devriez être las de m'en vouloir pour un auſſi foible ſujet. N'appréhendez rien de la menace que je vous ai faite. Je conſens que Léſiarque

ignore qu'il ait un auſſi redoutable rival que vous. Hélas ! continua-t-elle, ſi mon repos vous étoit auſſi cher, que j'ai d'attention pour le vôtre, nous nous épargnerions à tous les deux bien des chagrins. Je ſens plus que vous, Madame, reprit-il, la rigueur de mon étoile. Je voudrois même, aux dépens de ma vie, vous procurer ce repos que vous ſouhaitez. Il vous en coûtera bien moins, repartit-elle. Revenez à Pelle, fuyez Aréliſe ; & puiſque ſa préſence cauſe votre trouble, cherchez votre liberté ailleurs. Je ne l'aurois pas perdue, interrompit Méliſée, ſi j'étois en état de ſuivre votre conſeil.

Mélénite me quitta, & fut les rejoindre. Ma défiance naturelle ſembla me faire voir que Méliſée avoit du chagrin d'être interrompu ; & de dépit, j'affectai d'engager ma tante dans une nouvelle converſation avec moi. Il ne put s'empêcher d'en être en colere ; & il me dit que s'il me faiſoit obſtacle, il aimoit mieux s'éloigner. Je lui répondis, que la peur de troubler mal à propos ſon entretien, m'avoit fait retirer moi-même ; & je le lui dis d'un air ſi ſérieux, qu'il en fut inquiet, ne ſachant à quoi attribuer une froideur ſi ſubite de ma part. Ce qui l'affligea plus encore, c'eſt qu'il me vit pluſieurs jours de ſuite éviter avec ſoin l'occaſion de lui parler.

Léſiarque cependant ſe trouva fort mal de

l'agitation qu'il avoit eue : mais cet accident n'eut pas de ſuites dangereuſes. A meſure que ſa ſanté augmentoit, Méliſée s'en trouvoit plus à plaindre : car le tems de s'en aller s'approchoit par-là, & il n'étoit pas peu embarraſſé. Le ménagement qu'il falloit qu'il eût pour Roſélie ; la peur de ne pouvoir emmener Léſiarque, & de le laiſſer près de moi ; le chagrin de me quitter ; l'incertitude même où je le laiſſois ſur mes véritables ſentimens pour lui ; tout cela le jetoit dans un ſi grand trouble, que quand il ne m'en eût rien dit, je l'aurois aiſément remarqué. Il voulut enfin ſortir de cet embarras à quelque prix que ce fût, ce qu'il jugeoit ne pouvoir faire qu'en m'en parlant. Roſélie & Mélénite, par des intérêts différens, & plus encore par l'enchaînement de nos plaiſirs, ſe trouvoient liées l'une à l'autre, en ſorte qu'elles ne ſe quittoient preſque plus. Roſélie ayant ſouhaité de voir avant ſon départ, les plus belles Dames de Gonnes, ma tante les lui aſſembla dans un bal, où la dépenſe ne fut pas épargnée : mais ſi elle fut contente de cette magnificence, elle ne la fut guéres de la part de Méliſée, qui s'étant mis en tête de me parler dans le bal, n'eut d'application qu'à y réuſſir ; & je lui vis tenir avec toutes les Dames de l'aſſemblée, un procédé ſi contraire à ſa politeſſe naturelle, que j'en avois honte, quoique

j'en ſentiſſe une joie ſecrete dans l'âme.

Roſélie fut la plus maltraitée de toutes. Comme j'étois la Reine du bal, ma tante l'ayant voulu ainſi, je n'avois point de place qui me fût affectée. Roſélie ayant été priſe pour danſer, je me mis à la ſienne, & Méliſée s'approcha de moi, ſans que je puſſe honnêtement l'éviter. Cette Dame ayant fini ſa danſe, & revenant à l'endroit qu'elle avoit quitté : Si vous vouliez bien, Madame, lui dit-il aſſez haut, céder cette place à Aréliſe, je vous donnerois volontiers à l'avenir le choix de toutes celles qui dépendront de moi. Elle fut piquée de ce compliment, & ſe mit ailleurs, après avoir répondu quelque choſe de fort aigre ; ce qui m'obligea de la preſſer d'y revenir : mais les civilités que je lui fis, ne pouvoient la dédommager de cette mortification ; elle ne prit plaiſir à rien tout le reſte du ſoir ; elle rompit même l'aſſemblée de meilleure heure qu'elle n'auroit fait, ſous prétexte d'un violent mal de tête qui la tourmentoit à l'excès. Méliſée demanda à Mélénite en la quittant, la permiſſion de la voir le lendemain, ce qu'elle lui accorda avec joie.

Dès qu'il fut jour, l'Ecuyer de Roſélie lui vint dire qu'elle demandoit à lui parler, & qu'elle étoit actuellement dans le Temple, où elle l'attendoit. Il ſe trouva embarraſſé ſur ce qu'il avoit à répondre pour s'en diſpenſer. Il allégua

allégua qu'il avoit trouvé le ſoir, en arrivant chez lui, un ordre de Léſiarque, d'être à ſon réveil pour affaires importantes; & il recommanda à l'Ecuyer, d'aſſurer ſa Maitreſſe qu'il ne manqueroit pas de ſe rendre chez elle à une certaine heure qu'il lui marqua, & qui étoit celle où il prévoyoit ne me pouvoir voir.

Il s'ajuſta de ſon mieux, pour nous rendre viſite, & je fus ſurpriſe d'un ſoin auſſi nouveau pour lui : mais dans cette parure, il me parut le plus galant & le mieux fait des hommes. Il fut plus heureux qu'il ne penſoit. Mélénite étoit alors auprès de ſon mari, qui étoit tombé en foibleſſe, & dont il fut long-temps à revenir. On vint de ſa part faire ſes excuſes à Méliſée, & elle me chargea du ſoin de l'entretenir en attendant. Je me rendis à ſes ordres, & je vous dirai ingénuement que je n'y ſentis point de répugnance. Cependant, par un caprice dont je n'étois pas maîtreſſe, j'apportois toujours quelque obſtacle à ce qu'il vouloit me dire, & j'eus long-temps la malice de l'interrompre, en lui contant des choſes auſquelles il ne prenoit point de part. Enfin, laſſé de cette perſécution : Seroit-il poſſible, me dit-il d'un air paſſionné, que vous fuſſiez aſſez cruelle, pour rendre vains ces précieux inſtans que les Dieux m'accordent pour vous parler ? N'êtes-vous point laſſe des traitemens que vous me faites ſouffrir depuis quelques jours, ſans me dire en

quoi je les ai mérités ? & me puniriez-vous autrement, ſi j'étois coupable ? Comme j'étois bien-aiſe de ſçavoir la véritable ſituation de ſon cœur à l'égard de Roſélie : C'eſt tout le contraire, répondis-je, & je vous ai récompenſé, comme ſi vous étiez innocent. Pouvois-je rien faire de mieux pour vous, que de vous fuir, pour vous laiſſer plus en liberté avec Roſélie ? J'apperçus dans ce moment un portrait qu'il avoit au bras, & qui, ſans le regarder, & par la ſeule pente que j'ai à me figurer, ce qui me peut déplaire, me ſembla être celui de Roſélie. J'en eus un tel dépit contre Méliſée, que d'aimable qu'il m'avoit d'abord paru, il devint à mes yeux inſupportable. Quoique nourrie parmi des Bergères, ajoutai-je avec aſſez de fierté, je ſuis inſtruite des ruſes de la Cour ; & je vois avec plaiſir, qu'il n'eſt pas auſſi aiſé de me tromper que je l'aurois crû. Je ne ſuis pas d'humeur à me voir l'objet de vos railleries, & je vous prie à l'avenir de ne me rien dire, qui reſſente l'amour ou l'amitié : auſſi-bien ne ſuis-je pas aiſée à perſuader ſur l'un ni ſur l'autre, & Roſélie n'auroit qu'un demi plaiſir.

Pendant que je lui parlois, je le vis changer vingt fois de viſage. Enfin, reprenant la parole, il reprit bruſquement : C'en eſt aſſez, Aréliſe ; il ne vous falloit point de prétexte pour bannir un malheureux ; ou il en falloit un meilleur que celui dont vous vous ſervez. Vous avez

dû voir, continua-t-il, que Roſélie a ſur moi un crédit médiocre : mais j'ai la mémoire aſſez bonne, pour me reſſouvenir de votre converſation avec Léſiarque, & que depuis je vous ai paru l'homme du monde le plus odieux, & le plus digne de vos mépris. Non, répliquai-je ; & ſi l'entretien que j'ai eu avec Léſiarque, a cauſé quelque changement en moi, ce n'a pas été de m'inſpirer du mépris pour vous, ni plus d'amitié pour lui. Il eſt vrai qu'il a pû ſervir à me donner des connoiſſances que je n'avois pas, ſur les hiſtoires du monde. Eh ! belle Aréliſe, s'écria-t-il, vous n'auriez pas la peine d'apprendre par d'autres celles qui me regardent, ſi vous y vouliez prendre aſſez d'intérêt pour me permettre de vous les déclarer. Plût aux Dieux, que vous me donnaſſiez la permiſſion de vous découvrir les plus ſecrettes penſées de mon ame ! Non, répondis-je, je n'ai nulle curioſité de ſçavoir ce qui s'y paſſe ; je laiſſe à Roſélie l'honneur de poſſéder votre cœur tout entier, & je ſerois fâchée qu'on me ſoupçonnât de le partager avec elle.

Méliſée s'apperçut que de fois à autre, je jetois les yeux ſur le portrait qu'il avoit au bras, & il crut entrevoir la cauſe de mon chagrin, qui lui parut ſi bizarre, qu'il m'a dit depuis, qu'il penſa dès ce moment-là me quitter, pour ne me revoir de ſa vie. Mais il étoit lié par des chaînes trop fortes, pour les rompre ; & il ne

ſongea qu'à me déſabuſer de la penſée où je pouvois être, que Roſélie, pour ſe divertir, lui faiſoit faire ce perſonnage auprès de moi. Que je ſerois heureux, belle Aréliſe, reprit-il, ſi vos reproches n'étoient pas l'effet du deſſein que vous avez formé de me perdre! Qu'il me ſeroit aiſé de vous convaincre que je n'ai de paſſion & d'amour que pour vous! Comme il avoir pris garde à l'attention que j'avois eue à ce portrait, il ſe tournoit en parlant, de façon qu'il m'eût été facile de l'examiner, ſi je l'euſſe voulu : mais j'étois ſi prévenue de cette idée, que je ne fis que m'en fâcher davantage, & de ce qu'il oſât me parler encore d'amour, après le lui avoir défendu. C'en eſt trop, lui dis-je; & en même tems je le quittai. Il ſe jeta à mes pieds; & en me retenant par ma robe, il y accrocha adroitement le portrait, que je ne pus me diſpenſer de voir en l'ôtant. C'étoit à la vérité celui d'une Dame, mais qui ne reſſembloit en rien à Roſélie. Je fus confuſe en moi-même de ma préoccupation. Ma robe : lui dis-je, vous rend un mauvais office, & vous n'aviez peut-être pas envie que l'on connût cette peinture. Hélas! répondit-il en ſoupirant, j'aurois pû vous la montrer, ſans que vous en fuſſiez plus inſtruite. Il m'apprit que c'étoit le portrait d'une ſœur, morte depuis peu, & qu'il avoit aimée tendrement. Jamais détail ne me fit tant de plaiſir; & quoique je m'appliquaſſe à n'en

rien faire connoître, il me dit depuis qu'il s'en étoit apperçu dans l'inſtant avec bien de la joie. Je ne faiſois plus de ſi violens efforts pour m'en aller : mais mon oncle s'étant trouvé plus mal, m'y obligea, Mélénite m'ayant envoyé querir pour l'aider. Méliſée me dit en me quittant, que je n'allois pas ſecourir le plus malade.

En arrivant chez lui, le domeſtique que Roſélie avoit gagné, lui préſenta une lettre de ſa part. Il l'ouvrit avec inquiétude. Elle contenoit à-peu-près ces termes, dont je puis me ſouvenir, l'ayant eu long-tems entre les mains.

ROSÉLIE A MÉLISÉE.

Vous croyez peut-être, que je quitte Gonnes, parce que je ne puis plus ſupporter vos mépris. Non, Méliſée, ce n'eſt pas ce qui me fait partir. Je veux me venger de vous, & je n'en aurois pas la force, tant que j'aurois la foibleſſe de vous voir. Je vous ai promis de ne rien dire de vous à Léſiarque : mais je ne me ſuis pas engagée à ne lui point écrire. Je dois cette reconnoiſſance à l'obligeante maniere dont il m'a reçue, & je la dois encore plus à la façon dont vous me traitâtes hier au ſoir. J'en ai tout le reſſentiment que je dois, & je me ſens en état de ne l'oublier de ma vie.

ROSÉLIE.

Cette lecture anima Méliſée. Aſſurez Roſélie,

dit-il à celui qui lui avoit remis la lettre, que je ſuis bien content qu'elle m'offre elle-même le moyen de ne la plus voir ; & je vous ordonne, à vous, de ne paroître de votre vie devant moi, ſans un nouvel ordre.

Ses alarmes étoient encore plus grandes du côté de Léſiarque. Il étoit irréſolu s'il devoit ne le plus voir, ou lui avouer franchement ſa paſſion pour moi. Il ſe détermina à attendre ce qu'il lui en diroit lui-même. Il ne le trouva prévenu de rien : au contraire, Léſiarque l'engagea à lui amener dans le jour même Mélénite & Roſélie. Pour la derniere, lui dit Méliſée, cela me ſeroit difficile : car elle eſt partie ce matin, pour retourner à Pelle. Comment donc, reprit Léſiarque en riant, eſt-ce que la ſeule vue des eaux de Tempé l'a guérie, ſans qu'elle ait eu beſoin d'en prendre ? ou plûtôt, ne ſeroit-ce point la préſence de Méliſée qui auroit fait ce miracle ? Je ne puis dire au juſte, continua-t-il, ce qui en eſt ; mais je ne doute pas que vous n'ayez eu autant de part que les eaux à ſon voyage, & peut-être à ſon départ.

On lui vint dire dans le moment même, que l'Hôte de Roſélie demandoit à lui parler. Méliſée en conçut une inquiétude très-forte, croyant bien que cette emportée exécutoit ſa menace : mais il n'en eut que la peur ; & il fut bien content d'entendre, que tout le meſſage ſe bornoit

à de grandes excuſes que Roſélie faiſoit faire à Léſiarque, de ce qu'elle étoit partie ſans recevoir ſes ordres pour Pelle; mais qu'elle n'y avoit manqué, que parce que l'avis qui lui annoncoit la maladie de ſa mere, étoit fort preſſant. Léſiarque demanda à cet homme, en riant, s'il n'avoit pas au moins une lettre à rendre à Méliſée? & il lui dit, qu'en ce cas, il n'auroit pas la peine de le chercher ailleurs. L'autre lui répondit, qu'il étoit diſpenſé de ce ſoin, & qu'elle lui avoit déja été remiſe en mains propres.

En vérité, Méliſée, lui dit Léſiarque quand ils ſe virent ſeuls, votre diſcrétion m'édifie! Eſt-ce l'air de Gonnes qui vous a ainſi changé ſur le chapitre des femmes? ou Roſélie, en y venant, vous a-t-elle inſpiré plus de reſpect pour elle, & plus d'indulgence pour les autres? Je me ſerois pourtant fait un vrai plaiſir de vous remettre ſur l'article des Dames. Seigneur, repartit Méliſée, il me ſera toujours glorieux de contribuer à votre ſatisfaction: mais je croirois faire tort au choix qu'a fait de moi le Prince Caſſander pour traiter avec vous d'affaires plus ſérieuſes, ſi je ne pouvois vous faire voir, que la jeuneſſe n'eſt pas incompatible avec un eſprit ſage: auſſi n'eſt-ce qu'avec regret, que je me ſouviens de ne l'avoir pas toujours été. Ce n'eſt pas, continua-t-il, que j'aye en général meilleure opinion du beau ſexe: mais j'en con-

nois préſentement quelques-unes, dont je crois tout le bien poſſible ; ce qui me détermine à ne rien dire de mal de celles même de qui j'en pourrois penſer le plus. Le Prince Caſſander, répliqua Léſiarque, & les jeunes Seigneurs de ſa Cour, vous ont-ils vû dans ce louable deſſein ? Non, repartit Méliſée, mais ils ſeront témoins de l'exécution. Ainſi donc, pourſuivit Léſiarque, je ne dois pas me flatter de voir la lettre que Roſélie vous a écrite ? Non, Seigneur, répondit Méliſée ; & je ſuis au déſeſpoir qu'il y ait eu des temps où je n'en aye pas fait de ſcrupule. Mais les folies de ma jeuneſſe ne valent pas le ſouvenir que vous en avez ; parlons, s'il vous plaît, de choſes plus importantes, & qui de plus vous regardent. Il lui expoſa alors tout ce qu'il avoit ordre de lui faire ſavoir ; ce qu'avoit empêché juſques-là la maladie de Léſiarque. Celui-ci fut content de tous les articles, hors de la néceſſité qui lui étoit impoſée de retourner ſans délai à Pelle. Il s'écria vingt fois qu'il n'en feroit rien ; & Méliſée combattit ſa répugnance par mille raiſons, ſur leſquelles il n'y avoit pas de réplique. Auſſi Léſiarque n'en trouvant plus, lui dit d'un air touchant : Ah Méliſée ! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que d'aimer, & d'aimer Aréliſe, je ne ſais quelle ſituation ſeroit la vôtre, s'il falloit la quitter. Je me ſuis déja mis en votre place, repartit Méliſée ; & votre état me paroît ſi digne de pi-

tié, que peu s'en faut que je n'en ſouffre autant que vous. Mais plus le combat eſt rude, plus la victoire vous ſera glorieuſe ; & elle eſt d'un bien autre prix, quand on la remporte ſur ſoi, que ſur les autres. Un entretien ſi touchant les attendrit l'un & l'autre, juſqu'à en verſer des larmes. Léſiarque embraſſa mille fois Méliſée, charmé de la part qu'il prenoit au déſordre de ſon ame. Enfin ils ſe ſéparèrent ſans avoir rien conclu.

Je m'apperçois, Philémon, que contre mon deſſein ; je m'arrête ſur bien des choſes qui ne peuvent que vous ennuyer : mais elles me renouvellent un tems dont le ſouvenir m'eſt cher, & il me ſemble que je me ferois violence, en ſupprimant les moindres circonſtances où Méliſée a part. Dès qu'il ſera parti de Gonnes, l'hiſtoire ira plus vîte.

Jugez, belle Aréliſe, lui dit Philémon, par l'attention que je vous prête, ſi je ſuis digne d'une telle menace. Vous m'affligeriez au contraire ſi vous retranchiez quelque choſe d'un récit qui me plaît plus que tout ce que j'ai jamais entendu. Achevez, je vous prie, & menez Méliſée où il vous plaira, sûre que je le ſuivrai par-tout avec plaiſir.

Je vous le ferai voir, reprit-elle chez Mélénite, où il vint ſavoir des nouvelles d'Ariſtandre, qui commencoit à ſe mieux porter, & qui avoit ſouhaité de le voir avant qu'il par-

tît : car les intentions du Prince Caſſander, qui rappelloient Léſiarque, n'étoient plus un ſecret. Ce départ me rendoit plus triſte qu'à l'ordinaire. Il me ſembloit que j'euſſe été fort aiſe que Méliſée fût toujours reſté à Gonnes. Je trouvai même que les plaiſirs des filles de mon âge, ne m'étoient plus ſi agréables. La converſation ſérieuſe que j'avois toujours fort haïe, commençoit à me plaire ; & je ſentois que mon eſprit s'en rendoit capable. Enfin j'éprouvai de grands changemens en moi.

Méliſée nous apprit que Roſélie étoit partie pour Pelle ; ce qui étoit encore une nouveauté pour moi : mais quoiqu'il attribuât ce départ à la maladie d'une mère, qui en avoit été le prétexte, il ne me trouva pas fort diſpoſée à y ajouter foi. Je lui témoignai même un petit chagrin de ce qu'il ne vouloit pas m'en dire la véritable raiſon. Comme alors la compagnie étoit grande, il me dit, dès qu'il put s'approcher de moi, que quand il n'iroit que de ſa vie à me révéler un ſecret, je devois être sûre qu'il la haſarderoit plutôt que de ne pas m'obéir : mais qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à me déclarer des choſes qui pouvoient détruire le peu d'eſtime que j'avois pour lui. Quand je ſerai, continua-t-il, un peu mieux établi dans votre eſprit, je ſerai peut-être moins ſcrupuleux. Je compris ce qu'il vouloit dire, & ne l'en preſſai pas davantage : mais la ſuite de notre conver-

ſation me fit voir que j'avois eu tort de le ſoupçonner d'être amoureux de Roſélie, & plus encore d'avoir crû que c'étoit pour lui plaire qu'il avoit fait ſemblant de l'être de moi. Enfin je ne ſais ſi le tems me donna plus de créance en ſes paroles, ou ſi l'amour-propre dont je ne manquois pas, en fut cauſe; il eſt toujours vrai de dire que je n'avois plus tant de répugnance à me perſuader qu'il m'aimoit paſſionnément. Je lui ôtai cependant tous les moyens de me le déclarer; & il alloit s'en entretenir avec Mélénite, quand un de ſes gens lui vint dire, que Léſiarque le faiſoit chercher par-tout.

Il le trouva fort agité. Oui, Méliſée, lui dit-il dès qu'il entra, j'y ſuis réſolu; je conſens de quitter Aréliſe, & j'eſpere que je ſerai un jour en ma vie maître de mes volontés. Vous l'êtes dès-à-préſent, repartit Méliſée; & le Prince qui m'envoie, me déſavoueroit, ſi j'avois fait la moindre violence à votre inclination. Non, Méliſée, non, il faut partir, lui dit Léſiarque, & je ne demande pour tout délai, que le tems de prendre congé d'Aréliſe. Prenez-le en attendant de votre Maîtreſſe: car je ne doute pas que vous n'en ayez une: ſans cela, vos heures, dont je n'ai jamais eu que la moindre partie, n'auroient pas été ſi occupées. Vous avez dû voir, lui dit Méliſée, que quand j'ai crû ne vous être pas importun, j'ai ſû profiter de celles qui me donnoient l'avantage d'être avec vous;

& pour vous le montrer encore, c'eſt que je m'offre à vous accompagner chez Mélénite, où je vois que vous avez deſſein d'aller.

Léſiarque, après les premières civilités, pria ma tante de lui permettre qu'il m'entretînt en particulier. Nous nous retirâmes à quatre ou cinq pas d'elle ; & Méliſée eut de la joie de pouvoir lui parler en attendant. Il vouloit avant que de partir, lui découvrir les ſentimens de ſon cœur à mon ſujet ; lui demander la permiſſion de m'aimer, & de me faire ſavoir quelquefois de ſes nouvelles. Il s'exprima avec tant de franchiſe & de reſpect, que Mélénite en fut touchée, & qu'elle en conçut une nouvelle eſtime. Ils parlèrent à fond de l'amour que Léſiarque avoit pour moi, & de toutes les choſes où j'avois quelque intérêt.

Léſiarque me contoit tout ce que lui avoit dit Méliſée pour le faire aller à Pelle ; la peine qu'il avoit eue à s'y réſoudre à cauſe de moi ; & qu'il n'y auroit jamais conſenti, ſans une penſée qui lui étoit venue dans l'eſprit. C'étoit de me placer chez la Reine de Macédoine, ſous la conduite d'une de ſes parentes, qui en étoit Dame d'honneur. Cette propoſition me plut fort : car vous ſavez l'effet des nouveautés brillantes pour une perſonne de mon âge. Léſiarque ne fut pas moins content d'avoir trouvé le ſecret de me plaire par cet endroit. Méliſée, dont les yeux étoient toujours attachés

ſur moi, s'apperçut de ma joie, & il fut ſurpris de la ſatisfaction que je trouvois contre mon ordinaire, dans l'entretien de Léſiarque. Ce qui même l'inquiétoit le plus, c'eſt que Léſiarque, qui étoit entré avec toutes les marques d'une profonde triſteſſe, étoit paſſé tout à coup à une gaïté extrême. Il le fit remarquer à Mélénite, & ils ne purent s'empêcher l'un & l'autre de ſe mêler à notre converſation.

Mélénite témoigna avec reſpect la curioſité qu'elle avoit de ſavoir ce qui nous donnoit tant de plaiſir. Mais je ne pus la ſatisfaire pour le moment, Léſiarque ayant ſouhaité que Méliſée ne ſût rien de notre complot, qu'après ſon exécution; ce qu'il croyoit faire deux jours au plus après être arrivé à Pelle, en ſorte qu'il ſe flattoit de n'être pas un mois ſans me voir. C'étoit-là l'unique raiſon de ſa joie: mais j'en avois cinq ou ſix autres plus preſſantes, dans leſquelles il me ſembloit que Méliſée entroit pour la meilleure part, comptant pour beaucoup de le revoir à Pelle, capitale de la Macédoine avant que le ſiége du Royaume fût transféré à Theſſalonique.

Léſiarque ne put ſi-tôt ſe réſoudre à me dire adieu. Comme il ſe portoit parfaitement bien, il ne nous quittoit preſque plus, ce qui mettoit Méliſée au déſeſpoir. Mais comme il étoit plus familier dans la maiſon que Léſiarque, qu'on ne voyoit jamais ſans cérémonie, &

qu'il s'étoit fait aimer d'Ariſtandre auſſi-bien que de Mélénite, il y étoit reçu à toutes les heures où il pouvoit y avoir du monde; & il les épioit avec tant de ſoin, qu'il n'en perdoit pas une. Enfin la dernière arriva, où il fallut nous dire adieu.

Ce fut alors que je m'apperçus de la cauſe de tous ces changemens que je ſentois en moi; & je trouvai que mon cœur n'étoit pas auſſi inſenſible que je l'avois cru. Mais comme ces ſentimens me parurent indignes de ma fierté, je fis un ſi grand effort pour en ôter la connoiſſance à Méliſée, que j'en fus malade un moment après ſon départ : auſſi me dit-il en cette occaſion ce que l'amour le plus tendre peut mettre à la bouche d'un Amant. Il me réitéra les proteſtations de ſa fidélité, & de la durée de ſa paſſion. Il me pria de trouver bon qu'il m'en donnât des marques, & de lui permettre de me venir revoir. En un mot, il n'oublia rien de tout ce qu'on ſait dire, quand on a le cœur bien touché. Je ſoûtins tous ces aſſauts avec fermeté. Ses larmes même, qu'il verſa en abondance, ne me causèrent nul déſordre au-dehors. Mais, comme je vous l'ai dit, ma dureté apparente me coûta cher, & il me fallut pluſieurs jours pour m'en remettre.

Cet adieu de Méliſée m'endurcit ſi fort le cœur pour celui de Léſiarque, qu'à peine entendis-je la moitié des choſes qu'il me dit. Il

me parut pourtant qu'il s'appliquoit ma triſteſſe, & qu'il m'en ſavoit gré. Nous convinmes qu'il parleroit pour moi dès qu'il ſeroit arrivé ; qu'il m'en donneroit des nouvelles, & que je ferois agréer la choſe à ceux de qui je dépendois dans des affaires de cette importance, & qui n'avoient pas ſi fort abandonné ma conduite à Mélénite, qu'ils ne ſe fuſſent réſervé le droit de diſpoſer de ma perſonne. Léſiarque en partant, donna mille aſſurances d'amitié à Ariſtandre & à ſon épouſe, leur proteſtant qu'ils en auroient de ſi fortes preuves, qu'il ne leur ſeroit pas permis d'en douter. Il fit en effet pour Ariſtandre, à ma prière, une choſe qui marqua avec éclat la grande conſidération qu'il avoit pour moi.

Vous jugez en quel état je me trouvai après le départ de Léſiarque & de Méliſée. Car quoique le premier n'eût pas autant de part que l'autre à mon affliction, il entroit néanmoins pour beaucoup dans la perte de mes divertiſſemens. Il m'y avoit rendue ſi délicate, que tout ce qui donnoit du plaiſir aux autres, me devenoit importun. Cependant je n'étois pas la plus à plaindre. Léſiarque & Méliſée paſſoient plus mal leur tems ; & ſuivant qu'ils me le mandèrent, & par le rapport des gens qui les accompagnoient, jamais on ne vit deux perſonnes plus accablées de triſteſſe. Léſiarque remercia vingt fois Méliſée, de la part qu'il

lui voyoit prendre à ſa douleur, dont il ſe croyoit l'unique objet, & de la complaiſance qu'il avoit de lui parler de moi à toute heure.

Ils arrivèrent enfin à Pelle. Le Prince Caſſander voulut avoir une converſation avec Méliſée avant que d'entretenir Léſiarque. Il étoit déjà informé de ſes plus ſecretes démarches, & de tout ce qui s'étoit paſſé à Gonnes. Il commença par le railler de ſa paſſion pour moi, de la crédulité de Léſiarque, & du voyage de Roſélie. Mais il fut étonné que Méliſée ſe fît une affaire ſérieuſe, d'une galanterie qu'il lui faiſoit. Comme il aimoit extrêmement Méliſée, & qu'il ne vivoit pas avec lui comme un Maître, mais comme un ami particulier, il voulut ſavoir le détail de ce qu'il n'avoit appris que confuſément. Il lui dit, qu'il croyoit bien que pour m'avoir donné ſon cœur, il ne lui avoit pas ôté ſa confiance; & que pour le mieux exciter à la lui rendre, il alloit commencer par lui donner des marques de la ſienne. Il lui conta auſſi-tôt le plus particulier de ſes affaires, & lui fit part de ſes plus ſecretes penſées. Méliſée n'avoit garde de réſiſter à un ſi bel exemple. Il n'oublia rien de ce qu'il crut pouvoir ſatisfaire la curioſité de ſon Prince, & il lui parla ſi avantageuſement de moi, qu'il donna à Caſſander une extrême envie de me voir.

Léſiarque de ſon côté ne perdoit aucun inſtant pour me faire appeler à la Cour de Macédoine.

doine. La Reine lui accorda ſon agrément ſans difficulté, & il nous le fit auſſi-tôt ſavoir par un courier qu'il dépêcha vers Mélénite. Ce me fut une agréable nouvelle : mais je m'apperçus que ma tante n'y prenoit pas le même goût, par des raiſons qui lui faiſoient ſouhaiter que je reſtaſſe auprès d'elle. Elle affecta cependant d'en témoigner toute la ſatisfaction poſſible. Elle s'empreſſa même d'en rendre auſſi-tôt compte à Soſicle & à Arſine mes père & mère, qui étoient pour-lors à Lariſſe. Elle leur écrivit en des termes propres à les faire conſentir à ce voyage : mais je ne doute pas qu'elle ne les eût déjà prévenus ſur ce qu'ils avoient à répondre ; & que la perſonne qu'elle leur envoya n'aida pas peu à les en détourner. On nous rapporta qu'ils ne pouvoient y ſouſcrire ; & je reçus cette diſgrâce avec l'obéiſſance & la ſoumiſſion que je devois : mais je ne pus m'empêcher d'en être affligée. Mélénite écrivit à Léſiarque, & lui envoya la réponſe de Soſicle. Elle me fit écrire auſſi à ma manière accoutumée, c'eſt-à-dire, copier ſa lettre : mais ce que je fis de mon chef, ce fut de dire à l'envoyé de Léſiarque, que j'étois au déſeſpoir de ne pas aller à Pelle.

Léſiarque en fut bien plus en colère que moi, il penſa s'en prendre à Mélénite. Ce fut alors que l'abſence lui fit ſentir ce qu'elle a de plus affligeant, & il ſe repentit mille fois d'ê-

tre parti de Gonnes. Il fit deſſein d'y revenir, malgré toutes les raiſons qui devoient l'en empêcher, & qui étoient des plus importantes pour ſa gloire : car le Roi de Macédoine l'avoit choiſi pour commander l'armée. En un autre tems, l'honneur qu'il lui faiſoit de le préférer à tant d'autres qui avoient brigué cet emploi avec chaleur, l'auroit comblé de joie : mais ſon amour faiſoit alors ſon plaiſir & ſa gloire. Il ne put cependant ſe défendre de prendre le commandement de l'armée, dont il s'acquitta avec honneur, pendant huit ou dix mois qu'il fut en préſence de l'ennemi. Méliſée & lui ne manquoient pas de nous faire ſavoir de leurs nouvelles, & d'en demander des nôtres, & les chemins de Pelle à Gonnes étoient fréquemment battus par leurs couriers. Je ne ſavois preſque jamais ce que mandoit Léſiarque : mais je m'informois avec ſoin des nouvelles de Méliſée ; & il me ſembloit que j'aurois obéi volontiers à Mélénite, ſi elle m'eût ordonné de l'informer des miennes.

Durant cet intervalle, je devins fort grande, &, diſoit-on, fort belle : j'en eus du moins la réputation. Cette prétendue beauté me procura pluſieurs aventures, qui ſervent à ma gloire, ſi c'en eſt une, mais qui m'écarteroient du deſſein que je me ſuis propoſé, de ne vous entretenir que de mes malheurs. Je ne puis

néanmoins me diſpenſer de vous dire, qu'entre une infinité de perſonnes de qualité, que la ſituation & les plaiſirs de Gonnes y attiroient, il s'en trouva quelques-uns, qui malgré la diſproportion de leur fortune à la mienne, me demandèrent en mariage. L'affaire étoit trop importante, pour y donner tête baiſſée, & j'y trouvois en mon particulier plus d'un motif d'oppoſition. Outre une certaine fierté qui m'eſt naturelle, l'attachement que Léſiarque avoit pour moi, & une eſtime ſingulière que je conſervois pour Méliſée, m'avoient rendue encore plus délicate. Ce n'eſt pas que je cruſſe alors pouvoir être mariée à l'un ni à l'autre: mais l'amour-propre ſembloit me dire que je pouvois aſpirer à toutes choſes.

Parmi tant de perſonnes qui me firent l'honneur de m'aimer dans ce tems-là, il s'en trouva un enfin, qui ne me fut pas déſagréable; & vous juſtifierez mon choix, quand vous ſaurez que c'étoit Vélandre. C'étoit un des hommes du monde le plus beau & le mieux fait; d'une grande naiſſance, d'une bravoure extraordinaire; & peut-être avoit-il trop de cette bravoure: car il s'étoit attiré ſouvent par-là des affaires très-délicates. Il avoit beaucoup d'eſprit, & fort enjoué; quelquefois même un ſi grand brillant, qu'il en étoit incommode à ceux qui s'énonçoient plus difficilement que lui. Son père, mort depuis quelque-tems,

l'avoit laiſſé poſſeſſeur d'une fortune opulente, & tout contribuoit à le rendre un parti conſidérable. Il n'oublia rien pour me faire agréer ſa recherche, & ceux dont je dépendois y donnèrent les mains. Pendant que Sóſicle & Arſine ſe diſpoſoient à venir aſſiſter à nos noces, on jugea à propos de le laiſſer aller à Pelle, pour ſe munir de quelques écrits néceſſaires à la concluſion du mariage, ce qui ne pouvoit ſe faire que par lui. Il me quitta plus affligé qu'il ne convenoit pour une ſéparation qui ne devoit pas être longue; & il me ſouvient qu'il me dit, qu'il craignoit le préſage d'une auſſi grande douleur que la ſienne. Il ne ſe trompoit pas. A peine fut-il arrivé, qu'un de ſes amis l'alla voir, & lui parla d'un affront qu'il avoit reçu la veille, & du deſſein qu'il formoit d'en avoir raiſon. C'en étoit aſſez pour Vélandre, à qui le combat & la victoire avoient toujours été la même choſe. Il ſe trouva au champ de bataille, & fut fort ſurpris de ſe voir aux priſes avec le meilleur ami qu'il eût au monde. Ils firent d'abord quelque difficulté de ſe battre, ils ſe dirent des choſes fort tendres, ils s'embraſsèrent: mais enfin ils ſe battirent; & le premier coup qui fut porté, tua Vélandre ſur la place.

Vous jugez, ſage Philémon, quelle fut la douleur que je reſſentis à cette nouvelle. Ce qui m'accabloit le plus, c'eſt que je me regar-

dois comme la cauſe de ſa mort, puiſque j'étois celle de ſon voyage.

Cependant Méliſée, de qui je n'avois voulu recevoir ni meſſages ni lettres, dès que j'agréai les vœux de Vélandre, fut bientôt inſtruit de ce mariage, & il en fut inconſolable. Mais rien n'approche des tranſports de Léſiarque, qui pour-lors étoit revenu de l'armée. Il ne ſavoit ſur qui porter ſa rage; il étoit en colère de ce qu'avoit fait pour lui le Roi de Macédoine, il peſtoit contre la faveur de Plouſiandre, & ſe plaignoit à Caſſander du trop de ſoin qu'il avoit eu de ſon élévation. Enfin il ſe détermina à s'en venger ſur Ariſtandre & Mélénite, & à leur donner autant de marques de ſon indignation, qu'ils en avoient reçu de ſon amitié. A mon égard, il ſentoit, diſoit-il, qu'il me haïſſoit plus qu'il ne m'avoit jamais aimée. Nous fûmes pluſieurs compris dans cette diſgrâce: car comme on ne gardoit plus de meſures auprès de lui ſur mon chapitre, il ſut que Méliſée avoit été mon Amant. Il en fut ſi animé, qu'il fit ce qu'il put pour le perdre auprès de Caſſander: mais ce grand Prince étoit trop équitable, & Méliſée lui étoit trop cher, pour ne pas voir que la colère de Léſiarque faiſoit tout ſon crime. Méliſée me priva pour quelque-tems de ſon cœur; au moins ſa paſſion s'affoiblit tellement, ou s'y reſſerra ſi fort, qu'il n'en donnoit plus de

marques. Mais je n'étois pas assez favorisée du ciel, pour voir durer long-tems cette heureuse indifférence.

Léſiarque eut une joie extrême d'apprendre la mort de Vélandre. Il crut que tout ce qui me faiſoit du mal, étoit un bien pour lui. Il fit deſſein de revenir dans ſon Gouvernement, & de paſſer là quelques mois avec tranquillité: car il faiſoit ſon compte de ne me jamais voir, & de ne plus m'aimer. Le Prince Caſſander le croyoit comme lui, & il en réſiſta moins à le laiſſer partir. Mais l'amour n'en étoit pas d'accord, & il renverſe ſouvent des réſolutions mieux affermies. Sa venue alluma l'émulation de nos Dames. Il n'y en eut point qui n'aſpirât à remplir ma place. Iphis entr'autres, cette fille dont je vous ai parlé, & qui complimentoit ſi bien pour moi les étrangers, forma de grands deſſeins ſur ſa liberté, que Léſiarque favoriſa même, non qu'il en fût touché, car il avoit réſolu de finir ſes jours à l'abri de cette paſſion: mais il cherchoit à s'amuſer, & à me faire dépit. Il ne put cependant tenir en ma préſence, dès la première fois qu'il me vit. C'étoit à une promenade, où le beau tems avoit convié preſque toutes nos Dames. Il tenoit cette Iphis par la main, & j'entrevis qu'il eut vingt fois l'envie de la quitter, pour venir à moi. Je ſais du moins qu'il ne put s'empêcher de dire à tout

le monde, qu'il avoit été ſurpris de me voir ſi grande & ſi belle : (ce ſont ſes termes, dont je ne puis me diſpenſer de me ſervir.) Enfin il vint voir Mélénite, ils eurent de grands éclairciſſemens enſemble, ils devinrent meilleurs amis que jamais, & non-ſeulement Iphis fut oubliée, mais croyant apparemment me faire plaiſir, il y ajouta les mépris, ce qui la mit au déſeſpoir.

Léſiarque me trouvant donc mieux faite & plus formée, m'en eſtima & m'en aima davantage, & je fus fort ſurpriſe un jour, que Léſiarque étant avec Mélénite, elle me commanda de les laiſſer ſeuls ; & après quelques heures de converſation, de les voir concerter une lettre, & dépêcher un courier à Soſicle & à Arſine, qui étoient encore à Lariſſe ; avec ordre de faire toute la diligence poſſible, & d'obliger Soſicle & Arſine à une prompte réponſe.

Mélénite ne tarda pas à m'informer du deſſein où étoit Léſiarque de m'épouſer dans peu ; & qu'on avoit envoyé quérir Soſicle & Arſine, afin qu'il pût leur faire lui-même ſes propoſitions, qui ne paroiſſoient pas ſans quelque difficulté, par le ſecret qu'il en falloit faire, juſqu'à la concluſion du mariage de ſon fils, qui étoit près de s'achever avec un des premiers partis du Royaume, & auquel notre union n'auroit pas manqué de faire obſtacle. Il ſe

rencontra encore dans nos affaires une difficulté, qui ne ſe termina pas en un jour. Arſine ma mère, ne vouloit conſentir à rien, qu'elle ne vît les choſes aller comme elle les deſiroit, & comme elle eût pû l'exiger d'un parti égal. Elle ſouhaita même la préſence de quelques perſonnes, ſans quoi Léſiarque n'eût jamais tiré ſon conſentement. Mais la fortune ne me donnoit de ſi belles apparences, que pour ſe mieux jouer de moi; & elle ne laiſſa faire tous les préparatifs de mon élevation, que pour me faire tomber de plus haut. Léſiarque déjà âgé, tomba malade, & mourut.

Je ne m'arrête point aux déplaiſirs que cette mort me cauſa; j'ai de plus grandes pertes à vous raconter. En ce tems-là, l'on ſuſcita à Soſicle mon père, une affaire où il s'agiſſoit de tout ſon bien; ce qui l'obligea de nous envoyer ma mère & moi à la Cour, où elle devoit être décidée. Cette aventure qui affligeoit l'un & l'autre, me donna un ſentiment bien contraire; & je n'ai jamais ſenti tant de joie, ſans ſavoir préciſément pourquoi. Mélénite nous y accompagna. Nous ne fûmes pas long-tems à y faire des connoiſſances; ce qui me plaiſoit moins qu'à Arſine & à Mélénite, qui avoient du goût pour les divertiſſemens & pour le grand monde. Je fus conviée à un bal d'éclat. Chacun y demanda mon nom, & je vis une perſonne, qu'il me ſembloit connoître, plus em-

preſſée que les autres à le ſavoir. Je ne fus pas long-tems à me le remettre : car après ce premier moment d'incertitude, je reconnus que c'étoit Méliſée. Il ne tarda guéres plus à s'éclaircir ; & il me dit que ſon cœur l'avoit plus aidé en cela que ſes yeux. Il n'eut pas beſoin de me dire quelle étoit la joie qu'il avoit reſſentie : elle parut avec tant d'émotion, que chacun lui en fit la guerre ; juſqu'à la Princeſſe, qui lui demanda d'où il me connoiſſoit ? Elle en fut bientôt inſtruite par pluſieurs perſonnes qui avoient été témoins de ſon attachement pour moi.

Méliſée me revit donc, & s'enflamma de nouveau. Il avoit quelque ſorte d'engagment avec une Dame, qu'il laiſſa pour toujours, dès qu'il m'eut retrouvée : auſſi puis-je dire qu'il n'a jamais aimé véritablement que moi, & j'ai été ſa première & ſa dernière inclination. C'eſt une vérité, dont je n'ai jamais douté : mais la dureté de mon étoile n'a jamais permis qu'il eût la ſatisfaction de ſavoir que je lui rendois cette juſtice.

Permettez-moi, ſage Philémon, de donner quelque cours aux larmes que m'arrache le ſouvenir des cruels ſoupçons que j'ai eus ſans ſujet contre la fidélité d'une perſonne, qui juſqu'au dernier moment de ſa vie, me l'a gardée avec tant de ſcrupule. Aréliſe verſa quel-

que pleurs en cet endroit; puis elle reprit ainſi ſon diſcours.

Du moment que Méliſée m'eut revue, il ne diſcontinua pas de me rendre des viſites; & il s'en acquitta ſi fréquemment, que le Prince Caſſander s'apperçut de ſon manque d'aſſiduité à lui faire ſa cour; & ne le trouvant même preſque plus dans les endroits où il avoit coutume de ſe rendre, il lui en parla, avec la même bonté qu'il avoit fait au retour de ſon voyage de Gonnes: mais il lui trouva plus de réſerve qu'auparavant. Il jugea par-là de la violence de ſon amour, & il voulut enfin me voir.

Comme il y avoit tous les ſoirs Comédie chez la Princeſſe, Méliſée, pour ſatisfaire le Prince, me fit lier une partie avec une des filles de la Reine, pour nous y trouver le ſoir même. Il ordonna ma parure, & me pria de ne rien omettre de tout ce qui pourroit contribuer à me rendre aimable aux yeux de ſon Prince. Il m'aida lui-même, & il me diſoit cependant: Plaiſe aux Dieux que les ſoins que je prens ne me ſoient pas nuiſibles! Il ſe repentit même de m'avoir ſi bien ajuſtée, quand arrivant à la Comédie après moi, il connut, aux manières du Prince, qu'il me trouvoit fort à ſon gré. Hé bien, Seigneur, lui dit-il en s'approchant de lui, que dites-

vous de mon choix ? J'ai peur, répondit le Prince, de n'y trouver que trop de raiſons. Car enfin, continua-t-il, ſi je devenois amoureux d'Aréliſe, nous ſerions l'un & l'autre à plaindre. Comme ma vie eſt à vous, reprit Méliſée, je vous ſuis trop redevable, pour ne pas la ſacrifier à vos plaiſirs. Et moi, répliqua le Prince, je ſais ce qu'il faut faire pour la conſerver. Il ne put pourtant s'empêcher d'avoir les yeux attachés ſur moi tant que dura le ſpectacle. Méliſée à la vérité n'eut pas lieu d'être jaloux : mais je crus devoir l'être, parce qu'il me parut avoir eu pendant la repréſentation, de grandes familiarités avec une aſſez belle perſonne qui étoit près de lui. Je m'en alarmai ; & ſans l'éclairciſſement que j'eus là-deſſus avec cette fille de la Reine, qui m'apprit que la perſonne en queſtion étoit la Maîtreſſe déclarée d'un de ſes plus intimes amis, j'aurois mal paſſé le reſte de la ſoirée, & Méliſée s'en ſeroit peut-être reſſenti.

Son eſtime & ſa paſſion pour moi, montèrent enfin au point, qu'il voulut m'en donner des preuves infaillibles ; & ayant demandé à ma mère la permiſſion de m'entretenir en particulier, il me propoſa de s'unir à moi par le mariage. J'eus peine à le croire, par rapport à la réputation où il étoit de ne s'attacher à rien, & à tant de Partis conſidérables qu'il avoit refuſés : mais il m'en parla d'une manière ſi

ſincère, que je me laiſſai perſuader. Il me pria de lui permettre d'en inſtruire Arſine, à qui la propoſition plut extrêmement; & il fut conclu, pour des raiſons importantes à la fortune de Méliſée, que la choſe ne ſeroit ſçue que de nous, & de la fille de la Reine, dont j'ai parlé. J'avoue que les qualités aimables d'un Amant ſi accompli, & ſur-tout la préférence qu'il m'accordoit ſur tant d'autres, me touchèrent de reconnoiſſance & d'inclination : mais les Dieux qui ne me deſtinoient pas au repos, ne m'y laiſſèrent pas long-temps.

Méliſée avoit une mère fort âgée, qui l'aimoit avec tendreſſe, & dont il attendoit de grands biens. Comme elle ne pouvoit pas être long-tems loin de lui, elle ſe rendit à Pelle, dans la réſolution de le marier. Elle apprit d'abord l'aſſiduité que ſon fils avoit pour moi, & elle en fut inquiéte. Elle ſut que les Dieux m'avoient aſſez mal partagée des biens de la fortune, & elle n'oublia rien pour le détourner de ſon attachement, juſqu'à le menacer de le deshériter, s'il perſiſtoit dans ſa paſſion. Je conviai Méliſée à ſe rendre aux deſirs de ſa mère, quoiqu'en cela mon cœur démentît mes paroles; & je me flattois même de n'être pas obéie : auſſi en étoit-il bien éloigné. Nous convinmes cependant, à force de le lui dire, qu'il s'exemteroit de me voir ſi fréquemment. Je lui avois impoſé cette loi, qu'il ne ſubiſſoit

qu'avec une extrême répugnance : Je ne pus cependant m'empêcher de concevoir du dépit, de ce qu'il exécutoit ſi bien mes ordres. Quand on eſt vraiment touché, diſois-je en moi-même, on ne déguiſe pas ſi aiſément ſa paſſion. Ce qui contribua le plus à me troubler, c'eſt que Méliſée m'étant venu voir un ſoir, y apporta un chagrin profond : à peine me dit-il quatre paroles, & il ne fit que rêver. J'ai ſu depuis, que c'étoit l'effet d'un déſagrément qu'il avoit eu dans la journée : mais je ſavois déja qu'il avoit vu quelques jours auparavant une jeune perſonne nouvellement arrivée à Pelle, & dont la beauté faiſoit du bruit. On ne m'avoit point dit qu'elle fût ſa parente ; on m'avoit ſeulement appris qu'ils s'aimoient beaucoup. Ma jalouſie envenima ces viſites. Je ne doutai point qu'il n'en fût épris, & que cette paſſion naiſſante ne l'eût empêché de me parler de la nôtre. Quand il revint le lendemain, dans un moment où j'étois ſortie, on lui remit de ma part un billet que j'avois laiſſé pour lui, avec la clef de mon cabinet. Voici ce que je lui marquois.

ARÉLISE A MÉLISÉE.

Comme ce n'eſt pas apparemment pour m'entretenir que vous venez me voir, mais pour y rêver peut-être avec plus de liberté que vous ne feriez chez vous, je

me ſuis déterminée à vous laiſſer libre, juſqu'à ce que vous y ayez fait vos méditations. Quand on a vû le jour d'aimables perſonnes, on eſt bien-aiſe d'avoir la ſoirée, pour en rappeler les agréables idées, & je me ferois ſcrupule de les interrompre par un objet importun. Je vous aurois délivré plutôt de cet embarras, ſi j'en avois été avertie : mais au moins vous voyez que je me corrige, pour vous laiſſer le repos que vous ſouhaitez.

ARÉLISE.

Méliſée ayant lû ma lettre, deviña bien-tôt ce que je voulois dire. Il avoit aſſez connu mon humeur par lui-même, & par ce que je lui en avois dit, pour comprendre que ſes viſites chez cette parente, & le ſilence qu'il avoit gardé la veille, m'avoient piquée. Il monta dans mon cabinet, & me fit cette réponſe que j'y trouvai.

MÉLISÉE A ARÉLISE.

VOUS me l'aviez bien dit, Aréliſe, que vous étiez d'une étrange humeur ! J'ai paſſé plus d'un an à vous jurer que je vous aime, ſans avoir réuſſi à vous le faire croire : j'ai paſſé un jour ſans vous en parler ; & vous m'accuſez déja, comme ſi je ne vous aimois plus ! Etes-vous donc ſi peu aimable, qu'il faille des années pour vous perſuader qu'on vous aime ? & qu'il ne ſoit beſoin

que d'un moment, pour vous perſuader le contraire ? Hélas ! puiſqu'un ſi long-tems a ſuffi à peine à vous inſtruire de mon amour, il falloit du moins un ſiécle pour vous prouver mon indifférence ; & vous n'en auriez pas même dû croire ma bouche, puiſque vous ne l'aviez pas crue quand je vous parlois de ma paſſion. Si les viſites que j'ai rendues ces jours-ci, vous ont été ſuſpectes, il m'eſt aiſé de les juſtifier : mais je ne puis ſouffrir que vous vous plaigniez de mon ſilence : car on n'eſt pas guéri, pour ceſſer quelquefois de ſe plaindre ; & l'on n'en eſt que plus malade, quand on perd la parole.

MÉLISÉE.

Je ſouhaitois qu'il ne fût point coupable ; & par cette raiſon, je me le perſuadai facilement. Il me fit entendre le lendemain, que cette fille étant ſa parente & ſon amie, il avoit jeté les yeux ſur elle, pour remettre l'eſprit de ſa mère, qui eût bien voulu la lui faire épouſer. Je diſſipai alors mes ſoupçons ; & me faiſant intérieurement une forte leçon ſur le tort que j'avois, je me crus en état de n'en plus concevoir à l'avenir. Mais qu'il eſt difficile de ſurmonter un penchant naturel ! Je vous ennuyerois trop, ſage Philémon, ſi je vous rapportois les différentes alarmes que je lui cauſai ; & par combien de défiances mal fondées je méritai que les Dieux m'en punîſſent.

Pour mieux cacher ſon engagement avec

moi, je voulus, par l'autorité qu'il avoit bien voulu me donner ſur lui, qu'il feignît de l'amour pour quelque autre. Il connoiſſoit ma défiance, & il appréhendoit que ma propoſition, s'il l'exécutoit, ne ſervît à augmenter ſes peines: auſſi y réſiſta-t-il tant qu'il le put; ſans compter qu'il avoit une extrême répugnance à parler autrement qu'il ne penſoit. Voulez-vous, me diſoit-il, que j'aille aux pieds d'une belle, offrir des reſpects que je vous ai conſacrés? & que j'employe à la trahiſon, les expreſſions dont je me ſers pour vous expoſer la plus violente & la plus ſincère des paſſions? De quel ſecours me ſeront-elles, quand vous les verrez prodiguées à d'autres que je n'aime point? Croyez-vous d'ailleurs que je réuſſiſſe au perſonnage que vous me faites faire contre mon gré, & où vous ſavez que je ne ſuis ni accoutumé, ni propre?

Malgré ces raiſons, la néceſſité de nos affaires, & mes ordres l'y firent réſoudre. Mais pour m'ôter tout ſujet d'ombrage, il voulut que je lui déſignaſſe la perſonne à laquelle je deſirois qu'il s'attachât. Je lui en nommai une, jeune & belle, & qui me ſembla d'autant plus propre à notre feinte, qu'il n'étoit pas difficile de la perſuader qu'on l'aimoit. Je fus préſente à cette entrevue. Comme il la connoiſſoit particuliérement, il ne devoit pas avoir peine à entrer en matière. Il ſe mit auprès d'elle: mais comme

comme ſi ſa complaiſance s'étoit épuiſée par cette démarche, il fut long-tems ſans lui parler, & il ne rompit le ſilence que pour lui dire, qu'Arſine devoit être bien contente d'avoir une fille comme moi. Ce compliment me ſurprit autant qu'elle. Elle lui répondit aſſez bruſquement, qu'il étoit vrai que j'étois fort belle, & qu'elle s'étonnoit, qu'ayant eu tant de places à choiſir, il n'eût pas pris la meilleure. Méliſée ſentit ſa faute; & pour la réparer, autant que pour me plaire, il ſe fit effort, & lui dit tout ce qui ſe peut imaginer de plus doux & de plus obligeant. Mon imagination en fut bleſſée, & il me ſembla, ſur-tout une autre fois que je le vis auprès d'elle, qu'il s'en acquittoit trop bien pour une feinte, & que ce qui n'avoit été au commencement qu'un jeu, devenoit ſérieux. Honteuſe de mes extravagances, j'évitai de lui parler le ſoir même qu'il vint me voir, & je feignis pour cela une indiſpoſition, qui m'avoit fait mettre au lit. Il envoya le lendemain, dès qu'il fut jour, ſavoir de mes nouvelles. Je lui fis dire que j'étois mieux, & qu'il me verroit l'après-dinée chez la perſonne que je lui avois donnée pour maîtreſſe. Il s'y rendit avant moi; & quand j'arrivai, il ne put s'empêcher de me témoigner les inquiétudes où il s'étoit trouvé la nuit à mon ſujet. Comme je n'étois pas encore tout-à-fait revenue de mon dépit, je lui

répondis aſſez froidement. Il crut que c'étoit pour contribuer à la feinte dont nous étions convenus. Dans cette penſée il retourna vers ſa belle, qui ayant remarqué que j'étois chagrine, m'en demanda le ſujet. Je lui dis que je venois d'apprendre l'éloignement d'une de mes amies. Elle repartit d'un air railleur, que j'étois bien tendre ! Comme j'étois déja animée de dépit contre elle, je lui répliquai par une bruſquerie, qui l'embarraſſa d'autant plus que ſe piquant de bel eſprit, elle ne trouvoit pas auſſi promptement qu'elle eût voulu, un trait aſſez vif pour me mortifier. Méliſée crut bien faire de la ſoulager dans cette rencontre. Il prit par malheur la parole pour elle; & je vous avoue encore ici ma foibleſſe. Quelque préparée que je duſſe être à la feinte, je ne pus qu'être fâchée qu'il eût pris parti contre moi. J'obligeai même ma mère à quitter la compagnie, ſur quelque prétexte d'indiſpoſition. Arſine avant que de rentrer chez elle, viſita avec moi en paſſant une perſonne de ſes amies, où ſe trouvoit preſque toujours ce qu'il y avoit de beau monde, & où par conſéquent ſe débitoit le plus de nouvelles. Nous y en apprimes une qui ne ſervit pas à me remettre l'eſprit. Il y fut dit, que le Prince Caſſander avoit réſolu le mariage de Méliſée avec une des plus riches héritières du royaume, & que cette alliance étoit même

néceſſaire pour le bien de ſes affaires, par des raiſons que mon émotion m'empêcha de comprendre.

Méliſée vint nous voir le ſoir, comme il avoit accoutumé. Il avoit en main quelques vers nouveaux, qu'il avoit trouvés trop jolis, pour ne pas m'en faire part. Il me trouva plus triſte qu'à l'ordinaire, & il en fut inquiet : mais ce fut bien pis, quand en lui prenant ce papier : Eſt-ce là, lui dis-je, votre contrat de mariage avec celle que vous donne le Prince Caſſander ? Je ſuis toute prête à y ſigner, ajoutai-je. Il ne falloit pas me celer ſi long-tems une affaire auſſi avantageuſe pour vous ; & vous avez mal jugé de moi, ſi vous avez cru qu'il fallût des précautions pour me faire agréer cette nouvelle. Ah ! cruelle Aréliſe, reprit-il, ne ceſſerez-vous jamais de me perſécuter ? Eſt-ce là ce que mérite ma paſſion & ma perſévérance ? Quoi ? dans le tems même où je renonce à ma fortune, où je me brouille avec mon Prince, où je déſobéis à ma mère, vos ſoupçons prennent plaiſir à démentir les preuves autentiques que je vous donne de mon attachement pour vous ? Craignez, craignez que les Dieux irrités, ne puniſſent votre ingratitude. Il me conta dans le moment ce qu'il avoit fait pour moi, & qui paſſoit l'imagination. Il me repréſenta l'intérêt qu'avoit le Prince à mettre cette héritière en des mains ſûres, & tout ce qui lui avoit été

dit pour l'y diſpoſer ; quelle réſiſtance il avoit apportée aux prières & aux menaces de ſa mère ; & que tout cela n'avoit pû faire la moindre impreſſion ſur lui : qu'il s'étoit contenté de faire ſon devoir à mon égard, ſans m'en rien dire, pour éviter les ordres que j'aurois pû lui donner du contraire.

Je vous avoue, Philémon, que je me ſentis touchée de ces paroles ; je lui demandai pardon de mes extravagances, & j'en fus ſi affligée, que j'eus beſoin qu'il me conſolât.

Nous vêcumes quelques mois en paix. Mais les Dieux ne m'ayant pas fait naître pour en jouir long-tems, notre repos fut troublé par l'ordre que reçut le Prince Caſſander, d'aller commander l'Armée de Macédoine. Méliſée l'y ſuivit, & il y eut une des plus conſidérables charges, dont il s'acquita en Capitaine conſommé.

Je dois paſſer ſous ſilence la douleur dont nous fûmes ſaiſis l'un & l'autre en nous quittant, pour vous entretenir d'un plus grand ſujet d'affliction, dont cette ſéparation étoit le préſage. Méliſée en pourſuivant les ennemis avec trop de chaleur & d'imprudence, fut bleſſé, & fait priſonnier. Son plus grand ſoin fut d'empêcher qu'on ne le dépouillât, non pour ſauver des habits qu'il priſoit peu, tout magnifiques qu'ils fuſſent, mais par rapport à mon portrait, qu'il regardoit comme la ſeule

conſolation qu'il auroit dans ſa priſon. Le ſort des armes ne le permit pas ; & la peinture en parut ſi belle à ceux qui l'eurent en partage, qu'ils le jugèrent digne d'être préſenté à un des premiers Officiers de l'armée ennemie.

Il tenta toutes les voies poſſibles pour ſavoir de mes nouvelles, & pour m'en donner des ſiennes. Après bien du tems, il y en eut une qui réuſſit. On nous avoit aſſuré qu'il étoit mort ; & elle vint à propos pour empêcher que je n'en mouruſſe moi-même. A peine pouvois-je croire un écrit, qui me rendoit ſûre de la conſervation de ſes jours. Le tems & mes ſouhaits me le perſuadèrent. Nous trouvâmes enfin différens moyens de nous écrire : mais une aventure nous en ouvrit agréablement les chemins.

Méliſée avoit perdu mon portrait ; & croyant ne pouvoir ſe paſſer d'une repréſentation, qui dans ſa diſgrace auroit ſuppléé en quelque manière à l'original, il avoit demandé par grace la viſite d'un ſavant Peintre. On lui en amena un des plus célèbres ; & ce qu'il fit le prouve bien : enſorte que la choſe ſeroit incroyable à toute autre qu'à moi qui en ſuis inſtruite. Sur le rapport que lui faiſoit Méliſée de mes traits, il exécuta un portrait tout-à-fait reſſemblant. Il en peignit ſix de ſuite en différentes attitudes, & tous ſi juſtes, que l'Officier même, à qui le premier avoit été remis, ſe trouvant chez le

même Peintre, & y voyant quelques-uns de ces portraits, fut frappé de cette reſſemblance, & plus encore de la manière dont il apprit qu'ils avoient été faits. Il voulut voir Méliſée, & conçut une nouvelle eſtime, & une tendre amitié pour lui. Il adoucit même autant qu'il le put les rigueurs de ſa priſon, & facilita ſi bien les moyens de nous donner de nos nouvelles, qu'il n'y avoit pas de jour que je n'en reçuſſe. Cet incident me rendit même favorable la mère de Méliſée. Je réuſſis à m'en faire aimer, au point qu'elle ſouhaitoit de m'avoir pour Bru, autant qu'elle l'avoit autrefois appréhendé. Mais ſon grand âge, altéré par les chagrins qu'elle avoit eus tant qu'elle avoit crû ſon fils mort, la réduiſirent à l'extrémité. Ses amis repréſentèrent ſi vivement au Roi, la joie qu'elle auroit de voir Méliſée avant de mourir, qu'il conſentit à l'échange qu'avoient demandé les ennemis; & Méliſée arriva aſſez-tôt pour avoir la triſte ſatisfaction de la voir expirer entre ſes bras.

Maître de ſes volontés, & d'une ſucceſſion abondante, il ne négligea rien pour notre mariage. Nous en faiſions les préparatifs, quand un ſoir qu'il étoit dans l'humeur la plus gaie, où je l'aye jamais vû, & que nous faiſions enſemble d'agréables projets ſur la vie que nous voulions mener, nous entendimes un grand bruit ſous les fenêtres de ma chambre, & vi-

mes entrer des gens effrayés, qui lui crièrent: Sauvez-vous, notre maître eſt pris. Au milieu de cette alarme, nous comprimes par des mots entremêlés de cris & de plaintes, que le Prince Caſſander étoit diſgracié, & qu'il falloit que ceux qui étoient à lui, ſe ſauvaſſent pour ſes propres intérêts, & ſur-tout Méliſée, qui tenoit de lui trois des plus conſidérables Places des Frontières de la Myſie.

Je ne puis vous exprimer ma douleur à cette nouvelle. L'arrêt de ma mort m'eût été plus doux que l'idée de ce funeſte voyage. Mais j'enviſageois le péril où Méliſée ſe mettoit en ne partant pas. Grands Dieux ! que devins-je en ce cruel moment ? Quels gémiſſemens, quel déſeſpoir de part & d'autre ! Il me dit dans ce fatal adieu, tout ce que le déſordre où il ſe trouvoit, lui put permettre ; & il me laiſſa dans un accablement pitoyable.

Je croyois Méliſée parti, & je comptois déja ſes pas, quand un quart d'heure après je le vis rentrer. Mon cœur ſe trouble de nouveau au ſouvenir des tranſports de joie que j'eus dans cette rencontre. Bons Dieux ! dis-je en moi-même, ſeroit-il ſurvenu quelque heureux incident, qui rompît ſon voyage ? Hélas ! ma joie ne dura guères. Quelque danger que je courre, me dit-il en m'abordant, il faut que je vous voye encore. J'avois même oublié de vous parler d'une choſe, d'où dépend & mon repos &

ma vie. Souvenez-vous à jamais, belle Aréliſe, de ce que je vais vous dire ; & que la prière que je vous fais en ce moment, ne parte jamais de votre eſprit, ſur-tout durant mon abſence. C'eſt, continua-t-il, de ne jamais douter de ma fidélité, quelque apparence qui vous ſéduiſe, & quoi qu'il puiſſe arriver au monde ; & de vous défaire pour une bonne fois de toutes ces défiances, qui nous ont fait à tous les deux tant de peines. Vous ſavez à quel point je ſuis ſenſible aux moindres de vos reproches, & à quel déſeſpoir ils m'ont ſouvent porté. Ce ſeroit bien autre choſe, ſi vous m'alliez accabler de ces alarmes dans le cours de notre ſéparation, qui ne permettroit pas de me juſtifier. Je ſuccomberois infailliblement à ma diſgrace, ſi vous ajoutiez à la rigueur de notre abſence, celle de vos ſoupçons & de vos froideurs. Songez-y bien, ma chère Aréliſe. Je ſuis encore à tems de vous renouveler les proteſtations de mon amour : marquez-moi préſentement quels gages & quelles aſſurances vous voulez que je vous en donne ; afin que quand je ſerai parti, il n'y ait plus entre nous ni doutes ni ſoupçons. Hélas ! vous êtes-vous jamais apperçue, qu'aimable, & aimée comme vous l'êtes de tous ceux qui ont eu l'honneur de vous voir, je vous aye fait l'injure de douter un moment de votre fidélité ? Ayez donc la même confiance en la mienne. Ma paſſion ſera toujours à l'épreuve

de tout ce qui me peut arriver de votre part : mais il n'en ſeroit pas ainſi de ma vie. Un reproche, un ſoupçon, une froideur eſt capable de me l'ôter ; & loin de vous, la moindre petite injuſtice me peut cauſer un mal ſi prompt, que vous n'auriez pas le loiſir d'y apporter du remède.

Pendant qu'il parloit ainſi, j'avois les yeux noyés de larmes. J'étois ſi occupée de ma douleur, & de ſon départ, que je n'entendis pas la moitié de ſon diſcours, & je ne l'ai ſu que d'Arſine, qui y étoit préſente. Toute mon attention ſe bornoit à écouter, ſi l'on ne venoit point ſe ſaiſir de ſa perſonne ; & je perdois le plaiſir de ſa préſence, par la crainte de la perdre. Enfin l'inſtant fatal arriva, & il me quitta ſans que je fuſſe preſque capable de lui dire une parole.

Mais je m'arrête à des maux légers : comme ſi ma mémoire, en s'y amuſant, pouvoit éviter le ſouvenir du reſte de mes plus grandes diſgraces. Méliſée me donnoit ſouvent de ſes nouvelles, mais avec bien de la peine, tous les paſſages étant bouchés. Il me témoigna qu'il étoit important que je m'employaſſe pour le Prince Caſſander, afin de le porter à nous être favorable. Je n'y manquai pas, & je fis pour cela des choſes aſſez périlleuſes. Je ſus peu après, par des relations publiques, qu'il ſe formoit un grand parti pour le Prince ; & qu'en-

tre autres, une belle Princeſſe ſa parente, s'étoit rangée dans ſon Parti, & avoit choiſi ſa retraite dans un des Gouvernemens de Méliſée. Ce bruit m'alarma; & ce qui m'indiſpoſa encore plus, c'eſt qu'il ſe paſſa près d'un mois ſans rien apprendre de ſa part.

Je n'entendois jamais prononcer le nom de cette Princeſſe, que je n'en fuſſe émue. Mais ce fut bien pis, quand un homme, que je n'avois jamais ſoupçonné de paſſion pour moi, s'aviſa de m'en donner une cruelle marque. La jalouſie qu'il avoit depuis long-tems contre Méliſée, & l'envie de nous brouiller enſemble, lui avoit fait répandre le bruit, que Méliſée étoit amoureux de la Princeſſe. Des gens qui lui étoient dévoués., avoient déja affecté de débiter cette nouvelle chez une de mes amies, afin que l'avis m'en fût moins ſuſpect; & elle crut bien faire de me le dire.

Je reçus enfin une lettre, où Méliſée me marquoit qu'il faiſoit exactement ſa cour à Tuliſie, (c'eſt le nom de cette Princeſſe,) ſur une penſée qui lui étoit venue, & que ſon Ecuyer me diroit: Qu'il voyoit jour à y réuſſir; mais qu'en attendant, je lui tinſſe compte du tems qu'il paſſoit auprès d'elle. Cet Envoyé, qui étoit homme d'eſprit, me déclara, que Méliſée, en ſe rendant aſſidu auprès de Tuliſie, & lui parlant ſouvent de moi, ſongeoit à lui inſpirer l'envie de m'avoir auprès de ſa perſonne:

que mon mérite la porteroit ſans doute à autoriſer notre mariage ; & qu'il ne déſeſpéroit pas de le voir accomplir par ce moyen. Il étoit vrai que c'étoit là ſa penſée : mais étant d'humeur à expliquer tout en mal, je crus qu'il ne me faiſoit parler ainſi que pour m'amuſer, & pour lui laiſſer voir en repos Tuliſie, dont la beauté faiſoit du bruit. J'oubliai dans ce moment la parole que j'avois donnée à Méliſée à ſon départ. Je pris la plume, & lui traçai cet écrit funeſte.

ARÉLISE A MÉLISÉE.

LA RENOMMÉE a pris ſoin de m'inſtruire de ceux que vous prenez de mes intérêts auprès de la Princeſſe. Mais je vous ai déjà tant d'obligations, que je ſuis bien-aiſe de ne pas me charger de celle-ci. Je ne ſuis pas digne d'entrer en tiers dans des converſations auſſi agréables pour vous. Profitez-en ſeul ; & ſi vous m'en croyez, ne troublez pas même vos plaiſirs par un ſouvenir qui ne peut préſentement que vous être à charge.

ARÉLISE.

Je lui envoyai cette lettre par celui qui m'avoit rendu la ſienne ; & j'eus la dureté de faire dire à cet homme, afin qu'il le redît à ſon Maître, que le bruit couroit que j'allois être

mariée. Mais à peine le meſſager fut-il parti, que je ſentis ma faute dans toute ſon étendue; & j'euſſe volontiers abrégé mes jours de la moitié, pour r'avoir ma lettre. J'envoyai après lui pour la lui reprendre : mais mon malheur étoit marqué pour ce moment. Le courier de Méliſée, accoutumé aux routes détournées qu'il falloit prendre, pour paſſer en diligence & sûrement, ne trouva point d'obſtacles, & le mien fut arrêté. J'eus de sûrs preſſentimens du malheur dont j'étois menacée; & de cuiſans repentirs me punirent de mon crime, avant qu'il eût produit ſon effet. Il me ſembloit voir à toute-heure le déplorable Méliſée ſe plaindre à moi de ma cruauté & de mon injuſtice. Mes ſonges n'étoient plus qu'un tiſſu de viſions affreuſes. Il m'en ſouvient d'un entr'autres, où il m'apparut dans un état méconnoiſſable. Il avoit le viſage pâle & décharné, les yeux égarés & pleins de fureur. Ses habits étoient déchirés & tout ſanglans. Il tenoit l'épée d'une main, & de l'autre il me montroit ſon eſtomac percé d'une profonde plaie, d'où le ſang ſortoit à gros bouillons. Je le vis s'approcher de moi à pas lents, comme un homme qui a peine à ſe ſoutenir. Il me ſembla l'entendre me dire : Vois, barbare, le dernier ouvrage de ton injuſtice, & reçois-en le juſte ſalaire. En cet inſtant je crus qu'il m'avoit enfoncé l'épée dans le cœur; & je ſen-

tis une douleur ſi vive, que j'y portai la main, comme ſi j'euſſe effectivement reçu le coup. Je m'éveillai en ſurſaut, ſaiſie d'horreur & d'effroi.

Je n'en étois pas encore remiſe, que j'entendis heurter à ma porte. Il me vint un preſſentiment de quelque funeſte nouvelle de ſa part; & il n'étoit que trop vrai. Le même écuyer qui s'étoit chargé de ma lettre, m'ayant fait dire qu'il m'en apportoit une autre de ſon Maître, entra, & me la préſenta d'une main tremblante. Pendant que je l'ouvrois, je lui demandai des nouvelles de Méliſée. Il ſe mit à pleurer au lieu de me répondre; & toute éperdue, j'y lus ce qui ſuit.

MÉLISÉE A ARÉLISE.

JE ne dois plus douter que vous n'ayez réſolu ma mort, puiſqu'après toutes les précautions que je pris en vous quittant, vous ne laiſſez pas de m'écrire comme vous faites. Vous ſerez bientôt contente. Je me vois actuellement dix mille hommes en tête, qui ont un deſſein égal au vôtre, & il ne leur ſera pas difficile d'achever ce que vous avez ſi bien commencé. Je vais de ce pas au combat, & je vous promets de faire tous mes efforts pour y périr; ou de revenir mourir au lit, ſi je ne le puis faire dans la tranchée. Aſſurez-vous que je vous tiendrai parole pour cette mort que

vous ſouhaitez. Je prie ſeulement les Dieux, qu'ils ne vous affligent d'aucun remords; que rien ne trouble votre heureux mariage; & qu'en vous diſant pour la dernière fois que je vous aime, vous ne doutiez plus d'une vérité que je cherche à vous prouver par ma mort.

MÉLISÉE.

Je fus ſi ſaiſie de douleur en liſant cette lettre, qu'à peine eus-je la force de l'achever. Je preſſai cet écuyer avec impatience de me dire en quel état étoit ſon Maître.

Méliſée, répondit-il, venoit d'attaquer les lignes des ennemis qui aſſiégent la ville d'Alore; & ayant jeté quelque ſecours dans la Ville, il ſe retiroit en bon ordre dans Aſtenium, après avoir comblé leurs tranchées de corps morts, lorſque je lui rendis votre lettre. Il la reçut avec une joie difficile à vous exprimer: mais il changea pluſieurs fois de viſage en la liſant; & tout hors de lui-même, il ſe retira pour écrire la réponſe que je vous apporte. Il me fit enſuite appeler; & m'ayant fait jurer de vous la remettre en mains propres, quoi qu'il pût arriver de lui, il me queſtionna de nouveau ſur l'état où je vous avois trouvée, & ſur votre mariage, dont j'avois appris ici des nouvelles. Il m'ordonna de ne le point quitter, pour vous rendre un compte exact de tout ce qui ſe paſſeroit. Tout fatigué &

tout accablé qu'il fût pour-lors, il choiſit cinq cens hommes des plus frais & des plus réſolus; & ſe mettant à leur tête, ſans autre ambition que d'une mort glorieuſe qu'il cherchoit, il retourna attaquer les ennemis, qu'il rendit les témoins d'une valeur incroyable. Il en revint enfin malgré lui : mais la fatigue de deux combats conſécutifs, la douleur prodigieuſe dont je ne doute pas que votre lettre ne fût cauſe ; tout concourant à ſa perte, il rentra dans la Ville frappé d'une groſſe fiévre, qui l'emporta dans l'eſpace de dix heures.

Arélise fut arrêtée en cet endroit, par des ſanglots qui lui coupèrent la voix. Philémon lui ayant témoigné combien il la plaignoit, par des paroles obligeantes, & l'ayant invitée à achever ſon récit, elle le reprit ainſi, d'une voix entrecoupée de ſanglots.

Il ne me reſte plus rien à vous dire, ſage Philémon. C'eſt tout ce que j'avois à vous repréſenter, pour me défendre des reproches & des perſécutions d'Ergaſte. Ai-je lieu de concevoir une nouvelle paſſion, étant remplie d'une ſi juſte douleur ? Je dois à la mémoire du trop malheureux Méliſée une fidélité inviolable; & quand il me ſeroit permis de me diſpenſer de ce devoir, je vous laiſſe à juger ſi ce ſeroit aimer Ergaſte, en le laiſſant engager dans un amour ſi funeſte, que je parois avoir fait périr tous ceux qui juſqu'à préſent s'y ſont embar-

qués. D'ailleurs, que lui promettrois-je d'un cœur bizarre, dont je ne ſaurois me rien promettre à moi-même? Ergaſte ne doit-il pas être content de mon amitié? & que peut-il eſpérer de l'amour, que de changer le lien agréable qui nous lie, en des chaînes malheureuſes, dont vous voyez, par les triſtes exemples de Vélandre, de Léſiarque, & de Méliſée, que les nœuds ſont mortels?

Quand elle eut achevé, Philémon ſe tourna vers Ergaſte. Hé bien, lui dit-il, êtes-vous ſatisfait des raiſons d'Aréliſe? & que nous oppoſerez-vous contre ce qu'elle a dit? Je n'y répondrai que par un mot, repartit l'amoureux Ergaſte. J'aime; & dans ce ſeul mot, je trouve une raiſon plus puiſſante que toutes les ſiennes, & qui m'excuſe non-ſeulement de ne pas me défaire d'une paſſion qui maîtriſe les plus grands Héros, mais qui doit même obliger Aréliſe à m'aimer, pour peu qu'elle craigne la tache d'ingratitude. Je ne me rends pas à cette dernière, repartit Philémon. Voudriez-vous, par exemple, obliger Aréliſe à ſentir de l'amour pour tous ceux qui en ont pour elle? Non, répliqua Ergaſte: mais je puis me flatter, par le droit de l'amitié qu'Aréliſe a pour moi, d'avoir auprès d'elle quelque privilége au-deſſus des autres. Et c'eſt préciſément, dit Aréliſe, parce que vous en avez, que je ne veux pas contribuer à votre malheur. Ah, belle Aréliſe!

liſe ! reprit Ergaſte, que votre pitié m'eſt cruelle ! & que j'achetterois de bon cœur l'état de Méliſée !

Mais, en vérité, prenez-vous garde, lui dit Philémon, que vous traitez l'amour comme une choſe dont on diſpoſe à ſon gré ? Savez-vous bien qu'il ne dépend pas de nous d'en avoir, ou de n'en avoir pas ? Nous en ſentons ſouvent malgré nous ; & quelquefois nous voudrions en avoir, ſans que pour cela nos ſouhaits s'accompliſſent. Qui ſait, entre nous, à qui de vous deux doit être imputée la faute, ou à vous, de n'avoir pas eu le ſecret de lui en donner, ou à elle de n'en avoir pas pris ? Ce ne peut être la mienne, dit Ergaſte : car ſans compter que je ſuis fondé à avoir quelque bonne opinion de moi, puiſqu'elle m'a jugé digne de ſon amitié ; vous voyez qu'elle ne m'oppoſe elle-même, que les égards qu'elle ſe croit obligée d'avoir pour un mort, qu'elle ne doit pourtant pas me préférer, ſi ſon amitié pour moi eſt auſſi ſincère qu'elle le dit. Mais enfin, continua-t-il, en s'adreſſant à Philémon, vous nous avez entendus l'un & l'autre ; c'eſt à vous à nous juger.

Ce Berger, ſelon la coutume où il étoit de tenir toutes choſes en ſuſpens, ne pouvoit ſe réſoudre à rien déterminer là-deſſus. Il les interrogea de nouveau l'un après l'autre, pour voir s'ils ne s'accorderoient pas d'eux-mêmes ;

& il le fit d'autant plus volontiers, qu'il ſavoit qu'il n'en eſt pas des Jugemens d'amour, comme des autres, où le Juge a la force en main pour faire exécuter ſa ſentence. Voyant qu'ils s'éloignoient, au lieu de s'approcher, il ne ſongea plus à décider leur différend, comme Ergaſte le demandoit, mais à leur faire ce diſcours à ſa manière ſceptique.

C'eſt une choſe étrange, leur dit-il, que de tout ce qu'il y a de plus doux dans la vie, nous nous en formions un ſujet d'amertume, par le mauvais uſage que nous en faiſons! Rien n'eſt ſi doux que l'amour & que l'amitié, ſur-tout entre deux ſujets qui ſe trouvent dignes l'un de l'autre. Eſt-il une Bergère dans toute la Vallée de Tempé, qui ne ſe tînt heureuſe d'être la Maîtreſſe d'Ergaſte? Y a-t-il un Berger dans tout l'univers, qui ne donnât ſa vie pour avoir l'honneur d'être aimé de la belle Aréliſe? L'un & l'autre ſe trouvent dans cette heureuſe ſituation, & ils ſe croyent malheureux! Quand avec tant de biens, nous nous réputons miſérables, nous méritons notre miſère. Je ne m'étonne pas à la vérité, qu'Ergaſte exige d'Aréliſe, un retour de la même inclination qu'il a pour elle: il eſt naturel de vouloir être aimé comme on aime. Il me ſemble qu'elle ne doit pas non plus en être fâchée, puiſque c'eſt une marque qu'il lui rend juſtice, & qu'il la trouve aimable: je ſerois

plutôt étonné qu'elle pût ſe défendre des bonnes qualités d'Ergaſte. Mais comme il faut de l'équité par-tout, Ergaſte doit-il entreprendre de faire naître l'Amour de force dans un cœur? Il eſt vrai que l'arc & les fléches, qui ſont les armes qu'on donne à ce Dieu, ſemblent nous dire qu'il uſe de violence quand il veut s'emparer d'une âme: mais il faut que ce ſoit l'Amour lui-même qui l'exécute. Vous, Aréliſe, d'un autre côté, que prétendez-vous faire, en cherchant à étouffer l'amour dans le cœur d'Ergaſte? N'eſt-ce pas vouloir détruire votre propre ouvrage? Si cette paſſion vous déplaît, à qui devez-vous vous en prendre qu'à vous-même qui l'inſpirez? Vous, Ergaſte, qui voulez que l'on vous aime, prenez-vous-y donc par la douceur & par la patience. Et pour finir par vous, belle Aréliſe, je n'ai qu'un expédient à vous offrir, pour être à l'abri des douceurs que l'Amour voudroit vous procurer malgré vous. C'eſt de ceſſer d'être aimable: mais je ſuis sûr que vous ne voudriez pas vous en ſervir; & cela n'eſt pas même en votre pouvoir. Faites mieux l'un & l'autre, ſi vous m'en croyez: Abandonnez-vous à la deſtinée; elle eſt plus habile que vous & que moi.

Philémon achevoit de parler, quand ils furent abordés par Télamon, qui les ayant apperçus d'aſſez loin, étoit accouru vers eux avec

beaucoup d'empreſſement, & de marques d'inquiétude. Chers Bergers, leur dit-il, n'avez-vous point vu Tarſis? Cette demande les ſurprit, parce que quoiqu'ils ſuſſent que ce Paſteur commençoit à ſe mieux porter, ils ne le croyoient pas en état de ſortir; & d'autant moins, qu'Ergaſte & Célémante étant allés le voir le matin, l'avoient trouvé fort abattu dans ſon lit. Mais le Berger s'étoit mis en chemin preſqu'auſſi-tôt qu'eux. Cet Amant déſolé, qui n'avoit que ſa chère Zélie dans l'eſprit, n'avoit conſervé la vie après cette perte, que pour aller mourir de douleur ſur le tombeau de cette incomparable Bergère. Il avoit déjà une fois tenté cette ſortie: mais ſes forces n'ayant pas répondu à ſon amour, elles avoient, comme nous l'avons vu, trahi ſon deſſein. Il s'étoit vu réduit, pour mourir à ſon gré, à attendre une guériſon parfaite; & par cette raiſon, il avoit contribué lui-même au ſuccès de ſes Chirurgiens; & Télamon prévoyant que la vue de ces objets funébres ne ſerviroit qu'à renouveler la douleur de ſon cher frère, l'en éloignoit toujours, ſous prétexte qu'il étoit encore trop foible. Tarſis jugea donc à propos de lui celer ſes forces, & c'eſt ainſi qu'il l'avoit trompé.

Télamon comptant ſur la foibleſſe de ſon frère, étoit allé ce matin-là viſiter le grand Ariarate, chez qui il étoit demeuré aſſez long-

tems, pour des raiſons que nous expliquerons dans la ſuite. Tarſis avoit pris ce moment, pour s'habiller avec précipitation, & il étoit ſorti par une porte de derrière, ſoutenu d'un javelot qu'il tenoit à la main. Il s'étoit fait redire ſi ſouvent l'endroit de ce funeſte lieu, & il ſavoit ſi bien la carte de tout le pays, où il s'étoit promené, & avoit chaſſé tant de fois, qu'il ne pouvoit s'y méprendre. Il n'avoit à craindre de ſe tromper que dans ſes forces, ou d'être arrêté par ſes amis dans le chemin: mais rien ce jour-là ne lui fit obſtacle. Il prit des chemins ſi détournés, pour éviter ceux qui l'euſſent pu empêcher, & il ſe ménagea ſi heureuſement, qu'il parvint enfin au bord du fleuve Pénée. Il entra dans le premier bateau qu'il rencontra, & ſe fit remonter le long du Pénée, vis-à-vis l'endroit du Mont Oſſa, où il jugea qu'étoit le tombeau de Zélie. Ainſi ſortant du bateau, il n'eut à marcher que trois à quatre ſtades, pour parvenir au pied de la montagne, parce que Tempé commence à s'étrécir en cet endroit, & que les Monts Oſſa & Olympe s'y rapprochent, comme pour fermer l'entrée de cette aimable Vallée, un peu au-deſſus de Gonnes.

Le Berger alloit d'un pas aſſez ferme pour un malade, & dans une ſituation d'eſprit aſſez tranquille: mais toute ſa force & ſa réſolution l'abandonnèrent, quand ayant traverſé un pe-

tit bois de ſapins, il découvrit enfin cette grotte. Il s'arrêta tout interdit, pouſſant des ſoupirs, & verſant des larmes en abondance. Sa bouche s'ouvrit pluſieurs fois aux plaintes: mais la douleur le ſuffoquant, il lui fut impoſſible de s'exprimer; & tout ſe réduiſit à prononcer à diverſes repriſes le nom de Zélie. Il reprit enfin courage; & il continua de marcher, ou plutôt de ſe traîner juſqu'à ce lieu funeſte. Il y entra en tremblant: mais quand à la clarté d'une lampe que Leucippe & Mélicerte y entretenoient, il apperçut l'urne fatale, où on lui avoit dit qu'étoient les cendres de ſa chère Zélie; ce fut alors que ſes ſanglots & ſes pleurs redoublèrent; & le tranſport le ſaiſiſſant tout-à-coup, il ramaſſa ce qu'il avoit de forces, pour courir embraſſer ce vaſe fatal, qu'il regardoit comme le dépoſitaire de tout ce qu'il avoit eu de plus cher au monde. Sa douleur ne s'en tint plus à des ſoupirs ni à des larmes, il remplit tout le lieu de ſes gémiſſemens & de ſes cris, & toutes les cavernes prochaines en retentirent. Il fut long-tems à embraſſer cette urne, à la baiſer, à la noyer d'un déluge de pleurs, ſans pouvoit proférer une parole. Enfin dès qu'il put donner paſſage à des mots articulés: O Zélie; s'écria-t-il, eſt-ce donc ici le rendez-vous où notre amour nous attendoit? Etoit-ce donc pour vous réduire ſi-tôt en cendres, que les Dieux

vous avoient formée avec tant de beauté & de ſageſſe ? & ces eſpérances flatteuſes qu'ils m'avoient permis de concevoir, ne devoient-elles aboutir qu'à venir expirer ſur votre tombeau ? Il eſt donc écrit que je ne vous verrai plus ? & qu'en vous cherchant je ne trouverai que des marques infaillibles de votre mort ? Ah, grands Dieux ! c'eſt donc-là l'accompliſſement de votre oracle ? *Cherche la mort*, diſiez-vous, *& tu la trouveras.* Hélas ! je ne cherche autre choſe ; & l'horreur de ces lieux m'y excite, quand je n'en aurois pas l'envie : mais grands Dieux ! eſt-ce rencontrer ma Zélie, que de n'y trouver qu'une cendre froide, & inſenſible à mes ſoupirs & à mes plaintes ?

Son déſeſpoir le faiſoit ainſi parler avec tranſport, quand des Paſteurs que le haſard conduiſoit ſur cette route, entendirent le bruit de ſes cris, & entrèrent pour ſavoir ce que c'étoit. Ils ne furent pas long-tems à le reconnoître, quoique ſa douleur, & une auſſi longue maladie que la ſienne, l'euſſent preſque rendu méconnoiſſable. Il s'en trouva même parmi eux quelques-uns, qui l'avoient été viſiter pendant qu'il gardoit le lit, & ils ne furent pas peu ſurpris de le rencontrer ſous ces rochers. La conſidération qu'ils avoient pour lui, leur mit à la bouche tout ce qu'ils crurent capable de le conſoler : mais leurs efforts

ſembloient ne ſervir qu'à augmenter ſon déſeſpoir ; & il dit & fit devant eux des choſes ſi touchantes, qu'il leur tiroit les larmes des yeux. En vain tâchèrent-ils de le retirer de ce lieu funeſte, dont la vue aigriſſoit ſon mal ; il leur déclara qu'il vouloit y reſter, & qu'il renonçoit pour jamais au jour, dont ſa belle Zélie ne jouiſſoit plus.

Dans ce moment Télamon arriva. Ayant quitté Aréliſe, Philémon & Ergaſte, & l'ayant cherché par-tout aux environs, il s'étoit enfin douté qu'il pourroit être venu en ce lieu. Ce judicieux Berger ne s'arrêta point à lui en faire des reproches, & d'avoir haſardé par cette entrepriſe, le peu de ſanté qu'il avoit recouvré avec tant de peine : mais le touchant par le ſeul endroit où il ſavoit qu'il ſeroit ſenſible : Quoi, mon frère, lui dit-il, quand tout Tempé s'efforce de rendre à Zélie les honneurs divins ; quand ſon ſépulcre ſe trouve changé en temple, & ſon tombeau en autel ; vous ſeul voudriez profaner l'un & l'autre par vos plaintes ? la pleurer comme une mortelle ? & d'un lieu ſacré qui lui eſt ſi glorieux, en faire un de triſteſſe & de douleur ? Ah, mon frère ! ce n'eſt pas-là ce que j'avois attendu de vous à ſon égard ; & ſi vous l'avez aimée plus que vous-même, comme vous le dites, vous devez faire céder les impreſſions de re-

gret que ſa perte vous cauſe, aux ſentimens généreux que la gloire dont elle eſt revêtue, ne peut manquer de vous inſpirer.

Ce diſcours ne fit pas d'abord grand effet ſur un eſprit auſſi pénétré d'amertume : mais Télamon revenant à la charge par des raiſons inſinuantes, il l'engagea peu-à-peu à conſidérer les divers ornemens de ce monument funébre, qu'il n'avoit pas encore regardés, tant ſon affliction l'occupoit. Il lui fit prendre garde au reſpect avec lequel les autres ſe tenoient devant ce mauſolée ; & il lui fit enfin naître dans l'âme un ſcrupule d'avoir profané, par l'indécence de ſes tranſports, un temple qui ſembloit devoir lui être plus reſpectable qu'à tout le reſte des hommes. Sa crainte parut également ſur ſon viſage & dans ſon action. Il ſe deſſaiſit, d'une manière reſpectueuſe & timide, de cette urne qu'il avoit juſques-là tenue embraſſée ; & ſe retirant de deſſus l'Autel, où il s'étoit appuyé, il tourna d'un air triſte & confus ſes regards vers Télamon. Aux Dieux ne plaiſe, mon cher frère, lui dit-il, que je refuſe à ma Bergère après ſa mort, les honneurs de la Divinité! Non, Paſteurs, continua-t-il en s'adreſſant aux autres qui étoient entrés les premiers, ne croyez pas que je gémiſſe ſur la deſtinée de l'incomparable Zélie, de la félicité de laquelle je n'ai pas lieu de douter ; la reconnoiſſant au contraire pour

une Déeſſe, je viens lui préſenter une victime, & lui faire offrande de mes larmes, en attendant celle de mon ſang.

Télamon le tenoit ſous les bras, autant pour le ſoutenir, que pour empêcher la moindre entrepriſe qu'il eût pû faire ſur ſa vie. Il lui repréſenta de nouveau, & avec tant de force, quelle conſolation ce devoit être pour lui, de voir les honneurs divins décernés à la mémoire de ce qu'il avoit aimé, qu'il lui fit naître enfin un vrai ſcrupule de troubler pour ainſi dire la gloire de ſa défunte Bergère, par des tranſports injurieux, & par des regrets qui ne ſont dûs qu'à des morts dont le ſort eſt incertain. Vous l'avez tant de fois, continua-t-il, célébrée par des vers, pendant qu'elle ne jouiſſoit que d'une vie mortelle; le bonheur dont elle eſt maintenant comblée, offre-t-il à votre eſprit une matière moins riche à vous exercer? Mais ce ne ſeroit point aſſez, mon cher Tarſis; & votre amour demande plus que des paroles: c'eſt par des effets qu'il faut lui prouver l'intérêt que vous prenez à ſa mémoire. Ignorez-vous que ſi la belle Zélie eſt morte, ſon meurtrier eſt encore en vie? Voilà la victime que vous lui devez. Ce n'eſt pas par des larmes inutiles, & par des regrets infructueux, qu'on ſatisfait aux manes des morts; c'eſt en les vengeant, c'eſt en leur ſacrifiant les auteurs de leur mort. Ah, mon frère, s'écria Tarſis,

rien n'eſt plus vrai que ce que vous dites : mais où trouver ce cruel ennemi, puiſque ſon crime l'a fait fuir, & qu'on l'a cherché inutilement par toute la Theſſalie ? Hé bien, reprit Télamon, cherchons-le enſemble par toute la Grèce ; & ſi ce n'eſt point aſſez, parcourons à ce deſſein toute la terre ; & n'interrompons cette recherche, ajouta-t-il, en lui parlant-bas, & en l'embraſſant tendrement, que pour l'exécution d'une affaire qui me regarde, & pour laquelle j'ai beſoin de votre vie.

Tarſis n'avoit preſque pû goûter aucune des raiſons dont Télamon s'étoit ſervi : mais dès qu'il lui entendit dire que ſon ſecours lui étoit néceſſaire, ſon ardente amitié, que ſes malheurs ſembloient avoir aſſoupie, ſe trouvant réveillée par ces paroles, il tourna vers ſon Frère les yeux qu'il tenoit auparavant attachés ſur l'Urne ; & cherchant à s'inſtruire, ſi ce n'étoit point un détour dont il ſe ſervît pour l'obliger à vivre : Eſt-ce ſérieuſement, lui dit-il, que vous me parlez ? Si ma vie vous eſt utile, vous ſavez qu'elle eſt à vous ; quoique dans l'état déplorable où je ſuis, ſa conſervation me ſoit bien plus à charge que ne ſeroit le ſacrifice que je vous en ferois, ſi ma mort contribuoit à votre ſervice : mais en ce cas, je conviens que je vous offrirois peu de choſe, la vie m'étant inſupportable. Dites-moi donc ſincérement, ſi cette vie vous eſt abſolument néceſ-

ſaire ; & jugez de mon amitié, par ma condeſcendance à vous l'accorder. Ils ſe parloient bas l'un à l'autre ; & les autres Bergers s'appercevant qu'ils avoient des ſecrets à ſe communiquer, où leur préſence nuiſoit, ne tarderent pas à prendre congé d'eux.

Se voyant ſeuls, Tarſis lui demanda avec encore plus d'empreſſement, en quoi il lui étoit néceſſaire ? C'eſt bien avoir beſoin pour moi-même, repartit Télamon, que d'y voir le grand Ariarate intéreſſé. Oui, mon Frère, continua-t-il, il eſpére que vous lui accorderez votre ſecours ; & de ma part, dans la conjoncture où il ſe trouve, je ſuis prêt à ſacrifier pour ſon ſervice, & mes biens, & ma vie. Je vous ai déja parlé, ajouta-t-il, de la négociation de Cinéas avec Alcime, pour la délivrance des Princeſſes Troïade & Antigone. Le Tyran de plus en plus amoureux de Troïade, ne veut rien ſigner, qu'il n'ait des aſſurances pour ſon mariage avec elle ; & Cinéas qui ne peut paſſer cet article, s'eſt vû obligé à changer de meſures. De concert avec Ariarate & Philadelphe, avec leſquels il a un commerce ſecret par le moyen de Straton & d'Ariobarzane, il a fait des intrigues avec les principaux Habitans de Gonnes, pour la liberté de ces Princeſſes, & pour la leur propre. Il ſemble qu'Alcime ait pris plaiſir à lui en faciliter les moyens par le nouveau ſujet de haine qu'il a donné à ces Ha-

bitans. Car depuis le jour qu'Ariarate emmena la Princeſſe Troïade, ce Gouverneur s'étant mis en tête que cet enlevement n'avoit pû ſe faire ſans leur participation, il s'eſt aviſé, pour les en punir, de leur ôter la Garde de leurs portes, qui par un privilége particulier, leur avoit toujours été confiée, dans les tems de guerre les plus délicats, par tout ce qu'il y avoit eu de Gouverneurs avant lui; & il l'a remiſe à ſes Troupes. Cette mortification, jointe à l'oppreſſion où ils ſe voyent, par les exceſſives levées d'argent qu'il a faites ſur eux depuis qu'il a tenté de s'ériger en Souverain de Theſſalie, les anime d'une telle manière, qu'ils ne cherchent que l'occaſion de ſecouer leur joug. Pour cet effet, Cinéas a renouvellé les intelligences qu'il avoit dans Pidne, dans Lariſſe, & dans quelques autres Villes de la province. Il a envoyé en même tems vers Pyrrhus, pour le preſſer de faire approcher ſon Armée, qui eſt ſur les Frontieres d'Epire & de Theſſalie. De ſon côté, Ariarate a encore dans ſon Vaiſſeau de braves gens, qu'il doit faire entrer ſecretement dans la Ville, pour ſe joindre aux autres; & il m'a envoyé chercher ce matin, pour m'inviter à engager dans ſon parti tout ce que je pourrai de nos Bergers, ſur l'eſprit deſquels il eſt perſuadé que j'ai quelque crédit. Je lui en ai donné ma parole avec joie; & je ſuis ſûr, que vous ne lui refuſerez pas la vôtre,

dans une occaſion où ſon ſervice ſi précieux pour nous, ſe trouve mêlé avec la délivrance prochaine de la patrie.

Ces paroles firent l'effet que Télamon en avoit attendu. Tarſis étoit trop dévoué à ce grand Prince, pour héſiter d'entrer dans une entrepriſe qui flattoit ſi fort ſa reconnoiſſance : mais un motif encore plus puiſſant l'y déterminoit. Il conſidéroit que cette affaire ne pourroit ſe paſſer ſans un combat des plus ſanglans ; & il enviſageoit, en y périſſant, la triple ſatisfaction de donner ſes jours au ſervice d'Ariarate, à la délivrance de ſon pays, & aux Manes de ſa Bergère.

Télamon l'engagea à prendre le chemin de Céniome : mais comme pour un convaleſcent, d'ailleurs accablé de fatigue, la traite étoit trop longue, & que Tarſis étoit bien-aiſe d'offrir lui-même ſon bras & ſes amis à Ariarate, ils jugèrent à propos de s'arrêter en chemin chez Ariobarzane.

Ariarate fut charmé de la viſite de ces deux illuſtres Frères ; & l'on ne peut dire combien il fut agréablement ſurpris, de voir Tarſis ſe mieux porter qu'il ne l'avoit crû. Car ce Berger ayant diſſimulé à tout le monde les progrès de ſa guériſon, par les raiſons que nous en avons dites, & Télamon y ayant été le premier trompé, il avoit innocemment abuſé Ariarate, toutes les fois que ce grand Prince lui en avoit de-

mandé des nouvelles. Ils dînèrent avec lui, & ils eurent ainſi le moyen de s'entretenir à fond ſur les ordres néceſſaires à l'exécution de leur deſſein. Cinéas & Straton s'étant donné rendez-vous chez Ariobarzane, eurent part à cet entretien; & jugeant tous, que ſelon les apparences, Pyrrhus devoit être dans quatre jours au plus tard aux portes de Gonnes avec ſon Armée, ils prirent là-deſſus leurs meſures. Ce n'eſt pas qu'ils ne duſſent croire qu'Alcime averti de la marche de Pyrrhus, pourroit envoyer des troupes à ſa rencontre: mais comme elles n'étoient pas aſſez fortes pour s'oppoſer à cette Armée, qui étoit de quinze mille hommes de pied, & de ſix mille chevaux, ils jugèrent qu'Alcime n'étoit pas en état de lui fermer le paſſage. Il eſt vrai que ce Gouverneur avoit plus de trois mille hommes dans Gonnes, & qu'il pouvoit s'en faire encore autant, en tirant quelques Soldats des Garniſons de Lariſſe, de Pidne, & des autres Villes de Theſſalie: mais ils ſongeoient que s'il dégarniſſoit ainſi ces Villes, & particuliérement celle de Gonnes, ils pourroient ſe rendre maîtres de celle-ci, par les intelligences qu'ils y avoient; & qu'ils recouvreroient par ce moyen, ce qu'ils perdroient d'un autre côté. Preſque tout le jour ſe paſſa à conférer ſur ce ſujet, & ils ne ſe retirèrent que vers le ſoir. Telamon & Tarſis s'en retournèrent en chariot, parce qu'on eut peur qu'une

marche à pied ne travaillât trop le malade. Ils parlèrent en chemin de ceux d'entre les Bergers dont ils pourroient s'aſſurer ; & ils en comptèrent un aſſez bon nombre, en commençant par Ergaſte, Célémante, Philémon & Ariſtée, dont ils ſe faiſoient forts comme d'eux-mêmes. Mais Télamon pouſſa la choſe plus loin : car il entreprit d'engager le Prince Amalécinte, & la Reine de Lesbos, dans le parti d'Ariarate, & de lier, par un intérêt commun, la connoiſſance & l'amitié de tant de grands Princes, que des événemens divers avoient, comme par miracle, conduits en un même lieu. Télamon avoit tenu juſqu'alors la qualité de la Reine de Lesbos, & celle d'Amalécinte ſi ſecretes, qu'excepté Philiſte & Tarſis, perſonne n'étoit inſtruit de leur condition. Il n'avoit de même décelé Ariarate à qui que ce fût ; & Ariobarzane avoit donné de ſon côté, ſi bon ordre pour empêcher que ce Prince ne fût connu, que juſqu'à ſes Domeſtiques, tous le prenoient pour un ſimple Etranger, avec qui leur Maître avoit fait connoiſſance dans ſes longs voyages. Télamon s'imagina que dans une rencontre comme celle-ci, il pouvoit non-ſeulement les faire connoître les uns aux autres, mais qu'il le devoit même pour leurs propres intérêts. Enfin les deux Bergers arrivèrent ; & Tarſis s'étant auſſi-tôt couché, par un excès de laſſitude, Télamon ſe tranſporta vers la chambre de la Reine

Reine de Lesbos. Mais le deſſein qui l'y conduiſoit, fut détourné par une rencontre aſſez ſingulière.

Nous avons vû ci-devant ce qui donna naiſſance à l'amour d'Amalécinte pour cette belle Reine : amour, dont les circonſtances ont quelque choſe de ſi rare & de ſi particulier, qu'il ſemble que la Fortune eût pris plaiſir à s'égayer dans la bizarrerie de cet aſſemblage. En effet, qui croiroit vrai-ſemblable, qu'un Prince & une Princeſſe de deux différens Royaumes, chaſſés l'un & l'autre de leurs Etats, tous deux élevés ſous le déguiſement de leur ſexe, ſe fuſſent tous les deux rencontrés en un petit coin de la Terre, ſi éloigné de leurs Etats, & qui plus eſt, dans une même maiſon ? Mais qui n'admirera encore plus le caprice de l'Amour, d'avoir fait naître tant de paſſion dans le jeune cœur d'Amalécinte, au moment même qu'il étoit, par la néceſſité de ſa fortune, obligé à contrefaire le perſonnage de fille ? & de lui offrir pour Maîtreſſe, une perſonne qu'une néceſſité pareille réduiſoit à déguiſer ſon ſexe ? Mais il faut voir quelle en avoit été la ſuite ; & pour cela, reprendre de plus haut le fil d'une Hiſtoire, que tant d'autres événemens ont interrompue.

Si dès la première entrevue, Amalécinte avoit aimé ſi éperduement la Princeſſe de Leſ-

bos, elle n'avoit guères moins trouvé de charmes dans la converſation du Prince de Chypre. Elle ne l'avoit quitté qu'à regret ; & elle ne ſe leva le lendemain qu'avec impatience de le revoir. La différence qu'il y avoit entre cette impatience & celle d'Amalécinte, c'eſt que celle de la Reine venoit d'une douce ſympathie, & d'une amitié ſimple ; & que celle du Prince procédoit d'un parfait amour, fondé ſur la connoiſſance du ſexe & du mérite de cette charmante perſonne, mais dont il ne ſavoit encore ni la qualité ni le nom.

En effet, c'étoit pour la Reine, dans la ſituation où elle ſe rencontroit, une grande conſolation, de trouver une perſonne qui lui paroiſſoit ſi digne de ſon amitié : auſſi ne tarda-t-elle guères à lui faire demander la permiſſion de lui rendre une ſeconde viſite. Que le déguiſement d'Amalécinte, qui lui étoit auparavant ſi inſupportable, lui parut alors avantageux, quand dans l'impuiſſance où le mettoit ſa bleſſure de ſe rendre auprès de ſa nouvelle Maîtreſſe, l'habit qui le cachoit, la lui amenoit avec tant de franchiſe, & l'exemptoit des premières avances d'un engagement, qui faiſoit alors l'unique but de tous ſes ſouhaits ! Il n'étoit plus preſſé de partir ; il frémiſſoit de ſa guériſon prochaine ; & il trouvoit dans Tempé plus que ne ſembloient lui promettre les royau-

mes de Chypre & de Créte unis enſemble. Quelle joie n'eut-il point, à la vue des empreſſemens qu'elle témoignoit elle-même, pour gagner un cœur qui n'étoit que trop prêt à s'offrir ? Mais à ces ſujets de ſatisfaction il ſe mêloit de l'amertume. Car ſi ſon déguiſement lui procuroit des faveurs, il le gênoit en les récevant, & il ne pouvoit conſentir au triſte état d'être aimé comme fille & comme amie. La prudence qui l'obligeoit à ne pas ſe faire connoître ſur les Terres d'Alcime, n'étoit plus pour lui une raiſon valable, pour ſe cacher à ce qu'il aimoit. Mais ſongeant auſſi-tôt, que cette belle Perſonne ne le recherchant ainſi qu'à l'ombre de l'ignorance où elle étoit de ſon ſexe, elle ne manqueroit pas de le fuir, dès qu'elle ſeroit déſabuſée, il ſe détermina à la laiſſer dans l'erreur, juſqu'à ce que ſa bleſſure lui permît de ſe lever. Car diſoit-il en lui-même, ſi elle m'évite alors, au moins ſerai-je en pouvoir de l'aller chercher : mais ſi dans l'état où je ſuis, j'allois en me découvrant, me priver de ſa vue, où ſeroit ma conſolation ? Il vaut mieux juſques-là, ajoutoit-il, l'accoutumer à m'aimer comme fille, afin qu'elle en prenne l'habitude, & qu'elle ait plus de peine à s'en dédire, quand elle ſaura qui je ſuis.

Il avoit une extrême envie de ſavoir la condition & la fortune de la Princeſſe ; & il ne

manqua pas, quand elle vint le voir, de l'engager à lui en découvrir quelque choſe. Il l'y obligea facilement; rien ne portant plus volontiers à de pareilles confidences, que d'être compagnons d'infortune ? D'ailleurs, la Reine achevoit par là de s'acquérir le cœur d'une perſonne qu'elle aimoit déja tendrement. On ne peut exprimer quelle fut la ſurpriſe, & tout enſemble la joie d'Amalécinte, & combien il ſe congratula dans ſa nouvelle paſſion, de ne s'être rendu qu'à un objet digne de lui. Il lui falloit toute ſa force, pour garder auſſi longtems une diſſimulation, que ſa généroſité naturelle lui rendoit inſupportable. Qu'il ſe fit d'efforts pour s'empêcher d'uſer envers la Reine d'une franchiſe réciproque ! & que l'intérêt de ſa paſſion lui ferma de fois la bouche, qu'il tenoit ouverte à la déclaration de ſon amour & de ſon ſexe ! Mais auſſi quelle eſpérance lui reſtoit-il de revoir cette incomparable Princeſſe, s'il l'avoit une fois tirée de l'erreur à laquelle il étoit redevable de la joie qu'il reſſentoit ? Plus il recevoit alors de démonſtrations obligeantes d'amitié & de tendreſſe, plus il ſavoit qu'une auſſi pure vertu que la ſienne s'en feroit des raiſons de le fuir après un pareil éclairciſſement.

Il paſſa le reſte du jour, dans ce combat de ſa généroſité & de ſon amour, c'eſt-à-dire, de

lui-même contre lui-même. Enfin s'accuſant d'injuſtice, en ſe cachant d'une Princeſſe qui avoit eu tant de franchiſe pour lui, & en lui dérobant, ſous les apparences d'un ſexe emprunté, des faveurs qu'il ne vouloit devoir qu'à ſon amour & à ſes ſervices, il ne put continuer la diſſimulation plus long-tems; & dès le lendemain qu'elle revint, & qu'elle s'approcha de ſon lit, pour l'embraſſer à ſon ordinaire : Madame, lui dit-il en la prévenant, j'aime mieux me priver du plus ſenſible bonheur qui me puiſſe arriver au monde, que de m'en rendre indigne, en vous le dérobant par une feinte. Il n'eſt pas juſte, que vous ayez pour un malheureux plus de bonté, qu'il n'a de reſpect & de reconnoiſſance pour une ſi généreuſe Princeſſe; & quand ma mort ſeroit attachée à la déclaration que je vais vous faire, je ne ſaurois tarder davantage à vous apprendre ce que je ſuis. Il lui découvrit en peu de mots ſon nom, ſa naiſſance, & ſon infortune; & il en donna la plus grande partie à la déclaration de ſon amour.

La Princeſſe ne put entendre ce détail ſans rougir de honte; ce qui ne ſervit pas peu à la rendre encore plus belle. Amalécinte examinoit juſques aux moindres mouvemens de ſes yeux, pour découvrir l'effet que cette déclaration auroit produit dans ſon cœur. Il en atten-

doit la réponſe, avec l'inquiétude d'un coupable qui attend l'arrêt de ſa vie ou de ſa mort ; & il penſa mourir de déplaiſir, à la vue de cette rougeur ſubite, qu'il prenoît pour une marque viſible de ſon indignation. Il eſt bien vrai que la pudeur de la Reine n'en étoit pas la ſeule cauſe, & que le dépit y avoit eu part. L'amitié qu'elle avoit priſe pour la vaillante & belle Inconnue, quelque tendre & forte qu'elle fût, ne ſe trouva pas capable d'arrêter les premiers mouvemens de ſa colere ; & la déclaration auſſi ingenue que généreuſe, qu'il venoit de lui faire, ne lui paroiſſoit pas ſuffiſante pour réparer la diſſimulation dont il avoit uſé envers elle. Quoiqu'elle ne lui eût accordé pour toutes faveurs, que ces ſages embraſſemens qu'une tendre amitié rend ordinaires entre deux filles, elle regardoit ces choſes comme un larcin dont ſa modeſtie ſouffroit ; & quoiqu'elle vît aſſez que c'étoit un crime où la fortune avoit en quelque ſorte plus de part que le Prince, elle ne pouvoit l'en juger innocent, puiſqu'il en avoit été la cauſe. Il y avoit même des momens où elle l'en rendoit lui ſeul coupable ; & quand elle ſongeoit qu'en ſe découvrant à lui la première, elle l'avoit comme invité à la détromper, elle regardoit ſa feinte, non-ſeulement comme un manque de confiance & d'amitié, mais comme une infidélité & une tra-

hiſon. Plus elle s'appliquoit à en conſidérer les circonſtances, plus la ſévérité de ſa vertu aggravoit le crime dans ſon eſprit; & elle fut long-tems ſans pouvoir lui parler, ni jeter les yeux ſur lui, parce que ſa confuſion égaloit ſon dépit.

Cependant le jeune Prince étoit en d'étranges alarmes. Il étoit à demi levé dans ſon lit, le corps appuyé ſur le coude, étendant l'autre bras vers elle; & dans cette poſture, il la regardoit avec des yeux où la crainte & l'amour s'exprimoient également. Madame, lui dit-il, je n'oſe vous demander l'explication d'un ſilence qui me cauſe déja tant de trouble; & je crains plus que la mort, qu'en m'en rendant compte, vous ne m'appreniez ce que j'appréhende le plus de ſavoir. Mais enfin l'incertitude où vous me retenez, a quelque choſe de ſi rude & de ſi affligeant pour moi, que je ne puis m'empêcher d'en ſouhaiter l'éclairciſſement, dût-il m'en coûter la vie. La Reine, comme réveillée par ces paroles, tourna les yeux ſur lui; & les animant, malgré leur douceur naturelle, des marques de ſon indignation: Prince, lui dit-elle, je crois bien que vous n'ignorez pas le ſujet que j'ai de me plaindre de vous; & ſi vous doutiez que je n'en euſſe tout le reſſentiment que je dois, je tiendrois ce doute pour une offenſe plus outrageante encore que

la première. Le jeune Prince fut ſi touché de ces paroles, qu'il en demeura preſque interdit. Eſt-il poſſible, Madame, reprit-il avec aſſez de peine, que j'aie eu le malheur de m'attirer votre colère ? & qu'un Prince qui dès le premier inſtant qu'il vous a vue, n'a conçu que des ſentimens de reſpect & d'amour pour vous, ait été capable de vous offenſer ? Il alloit pourſuivre : mais la Reine, à qui ni ſon indignation ne permettoit de recevoir ſes excuſes ; ni ſa pudeur, de demeurer auprès de lui plus long-tems, l'interrompit ; & ſe levant, ſans ſavoir bien ce qu'elle devoit lui dire : Prince, repartit-elle, vous avez abuſé de mon amitié & de ma franchiſe ; j'aurai ſoin de ne plus vous y expoſer. A ces mots, elle le quitta ſans vouloir l'entendre, & elle le laiſſa dans un accablement, où il avoit peine à ſe connoître lui-même.

Si ſa détention au lit lui eût permis de la ſuivre, il ne l'eût point quittée, ſans mourir à ſes pieds, s'il n'eût pû obtenir d'elle le pardon de ſa faute : mais la bienſéance & ſa foibleſſe s'y oppoſoient, & il ſe vit obligé de reſter dans le lit, pénétré de conſternation & de déplaiſir. Il ne ſavoit de quoi il devoit le plus ſe repentir, ou de s'être découvert ſi-tôt, ou d'avoir trop tardé à le faire. L'un banniſſoit d'auprès de lui ſa Princeſſe : mais l'autre l'avoit

irritée ; & ces deux maux lui paroiſſoient extrêmes.

Rien ne put le retenir dans la chambre, dès qu'il ſe vit tant ſoit peu en état de quitter le lit ; & quoiqu'il fût durant les premiers jours ſi foible qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir, il avoit trop d'empreſſement à paroître devant la Reine de Lesbos, & il ſe détermina à s'y faire porter. Mais il ne voulut pas le faire ſous ce déguiſement fatal, qui avoit cauſé ſes malheurs ; & quoique ſes intérêts l'engageaſſent plus que jamais à la diſſimulation de ſon ſexe, il envoya à Gonnes, avec ordre de lui faire des habits qui y convinſſent. Sa fortune cependant avoit une liaiſon trop étroite avec ſon amour, pour lui faire négliger les précautions que la prudence exigeoit de lui. Il ſongeoit, que pour le rendre digne de ſervir la Reine de Lesbos, il ne falloit pas ſe haſarder à décheoir d'une condition qui la méritoit ; & il appréhendoit avec raiſon, que le changement qui alloit paroître dans ſa perſonne, n'en apportât dans l'eſprit de ſes gens ; & que tel d'entr'eux qui avoit eu toute la ſoumiſſion d'un Sujet zelé pour la Princeſſe de Chypre, ne reconnût peut-être plus le Prince Amalécinte. Mais quoiqu'il en arrivât & ne pouvant plus s'accommoder d'un déguiſement ſi contraire à ſon amour & à ſon courage, il manda l'Officier

qu'il avoit laiſſé dans ſon vaiſſeau pour y commander en ſon abſence, & prendre ſoin de Pantauque, lequel étoit toujours fort mal des bleſſures qu'il avoit reçues au combat de Périnte contre Alceſte. Il ſe détermina à lui découvrir ce ſecret important, & de l'engager à en faire part aux autres avec ſuccès. Il le trouva diſpoſé à le ſervir avec toute la fidélité poſſible ; & dès la première ouverture qu'il lui en fit : Ah Seigneur ! lui dit cet Officier tout tranſporté de joie, vous ne me dites que ce que nous avons tous ſouhaité avec ardeur, & preſque tous deviné. Car enfin, ſi j'oſe maintenant vous l'avouer, quand nous avons tous refléchi ſur cette valeur héroïque, dont vous avez donné des preuves ſi illuſtres dans le combat que vous avez ſoutenu ſur mer à nos yeux, & dans le dernier où vous avez penſé périr ; quand nous vous avons vû inacceſſible à la crainte & au trouble, dans des dangers où les plus vaillans Capitaines & les plus grands Héros ſe ſeroient trouvés bien embarraſſés ; quand enfin nous avons fait attention à ce qui ſe paſſa en Créte à ce mariage fatal où l'on vouloit vous forcer, & à votre première ſortie de l'Iſle, que vous tentâtes ſous un habit d'homme ; il n'y a parmi nous perſonne qui ne ſe ſoit dit que toutes ces choſes ne convenoient pas au ſexe dont vous aviez choiſi les appareu-

ces; & ſi nous n'avons rien oſé déterminer là-deſſus, du moins en avons-nous ſoupçonné quelque choſe; & nous n'avons rien ſouhaité plus ardemment que d'y être trompés. Ainſi, Seigneur, continua-t-il en lui embraſſant les genoux, je vous ſuis garant qu'aucun de nous n'apprendra cette heureuſe nouvelle qu'avec une joie inconcevable. Et qui pourroit vous méconnoitre pour cette même Princeſſe qui a été ſi long-tems priſonnière en Créte? La plûpart de nos gens n'ont-ils pas eu l'honneur de vous y voir? Le Prince de Créte ne vous a-t-il pas reconnu lui-même pour elle, quand il vous a pourſuivi ſur mer? Et la dernière embuſcade que ſes gens vous ont dreſſée ici, ne nous montre-t-elle pas avec certitude, que la Princeſſe qu'ils vouloient détruire, eſt le véritable Prince de Chypre? Amalécinte ſatisfait de cette entrevue, fit venir les principaux Officiers de ſon Vaiſſeau; & ayant reconnu en eux un zèle égal, il donna des ordres encore plus précis pour les habits qu'il attendoit.

Mais pour être en état de ſortir du lit, il n'eut pas pour cela la liberté d'entretenir la Reine de Lesbos. Car outre qu'il ne pouvoit quitter la chambre, qu'en ſe faiſant porter ſur les bras des ſiens; cette Princeſſe qui avoit toujours dans l'eſprit qu'Amalécinte avoit pris plaiſir à la jouer ſous un perſonnage emprunté,

ne pouvoit ſe réſoudre à lui pardonner une offenſe, qui avoit bleſſé, ce lui ſembloit, ſa pudeur & ſa qualité. Elle fuyoit donc la vue & la converſation du Prince de Chypre : mais ce n'étoit pas ſans ſe faire violence : car le ſujet qui l'indignoit, n'étant ſurvenu qu'après les impreſſions favorables de cette tendre amitié, qui avoit occupé, pour ainſi dire, toutes les avenues de ſon ame ; le dépit ne pouvoit ſi bien s'en rendre le maître, que l'amitié n'y demeurât toujours aſſez forte. Cependant Amalécinte ne ſachant comment y réuſſir, eut recours à Télamon ; & lui ayant conté & ſon amour & ſon déſeſpoir, il lui demanda l'aſſiſtance de la vertueuſe Philiſte, qui pouvoit ſeule, par l'extrême confiance & la tendre amitié que la Reine avoit pour elle, lui faire agréer ſes excuſes, & la perſuader de la pureté de ſes intentions. Il étoit trop glorieux à un Berger & à une Bergère, de ſe voir les médiateurs d'une réconciliation entre un Roi & une Reine, pour n'y pas travailler avec zèle. Ils ne pouvoient douter que le Ciel n'eût formé ces deux illuſtres Amans l'un pour l'autre ; & ils le jugeoient ainſi par le rapport admirable qu'il avoit mis entre leurs deſtinées ; & conſidérant de plus la ſingularité des aventures dont le deſtin s'étoit ſervi pour commettre l'un & l'autre à leurs ſoins, ils ſe regardoient comme

choiſis par les Dieux pour être les Arbitres de ces deux illuſtres hôtes.

Auſſi le ciel donna-t-il à leur entremiſe tout le ſuccès qu'ils pouvoient ſouhaiter. Amalécinte obtint de la Reine de Lesbos le pardon qu'il avoit tant deſiré ; & la Princeſſe reçut de ſon nouvel Amant la confirmation de la plus pure & de la plus forte paſſion du monde.

Il parut bien en ce moment, que la ſatisfaction de l'âme, eſt le remède le plus ſouverain pour les maux dont le corps eſt attaqué, & le long travail des Chirurgiens, quelque heureux qu'il eût été, n'avoit pas eu un effet pareil aux deux ou trois paroles de la belle Reine. Comme par un charme ſecret, elles lui rendirent la ſanté & les forces, avec le pardon de ſa Princeſſe ; elle ne pouvoit de ſon côté être inſenſible aux témoignages d'une ſemblable paſſion ; & quand revenue de ſa colère, elle conſidéra que ce Prince l'aimoit ſi éperduement, dans un tems où elle n'avoit plus de ſujets ni de Royaume, ſans eſpérance même de les recouvrer ; & que s'il n'étoit pas dans une ſituation beaucoup plus heureuſe, il n'en étoit que plus généreux de s'attacher à elle dans une conjoncture où ne devant ſonger qu'à relever ſa chûte par une alliance plus avantageuſe, il préféroit une Princeſſe fugitive à tout ce qu'il pouvoit trouver ailleurs ; elle

connut qu'il n'y avoit jamais eu d'inclination plus déſintéreſſée & plus parfaite.

Ce ſont-là les termes où ils en étoient, le ſoir même que Télamon ſortit de la chambre de Tarſis, pour les mettre dans le parti dont nous avons parlé. Il avoit déjà à demi traverſé la cour, quand il y vit entrer un Vieillard vénérable, qui lui demanda ſi ce n'étoit pas au Berger Télamon qu'il parloit? Inſtruit qu'il ne s'étoit pas trompé, il s'informa à ce Berger, d'une voix baſſe, s'il n'y avoit pas chez lui un jeune étranger, que la tempête avoit jeté ſur le rivage de Tempé depuis environ un mois? Aux marques qu'il lui donna de ſon inquiétude, & de l'intérêt qu'il y prenoit, il fut aiſé à Télamon de connoître qu'il cherchoit la Reine de Lesbos; & le Berger en ayant auſſi-tôt donné avis à la Princeſſe, elle ordonna qu'on le lui fît parler. Dès qu'il entra, la Reine le reconnut pour le vieil Oléarque, autrefois ſon Gouverneur, père du jeune Oléarque qui l'avoit ſi indignement trahïe: mais de ſa part, le plus zelé & le plus affectionné de ſes ſujets. Auſſi jamais il n'y eut rien de pareil à la joie de ce fidèle Officier, lorſqu'il apperçut ſa Princeſſe; & l'on ne peut dire quelle fut la conſolation de la Reine, en le revoyant. Elle avoit depuis long-tems dépêché à Lesbos ce même homme avec qui elle étoit abordée

à Tempé : mais n'en ayant appris aucunes nouvelles, elle ne ſavoit s'il avoit péri en chemin, où s'il n'étoit point en priſon dans l'île. Elle appréhenda même, à l'abord du vieil Oléarque, que ſa fidélité ne l'eût fait chaſſer par Démotime, & elle lui demandoit avec impatience le ſujet de ſon arrivée, quand Oléarque lui apprit que Démotime étoit mort il y avoit déjà quelque tems. La trahiſon qu'il vous fit, reprit-il, indigna tellement les habitans de Mitylène, que dès la nuit même de votre retraite, le peuple ému par votre infortune, & animé de plus par Attale & Euménes, vos illuſtres & généreux frères, égorgea les ſoldats de Démotime, le poignarda lui-même dans ſon palais, & ſe rendant maître de tous les quartiers, fit crier par-tout : *Vive le Roi Philetère, & la Princeſſe Artémiſe.* On dépêcha auſſi-tôt des navires de toutes parts pour vous chercher; on en a envoyé dans toutes les côtes & vers tous les Ports; & il y a déjà quelque-tems que je ſuis moi-même en quête, & que je croiſe cette mer, eſſayant par ces foibles ſervices, à réparer le crime de mon fils, que la priſon où je le fais détenir, réſerve à votre juſtice. Mon bonheur, continua-t-il, a enfin permis que j'aie rencontré il y a quelques jours au-delà des Cyclades, un vaiſſeau qui alloit en Chypre. J'appris d'un homme, qui

me dit être à la Princeſſe de Chypre, qu'il avoit vu dans ce golfe d'où il étoit parti, un petit navire ſemblable à celui que je lui dépeignois ; & il m'aſſura que je pourrois apprendre de vos nouvelles chez le Paſteur Télamon. Je repris ſa route ; & ſans les vents contraires qui m'ont retardé, il y auroit déjà quelques jours que je jouirois du plus précieux bonheur dont les Dieux pouvoient me combler. Oléarque avoit d'abord eu peine à s'expliquer ouvertement devant Télamon : mais la Reine l'avoit voulu ainſi, par une marque de confiance & de gratitude pour ce Berger.

Si cette nouvelle fut agréable à la Princeſſe, on peut juger quelle fut la joie d'Amalécinte, à qui les intérêts de la Reine étoient déjà mille fois plus recommandables que les ſiens propres. Mais ſa joie ne fut pas ſans amertume, quand il vint à ſonger que cet heureux ſuccès pourroit cauſer quelque changement dans l'eſprit de la Reine ; détruire les meſures qu'il avoit priſes pour la conduire dans ſes Etats, & nuire aux progrès de ſon amour. Il ne put s'empêcher, dans le compliment de félicitation qu'il lui devoit, de lui faire ſentir ſa crainte ; & cette généreuſe Princeſſe ne voulant pas lui laiſſer croire que le changement qui ſurvenoit à ſa fortune, fût capable d'altérer les ſentimes de ſon cœur, lui dit tout ce que ſa grandeur

deur d'âme lui pouvoit inſpirer dans cette rencontre. Mais après tout, que pouvoit-elle lui promettre de poſitif ? Enfin après bien des diſcours qui répondoient à la plus tendre & à la plus parfaite paſſion du monde, Amalécinte la preſſant de plus en plus ſur ce qu'il avoit à eſpérer : Prince, lui dit-elle, vous voyez mieux que moi, que ce n'eſt pas à la Reine, mais au Roi de Lesbos, que la Couronne eſt déférée. Convenez-donc que quand la Princeſſe ſe donneroit à vous dans ce moment, elle ne vous offriroit qu'une déplorable fugitive, qui ſeroit un obſtacle à vos deſſeins & à votre fortune. Epouſez plutôt le ſort du Roi de Lesbos, venez avec lui dans Mitylène, ſouffrez qu'il y prenne des meſures pour lever une armée capable de vous aider à remonter ſur le trône de Chypre ; & après qu'il aura contribué au recouvrement de votre Royaume, peut-être trouvera-t-il le moyen de vous donner auſſi la Princeſſe que vous demandez. Cette énigme n'étoit pas difficile à comprendre, & ces ordres lui étoient trop chers, pour refuſer d'y obéir. Sa joie ſeule pouvoit l'empêcher d'y répondre. Il lui baiſa la main, en l'aſſurant qu'il étoit prêt à la ſuivre par-tout.

Tout ceci s'étant paſſé devant Télamon il comprit aiſément qu'il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir retenir ces Princes par la pro-

poſition qu'il avoit réſolu de leur faire ; & il auroit agi de mauvaiſe grâce, dans une rencontre ſi favorable au rétabliſſement de la Reine, de leur en faire perdre l'occaſion pour des intérêts étrangers, qui tout importans qu'ils fuſſent d'ailleurs, ne devoient pas leur être à beaucoup près ſi ſenſibles. Il ſe retira donc, pénétré de joie d'une part, de voir un ſi heureux acheminement à la ſatisfaction de ſes deux illuſtres hôtes, & à laquelle il s'intéreſſoit comme pour lui-même ; mais avec quelque déplaiſir d'un autre côté, de ne pouvoir fortifier le parti du grand Ariarate, d'un ſecours ſi conſidérable, non-ſeulement par le poids de leurs Perſonnes, mais encore par le nombre de gens qu'Amalécinte avoit dans ſon vaiſſeau.

Fin du dix-ſeptiéme Livre.

SOMMAIRE

DU DIX-HUITIÉME LIVRE.

Télamon, engage Ergaſte & Célémante dans le parti d'Ariarate pour délivrer les Princeſſes Antigone & Troïade qu'Alcime retient priſonnières. Ariarate, accompagné d'Ariobarzane, vient lui-même trouver ces Bergers, qui frappés de ſon air majeſtueux, ne peuvent s'empécher de ſe dévouer à ſon ſervice. Il leur apprend qu'Alcime a fait arrêter Cinéas, & qu'un pareil ſort menace Ariobarzane. Ce contre-tems rompt leurs meſures & les oblige de reſter chez Célémante. Paſiclés, Ecuyer de ce Prince, eſſaye de perſuader à ce Berger de s'attacher à ſon Maître, en le flattant de l'eſpoir d'une fortune brillante & de la faveur la plus grande. Célémante s'en defend agréablement & lui fait voir que la liberté dont il jouit à Tempé eſt préférable à tout ce que la Cour a de plus ſeduiſant. Il eſt témoin, avec Ariſtée & Philémon, d'un combat ſingulier entre deux Gaulois, dont l'un perce ſon adverſaire & le fait

tomber mort (Sujet de la Vignette). *Le vainqueur leur dit que Brennus Galates eſt la cauſe de leur querelle, & leur raconte ſes aventures.* Hiſtoire de Brennus Galates. *La Reine Ariaxile, qu'il aime & qu'il cherche, eſt cachée à Tempé ſous le nom de la Bergère Ariadne. Ce Prince la retrouve enfin & ils ſe témoignent leur joie de ſe revoir après tant de traverſes. Ariſtée & Philémon raillent Célémante ſur la perte de cette nouvelle Maîtreſſe que Brennus vient lui enlever. Les Bergères ſe mettent auſſi contre lui. Célémante pour finir cette guerre galante, prend la main de Coris & la lui baiſe en ſigne de réconciliation. Coris, feignant d'être piquée de ſon inconſtance, la retire : mais le Berger ne la quitte que pour s'aller occuper des intérêts d'Ariarate.*

Ch. Eisen del. De Longueil Sculp.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE DIX-HUITIÉME.

LE généreux Télamon s'étant retiré, pour laiſſer à ſes deux illuſtres hôtes le loiſir de prendre des meſures pour leur départ, ne ſongea plus qu'à exécuter ſon premier deſſein; & quoiqu'il fût déjà nuit, il voulut aller voir Ergaſte & Célémante dès le ſoir même, afin de leur donner par-là plus de tems pour avertir & aſſembler leurs amis.

Il trouva ces deux Bergers dans l'appartement d'Aréliſe, avec l'agréable Coris, qui

devoit y coucher, pour une partie qu'elles avoient faite pour le lendemain. Il ne les avoit jamais vus ſi gais, & il crut bien que le ſujet de leur converſation devoit être réjouiſſant. Ergaſte & Aréliſe, qui, comme nous l'avons vu, s'étoient reconciliés par l'entremiſe de Philémon, faiſoient agréablement la guerre à Célémante, ſur le feint changement de Coris, & ſur le peu de bonheur ou d'adreſſe qu'il avoit eu à ſe conſerver les bonnes grâces de ſa Bergère, laquelle de ſa part aidoit merveilleuſement à la raillerie. Aréliſe faiſoit encore de ſon mieux pour inſpirer à ſon frère de la jalouſie contre Ariſtée, qui étoit abſent; & Célémante qui ſe doutoit du jeu, feignoit de croire que le changement de Coris étoit réel, & d'être fort ſatisfait de la nouvelle acquiſition qu'il avoit fait d'une Maitreſſe. Télamon avoit preſque ſcrupule d'interrompre un ſi agréable entretien, par des propoſitions auſſi ſérieuſes qu'étoient celles qui le conduiſoient-là: mais enfin ayant tiré ſes deux amis à part, & s'étant tous rendus dans la chambre de Célémante, il leur expoſa ſon deſſein, qu'ils embraſsèrent volontiers; plus cependant par l'affection qu'ils lui portoient, & par l'amour qu'ils avoient pour leur patrie, que par la conſidération de tout ce que ce Paſteur leur put dire d'Ariarate. Ce n'eſt pas qu'Ergaſte ayant oui raconter les grands exploits d'Ariamène, de

Softhène & d'Ariarate, qu'il avoit pris juſqu'alors pour trois différentes perſonnes, & qui avoient tenu dans ſon eſprit la place de trois grands Héros, ne fût pénétré d'admiration & de zèle pour un Prince qui réuniſſoit en lui le mérite & la gloire de ces trois fameux guerriers, & qui jouiſſoit lui ſeul d'une réputation qui partagée en trois, auroit été ſuffiſante pour illuſtrer les trois premiers Hommes de la terre. Célémante n'étoit pas moins étonné de ce que lui en diſoit Télamon : mais quelque admiration qu'il eût pour la valeur de ce grand Héros, ſon naturel libre le rendant ennemi de toute contrainte, & ſur-tout de cet empire que les Grands ont accoutumé de prendre ſur les foibles ; il ne pouvoit, ſans quelque répugnance, lier commerce avec une perſonne d'une qualité ſi élevée au-deſſus de la ſienne, ni s'engager dans les intérêts d'un Souverain, avec qui la diſproportion de leurs conditions ne lui permettoit pas d'eſpérer de faire amitié. Il ne pouvoit s'ôter de l'eſprit certaines maximes qu'il avoit appriſes du fameux Epicure ſon Maître, que les Grands n'aiment jamais rien que leur grandeur ; que tant qu'ils ont beſoin de nous, ils nous accueillent le plus favorablement du monde ; mais qu'ils ne nous regardent ſeulement pas, dès que nous ceſſons de leur être utiles. Mon cher Télamon, lui dit-il, je ferai

toutes choſes pour vous : mais ce ſeroit une injuſtice, ſi j'exigeois qu'Ariarate m'en eût la moindre obligation ; & ſi c'en eſt une, conſentez qu'il vous l'ait entière. Je l'eſtime, je le reſpecte, je l'adore même, ſi vous le voulez, puiſque de la manière dont vous en parlez, il mérite une eſpéce d'adoration : mais je ſuis bien-aiſe de le ſervir & de l'adorer comme je ſers & comme j'adore les Dieux ; c'eſt-à-dire, de loin, & ſans le voir. Il leur débita cette penſée avec un ſi agréable tranſport, que Télamon & Ergaſte ne purent s'empêcher d'en rire. Ce dernier penſoit à-peu-près comme Célémante ſur le chapitre des grands Seigneurs en général : mais ce qu'il avoit oui dire en particulier d'Ariarate, lui faiſoit tellement élever ce Prince au-deſſus des autres Monarques de la terre, qu'il avoit autant d'impatience de le voir & de le connoître, que Célémante l'appréhendoit. A l'égard du judicieux Télamon, il n'établiſſoit ſur ce ſujet aucune régle générale. Il tenoit qu'il y avoit dans les Princes, comme dans le reſte des hommes, de la vertu & de la foibleſſe : mais la préoccupation légitime où il étoit pour le fameux Ariarate, ne lui permettoit pas de ſupporter patiemment le doute où Célémante ſembloit être, que ce grand Prince ne fût pas le plus aimable de tous les hommes, & le plus digne d'un attachement parfait à ſes intérêts & à ſa perſonne :

en ſorte que deſirant le convaincre par lui-même d'une vérité dont ſes paroles ne l'aſſuroient point aſſez, il lui dit qu'il vouloit le préſenter à Ariarate le lendemain. Car, ajouta-t-il, je ſuis sûr que Célémante en ſera mille fois plus zélé dans ce que nous projetons, & qu'il aura alors regret de ne pouvoir offrir qu'une vie à ſon ſervice. Vous vous trompez, ſage Paſteur, lui répondit Célémante; parce qu'il eſt impoſſible que je ſois jamais plus animé que je le ſuis préſentement, pour tout ce que vous ſouhaitez. L'entrepriſe dont vous parlez, eſt juſte & équitable: c'eſt mon ami qui m'y engage; c'eſt contre un tyran; c'eſt pour le ſervice de ma patrie: vous me feriez injure, ſi vous penſiez que ces motifs euſſent beſoin d'un plus puiſſant aiguillon pour m'encourager. Ce ne peut donc être que pour ſatisfaire ma curioſité, ou mon ambition, que vous me faites fête de me préſenter au Roi. Si c'eſt la curioſité, je vous jure que je n'en ai aucune de voir de plus grands Seigneurs que moi: je voudrois au contraire, s'il m'étoit poſſible, ignorer qu'il y en eût, & me pouvoir perſuader qu'il n'y a perſonne au monde qui ait plus de ſujet que moi de me louer de la nature & de la fortune. A l'égard de l'ambition, vous ſavez ſi j'en ſuis ſuſceptible; & je ne comprens pas qu'elle puiſſe inſpirer à tant de gens, la manie que l'on a de s'appro-

cher des Princes, puiſqu'il n'eſt rien de ſi contraire à l'ambition même, & qui nous faſſe paroître ſi petits, que de nous trouver auprès d'eux. Pourriez-vous vous flatter, continua-t-il de pouvoir engager un libertin tel que moi, à aller faire ſa cour à des Rois? S'ils ſont plus heureux que moi, je ne veux point les voir : ſur ce principe, que je veux toujours croire que je le ſuis plus qu'homme du monde; & s'ils le ſont moins, c'eſt à eux à avoir la curioſité de me venir voir.

On vint leur dire en ce moment, qu'Ariobarzane étoit en bas, & qu'il demandoit à parler à Télamon. Celui-ci deſcendit auſſi-tôt; & ſe voyant obligé de retourner chez lui, à la perſuaſion d'Ariobarzane, il fit ſavoir aux deux Bergers qu'il les rejoindroit inceſſamment. Ergaſte & Célémante allèrent alors retrouver les Bergères, auprès deſquelles l'Amour les appeloit. Il y étoit ſurvenu une troiſieme perſonne, amie des deux autres. Elle ſe nommoit Déjanire, & étoit de Delphes. Elle venoit leur faire part des lettres qu'elle avoit reçues de ſon mari le jour même, où il lui annonçoit ſon retour d'Italie; & que pouvant alors compter ſur un ſéjour durable à Delphes, il la prioit d'y revenir. Elle venoit prendre congé d'elles, parce qu'elle comptoit partir le lendemain; & elle les quitta preſque auſſi-tôt, pour ſe diſpoſer à ce départ, après les avoir tendrement

embraſſées toutes les deux. Cette nouvelle cauſa à Aréliſe de la triſteſſe, parce qu'elle avoit conçu pour cette Dame une amitié très-ſenſible. Coris au contraire, s'intéreſſant à la ſatisfaction d'une perſonne qu'elle n'aimoit pas moins que pouvoit faire ſa compagne, donnoit des marques d'une joie ſage.

Les Bergers étant entrés dans la chambre au moment que Déjanire alloit en ſortir, furent ſurpris de la différence qu'ils remarquèrent à la contenance & à l'air de leurs maîtreſſes. Aréliſe ne pouvoit cacher ſon ſaiſiſſement; & Coris entretenoit gaiement Déjanire de ſon voyage, la félicitant du bonheur qu'elle alloit avoir de retrouver un époux chéri. Ergaſte à ſon ordinaire s'inquiéta du changement d'Aréliſe; & dès que l'autre fut partie, il lui dit qu'il ne la reconnoiſſoit plus pour la perſonne qu'il venoit de quitter depuis ſi peu de temps, & il la pria de lui dire ce qu'elle avoit? Je vous avoue, reprit-elle, qu'en apprenant que Déjanire alloit nous quitter, je me ſuis ſentie frappée d'une triſteſſe ſubite, qui me fait comprendre que je l'aime encore plus que je ne penſois. Coris craignit que la ſenſibilité de ſa compagne, ne fît interpréter en mal ſa contenance qui n'avoit rien de lugubre. Quoi? lui dit-elle, pouvez-vous être fâchée d'un voyage que ſouhaite ſi fort Déjanire? Ma chère Aréliſe, continua-t-elle, j'oſe vous dire qu'il

paroît par là que vous l'aimez moins que vous ne l'aviez cru. Vous penſez donc, repartit Aréliſe, que ce ſoit aimer ſes amis, que de les perdre ſans déplaiſir ? Non, répliqua Coris; mais c'eſt bien moins les aimer, que d'être fâchée du bonheur qui leur arrive. Je ne me plains pas, pourſuivit Aréliſe, que Déjanire ſoit contente : je ne ſuis mortifiée que de ce que nous l'allons perdre. Et moi, dit Coris, qui prétens avoir autant d'amitié pour elle qu'on peut en avoir pour une perſonne auſſi aimable, je vous certifie que ſi je ne puis me réjouir de la perte que nous en allons faire, je n'ai pas moins de joie qu'elle aille goûter chez elle une ſatisfaction qui l'y attend, & dont nous ne pourrions la dédommager. Il me paroît, reprit Aréliſe, que vous n'êtes point juſte. Vous ne ſauriez diſconvenir qu'en vous réjouiſſant qu'elle s'en aille, c'eſt vous réjouir de ce que nous la perdons, puiſque ce n'eſt là pour nous qu'une même choſe. Et ne voyez-vous pas, repartit Coris, qu'être triſte de ce que Déjanire nous quitte, c'eſt ſe fâcher qu'elle ſoit heureuſe, puiſque ce n'eſt-là auſſi pour elle qu'une même choſe ? Quand cela ſeroit, répliqua Aréliſe, je me trouve d'autant mieux fondée dans ma triſteſſe, que la perte que nous faiſons de Déjanire étant préſente, & la ſatisfaction qu'elle aura à Delphes, étant encore éloignée, il eſt plus naturel de ſe laiſſer toucher par le

mal préſent, que par le bien à venir. Et moi, continua Coris, je crois le parti que je ſoutiens d'autant plus équitable, que je n'enviſage en cela que la ſatisfaction de mon amie, ſans penſer à mes intérêts, & que j'oublie mes propres pertes, pour ne conſidérer que ſon avantage. Ma chère Coris, s'écria Aréliſe, quand on oublie ſi aiſément ſes pertes, c'eſt un ſigne qu'on ne les juge pas bien grandes. Et quand on eſt ajouta Coris, ſi inſenſible à la ſatisfaction d'une amie, c'eſt une marque qu'on n'entre guères dans ſes intérêts.

Ergaſte & Célémante prenoient tant de plaiſir à cette agréable diſpute, qu'ils n'oſoient preſque s'y mêler, pour ne pas la voir finir. Mais Aréliſe qui n'aimoit pas à pouſſer les choſes fort loin, ſe tourna vers Ergaſte & Célémante, comme pour leur demander quelque déciſion ſur leur différend. Ergaſte ne manqua pas de prendre le parti d'Aréliſe, & Coris ſoutint le ſien toute ſeule, & fort agréablement, contre tous les deux. Célémante à la fin ſe mit de la partie; & prenant la parole avec ſon enjouement ordinaire : Je n'oſe, dit-il, m'offrir pour ſecond à la belle Coris : car ſans compter qu'elle n'en a pas beſoin, j'aurois peur qu'elle ne refuſât mon ſecours, dans la méſintelligence où nous ſommes : il faut cependant que je vous accorde les uns & les autres. Oui, vous avez raiſon, belle Coris, de prendre part

à la joie de Déjanire, & de vous réjouir avec elle. Vous, ma Sœur, vous faites bien de vous affliger de ſon départ; parce que c'eſt une conjoncture où il y a tout enſemble matière de douleur & de joie; & je trouve par bonheur, que quoique vous preniez deux routes contraires, rien n'empêche que vous n'aimiez Déjanire également. La différence de vos ſentimens vient de ce que la belle Coris eſt naturellement portée à la joie, & qu'Arélife l'eſt beaucoup à la triſteſſe. Mais dans l'eſpèce préſente, pardonnez-moi, Arélife, ſi je vous dis que Coris a pris, ſelon moi, le meilleur parti, parce qu'il eſt toujours plus louable de ſe réjouir, que de s'attriſter. Et moi, reprit Ergaſte, je ſoutiens pour la belle Arélife, que quoique Coris & elle puiſſent prouver leur amitié par ces deux voies contraires, il en paroît pourtant plus à s'affliger pour ſes amis, qu'à ſe réjouir pour eux, en quelque occaſion que ce puiſſe être: car enfin nous allons de nous-mêmes au devant du plaiſir; & la joie eſt une paſſion ſi gracieuſe, qu'on s'en charge toujours volontiers, pour peu qu'on en ait de ſujet. Il n'en eſt pas de même de la douleur. Comme elle nous eſt naturellement ennemie, ceux pour qui nous la concevons, ne doivent jamais manquer de nous en tenir compte. Mon cher Ergaſte, repartit Célémante, c'eſt en quoi tu te trompes lourdement. Tu dois ſavoir à ton

âge, qu'il y a des gens d'un tempérament extraordinaire, & qui prendront le même plaiſir à s'affliger, que d'autres pourroient en avoir à ſe réjouir. En vérité, dit Coris, quelque brouillés que nous ſoyons Célémante & moi, je ſuis obligée de dire qu'il a mieux rencontré que nous tous. Mais en ſuppoſant deux perſonnes d'une humeur égale, je voudrois ſavoir ſi dans une occaſion comme celle-ci, où l'on perd une bonne amie, qui va dans un lieu où elle ſe fait fête d'aller, il eſt du devoir de ceux qui la perdent, de s'attriſter de ſon départ, ou de ſe réjouir de ſa ſatisfaction, & laquelle de ces deux conduites dénote mieux l'amitié. Ah Coris ! répondit Ergaſte, ne doutez pas que celui qui s'afflige de l'abſence de ce qu'il aime, ne ſoit le meilleur ami. C'eſt ce que je ne vous accorde point, repartit Célémante en l'interrompant; & il eſt hors de doute que notre amitié paroîtra toujours plus à nous réjouir du ſuccès de nos amis, qu'à nous affliger de notre propre perte; puiſque c'eſt un témoignage certain que nous entrons plus dans leur paſſion que dans la nôtre propre, & que nous nous dépouillons, pour ainſi dire, de nous-mêmes, pour nous conformer à ce qu'ils ſentent. Car enfin, continua-t-il, quand un ami nous quitte pour aller dans un lieu où la félicité l'attend, & que nous nous affligeons de ſon départ, c'eſt ne pas nous affliger pour

lui, mais pour nous-mêmes, qui ſommes en cela les ſeuls malheureux. Il me ſemble, interrompit Aréliſe, que vous ſuppoſez là tous les deux une choſe impoſſible, quand vous parlez d'amis qui ſoient bien-aiſes de nous quitter : car s'ils conçoivent cette joie, je ne ſçaurois croire qu'ils ſoient amis. Cela ſe peut, répliqua Coris ; & l'exemple de Déjanire nous le prouve. L'étroite amitié qu'elle a contractée avec nous, & dont nous ne doutons point, n'empêche pas qu'elle ne nous préfère un époux ; & quoiqu'elle nous quitte avec peine, un ſemblable voyage ne peut lui être que fort cher : enſorte que quelque regret qu'elle ait de ſe ſéparer de nous je ne trouve point à redire qu'elle ait encore plus de joie de ſe rendre auprès d'un mari. Hé bien, répliqua Ergaſte, dans l'exemple même dont vous parlez, je dis que l'amitié d'Aréliſe ſe manifeſte mieux en s'affligeant du départ de Déjanire, que celle de Coris en s'en réjouiſſant ; & ce qu'a dit Célémante, que l'amitié conſiſte à ſe détacher de ſes propres ſentimens, pour prendre ceux d'un ami, me paroît une belle chimère. Car enfin, quoique nous puiſſions dire, nous ne pouvons ceſſer d'être nous-mêmes ; & quoique nous ſoyons dans l'obligation de nous réjouir du bonheur d'autrui, nous ne ſçaurions ne pas nous affliger de notre propre mal. Ce qui me fait conclure que ſi nous avons du regret du

départ ou de l'abſence d'un ami, nous ſommes néceſſairement affligés, & que ſi nous n'y avons point de regret, nous ne l'aimons pas. Dire préſentement qu'au milieu de ce juſte regret, nous reſſentons la joie de nos amis, c'eſt avancer une choſe impoſſible, puiſque nous ne ſçaurions être affligés & gais en même tems. Ne ſeroit-ce point, reprit Aréliſe, qu'il faut examiner ſi nos amis ſont plus heureux de nous quitter, que nous malheureux de les perdre ? Car s'ils le ſont, nous devons nous réjouir avec eux ; & ſi notre malheur prévaut, il nous eſt, ce me ſemble, permis de nous affliger pour nous ; étant juſte que la plus forte paſſion l'emporte. Mais ne ſeroit-ce point plutôt, pourſuivit Coris, qu'il faut ſe réjouir & s'affliger tout enſemble ? Quoiqu'Ergaſte ſoutienne la choſe impoſſible, je ne vois pas que cela le ſoit autant qu'il le penſe ; & ſans ſortir de notre exemple, puiſque Déjanire, quelque regret qu'elle ait de nous quitter, a encore plus de joie de rejoindre ſon mari, ne pouvons-nous pas nous réjouir de ce qu'elle va être plus contente ? & nous affliger en même tems, de ce que nous allons être moins ſatisfaites ? Non, non, belle Coris, interrompit Célémante en ſouriant ; c'eſt céder de ſes droits en parlant ainſi ; & vous devez ſoutenir qu'il faut toujours ſe réjouir ; quoi qu'il arrive. Car enfin, l'amitié eſt raiſonnable, ou elle ne l'eſt

pas. Si elle n'eſt pas raiſonnable, ce n'eſt plus amitié, c'eſt un vice, dont il eſt bon de ſe défaire. Mais ſi elle eſt raiſonnable, elle ne voudra que ce que veut la raiſon. Or la raiſon, dans la matière préſente, nous défend de nous affliger, & pour nos amis, & pour nous. Pour nous, parce que c'eſt toujours un mal que d'être triſte. Pour nos amis, parce que nous devons nous réjouir qu'ils ſoient contens; & pour les uns & les autres, parce que la triſteſſe eſt toujours ſuperflue, & ne nous mene jamais à rien. Bien plus, ſi ce qu'Ergaſte nous a tant de fois prêché, qu'il faut deſirer le bonheur de ſes amis aux dépens du ſien propre, nous devons donc être bien-aiſes qu'ils nous quittent, quand leur avantage ſe trouve à nous quitter; & il ſeroit ridicule, & contre le ſens commun & la raiſon, d'être triſte d'une choſe ſouhaitable.

La belle déciſion que voilà, s'écria Ergaſte, de nous renvoyer à la raiſon, quand il s'agit de l'amitié! L'amitié & la raiſon ont un ſiège & des loix bien différentes; & les mouvemens du cœur ne ſe réglent pas ſur ceux de la tête. Je t'apprens, moi, continua-t-il, que l'amitié parfaite, quoiqu'elle ſoit la première des vertus, ne laiſſe pas d'être une de ces choſes contraires à la raiſon; ou pour en parler avec plus de reſpect, au-deſſus de la raiſon, comme l'eſt à notre égard la foi qu'on nous ordonne

d'avoir pour les Dieux. Par exemple, n'eſt-il pas vrai, que quand un de nos amis eſt mort, la raiſon voudroit que nous ne nous en affligeaſſions point, puiſque c'eſt pour le défunt une dépenſe inutile ? Elle voudroit que nous nous contentaſſions d'avoir fait durant ſa vie ce que nous aurions pu pour le ſauver ; & qu'un inſtant après ſa mort, nous ſongeaſſions à nous réjouir, pour ſauver, par cette ceſſation de larmes, & par le moyen de la joie, l'autre moitié, pour ainſi dire, de lui-même ? Il eſt certain que la raiſon ſemble exiger cette conduite. Que dirons-nous cependant d'un ami qui dans cette rencontre ſe rendroit aux conſeils de la raiſon ? & qui allégueroit comme vous, que celui qui pleure la perte d'un ami, pleure moins le mal de cet ami, que le ſien propre ? que c'eſt lui marquer au contraire qu'on l'a bien aimé, que de ſe réjouir qu'il ſoit paſſé à une vie plus heureuſe ; & qu'en ſe divertiſſant ainſi, l'on ne fait que ce qu'il ordonneroit lui-même, en quelque lieu qu'il fût, s'il avoit encore l'uſage de la parole ? Conviens donc, mon cher Célémante, que l'amitié a ſes myſtères auſſi-bien que la religion, & des myſtères auſſi incompréhenſibles. L'on haſardera gaiement, ajouta-t-il, ſa fortune pour le ſervice d'une perſonne qu'on aime, on mourra même avec plaiſir s'il le faut : on ne pourra cependant ſe réſoudre à la voir s'éloigner, quelque ſatisfaction

qu'elle en reçoive ; & la conſidération de ſon avantage ne ſera pas aſſez forte, dans la conjoncture de cette ſéparation, pour arrêter nos larmes & notre déſeſpoir. C'eſt apparemment parce que l'abſence d'un ami eſt plus cruelle que la mort même. Ou peut-être ne ſeroit-ce point, que quand il faut donner pour un ami ſa fortune, ou ſa vie même, l'éclat de cette action nous anime ? ce qui n'eſt plus la même choſe, quand il ne s'agit que de ſe ſéparer de lui ; parce qu'on ne fait en cela que ce que feroient encore mieux des perſonnes indifférentes.

Te voila toujours dans ton erreur, répliqua l'enjoué Célémante ; & je dois convenir que les myſtères de l'amitié dont tu nous parles, ſont bien incompréhenſibles, puiſqu'après tout ce que tu nous en as dit, je n'ai pas encore réuſſi à les comprendre. Car que nous veux-tu faire entendre, quand tu nous dis que l'amitié eſt contraire, ou pour me ſervir de ton correctif, qu'elle eſt ſupérieure à la raiſon ? Ne la confonds-tu pas avec l'amour, comme je te l'ai déja fait voir, & ne formes-tu pas par là une paſſion aveugle, de ce que tu voudrois nous donner pour la plus parfaite des vertus ! L'amour ne peut ſouffrir l'abſence, je l'avoue ; parce que cette paſſion eſt un deſir. Il ne peut nous permettre de nous réjouir quand une perſonne que nous aimons nous quitte, quoiqu'on ſoit convaincu

convaincu qu'elle trouve ſon compte à s'en aller ; parce que, comme tu me l'as dit quelquefois toi-même, l'amour enfin n'écoute point la raiſon, parce que c'eſt un enfant & un aveugle. Mais voudrois-tu en dire autant de l'amitié, qui eſt une paſſion ſage, déſintéreſſée, & qui n'a d'yeux & de déſirs que pour le bien & le contentement de ſes amis ? Car enfin tu ne peux diſconvenir que ce ne ſoit là l'idée de la véritable & de la parfaite amitié. Et ton Ariſtote, quand il la définit, ne la nomme-t-il pas une bienveillance réciproque, par laquelle nous ſouhaitons du bien à un autre en ſa ſeule conſidération, ſans réfléchir en rien ſur nous-mêmes ? Si donc toute réflexion ſur nous-mêmes nous eſt défendue en fait d'amitié, penſes-tu qu'il ſoit beau de nous affliger d'un départ favorable à notre ami, ſous prétexte que notre tendreſſe s'y trouve bleſſée ? Quant à ce que tu viens de dire, qu'il faudroit par les mêmes regles, ſe réjouir de la mort d'un ami, je prens la liberté de te répondre, que rien ne ſeroit plus louable, pourvu que ce fût par force d'eſprit, & non pas par inſenſibilité. Mais tu conviendras que la choſe eſt bien différente entre ſe réjouir d'une mort, & ſe réjouir d'un départ. Eſt-on ſûr, quand un ami meurt, que ſon décès lui ſoit auſſi avantageux que la vie ? & ne ſommes-nous pas tous perſuadés que la mort eſt un mal ? Mais quand cet ami

nous quitte, dans une conjoncture où ſon départ lui promet de la joie, & que cette joie eſt auſſi ſûre que le ſera celle de Déjanire en revoyant un mari qu'elle aime, il eſt indubitable que nous devons entrer dans ſes intérêts, quoiqu'il en coûte. D'ailleurs, quand la mort nous enleve un ami, c'eſt pour ne le plus revoir : au lieu que la ſéparation que cauſe un éloignement, tant long ſoit-il, nous laiſſe toujours l'eſpérance de le revoir un jour. Et je conclus de là, ma chère ſœur, continua-t-il en s'adreſſant à Aréliſe, que tu as très-grand tort de t'affliger du départ de Déjanire, & que la belle Coris a la meilleure raiſon du monde d'y conſentir joyeuſement.

Ergaſte alloit répliquer, quand on les vint avertir que Télamon les demandoit. A peine l'un & l'autre étoient-ils ſortis pour le recevoir dans l'appartement de Célémante, qu'ils le virent entrer avec Ariobarzane, & un autre homme qu'ils ne connoiſſoient point. Ergaſte fut frappé de l'air majeſtueux de cet inconnu. Célémante fut charmé de voir en lui tant de douceur & de grâce, mêlées avec tant de grandeur. Cher Télamon, dit cet inconnu en entrant, je ne ſais auquel de ces deux braves Paſteurs il faut que j'adreſſe les civilités que je dois au maître de la maiſon : mais vous venez de m'apprendre que je leur ſuis également obligé à tous les deux; & je ne ſaurois

me méprendre en les embraſſant, & en les remerciant l'un & l'autre. A ces mots, il alla vers Célémante, qui étant dans ſa maiſon, s'étoit avancé le premier pour le recevoir; & il s'acquitta enſuite de la même civilité envers Ergaſte.

Cet air auguſte, & ces traits charmans, avoient tant de rapport au portrait que Télamon un peu auparavant venoit de leur faire du grand Ariarate, qu'en voyant cet inconnu à une pareille heure, & ſur-tout avec le ſage Ariobarzane ſon hôte, il leur vint dans l'eſprit, que ce ne pouvoit être que lui. Mais le peu d'apparence qu'ils trouvoient à ſe voir honorés de cette viſite, auroit repouſſé ces premieres penſées, s'ils n'euſſent jugé qu'il ſe pouvoit faire que Télamon l'ayant inſtruit de la parole qu'ils lui avoient donnée de le ſervir contre Alcime, il venoit chez eux prendre des meſures pour cette entrepriſe. Ergaſte qui ſouhaitoit paſſionnément de le voir, eut toute la joie que peut donner une ſi agréable ſurpriſe, & Célémante qui l'avoit, pour ainſi dire, appréhendé, ne put tenir contre tant de charmes. Ils crurent l'un & l'autre, que c'étoit une tromperie que leur ami leur avoit faite; & qu'il ne leur en avoit voulu rien dire, pour les ſurprendre. Car enfin ils n'ignoroient pas qu'en de pareilles rencontres, où il s'agit d'engager des conjurés dans un parti, les plus

grands Princes ne plaignent ni les pas, ni les avances. Dans cette penſée, Célémante ayant reſpectueuſement ſalué Ariarate (car c'étoit lui-même) s'adreſſa à Télamon; & le regardant avec cette grâce & cette liberté enjouée qui lui étoit ſi naturelle; tandis qu'Ariarate embraſſoit Ergaſte: Ah Télamon! lui dit-il aſſez bas, mais d'un ton cependant à pouvoir être entendu du Prince; ne me dites point, je vous prie, que c'eſt là Ariarate: car je ſens bien que je ne pourrois me défendre de lui donner mon cœur, & je ſerois au déſeſpoir d'être obligé de violer le ſerment que j'ai fait de ne me donner de ma vie à aucun Prince.

Seigneur, continua Télamon en s'adreſſant au Roi, je vous l'avois bien dit, qu'il étoit inutile de vous nommer, & qu'à vous voir ſeulement, ces Bergers reconnoîtroient aiſément le grand Ariarate. Ergaſte ajouta un compliment des mieux entendus, à ceux de Célémante & de Télamon; & Ariarate y répondit d'une manière ſi polie & ſi engageante, qu'ils ne ſavoient ce qu'ils devoient admirer le plus, de ſon eſprit, ou de ſa bonté. Mais comme ce qui le faiſoit venir à cette heure-là, ne permettoit pas qu'ils perdiſſent le tems en paroles, ils entrerent auſſi-tôt en matière. Ils furent bien ſurpris, quand ils ſurent d'Ariarate, que Cinéas avoit été arrêté en arrivant

à Gonnes, à ſon retour de chez Ariobarzane; que le bruit couroit que c'étoit pour une conſpiration qu'il avoit faite contre la perſonne d'Alcime; que ce Gouverneur avoit auſſi fait empriſonner divers habitans, qui étoient de l'intelligence; qu'on avoit ouï nommer Ariobarzane entre ceux qui devoient être arrêtés; que cela les avoit obligés à ſortir de chez lui, & empêchés par la même raiſon, de s'arrêter chez Télamon, parce que les fréquentes viſites que ce Paſteur avoit rendues depuis peu chez Ariobarzane, pouvant être ſues d'Alcime par le moyen des domeſtiques, peut-être envoieroit-on l'y chercher. Cette nouvelle imprévue rompant toutes les meſures qu'ils avoient priſes, ils parurent tous aſſez embarraſſés. Ergaſte & Célémante n'héſitèrent pas cependant dans l'offre qu'ils firent à Ariarate de leur maiſon; & ils crurent qu'il y ſeroit d'autant plus en ſûreté, que perſonne ne ſavoit que ces deux Bergers euſſent ſeulement entendu parler de l'intrigue. Ariarate ne refuſa point leur offre. Ils s'entretinrent aſſez long-temps ſur les meſures qu'ils avoient à prendre dans une affaire ſi délicate; & ils ne ſe ſéparèrent que bien avant dans la nuit. Célémante ceda ſa chambre à Ariarate, il en donna une autre à Ariobarzane; & parce qu'il n'y en avoit plus qui ne fuſſent occupées, il alla lui-même coucher chez Ergaſte.

Ils voulurent avant de ſortir régler entre eux ce qu'ils avoient à faire le lendemain. Télamon ſe chargea du ſoin d'aller à Gonnes, pour y apprendre des nouvelles : Ergaſte, d'avoir l'œil à ce qui ſe paſſeroit chez Ariobarzane; & Célémante, de porter quelques ordres à l'Ecuyer d'Ariarate, à qui ce Prince avoit ordonné d'aller avertir les gens de ſon vaiſſeau. Chacun d'eux s'acquitta avec une exactitude égale, de ce dont il s'étoit chargé. Célémante ayant paſſé le reſte de la nuit à s'entretenir avec Ergaſte de l'admiration où il ſe trouvoit pour Ariarate, & à réfléchir ſur la bizarrerie de cette aventure, qui l'obligeoit de devenir l'hôte & l'agent affectionné d'un grand Roi, au moment même qu'il venoit de faire des réſolutions ſi contraires, partit de grand matin pour ſe rendre ſur le bord du golfe, & de-là, paſſer avec une barque juſqu'au lieu où le vaiſſeau du Roi de Pont étoit à la rade. Comme il faiſoit toutes choſes en ſe divertiſſant, & qu'il étoit auſſi bien-aiſe de ne rien témoigner de ſon deſſein, il ſuivit ſa route, tantôt en jouant de la flûte, tantôt en chantant, s'arrêtant de fois à autre, en paſſant, à donner quelque trait de raillerie aux Bergers qu'il rencontroit. Il trouva l'Ecuyer d'Ariarate à ſon vaiſſeau, & le ramena avec lui, comme le Roi l'en avoit prié. Dans la converſation qu'ils eurent enſemble pendant le che-

min, le Berger ne tarda guères à faire admirer la délicateſſe & la ſolidité de ſon eſprit. Après s'être, pour ainſi dire, épuiſés l'un & l'autre ſur ce qui concernoit les intérêts d'Ariarate, la sûreté de ce grand Prince, & le ſuccès de ſon entrepriſe : Paſiclés (c'étoit, comme nous l'avons dit ailleurs, le nom de cet Ecuyer) voulant engager encore plus Célémante dans le parti de ſon maître, n'oublia rien pour augmenter l'eſtime & l'admiration que ce Paſteur en avoit déjà conçue. Il fit valoir la grandeur & la richeſſe de ſes Etats, la valeur & le nombre de ſes troupes, la ſoumiſſion & la fidélité de ſes peuples : mais il releva particuliérement le ſoin avec lequel ce grand Prince, tout jeune qu'il étoit encore, s'appliquoit au gouvernement de ſon Royaume ; voulant tout voir de ſes yeux, tout régler par ſa prudence, tout pénétrer par ſes lumières. Il lui fit un plan des grands deſſeins qu'il avoit faits, pour rétablir le commerce & l'abondance dans ſes provinces, & procurer à ſes peuples un repos que le déſordre des guerres leur avoit fait perdre de vue depuis pluſieurs olympiades. Il lui apprit comment ce Monarque étoit non-ſeulement lui ſeul le diſtributeur des récompenſes & des grâces, mais comme il faiſoit lui-même le choix de ceux ſur qui il les vouloit faire tomber ; ne les donnant point à l'importune ſollicitation d'un courtiſan,

mais à la ſeule vertu & au ſeul mérite, dont il s'informoit avec tant de ſoin, que ſouvent il envoyoit chercher un homme dans le fond d'une province, pour l'honorer d'une charge dont il le jugeoit capable, quoique perſonne n'eût parlé pour lui : En ſorte, ajouta Paſiclés, que par une agréable ſurpriſe, un ſujet qui ne croit pas être connu de ſon Prince, ſe voit à l'heure qu'il y penſe le moins, honoré de ſon eſtime & de ſes grâces, & qu'il ſe trouve avoir mieux fait ſa cour, en ſe rendant digne de ſes bienfaits, que les autres en les recherchant. Seroit-il poſſible, illuſtre Berger, pourſuivit-il, que vous ne fuſſiez point tenté de venir vivre ſous le regne d'un ſi grand Monarque? Je ne ſaurois croire que vous ne vouliez le ſuivre par-tout, dès qu'une fois vous le connoîtrez à fond. D'ailleurs, un homme tel que vous, ne me ſemble point né pour les champs; & il n'y a rien à quoi ne puiſſe prétendre, auprès d'un maître auſſi généreux qu'Ariarate, un mérite pareil au vôtre.

Célémante ayant donné une attention ſérieuſe à tout ce que lui voulut dire Paſiclés : Je vous avoue, reprit-il, que je ſens pour ce grand Prince, non-ſeulement toute l'eſtime & tout le reſpect poſſible; mais, ſi j'oſe le dire, un dévouement & une tendreſſe dont je ne me ſerois jamais cru capable pour une perſonne d'un rang ſi diſproportionné au mien; & je

ne vous céle point que ſi je pouvois prendre ſur moi de me donner à un maître, le vôtre ſeroit infailliblement le mien. Mais ſavez-vous ce que c'eſt qu'un homme qui aime ſon plaiſir & ſa liberté comme je l'aime? Penſez-vous que je pourrois m'aſſujettir à un maître, moi qui juſqu'ici ai toujours évité de m'engager à une maîtreſſe? Je ſais bien, repartit Paſiclés, que la liberté eſt un grand charme; & quoiqu'on veuille dire de la Cour, je n'ignore pas que c'eſt une eſpéce de ſervitude. Mais outre que cette ſervitude eſt douce, quand elle nous attache à un maître aimable, il eſt bien sûr qu'elle a ſes agrémens & ſes fruits, que ne donne point la liberté. Et quels fruits? lui demanda Célémante. Je vous le laiſſe à penſer, répondit Paſiclés, & combien cet attachement vous attireroit de dignités & d'emplois? Je vous arrête-là, s'il vous plaît, répliqua Célémante en ſouriant, pour vous prier ſeulement de me dire à quoi pourroient aboutir ces emplois & ces dignités? A quoi? s'écria Paſiclés. A vous acquérir de grands biens, & à vous donner de l'autorité. Mais enfin, pourſuivit Célémante en ſouriant, que ferai-je de cette autorité & de ces richeſſes? Je ſais qu'avec de grands biens, il eſt aiſé d'acheter de ſuperbes maiſons à la ville & à la campagne, d'avoir des meubles magnifiques, quantité d'eſclaves, une bonne table.

Je ſais encore, qu'une grande autorité nous fait reſpecter & craindre : mais comme chaque choſe doit avoir ſon but, je ſuis curieux de ſavoir ce qu'il me reviendra de ces grandes maiſons, de ces beaux meubles, de ces eſclaves, de cette crainte & de ce reſpect ? Vous n'y ſongez pas, repartit Paſiclés. Ce n'eſt donc rien, ſelon vous, de s'être mis en état de vivre heureux ; d'être au-deſſus des ſouhaits, & de n'avoir plus rien à faire, pour ainſi dire, qu'à ſe contenter ? Et qui m'empêche, s'écria Célémante, de me contenter dès-à-préſent ? Avouez, mon cher Paſiclés, continua-t-il, que je ſerois bien fou de renoncer à ma liberté, & de me donner un maître, pour acquérir un bien que je poſſéde déjà ! Quoi ? je me livrerai à un Seigneur, pour ne rire que quand il rira, pour pleurer quand il ſera triſte, pour haïr & aimer ſelon ſon goût, pour renoncer, en un mot, à mes inclinations, & me revêtir des ſiennes, ou du moins, pour en faire le ſemblant ? Et au bout du compte, ce ſera, dites-vous, pour parvenir à être un jour content, & à n'avoir plus rien à ſouhaiter. O ! que j'ai bien trouvé le plus court, en apprenant, comme j'ai fait, à vivre content de mon ſort, & à ne rien ſouhaiter de plus ! En bonne-foi, ne vous moqueriez-vous pas d'un homme, qui ſe trouvant dans un pays où l'or & les perles ſont communes & ne

coûtent rien, paſſeroit les mers, pour en aller chercher en un autre où elles coûtent fort cher, & ne ſe trouvent que difficilement? C'eſt-là cependant ce que vous voudriez que je fiſſe, quand vous me conſeillez de quitter Tempé, où les plaiſirs ſont auſſi communs qu'ils ſont purs, pour les aller chercher à la Cour, où ils ſont ſi rares, & où on les achette ſi chèrement. Encore, ſi vous me faiſiez voir qu'on ne meurt point à la Cour, ou qu'au moins le bonheur d'un Courtiſan dure plus que celui d'un Berger, ce ſeroit quelque choſe: mais je ſais que c'eſt le contraire; qu'on y avance ſes jours par les ſoins & les inquiétudes qu'on s'y donne; & que la ſatisfaction que les plus heureux y acquièrent, eſt toujours d'autant plus courte, qu'ils ont perdu plus de tems à l'acquérir, & qu'il eſt rare qu'on y ait le loiſir de jouir de ſa fortune. Le goût du plaiſir ſe trouve perdu; & l'on s'eſt tellement accoutumé à la ſervitude, qu'on ne peut plus goûter la liberté. Figurez-vous, Paſiclés, ces Marchands avides, qui parcourent les mers pour amaſſer des richeſſes. Tous n'y réuſſiſſent pas également: mais tous y conſomment leur repos & leur ſanté; & la tranquillité qu'ils devroient chercher par-deſſus toutes choſes, eſt leur plus grande ennemie. Vous ne ſauriez vous former une image plus naturelle de la fureur d'un Courtiſan. On s'em-

barque à la Cour, pour y faire fortune. Jugez de la certitude du ſuccès ! Mais combien de fois avez-vous entendu les plus heureux de ces Courtiſans, déclamer contre le malheur de leur ſervitude, à laquelle, plus la fortune les avance, plus ils ſe trouvent aſſujettis ? Vous diriez que l'air qu'on y reſpire les ait enivrés, & qu'ils ne ſachent plus à quel uſage ſervent leurs richeſſes. Ils ſavent encore moins quel plaiſir c'eſt que d'être libre ; ils ſe ſont fait une habitude de leur mal, & pouvant être heureux, ils craindroient qu'on ne les empêchât d'être miſérables.

Ils s'entretenoient ainſi, en remontant le long du fleuve, quand Célémante apperçut Philémon & Ariſtée, qui faiſant porter des filets derrière eux par un Pâtre, deſcendoient vers la mer, pour prendre le plaiſir de la pêche. Quoique la priſon de Cinéas eût rompu preſque toutes les meſures des Conjurés, Célémante qui crut bien qu'Ariarate & Philadelphe n'en demeureroient pas-là, & qu'ils n'abandonneroient pas pour cela la délivrance des Princeſſes, s'imagina qu'il ne ſeroit pas hors de propos d'avertir à tout haſard ces deux Bergers, dont il connoiſſoit aſſez la fidélité & le courage, pour être sûr qu'ils ſe feroient un plaiſir & un devoir d'entrer dans un parti contre Alcime, qu'ils conſidéroient tous comme le tyran de la patrie. Mais ſongeant que

tandis qu'il les entretiendroit, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans s'arrêter un peu, Ariarate ſeroit peut-être impatient de revoir ſon Ecuyer; il indiqua à Paſiclés le chemin qu'il devoit prendre pour aller trouver ſon Maître; & après l'avoir aſſuré qu'il ne le quittoit ainſi que pour le ſervice de ce Prince, & qu'il le ſuivroit de près, il alla joindre les deux Bergers. C'en fut aſſez de leur dire que Tarſis & Télamon étoient du parti, pour les y engager aiſément.

Au moment que Célémante ſe préparoit à prendre congé d'eux, ils furent tous les trois arrêtés par une aventure aſſez violente. Ils apperçurent deux hommes qui ſe battoient l'épée à la main; & preſque dans le même inſtant, un de ces combattans percé de part en part, tomba mort. Les Bergers ne les avoient pas plutôt vus ſe battre, qu'ils avoient couru vers eux pour les ſéparer: mais leur deſſein ayant été connu du vainqueur, n'avoit ſervi qu'à précipiter l'impatience qu'il avoit de décider la querelle par la mort de ſon ennemi. Ainſi périſſe, s'écria-t-il, quiconque oſera ternir la mémoire du plus grand Prince du monde.

Ces paroles ayant excité la curioſité des Paſteurs, ils lui en demandèrent l'explication; & cet homme remettant l'épée dans le fourreau avec autant de ſens froid, que s'il n'eût

été là que ſimple ſpectateur : Je vous le dirai volontiers, leur repartit-il : auſſi-bien votre origine ne peut manquer de vous intéreſſer à la vengeance que je viens de prendre. Je ſuis Gaulois de nation, comme vous l'êtes d'origine, ſi je ne me trompe ; car je vous crois Bergers de cette vallée.

Ce perfide & moi nous venions d'Aſie, où depuis la mort du malheureux Brennus, ont paſſé les débris de ſes troupes. Nous allions à la recherche du grand Prince Brennus Galates ſon fils, & notre légitime Monarque, quand le traître que vous voyez étendu, trahiſſant l'intention de toute l'Armée qui nous y envoie, a tâché de me corrompre. Nous ferions bien mieux, a-t-il dit, de chercher du repos dans notre pays, que de nous conſommer au ſervice d'un impie & d'un ſacrilége, qui a dépouillé juſqu'aux Dieux, & contre qui le Ciel s'eſt déclaré ſi viſiblement, par le tragique ſuccès de ſes deſſeins. Abandonnons-le à la vengeance d'Apollon & de Diane, dont il a ſi indignement pillé les temples avec ſon père, & ceſſons d'attirer ſur nous la colère de tous les Dieux, en ſuivant le parti d'un Prince qui s'en eſt déclaré l'ennemi.

Je lui ai pardonné, continua-t-il, ces premiers blaſphêmes ; parce que comme il n'étoit pas auprès du Roi, lors du pillage du temple d'Ephéſe, & de l'entrepriſe de Delphes, j'ai

cru le devoir excuſer ſur l'erreur commune, dont les diſgrâces de mon Prince ont abuſé fauſſement les peuples, en confondant l'innocence du fils avec les crimes du père, par la reſſemblance de leur nom. Mais après l'avoir éclairci là-deſſus, & voyant qu'il perſiſtoit malicieuſement dans ſa calomnie, & qu'il ne parloit ainſi que pour ſe fournir un prétexte ſpécieux de s'en retourner dans les Gaules, c'eſt une perfidie que je n'ai pu ſouffrir. Comme il mettoit l'épée à la main contre moi, ſur ce que je lui diſois pour lui reprocher ſa lâcheté, j'ai été contraint de tirer la mienne; & les Dieux qu'il avoit offenſés m'ont donné ſur lui tout l'avantage.

Ce récit excita encore dans l'eſprit des Bergers, la curioſité d'apprendre quelques particularités de la vie de ce Prince Gaulois, dont la renommée avoit publié de grandes choſes, & à la gloire duquel leur origine leur faiſoit prendre intérêt. D'ailleurs, ils ne pouvoient trouver à redire à ce que venoit de faire l'inconnu, parce qu'ils l'avoient vu ſe battre dans les régles. Mais leur pitié pour le mort, quelque tort qu'il eût eu, les porta à donner quelques ordres pour lui faire rendre les derniers devoirs.

Philémon voulut engager l'inconnu à venir chez lui, pour s'y repoſer: mais l'autre s'en diſpenſa; voulant, diſoit-il, aller à Delphes

en diligence. Il leur témoigna cependant, que ſi leur route s'accordoit avec la ſienne, il leur feroit avec plaiſir, en marchant, un récit abrégé de cette merveilleuſe hiſtoire. C'étoit le chemin de Célémante, qui retournoit à Cénome; & quoique ce ne fût pas celui des deux autres Paſteurs, l'empreſſement qu'ils eurent de prendre part à ce que ce Gaulois avoit à leur dire, l'emporta ſur le divertiſſement de la pêche, qu'ils s'étoient propoſé de prendre. Ils remontèrent tous le long du fleuve; & ayant mis l'inconnu au milieu deux, ils prêtèrent une favorable attention à ſon récit, qu'il leur fit en cette ſorte.

HISTOIRE

DE BRENNUS GALATES.

Il y a eu trois Brennus. Le premier, qui prit Rome, s'appeloit ſimplement Brennus. Le ſecond fut ſon fils, qui par ironie fut ſurnommé Brennus Prauſſe, ou le facile, par rapport à ſon humeur farouche & cruelle. Le troiſiéme, dont je prétens vous entretenir principalement, eſt le fils de Brennus Prauſſe, & ſe nomme Brennus Galates. Ce Prince étant encore fort jeune, fut donné aux Siciliens en ôtage, en vertu d'un traité, par lequel ils fourniſſoient des troupes au premier Brennus, pour

pour ce fameux ſiége de Rome, dont toute la terre a entendu parler. Il y reſta juſques à ce que le premier Brennus étant mort, & Prauſſe ſon fils & ſon Succeſſeur, étant paſſé en Gréce, retira le Prince Galates d'entre leurs mains.

Quelque-tems après, Agathocles Roi de Sicile, étant tombé malade, ſes deux fils, quoiqu'il vécût encore, voulurent partager ſon Royaume par le ſort des armes. Ségeſte ſe ſentant plus foible que Doricéte ſon aîné, implora le ſecours de Prauſſe; & celui-ci n'y pouvant aller en perſonne, envoya Galates ſon fils, avec dix mille hommes.

Je dois vous dire, que durant le ſéjour de ce Prince en Sicile, il y étoit devenu éperduement amoureux d'une incomparable Princeſſe, nommée Ariaxile, qui étoit alors à la Cour d'Agathocles, & à laquelle, par reſpect, il n'avoit jamais oſé déclarer ouvertement ſa paſſion. Ségeſte qui en étoit pareillement épris, n'avoit pas été ſi réſervé; & dans le différend qu'il eut avec ſon frère, elle avoit ſuivi le parti de Doricéte, qui aimant cette Princeſſe en père, l'avoit adoptée à la ſucceſſion du Royaume. Ainſi Galates ayant été choiſi pour faire la guerre à Doricéte, ſe voyoit dans la cruelle néceſſité de la faire à ſa Maîtreſſe. Quel emploi pour un Amant! Il n'oſa cependant s'en diſpenſer, parce que le Roi eût pû commettre

cette expédition à d'autres mains moins reſpectueuſes que les ſiennes pour la belle Ariaxile. Il fit ce qu'il put pour porter l'eſprit de ſon père à terminer les différends de ces deux Princes : mais il lui fut impoſſible de l'y réſoudre, parce qu'étant naturellement ambitieux & cruel, il jetoit les yeux ſur la Sicile, comme ſur une conquête qui s'offroit à lui, par la diſcorde de ces deux concurrens, & il s'appliquoit au contraire à les aigrir, pour profiter de leur diviſion. Galates accepte donc ce funeſte emploi. Il marche, & ſe trouve réduit à une bataille contre Doricéte.

Il eſt vrai que ce Prince l'y força ; car ſon amour lui en faiſoit éviter l'occaſion, autant que ſon courage la lui eût fait ſouhaiter contre un autre. Il eût preſque deſiré que la fortune ſe déclarât contre lui, pourvu que c'eût été ſans ſa participation : car il n'étoit pas capable de trahir la fidélité qu'il devoit à ſon Roi & à ſon père. Il eût volontiers ſacrifié ſa vie à ſa Princeſſe : mais il n'eût eu garde de lui ſacrifier lâchement tant de milliers d'hommes qui combattoient ſous lui. Il ne put donc ſe diſpenſer d'uſer de ſa valeur & de ſa prudence contre Doricéte, ni par conſéquent de le vaincre. Il remporta ſur lui trois victoires dans l'eſpace de trois mois ; & l'ayant renfermé dans Syracuſe, il le contraignit enfin à demander la paix. Il n'avoit garde de la lui re-

ſuſer, quoique dans l'état où il l'avoit réduit, il s'en pût promettre une victoire auſſi aiſée que complette. Les conditions en ayant été propoſées, il me fit l'honneur de m'envoyer vers le Roi ſon père, qui étoit alors en Grece, pour lui en porter les articles, uſant auſſi en même-tems de toutes les voies propres à l'y faire conſentir.

En attendant mon retour, les deux partis firent trève; & les ôtages furent donnés de part & d'autre, dans l'eſpérance qu'on eut d'un accommodement. Galates, par une confiance que l'on pourroit nommer téméraire, mais pardonnable à un amant, n'héſita point d'entrer dans Syracuſe, & alla voir la Princeſſe Ariaxile, pour lui rendre compte des raiſons qui l'avoient obligé de combattre; de la répugnance qu'il y avoit eue, & des ſoins qu'il avoit pris pour porter à la paix l'eſprit de ſon Pere.

Durant cette guerre Agathocles mourut; & Ségeſte mourant un peu après, des bleſſures qu'il avoit reçues dès la première bataille, avoit, par un effet de ſa rage contre ſon frère, inſtitué Brennus Prauſſe ſon héritier, afin de l'intéreſſer par là à perpétuer la guerre contre Doricéte. Prauſſe qui, comme on ſait, n'étoit ſorti des Gaules que pour faire des conquêtes, n'avoit garde d'en laiſſer échapper une qui lui étoit comme aſſurée. Ces diſpoſitions n'étoient

pas favorables à mon Prince, & il apprit, à mon retour, que ſon père lui commandoit abſolument de pourſuivre ſes victoires, & de ne donner aucun relâche à Doricéte, juſqu'à ce qu'il l'eût fait priſonnier, lui & les ſiens, & qu'il le lui eût amené en Gréce.

Cette nouvelle qui répondoit ſi peu à ſes eſpérances, l'affligea d'un mortel déplaiſir. Encore avoit-il eu juſques-là quelque conſolation, dans la néceſſité où ſon honneur & ſon devoir l'avoient mis de combattre : car n'ayant point eu d'autres occaſions d'établir ſa gloire, & de ſe rendre digne de la ſecrete paſſion qu'il avoit pour Ariaxile, il les avoit trouvées dans ſes premières victoires. Et quoique ce fût pour lui une choſe cruelle, d'agir en ennemi contre ce qu'il aimoit le plus, il eſpéroit que ſon père lui laiſſant alors quelque droit ſur ſes propres conquêtes, lui permettroit d'en uſer généreuſement ; afin que ſa Princeſſe reçût de lui ce qu'elle ne tenoit auparavant que de l'amitié de Doricéte. Mais toutes ſes eſpérances ſe virent détruites par la réponſe de ſon père ; & il jugea bien que ce Roi barbare ſongeoit à établir ſon empire ſur la ruine entière de Doricéte & d'Ariaxile.

Agité long-tems de réſolutions différentes, il prit enfin celle de faire ſavoir au Roi ſon père l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe de Sicile (car on l'appeloit ainſi par rapport à

ſon adoption) & de lui propoſer cette alliance comme un moyen avantageux pour la concluſion de la paix. Mais il voulut auparavant ſonder là-deſſus les ſentimens d'Ariaxile, & en parler enſuite à Doricéte. J'eus l'honneur d'être préſent à cet entretien. Il ne céla point à la Princeſſe, les ordres qu'il avoit reçus : mais en les lui faiſant voir, il l'aſſura qu'il n'y avoit point de commandement aſſez reſpectable, pour l'obliger à la moindre action qui pût démentir le reſpect qu'il avoit pour elle. Et après lui avoir fait entendre, qu'il étoit prêt à me renvoyer vers le Roi ſon Père, & à faire auprès de lui les derniers efforts pour le porter à la paix, il la ſupplia de lui preſcrire ce qu'elle deſiroit qu'il fît dans cette occaſion, lui proteſtant qu'il ne vouloit agir que ſuivant ſes ordres.

Ariaxile diſſimula autant qu'elle put, le déplaiſir que lui donnoit cette nouvelle. Seigneur, lui dit-elle, je vous ſuis infiniment redevable de vos égards & de vos bontés pour moi. Mais que puis-je là-deſſus vous preſcrire ? Je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable, pour vous diſſuader d'être notre ennemi ; & nous avons trop éprouvé votre valeur, pour vous conſeiller de l'être. N'attendez donc dans cette circonſtance aucun ordre de ma part. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que s'il faut faire la guerre, nos troupes ſont encore ſur pied ;

& que vous êtes témoin de nos diſpoſitions pour la paix, ſi vous vous déterminez à la conclure.

N'en doutez point, Madame, reprit le Prince tranſporté d'amour, nous ferons la paix, ou le Roi mon père vous cherchera d'autres ennemis que Galates. Mais permettez-moi de me plaindre de cette indifférence que vous témoignez dans vos réſolutions. Hélas ! qu'il me ſeroit bien plus aiſé de mourir, que de me réſoudre à reprendre contre vous les armes ! Si cela eſt, Seigneur, repartit obligeamment Ariaxile, vous n'aurez aucun ſujet de vous plaindre; & à moins que vous ne demandiez la guerre, vous ne trouverez ici perſonne dans la volonté de vous la faire. Hé bien, Madame, répliqua le Prince, puiſqu'il ne vous plaît pas de m'honorer de vos ordres, trouverez-vous bon que je vous faſſe une propoſition à mon tour ? & vous plaira-t-il que nous ajoutions un nouvel article au projet de paix que nous avions envoyé à Brennus ? Madame, continua-t-il, le Roi mon père ſemble excuſable de réſiſter à cette paix, puiſqu'il n'a point vu l'incomparable Princeſſe avec qui nous en allons traiter. Mais quand Giſcon (ce qu'il dit en me montrant) lui aura rendu compte de ce qu'il a l'honneur de voir préſentement, je ne fais aucun doute que mon père ne vous demande lui-même cette paix,

qu'il ne l'achette volontiers par le don qu'il vous fera de ſon fils. Je ſais, Madame, pourſuivit-il, qu'un ſi foible prix paie bien mal l'amitié d'une auſſi auguſte Princeſſe ; & je le ſais d'autant mieux, qu'en me donnant à vous, il ne vous donnera rien, qui ne vous appartienne il y a long-tems.

La ſituation d'Ariaxile ne lui permettoit pas de rebuter la propoſition de mon Prince : mais je ne crois pas me tromper, en diſant que la diſpoſition de ſon cœur n'aidoit pas peu à la lui faire agréer. Elle lui répondit d'une façon, où conſervant toute la modeſtie & toute la pudeur d'une ſage Princeſſe, il parut bien cependant que la condition de la paix ne lui plaiſoit pas moins que la paix même.

Mon Prince en parla enſuite à Doricéte ; & ce bon Roi ayant plus ouvertement témoigné la joie que lui donnoit cette propoſition, je fus renvoyé auprès du Roi Brennus, avec des lettres preſſantes, & de nouvelles inſtructions de tout ce que j'y devois ajouter. Il ne doutoit point que le Roi ſon père n'agréât un mariage qui lui donnoit d'une manière avantageuſe & facile, plus que ne pouvoit faire la guerre la plus longue & la plus heureuſe. Auſſi vécut-il durant mon abſence auprès de ſa Princeſſe, dans une agréable tranquillité, qui n'étoit interrompue que par cette amoureuſe impatien-

ce, qui accompagne toujours une grande paſſion. La Princeſſe, qui voyoit la recherche de mon Prince approuvée de Doricéte, répondoit de ſi bonne grace aux ſages vœux de Galates, qu'il ſembloit à cet illuſtre amant n'avoir plus à ſe plaindre que de ma lenteur.

Mais hélas ! je ne revins que trop-tôt pour lui. J'eus la douleur d'être le témoin des emportemens de l'impérieux Brennus, quand il ſut ce qui me ramenoit, & que ſon fils n'avoit pas ſuivi aveuglément ſes ordres. Il déchira ſes lettres ſans les vouloir lire, & me fit le porteur d'un ordre ſévère à ſon fils de revenir, & de dépoſer à mon arrivée, le commandement de l'armée entre les mains de Belge ſon lieutenant.

Le Prince penſa mourir de douleur, en apprenant la réſiſtance du Roi ſon père. Il fallut porter ces funeſtes nouvelles à Ariaxile. Mais la Princeſſe à qui les intérêts de ſon amant étoient auſſi chers que les ſiens, craignant que le moindre retardement n'irritât, à l'excès, le Roi contre lui, le diſpoſa enfin à obéir. Il céda le commandement à Belge, & retourna vers le Roi, dans une agitation d'eſprit qu'on ne peut concevoir.

La préſence d'un ſi aimable fils fut pour le père un nouveau ſujet de fureur. Il ne borna pas ſon reſſentiment à des paroles ; il ordonna

au Capitaine de ſes Gardes d'obſerver le Prince, & lui dit qu'il lui répondroit de tout ce qu'il pourroit entreprendre.

Dans cet intervalle, Doricéte mourut; & Belge profitant de cette conjoncture, réduiſit la Reine Ariaxile aux dernières extrémités. Il écrivit au Roi, qu'il eſpéroit entrer bien-tôt dans la Ville, & il le pria de lui marquer ce qu'il deſiroit qu'il fît de la Reine. Brennus naturellement cruel, & indigné de plus contre ſon fils, voulut décider en ſa préſence de l'ordre qu'il donna de la mettre aux fers, & de la lui envoyer priſonnière. Vous vous figurez aiſément quelle impreſſion fit cet arrêt barbare ſur le tendre cœur de Galates. Il en fut frappé comme d'un coup de foudre; & quand il voulut lui parler en faveur de la Reine, le Roi l'interrompant dès le premier mot avec colère, lui fit entendre que s'il ouvroit la bouche pour elle, il n'auroit pas un meilleur ſort.

Mon Prince ne put que ſe plaindre de ſes malheurs. Quoi ! diſoit-il quelquefois, je verrai Ariaxile dans les chaînes ? Elle recevra cet indigne traitement de mon père ? & Galates aura lui-même préparé les voies à ſes diſgraces ? Père cruel, continuoit-il, ne te mêle point de régner, ou ſache mieux uſer de ta victoire! Eſt-ce même ta victoire, pour en diſpoſer ſi cruellement ? & ton fils, par qui tu l'as rem-

portée, n'y devroit-il pas avoir quelque part ? Triomphe de Syracuſe, & de tous les peuples de la Sicile : mais accorde-moi du moins la liberté d'Ariaxile, que je te demande !

Après s'être long-tems entretenu dans ces réflexions douloureuſes & inutiles, ſon déſeſpoir lui fit chercher le remède dans une réſolution qui vous étonnera. Ce fut de ſe dérober des mains de ſon père, de retourner en Sicile, de ſe jeter dans Syracuſe, d'y combattre pour Ariaxile, contre les troupes du Roi, & de ſacrifier ſa vie à la défenſe de ſa Princeſſe. Ce deſſein réuſſit. Il ſe jeta lui troiſiéme dans la Ville, & s'étant fait conduire à Ariaxile, il l'aſſura qu'il la défendroit juſqu'à l'extrémité contre ſon propre père ; trop heureux de mourir à ſon ſervice, & auprès d'elle.

Syracuſe ſentit bien-tôt l'effet du ſecours qui lui étoit arrivé. En douze jours ; la valeur & la prudence de mon Prince remirent les choſes en un tel état, que Belge qui ſe tenoit auparavant tout aſſuré de ſa conquête, eut lui-même beſoin de ſecours, & qu'il fut ſur le point de lever le ſiége.

Le Roi fut tranſporté de fureur à cette nouvelle, & il en donna toutes les marques. Elle fut telle, que quoiqu'il fût occupé en Macédoine à des entrepriſes importantes, il rappela Belge de Sicile, pour les commettre à ſa conduite, & vint en perſonne devant Syracuſe,

dans la réſolution de faire un ſanglant exemple de ſon fils, & de ſacrifier le Prince & la Princeſſe à ſa colère.

Il faut convenir que ce changement de chef, ſurvenu dans l'armée des aſſiégeans, en apporta beaucoup à la réſolution de mon Prince. Il avoit juſques-là combattu ſans ſcrupule contre les ennemis d'Ariaxile. Et quoiqu'il fût, que ces ennemis étoient les propres troupes du Roi, il croyoit ne point violer le reſpect qu'il devoit à ſon père, en s'oppoſant à ſes deſſeins injuſtes, & en l'empêchant d'uſer cruellement d'une victoire qui étoit le prix de ſon propre ſang, & le fruit de ſa valeur & de ſes peines. Mais quand il vit Brennus lui-même à la tête de l'armée, ce reſpect que ſa vertu & ſa piété naturelle conſervoient toujours dans ſon cœur, pour deux caractères ſi vénérables, ne lui permit plus alors de penſer ſans frayeur que c'étoit contre ſon père & contre ſon Roi en perſonne qu'il alloit combattre, & qu'il ne pouvoit plus tirer l'épée contre les Aſſiégeans, que par une eſpèce de parricide.

Il ſe réſolut donc d'envoyer vers le Roi; & quoique Brennus eût refuſé, la première & la ſeconde fois, d'entendre ceux qui venoient de la part de ſon fils, Galates y renvoya une troiſiéme. Cette dernière ambaſſade réuſſit encore plus mal que les deux autres: car Brennus s'en trouvant importuné, & voulant montrer,

par le traitement qu'il feroit aux Envoyés, ce que devoit attendre leur Maître, fit fouetter cruellement celui que mon Prince lui envoya le dernier, ajoutant qu'il ne partiroit point du camp, que la tête de ſon fils ne fût expoſée au haut d'une des tours de la ville. Malgré ces menaces, mon Prince étoit réſolu de l'aller trouver en perſonne, ſi le Roi eût bien voulu l'écouter : mais ce cruel avoit oublié qu'il étoit père; & dès qu'il fut devant Syracuſe, il en fit approcher les batteries de tous côtés, ſans permettre qu'on diſcontinuât ni jour ni nuit, qu'elle ne fût réduite aux derniers abois. Dans cette extrémité, Galates ne put conſentir à voir périr une place dont dépendoit la liberté, & peut-être la vie d'Ariaxile.

Après avoir donc demeuré quelques jours, comme les mains liées, par ſon reſpect, enfin l'amour & le déſeſpoir les lui délièrent. Il ſort une nuit, à la tête de huit cens hommes, repouſſe les Aſſiégeans, les force dans leurs lignes, & pouſſe enfin ſi avant ſa victoire, qu'il va mettre le feu juſques dans quelques-uns de leurs pavillons.

Il paſſoit encore plus loin, lorſqu'il fut arrêté par un ſpectacle qui le ſaiſit. La flâme des tentes & des pavillons, lui fit voir le Roi ſon père, qui ayant eu avis du déſordre, étoit accouru en perſonne au ſecours des ſiens. Ce fier Prince apperçut en même tems mon Maître;

& cette vue réciproque les frappa tous deux d'un étonnement & d'une émotion incroyable : mais ce fut par des mouvemens bien contraires. Tout ce que la loi, & la nature peuvent imprimer de reſpect & de tendreſſe dans le cœur d'un ſujet & d'un fils, ſe réveilla dans celui du Prince Galates : tout ce que la fierté & la colère peuvent inſpirer de ſévérité & de rage, entra dans l'ame du cruel Brennus. Il pouſſe auſſi-tôt ſon cheval vers lui ; & le javelot à la main : Te voici donc, perfide, lui cria-t-il en langage Gaulois. Dieux ! je vous reconnois maintenant pour juſtes, de m'avoir livré ce traître, afin qu'il reçoive de ma main le ſalaire de tous ſes crimes. A ces mots, il lui lance le javelot; & l'ayant manqué, parce que dans ſon tranſport qui l'aveugloit, il l'avoit jeté de trop loin, il tire l'épée, & pouſſe vers lui avec une nouvelle fureur. Mon Prince, comme je l'ai dit, ſaiſi d'une crainte reſpectueuſe, étoit reſté tout interdit à cette vue. Il repouſſa la penſée qui lui vint d'abord dans l'eſprit, de fuir la colère de ſon père, il baiſſa la pointe de ſon épée en terre; & lui préſentant la poitrine : Frappez, Seigneur, lui dit-il, frappez, & reprenez la vie que vous m'avez donnée. Je crains bien moins le coup qui doit punir tous ces crimes dont vous parlez, que la néceſſité où vous me mettez de les commettre.

Avant que Galates eût achevé de parler, quelques Cavaliers Syracuſains qui le ſuivoient, ne connoiſſant pas Brennus, & n'entendant rien à ce diſcours prononcé en langue Gauloiſe qu'ils ne ſavoient point, coururent à la défenſe de leur protecteur, ſe jetèrent ſur Brennus, & tuèrent ſon cheval avec tant de précipitation, que le Roi en tombant, ſe trouva engagé deſſous. L'un d'eux ſauta même ſur lui, prêt à lui percer la gorge. Mon Prince n'avoit juſques-là tremblé que de reſpect : mais à la vue du péril qui menaçoit ſon père, il frémit d'horreur. Il ne conſidéra pas que ces gens alloient le délivrer du plus mortel ennemi qu'il eût au monde ; il s'abandonna aux ſentimens de la généroſité & de la nature, & il vola à ſon ſecours. Arrêtez, malheureux, cria-t-il, arrêtez ; c'eſt le Roi mon père. Il s'élance auſſi tôt à terre ; & ſaiſiſſant d'une main le bras du Cavalier, il préſente l'autre au Roi. Il le releve reſpectueuſement, à l'aide de ceux qui le ſuivoient, lui embraſſe les genoux, lui demande pardon, le fait remonter ſur ſon propre cheval ; & parce que Brennus étoit fort éloigné de ſes gens, que l'épouvante avoit ſaiſis dès qu'ils l'avoient vu tomber, il le reconduit lui-même vers ſon quartier, puis ſe retire avec les ſiens dans la ville.

Quelque dur que fût le cœur de Brennus, il ne put s'empêcher d'être attendri de l'action

de ſon fils. Enſorte que mon Prince lui ayant dès le lendemain envoyé faire de nouvelles excuſes, le Roi qui avoit été, ou ſi touché, ou ſi confus le ſoir précédent, qu'il ne lui avoit pu rien dire, lui fit ſavoir qu'il entendroit à une capitulation avec Ariaxile, pourvu qu'il rentrât premièrement dans ſon devoir, & qu'il ſe vînt ranger auprès de lui. Ceux qui connoiſſoient le naturel de Brennus, conſeilloient au Prince Galates, de ne pas s'expoſer ſur cette parole : mais il crut qu'il étoit indigne d'un fils, de ſe défier de la foi & de la parole de ſon père. Auſſi dès le jour même ayant pris conſeil & tout enſemble congé de ſa Princeſſe, en lui réitérant les proteſtations les plus fortes de ſon amour & de ſa fidélité, il ſortit de la ville à pied, lui troiſieme, pour témoigner par là plus de ſoumiſſion & de confiance; & dans cet équipage, il arriva à la tente du Roi ſon père. Il ſe jeta à ſes pieds en l'abordant; & les arroſant de larmes, il lui dit des choſes ſi tendres en faveur de la Reine, que Brennus eut peine à retenir les ſiennes. Auſſi lui tint-il en quelque manière la parole qu'il lui avoit donnée. Car deux jours après, il voulut bien s'aboucher avec Ariaxile pour les conditions du traité; ce qui ſe fit dans une tente, dreſſée exprès entre la ville & le camp.

Mon Prince avoit mal jugé, quand autrefois il avoit cru que la vue d'Ariaxile adouciroit la

fureur du Roi ſon père. Elle en appaiſa véritablement une : mais elle en excita une autre bien plus funeſte. Cette préſence, en mettant fin à ſa colère, embraſa ſon cœur d'amour ; & comme ſi c'eût été trop peu pour le malheur de mon Prince, d'avoir eu le Roi ſon père pour ennemi, ſa cruelle deſtinée le lui donna pour rival.

Tout ce que vous avez entendu juſqu'ici, n'eſt rien en comparaiſon de ce que j'ai maintenant à vous dire. Vous avez vu des traits dignes de la cruauté d'un père dénaturé ; vous en allez voir qui ſont dignes de la rage d'un amant jaloux.

Brennus n'eut pas plutôt vu & entretenu Ariaxile, qu'il conçut pour elle une paſſion ſi prompte & ſi violente, qu'il faut en avoir été le témoin comme je le fus, & en avoir vu les effets, pour le concevoir. Après trois ou quatre jours conſécutifs de conférences, il pardonna à ſon fils tout ce que ſon amour lui avoit fait faire contre ſon devoir, & il jugea qu'il en avoit fait encore bien peu, puiſqu'il avoit été capable de conſerver tant de vertu, en des occaſions où il s'agiſſoit de la poſſeſſion d'Ariaxile. La paix ne parut plus difficile à terminer. Non-ſeulement il fit écarter ſes troupes de Syracuſe, pour donner quelque liberté à ceux de la ville ; mais il fit même la Princeſſe arbitre des conditions du traité, ne s'en réſervant qu'une

qu'une ſeule. Mais que cette condition fut regardée comme funeſte par Ariaxile ! Peu s'en fallut, dès qu'elle l'apprit, qu'elle ne marquât au Roi, que la guerre étoit moins redoutable pour elle qu'une propoſition ſi odieuſe. Mais la ſituation où ſe trouvoit la Princeſſe, la força à diſſimuler. Et comme dans ce pas gliſſant, où l'intérêt étoit commun entre elle & mon Prince, elle ne vouloit rien faire ſans prendre ſon avis, elle ne crut pas à propos d'irriter ſon ennemi par un refus : mais feignant de n'être pas encore en état de ſe déterminer ſur une affaire de cette importance, elle pria Brennus de lui accorder ſeulement quelques jours pour y penſer. Je ne ſais pas ſi vous preſſentez cette propoſition de Brennus : mais vous ayant inſtruits de ſon amour, je crois que vous comprenez aiſément qu'il la demandoit pour épouſe. La Reine ſe contenta de lui dire, que la choſe étoit trop importante, pour en délibérer ſur le champ ; & que comme toute la Sicile y étoit intéreſſée autant qu'elle, il étoit à propos qu'elle prît là-deſſus les avis de ſon Conſeil. Brennus ne put pas lui refuſer le tems qu'elle demandoit. Mais ſoit qu'il prît cette réponſe à bon augure, ou qu'il voulût par là s'armer d'un ſujet de plainte contre Ariaxile, comme d'un manque de parole de ſa part, en cas qu'il n'en obtînt pas la ſatisfaction qu'il attendoit, il publia

hautement qu'elle lui avoit promis de l'épouſer dans peu de jours.

Mon Prince connoiſſoit trop la généroſité de la Princeſſe, pour la ſoupçonner d'une pareille réſolution : mais il ne pouvoit auſſi ignorer l'amour du Roi ſon père, & c'en étoit aſſez pour le déſeſpérer. O Dieux ! dit-il, quand il fut cette nouvelle & malheureuſe paſſion ; n'étoit-ce pas aſſez de m'avoir ſi long-tems donné mon père pour ennemi, ſi vous ne me le donniez encore pour rival ? O ! mon père, eſt-ce ainſi que vous vous réconciliez avec votre fils ? Eſt-ce là la paix que vous m'aviez tant promiſe ? & votre haine a-t-elle rien pour moi de ſi terrible que la condition que vous impoſez pour me faire acheter cette cruelle & funeſte réconciliation ?

Après mille plaintes ſemblables, il fit ſecrettement demander audience à la Reine, laquelle de ſon côté n'avoit pas moins d'empreſſement de lui parler ; & il prit le tems de la nuit, pour ſe gliſſer dans la Ville, ne voulant pas que le Roi en fût informé. Madame, lui dit-il en l'abordant avec une contenance aſſez triſte, je ne vous adreſſe point mes plaintes au ſujet du bruit que fait courir le roi mon père ; car je croirois vous offenſer, ſi j'en avois pris quelque alarme. Si j'ai quelque plainte à faire, c'eſt contre vos beaux yeux, qui viennent de faire la

paix à mes dépens. Souffrez cependant que je vous diſe, que la trêve arrêtée ces derniers jours, eſt le commencement d'une guerre bien plus funeſte pour moi, que celle que nous avions faite auparavant.

Seigneur, repartit triſtement Ariaxile, j'ignore quel bruit peut faire courir à mon ſujet le roi votre père : mais quoi qu'il ait pu dire, je ſens que le Prince ſon fils n'a pas lieu de ſe plaindre d'Ariaxile ; & que ſi mes yeux ont commis le crime que vous leur reprochez, ils l'ont commis contre leur gré, & qu'ils l'ont même aſſez pleuré, pour en mériter le pardon. Mais, Seigneur, continua-t-elle, ce n'eſt point d'eux, ce n'eſt point de moi que vous avez à vous plaindre, c'eſt ſeulement de ma deſtinée malheureuſe. Elle lui apprit alors tout ce qui s'étoit paſſé dans les conférences, & l'effort qu'il avoit fallu qu'elle ſe fît pour ne pas rebuter le Roi. Elle lui fit part des réſolutions qu'elle avoit déja priſes, de plutôt mourir que de manquer à la reconnoiſſance qu'elle lui devoit ; & là-deſſus elle le pria de lui preſcrire l'ordre qu'il jugeoit à propos qu'elle tînt dans une ſi délicate & ſi mortelle rencontre. Mon Prince ne s'y trouva pas moins embarraſſé qu'elle. Ils tinrent conſeil une partie de la nuit, ſur le remède qu'ils pourroient apporter à un mal qui n'en avoit preſque point. Car Brennus demandoit ce mariage, la victoire à la main. Le re-

fuſer, c'étoit la perte d'Ariaxile; l'accepter, étoit celle de Galates.

Après bien des délibérations, mon Prince lui propoſa de feindre qu'ils étoient mariés, & ſon amour la convia même à ſe mettre à l'abri du menſonge. Il lui repréſenta que Doricéte étant mort, elle ne dépendoit plus que d'elle-même; & qu'ayant eu aſſez de bonté, pour approuver ſa recherche, rien ne les devoit empêcher d'oppoſer au Roi une vérité, qui ſeroit toujours plus puiſſante qu'une feinte. Mais la ſevère Ariaxile lui répondit, que ce n'étoit pas le devoir d'une Reine de ſe marier en ſecret; que ſes Sujets devoient être informés du Souverain qu'elle leur deſtinoit; & que les unions clandeſtines ne convenoient qu'à des eſclaves. Ainſi il fut obligé de s'en tenir à la feinte à laquelle elle voulut bien enfin conſentir; ce qui n'étoit pas un léger témoignage de ſa complaiſance. Mon Prince s'imaginoit que ſon père étant une fois perſuadé de leur mariage, ſon amour s'éteindroit avec ſes eſpérances, & qu'il ſeroit ſans doute arrêté par cette loi naturelle, qui défend aux pères d'épouſer les femmes de leurs enfans. Mais les loix étoient un foible frein pour la paſſion du Roi des Gaules; & quelle religion pouvoit avoir pour les loix, celui qui n'en avoit pas même pour les Dieux? Vous ſavez tous, qu'il arracha un jour la barbe à une figure d'Eſculape, ſous prétexte que

celle d'Apollon qui étoit à côté, n'en avoit point ; diſant par raillerie, qu'il étoit ridicule que le fils parût plus vieux que ſon père ? Vous n'ignorez pas non plus, qu'une autrefois il dépouilla la Statue du même Dieu d'un manteau d'or qui la couvroit, alléguant qu'il étoit trop peſant en Eté, & que le métal en étoit trop froid l'Hiver. Et pour ſupprimer ſes autres traits d'impiété, ne ſait-on pas que s'appropriant une fois une coupe d'or qu'une ſtatue d'Apollon tenoit à la main, il répondit en riant, à ceux qui lui reprochoient ce ſacrilége, qu'Apollon la lui avoit lui-même préſentée, & que c'eût été l'offenſer que de ne la pas prendre. Jugez ſi celui qui avoit tant de fois fait éclater ſon irrévérence pour ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion, pouvoit en avoir pour les Loix ?

Il refuſa d'abord d'ajouter foi à ce que la Princeſſe lui dit de ce mariage. Il voulut queſtionner là-deſſus ſon fils ; & mon Prince, pour l'en mieux convaincre, fit d'abord ſemblant de ne l'avouer qu'avec peine ; & comme décelé malgré lui, il fit au Roi d'humbles excuſes, d'avoir fait cette démarche ſans ſon conſentement. Le Roi qui ne put plus en douter, entra dans une étrange colère, & s'emporta violemment contre ſon fils. Mais cet obſtacle n'éteignit point ſon amour : au contraire ſa paſſion croiſſant de moment à autre, & s'irri-

tant même par la réſiſtance qu'il y trouvoit, il conçut l'affreux deſſein d'épouſer la propre femme de ſon fils.

Mais avant que d'en venir à la force, il voulut éprouver la douceur & l'artifice. Il feignit d'être ſans colère contre mon Prince ; & un matin étant encore au lit, il le fit venir dans ſa chambre, comme s'il ſe fût trouvé indiſpoſé. Mon maître qui avoit pour lui une véritable tendreſſe, fut alarmé de cette feinte indiſpoſition ; & l'étant allé trouver avec empreſſement, il lui demanda auſſi-tôt ce que c'étoit que ſon mal ? Le Roi ne lui répondit que par des ſoupirs ; & ayant accru par ſon ſilence, autant qu'il le falloit, l'inquiétude du Prince : Mon fils, lui dit-il, je vous en apprendrois le ſujet vainement. On ne voit point d'enfans qui vouluſſent faire pour leurs pères, ce que feroient les pères pour leurs enfans. Galates qui ne comprenoit rien à cette énigme, donna d'abord dans le piége. Il n'eſt que trop ordinaire, répondit-il au Roi, que l'amour d'un père ſoit plus tendre & plus effectif que celui d'un enfant : mais cette régle n'eſt pas ſi générale, qu'elle ne ſouffre de l'exception ; & j'oſe vous aſſurer qu'il n'eſt rien dont un père ſoit capable pour ſon fils, que je n'en faſſe infiniment plus pour vous. O mon fils, repartit le Roi, on ne peut mieux dire : mais s'il s'agiſſoit d'en venir à l'exécution, bien-tôt

les effets démentiroient ta bouche. Ce reproche dont Galates ne comprenoit pas le ſujet, lui donna de la défiance ; & ce Prince, dont l'amitié s'exprimoit d'abord avec chaleur, commença enfin à ſe refroidir. Le Roi ne fit pas ſemblant d'y prendre garde ; mais continuant de parler : Hé bien, mon fils, lui dit-il, il faut voir ſi c'eſt à tort que tu te vantes ; & ſi dans une occaſion où il s'agit de ma vie, tu feras pour moi ce qu'a fait de nos jours, un père pour ſon fils. Tu ſais quel étoit Séleucus Roi de Syrie, l'un des ſucceſſeurs du grand Alexandre. Il n'y a pas encore deux ans qu'il épouſa Stratonice, fille du Roi de Macédoine. J'ai ſu de ceux qui l'ont vue en Gréce, que les Dieux, en formant cette Princeſſe, en firent leur chef-d'œuvre, & que jamais époux n'aima comme lui une femme. Il eut le malheur qu'Antiochus ſon fils ne put la voir ſans en être épris, & ſi violemment épris, qu'il en tomba dangereuſement malade. Séleucus à qui ſon fils n'oſoit déclarer ſon mal, fit appeler Eraſiſtrate ; & ce ſavant Médecin ayant remarqué que le pouls d'Antiochus redoubloit chaque fois que Stratonice paroiſſoit, connut qu'il n'étoit malade que d'amour. Il rendit compte au Roi de ſa viſite, l'aſſura qu'il avoit découvert la véritable cauſe de la maladie du Prince ſon fils ; mais que c'étoit un mal incurable, & que ſa mort étoit proche. Ce bon

père alarmé, lui demanda avec empreſſement, quelle étoit cette cauſe ? Seigneur, lui répondit le Médecin, il eſt amoureux de ma femme. Ah, mon cher Eraſiſtrate ! s'écria Séleucus, rends-moi mon fils, en la lui donnant, & choiſis telle autre femme que tu voudras, entre toutes celles de mon Royaume. Moi, Seigneur, repartit adroitement Eraſiſtrate, que je lui donne ma femme ! Vous êtes ſon père : mais tout père que vous ſoyez, voudriez-vous faire pour lui ce que vous me demandez ? N'en doute point, Eraſiſtrate, répliqua Séleucus ; & il proteſta avec ſerment, de faire toutes choſes pour ſon fils, comme tu te vantes de tout faire pour ton père. Mais, continua Brennus, la différence qu'il y a entre les pères & les enfans, c'eſt que Séleucus étant convaincu de la néceſſité du remède, fit pour Antiochus tout ce qu'il avoit promis de faire ; & que je vois déjà à ta contenance, que tu ne feras rien de ce que tu m'avois promis.

Galates ſe trouva tellement interdit de cette propoſition, qu'il fut long-tems ſans pouvoir parler, tenant les yeux baiſſés en terre, autant d'accablement que de confuſion. Enfin après s'être tant ſoit peu remis : Ah ! Seigneur, lui dit-il, que vous m'apprenez-là l'exemple d'un bon père ! Il s'arrêta à cette exclamation : puis reprenant la parole avec aſſez de peine, & laiſſant couler quelques larmes que ſa douleur lui

arrachoit : Mais, Seigneur, continua-t-il, me pardonnerez-vous, ſi j'oſe vous dire que ce bon père, qui cédoit ſa femme à ſon fils, n'eût jamais voulu lui ôter la ſienne ? Brennus ne comprit que trop ces paroles ; & piqué du ſecret reproche qui lui étoit fait, d'être auſſi cruel, que Séleucus avoit été indulgent : Tu changes l'eſpéce, répliqua-t-il. Séleucus n'eut pas le malheur d'être amoureux de la femme du Prince ſon fils, & je ne t'ai rapporté cet exemple, que pour te montrer que j'avois raiſon de te dire, que l'amitié des pères pour leurs enfans, ſurpaſſe de beaucoup celle des enfans pour leurs pères ; & que tu te vantois bien fauſſement de faire pour le tien, tout ce qu'un père eſt capable de faire pour un fils.

Il ne quitta point le lit de tout le jour, ſoit qu'il ſe ſentît effectivement indiſpoſé, ou que ſon eſprit naturellement irréſolu & inquiet, eſſayât de prendre conſeil avec moins de diſtraction, ſur ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture ſi odieuſe.

Sur le ſoir, il manda de nouveau mon Prince ; & d'un air bien différent de celui dont il lui avoit parlé le matin : Galates, lui dit-il, j'ai penſé avec application à ton crime. Crois-tu avoir pu prendre impunément une femme ſans me conſulter ? & me regardes-tu comme aſſez foible, pour conſentir à un mariage contracté au mépris des loix & de ton père ? Ma

bonté m'avoit porté d'abord à te le pardonner: mais la conſéquence en ſeroit funeſte. Des ſujets ne ſe licentient que trop, quand ils ſe voyent hors de leur pays. Il ſemble qu'en étant loin, ils ſoient diſpenſés d'en reconnoître les Loix; & le mépris qu'ils en font, les porte aiſément à ne pas faire grand cas du Prince qui les impoſe. Il eſt de mon devoir de prévenir ce déſordre; & je ne ſaurois m'y prendre mieux, qu'en te défendant de revoir Ariaxile. A ſon égard, continua-t-il, j'avois réſolu de traiter avec elle, comme avec une Reine: mais je ne puis maintenant enviſager comme telle, une femme propre à débaucher des enfans. Ne crains plus que je ſonge à l'honorer de mon cœur & de ma main: ſes ſemblables ne ſont pas faites pour des mariages légitimes; & je vais laiſſer à la diſcrétion de mes ſoldats, de la diſtinguer ou non, dans le pillage de Syracuſe.

La foudre, ſi elle fût tombée ſur Galates, ne l'auroit pas plus accablé. Il fut ſaiſi d'une ſubite horreur; & quand preſqu'à l'inſtant, le Roi appelant ſes Lieutenans, leur commanda de rapprocher ſes troupes de Syracuſe, & de ne donner aucun quartier à Ariaxile, il fut ſur le point de ſe jeter à ſes pieds, & de le déſabuſer au ſujet de ce feint mariage. Incertain cependant ſi cette déclaration auroit un effet favorable, il n'oſa rien déterminer là-deſſus,

ſans en avoir l'avis de la Reine ; & il eſpéra que comme il étoit également connu des Syracuſains & des Gaulois, il lui ſeroit facile d'entrer pendant la nuit dans la ville. Mais le Roi s'étoit déjà précautionné contre cette entrepriſe. Le Prince fut arrêté en ſortant de la tente du Roi, & conduit de-là dans une autre, qui lui fut donnée pour priſon.

Il eſt impoſſible d'exprimer quelle fut alors la douleur de Galates. Outre les mortelles alarmes qu'il avoit à toute-heure pour la Reine, qui après un long ſiége, n'étoit pas en état de ſe défendre long-tems contre un ſi grand nombre d'ennemis, il étoit accablé de cette funeſte penſée, que cette Princeſſe n'entendant rien de ſa part, croiroit peut-être qu'il l'avoit abandonnée, & qu'il étoit d'intelligence avec ſon père.

Enfin après s'être agité vainement durant deux jours, de ces réflexions douloureuſes ; après avoir tenté en vain toutes ſortes de voies pour ſe dérober à ſes gardes, ou pour envoyer du moins de ſes nouvelles à Ariaxile ; après avoir eſſayé ſans fruit les prières, les menaces, la violence & l'adreſſe, il apprit le troiſiéme, au point du jour, que les béliers ayant battu les murailles toute la nuit, une bréche à paſſer vingt hommes de front, ſe trouvoit déjà faite ; que le Roi ſe préparoit à donner l'aſſaut général, & qu'on s'attendoit à prendre la ville

dans deux heures. Galates n'eut pas la force de réſiſter à cette nouvelle, ni de ſoutenir cette penſée, que dans deux heures, peut-être, Ariaxile ſeroit expoſée à l'inſolence d'une armée audacieuſe, & qu'elle ſeroit la proie d'un vainqueur dont il connoiſſoit l'inhumanité. Il demande tout éperdu, qu'on le mène parler au Roi ſon père, pour un ſecret de la dernière importance ; & l'ayant trouvé prêt à mener ſes troupes à l'aſſaut, il lui découvrit qu'Ariaxile n'étoit point ſa femme, & que c'étoit une feinte à laquelle il l'avoit portée, pour ſe tirer d'une diſgrâce où ils ne voyoient point d'autre remède. Il le ſupplia, en ſe jetant à ſes pieds, de faire tomber ſur lui le châtiment de cette diſſimulation, & d'épargner Ariaxile qui en étoit innocente : prêt à mourir pour l'expiation de ce crime, ſi ſon ſang ſuffiſoit à le réparer.

Le Roi ſurpris de cette nouvelle ſi peu attendue, reſta quelque-tems ſans parler. Puis rompant le ſilence, il lui fit un diſcours mêlé de quantité de reproches, qui aboutirent à lui déclarer qu'il lui donnoit une heure pour ſauver Ariaxile. Le Prince impatient & interdit, lui ayant demandé ce qu'il falloit qu'il fît pour cela : C'eſt, répondit le Roi, de la réſoudre toi-même à m'épouſer. Ces paroles percèrent mon Prince juſqu'au cœur. Car enfin quel parti pouvoit-il prendre ſur une ſi étrange propoſi-

tion ? Il n'avoit cependant que ce moyen de ſauver la Reine. Il lui ſembloit déjà la voir enveloppée dans l'horreur du pillage, & livrée à la fureur de nos troupes. Quel remède, dans une extrémité ſi affreuſe, où il falloit la perdre, pour la ſauver ? il n'y en avoit pourtant point d'autre. Auſſi le choiſit-il ſans héſiter ; & dans ce parti ſi funeſte, il trouvoit du moins la triſte conſolation de lui parler, & de gagner peut-être du tems.

Le Roi lui donna un trompette, pour demander cette conférence ; & s'imaginant bien que ſon fils ne reviendroit pas, s'il lui laiſſoit la liberté d'entrer dans la ville, il voulut que la négociation ſe fît hors des murs, entre la ville & le camp, il déſigna des Officiers pour l'y accompagner, & pour en être les témoins.

Galates marche donc vers la ville, en attendant le retour du trompette, pour être le médiateur des noces d'Ariaxile & de ſon rival. Quelle commiſſion pour un amant ! Il craignoit une entrevue, dont le ſuccès, de quelque côté qu'il tournât, ne pouvoit qu'être fatal, & il ne pouvoit ſe former un plan de ce qu'il avoit à dire.

Il fut ſurpris de voir revenir le trompette avec un Syracuſain, ſuivi d'un grand nombre d'autres ; & quoique dans l'état où il ſe trouvoit réduit, il ne pût guères ſurvenir de changement qui ne lui fût avantageux, il ſuffiſoit

d'être amant, pour être alarmé de ce qu'il voyoit. Il s'avance au-devant de cette troupe, & il apprend que c'étoit une ambaſſade des Syracuſains, qui envoyoient offrir leur ville à Brennus. Galates qui jugea d'abord que c'étoit une trahiſon faite à Ariaxile (parce qu'ils ſe diſoient envoyés par la ville, ſans parler de la Reine) fut animé de tant d'indignation, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier, comme hors de lui: Ah, traîtres! c'eſt donc ainſi que vous trahiſſez votre ſouveraine! Retournez, perfides; & ne penſez pas que le Roi mon père ſoit aſſez lâche, pour devoir à votre perfidie la conquête d'une place qui eſt déjà entre ſes mains. Seigneur, lui repartirent ces habitans en verſant des larmes, la Reine n'eſt plus dans Syracuſe; elle en eſt ſecretement ſortie cette nuit, voyant bien qu'elle ne pouvoit pas y tenir plus long-tems. Nous n'avons nous-mêmes rien ſu de ſon évaſion que ce matin; & le Conſeil s'étant auſſi-tôt aſſemblé, il nous a envoyés pour implorer la clémence du Roi, & la vôtre.

Cette nouvelle fit dans le cœur de Galates, deux effets différens. Il eut de l'inquiétude & de la douleur, de ne ſavoir ce qu'étoit devenue la Princeſſe; & il eut de la conſolation & de la joie, de la croire en quelque ſorte à couvert de la tyrannie de ſon père, & de ſe voir lui-même déchargé du funeſte emploi qui lui

avoit été commis. Pour Brennus, il ne fut pas moins agité, quand il entendit cette ambaſſade. Il ne reſpira que rage & fureur contre ces habitans, qu'il ſoupçonnoit d'avoir été complices de la fuite d'Ariaxile : mais conſidérant Syracuſe comme le ſiége de l'empire qu'il projetoit d'établir, il ne jugea pas à propos de la ſaccager. Il fit grâce à ces malheureux habitans; & il entra dans la ville en victorieux pacifique.

Il brûloit cependant d'envie de ſavoir où s'étoit retirée Ariaxile : & ſe doutant bien qu'elle ne manqueroit pas de donner à Galates des nouvelles de ſon aſyle, il commanda ſi expreſſément de fouiller tous ceux qui approcheroient de mon Prince, qu'enfin on ſurprit un meſſager chargé d'une lettre, où la Reine lui marquoit qu'elle étoit ſortie de Syracuſe, par compaſſion pour la ville, qu'elle auroit inutilement expoſée à une perte certaine, & pour ne pas tomber elle-même entre les mains de ſon barbare vainqueur. Elle ajoutoit, qu'elle avoit ſu à quel excès ſon père avoit porté ſes violences contre lui; qu'elle prévoyoit les ſuites où l'amour de mon Prince alloit le plonger pour elle; qu'elle le prioit de ſonger à ſon propre repos : qu'à ſon égard, la fortune s'étant comme obſtinée à lui faire la guerre dès le premier inſtant de ſa naiſſance, elle étoit réſolue de ſe dérober à ſes coups, en

achevant ſes jours parmi les filles du temple d'Ephéſe.

Voilà ce que contenoit la lettre d'Ariaxile; & voilà tout enſemble ce qui donna lieu à cette fameuſe irruption, que les Gaulois firent une nuit à Ephéſe, ſous la conduite de Brennus; au pillage du temple, à l'incendie de cette première merveille du monde, & à l'enlévement de la plupart des Vierges. Je ne vous ferai point le détail de cette célébre expédition; ſi l'on peut toutefois nommer ainſi l'entrepriſe la plus ſacrilége qui ait jamais été faite. Je vous dirai ſeulement, que Brennus n'y trouva point ce qu'il cherchoit. Car la généreuſe Ariaxile, qui vouloit en effet aſſurer le repos de mon Prince, & qui prévoyoit avec douleur les ſuites des fureurs domeſtiques qu'elle cauſoit entre un père & un fils, avoit bien cru que ſon Amant, dès qu'il ſeroit en liberté, ne manqueroit pas de la venir chercher en quelque lieu qu'elle pût être, & que cette entrevue r'ouvriroit des plaies qu'elle ne ſongeoit qu'à fermer. Dans cette penſée, au lieu de ſe rendre à Ephéſe, elle avoit, dans la route, changé de deſſein, & étoit allée ſe retirer auprès de la Prêtreſſe de Delphes, dans l'intention d'y finir ſa vie.

Jugez de la ſituation de mon Prince. Le Roi ſon père le conſidérant comme un redoutable rival, qui lui diſputeroit par-tout le cœur

cœur d'Ariaxile, n'avoit pas manqué de prendre ſes précautions avant ſon entrepriſe d'Ephéſe, pour prévenir l'obſtacle que ſa préſence apporteroit à ſes deſſeins. Il l'avoit fait renfermer dans une des tours de Syracuſe, avec ordre au Commandant de veiller à ſes actions plus exactement, pour ainſi dire, qu'à la conſervation de la Ville. Toute la conſolation qu'eut Galates dans cette dure captivité, fut d'obtenir qu'on me laiſsât auprès de lui; & je ne fus pas peu conſolé moi-même, de pouvoir être au moins le compagnon de ſa priſon & de ſes diſgrâces.

Le Commandant avoit ordre de ne nous laiſſer parler à qui que ce fût; en ſorte que nous ne ſavions rien de tout ce qui ſe faiſoit, pas même dans la Ville; ou ſi nous apprenions quelque choſe, ce n'étoit jamais que ce qui pouvoit redoubler notre déſeſpoir. Ainſi nous ne manquâmes pas de ſavoir le pillage d'Ephèſe, & l'enlevement de toutes les filles du temple. Mais nous ne ſûmes point ſi Ariaxile s'y étoit trouvée, & ſi elle avoit échapé des mains de Brennus, parce que c'eût été nous donner quelque ſorte de conſolation.

Nous paſsâmes pluſieurs mois en cet état déplorable, pendant leſquels Belge ayant eu quelques déſavantages en Macédoine, Brennus fut obligé d'y retourner avec ſes troupes. Je

ne vous dirai rien de ce qui ſe paſſa dans cette fameuſe guerre qu'il entreprit alors contre Céraune Roi de Macédoine, ni de celle qu'il eut enſuite contre le renommé Soſthène, qui ayant ramaſſé un débris de troupes vaincues, ſurprit nos gens dans le déſordre de leur victoire, & avec ſi peu de ſoldats & de tems, arracha aux nôtres une empire que nul autre que lui n'eût été capable de leur diſputer. Je n'ai ſu moi-même ces choſes que de la renommée; & ſi j'en ignorois quelques-unes ce ſeroit de vous autres Bergers que je voudrois les apprendre, puiſqu'elles ſe ſont paſſées à vos portes. Mais il étoit réſervé à mon maître de rétablir les affaires des Gaulois; & la fortune, après tant de perſécutions, vouloit ſe réconcilier avec lui, par l'occaſion la plus éclatante qui ſe pouvoit deſirer pour ſa gloire.

Le grand Soſthène ayant battu nos troupes en tant de rencontres, avoit tellement intimidé nos ſoldats, qu'ils n'avoient preſque plus le courage de ſe préſenter devant lui. Quelques Officiers dévoués à mon Prince, ſe ſervant de cette occaſion en ſa faveur, ſemèrent le bruit, que Soſthène ne pouvoit être vaincu que par Galates; & que pluſieurs ayant été à Delphes conſulter l'oracle ſur le ſort de cette guerre, la Prêtreſſe avoit répondu, que la défaite de Soſthène étoit réſervée à des mains qui n'euſ-

ſent point été ſacriléges. On dit qu'en effet, cet oracle avoit été rendu à quelques Gaulois ; mais que cette réponſe venoit de la forêt de Dodone, & non pas du temple de Delphes. Quoi qu'il en ſoit, ils ne manquèrent pas de faire tomber ſur Galates le ſens de la prédiction, parce qu'il n'avoit point eu de part au pillage du temple : en ſorte que quand Brennus voulut les mener contre l'ennemi, ils refusèrent d'y marcher, à moins que Galates ne les conduisît. Brennus ne put ſouffrir impunément que ſes ſoldats vouluſſent lui faire la loi ; il en fit punir quelques-uns, & réduiſit les autres par crainte à le ſuivre. Intimider ainſi des ſoldats, ce n'eſt pas un moyen sûr pour leur inſpirer du courage ; & l'on n'en a guères vu ſortir vainqueurs d'un combat où on les a conduits par force. A peine purent-ils ſoutenir le premier choc de l'ennemi. Brennus y perdit dix mille hommes ; & comprenant par cette triſte expérience, le beſoin qu'il avoit d'un Général propre à rendre le cœur à ſes gens, il fut réduit à rappeler Galates de Syracuſe, où il étoit priſonnier.

Mon Prince eût été plus content d'y reſter, avec quelque certitude ſur le ſort d'Ariaxile, que d'en ſortir, ſans ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Mais comme l'amour & la douleur ne l'avoient pas rendu inſenſible à la gloire,

celle qu'il ſe promettoit à combattre un ennemi, dont la réputation faiſoit tant d'éclat qu'il en avoit entendu parler dans ſa priſon même, le fit voler, pour ainſi dire, de Syracuſe en Macédoine. L'armée le reçut avec acclamation; & dès qu'elle le vit, elle ne demanda plus qu'à en venir aux mains. Le ſuccès ne trompa point leur eſpérance. Le fameux Soſthène fut défait à la première bataille; & après y avoir fait des choſes dignes du plus grand Capitaine du monde, il y fut enfin fait priſonnier. Vous ſavez tous la cruelle réſolution de Brennus ſur la deſtinée de Soſthène, & par quel horrible ſacrifice il voulut remercier les Dieux de la victoire qu'il remportoit. Je ſuis preſque aſſuré, qu'il n'en vouloit ainſi à Soſthène, que parce que ce grand homme l'avoit comme réduit à rendre la liberté à ſon fils. Mais ſi la liberté de mon Prince contribua à la défaite de Soſthène, on peut dire, qu'elle ne fut pas inutile à la conſervation de cet illuſtre ennemi. Car Galates charmé de la haute réputation que ce vaillant inconnu s'étoit acquiſe en ſi peu de tems, ne put ſouffrir que ſon père enſanglantât ſa victoire par la mort d'un Héros ſi digne d'être reſpecté. Il m'envoya pour le délivrer, la nuit qui devoit précéder ſon ſupplice. J'y réuſſis; & mon Prince, ayant eu la curioſité de voir un ſi grand homme, auquel il

ne pouvoit ſe faire connoître, ſans riſquer de ſe perdre, il ſe contenta de lui faire donner des chevaux, & tout ce qu'il falloit pour le ſauver.

Célémante qui avoit appris de Télamon la part qu'Ariarate avoit à cette aventure, ne put entendre cette circonſtance, ſans interrompre Giſcon. Quoi ? s'écria-t-il, c'eſt au Prince Galates que l'Univers eſt redevable de la conſervation du grand Soſthène ? Ah ! quand mille autres raiſons ne m'intéreſſeroient pas ſenſiblement à la gloire du Prince des Gaules, cette ſeule action me donneroit l'admiration & l'ardeur que ſa vertu mérite. Ariſtée & Philémon, qui ſur le bruit commun de la mort de Soſthène, ne pouvoient croire qu'il eût été ſauvé, & qui ſavoient encore moins qu'Ariarate & Soſthène étoient une même perſonne, voulurent ſe faire expliquer ce détail : mais Célémante qui en ſavoit plus là-deſſus qu'il ne leur en pouvoit dire devant Giſcon, & qui avoit quelque impatience d'apprendre la ſuite de l'hiſtoire de Galates, promit aux deux Bergers de les inſtruire ſur ce qu'ils ſouhaitoient d'apprendre, & pria Giſcon de continuer ; ce que le Gaulois fit en cette manière.

La défaite de Soſthène avoit comme aſſuré l'empire de Macédoine à Brennus, ſi les Dieux ne ſe fuſſent enfin laſſés de ſes crimes, & n'euſſent voulu l'en punir par ſes crimes mêmes.

Deux des principaux Officiers de notre armée, nommés Theſſalore & Emanus, étant allés viſiter le temple de Delphes, plus par curioſité que par dévotion, & s'y étant trouvés le jour d'une ſolennité, où ſe fait une proceſſion publique, reconnurent la Princeſſe Ariaxile parmi les filles qui accompagnoient la grande Prêtreſſe; & ils l'apperçurent d'autant plus aiſément, que n'étant pas encore conſacrée, elle étoit vêtue de ſes habits ordinaires. Ils voulurent faire leur cour à Brennus, en lui apprenant cette nouvelle. Il n'étoit pas encore guéri de ſa paſſion; ce n'en fut que trop, pour lui faire former contre Delphes, le même deſſein qu'on lui avoit vu exécuter contre Ephèſe. Ce qui l'inquiétoit le plus, c'étoit la préſence de ſon rival, & l'autorité qu'il avoit acquiſe ſur l'eſprit de tous nos Soldats. Il chercha donc un prétexte plauſible de ſe ſéparer de lui. Il défendit à Theſſalore & à Emanus de lui rien dire de ce qu'ils ſavoient de la Princeſſe; & donnant à ſa marche la couleur d'une nouvelle conquête qu'il projetoit, il laiſſa au Prince ſon fils un corps de cinq ou ſix mille hommes, pour l'occuper à fourager en Maçédoine; pendant qu'il tourna vers Delphes avec ſoixante & quinze mille. Mais vous ſavez comme moi, ſans doute, le funeſte ſuccès de cette entrepriſe.

Philémon interrompant ici Giſcon, lui dit que quoiqu'ils euſſent ouï parler de cet événement, le plus étrange & le plus mémorable qui fût arrivé depuis pluſieurs ſiécles, ils auroient eu bien du plaiſir d'en apprendre le détail d'une perſonne qui y eût été préſente. Célémante & Ariſtée lui en ayant témoigné le même deſir : Je puis, reprit Giſcon, ſatisfaire votre curioſité, parce que mon Prince, auprès de qui j'étois demeuré, ayant ſu quelque choſe du deſſein de Brennus, m'envoya pour m'en informer au juſte, ſous prétexte de porter de ſa part quelques avis au Roi. Ainſi je me trouvai au ſpectacle inouï dont vous me parlez ; & voici en peu de mots, ce que je puis vous en apprendre.

Il n'eſt pas que vous n'ayez été à Delphes, & vous ſavez déja que le temple d'Apollon eſt ſitué ſur le Mont Parnaſſe, dans un roc eſcarpé de tous les côtés, & que le temple & la Ville ſont défendus par les ſeuls précipices qui l'entourent. Auſſi les Habitans de Delphes, ſoit qu'ils n'euſſent jamais prévu l'irruption des Gaulois, ſoit qu'ils ſe confiaſſent en la puiſſance de leur Dieu, n'avoient aucunes troupes capables de réſiſter ; & Brennus regardoit la Ville & le temple, comme une conquête qui ne devoit lui rien coûter. Il prenoit plaiſir, la veille de l'attaque, à ſe faire raconter

les richeſſes du temple, par ceux qui y avoient été, & faiſoit déja entre les ſiens, le partage des offrandes que la piété de tant de Rois y avoit placées depuis pluſieurs ſiécles. Les Soldats négligeoient de ſe mettre en garde; & les payſans des environs, que l'épouvante avoit fait retirer dans la Ville, ayant laiſſé leur bled, leur vin, & leurs autres proviſions au pillage, ſoit par le danger où ils ſe trouvoient, ou, comme quelques-uns le diſent, par l'avis de leur Oracle, les Gaulois avoient profité de cette déſertion, s'étoient remplis ſans meſure de fruits & de vins, & s'endormoient enſuite ſur les tonneaux & ſur les tables. Ils paſſèrent dans cet état toute la nuit, & ils étoient encore ivres le lendemain, quand on donna l'aſſaut à la Ville. Quelques Alliés s'y étoient jetés pendant la nuit : mais c'étoit un foible ſecours, tout ce qui s'y trouva de gens de main, compoſant au plus quatre mille hommes. Cette poignée de Soldats eut cependant le courage de réſiſter à une armée formidable; & vous euſſiez dit même qu'ils mépriſoient nos efforts, puiſque le plus grand nombre ſe contentoit de nous regarder grimper ſans fruit contre les rochers, pendant que quelques-uns s'occupoient à rouler de groſſes pierres ſur nous. La plupart des Prêtres & des Devins, ſortant des temples les cheveux épars, & ornés de leurs

habits ſolennels, couroient par la Ville, en criant que leur Dieu étoit venu à leur ſecours; qu'ils l'avoient vu deſcendre dans le temple, accompagné de Diane & de Minerve; & qu'ils avoient oui le cliquetis de leurs armes. Ces paroles animèrent tellement ceux de Delphes, que chacun s'armant d'épées, de javelots & de piques, ils ſe ruèrent impétueuſement ſur nos gens, & en firent un prodigieux carnage. Mais ç'auroit été peu de choſe, ſi les Dieux ne s'en fuſſent effectivement mêlés. Car à l'endroit où les Aſſiégés ne pouvoient fournir du monde, il ſe fit un horrible tremblement de terre, qui rompant une partie du Roc, tomba ſur nos Bataillons, & écraſa la plus grande partie de notre armée. L'épouvante ſe mit auſſi-tôt dans nos troupes. Mais en penſant ſe retirer, il s'éleva un orage de grêle, d'une groſſeur ſurprenante, qui acheva de détruire ceux qui auroient pu échaper. Brennus déſeſpéré de ce revers, commanda à tous ceux qui étoient près de lui, de ſe ſauver comme ils pourroient; & tirant ſon épée, il ſe l'enfonça dans le cœur, & tomba mort ſur la place. Ainſi de ſoixante & quinze mille hommes, il s'en ſauva au plus dix mille. Mais la vengeance des Dieux ne tomba pas ſeulement ſur le coupable. Il ſembloit qu'ils euſſent voulu en un même jour délivrer la Grece de tous les Gaulois. En effet, dans cette

même journée Belge fut défait à la tête de quatre ou cinq mille hommes, ſur les frontières d'Epire; & Antigonus, fils de Démétrius, ayant ſecrettement ramaſſé le débris des troupes du vaillant Soſthène, & en ayant compoſé une armée trois fois plus forte que celle de Galates, l'attaqua en Macédoine, avec tant de malheur pour nous, qu'il y demeura deux mille hommes ſur la place, les autres priſonniers, & que le reſte ſe diſperſa de toutes parts. Cette déroute, quoique moins ſanglante incomparablement que la première, m'affligea beaucoup plus que toutes les autres, parce qu'elle regardoit directement mon Prince. J'ai ſu que ce Héros s'y étoit ſignalé plus qu'il n'avoit fait en aucune occaſion: mais que ſert la valeur, accablée par le nombre? Le bruit courut auſſitôt qu'il étoit mort; & il parvint à moi dans le tems que je retournois lui apprendre la mort du Roi ſon père. Je ne laiſſai pas de pourſuivre ma route, & de me tranſporter comme inconnu, aux lieux mêmes où ce dernier malheur étoit arrivé. Je m'y informai le plus exactement qu'il me fut poſſible, de la deſtinée de ce grand Prince; & l'on m'y aſſura, pour ma conſolation, qu'il n'avoit point été trouvé parmi les morts. On me dit avec la même certitude, qu'il n'étoit point du nombre des priſonniers. Je ceſſai mes recherches, ſongeant que la pri-

ſon d'un Prince de cette importance, n'auroit pas manqué d'éclater. Je conclus de là, qu'il ſeroit indubitablement parmi ceux qui s'étoient ſauvés. Mais ma peine en devenoit plus grande, pour ſavoir où le chercher : car les Gaulois battus de l'orage de toutes parts, en quittant la Gréce, avoient pris deux partis bien contraires. Les uns avoient formé la réſolution de s'en retourner dans les Gaules ; les autres ne pouvant ſe réſoudre à porter eux-mêmes dans leur Patrie la nouvelle de leur défaite, s'étoient déterminés à chercher en Aſie une meilleure fortune. Je ne pouvois ſavoir quel parti auroit pris Galates : mais je conjecturois avec raiſon, qu'il n'avoit pas choiſi le moins généreux. Il me ſembloit même honteux de me rebuter dans ma recherche. Je me rendis donc en diligence, aux lieux où j'appris que s'étoient aſſemblés ceux qui méditoient de paſſer en Aſie. Mais je ne puis vous dire quelle fut ma douleur, de n'y rien apprendre de poſitif ſur le ſort de mon Prince. Je m'en voulus d'avoir ſi mal choiſi ; & je me préparois à traverſer encore une fois la Gréce, pour rejoindre ceux qui avoient pris leur route vers les Gaules, quand j'appris de quelques-uns des nôtres, que cherchant le Prince auſſi-bien que moi, & ne l'ayant point trouvé dans l'autre armée, qui étoit compoſée au plus de trois mille hommes, ils le venoient

chercher en celle où je me trouvois, & qui étant forte de ſept mille hommes au moins de plus, ramaſſés des débris de toutes nos troupes, étoit apparemment celle où il ne manqueroit pas de ſe rendre. Je me réſolus donc d'y demeurer, & de ſuivre en attendant la fortune de mes compagnons, avec leſquels ayant traverſé heureuſement & à main armée toute la Thrace, je paſſai en Aſie. Ce ſeroit ici la matière d'une longue narration, pour vous exprimer quelle épouvante, malgré tous nos malheurs, la réputation du nom Gaulois donnoit à tous ceux que nous avons attaqués dans notre paſſage, & les heureux progrès de nos armes. A peine en avons-nous trouvé, qui ne nous ayent laiſſé le choix de toutes leurs terres. Par là nos eſpérances ſont les plus belles du monde, & il ne nous manque que notre Prince. Nous ne comptions plus gueres ſur ſes jours, après avoir été tant de tems ſans en rien apprendre, quand quelques-uns des priſonniers qu'avoit faits Antigonus, s'étant échapés de leurs fers, & nous étant venus joindre en Aſie, nous ont aſſuré qu'il étoit vivant. Ils nous ont dit qu'il avoit été pris auſſi-bien qu'eux: mais que s'étant dépouillé de toutes les marques auſquelles il pouvoit être reconnu, il s'étoit fait paſſer pour ſimple Officier parmi les ennemis; & qu'Antigonus ayant fait ſépa-

rer les priſonniers en pluſieurs troupes, pour les envoyer vendre de tous les côtés, Galates avoit été conduit à Caſſandrie, à l'entrée de ce Golfe : mais que comme il y avoit déja long-tems, & qu'ils avoient été eux-mêmes envoyés ailleurs, & vendus à un Thracien, des mains duquel ils s'étoient ſauvés, ils ne pouvoient ſavoir ce que leur Prince étoit devenu depuis.

L'armée, continua le Gaulois, ayant eu ces nouvelles, a auſſi-tôt député de toutes parts, pour faire chercher notre Maître. Nous avons été choiſis mon compagnon & moi, pour venir nous en informer à Caſſandrie ; & nous y avons ſu, en le déſignant, qu'il y avoit paru, ſans qu'on ſût ce qu'il étoit : mais on nous a dit en même-tems, qu'on le croyoit vendu à quelques Marchands de Delphes ; ce qui m'oblige à m'y tranſporter. Nous avions pris cette route, non-ſeulement parce que c'eſt la plus aiſée pour y aller par terre ; mais encore, parce que nous étions bien-aiſes de régler notre recherche ſur l'avis des Dieux. J'aurois conſulté votre Oracle en paſſant, ſi l'on ne nous eût dit, au temple de Jupiter où nous avons été ce matin, que le Grand-Prêtre eſt occupé aux préparatifs d'un célébre Sacrifice qui doit ſe faire dans peu de jours, durant leſquels Jupiter ne veut point être conſulté,

comme s'il vouloit laiſſer à la Déeſſe en l'honneur de qui l'on ſolenniſe cette fête, tout le reſpect & toute l'adoration de vos peuples. Ainſi je m'en vais à Delphes, où nous dreſſions nos pas mon camarade & moi, lorſqu'il s'eſt attiré le malheur dont vous avez été les témoins. A l'égard des diſcours inſolens & ſacriléges qu'il a tenus, je ne ſaurois croire que le ſeul deſir de s'en retourner dans les Gaules, les lui ait fait proférer : il faut qu'il ait été ſuborné, en partant d'Aſie, par quelqu'un de nos Chefs, qui appréhende le retour d'un Monarque, entre les mains duquel il lui faudra remettre le commandement. Quoi qu'il en ſoit, voila tout le ſujet de mon voyage, dont je vous aurois fait plus de myſtère, ſi je ne ſavois que vous êtes originairement Gaulois, & que vous vous intéreſſez comme moi, à la gloire d'un ſi grand Prince.

Giſcon ayant achevé, les Paſteurs lui témoignèrent toute l'admiration qu'ils devoient à la vertu de Galates, & s'offrirent généreuſement à tout ce qu'ils pourroient pour ſon ſervice.

Ils étoient près de ſe ſéparer quand ils apperçurent un Cavalier, qui ſuivi d'un autre, deſcendoit au pas du cheval le long du Fleuve. Giſcon fut ému à cette première vue, & à peine l'eut-il conſidéré quelque tems, que quittant les Bergers ſans leur rien dire, il précipita ſes

pas vers lui. O mon Prince ! s'écria-t-il en l'abordant, que les Dieux me ſont favorables ! & que ce jour eſt heureux pour moi ! Ils virent auſſi-tôt le Cavalier tendre la main ; & avec un ſouris, mêlé de je ne ſais quel air triſte, lui demander ce qui l'amenoit en ce lieu-là, & d'où il venoit ? Giſcon lui redit en peu de mots ce qu'il venoit d'apprendre aux Bergers, l'aſſurant que ſes compagnons étoient dans une impatience extrême de le revoir.

Quoique les Bergers fuſſent trop loin pour entendre leurs paroles, ils ſe doutèrent bien, à l'action & au tranſport de joie de Giſcon, que cet étranger étoit le Prince dont il les avoit entretenus, & ils le jugèrent aiſément à ſa ſeule phyſionomie, qui le déceloit.

Quand les Bergers firent cette rencontre, ils étoient preſque vis-à-vis de Cénome, & aſſez proche d'un petit pavillon bien bâti, où demeuroit la pieuſe Tclagie veuve du frère aîné de Tarſis. Cette ſage Bergère ſe promenoit alors aſſez proche, ſous une allée de ſicomores, qui ſervoient d'avenue à ſa maiſon ; & elle étoit en compagnie de deux autres Bergères, qui l'étoient venu voir. Cette allée venoit juſques ſur le Fleuve, & aboutiſſoit preſqu'à l'endroit où étoient les trois Bergers.

Célémante reconnut bien-tôt l'une des Bergères pour la belle Ariadne ; & dans l'envie de

continuer le rôle d'amant, il courut auſſi-tôt vers elle. Ce n'eſt pas qu'il manquât de curioſité de ſavoir la fin de cette aventure, & de connoître cet étranger : mais comme il crut que ſa préſence de ces Bergères ne nuiroit point à cet éclairciſſement qu'il eſpéroit, & qu'il l'attendroit plus agréablement auprès d'elles, il ne put s'empêcher de les aller joindre. Il voulut même les intéreſſer dans ſa curioſité ; & s'adreſſant à la belle Ariadne : Je ne ſais, lui dit-il, ſi vous me tiendrez compte de ce que je fais ici pour vous : mais il eſt ſûr que je quitte peut-être, pour vous voir, un des plus grands Princes du monde. Berger, répondit-elle en ſouriant, à moins que vous n'ayez bien changé d'humeur depuis hier, je ne me crois pas engagée à une grande reconnoiſſance : car vous vous êtes vanté d'aimer ſi peu à faire votre Cour aux Princes, que les Bergères pour qui vous les quitterez, ne vous en ſeront jamais guères obligées. Mais enfin, continua-t-elle, expliquez-nous l'énigme : car vous n'étiez-là qu'avec deux Bergers, qui n'ont jamais eu l'ambition d'être Princes. Elle parloit ainſi, parce qu'en effet l'allée où elle étoit, lui cachant les trois étrangers qui étoient plus loin, elle n'avoit apperçu que Philémon & Ariſtée. Elle trouvoit d'ailleurs ſi peu de fondement à ce que lui diſoit Célémante, qu'elle regardoit ſon compliment

compliment comme une raillerie, dont elle ne comprenoit pas encore le ſens.

Ariſtée & Philémon, qui connoiſſoient également ces trois Bergères, en les voyant approcher, avancèrent au devant d'elles. Ariſtée déja convaincu que l'étranger étoit le Prince Galates, leur dit en les abordant, qu'il alloit leur faire voir une perſonne illuſtre, qu'elles connoiſſoient déja de réputation, & dont la vue ne manqueroit pas de leur faire plaiſir. Philémon qui doutoit de toutes choſes, admira l'aſſurance de ce Berger. A l'égard de Célémante, il en parloit moins par perſuaſion, que parce que l'aventure lui paroiſſant ſurprenante, il étoit bien-aiſe d'en régaler les Bergères; ajoutant à ce qu'avoit dit Ariſtée, qu'il ne falloit point leur dire le nom de l'Inconnu, & que quelque renommé qu'il fût, il leur donneroit tout le jour à le deviner. Vous vous imaginez donc, reprit Télagie, que nous n'avons autre choſe à faire ? & que je ne paſſerai pas plus agréablement mon tems avec ces deux Bergères, qu'à aller voir tout ce que vous vous préparez à me montrer ?

La troupe ne laiſſoit pas cependant que de s'approcher du fleuve; & étant tous ſortis de l'avenue, la belle Ariadne n'eut pas plutôt jeté les yeux ſur l'étranger, qu'elle fit un grand cri. Les autres, qui s'étoient avancés, le Prince etant

deſcendu de cheval dès que Giſcon étoit accouru vers lui, étoient déja ſi proches, qu'ils entendirent ce cri, & virent dans l'inſtant que celle qui l'avoit jeté, tomboit évanouie entre les bras de ſes Compagnes. Ils s'en approchèrent pour lui prêter ſecours. Mais à peine eurent-ils enviſagé cette belle malade; que l'ayant reconnue, malgré ſon déguiſement cauſé par ſes vêtemens & ſa pâleur, & ſe regardant tous les trois avec un étonnement ſans pareil, ils ne purent s'empêcher de s'écrier que c'étoit la Reine Ariaxile. Si la ſurpriſe des étrangers fut grande, celle de Télagie ne fut pas moindre, d'entendre qualifier de Reine, une perſonne qu'elle n'avoit juſqu'alors connue que ſous le nom de la Bergère Ariadne. Mais celle des trois Bergers fut inconcevable, quand ils ſurent que c'étoit là cette illuſtre Ariaxile, dans les infortunes de laquelle ils venoient de s'intéreſſer ſi ſenſiblement. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer leur première penſée au ſujet du Prince Galates, & pour leur faire juger que ſa préſence imprévue avoit cauſé l'évanouiſſement d'Ariadne. Pour l'autre Bergère, elle ne parut pas tout-à-fait ſi ſurpriſe, parce qu'elle n'ignoroit, ni le nom, ni la condition d'Ariaxile, & que cette Reine lui faiſant l'honneur de loger chez elle, lui avoit fait celui de lui confier ce qu'il y avoit de plus

particulier dans ſes aventures. Elle ſavoit déjà que la Princeſſe des Indes, la Reine Ariaxile, & la Bergère Ariadne n'étoient qu'une même perſonne : mais le Prince Galates lui étoit inconnu comme aux autres, & ſa venue ſeule la ſurprenoit.

Dans cet étonnement réciproque, qu'ils ne pouvoient tous aſſez ſe témoigner, les Bergers eurent la prévoyance & le ſoin d'aller puiſer de l'eau dans le fleuve, tandis que le Prince à genoux, & dans des alarmes mortelles, ſoutenoit la tête d'Ariaxile.

Il n'eſt guères poſſible d'exprimer les divers mouvemens dont fut agité le cœur de notre royale Bergère, quand l'eau qu'on lui jeta, l'eut fait revenir à elle. Ces deux illuſtres Amans ſe parlèrent long-tems des yeux, leurs bouches ayant peine à recouvrer leur uſage. Tant de choſes qu'ils avoient l'un & l'autre à ſe dire, contribuoient à leur ſilence : mais c'étoit un ſilence expreſſif. Tous leurs eſprits ſembloient s'être raſſemblés dans leurs yeux, comme les ſeuls organes auſquels il appartient de pouvoir exprimer plus d'une choſe à la fois. On pourroit même croire, que leur raviſſement leur faiſant regarder leur bonheur comme un ſonge, ils appréhendoient, pour ainſi dire, de s'éveiller.

Pendant qu'ils étoient dans ces doux tranſ-

ports, qu'on peut toujours mieux s'imaginer que décrire, la Bergère qui avoit l'honneur d'être l'hôteſſe de la Reine, & qui ſe voyoit diſpenſée de celer à Télagie, une choſe que le haſard venoit de rendre ſi publique, lui racontoit par quelle aventure cette Princeſſe ſe rencontroit dans la vallée de Tempé. Elle lui apprit qu'elle avoit eu le bonheur d'être connue d'elle, & d'acquérir ſes bonnes graces, dans un voyage qu'elles firent enſemble à Delphes, avant l'irruption de Brennus : Que pendant qu'elles y furent, la nouvelle de l'approche des Gaulois y étant répandue; toutes les filles de qualité, que la piété avoit attirées auprès de la Prêtreſſe d'Apollon, & qui n'y étoient encore attachées par aucun vœu, appréhendant l'exemple de ce qui étoit arrivé à Ephèſe, s'étoient pour la plupart retirées chez leurs parens, ou leurs amies : Qu'Ariaxile avoit été d'autant plus frappée de la crainte qui faiſoit éloigner toutes les autres, qu'elle avoit des raiſons particulières de fuir le cruel Brennus, quoiqu'elle ne pût préciſément ſavoir ſi c'étoit pour elle qu'il marchoit à cette expédition ſacrilège. Que la Princeſſe ayant eu la bonté de lui révéler ſes juſtes frayeurs, elle lui avoit offert ſa maiſon pour retraite, & lui avoit tant fait valoir la politeſſe & l'innocence des Habitans de Tempé, qu'Ariaxile s'étoit déterminée à y venir paſſer

le reſte de ſes jours ſous un nom emprunté ; préférant le ſage repos d'une vie champêtre, à l'éclat qu'elle quittoit, & qui lui avoit cauſé tant de traverſes. Que ce qui l'y avoit le plus portée, c'eſt qu'outre le peu d'apparence qu'il y avoit pour elle de retourner aux Indes, où elle ne pouvoit eſpérer de ſe faire reconnoître pour l'héritière de Cété & de Lanaſſa, elle ſavoit qu'une fille nommée Taxile, qui avoit autrefois été à la Reine ſa mère, étoit venue ſe retirer parmi les Daphnides, après la mort de cette Princeſſe.

D'un autre côté, l'Ecuyer du Prince informoit Giſcon des diverſes aventures qu'il avoit courues depuis la priſon de ſon maître ; & ce qui les amenoit préſentement à Tempé. Il lui dit que le Prince ayant été conduit eſclave à Caſſandrie, un Marchand de Delphes l'y avoit acheté, dans l'intention de le vendre chérement à Delphes, parce que ces peuples conſervoient une telle rage contre les Gaulois, que quelques-uns ſe faiſoient un point de religion d'acheter ces ſortes d'eſclaves, pour les maſſacrer enſuite, & les immoler à leur Dieu ; ſans compter que la haute réputation des Gaulois, leur inſpiroit l'ambition de ſe faire ſervir par un peuple qui avoit été ſi redoutable à tous les Grecs, & dont ils avoient été les ſeuls capables de délivrer en un coup toute la Gréce. Il ajouta que

ce Marchand ayant fait rencontre en chemin, de quelques Syracuſains, à qui le Prince s'étoit fait connoître, ces gens charmés de pouvoir témoigner leur reconnoiſſance à un Héros qui avoit ſi long-tems protégé leur Reine, l'avoient auſſi-tôt racheté lui & les ſiens, à un prix dont ce Marchand avide ſe trouva content. Qu'à leur égard, le déplaiſir qu'ils avoient eu de perdre Ariaxile, & la tyrannie que Brennus avoit exercée ſur tous ceux qu'il avoit crus affectionnés au parti de la Reine, les avoit obligés de quitter leur pays : mais qu'ils y retournoient, ayant oui dire qu'après la mort de ce barbare, Syracuſe s'étoit révoltée contre ſes troupes, & que la Reine Ariaxile y étoit rentrée. En effet, continua l'Ecuyer, nous fûmes étonnés, qu'à meſure que nous approchions de Syracuſe, (car j'étois du nombre des trois qui avoient été vendus & rachetés avec notre Prince) le bruit croiſſoit non-ſeulement, que les Gaulois qui y avoient été laiſſés en garniſon par Brennus, en avoient été chaſſés, mais que la Reine y étoit plus puiſſante que jamais. Nous y retournions avec une joie inconcevable : mais quand nous y arrivâmes, en nous confirmant la délivrance de la Ville, on nous déſabuſa ſur le prétendu régne d'Ariaxile. Hieron, ce vaillant homme, que vous avez ſans doute connu, avoit donné

cours à cette fable pour le ſuccès de ſon deſſein : car ayant excité le peuple à chaſſer la garniſon Gauloiſe, ſous prétexte de rétablir la Reine, & après y avoir commandé les premiers jours ſous le nom de cette Princeſſe, à la recherche de laquelle il avoit feint d'envoyer, il s'étoit enfin déclaré, & fait couronner Roi de Sicile. Vous vous figurez la douleur qu'une pareille mépriſe cauſa à notre Prince. Elle fut telle, qu'il en tomba malade dans l'île, où nous le vîmes long-tems à la dernière extrémité, mais où il a reçu toute l'aſſiſtance imaginable de ces généreux Syracuſains qui nous avoient rachetés. Ils l'ont même aidé de tout ce qu'il falloit, pour exécuter le deſſein qu'il a eu d'aller rejoindre l'armée qui étoit paſſée en Aſie. Il y a déjà envoyé par mer cet autre Gaulois qui avoit été vendu avec nous, afin de donner avis de ſon retour à nos troupes ; mais comme l'amour qu'il a pour la Reine, fait ſa principale application, il a voulu avant toutes choſes paſſer à Delphes, & s'y informer plus particuliérement des nouvelles d'Ariaxile. Il s'eſt pour cet effet adreſſé à la Prêtreſſe, à qui il n'a point fait difficulté de ſe nommer. Et cette vertueuſe fille, qui ſavoit déjà une partie de ſes aventures, par le rapport d'Ariaxile même, nous ayant aſſurés que nous en aurions des nou-

velles dans cette Vallée, en nous adreſſant à l'une des Daphnides, nommée Taxile, nous y venions en diligence, quand nous vous avons ſi heureuſement rencontrés.

Durant ces récits, les trois Bergers s'étoient par diſcrétion & par reſpect tenus éloignés; & comme, quelque ſecret qu'on leur fît du reſte, ils en ſavoient aſſez pour ne plus douter de l'état de l'inconnu & de la Bergère, ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la conduite & la providence des Dieux dans une ſi merveilleuſe rencontre.

Célémante de ſa part étoit tellement attaché au plaiſir que ces réflexions lui fourniſſoient, qu'il avoit preſque perdu de vue Ariarate. Il admiroit ſur-tout le caprice du haſard, qui comme pour braver ſes inclinations naturelles, lui avoit tout à la fois envoyé un grand Roi pour hôte dans la perſonne d'Ariarate, & fait ſervir une Reine pour Maîtreſſe dans la perſonne d'Ariadne; & ſongeant à tout ce qui lui étoit échappé quand Ariaxile ne lui paroiſſoit qu'une Bergère, il y trouvoit quelque choſe de ſi ſingulier, que cela ne lui paroiſſoit pas une des moins agréables de ſes aventures. Peut-être n'eût-il pû ſe détacher ſitôt du plaiſir qu'il prenoit à y penſer, ſi le diſcret Philémon, qui ſe doutoit bien que leur préſence pourroit gêner ces deux illuſtres

Amans, ne l'eût doucement tiré par le bras. Célémante, lui dit-il, je te conſeille à préſent de chercher une autre Maîtreſſe: car voici un rival dangereux pour toi. Célémante en ſouriant, & s'approchant de Philémon : Berger, lui répondit-il tout bas, ce Prince n'eſt point mon rival, comme tu le dis: car je n'en voulois qu'à la Betgère Ariadne, & je lui laiſſe de tout mon cœur la Reine Ariaxile. Mais, reprit Ariſtée, la Bergère Ariadne & la Reine Ariaxile ſont-elles deux perſonnes différentes ? Si différentes pour moi, repartit Célémante, que j'aimois fort la Bergère, & que je n'ai que du reſpect pour la Reine. A ces mots, ils firent ſigne à Télagie qu'ils s'alloient retirer, ſans rien dire; ce qui ne leur fut pas mal-aiſé, car chacun étoit ſi attentif à ce qu'il faiſoit, & ſi occupé de ſes propres penſées, qu'on ne ſongeoit guères à autre choſe.

Comme ils étoient près de Cénome, & que Philémon & Ariſtée étoient bien-aiſes, puiſque l'occaſion s'en préſentoit, de s'offrir eux-mêmes à Ariarate, & de lui donner avis d'une aventure dans laquelle Soſthène avoit quelque part, ils y accompagnèrent Célémante. Ils ne purent, en allant, s'empêcher de le railler ſur le mauvais ſuccès de ſa dernière amourette. Ariſtée lui donna agréablement des attaques ſur ſa diſgrâce; & ce qui en redoubla le plai-

ſir, fut qu'à l'heure même, ils apperçurent Coris, qui revenoit de Cénome, où elle avoit laiſſée Aréliſe, & qui ayant rencontré Bélice & Céliane, retournoit avec elles au hameau. Ariſtée courut au-devant des Bergères, pour leur rendre compte de ce qu'ils venoient de voir; les priant toutefois de ne pas divulguer la choſe, juſqu'à ce qu'ils ſuſſent ſi les deux Héros de l'aventure agréeroient qu'on en parlât.

Célémante & Philémon le ſuivirent de ſi près, qu'ils arrivèrent aux premiers mots de ſon récit. Charmantes Bergères, ajouta Ariſtée à la fin, je plains fort à préſent Célémante, ſi quelqu'une de vous n'a pitié de lui. Il ſe trouve, comme vous voyez, ſans Maîtreſſe, & il n'en peut trouver qu'entre vous trois, qui ſuppléent à la perte d'une Reine. Je ne ſais, dit Philémon, s'il lui eſt bien avantageux de s'engager de nouveau, après tant d'épreuves de diſgrâces: Ergaſte ſon meilleur ami, lui enleva ſa première Maîtreſſe; Ariſtée lui a ravi la ſeconde; & la fortune conduit ici un Roi comme par miracle, pour lui arracher la troiſiéme. Mon cher Célémante, continua-t-il, j'ai toujours oui dire que quand on joue de malheur, il ne faut point s'opiniâtrer au jeu. Penſez-vous, reprit agréablement Coris, que Célémante voulût ſe rabaiſſer à nous autres

Bergères, après avoir porté ſes vœux vers une Reine ? Il a trop de courage & d'eſprit, ajouta Bélice, pour s'humilier de la ſorte ; & nous ne ferions pas mal de lui donner une de ces trois Princeſſes qui ſont dans Gonnes. Je ne ſuis en peine que du choix, continua-t-elle ; car on dit que le Roi d'Egypte aime Arſinoé, qu'Alcime recherche Troïade, & qu'Antigone eſt pour le Roi Pyrrhus. Je juge de Célémante plus équitablement que vous, repartit Céliane ; & je gage que Coris n'a qu'à parler, pour ſe voir préférée de beaucoup à la Reine Ariaxile, & aux trois Princeſſes.

Célémante qui ſe divertiſſoit le premier aux traits qu'on lui portoit, s'étoit bien gardé de les interrompre. Quand elles eurent tout dit, il reprit ainſi la parole. Vous vous attachez à me railler, charmantes Bergères, ſur la perte d'une Maîtreſſe ; & vous devriez plutôt plaindre Ariſtée, & féliciter la belle Coris. Car je ſuis sûr que cette charmante Bergère me regrettoit, & que me voyant libre, elle va laiſſer là ſon nouvel Amant. Crois-tu, reprit Ariſtée, que la belle Coris ſoit inconſtante, & que m'ayant donné ſon cœur, elle me quitte pour te reprendre ? Je ne ſais, répliqua le Berger, ſi elle eſt inconſtante : mais je la crois trop judicieuſe, pour me laiſſer échapper cette fois. N'avez-vous pas remarqué

tous, pourſuivit-il, par ce qu'elle vient de dire elle-même, qu'elle a peur qu'après avoir aimé une Reine, je ne puiſſe plus me rabattre vers une Bergère ? On ne craint point une choſe à laquelle on ne prend pas d'intérêt. J'ignore, dit Bélice, quels peuvent être les ſentimens de Coris : mais je l'accuſerois de manquer de cœur, ſi je la voyois ſe réſoudre à renouer avec un Berger qui s'eſt ſi-tôt conſolé de la perdre, & qui a pu ſans jalouſie la voir la Maîtreſſe d'un autre. Célémante que ce reproche ne touchoit point, parce qu'il ſe doutoit du myſtère, ne laiſſa pas que de le repouſſer par un autre. Et ne diroit-on point, répondit-il à Bélice, que je ſuis un lâche, de retourner vers Coris, qui n'a eu nul reſſentiment de me voir avec Ariadne ? Sérieuſement, reprit Coris, en s'adreſſant à Célémante, méritez-vous qu'on ait de l'amitié pour vous, vous qui n'avez pas eu la moindre peur de me perdre ? Aimable Bergère, reprit Ariſtée, il eſt en quelque façon pardonnable. Sa tranquillité eſt une ſuite de la bonne opinion qu'il a de lui-même ; en ſorte que quoi que nous ayons fait, il n'a jamais cru qu'on pût le quitter pour un autre. Vous vous trompez, répliqua agréablement le Berger : ma ſécurité vient des bons ſentimens que j'ai de Coris, qui ne m'auroit pas diſgrâcié ſans ſujet. Prenez-vous bien garde

à ce que vous dites, Berger, repartit Céliane? Vous avez cru conſerver les bonnes grâces de Coris, & vous n'avez pas laiſſé cependant que d'offrir vos ſervices à Ariadne? Vous avez donc voulu tromper cette Bergère, ou quitter véritablement Coris; & vous ne ſauriez vous diſpenſer d'être coupable de l'un de ces deux crimes. Je le ſoupçonne encore plus d'un troiſiéme, ajouta Ariſtée; c'eſt d'avoir eu la vanité de croire qu'il rendroit lui-même Coris jalouſe.

Célémante, au lieu de leur répondre, s'adreſſa à Coris; & la regardant avec un agréable ſouris : Charmante Bergère, lui dit-il, ſi vous m'en croyez, nous nous ſéparerons de tous ces gens-ci, qui font tout ce qu'ils peuvent pour nous mettre mal enſemble. Penſez-vous, reprit la Bergère, que nous ſoyons déjà ſi bien réconciliés vous & moi, qu'il faille qu'ils ſe donnent la peine de nous brouiller? J'ai tort, repartit le Berger. Je ne ſongeois pas en effet, que nous ne nous ſommes point encore donné le ſignal de paix. Afin donc que perſonne n'en doute, trouvez bon que je vous le donne en leur préſence. A ce mot, il lui prit la main, & voulut y porter la bouche. Mais Coris la retirant d'entre les ſiennes: Vraiment, dit-elle, je ſais ſi peu que ce ſoit-là un ſigne de paix, que je le prens dès-à-pré-

ſent pour une marque de guerre. Il n'importe, pourſuivit le Berger ; & puiſque vous m'aſſurez que notre paix n'eſt pas faite, ſouffrez que je commence par cet acte d'hoſtilité. Coris ne manqua pas de repartie ; & chacun ſe mêlant à cette agréable diſpute, la converſation devint ſi enjouée, que Célémante eût eu de la peine à s'en arracher, s'il ne ſe fût ſouvenu qu'il ne pouvoit y reſter plus longtems, ſans négliger les intérêts du grand Ariarate.

Fin du dix-huitiéme Livre.

SOMMAIRE

DU DIX-NEUVIÉME LIVRE.

LA priſon de Cinéas oblige les Rois d'Egypte & de Pont à tenter d'autres moyens pour procurer la liberté aux Princeſſes. Philadelphe amuſe Alcime au jeu fort avant dans la nuit. Les Princeſſes, après avoir changé d'habits avec leurs filles, trompent, par ce déguiſement, leurs Gardes & ſe rendent chez le Jardinier du château, qui eſt dans leurs intérêts. Arſinoé, en attendant que Philadelphe les vienne rejoindre, entretient Troïade des Amours de Pyrrhus & de ſa ſœur. Hiſtoire d'Antigone. *Arſinoé raconte a Troïade comment Pyrrhus devint amoureux d'Antigone & lui ſauva la vie en la délivrant d'un crocodile monſtrueux qui la pourſuivoit* (Sujet de la Vignette) : *elle lui rappelle la perfidie de Céraune en les enlevant elle & ſa ſœur de concert avec Ménélas, rival de Pyrrhus, dont elle lui apprend les manœuvres & la trahiſon. Philadelphe & les Princeſſes ſortent enfin de leur priſon en eſcaladant les murs du jardin au mo-*

ment que deux inconnus en approchoient avec une échelle. Le Roi d'Egypte en vient aux mains avec l'un d'eux qui ſe trouve être Pyrrhus. Ariarate & Philadelphe lui témoignent leur joie de cette rencontre. Ils ſe hâtent tous de gagner la barque qui doit les conduire au vaiſſeau d'Ariarate. Alcime averti de l'évaſion des Princeſſes les pourſuit à toutes rames avec pluſieurs barques & les atteint. Un inconnu qui le devançoit prend les Princeſſes dans ſon bateau pendant le combat. Alcime tombe mort ſous les coups d'Ariarate. Le généreux inconnu eſt le Prince Galates & le même qui avoit ſouſtrait Soſthène à la fureur de Brennus. Sa ſurpriſe eſt égale à celle d'Ariarate. Ces deux Héros s'embraſſent avec tendreſſe. La vue de pluſieurs vaiſſeaux au pavillon de Macédoine, qui s'avancent vers eux, leur donne de l'inquiétude; mais Antigonus qui arrive lui-même ſur cette flotte les accueille tous avec amitié & les invite à retourner avec lui à Gonnes.

TARSIS

Ch. Eisen del. De Longueil Sculp.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE DIX-NEUVIÉME.

LES trois Bergers, après avoir quitté Coris, & ſes deux compagnes, continuèrent leur chemin vers Cénome, pour ſe rendre auprès d'Ariarate. Je ne doute pas, dit Philémon à Ariſtée & à Célémante, qu'ayant à notre tête un chef tel que ce grand Prince, nous ne venions à bout de grandes choſes, & que lui-même n'ait pris de juſtes meſures pour le ſuccès de cette entrepriſe: j'ai cependant de la peine à croire qu'on puiſſe rien faire, avant que de

ſavoir ce que la priſon de Cinéas aura produit dans l'eſprit de ceux qui étoient de ſon parti. Cela eſt judicieuſement penſé, reprit Célémante : auſſi Télamon s'eſt-il chargé de s'en informer à Gonnes ; & de ce qu'il aura ſu, dépend la réſolution que nous allons prendre. Car afin que vous ſoyez inſtruits de ce que j'appris hier au ſoir, Cinéas ne pouvant ſe flatter de rien conclure avec Alcime, ſur le ſujet pour lequel il eſt venu ici de la part du Roi d'Epire, il a depuis quelque-tems pratiqué de grandes intelligences dans toute la Theſſalie, & particuliérement à Gonnes, au moyen deſquelles il eſpére que Pyrrhus aura non-ſeulement l'entrée libre de la province, mais qu'il ne ſera pas plutôt aux portes de Gonnes, que la ville lui ſera remiſe entre les mains. Il a même envoyé un courier au Roi ſon Maître, pour l'engager à faire avancer inceſſamment ſes troupes. Mais ayant prévu qu'il n'y auroit pas de ſûreté pour lui, de reſter à Gonnes, après qu'on y auroit eu des nouvelles de la marche du Roi d'Epire, il avoit déjà pris congé d'Alcime, & faiſoit état de partir hier au ſoir, s'il n'eût été arrêté. Nous ne ſavons pas préciſément le ſujet de ſon empriſonnement, & quelle connoiſſance Alcime a de ſes intrigues, ni l'effet que ſa priſon aura produit dans l'eſprit de ſes partiſans. Peut-être qu'Alcime n'ayant là-deſſus que des lu-

mières imparfaites, ne haſardera pas, ſur de légers ſoupçons, de faire une plus longue violence à l'Ambaſſadeur d'un Roi, qui ne manqueroit pas de s'en venger. Peut-être même, que quand il voudroit pouſſer plus loin la choſe, les parens & les amis de Cinéas, qui ſont en grand nombre, ont aſſez de crédit & de courage, pour exciter un mouvement, auquel il nous ſeroit aiſé de nous joindre. Il eſt toujours très-sûr, que Pyrrhus, à l'arrivée du courier, va mettre ſes troupes en marche, avec d'autant plus de diligence, qu'il ſera bien-tôt informé de la détention de Cinéas. C'eſt donc un ſecours qui va nous venir, Pyrrhus & ſon armée s'étant approchés de nous, pour être à portée d'agir dans le beſoin. Ils s'entretenoient ainſi le long du chemin, quand arrivant chez Célémante, ils apprirent que ſon royal hôte n'y étoit plus.

Ergaſte, qui avoit apperçu Célémante à l'entrée du hameau, dans le tems qu'il s'étoit arrêté avec les Bergères Céliane, Coris & Bélice, lui dit malicieuſement, qu'Ariarate l'avoit long-tems attendu; mais qu'ennuyé de ſa lenteur, & s'étant enquis de ſon humeur, à des indiſcrets, qui le lui avoient dépeint comme un homme à qui la moindre occaſion de plaiſir faiſoit oublier les choſes les plus importantes, & que la rencontre de deux ou trois Bergères pourroit bien arrêter juſqu'au

ſoir ; il avoit cru devoir chercher un autre logis & un autre patron. Il te convient aſſez de me railler, repartit Célémante : car je vois que tu t'occupes bien plus efficacement que moi, auprès d'Aréliſe, au ſervice d'Ariarate !

Raillerie à part, interrompit Philémon, ſommes-nous venus inutilement ici ? A vous dire le vrai, répondit ſérieuſement Ergaſte c'eſt un compte que je ne puis vous rendre. Ce que je ſais, c'eſt qu'ayant été, par l'ordre de ce grand Roi, épier dès le point du jour ce qui ſe paſſoit chez Ariobarzane, j'ai trouvé ſa maiſon remplie de Gardes. Straton qui étoit aux avenues, comme moi, ne m'a pas plutôt apperçu, qu'il m'a demandé avec empreſſement des nouvelles de ce ſage Paſteur, auquel il avoit quelque choſe d'important à communiquer. Nous ſommes venus ici enſemble. Ariobarzane qu'il cherchoit, l'a fait parler à Ariarate ; & au ſortir d'une conférence aſſez longue, le Prince, après nous avoir embraſſés tous, & aſſurés que nous aurions inceſſamment de ſes nouvelles, a pris le chemin de Gonnes, ſuivi de Straton, d'Ariobarzane, & de ſon écuyer.

Les Bergers conçurent une curioſité inquiéte au ſujet des nouvelles que Straton pouvoit avoir apportées au Roi. Télamon s'étant chargé le ſoir précédent d'aller à Gonnes, Célémante demanda à Ergaſte, s'il ne ſavoit

point ce que ce judicieux Paſteur en avoit rapporté ?

Il y a appris, répondit Ergaſte, qu'en vain nous attendons le Roi Pyrrhus, comme Cinéas ſe l'étoit promis; parce que le courier qu'on lui avoit envoyé, a été arrêté en chemin; qu'on lui a pris ſes lettres, & qu'Alcime a été inſtruit par-là des intelligences de Cinéas. Il ne paroît pas cependant, continua-t-il, qu'Alcime ſoit exactement informé de ceux qui ſont entrés dans le parti; car depuis hier au ſoir, on ne voit pas qu'il ait fait arrêter perſonne. Ariobarzane croit même que ce n'eſt que ſur un ſimple ſoupçon, qu'il a envoyé chez lui des Gardes, & parce qu'il aura ſu que Cinéas y eſt venu pluſieurs fois.

Je n'ai pas lieu, reprit Célémante, de demander quelles ſont là-deſſus les réſolutions d'Ariarate, parce que vous les ignorez comme moi: mais je puis bien vous demander quelles ſont celles de Tarſis & de Télamon ? Car Alcime n'eſt pas homme à laiſſer imparfait ce qui regarde ſa ſûreté; & il eſt à croire qu'il n'oubliera rien pour connoître tous ceux qui ont eu part à cette affaire. On vit hier au ſoir ces deux Bergers chez Ariobarzane; Télamon s'y eſt trouvé à preſque toutes leurs Conférences: par-là je ne doute point qu'ils ne ſoient dénoncés des premiers. Je ne crois pas, pourſuivit Ariſtée, qu'ils fiſſent mal de ſonger à

leur propre ſalut, puiſqu'Ariarate leur en donne l'exemple : car il y a apparence que Straton ſera venu l'avertir qu'on le cherchoit, & il ſe ſera retiré en quelque lieu sûr avec Ariobarzane. Si cela étoit, repartit Ergaſte, ſa meilleure retraite ſeroit ſon propre vaiſſeau; & je ſuis témoin, par le chemin que je leur ai vu prendre, qu'ils ne ſongent point à gagner le Golfe. Ils ont tourné du côté de Gonnes; & quoiqu'au ſortir du hameau, ils ſe ſoient écartés de la route, il n'en eſt pas moins vrai qu'ils y tournent le dos. Après tout, reprit Philémon, la penſée d'Ariſtée me paroît prudente; & nos deux amis feroient bien de ſe tenir ſur leurs gardes, & nous devons nous-mêmes nous mettre en état d'arrêter les inſultes qu'on pourroit leur faire.

Les Bergers ſortirent, pour aller chez Télamon, laiſſant Aréliſe fort inquiéte pour ſon frère & pour Ergaſte, qu'elle voyoit embarqués dans une affaire dont l'iſſue lui paroiſſoit périlleuſe. Ils ne trouvèrent aucun des deux Bergers qu'ils cherchoient. Télamon étoit allé reconduire le Prince Amalécinte & la Reine de Lesbos, juſqu'à leur vaiſſeau; & Tarſis ſe voyant libre, étoit retourné au tombeau de Zélie, pour l'arroſer de nouvelles larmes.

C'étoit le ſeul endroit de toute la vallée, qui eût quelque charme pour lui. Comme il ne trouvoit de conſolation qu'à ſe plaindre,

ce lieu qui l'y convioit ſi puiſſamment, ſervoit à entretenir un deuil qu'il chériſſoit. Auſſi y demeura-t-il juſqu'à la nuit, ſans croire y avoir été un quart-d'heure; & ſans la crainte qu'il eut de manquer au ſervice d'Ariarate, qui leur avoit promis de revenir, ou de leur donner de ſes nouvelles, il y auroit paſſé la nuit entière. Ils n'en apprirent cependant aucunes de tout le ſoir : mais ce qu'ils ſurent le lendemain, paya avec uſure l'inquiétude qu'ils avoient eue; & il étoit étonnant que tant d'événemens ſinguliers, dont ils furent inſtruits le matin, fuſſent l'ouvrage d'une nuit.

La priſon de Cinéas avoit rompu une partie des meſures qu'Ariarate avoit priſes contre Alcime pour la liberté des Princeſſes; & le Roi d'Egypte qui s'y intéreſſoit également, avoit auſſi-tôt dépêché Straton vers ce Prince, pour l'exécution d'un nouveau deſſein qui lui étoit venu dans l'eſprit. D'un autre côté, Philadelphe avoit été long-tems abuſé par Alcime, qui par pluſieurs raiſons trouvoit ſon compte à le retenir entre ſes mains. Un priſonnier de cette importance l'aſſuroit d'une grande rançon; ſans compter que dans l'accommodement qu'il faiſoit négocier auprès d'Antigonus, ce ne ſeroit pas un petit avantage pour lui, que d'offrir de remettre à ſa diſcrétion le Roi d'Egypte. En tout cas, c'étoit un protecteur qu'il ſe ménageoit, & une puiſſance redoutable,

dont il pouvoit menacer le Roi de Macédoine. Pour y parvenir, il s'étoit bien donné de garde de laiſſer ſentir à Philadelphe l'eſclavage où il le tenoit, & d'irriter par-là un Prince de qui il pouvoit avoir beſoin, en cas que ſes autres projets lui manquaſſent. Par cette raiſon, il lui avoit toujours proteſté qu'il étoit libre; & tant que les bleſſures du Roi ne lui permirent pas de ſe mettre en chemin, il l'avoit flatté du ſecours de ſes vaiſſeaux, pour ſon retour & celui des Princeſſes en Egypte. Il l'avoit par-là empêché de faire armer pour ſa délivrance; ce qui n'auroit pas manqué, dès les premiers avis qu'on auroit eus de ſa priſon. Comme les ames les plus vertueuſes ſont toujours le plus aiſées à tromper, parce que jugeant des autres par elles-mêmes, elles ne croient perſonne capable d'une action lâche, Alcime avoit tellement abuſé ce grand Prince, par les dehors d'une liberté apparente, que touché de reconnoiſſance, Philadelphe lui avoit généreuſement offert d'appeler des troupes pour le ſoutenir contre le Roi de Macédoine. Mais le perfide appréhendant qu'un ſecours ſi éloigné n'arrivât pas aſſez tôt, & craignant encore plus, qu'en laiſſant fortifier en Theſſalie un Prince ſi puiſſant, il n'y fût plus le maître lui-même, il avoit cru plus sûr pour lui, de faire ſa paix avec ſon maître, que de ſe mettre ſous une pro-

tection étrangère. C'eſt dans la même vue, qu'il avoit également amuſé le Roi Pyrrhus, content de l'avoir engagé à tenir ſur la frontière une armée toute prête, & de le montrer, pour ainſi dire, à Antigonus, comme un lion prêt à fondre ſur lui, s'il ne vouloit rien relâcher des conditions qu'il impoſoit.

Telle avoit été la politique d'Alcime, qui n'avoit pourtant pas réuſſi à tenir toujours Philadelphe dans l'erreur. Car ce Prince l'ayant ſommé de ſa parole, dès qu'il ſe vit en état de ſouffrir la mer, & Alcime ſe ſervant de divers prétextes pour s'en exempter, il connut ſenſiblement, qu'il ne faut point attendre de foi de ceux qui en manquent pour leur maître. Il avoit dès lors ſongé à procurer par d'autres voies la liberté des Princeſſes; & n'y pouvant réuſſir ſans commencer par la ſienne, il n'avoit rien négligé pour ſe tirer d'entre ſes mains.

Il étoit tellement obſervé, qu'il ne pouvoit ſortir de ſa chambre, ſans être ſuivi par des Gardes, ſous le ſpécieux prétexte de lui faire honneur. Straton, & Stilpon ſon fils, jouiſſant d'une liberté plus ample, pouvoient ſeuls l'aider dans cette contrainte. Sa première démarche fut de renvoyer les Députés que l'Egypte avoit envoyés pour le chercher en Theſſalie, dès qu'on eut avis de ſon naufrage ſur les côtes de cette Province; avec des ordres ſecrets de faire équiper & de tenir prête une nouvelle

flotte. Mais ce ſecours, tout néceſſaire qu'il fût, ne pouvant ſi-tôt venir, par la diſtance des lieux, il avoit eu recours à des remèdes plus prompts; & il avoit, par le moyen de Straton, lié commerce, ainſi que nous l'avons dit, avec Ariarate, & avec le miniſtre du Roi d'Epire. Comme les meſures qu'ils avoient priſes, ſe trouvoient rompues par l'empriſonnement de Cinéas, voici l'autre projet, que l'amour & la néceſſité inſpirèrent à Philadelphe; & c'étoit le ſecret que Straton étoit venu communiquer à Ariarate, & pour l'exécution duquel ce Prince étoit ſorti de chez Célémante.

Le Château où étoient détenus le Roi d'Egypte & les trois Princeſſes, étoit compoſé de deux vaſtes corps de bâtiment, ſéparés par une grande Cour. Les Princeſſes logeoient dans l'un, Philadelphe avoit ſon appartement dans l'autre, auſſi-bien qu'Alcime. Une longue Galerie, & une terraſſe, ſervoient de communication à ces deux corps de logis. Le tout étoit entouré d'un foſſé plein d'eau, fort creux & fort large, qui d'un côté ſéparoit le Château de la Ville; & de l'autre le ſéparoit d'un Jardin ſpacieux, bordé de murailles, & terminé par la campagne. Un foſſé en dehors aſſez creux, fortifioit ce jardin: mais il n'y avoit d'ordinaire point d'eau en été, & il faiſoit alors extrêmement ſec. On communiquoit du Château dans la Ville, par un Pont-levis, qui ré-

pondoit ſous la Galerie ; & il y avoit un autre Pont, vis-à-vis de la terraſſe, pour paſſer de la cour du Château dans le jardin.

Ce fut par ce jardin que Philadelphe réſolut de tenter la délivrance des Princeſſes, & la ſienne propre ; & c'étoit pour communiquer ce projet au Roi de Pont, qu'il lui avoit envoyé le Philoſophe Straton. L'eſtime, la parenté & les intérêts communs, lioient étroitement ces deux grands Rois, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus, & Philadelphe auroit eu peine à venir à bout de ſon deſſein, ſans le ſecours d'Ariarate. En effet, ce n'étoit pas aſſez, pour ſe tirer de la puiſſance d'Alcime, de ſortir du Château de Gonnes ; il falloit un Vaiſſeau tout prêt pour s'embarquer ; & par une conjoncture favorable, le Roi de Pont en avoit un excellent, & des mieux armés, dans le Golfe.

Ariarate charmé de l'ouverture qu'on lui donnoit pour la liberté de ſa Princeſſe, étoit parti ſur le champ, comme nous l'avons dit, pour aller examiner les dehors du Château, choiſir les endroits du mur les plus commodes pour la deſcente des Princeſſes, & s'arranger ſur tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de cette entrepriſe. Mais tous ces ſoins ne levoient pas une difficulté preſque invincible. Philadelphe & les Princeſſes avoient durant le jour la liberté de ſe promener dans le Parc :

mais il y avoit toujours des Gardes pour les obſerver, & qui, pour ne pas trop gêner les Princeſſes, ſe tenoient à l'écart en des endroits d'où ils pouvoient répondre d'elles, & découvrir juſqu'à la moindre tentative qu'on eût faite pour leur évaſion. La nuit ſembloit plus favorable : mais pendant ce tems-là l'entrée du jardin étoit interdite. Le Château d'ailleurs étoit entouré de grands foſſés pleins d'eau ; les fenêtres de ce côté-là étoient toutes grillées, les Ponts levés toute la nuit ; il y avoit toujours un Corps-de-Garde dans la cour ; en ſorte qu'il n'y avoit pas de priſon plus ſûre, ni mieux gardée. Le Roi d'Egypte cependant, & les trois Princeſſes s'appliquèrent à ſurmonter ces obſtacles. Ils en conçurent le deſſein dès qu'ils entendirent parler de la priſon de Cinéas, & ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'inſtruire de ce qu'ils avoient à faire : car il eſt ordinaire à ceux dont la liberté eſt perdue, de ſonger ſans ceſſe à la recouvrer ; & ils en avoient ſouvent médité des moyens, dont l'eſpérance où les avoit entretenus Cinéas, avoit ſuſpendu l'exécution.

Dès que Philadelphe apprit l'empriſonnement du Miniſtre, il alla trouver Alcime, pour découvrir à ſa contenance & à ſes diſcours, quelles lumières il avoit de leur intelligence, & pour voir ſur qui il portoit ſes ſoupçons. Il le trouva peu inſtruit, parce que les lettres

qu'il avoit ſurpriſes, ne nommoient perſonne. Cinéas s'étoit contenté de marquer au Roi ſon Maître, que toutes choſes étoient en état; qu'on l'attendoit avec impatience, & qu'il partiroit lui-même le lendemain du Courier qu'il lui dépêchoit, pour aller l'inſtruire du reſte. Alcime ne ſoupçonnoit donc pas Philadelphe; & d'autant moins, que ce Prince n'avoit eu nul commerce viſible avec Cinéas, Straton ayant eu la précaution de ne le voir jamais chez lui. Il eſt vrai même qu'Alcime n'avoit pris de l'ombrage d'Ariobarzane, que ſur ce que Cinéas avoit rendu de fréquentes viſites à ce Paſteur, qu'il préſumoit d'ailleurs ſon ennemi, parce qu'il avoit ſujet de l'être. Il n'étoit pas mieux fondé à convaincre les Habitans qu'il avoit fait prendre, & il ne s'étoit déterminé à cette violence, que ſur des ſoupçons, & ſur des conjectures aſſez légères. Philadelphe fut étonné que dans une affaire, où plus les lumières d'Alcime étoient courtes, plus il eût dû mettre tout en uſage pour l'approfondir, il lui parût ſi modéré à l'égard de Cinéas, & des autres qui le ſecondoient: ſe contentant, diſoit-il, d'avoir rompu pour toujours leurs deſſeins. Philadelphe le ſoupçonna de diſſimulation dans cette rencontre; & il prit de là une dernière réſolution de tout faire pour ſe tirer d'entre ſes mains.

Il concerta toute la nuit la choſe avec Straton

& ſon fils ; & ayant envoyé le lendemain avertir Ariarate pour la nuit ſuivante, il ne ſongea plus qu'à ſe conduire le long du jour, d'une manière à ne donner à Alcime aucune défiance de ſon projet. Celui-ci qui ſongeoit de même à dérober au Roi d'Egypte la connoiſſance des meſures qu'il avoit priſes, vint le trouver avec un air plus tranquille & plus gai, que ne ſembloient le permettre les ſoins d'une conjuration à démêler. Philadelphe en fut ſurpris avec raiſon ; & pour n'en rien faire paroître, il affecta de lui témoigner plus de confiance qu'il n'avoit encore fait, & de n'avoir dans l'eſprit d'autre envie, que de ſe déſennuyer. Il lui propoſa, à l'iſſue du dîner, d'aller jouer chez les Princeſſes ; pourvu, ajouta-t-il, que cette propoſition ne dérangeât rien des ſoins attachés à des affaires auſſi preſſantes que celles qui devoient l'occuper. Alcime, qui les jugeoit en ſi bon état, par l'ordre ſecret qu'il y avoit mis, qu'il penſoit n'avoir plus qu'à laiſſer couler paiſiblement vingt-quatre heures, pour ſe voir délivré des inquiétudes qui l'avoient agité depuis ſi long-tems, fut bien-aiſe d'amuſer le Roi d'Egypte, & de le diſpoſer, par la récréation même qu'il propoſoit, à recevoir plus tranquillement la nouvelle qu'il avoit à lui annoncer. Ils jouèrent chez les Princeſſes juſqu'au déclin du jour. Arſinoé feignant que l'application qu'elle y avoit donnée, l'avoit incom-

modée, le quitta, pour faire avant la nuit un tour dans le jardin. Troïade & Antigone la ſuivirent, & Philadelphe s'offrit à les y accompagner. Mais les Princeſſes s'y oppoſèrent, & le Roi demeura ſeul avec Alcime.

Ils continuèrent à jouer juſqu'à la nuit, que Philadelphe s'étant exprès laiſſé perdre, & feignant de ſe piquer au jeu, forma un défi conſidérable. Mais parce qu'il étoit tard, ils remirent la partie après le ſoupé, & le Roi ſe convia à le prendre chez Alcime. Ils repaſſèrent à ce deſſein dans ſon appartement, où en attendant le repas, ce dangereux homme lui dit, par manière de confidence, qu'il alloit lui faire part d'une nouvelle, dans laquelle il ne doutoit point qu'il ne s'intéreſſât; & il lui apprit qu'il avoit traité avec le Roi de Macédoine, ſous des conditions avantageuſes. Comme tout ce qui apporte du changement, a quelque choſe d'agréable pour les malheureux, qui croyent toujours y trouver quelque avantage; Philadelphe en conçut d'abord de la joie; & plus encore, quand Alcime pourſuivant le récit, lui dit, qu'entr'autres articles, il remettoit la Theſſalie au Roi de Macédoine, pour un autre Gouvernement qu'il lui donnoit. Il ſe figura qu'Alcime quittant la Province, l'alloit laiſſer en liberté, auſſi-bien que les Princeſſes. Il étoit prêt à s'en informer, quand Alcime le prévenant: Je vous avoue, Seigneur, lui dit-

il, que ma ſatisfaction ſe trouve altérée par un déplaiſir ſecret, quand je ſonge qu'Antigonus ait voulu m'envier l'honneur de vous remener moi-même en Egypte, en envoyant exprès ici un de ſes Officiers, entre les mains de qui je dois demain vous remettre.

Philadelphe fut ému à cette nouvelle, dont il ne comprit le ſens que trop bien, & il jugea que ce perfide avoit fait la paix à ſes dépens, & aux dépens des Princeſſes. Quelque fâcheuſe que fût ſa condition entre les mains d'Alcime, & quelque confiance que la renommée l'obligeât d'avoir en la généroſité d'Antigonus, qui paſſoit dans le monde pour un Prince plein de vertu, il ne put apprendre qu'avec douleur, qu'en ſortant des fers d'Alcime, il dût être livré par ce perfide, entre des mains plus puiſſantes, & par conſéquent plus redoutables. En effet rien n'eſt plus ſuſpect aux Rois que les Rois mêmes, & plus les Puiſſances ſont égales, plus l'ombrage & la jalouſie ont lieu. La circonſtance du tems que choiſiſſoit Alcime, qui avoit réſervé ces nouvelles au dernier moment, l'obligeoit à ſe figurer le mal encore plus grand, & à mettre les choſes au pis. Il n'y eut que le deſſein qu'il avoit formé pour la liberté des Princeſſes & pour la ſienne, & dont il voyoit l'exécution proche, qui le raſſura en quelque manière. Il diſſimula de ſon mieux ſa ſurpriſe & ſa douleur; il feignit même de la

joie, de pouvoir connoître par lui-même un Prince dont la renommée parloit ſi avantageuſement.

Ils ſe contraignoient ainſi l'un & l'autre, quand on vint rendre à Alcime un paquet de lettres. Il voulut par reſpect ſe retirer pour l'ouvrir : mais le Roi l'ayant prié de ne ſe point gêner, il s'apperçut à ſon air, qu'il recevoit des nouvelles déſagréables ; & quelque effort que ſe fît Alcime, il lui fut impoſſible de cacher ſon chagrin. Comme leurs intérêts étoient ſi oppoſés, que tout ce qui bleſſoit l'un, ſembloit devoir être favorable à l'autre ; Philadelphe, ſans ſavoir pourquoi, ne laiſſa pas de s'en réjouir ſecretement. Ces lettres furent cauſe qu'Alcime quitta le jeu plutôt qu'il n'auroit fait, & que le Prince s'en vit plutôt en liberté d'exécuter ſon projet.

Les Princeſſes, avant que d'aller ſe promener dans le parc, y avoient envoyé trois de leurs filles ; & étant allées les chercher dans un labyrinthe fort épais, qu'elles leur avoient déſigné, elles y avoient changé d'habits en diligence. Ces filles s'étant couvert le viſage de voiles, comme il eſt d'uſage en été, s'étoient peu après retirées dans l'appartement des Princeſſes ; & les Gardes qui par reſpect ſe tenoient éloignés, trompés par les habits, les prirent aiſément pour les Princeſſes mêmes. Les autres demeurèrent cachées dans le labyrinthe juſqu'à

la nuit, à la faveur de laquelle elles ſe retirèrent dans la maiſon du Jardinier, que Straton avoit gagné par une ſomme conſidérable, & par la promeſſe d'une bien plus ample récompenſe en Egypte, où il devoit les ſuivre. Ce Jardinier logeoit dans un pavillon derrière l'appartement où couchoit le Roi. Le foſſé ſeul l'en ſéparoit; & de ce pavillon, on entroit dans le Jardin librement à toute heure : mais on ne pouvoit ſortir de là dans la ville, qu'en repaſſant par le Château.

La nuit étant venue, ceux qui avoient le ſoin de fermer les portes, apprenant des Gardes, que les Princeſſes étoient chez elles, ſe contentèrent de faire à leur ordinaire le tour du Jardin, où ne rencontrant perſonne, & ne ſe défiant de rien, ils ſe crurent diſpenſés d'une plus exacte recherche.

Le Roi d'Egypte ayant réuſſi à arrêter Alcime aſſez long-tems, pour paſſer l'heure de voir les Princeſſes, ſe retira dans ſon appartement. Straton lui rendit compte de ce qu'il avoit fait avec Ariarate; & Stilpon ſon fils ayant mis en uſage avec ſuccès les limes ſourdes dont il s'étoit muni, leur fit voir l'ouverture qu'il leur avoit pratiquée. Le Jardinier les attendoit ſous la fenêtre, dans un petit bateau, qui lui ſervoit de tems en tems pour ôter les herbes du foſſé. Philadelphe, ſans perdre de tems, deſcendit le long d'une échelle de corde,

Straton & ſon fils le ſuivirent, & ils gagnèrent bien-tôt l'autre bord, qui répondoit au logis du Jardinier.

Les Princeſſes étoient cependant dans une agitation extrême. Elles craignoient à chaque inſtant, qu'on ne vînt les arracher de cette maiſon, ou que Philadelphe ne fût arrêté par quelque incident imprévu. L'eſpoir d'une prochaine délivrance, & le plaiſir de fuir avec ce qu'on aime, tempéroient en quelque façon les inquiétudes d'Arſinoé & de Troïade: mais Antigone, qui s'étoit flatée de revoir bien-tôt Pyrrhus, & qui n'avoit plus lieu de l'attendre; qui fuyant ſans lui, perdoit peut-être pour toujours l'eſpérance de le revoir, ne pouvoit ſortir d'une mélancolie profonde. Comme rien n'entretient plus l'amitié, que d'être compagnons d'infortune, ces trois Princeſſes s'étoient tellement unies d'inclination, que Troïade tenoit dans le cœur des deux autres, le rang d'une troiſième Sœur. Celle-ci, de même qu'Arſinoé, ſouffroit de la triſteſſe d'Antigone, & elles euſſent voulu tout faire pour la divertir. Mais par une fierté naturelle, qu'elle ne pouvoit vaincre, Antigone qui ne vouloit point avouer les engagemens de ſon cœur, fit ce qu'elle put pour déguiſer la cauſe de ſon chagrin. Arſinoé plus franche qu'elle, & qui pénétroit le fond de ſon ame, ne feignit point de s'en ouvrir devant Troïade; & elle l'aſſura

qu'après tant de preuves qu'elle avoit eues de l'amour de Pyrrhus, c'étoit une injuſtice de douter qu'il ne la vînt chercher juſqu'au bout du monde. Troïade avoit toujours deſiré d'apprendre les particularités d'une ſi belle inclination; & en qualité de Sœur du Roi Pyrrhus, il ſembloit qu'elle eût droit à les ſavoir: mais la diſſimulation naturelle d'Antigone, s'étoit toujours oppoſée aux deſirs & aux inſtances de la Princeſſe d'Epire. D'ailleurs, comme elle ſavoit qu'il entroit de ſa faute dans ſes malheurs, elle ne pouvoit ſe réſoudre au récit d'une hiſtoire qui lui reprochoit en quelque manière la cauſe de ſes infortunes. Arſinoé qui les ſavoit toutes, & qui ne trouvoit rien de plus propre à les occuper agréablement, & qui pût mieux prouver à Antigone le tort qu'elle avoit de s'affliger, qu'en lui rappelant le ſouvenir de tant de choſes qui devoient l'aſſurer de l'amour & de la conſtance éternelle de Pyrrhus, la pria de trouver bon qu'elle en fît part à leur commune amie. La Princeſſe s'y oppoſa avec aſſez de force; & ne pouvant réſiſter aux prières de l'une & de l'autre, elle ſe contenta de n'être pas préſente à ce récit. Elle paſſa dans une autre chambre, pour y rêver ſeule, pendant qu'Arſinoé entretint ainſi la Princeſſe d'Epire.

HISTOIRE D'ANTIGONE.

En vous faiſant le détail de mes propres infortunes, je vous ai déja dit, Madame, qu'Antigone & moi ſommes nées d'une même mere, mais que deux lits nous ont donné le jour. Ma Sœur eſt fille de Ptolomée Roi d'Egypte, époux de Bérénice en ſecondes noces; & le Roi Aridée, frère du grand Alexandre, eſt mon père. Je vous ai pareillement informée des autres particularités qui nous concernent. Je ne m'attacherai donc qu'à ce qui regarde particuliérement l'amour que le Roi votre frère a pour la Princeſſe ma ſœur; & c'eſt une choſe aſſez ſingulière, qu'il faille que ce ſoit moi qui vous apprenne les aventures de votre propre maiſon.

Vous ſavez quel fut l'événement de la fameuſe journée d'Ipſe, où le vieil Antigonus perdit la vie, & où le Roi votre frère, qui l'aſſiſtoit contre les autres ſucceſſeurs du grand Alexandre, fut fait priſonnier, & livré, couvert de glorieuſes bleſſures, entre les mains du Roi d'Egypte.

Les vainqueurs peu après partagèrent entre eux les terres qu'Antigonus & Démétrius avoient eues en Aſie, à l'exception de celles que le grand Ariarate ſe donna, pour ainſi dire, en partage, par la conquête qu'il fit

environ ce tems-là des Royaumes de Pont & de Cappadoce ſous le célèbre nom d'Ariamène, ainſi que vous me l'avez vous-même conté. Le Roi d'Egypte ſe réſerva les priſonniers; & la conſidération du Roi votre frère, lui rendit ce partage plus précieux que toutes les dépouilles des autres Rois. Cet inſtinct ſecret, dont le pouvoir eſt ſi fort pour unir les cœurs, lui avoit inſpiré tant d'inclination pour Pyrrhus, qu'il comptoit pour la plus glorieuſe des conquêtes de gagner ſon amitié. Il l'avoit même aimé avant de le connoître; & l'Egypte qui n'ignoroit rien des merveilleuſes actions de Pyrrhus, & qui ne pouvoit comprendre qu'à l'âge de douze ans il eût reconquis ſon Royaume à la pointe de l'épée contre l'injuſte Néoptoléme, avoit ſouvent parlé de lui comme d'un demi-Dieu.

Dès que Pyrrhus fut guéri, Ptolomée lui donna le choix, de retourner en Epire, ou de venir avec lui en Egypte; l'aſſurant que pour la rançon de ſa perſonne & des ſiens, il ne lui demandoit qu'un retour d'amitié. Par une généroſité réciproque, le Roi votre frère lui déclara qu'il vouloit demeurer ſon priſonnier, juſqu'à ce que Démétrius votre beau-frère, & lui, puſſent répondre à tant de bontés. La gloire étoit la ſeule récompenſe que Ptolomée ambitionnoit. Il conſentit aux deſirs de ſon priſonnier, qui s'accordoient aux ſiens, puiſ-

qu'ils lui procuroient, par une longue fréquentation, les moyens de lier avec lui une eternelle amitié.

Ils s'embarquèrent au port de Patare, & navigèrent heureuſement juſqu'à Alexandrie. Ils y entrèrent en plein jour, & j'ai oui dire au Roi Pyrrhus, que ne ſachant qu'admirer le plus, ou du nombre des habitans, ou de la ſuperbe ſtructure des édifices, il regarda cet ouvrage du grand Alexandre, comme une des merveilles du monde. Mais s'il trouva dans les rues de quoi contenter ſes regards, ce qu'il découvrit dans le palais, lui donna des ſentimens bien au-deſſus d'une ſimple ſatisfaction.

La Reine ma mère inſtruite ſur le champ de l'arrivée du Roi, (car Ptolomée, pour la ſurprendre plus agréablement, ne lui en avoit pas fait ſavoir le jour au juſte,) ſe préparoit à l'aller recevoir. Elle étoit déjà montée avec ma ſœur & moi ſur un char attelé de huit chevaux blancs, & nous faiſions éclater à l'envi la joie que nous avions de revoir Ptolomée, que j'aimois comme s'il eût été mon père; quand il arriva au palais avec le Roi Pyrrhus, au bruit des acclamations publiques. Bérénice deſcendit du char, dès qu'elle apperçut le Roi ſon époux, & nous mîmes auſſi pied à terre. Après les premiers embraſſemens, il me ſouvient que Ptolomée prenant le

Roi Pyrrhus par la main, & le préſentant à la Reine : Madame, lui dit-il, vous avez encore plus ſujet que vous ne penſez de vous réjouir de mon retour, puiſque je vous amène ce qu'il y a de plus grand & de plus illuſtre au monde.

Bérénice avoit été ſi fort occupée de ſa tendreſſe pour le Roi, qu'elle n'avoit eu de regards que pour lui : mais tournant à ces mots les yeux ſur Pyrrhus, elle conçut dès l'heure même en ſa faveur, des ſentimens de mère, qu'il fut aſſez aiſé de remarquer aux careſſes qu'elle lui fit. Si Pyrrhus fut charmé de cet accueil, il fut encore plus frappé de la grâce & de l'extrême beauté d'Antigone. Ce fut à cette première vûe que ſon cœur ſe trouva pris ; & je lui ai oui dire, que dès cet inſtant ſon amour fut tel qu'il pouvoit l'être après une recherche de pluſieurs années. Il fut longtems ſans oſer en rien découvrir, ſans vouloir même ſe rendre à ſa paſſion, & il fit tous ſes efforts pour la combattre. Quoi ? diſoit-il, n'eſt-ce pas aſſez pour moi d'une priſon ? faut-il encore en chercher une autre ? priſonnier de Ptolomée, faut-il l'être auſſi de ſa fille ? Ne t'y trompe pas, Pyrrhus, continuoit-il, il eſt bien plus aiſé de te dégager des fers de ton vainqueur, que de ceux de la Princeſſe. Une rançon, dont on te laiſſe même le maître, te tirera de ta première captivité : eſpéres-tu te

racheter à ſi bon marché de la ſeconde? Mais hélas! pourſuivoit-il, à quoi penſé-je de conſulter mon cœur ſur ma paſſion? comme s'il dépendoit de moi de m'en défaire!

Ses combats furent inutiles, il fallut céder au penchant: mais il n'en oſa pas plus ſe découvrir, prévenu que l'amour ne ſied point aux malheureux, & qu'on ne triomphe guères des cœurs, quand on eſt dans l'infortune. Mais une ſi longue contrainte étoit inſupportable. Après s'être long-tems exprimé par les yeux, il s'agiſſoit enfin de faire parler la bouche. Il en trouva l'occaſion dans une partie de chaſſe, où le Roi, le Prince votre frère, toute la Cour, & les Dames mêmes ſe rencontrèrent.

Quoiqu'Alexandrie ſoit ſituée dans un pays ſablonneux & aride, on y trouve cependant, à quinze ſtades de la ville, une grande forêt, dont les arbres ſe conſervent dans leur fraîcheur, par l'humidité qu'un des bras du Nil, & le lac Mareotis communiquent à leurs racines. Ce fut-là que fut aſſignée la chaſſe du cerf. Vous vous étonnerez peut-être de m'entendre parler de cerfs dans l'Afrique, où l'opinion commune veut qu'il n'y en ait point. En effet on n'y en avoit point vu avant Ptolomée, qui paſſionné pour la chaſſe, auſſi-bien que la Reine ſon épouſe, en fit tranſporter un ſi grand nombre des pays étrangers, que quel-

que contraire que ſoit le climat à cette eſpèce d'animal, il n'a pas laiſſé que de s'y conſerver. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait d'autres dans l'Egypte, propres à fournir de l'exercice aux chaſſeurs. Le lion, le léopard, le tigre, le crocodile, l'autruche, & pluſieurs autres ſortes de bêtes, s'y trouvent plus qu'en aucune région du monde: mais la chaſſe des unes eſt trop périlleuſe pour les Dames; & l'ardeur du ſoleil leur rend trop incommode celle de l'autruche, qui ne ſe fait qu'en pays découvert.

A l'entrée de cette forêt, du côté de la ville, ſe voyent pluſieurs fontaines, qui par différens canaux ſe vont jeter dans le bras du Nil, & qui ſont d'autant plus agréables, qu'elles ſont très-rares dans toute la contrée. Ce fut-là le rendez-vous. Les Rois d'Egypte & d'Epire, avec les Princes, s'y rendirent dès le matin; & en attendant les Dames, ils entrèrent dans la forêt. Nous arrivâmes la Reine ma mère, ma ſœur, & moi. Antigone, plus cavalière que nous, étoit à cheval, avec quelques autres. Elle ne m'avoit jamais paru ſi belle que ce jour-là; & il ſemble que ſa beauté fût de concert avec l'amour, pour donner à Pyrrhus le courage de ſe déclarer.

Chacun s'étant rejoint, le Prince votre frère deſcendit de cheval dès qu'il la vit; & l'abordant avec autant de reſpect que de grâce:

Madame, lui dit-il, nous ne pouvons manquer de faire une chaſſe heureuſe, puiſque nous avons Diane avec nous. Si cela étoit, Seigneur, lui répondit la Princeſſe en ſouriant, vous n'auriez peut-être pas tant de lieu de vous en réjouir que vous le penſez : car elle ne vous laiſſeroit pas, comme je le fais, la gloire entière de cette journée. Cet entretien fut interrompu par notre préſence, & par celle du Roi, qui voulut que l'on remontât à cheval.

Toute la compagnie étant prête, les Dames qui étoient dans les chars, furent placées aux endroits où l'on crut que le cerf devoit paſſer ; les autres allèrent à ſa rencontre. Dès qu'il fut lancé, chacun ſe mit à le ſuivre, & l'on avoit déjà couru près de cinq heures, quand Pyrrhus qui avoit pris une autre route, l'apperçut qui reprenoit haleine. Il alloit appeler les Piqueurs, s'il n'eût entendu les cris d'une perſonne épouvantée. Il vit alors de loin une Dame, que ſon cheval effrayé par la pourſuite d'un crocodile, emportoit avec une vîteſſe incroyable, La compaſſion naturelle le porta à la ſecourir, & l'amour l'y convia bien plus, quand il reconnut que c'étoit Antigone. Il n'héſita point ſur ce qu'il avoit à faire ; & ayant commandé à ſon écuyer de ſe tenir à travers le chemin pour arrêter le cheval de la Princeſſe, qui alloit l'entraîner dans les précipices, qui ſont près du lac Mareotis, il deſ-

cendit du ſien, & s'avança vers le crocodile, avec une intrépidité digne de ſon courage & de ſon amour. Des trois fleches dont il s'étoit d'abord muni, la première ne fit qu'effleurer le dos de ce monſtre : mais la ſeconde entra ſi heureuſement dans ſa gueule, qu'elle demeura attachée à ſon goſier. Vous vous étonnez ſans doute, que le Roi votre frère eût eu le tems de ſe mettre en défenſe, & qu'il ne fût pas d'abord englouti. Il faut vous dire, que tel eſt le naturel du crocodile, qu'il pourſuit avec fureur celui qui le fuit, & qu'il fuit lui-même devant ceux qui le pourſuivent, comme ſi ſa hardieſſe dépendoit de la crainte de ſon ennemi. Ce fut apparemment pour cela qu'il rallentit ſa fureur, en voyant la réſolution de Pyrrhus. Mais malgré ſon extrême peſanteur, il fit des ſauts prodigieux, dès qu'il ſe ſentit bleſſé ; & ſa rage animant ſa lâcheté naturelle, elle le fit avancer la gueule béante. Pyrrhus ayant encore mieux ajuſté ſa dernière fleche, la lui enfonça plus avant, & ſe retira auſſi-tôt en arrière, pour lui donner le loiſir de perdre plus de ſang. Il étoit tems néanmoins de ſe défendre : car le monſtre redoublant ſes pas beaucoup plus que ſon poids ne ſembloit le permettre, & ouvrant avec excès ſa gueule affreuſe, alloit le dévorer, ſi Pyrrhus qui s'étoit armé de ſon épée, ne la lui eût enfoncée dans le ventre au moment qu'il

s'élançoit ſur lui. Il eut aſſez d'agilité & de préſence d'eſprit, pour ſe jeter dans l'inſtant à l'écart. Ce coup fut ſi heureuſement porté, qu'ayant atteint le cœur, le crocodile perdit la vie avec les forces ; & il couvrit, en tombant, un eſpace prodigieux de terrein.

La victoire étoit complette avant que la Princeſſe fût revenue de ſa frayeur. Ses yeux qui n'avoient juſques-là jeté que des regards confus ſur le Prince, ne l'eurent pas plutôt reconnu, qu'ils portèrent à ſon cœur une joie ſenſible; & le cœur la leur renvoya, pour ainſi dire, auſſi-tôt, pour en être les interprètes. Le monſtre eſt mort, Madame, lui dit Pyrrhus, & les Dieux ont permis qu'il tombât ſous les coups du mortel qui ſouhaitoit le plus ardemment de vous ſervir. Seigneur, répondit Antigone, je vous dois la vie, & je conviens bien volontiers que votre valeur ſe trouve au-deſſus de l'eſtime que j'avois pour elle. On vint dans le moment relancer le cerf tout auprès d'eux, & l'entretien fut interrompu par la préſence & par les cris des chaſſeurs. La vue de cet animal étendu les ſurprit: mais la vîteſſe du cerf les obligeant de le pourſuivre plus vivement, à peine eurent-ils le tems d'enviſager le vainqueur. La Princeſſe voulut regagner l'entrée de la forêt, & ſon libérateur, quoi qu'elle pût dire, ſe fit un devoir de l'y accompagner.

Elle lui rendit compte en chemin, de quelle manière elle avoit été attaquée par le crocodile, & elle termina ſon récit par mille témoignages du deſir qu'elle avoit de reconnoître un ſi favorable exploit. C'en eſt trop, Madame, lui dit le Prince en l'interrompant; & en me permettant de pouvoir mourir pour vous, vous avez payé, & au-delà, le peu de ſervice que je vous ai rendu. J'ai ſouffert, il eſt vrai, répondit la Princeſſe, que vous vous expoſaſſiez pour moi: mais ma conſternation en étoit la cauſe; & votre vie, Seigneur, eſt aſſez précieuſe, pour avoir dû m'oppoſer à ſa perte, ſi j'avois été en état d'y ſonger. C'eſt la vôtre, Madame, repartit Pyrrhus, qu'il falloit conſerver aux dépens de mille autres, ſi je les avois eues. Ma mort n'intéreſſoit que moi ſeul, & tout autre répareroit la perte de Pyrrhus: mais les Dieux pourroient-ils rendre à Ptolomée & à toute l'Egypte une Princeſſe telle qu'Antigone? & que deviendroient après vous, ceux à qui vos jours ſeuls rendent les leurs recommandables? Ni l'Egypte, reprit-elle, ni le Roi mon père, ne perdroient rien en ma mort, qu'ils n'euſſent déjà perdu ſans vous; & ſi ma vie leur eſt de quelque conſidération, ce n'eſt qu'à vous qu'ils en ſont redevables. C'eſt à vous ſeule, Madame, répliqua le Prince; & Pyrrhus étoit trop foible pour vaincre, ſi vous ne lui euſſiez inſpiré de nou-

velles forces. C'eſt vous qui combattiez par ſes mains ; & ſon cœur que l'amour rendoit tout autre, ne pouvoit qu'être invincible.

A ce mot d'amour, la Princeſſe frappant ſon cheval de la baguette qu'elle avoit en main, le fit partir au galop. Elle fit ſemblant de vouloir l'arrêter, comme ſi c'eût été malgré elle qu'il eût pris ſa courſe : mais Pyrrhus, qu'elle laiſſa dans une confuſion étrange, remarqua bien le peu d'effort qu'elle faiſoit pour le retenir ; & conſidérant qu'elle n'avoit pas ſeulement jeté les yeux ſur lui, & qu'en s'éloignant, elle fuyoit de plus en plus, il n'oſa prendre la liberté de la ſuivre. Son amour au contraire, le portant à tourner à ſon déſavantage ce qui venoit d'arriver, il interpréta cet éloignement ſubit au gré de ſa crainte. Il ſe tourmentoit ainſi lui-même ; & plein d'inquiétudes mortelles, il vint enfin nous rejoindre. Nous nous levâmes toutes en le voyant, & nous fûmes ſurpriſes d'un ſi prompt retour, dont nous ne ſavions pas la cauſe. La Princeſſe ne nous avoit rien dit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il s'aſſit près de nous ſur l'herbe, & n'oſa lever les yeux ſur Antigone. Il faut, dit la Reine en ſouriant, que la politeſſe règne bien moins en Egypte qu'ailleurs ; & je ne crois pas qu'un autre que le Roi Pyrrhus voulût, à la conſidération des Dames, quitter le divertiſſement de la chaſſe. Le Prince déguiſant de ſon

mieux ſa triſteſſe : C'eſt l'avantage, dit-il, que les Princes vos ſujets ont ſur moi, qui me fait profiter ainſi de leur abſence. Votre modeſtie eſt extraordinaire, reprit agréablement la Reine. Il ſemble, à voir la peine que vous prenez à vous défendre, que vous craigniez de nous avoir obligées. Il repartit comme il le devoit à cette civilité, & il ſe forma une converſation agréable, mais qu'il m'eſt impoſſible de me rappeler.

Peu après le Roi Ptolomée arriva. Comme il avoit déjà ſu le combat de Pyrrhus avec le monſtrueux crocodile : Il étoit juſte, Seigneur, dit-il au Prince dès qu'il le vit, qu'ayant achevé votre chaſſe avant nous, vous vinſſiez vous délaſſer le premier.

Les chaſſeurs avoient appris de l'écuyer de Pyrrhus, que le crocodile avoit péri ſous les coups de ce Prince, & c'étoit eux qui en avoient porté la nouvelle au Roi d'Egypte : mais il ignoroit par quelle rencontre ; & la pourſuite du cerf les avoit empêchés de s'en informer : en ſorte que le Roi pria Pyrrhus de lui en faire le détail. Antigone crut alors devoir cette reconnoiſſance à ſon libérateur, d'en entreprendre elle-même le récit, & Pyrrhus eut le plaiſir d'entendre célébrer ſa valeur, par la perſonne qui pouvoit ſeule en faire la récompenſe. Les Dames, à qui elle avoit celé cette aventure, ſe plaignirent de ſa

retenue ; & grondèrent Pyrrhus ſur ſa modeſtie. Ptolomée, & la Reine ſon épouſe, inſtruits en ce moment, qu'ils devoient au Roi d'Epire la conſervation de la Princeſſe leur fille, ſe répandirent en remercimens & en louanges, & n'oublièrent rien pour lui en marquer leur gratitude.

On ne s'arrêta dans le bois qu'autant de tems qu'il en falloit pour ſe rejoindre tous, & être en état de revenir à la ville. La valeur de Pyrrhus fit l'unique entretien du reſte de la journée : mais la paſſion du Prince fut l'unique objet de ſes penſées, & il ne s'appliqua dès-lors qu'aux moyens d'en pourſuivre la déclaration avec plus de ſuccès.

Se trouvant un jour dans le jardin près d'Antigone, pendant que Ptolomée s'entretenoit avec la Reine, & que je m'occupois à autre choſe : Je commets peut-être, Madame, lui dit-il, une nouvelle offenſe en m'approchant de vous ; & je cours riſque, en vous demandant quelle réparation je vous dois de ma première faute, de me rendre coupable d'une ſeconde. Elle étoit prête à lui répondre, quand Ptolomée & ſon épouſe, ayant ceſſé de ſe parler, vinrent interrompre la converſation par leur préſence. Chagrin de ces contre-tems, il ſe retira le ſoir plutôt que de coutume ; & ayant commencé pluſieurs lettres, pour Ptolomée, pour Bérénice, pour Antigone, ſans

en pouvoir achever une, il écrivit enfin celle-ci : du moins ſuis-je aſſurée que je ne changerai rien au ſens, ſi je n'en rapporte pas les propres termes.

LA fortune m'a fait tomber entre les mains de l'ennemi le plus généreux & le plus obligeant qui ſoit au monde ; & vous pourriez dès l'heure même me féliciter ſur ma liberté, ſi l'amour ne la faiſoit dépendre d'une Princeſſe qui me tient dans ſes fers, ſans me donner la conſolation de me reconnoître pour ſon captif. J'attendrai de mes ſervices & de mes reſpects le bonheur de découvrir quels ſont pour moi les ſentimens d'Antigone. Je pourrois l'attendre du tems, qui décele à la fin toutes choſes. Mais je crois bien, mon cher frère, que ce tems même mettra bien-tôt fin à mes peines, s'il faut que ſa longueur décide de ma fortune.

PYRRHUS.

En compoſant cette lettre, le Prince votre frère avoit en vue de découvrir ſa paſſion au Roi & à la Reine d'Egypte, d'une manière qui le mît à l'abri d'un refus, ſi ſa recherche n'étoit pas agréable, & qui prouvât à la Princeſſe qu'il n'avoit point voulu ſe prévaloir de leur autorité, puiſqu'en ne leur demandant rien, il la laiſſoit toujours maîtreſſe de ſa main & de ſon cœur. Il découvrit ſon deſſein à

Néandre ſon Ecuyer, qu'il avoit déja fait le confident de ſa paſſion. Je prétens, lui dit-il, que le haſard faſſe tomber entre les mains du Roi, cette lettre que je feins d'écrire à Démétrius mon frère, & je te laiſſe le ſoin de la réuſſite.

La ſuſcription étoit telle : AU ROI, ſans ajouter, DÉMÉTRIUS; comme s'il eût été interrompu en la mettant : afin que ceux qui la trouveroient, cruſſent qu'elle s'adreſſoit à Ptolomée. Par la même raiſon, la lettre, en commençant, ne déſignoit perſonne, pour ôter au Roi d'Egypte le ſcrupule qu'il auroit eu de la lire juſqu'à la fin. La difficulté conſiſtoit à éviter qu'elle ne tombât entre les mains de gens plus curieux que le Roi; & Néandre s'y prit ainſi. Le ſage Straton étoit pour lors à Alexandrie, où il étoit venu apporter les nouvelles d'une victoire que Philadelphe avoit remportée en Syrie contre Séleucus. Néandre eut dès le jour même occaſion de lui faire trouver cette lettre en chemin; & Straton la ramaſſant, ſe fit un devoir de la porter au Roi. Ce grand Prince, qui avoit déja pour Pyrrhus les ſentimens d'un père, fut charmé d'apprendre la paſſion qu'il témoignoit pour ma Sœur. La Reine à qui il fit part de cette nouvelle, n'en eut pas une joie moins ſenſible : car ils faiſoient l'un & l'autre un cas extrême d'une alliance auſſi illuſtre. Peu après, Ptolomée ſe promenant

dans le jardin, y trouva Pyrrhus dans un cabinet, où couché ſur un lit de gazon, & les yeux fixément attachés contre terre, il paroiſſoit plongé dans une profonde rêverie. Ptolomée croyant d'abord qu'il dormoit, voulut s'éloigner, de peur de l'interrompre : mais le bruit qu'il fit en marchant, obligea Pyrrhus à lever la tête. Il ſortit d'abord de cette poſture, au moment qu'il vit Ptolomée; & il ſe préparoit à lui faire quelques excuſes de ne l'avoir pas plutôt apperçu, quand le Roi d'Egypte le prévenant : Vous recevez avec trop de civilité, lui dit-il, une perſonne qui ne vient que pour troubler votre repos. Pyrrhus croyant qu'il parloit de ſon ſommeil, lui répondit agréablement, que le trouble qu'y pouvoit apporter ſa préſence, lui étoit plus precieux que le repos même. Vous changerez bien-tot, reprit Ptolomée, de ſentimens & de langage, quand vous entendrez les reproches que je me tens obligé de vous faire. Ces paroles alarmèrent le Prince; & ſon émotion parut ſur ſon viſage : mais il n'eut pas le loiſir de répliquer : car le Roi d'Egypte feignant de n'y prendre pas garde : Je croyois, Seigneur, continua-t-il, être de vos amis, & je penſois vous avoir aſſez donné de témoignages de mon amitié & de ma franchiſe, pour vous exciter à plus de confiance en moi : Je vois cependant avec chagrin, que vous n'avez pas daigné me faire part d'un ſecret,

cret, où j'euſſe peut-être pu vous être utile ; & que vous préférez vos maux aux remèdes que j'aurois pu y apporter. Pyrrhus déja inſtruit que Straton avoit rendu la lettre à ſon adreſſe, n'eut pas de peine à comprendre le ſujet de ce reproche : mais il n'étoit pas à propos de le témoigner, & il continua à marquer ſa ſurpriſe. Vos plaintes, Seigneur, troubleroient en effet mon repos, ſi je pouvois me ſouvenir d'y avoir donné lieu : mais permettez-moi de vous dire ce que j'en penſe. Vous ne voulez apparemment me faire des reproches, que pour voir ſi je ſuis aſſez innocent, pour ne pas les appréhender. Vous vous juſtifiez avec tant d'aſſurance, reprit le Roi d'Egypte, que je déſeſpéreroîs de vous convaincre, ſi je n'avois pas en main contre vous votre propre témoignage. Il tira alors la lettre qui lui avoit été apportée ; & la montrant à Pyrrhus : Voici, Seigneur, pourſuivit-il, une écriture qui vous décele malgré vous. Le Prince votre frère n'avoit garde de déſavouer ſa plume. Seigneur, lui dit-il d'un ton paſſionné, ſi je me trouve convaincu, ce n'eſt pas du crime que vous m'avez reproché. Je vois dans ce billet des marques de ma témérité, mais je n'en vois point de mon ingratitude ; & pour avoir oſé aimer la Princeſſe votre fille, la tendreſſe & la reconnoiſſance que je vous dois, n'en ont jamais été altérées.

L'extrême bonté du Roi d'Egypte ne put ſouffrir que le Prince reſtât plus long-tems en peine, & il ne voulut pas qu'il ignorât quel ſuccès ſa lettre avoit eue. Seigneur, lui dit-il, vous n'êtes point coupable. Antigone eſt trop heureuſe, que vous ayez jeté les yeux ſur elle, & vous êtes en cela plus généreux, que téméraire. Je me plains ſeulement de ce que m'ayant fait un ſecret de vos ſentimens pour elle, vous m'ayez été moins ami que la fortune. Ce n'eſt qu'à elle, que je ſuis redevable de mon bonheur; & ſi la connoiſſance de ce myſtère avoit dépendu de vous ſeul, j'ignorerois la paſſion de Pyrrhus, & je n'aurois pas le plaiſir de pouvoir lui marquer que je l'aime comme s'il étoit mon fils. C'eſt maintenant, Seigneur, repartit Pyrrhus tranſporté de joie, que je me reconnois ingrat; & quelque certitude que j'euſſe de votre amitié, je n'avois pas lieu d'en attendre tant de marques.

En un mot, Ptolomée ne ſe borna pas à des paroles; il voulut le préſenter lui-même à la Princeſſe ſa fille, comme un Prince pour lequel il deſiroit qu'elle eût tous les ſentimens que méritoit l'honneur de ſa recherche. Il connoiſſoit aſſez ſon cœur, pour être ſûr qu'elle n'auroit pas une grande violence à ſe faire. Les choſes en vinrent au point, qu'on n'attendoit plus, pour la concluſion de ce mariage, que le retour du Prince Philadelphe, qui étoit alors

occupé à la guerre contre Séleucus, & ſans lequel le Roi, la Reine, & la Princeſſe ma ſœur n'auroient pu goûter qu'imparfaitement la joie que cette ſolennité leur promettoit.

On lui avoit envoyé divers couriers; & en l'attendant on ſe livroit à tous les divertiſſemens dont il étoit bon d'amuſer les Princes & les Seigneurs, que le bruit de ce mariage attiroit dans Aléxandrie.

Ménélas, neveu de Ptolomée; paroiſſoit entre les plus remarquables. Il étoit du même âge que Pyrrhus; & s'il n'avoit pas des qualités auſſi excellentes, au moins en avoit-il d'aſſez bonnes, pour ſe rendre recommandable. Mais l'amour, & la jalouſie qui en eſt la ſuite funeſte, changèrent bien-tôt ſes vertus en autant de vices. Il avoit toujours été élevé à la Cour du Roi d'Egypte; & comme il étoit un des plus proches parens d'Antigone, & qu'ils avoient été tous les deux nourris, pour ainſi dire, enſemble, il la voyoit aſſez familiérement: mais il avoit juſques-là ſi bien ſu déguiſer ſa paſſion, qu'elle ne s'en étoit pas encore apperçue. Auſſi l'entrée de ſa chambre lui étoit permiſe à toute heure; & les filles de la Princeſſe, accoutumées dès long-tems à cette familiarité, ne lui en refuſoient jamais la porte.

Ce ne fut pas toutefois ſans ſurpriſe, qu'elles l'y virent entrer un matin. Il n'avoit plus ſa gaieté ordinaire: ſes yeux parurent égarés; &

contre l'uſage où il étoit de leur dire toujours quelque galanterie en paſſant, il alla droit au cabinet d'Antigone, qu'il y trouva ſeule. Elle remarqua d'abord ſon changement, & ne put s'empêcher de lui demander quelle étoit la cauſe de ſa triſteſſe ? Ne me contraignez point, Madame, à vous l'apprendre, répondit le Prince ; le récit n'en peut être pour vous que déſagréable ; & la connoiſſance que vous en auriez, ne ſerviroit qu'à me rendre plus malheureux. Antigone étoit ſi peu curieuſe, qu'elle ne le preſſa pas davantage. Si cela eſt, reprit-elle, je n'en veux rien ſavoir ; & je ne ſouhaitois d'en être informée, que pour voir ſi j'y pourrois apporter quelque remède. Ménélas qui n'étoit venu là que pour ſe déclarer, avoit cru, qu'en feignant du myſtère, elle en auroit plus d'empreſſement à le faire parler, & qu'elle auroit par là moins de ſujet de ſe plaindre de lui. Si cela eſt, Madame, lui dit-il pour exciter ſa curioſité, le remède dont j'ai beſoin ne dépend que de vous : mais quelque aſſurance que j'aye de votre bonté, je m'en reconnois trop indigne, pour croire que vous prendrez ſoin de ma guériſon. Vous me faites tort, répondit Antigone, ſi vous penſez que pouvant vous ſervir, je ne m'y employe pas comme pour moi-même. Je vous obéis donc, répliqua Ménélas : mais ſouvenez-vous, s'il vous plaît, que ſi je commets une faute, c'eſt vous

qui me le commandez. Si vous ne pouvez le faire ſans vous rendre coupable, repartit la Princeſſe, je vous en diſpenſe volontiers. Ménélas arrêté par ces paroles, fut quelque tems ſans parler. Vous en jugerez, Madame, reprit-il enſuite. J'y ſuis trop intéréſſé, pour m'en rapporter à moi ſeul; & d'une voix aſſez baſſe: Je ne crois pas, continua-t-il, que vous ſoyez ſurpriſe de me voir prendre part à l'affliction de l'Egypte, puiſqu'en j'en ai tant à ſon infortune. Quel moyen de retenir mes larmes, quand je vois couler les ſiennes, pour un malheur qui me touche le plus? & que diroit-on de Ménélas, s'il étoit moins ſenſible que le Pays, à la perte de ſa Princeſſe? Quoi! Ménélas que vous honorâtes autrefois de votre eſtime, & qui depuis qu'il ſe connoît, brûle pour vous d'une ſi reſpectueuſe paſſion, pourroit vous voir ſans déplaiſir entre les bras d'un étranger, & d'un nouveau venu? Il faudroit, Madame, qu'il fût ſans amour, ou qu'il n'eût aucun ſentiment, ſi ce coup funeſte ne l'accabloit point. Il en demeura-là, comme pour entendre la réponſe d'Antigone; & la voyant armée d'un ſérieux qui le déſeſpéroit: Je vois, Madame, pourſuivit-il, que vous condamnez mes juſtes plaintes, & que j'attire ſur moi votre colère par cette déclaration: mais puiſque la contrainte où j'ai vécu juqu'à ce jour, ſe trouve ſi mal récompenſée; puiſque ma diſcré-

tion me coûte ſi cher, & qu'un autre a l'avantage ſur moi, pour avoir été moins retenu, ne ſoyez pas ſurpriſe ſi je ſors d'un reſpect, qui fait ſeul tout mon malheur.

Antigone fut ſi confuſe, qu'elle demeura long-tems ſans pouvoir rien dire. Elle s'étoit toujours ſenti beaucoup d'affection pour Ménélas, & ce Prince lui avoit donné mille témoignages de la ſienne : mais elle ne s'étoit jamais attendue qu'il en viendroit à cet excès. Si la langue eût ſuivi les mouvemens du cœur, ſa colère auroit éclaté d'une manière, que le Prince ſe ſeroit repenti de ſa hardieſſe. Mais dans l'eſpérance de le remettre dans ſon devoir par une voie plus douce, elle ſe contenta de lui dire, qu'elle l'avoit cru plus ſage, & qu'elle ne l'auroit jamais jugé capable d'une pareille folie. Je ſais, Madame, reprit-il, que Ménélas eſt un téméraire, d'avoir oſé lever les yeux ſur ſa Princeſſe; & tandis qu'il a cru qu'un homme étoit indigne de prétendre à vous, s'il vous a aimée, au moins n'a-t-il cherché d'autre récompenſe de ſon amour, que ſon amour même : mais depuis qu'il a vu que vous permettiez à Pyrrhus d'eſpérer, il a cru, Madame, & s'il eſt permis de le dire, il a cru avec raiſon, que vous pouviez, ſans trop vous abaiſſer, jeter les yeux ſur lui, comme ſur ſon rival. Qu'a-t-il en effet cet heureux rival, qu'a-t-il que votre faveur, qui le puiſſe élever au-deſſus

de Ménélas ? Les Princes de votre Sang cedent-ils en grandeur & en naiſſance ; aux plus grands Princes de la terre ? Un Roi de la moitié de l'Epire a-t-il plus d'autorité que les moindres de vos Gouverneurs ? & ceux qui vainquirent à la dernière bataille, ont-ils moins de valeur & de gloire que les vaincus ?

Antigone fut ſi indignée de l'emportement de ce Prince, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire qu'il perdoit le reſpect, & elle ſe leva auſſi-tôt pour paſſer dans la chambre où étoient ſes filles. Mais le déſeſpéré Ménélas la retenant par la robe : Hé bien, Madame, lui dit-il, je ſuis au-deſſous de Pyrrhus, puiſque vous le voulez ; j'ai moins de biens, moins de gloire & moins de valeur que lui : mais j'ai plus de paſſion pour vous ; & puiſque c'eſt par l'amour que l'amour ſe mérite, ne donnez le prix qu'à celui de nous deux qui vous aime le plus. Antigone de plus en plus chagrine, ſe fit un nouvel effort pour ſe démêler de ſes mains ; & ſortit du cabinet, où elle le laiſſa ſeul, dans une confuſion qui ne ſe peut guères dépeindre.

Le lendemain il alla voir Pyrrhus, à qui la Princeſſe, par bonté, n'avoit rien découvert de ce qui s'étoit paſſé la veille. Le Roi d'Epire avoit beaucoup de conſidération pour lui, ſurtout à cauſe qu'il étoit parent de la Princeſſe. Ménélas contrefit le triſte en entrant ; & Pyrrhus, ſelon ſa coutume, courut l'embraſſer

dès qu'il le vit. Mais ce rival perfide reculant deux ou trois pas : Seigneur, lui dit-il, c'eſt profaner vos careſſes, que d'en faire part à votre ennemi. Ne me conſidérez plus comme Ménélas, mais comme le plus ingrat & le plus malheureux des hommes. Pyrrhus ſurpris de l'entendre parler de la ſorte, lui en demanda le ſujet avec émotion ; & Ménélas connoiſſant à ſa ſurpriſe, que la Princeſſe ne lui avoit rien dit, lui parla en ces termes. Je ne doute pas, Seigneur, que je ne perde, par la déclaration que je vais vous faire, l'amitié dont vous m'avez honoré : mais ne ſeroit-ce pas m'en rendre encore plus indigne, ſi je vous le cachois plus long-tems ? & ne me jugerez vous pas moins coupable, en vous découvrant ici le ſujet que vous avez de me haïr, qu'en continuant à vous abuſer ? Il faut, Seigneur, que je me découvre à vous tout entier : après avoir ſu le crime, vous ordonnerez mieux de la peine. Il lui raconta alors tout ce qui s'étoit paſſé le jour précédent entre la Princeſſe & lui. Ce ſont-là, ajouta-t-il à la fin, les effets de cette fidelle amitié que je vous avois promiſe ; c'eſt ainſi que Ménélas vous a trahi, malgré toutes ſes proteſtations de dévouement.

Ces paroles qui ſembloient exprimer ſon repentir, avoient jeté Pyrrhus dans un véritable embarras ; & Ménélas interprétant ce ſilence à ſon gré : Seigneur, pourſuivit-il, puiſqu'il ne

m'eſt plus permis de me flatter de votre amitié, ſans laquelle il m'eſt impoſſible de vivre; puiſque le remords qui accompagne mon crime, me rend la vie un ſupplice plus cruel mille fois que la mort; il faut qu'un même coup vous venge & me puniſſe. A ces mots, il tira ſon épée; & bien ſûr que Pyrrhus ne ſouffriroit point qu'il s'en ſervît, il n'oublia rien pour faire croire qu'il ſe vouloit bien du mal. Pyrrhus le déſarma; & le perfide feignant de lui en ſavoir mauvais gré : Vous avez raiſon, Seigneur, lui dit-il, d'empêcher que je ne termine mes jours : vous voulez que mon ſupplice en dure davantage. Hé bien, je vivrai, puiſqu'une prompte mort ne vous pourroit ſatisfaire; je vivrai pour vous donner le plaiſir d'être plus long-tems vengé par ma douleur. Vivez, Seigneur, reprit le Roi en l'embraſſant; la vengeance que vous m'offrez, ſeroit plus funeſte pour moi que l'injure que vous croyez m'avoir faite. Il finit par des careſſes redoublées, auxquelles Ménélas répondit par tous les témoignages apparens d'une ſincère reconnoiſſance. Pyrrhus lui promit de faire ſa paix avec Antigone; & il ne lui fut pas mal-aiſé de venir à bout d'un accord où il avoit le principal intérêt.

La première fois qu'ils ſe revirent, Ménélas voulant de plus en plus le tromper : Seigneur, lui dit-il, je juge trop équitablement de vous,

pour craindre que vous nuiſiez à la nouvelle paſſion d'une perſonne qui vouloit traverſer la vôtre ; & je m'adreſſe à vous-même pour vous demander votre ſecours & votre médiation auprès de la Princeſſe Eulamie. Je ſouhaite qu'elle prenne dans mon cœur la place d'Antigone, & que cette inclination éteigne pour jamais la première, dont je ne pourrois conſerver la moindre impreſſion ſans crime. Je ne ſuis pas aſſez vain, continua-t-il, pour me flatter de pouvoir, ſans une aſſiſtance étrangère, acquérir les bonnes graces d'Eulamie ; & ſi dans les occaſions que vous avez tous les jours de la voir chez la Princeſſe, vous voulez bien lui dire quelque choſe en ma faveur, je vous ſerai redevable de mon repos & de ma vie. Votre mérite, répondit le Roi d'Epire, eſt plus que ſuffiſant pour gagner le cœur le plus farouche : mais je ſuis heureux que vous ne ſentiez pas tout-à-fait vos forces, & que mon entremiſe vous paroiſſe aſſez de poids, pour me faire entrer dans l'honneur de vos victoires. Ménélas le remercia de ſes offres, & le pria de tenir cette affaire ſecrette, afin qu'il fût ſûr du ſuccès, avant que de mettre ſa paſſion au jour.

Eulamie étoit fille de Cillés, Lieutenant Général des Armées de Ptolomée, & ſon parent même. Quoique ſa beauté fût inférieure à celle d'Antigone, elle ne laiſſoit pas d'être au-deſ-

ſus des beautés communes. Entre pluſieurs qualités aimables, elle avoit la douceur d'eſprit en partage, & la Princeſſe l'aimoit tellement, qu'il n'y avoit rien de ſecret entre elles. Pyrrhus la rencontra bien-tôt après, en allant chez Antigone. Il lui préſenta la main, & jugea que l'occaſion étoit propre à s'acquitter de ce qu'il venoit de promettre : mais ils avoient trop peu de chemin à faire pour pouvoir traiter une pareille négociation. Ce même jour il s'approcha d'elle trois ou quatre fois, pendant qu'Antigone étoit occupée ailleurs : mais il fut toujours interrompu, & il n'eut que le tems de lui dire, en la voyant extraordinairement gaie, qu'il ſembloit qu'elle tirât ſa joie du malheur de ceux qui mouroient pour elle. Eulamie ne put comprendre ce peu de paroles, parce que d'autres gens ſurvinrent, qui ne donnèrent pas à Pyrrhus le tems de s'expliquer.

Il alla voir auſſi-tôt Ménélas, qu'une ſaignée retenoit au lit; & lui rendit compte des vaines tentatives de la journée. Seigneur, lui dit le malade, c'eſt abuſer de vos bontés, que de vous charger d'un ſoin dont la plume nous peut débaraſſer l'un & l'autre; & ſi j'avois la main libre, j'écrirois dans ce moment la lettre devant vous. Il ſavoit bien, en parlant ainſi, que Pyrrhus étoit aſſez obligeant pour lui offrir ſon miniſtère. La choſe arriva comme il le

penſoit ; & ſon illuſtre Secrétaire écrivit la lettre ſuivante, que lui dicta ce perfide.

A LA PRINCESSE EULAMIE.

CET écrit vous informera de ce que mes yeux n'ont encore pu vous apprendre ; & près d'expirer, je confie à ma plume ce que ma bouche n'a jamais eu la hardieſſe de vous découvrir. Je brûle pour vous, belle Eulamie : mais cette ardeur eſt ſi reſpectueuſe & ſi juſte, que vous ne la ſauriez blâmer. Les Dieux s'irriteroient de la ſoumiſſion des hommes, ſi vous aviez ſujet de vous offenſer de la mienne ; & nos cœurs ne leur ſeroient jamais une offrande agréable, ſi le mien pénétré d'un profond reſpect pour vous, ſe trouvoit indigne de vous être offert. N'accuſez point d'inconſtance une paſſion qui me livre à vous, en m'arrachant au pouvoir de la Princeſſe Antigone. J'aime en vous tout ce que j'aimois en elle ; & les qualités incomparables qui me tenoient ſous la puiſſance de cette Princeſſe, ſont les mêmes qui vont m'attacher pour toujours à Eulamie.

Cette lettre fut ſignée par Ménélas, pliée enſuite, & remiſe à un de ſes gens, pour en faire l'uſage criminel que vous allez entendre.

Au ſortir de là, Pyrrhus vint me voir, & y trouva la Princeſſe. Il nous apprit l'indiſpoſition de Ménélas, ſans nous rien dire de ſa

nouvelle paſſion, qu'on lui avoit recommandé de taire.

Il alloit le jour ſuivant rendre viſite à ſon ordinaire à Antigone, quand une des filles de la Princeſſe lui dit qu'elle étoit malade, & qu'elle ne vouloit voir perſonne. Surpris d'un accident ſi ſubit ? il s'enquit avec émotion de la qualité du mal. Je n'en ſais pas là-deſſus plus que vous, lui dit cette fille : je ne puis vous dire autre choſe ſinon qu'elle eſt au lit, & qu'elle m'a commandé de ne laiſſer entrer qui que ce ſoit. Cet ordre, repartit triſtement Pyrrhus, ne s'étend peut-être pas juſqu'à moi : ſachez, je vous prie, ſi je ne pourrai pas la voir ſans l'incommoder ? Je n'oſerois, Seigneur, répondit-elle : elle repoſe préſentement ; & vous ne voudriez pas ſans doute... Non, interrompit Pyrrhus : le repos de ma Princeſſe m'eſt mille fois plus cher que le mien ; & quelle que ſoit l'impatience où je ſuis d'apprendre d'elle-même l'état de ſa ſanté, je ſouffrirai mon mal avec joie, s'il contribue à ſon repos. Il entendit dans le moment ouvrir la porte de la chambre, & il en vit ſortir Eulamie. Il courut auſſi-tôt vers elle ; & l'abordant d'un air paſſionné : La Princeſſe eſt donc malade, lui dit-il ? Oui, Seigneur, répondit Eulamie, interdite de ſa rencontre. Mais pourquoi, reprit-il, me défend-elle de la voir ? Eulamie n'y ſatisfit que par une révérence, & prit congé de

lui. Il ne fit pas de réflexion ſur ce ſilence; & retournant vers Olimpias, (c'étoit le nom de cette fille:) ma chere enfant, lui dit-il, la Princeſſe eſt éveillée, puiſqu'Eulamie vient d'en ſortir. Seigneur, répliqua-t-elle, elle n'y faiſoit que d'entrer; & c'eſt parce qu'elle l'a trouvée endormie, qu'elle en ſort comme vous voyez. Hé bien, reprit le Prince, ſi Eulamie a pû entrer ſans éveiller la Princeſſe, crois-tu que j'aie moins de diſcrétion qu'elle? Enfin Olimpias ne pouvant plus s'oppoſer à ſon empreſſement, ſe vit obligée de l'aller annoncer. La réponſe qu'elle rapporta fut qu'Antigone étant incommodée d'un mal de tête, elle n'étoit pas en état d'être vue. Il reçut cette réponſe comme un ordre poſitif de ne pas s'obſtiner davantage: mais il le reçut avec la dernière douleur. Quoi, diſoit-il, la ſeule vue de ma Princeſſe feroit ma guériſon dans le mal le plus violent; & elle craint de devenir plus malade par la mienne! Ah! je l'aime trop pour vouloir la voir malgré elle: mais elle ne m'aime point, ſi elle ſe trouve incommodée de ma préſence. Il ſe parloit ainſi, quand j'arrivai chez Antigone. Je fus extrêmement ſurpriſe lorſqu'il m'apprit qu'elle étoit malade; car notre liaiſon me faiſoit croire qu'elle n'eût pas manqué de me l'envoyer dire. Je m'enquis de ſon indiſpoſition à cette jeune perſonne, qui après quelques ſi-

gnes qu'elle me fit, & qui me firent comprendre qu'il y avoit quelque myſtère, me dit en ſecret, que l'ordre n'étoit pas fait pour moi; mais qu'à l'égard du Roi d'Epire, elle n'avoit pû qu'exécuter celui qui lui étoit preſcrit. M'intéreſſant auſſi ſenſiblement que je faiſois dans ce qui regardoit le Prince, j'entrai, après l'avoir aſſuré que je viendrois bien-tôt l'éclaircir ſur cette affaire. Je trouvai Antigone fort rêveuſe; & l'ayant informée que Pyrrhus étoit dans l'anti-chambre, dans une inquiétude extrême, elle me pria de faire en ſorte qu'il s'en retournât, & qu'il ne la vît point. Je lui en demandai la raiſon, & j'eus toutes les peines du monde à la ſavoir. Enfin elle me montra la lettre dont je viens de vous parler. La ſignature de Pyrrhus ſe trouvoit au bas, & ſi bien contrefaite, que j'y fus trompée la première. Je m'informai comment cette lettre étoit tombée entre ſes mains; elle me dit qu'à la dernière viſite qu'il lui avoit rendue, elle l'avoit trouvée ſur la chaiſe où il s'étoit aſſis. Elle ajouta qu'elle n'en avoit pas voulu d'abord croire ſes yeux, & qu'elle avoit appelé Eulamie, pour ſavoir ſi Pyrrhus ne lui avoit point donné quelque autre témoignage de ſa paſſion; & qu'elle lui avoit rendu compte de ce commencement de déclaration qu'il lui avoit fait quelques jours auparavant, & que les ſurvenans l'avoient empêché de pourſuivre.

Je trouvois ſi peu d'apparence à cette infidélité, que je ne pûs jamais me la mettre dans l'eſprit; & quelque choſe qu'Antigone pût dire, je pris la lettre, & allai la montrer au Roi d'Epire. Rien ne fut plus cruel pour lui que cet écrit, & l'on ne peut dire qu'elle fut ſa ſurpriſe & ſa colère ſur la trahiſon qui lui étoit faite. Il me fit le détail de cette malheureuſe intrigue; & brûlant d'impatience de ſe juſtifier, il entra avec moi, croyant bien que ſon innocence autoriſoit cette liberté, puiſqu'il n'étoit banni que ſur la ſuppoſition d'un crime dont il n'étoit pas coupable. S'étant jeté aux pieds d'Antigone, il lui fit entendre ſes raiſons. Nous fîmes nos efforts pour deviner par quelle voie cette lettre s'étoit trouvée dans la chambre de la Princeſſe, & nous conclûmes que cela ne pouvoit s'être fait ſans l'entremiſe de quelqu'une de ſes filles.

Vous pouvez juger quel fut le reſſentiment du Roi votre frère contre le perfide Ménélas: mais vous auriez peine à vous figurer avec quelle audace ce méchant homme ſoutint ſon crime. Le ſoir même il y eut bal chez la Reine. Le Roi d'Epire y conduiſit Antigone; & Ménélas ne manqua pas de s'y trouver. Il ne douta pas, en les voyant enſemble en ſi bonne intelligence, que ſa fourberie ne fût découverte, & il ſe détermina à l'appuyer de ſon mieux. Il s'approcha de Pyrrhus, & lui dit à l'oreille, mais

mais assez haut pour se faire entendre d'Antigone : Tout votre ami que je sois, je ne saurois vous excuser. Prince, c'est être lâche, que d'abuser ainsi d'une auguste Princesse. Ce trait insolent irrita Pyrrhus au dernier point : mais l'assemblée & le lieu demandoient tout son respect, & il se contenta de lui répondre avec un air de mépris : Ces reproches t'accusent toi-même, perfide ; & je n'en craindrois aucun de ta part, si je ne t'avois jamais aimé. Quoi qu'il eût parlé assez bas, ceux qui étoient auprès d'eux, entendirent cette réponse piquante ; & l'on fut extrêmement surpris de la division de deux Princes, qui paroissoient auparavant si grands amis. Ménélas qui étoit aussi violent que fourbe, touché au vif de la repartie de Pyrrhus, ne put contenir son émotion. Par-tout ailleurs, reprit-il, je vous ferois repentir de l'injure que vous me faites, plutôt que de l'amitié dont vous parlez. Pyrrhus méprisant cette menace, suivit Antigone, & se vint placer près de nous. Il ne se passa rien de fâcheux le reste du soir ; & quelques jours s'écoulèrent, sans qu'on entendît rien de nouveau à ce sujet. Comme il étoit à craindre que leur querelle n'eût de sanglantes suites, le Roi d'Egypte quittoit rarement Pyrrhus, & il avoit donné ordre d'épier jusqu'aux moindres actions de Ménélas. Mais on ne put si bien les observer, que Pyrrhus, par l'adresse

de Néandre, ne fît tenir, quatre jours après, ce billet à ſon ennemi.

PYRRHUS A MÉNÉLAS.

C'est pour vous épargner de nouveaux crimes, que je vous offre un moyen de m'attaquer autrement que par des trahiſons. S'il vous reſte encore quelque jalouſie contre un Prince à qui vos lâchetés ſont horreur, vous vous trouverez demain matin, ſeul, au lieu que le porteur vous indiquera.. Là nous verrons ſi vous aurez autant de cœur pour ſoutenir votre perfidie, que vous avez eu d'impudence à la commettre; & vous me ferez connoître, ſi vous le pouvez, en quoi votre haîne peut être plus funeſte pour moi que votre amitié.

PYRRHUS.

Ménélas, qui étoit vraiment brave, reçut ce cartel avec joie, & aſſura Néandre, qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver au lieu déſigné. C'étoit ſur le bord de la mer, à neuf milles d'Alexandrie, où ces deux Princes, ayant trouvé la nuit ſuivante le moyen de ſe dérober à ceux qui les obſervoient, ſe rendirent à la pointe du jour.

Tout ce que j'ai ſu des particularités de ce combat, c'eſt qu'ils ſe battirent long-tems, ſans avantage l'un ſur l'autre. Mais la fortune, qui ſembloit prendre plaiſir à voir balancer la

victoire, ayant abandonné à la fin les Combattans à leur propre adreſſe, & à la juſtice de la cauſe, l'avantage enfin tourna du côté du Roi votre frère, qui laiſſa Ménélas pour mort ſur la place. Il s'en alla retrouver Néandre, qui l'attendoit à cinq ou ſix ſtades du champ de bataille. Et comme il avoit déjà perdu beaucoup de ſang, & qu'il en perdoit encore, quoiqu'il ne fût que légérement bleſſé, il s'arrêta dans la première maiſon, pour y remédier. Néandre lui conſeilla d'y reſter, ayant trop de chemin à faire, pour l'entreprendre ſans riſque. Pyrrhus y conſentit d'autant plus volontiers, qu'il étoit de la bienſéance & de ſon devoir, de preſſentir ſi le Roi, la Reine, & ſur-tout la Princeſſe, voudroient revoir le meurtrier de Ménélas, & de quelle manière la mort d'un Prince qui étoit leur parent, ſeroit reçue. Comme il étoit cependant dans une maiſon aſſez incommode, par le peu de ſecours qu'il y trouvoit, il attendit au lendemain à laiſſer aller Néandre.

Cet écuyer, en entrant dans la ville, rencontra Pallante, l'un des gens de Pyrrhus. (C'eſt lui qui s'étant depuis donné à Ménélas, fut ici tué avec ce perfide par Philadelphe il y a environ un mois.) Pallante le convia à ne ſe point montrer; l'aſſurant que Ptolomée, irrité de cette mort qu'il venoit d'ap-

prendre, avoit juré de la venger ; & il exagéra le danger que couroit Pyrrhus, pour peu qu'on ſût le lieu de ſa retraite ; de ſorte que Néandre l'ayant inſtruit des ordres du Prince, lui remit ſes lettres entre les mains.

On avoit ſans fruit employé tout le jour précédent à chercher les deux Princes. Ptolomée n'apprenant rien de tous ceux qu'il avoit envoyés à cette recherche, en parut extrêmement affligé : mais nous le fûmes infiniment plus ma ſœur & moi. Nous avions oui dire que Ménélas avoit été tué, mais nous n'en étions pas moins en peine de ce que Pyrrhus étoit devenu. Les lettres que Néandre avoit remiſes à Pallante, nous en auroient inſtruites : mais ce perfide n'eut garde de nous les rendre. Il ne laiſſa pas de revoir Néandre, comme s'il eût exécuté ponctuellement ſa commiſſion. Il lui dit qu'Antigone avoit été très-conſolée, d'apprendre l'heureux ſuccès du combat de Pyrrhus : mais qu'elle le prioit inſtamment de céler de plus en plus le lieu de ſa retraite, parce que le Roi, quoiqu'il ſe contraignît là-deſſus, étoit irrité à l'excès contre lui : Que les parens & les amis du mort étoient tous en campagne, réſolus d'en tirer raiſon, & qu'il devoit croire qu'elle étoit bien fondée à lui donner cet avis. Ces nouvelles ſurprirent le Prince votre frère, & il eut peine à croire que Ptolomée fût ſi changé à ſon égard, &

ſur-tout dans une rencontre où tout le tort étoit du côté de Ménélas : mais pouvoit-il ſe défier d'un Domeſtique qui lui avoit toujours paru fidèle ?

On diſoit, & ceci étoit vrai, que Ménélas n'étoit pas mort ſur la place ; & qu'un des ſiens l'ayant trouvé baignant dans ſon ſang, l'avoit fait revenir à force de ſoins : mais on ajoutoit, contre la vérité, que le déplaiſir de ſe voir vaincu, l'avoit tellement frappé, qu'il avoit eu aſſez de force pour s'aller précipiter dans la mer. C'étoit le contraire. Revenu de ſa défaillance, il s'étoit fait porter dans une de ſes maiſons, où il reprenoit ſes forces, tandis qu'il faiſoit courir le bruit de ſa mort. Pyrrhus lui-même ne ſavoit rien de tout ceci ; & il jugea qu'Antigone ne l'auroit pas averti de ſe tenir caché, ſi elle n'en avoit eu de fortes raiſons. Le fourbe Pallante l'y confirma lui-même le lendemain ; & il lui dit pour nouvelles, qu'Alexandre, fils du Roi de Thrace, étoit arrivé à la Cour, pour traiter de quelques affaires avec le Roi d'Egypte.

Pyrrhus envoyoit réguliérement chaque jour Pallante à Alexandrie. On ne s'étonnoit point de l'y voir : car il feignoit de ne ſavoir ce qu'étoit devenu ſon Maître. Mais ce Prince ne pouvant ſupporter plus long-tems un exil plus cruel pour lui que la mort, voulut met-

tre fin à ſa vie ou à ſes peines. Néandre abuſé comme lui, tâcha de le détourner de ce deſſein, & lui conſeilla de retourner en Epire plutôt que de s'expoſer à quelque diſgrace. Jugez ſi dans cette conjoncture, il étoit capable de goûter une pareille propoſition? Après différentes raiſons que Néandre lui alléguoit ſans fruit: Seigneur, lui dit-il, la Princeſſe vous exhorte à ne vous point montrer. Que dira-t-elle, de vous voir ſi peu déférer à ſes conſeils? N'aura-t-elle pas ſujet de douter de votre amour, quand vous ferez ſi peu de cas de ſes prières? Tout au contraire, reprit Pyrrhus; & ne jugera-t-elle pas alors de la grandeur de ma paſſion, puiſqu'il n'y aura point d'obſtacles aſſez forts pour m'empêcher de la voir, & que je crains moins la mort que ſon abſence? Ne ſe peut-il pas même faire continua-t-il, que la crainte qu'elle a pour moi, lui faſſe prévoir des malheurs qui n'arriveront point; & qu'à force d'appréhenſion, elle voye ce qui n'eſt pas? Si la peur ne prédiſoit le mal, vrai ou faux, elle ceſſeroit d'être peur.

Ils s'entretenoient ainſi, au moment qu'ils virent arriver d'Epire un courier, que Cinéas envoyoit au Roi, pour lui donner avis de la grande & ſoudaine révolution de la plupart des villes de ce Royaume, ſoulevées de nouveau par les intrigues de Néoptoleme. A pei-

ne Pyrrhus eut-il lu les lettres de Cinéas, & de quelques-uns de ſes plus fidèles ſujets, qui lui confirmoient la même choſe, que Pallante, qui avoit appris à ce courier l'aſyle de Pyrrhus, arriva d'Alexandrie. Il paroiſſoit agité d'un grand trouble, & le Prince lui demanda deux ou trois fois ce qu'il avoit, avant que d'en pouvoir rien tirer. Celui-ci lui dit enfin, que depuis qu'on avoit ſu la révolte de l'Epire (car le bruit s'en étoit déjà répandu dans Alexandrie) on ne parloit à la Cour que du mariage prochain du Prince de Thrace avec Antigone. Pour accroître la douleur de Pyrrhus, il ajouta qu'Antigone y donnoit volontiers les mains, & que ce Prince la voyoit tous les jours.

Ne plaignez-vous point votre illuſtre frère, belle Troïade, de recevoir en même-tems de ſi cruelles attaques de la fortune & de l'amour? Il ſembloit que ces deux Divinités aveugles combattiſſent enſemble à qui le frapperoit plus rudement. Que ces paroles de Pallante firent un funeſte ravage dans l'eſprit de Pyrrhus! Comme il y avoit peu de paſſions égales à la ſienne, jamais jalouſie ne fut formée en ſi peu tems. Quoiqu'il fût fort tard, il partir à l'heure même pour Alexandrie, & s'arrêtant à deux ſtades de la ville, il écrivit ce billet.

PYRRHUS A ALEXANDRE.

CE n'eſt que par le malheur de Pyrrhus, que vous avez triomphé de lui. Vous l'avez cru mort, il eſt vivant : c'en eſt aſſez pour vous dire que la Princeſſe n'eſt pas encore à vous.

PYRRHUS.

Il donna ordre à Pallante de dire à ſon rival, en lui donnant ce billet, qu'il l'attendoit l'épée à la main ; & il lui commanda de prendre de lui, l'heure, le lieu, & les conditions du combat. Son impatience ne lui permit pas d'écrire toutes ces choſes : il lui ſembloit que c'étoit retarder d'autant ſa vengeance. En attendant la réponſe d'Alexandre, il fut dans des tranſports continuels de fureur & de déſeſpoir. Enfin Néandre, au lieu d'une réponſe du Prince de Thrace lui en rendit une d'Antigone que Pallante, venoit de lui remettre. En voici, ſi je ne me trompe, les propres termes.

ANTIGONE A PYRRHUS.

NE croyez pas que ce ſoit en vue de me juſtifier d'une infidélité ſuppoſée, que je vous écris ce billet. Il ne m'importe guères en quelle eſtime je ſois auprès

d'un Prince dont l'amitié me doit être indifférente. J'ai craint ſeulement qu'un innocent ne ſouffrît de vos caprices ; & je veux bien vous aſſurer qu'Alexandre, ni la perte de votre Royaume, n'eſt point ce qui a changé

ANTIGONE.

Il repaſſa les yeux cinq ou ſix fois ſur cette lettre ; & ne pouvant croire ce qu'il liſoit : O ciel ! s'écria-t-il, aurois-tu ſuſcité contre moi quelque nouveau Ménélas ? Ah ! c'eſt toi qui te venges, perfide. Tout mort que tu ſois, tu triomphes de celui qui t'a vaincu ; & tes mânes, ennemis de mon repos, ont ſans doute excité contre moi de nouveaux traîtres. Il relut de nouveau cette lettre fatale ; & quoi qu'il ne pût en méconnoître les traits, il ſouhaitoit que Néandre, à qui il la montra, l'en eût déſabuſé. Ce zelé domeſtique les connoiſſoit trop, pour s'y méprendre. Il ne laiſſa pas de lui dire, que ſi l'on s'étoit autrefois ſervi de ſa main pour le trahir, on pouvoit avoir abuſé pareillement de celle de la Princeſſe ; & qu'il devoit ſurſeoir ſon jugement là-deſſus, juſques à ce qu'il en fût plus amplement éclairci. Ah ! Néandre, n'en doutons point, reprit ce Prince ; mes conjectures ne ſont que trop certaines. Quoi qu'elle en veuille dire, elle abandonne Pyrrhus, de concert avec la fortune.

Si elle ne me ſacrifioit pas à Alexandre, prendroit-elle ſon parti, comme elle fait? Craindroit-elle ſi fort pour cet heureux rival?

Il donna ordre de faire venir Pallante, pour ſavoir qui lui avoit remis cette lettre : mais il fut impoſſible de le trouver. Il avoit dit à Néandre, qu'Alexandre chagrin de le voir ſi ſouvent chez la Princeſſe, l'avoit fait menacer pluſieurs fois, & qu'il avoit même eu quelque démêlé avec ſes gens. Cela fit croire, qu'il ſeroit peut-être allé ſe battre contre eux : mais ce qui étonnoit Pyrrhus, étoit de n'avoit point eu de réponſe d'Alexandre, & de voir que la Princeſſe avoit déjà connoiſſance du cartel. Cela ne pouvoit être arrivé que par le moyen du Prince de Thrace, ou de Pallante. Le premier avoit la réputation d'un trop vaillant homme, pour être jugé capable de cette baſſeſſe; & l'autre avoit donné tant de marques de ſon attachement & de ſa fidélité, que Pyrrhus ne le ſoupçonna pas ſeulement.

Il ne put demeurer plus long-tems dans cette incertitude. Il vint à Alexandrie, & ſe rendit d'abord chez la Princeſſe. On lui dit qu'elle n'étoit pas en état de recevoir ſa viſite. Il ne jugea pas à propos de s'en tenir à ce refus; & ſe ſouvenant que dans une pareille rencontre, ſans la liberté qu'il avoit priſe de s'aller jeter à ſes pieds, peut-être auroit-elle toujours ignoré

ſon innocence, il ſe réſolut de tenter encore cette voie, & il entra dans la chambre de la Princeſſe, quoi que lui pût dire Olimpias. A ſa vue Antigone ſe leva avec précipitation, & paſſa dans un cabinet, dont elle ferma la porte ſur elle. Pyrrhus la ſuivit des yeux, tant qu'il le put, & demeura près d'un quart-d'heure dans une confuſion & un abattement extrême. Il ne ſavoit à quoi attribuer un ſemblable changement; & ne pouvant s'aſſurer que de ſon malheur, il s'approcha de la porte; & parlant aſſez haut pour ſe faire entendre: Vous ne pouvez donc voir Pyrrhus, Madame, s'écria-t-il? Hé bien, il vous délivrera de l'horreur que vous en avez.

Il vint enſuite me chercher, pour me confier une douleur, contre laquelle il ne doutoit pas que je ne lui prêtaſſe mes ſecours: mais ayant été malade durant ſon abſence, j'étois allé prendre l'air à la campagne, à dix ou douze mille d'Alexandrie. Il ſe détermina à aller voir le Roi, réſolu de s'éclaircir abſolument de ſa deſtinée. Mais Olimpias l'ayant trouvé au paſſage, lui remit un billet de la part de la Princeſſe. Le nom de cette fille vous fait déjà deviner que c'étoit quelque nouvelle funeſte. Pyrrhus qui s'en douta, ne voulut pas l'ouvrir devant tant de gens, & il ſe retira à l'écart pour le lire. Voici ce qu'il contenoit.

POUR votre repos & pour le mien, je vous ſouhaite en Epire. Vivez y dans un profond oubli d'Antigone; perdez-en juſqu'à la mémoire, pour répondre au deſſein qu'elle a de ne ſe ſouvenir jamais de vous.

ANTIGONE.

Pyrrhus ne put réſiſter à cette dernière attaque. J'ai oui dire qu'il demeura plus d'une heure comme un homme évanoui; & il ne reprit ſes ſens qu'avec une douleur encore plus mortelle. Les premières réſolutions qu'il put former, alloient toutes à la mort; & ſes gens eurent de la peine à en arrêter l'exécution.

Après les premiers mouvemens de ſon déſeſpoir, il alla voir Ptolomée, pour lui expoſer les raiſons qu'il avoit eues d'en venir aux mains avec Ménélas, & l'informer de la révolte des Epirotes, & de la néceſſité où il ſe voyoit de retourner dans ſon Royaume. Il trouva le Roi d'Egypte dans une diſpoſition bien différente de celle où il le croyoit à ſon égard, ſur le rapport de Pallante. Ce bon Roi lui fit des careſſes inconcevables. Les Dieux nous ont donc renvoyé mon cher Pyrrhus, lui dit-il! Ah! qu'ils récompenſent agréablement l'impatience où nous étions de le revoir! Il n'étoit pas juſte, Seigneur, répondit le Prince, auſſi charmé que ſurpris de cet accueil, il n'étoit pas

juſte que je dérobaſſe un coupable à votre clémence ou à votre juſtice ; & après avoir ſatisfait à mon honneur, je dois ſatisfaire au reſſentiment que n'a pu manquer de vous inſpirer la mort de Ménélas. Je plains ſon malheur, repartit le Roi : mais je ne condamne pas moins ſon crime ; & puiſque l'un eſt ſans remède, & qu'on ne peut penſer à l'autre qu'au déſavantage du défunt, je ne veux plus m'en ſouvenir, pour ne ſonger qu'à vos propres diſgraces. Elles ne doivent point ſi fort vous affliger, continua-t-il ; & la fortune en vous ôtant un Royaume, ſemble m'offrir le moyen de vous témoigner mieux que jamais mon amitié. Je puis maintenant vous faire voir que je conſidérois moins la qualité de Roi dans Pyrrhus, que je n'aimois en lui ſa vertu. Elle fait ſeule les Rois, qui ne peuvent l'être ſans elle ; & elle a droit de leur conſerver ce titre malgré la fortune. Notre condition en effet ſeroit bien étrange, mon cher Pyrrhus, ſi le caprice d'un peuple aveugle en décidoit ; & nous ſerions plus à plaindre que nos ſujets, qui ne relevent que d'un ſeul, ſi nous dépendions de tant de têtes. Qu'ils ceſſent tant qu'ils voudront de nous reconnoître pour Rois : les Dieux ſeuls nous ont fait ce que nous ſommes ; il n'appartient qu'à eux de nous détruire. Ils veulent bien même ſe ſervir de moi pour vous venger : & je vous offre de leur part la moitié du trône

d'Egypte : sûr que mes peuples imputeront à bonheur de ſe ſoumettre au Roi Pyrrhus. Mépriſez des inſenſés qui ne connoiſſent pas leurs intérêts ; & pour les punir de leur crime par leur crime même, laiſſez leur regretter ce qu'ils ont bien voulu perdre.

Quoique Pyrrhus connût aſſez Ptolomée, pour être convaincu que c'étoient-là ſes véritables ſentimens, il refuſa généreuſement ſes offres. Comme ce n'étoit pas la perte d'un Royaume qui l'affligeoit, le recouvrement d'un autre n'eût pas été capable de le conſoler. Il fit au Roi des remercimens convenables à la grâce qu'il lui vouloit faire ; & il le pria enfin de permettre qu'il le quittât pour quelque-tems, afin d'aller en Epire donner ordre à ſes affaires. Il n'oſa lui parler du changement de la Princeſſe, de peur de l'offenſer par ſes plaintes, & de bleſſer par-là l'amour & le reſpect qu'il avoit pour elle ; & il ſe conformoit même en cela à l'ordre qu'Olimpias lui avoit apporté de la part de ſa Maîtreſſe, quand elle lui rendit ſa lettre, de ne pas ſe prévaloir de la bonté du Roi d'Egypte. Ptolomée le convia à différer au moins juſqu'à ce que l'on eût le tems de lever quelques troupes conſidérables pour le ſuivre. Mais Pyrrhus, qui comptoit pour autant de crimes, les momens qu'il reſtoit dans Alexandrie contre le gré de ſa Princeſſe, le conjura de conſentir à ſon

départ, & il obtint enfin ce qu'il demandoit.

Il commanda à ſes gens de tenir tout prêt pour le lendemain ; puis réfléchiſſant ſur l'accueil que venoit de lui faire le Roi, ſi différent de celui qu'on lui avoit fait craindre de ſa part, & s'efforçant à y comprendre quelque choſe, il s'embarraſſoit de plus en plus, & ſe perdoit dans ce myſtère.

Tout fut diſpoſé pour le matin du jour ſuivant ; & Pyrrhus, feignant d'avoir fait ſes adieux à la Princeſſe, qui de ſon côté affectoit une indiſpoſition qui la retenoit au lit, il prit congé du Roi & de la Reine, qui le virent partir à regret. Il m'écrivit une lettre obligeante, ne s'en prenant qu'à ſon malheur, de n'avoir pu profiter de ma préſence & de mes ſecours. Enfin il prit la route d'Epire, eſcorté de cinq vaiſſeaux bien équippés d'hommes & de vivres, que Ptolomée l'obligea preſque malgré lui d'accepter.

C'eſt ainſi, belle Troïade, que votre illuſtre frère quitta l'Egypte ; & l'on peut dire que c'eſt-là la ſource de tous nos malheurs. En effet ſans cette méſintelligence qui les ſépara ſans s'être éclaircis ſur la trahiſon qui leur étoit faite à tous les deux, leur mariage alloit être accompli ; & Ménélas perdant par là les injuſtes eſpérances qu'il avoit conçues, n'eut pas porté le Prince Céraune à entreprendre notre enlevement à la prochaine fête d'Iſis, comme il le fit.

Comme je vous ai déja fait le détail de cette inſulte, en vous racontant mes aventures particulières; il ne me reſte qu'à vous apprendre la fatale intrigue, qui mit tant de diviſion entre ma ſœur & le Roi d'Epire.

Ménélas n'étoit pas mort, comme on le diſoit : mais il en faiſoit courir le bruit, d'intelligence avec Céraune, fils aîné du Roi d'Egypte. Ce Prince avoit réuſſi à gagner le traître Pallante, qui ſecondé des amis de Ménélas, avoit donné une fauſſe terreur à Pyrrhus, pour le faire ſortir d'Egypte. Pour en venir à bout plus sûrement, ils lui avoient fait dire, qu'Antigone le prioit de ſe tenir caché; & Pallante trompant également la Princeſſe, l'avoit non ſeulement aſſurée d'abord, que Pyrrhus étoit bleſſé dangereuſement, mais l'avoit enſuite informée, comme en ſecret, que Séleucus avoit fait à ſon maître une propoſition de mariage avantageuſe, & que c'étoit ce qui l'empêchoit de paroître; qu'il s'étoit approché de la frontiere de Syrie, afin de négocier cette affaire en perſonne; & qu'il n'avoit fait répandre le bruit de ſes bleſſures, que pour donner à ſon éloignement un prétexte plauſible. La Princeſſe ainſi abuſée, & qui ne ſavoit pas que Pyrrhus l'étoit de ſon côté, ajouta foi aiſément au rapport d'un Domeſtique, qui juſqu'alors avoit paru ſi attaché aux intérêts de ſon Maître; & elle le crut d'autant mieux,

mieux, que Pyrrhus s'étoit toujours ſervi de lui pour lui donner de ſes nouvelles. Céraune de ſa part aidoit à cette feinte, & à diſpoſer l'eſprit de la Princeſſe au point où il la vouloit réduire ; ce qui n'étoit pas difficile, la mort de Ménélas dont elle ne doutoit point, l'empêchant de preſſentir la trahiſon. C'eſt dans ce deſſein que Céraune ayant ſu la révolte de l'Epire, fit avertir Pyrrhus du mariage d'Antigone avec Alexandre, pour détacher ſon cœur par cette infidélité. Lors même que Pyrrhus écrivit à Alexandre le cartel dont je vous ai parlé ; au lieu de le donner au Prince de Thrace, Pallante le porta à Céraune, qui s'en ſervit pour tromper avec ſuccès la Princeſſe ſa ſœur. Il l'y avoit déja préparée la veille, en lui diſant qu'il falloit que les affaires que négocioit Pyrrhus en Syrie, allaſſent bien mal ; puiſqu'il en étoit de retour : mais qu'il ne vouloit pas apparemment encore ſe montrer, attendant peut-être une dernière réponſe. Il parloit ainſi à deux fins. La première, afin que la Princeſſe ne ſe défiât pas qu'on l'abuſoit, ſi par haſard elle venoit à ſavoir que Pyrrhus n'étoit pas loin ; & la ſeconde, afin d'exciter ſon indignation contre un Prince qui n'avoit nulle impatience de la revoir. Quand Céraune eut reçu le cartel, il le porta auſſi-tôt à Antigone, pour la convaincre, comme il étoit vrai, que quoique Pyrrhus n'eût point paru dans Alexandrie,

ce n'étoit pas qu'il ne fût en parfaite ſanté ; & qu'il étoit viſible que les motifs qui l'avoient fait abſenter, étoient ceux dont il lui avoit parlé. Et comme ce cartel, qui prouvoit ſi évidemment l'attachement de Pyrrhus pour Antigone, auroit fait contre ſon intention, il lui fit entendre que s'il agiſſoit ainſi, c'étoit ou parce que le mariage propoſé étoit abſolument rompu, ou parce que la nouvelle qui lui venoit d'arriver de la perte du royaume d'Epire, lui faiſant prévoir que ce changement en apporteroit dans l'eſprit de Séleucus, il étoit trop heureux d'en revenir à ſa première inclination. Enfin il avoit ſi bien ſu diſpoſer les choſes pour empêcher tout éclairciſſement, & il avoit prévenu & irrité l'eſprit d'Antigone avec tant de précaution & d'adreſſe, qu'étant d'ailleurs naturellement ſuſceptible de défiance, elle n'avoit pas eu de peine à écrire les deux lettres que je vous ai rapportées. Voilà, charmante Troïade, ce que nous découvrîmes depuis, non pas à Alexandrie, mais en Thrace, où vous ſavez que Ménélas & Céraune nous emmenèrent, après nous avoir ſi perfidement enlevées ; & nous en avons appris la plus grande partie par leur propre confeſſion.

Je ne vous dirai rien des déplaiſirs d'Antigone depuis ce temps-là, & des juſtes reproches qu'elle a eus à ſe faire ſur ſa crédulité. Je me diſpenſerai avec encore plus de raiſon, de

vous apprendre ce qui depuis eſt arrivé au Roi votre frère, & quelle eſt encore à préſent ſa ſituation à l'égard de ſa Princeſſe. Néandre nous en entretint ces jours derniers en votre préſence; & les lettres qu'il nous apporta de la part du Roi ſon maître, vous en inſtruiſent ſuffiſamment. Vous vous ſouvenez comme moi, ſans doute, du récit que nous fit Néandre du pitoyable état où ſe trouva ſon maître en partant d'Egypte; & comme ſa douleur l'ayant réduit à l'extrémité, & obligé de s'arrêter en chemin, eût cauſé la perte entière de ſon Royaume, ſans le ſecours du brave Soſthène, ou plutôt, comme vous l'avez vous-même appris, du généreux Ariarate, qui avec une poignée de gens, contraignit Néoptoleme, à lever le ſiège de devant la Ville capitale de l'Epire. Vous ſavez enfin mieux que moi, ce que le même Néandre nous raconta des inquiétudes mortelles où fut Pyrrhus, à la nouvelle de notre enlevement; quelle fut ſa peine, de ne ſavoir ce que nous étions devenues; la joie dont il fut ſaiſi il y a quelques mois, en apprenant de nos nouvelles, & quels ſoins il s'eſt donnés depuis, pour la délivrance d'Antigone, & pour la nôtre.

Arſinoé auroit pouſſé ſon récit plus loin, ſi elle n'eût entendu du bruit à la porte. Troïade & elle furent d'abord agitées de cette émotion naturelle à tous ceux qui ſont dans la crainte:

mais leur alarme ſe diſſipa bien-tôt, quand elles virent entrer Philadelphe, avec le Philoſophe Straton & ſon fils. Le tems leur étoit trop précieux, pour ne le pas mettre à profit. Antigone qui étoit dans l'autre chambre, ſurvint dans le moment, & ils marchèrent le long d'une allée couverte, juſqu'au bas du jardin. Là ſe ſervant des échelles dont le Jardinier ne manquoit pas, ils montèrent ſur la muraille, & deſcendirent le foſſé avec d'autres échelles de cordes, qu'ils avoient portées. Mais leur ſurpriſe fut grande, de n'y point rencontrer Ariarate, ou quelqu'un de ſa part, qui les y attendît. Ils ne laiſſèrent pas que de ſortir du foſſé, & de s'écarter des murailles. Mais à peine eurent-ils avancé cinquante pas, qu'ils en virent dans l'obſcurité deux hommes, dont l'un étoit chargé d'une échelle. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût Ariarate, qui la leur faiſoit apporter, pour plus de précaution. Philadelphe le crut de même; & voyant qu'ils ſe détournoient, il s'imagina qu'ils n'agiſſoient ainſi, que parce qu'ils les prenoient peut-être pour d'autres. Comme il ne doutoit point que ce ne fût là le Roi de Pont, il envoya lui dire, que les Dames qui venoient de paſſer, étoient les Princeſſes, & il s'avança lui-même au-devant. Ces deux hommes s'arrêtèrent à ce meſſage, & demandèrent au fils de Straton, de quelles Princeſſes il vouloit parler? Stilpon vit

bien alors qu'il s'étoit mépris, & leur ayant fait quelques excuſes, il tourna la choſe le mieux qu'il put, & voulut revenir ſur ſes pas. Mais celui de ces deux inconuns qui marchoit devant, ayant commandé à l'autre de mettre bas l'échelle, & de le ſuivre, il s'approcha de Philadelphe, qu'il ne faiſoit qu'entrevoir, & lui demanda quelles étoient ces Dames, & où il alloit ? Le Roi d'Egypte ne connut point cette voix ; & comme il n'étoit pas en humeur de rendre compte à un inconnu de ſa conduite, il lui conſeilla aſſez fiérement de paſſer ſon chemin, s'il ne vouloit ſe repentir de ſa curioſité. L'autre lui repartit avec autant de hauteur, qu'il vouloit être informé de la condition de ces Dames ; & tirant l'épée, il obligea le Roi d'Egypte à ſe mettre en défenſe, & à ſe battre. Stilpon ſe rangea du côté de Philadelphe, l'autre inconnu ſoutint ſon maître.

Les Princeſſes qui alloient toujours devant, avec Straton, ſuivies du Jardinier & de ſon fils, s'arrêtèrent à ce bruit qu'ils entendirent, & s'écrièrent toutes éperdues. Mais Straton entrevoyant deux hommes qui venoient du côté du fleuve, crut reconnoître Ariobarzane. C'étoit lui-même avec Ariarate. Ce Prince ayant paſſé une partie de l'après-dînée à viſiter les dehors du parc, par où les Princeſſes devoient ſortir, & ayant renvoyé Straton en rendre compte à ſon maître, avoit voulu aller lui-

même juſqu'au golfe, voir ſi toutes choſes étoient en état, & faire tenir ſur le bord du fleuve une barque pour les mener juſqu'au vaiſſeau. Il s'étoit diſpoſé à venir recevoir les Princeſſes au pied des murs; & comme il ſavoit que le grand nombre ne fait ſouvent qu'embaraſſer dans les entrepriſes où il ne faut que du ſecret & de l'adreſſe, il avoit voulu revenir ſeul avec Ariobarzane, s'étant contenté de prier Tarſis & ſon cher frère, avec leurs amis, lorſqu'il les avoit quittés le matin, d'attendre de ſes nouvelles, & de ſe tenir prêts, en cas qu'on les vînt avertir. Il avoit même laiſſé Paſiclés ſon Ecuyer, au bord du fleuve, avec quelques ſoldats qu'il avoit choiſis entre ceux du vaiſſeau, pour le beſoin. Mais tant de choſes n'ayant pu ſe faire en ſi peu de tems, & Philadelphe ayant devancé l'heure à laquelle il s'étoit propoſé de ſortir; tout cela avoit été cauſe de cette mépriſe, qui penſa tout perdre.

Ariobarzane s'entendant appeler, reconnut Straton à la voix. Ariarate jugea pareillement, que ces femmes qu'ils ne faiſoient qu'entrevoir, & qui jetoient des cris aigus, ne pouvoient être que les Princeſſes, découvertes & attaquées par les gens d'Alcime. On peut s'imaginer avec quelle promptitude ce vaillant Prince mit l'épée à la main dans une conjoncture ſemblable, & de quelle manière il courut vers les aggreſſeurs. Mais comme dans l'obſ-

curité on ne pouvoit diſcerner Philadelphe, d'autant plus qu'ayant fait une paſſe ſur ſon ennemi, ils ſe tenoient tous les deux au corps, tâchant de ſe jeter par terre ; Ariobarzane qui s'étoit muni d'une lanterne ſourde, la préſenta au viſage de l'un des combattans. Straton qui étoit accouru à la défenſe de ſon maître, à peine eut-il jeté les yeux ſur celui que la lanterne éclairoit, qu'avec une ſurpriſe inconcevable, il reconnut que ce vaillant adverſaire étoit le Roi d'Epire. Ah ! Seigneur, s'écria-t-il au Roi ſon maître : Arrêtez, c'eſt le Roi Pyrrhus. La même clarté lui découvrit le fidèle Néandre.

Le Roi d'Egypte n'avoit pu les reconnoître ; Pyrrhus le méconnoiſſoit également, Philadelphe étant occupé en Syrie à la guerre contre Séleucus, tout le tems que le Roi d'Epire avoit vécu en Egypte. Néandre à la vérité avoit fait depuis peu un voyage à Gonnes, pour y rendre des lettres aux Princeſſes : mais il n'avoit point eu l'occaſion de parler au Roi d'Egypte, ni à ſon Ecuyer, & il s'étoit contenté de charger Straton des complimens du Roi d'Epire envers Philadelphe. Les Princeſſes elles-mêmes n'avoient point entendu la voix de Pyrrhus, parce qu'elles étoient déja aſſez loin, quand Philadelphe l'avoit abordé, & que la frayeur les troubloit. D'ailleurs, Pyrrhus, quoiqu'il ſe fût douté, aux paroles de

Stilpon, que c'étoient là les Princeſſes, n'avoit pas jugé à propos de ſe découvrir, ne ſachant point à qui il avoit affaire, & ne ſe doutant de rien moins que de la vérité. Mais ſi-tôt que Straton, qui avoit vu pluſieurs fois le Roi d'Epire en Egypte, ſe fut écrié que c'étoit lui; Philadelphe plus ſurpris qu'on ne le peut dire, ſe démêla des mains de ce cher ennemi; & reculant trois ou quatre pas : C'eſt le Roi Pyrrhus ! s'écria-t-il. Juſtes Dieux ! ſeroit-il poſſible que Philadelphe fût aſſez malheureux pour avoir oſé s'armer contre Pyrrhus ? Le Roi d'Epire, encore plus étonné d'entendre par ce nom de Philadelphe, qu'il venoit de ſe battre contre l'illuſtre frère de ſa maîtreſſe, ne put s'empêcher de s'en vouloir du mal. O Dieux ! dit-il, auriez-vous permis que l'infortuné Pyrrhus attentât à la vie d'un Prince, pour lequel il voudroit avoir donné mille fois la ſienne ! Ils s'embraſſèrent une ſeconde fois, mais bien différemment de la première.

Ariarate de ſon côté, apprenant que cet inconnu contre lequel il avoit été près de tourner ſes armes étoit le frère de ſa chère Troïade : Seigneur, dit-il en les interrompant, permettez qu'Ariarate vous demande pardon du crime qu'il étoit ſur le point de commettre. Et Pyrrhus, à qui Cinéas avoit mandé les aventures du Roi de Pont, depuis l'heureuſe rencontre qu'il en fit chez Ariobarzane, ſe trouvant avec

un Prince dont le nom avoit rempli l'Univers, & qui renfermoit dans ſa perſonne cet Ariamène, ſi fameux par la conquête de la Cappadoce & du Pont, & ce vaillant Soſthène, à qui il étoit redevable de ſon royaume, retomba d'une ſurpriſe en une autre; & ſortant des bras de Philadelphe, il ſe jeta entre ceux de ce grand Roi. Le Roi d'Egypte n'eut pas moins d'ardeur à embraſſer un Prince que ſa réputation lui rendoit déja ſi recommandable. Ariarate répondit à de ſi agréables empreſſemens, & tous ſe donnèrent à l'envi des marques de leur ſatisfaction & de leur amitié. Mais la joie des Princeſſes fut toute autre choſe, quand Straton les eut inſtruites de l'heureuſe rencontre des trois perſonnes du monde où elles prenoient le plus de part. Si Troïade fut charmée de retrouver ſon cher Ariarate, & de voir cet illuſtre frère, qu'elle aimoit ſi tendrement, ſans le connoître; ſi le cœur d'Arſinoé fut ſenſible à l'approche d'un Prince qu'elle avoit chéri en Egypte autant que s'il eût été ſon frère; Antigone reſſentit plus pleinement la douceur de revoir un Prince qu'elle s'attendoit ſi peu de trouver à pareille heure & à pareil endroit. Il ſeroit difficile d'exprimer les tranſports de joie de ces ſix illuſtres perſonnes, qui après tant de ſujets de crainte & de déſeſpoir, recouvroient avec quelque eſpèce de liberté, les uns une maîtreſſe

ou une ſœur, les autres un amant ou un frère, & tous un bien après lequel ils ſoupiroient depuis ſi long-tems.

Par un bonheur aſſez rare, perſonne ne ſe trouva bleſſé; & la fortune ſembloit avoir pris plaiſir à favoriſer cette royale entrevue. Ils avoient tous un deſir extrême d'apprendre par quel bonheur ils rencontroient ainſi le Roi d'Epire : mais outre que leur ſituation préſente ne leur permettoit pas de ſatisfaire leur curioſité; Ariobarzane les avertit, qu'il avoit entrevu quelques perſonnes, qui s'étant d'abord approchées d'eux, pour les examiner de plus près, étoient retournées ſur leurs pas avec précipitation : qu'il étoit à craindre que les Princeſſes n'euſſent été reconnues, & qu'elles ne pouvoient trop tôt s'éloigner d'un lieu où chaque moment étoit fatal pour elles. Cet avis fut goûté, comme très-ſage. Ils marchèrent en diligence vers le fleuve, où la Barque les attendoit; & ils remirent l'éclairciſſement de leurs aventures, au tems qu'ils ſeroient hors de péril.

Ce n'eſt pas qu'ils ne s'en entretinſſent dans le chemin : mais l'abondance des choſes que des amans qui ſe retrouvoient, avoient à ſe dire, en arrêtoit l'explication. Néandre, Straton & ſon fils, ſe trouvant libres des grandes paſſions de leurs maîtres, purent en marchant,

ſatisfaire plus aiſément leur curioſité ſur la rencontre imprévue de Pyrrhus. Néandre qui étoit en état de les en inſtruire, leur parla ainſi.

Vous avez ſû, ſage Straton, quel a été l'amour du Roi mon maître pour la Princeſſe Antigone, puiſque c'eſt une paſſion que vous avez vu naître durant votre ſéjour en Egypte; & vous n'ignorez pas non plus, le ſujet du voyage de Cinéas en Theſſalie. Par le moyen de cet ambaſſadeur, le Roi d'Epire ſe flattoit d'un commerce libre de lettres avec la Princeſſe, en attendant le ſuccès de la négociation qu'il avoit ordre de traiter. Mais Alcime ayant toujours apporté des difficultés à l'un & à l'autre, Pyrrhus prit le parti de m'envoyer ici *incognito*, pour aſſurer la Princeſſe, par des lettres, & de bouche, des ſentimens d'amour & de fidélité qu'il avoit toujours pour elle, & lui faire part d'autres choſes qu'il étoit important de lui faire ſavoir. Mais ayant inutilement tenté à diverſes repriſes d'en venir à bout, je ſus enfin que les trois Princeſſes avoient la liberté de ſe promener chaque jour dans le jardin du château, & que c'étoit là ſeulement que je pouvois eſpérer de leur parler. Mais comme aucun étranger n'y eſt admis, je liai connoiſſance avec le Jardinier qui nous ſuit, & que vous avez apparemment gagné comme moi. Il avoit beſoin d'un ouvrier qui l'aidât; je le priai de me prendre à ſon ſervice. Il le fit;

& dès le lendemain, cherchant les moyens d'aborder les Princeſſes, je portai trois bouquets de fleurs, que je leur préſentai, comme pour ma bien-venue. Antigone rougit en me voyant; & Arſinoé la pouſſant doucement, lui dit en ſecret : C'eſt Néandre, où je ſuis bien trompée. Je n'oſai leur rien dire, de peur qu'Alcime, qui n'étoit pas loin, ne m'entendît. J'avois pris ſoin de gliſſer un billet entre les fleurs d'un de ces bouquets; & c'eſt celui que je remis à Antigone, en lui faiſant appercevoir l'écrit qu'il renfermoit. Peu de tems après, la Princeſſe repaſſa près du lieu où je feignois de travailler, & y laiſſa tomber ſes tablettes, que je ramaſſai dès qu'elle fut partie. Elle me marquoit de l'aller trouver au bas du jardin, dans un petit bocage épais, où elle alloit. Je l'y ſuivis avec des outils, comme ſi j'euſſe eu quelque choſe à y faire. Là je lui remis la lettre de Pyrrhus, & j'eus la ſatisfaction de lui rendre compte de tout ce que mon Prince m'avoit chargé de lui dire, & de retrouver en elle les diſpoſitions les plus favorables qu'il pût deſirer. Je m'acquittai les jours ſuivans, de ce que j'avois ordre de dire aux Princeſſes Arſinoé & Troïade. Celle-ci avoit moins de liberté que les autres, parce qu'Alcime occupé de ſa paſſion, étoit preſque toujours avec elle; & cette aſſiduité me facilita d'autant plus le moyen d'entretenir Antigone. Mais les trois Princeſſes, auſſi amies

qu'elles l'étoient enſemble, favoriſèrent mon deſſein; & m'étant acquitté de ma commiſſion envers toutes, je m'en retournai bien-tôt avec leurs réponſes, après m'être aſſuré de la bienveillance de ce Jardinier, par une récompenſe conſidérable; afin que ſi je revenois, il n'héſitât pas à me rendre un ſemblable ſervice.

Je ne puis vous dire quels furent les tranſports de joie du Roi mon maître, quand il me vit de retour, & qu'il reçut la lettre de ſa Princeſſe. Il me fit tant de queſtions empreſſées ſur ce qu'elle m'avoit dit, ſur l'air dont elle m'avoit reçu, ſur le déguiſement qui m'avoit introduit, que je ne pus m'empêcher de lui dire que s'il s'étoit trouvé à Gonnes, il auroit eu bien facilement le plaiſir de la voir, & de lui parler: Que tous les jours les Princeſſes ſe promenoient dans le jardin, où des boſquets, un labyrinthe, des cabinets, & mille agréables détours, où l'on peut ſe cacher & ſe perdre, lui auroient procuré la même ſatisfaction que j'avois eue: Que d'ailleurs les murs n'en ſont pas fort hauts; & que les foſſés qui l'environnent, étant préſentement ſans eau, il ſeroit très-facile de s'y introduire la nuit avec des échelles, & de s'y cacher durant le jour, à la faveur du Jardinier, que j'avois ſu mettre dans mes intérêts.

A peine lui eus-je fait cette ouverture, que je m'en repentis, par la manière dont je le vis

s'y jeter. Ah, Néandre ! s'écria-t-il en m'embraſſant, tu me donnes la vie par ce rapport que tu me fais. Car enfin quelque aſſurance que tu me donnes de la ſanté & de l'affection de ma Princeſſe, je ne crois pas pouvoir réſiſter à l'impatience où je ſuis de la revoir, & de lui renouveller les ſermens de ma fidélité, s'il faut attendre ce plaiſir des longueurs d'une négociation ſi ennuyeuſe, ou peut-être d'une guerre, qui en ſera le dénouement. Il vaut bien mieux, mon cher Néandre, que nous allions enſemble à Gonnes, dont deux ou trois jours nous ſéparent ; & que reprenant ton premier perſonnage, tu me procures le bonheur de m'aller jeter aux pieds de ma Princeſſe.

Ah ! Seigneur, lui dis-je, ſurpris de cette étrange réſolution, ſongez-vous bien à ce que vous voulez faire ? Penſez-vous ce que c'eſt pour un grand Roi comme vous, de quitter ſon armée, & ſon royaume, & d'aller courir en ſimple aventurier, dans un pays non-ſeulement étranger, mais ennemi ? car de l'humeur dont vous connoiſſez le perfide Alcime, on peut dire qu'il eſt l'ennemi commun de tous les Rois. Réfléchiſſez-vous à ce qui eſt arrivé au Roi d'Egypte, aux trois Princeſſes, & à ce qui a penſé arriver tout récemment au grand Ariarate, pour avoir voulu tenter quelque choſe de ſemblable ? Hé que ſeroit-ce, Seigneur, ſi par un malheur preſque inévitable, vous alliez être

reconnu, & tomber entre les mains de ce méchant homme ? Quoi ? dans l'état où vous êtes, & à la tête d'une armée puiſſante, capable de vous ouvrir le chemin par-tout où il vous plaira d'aller ; quand il ne vous faut que quatre ou cinq jours de marche pour arriver aux portes de Gonnes avec vos troupes ; vous iriez aveuglément, & ſi je l'oſe dire, avec imprudence, vous expoſer à une ſi périlleuſe aventure ? Non, Seigneur, non, c'eſt une choſe à laquelle il ne faut pas que vous penſiez.

Je lui repréſentai tout ce que je pus m'imaginer de plus ſolide, pour le détourner d'un deſſein qui m'affligeoit d'autant plus, que c'étoit moi, qui ſans y penſer, l'avois fait naître. Mais quelles raiſons un amant eſt-il capable de goûter ? D'ailleurs, le Roi venoit d'apprendre, par des lettres de Cinéas, les retards qu'Alcime apportoit à la concluſion de ſon traité ; & ce fidèle Miniſtre lui marquoit qu'il étoit tems de mettre à exécution les meſures qu'il avoit priſes pour ſe rendre maître de Gonnes, par les ſecretes pratiques qu'il avoit déja commencées avec les habitans de cette ville. Pyrrhus regarda ces longueurs comme le plus grand mal qu'il eût à craindre. Je ſais bien, me dit-il, qu'une armée comme la mienne peut forcer Alcime à me rendre le tréſor qu'il me retient. Mais quand il ſeroit vrai que ſes troupes n'auroient pas le courage de ſe préſenter, ni

la force de retarder la marche des miennes ; ne vois-tu pas qu'il eſt maître & de mon armée & de moi, tant qu'il aura ma Princeſſe entre ſes mains ? Ne vois-tu pas qu'outre qu'il peut fuir par mer quand il lui plaira, & emmener les Princeſſes, au moment même que je croirai l'avoir vaincu ſur terre, il n'a qu'à menacer Antigone de la moindre inſulte, pour me lier les bras, & rendre inutile mon armée ? Ah ! Néandre, je ſuis moi-même dans un embarras, qui ne me permet de prendre aucune réſolution qu'avec ma Princeſſe. D'ailleurs, je connoîtrai par là le pays ; je me rendrai certain du fort & du foible de la ville ; je ſaurai les intrigues de Cinéas, & mille choſes que l'on ne peut bien connoître de loin, ni par des lettres, & dont il me ſera aiſé de m'inſtruire, ſans être ſuſpect, tandis qu'Alcime me croira lui-même dans mon armée, ou en Epire. Car je veux, continua-t-il, faire courir le bruit parmi mes troupes, que je vais à Ambracie ; & je prétens tenir la choſe ſi ſecrete, que Cinéas lui-même n'en ſoit averti que par nous.

Enfin l'amour l'ayant emporté ſur la prudence, & la réſolution de notre voyage étant formée ; quoique je puſſe dire, nous partimes, après avoir pris toutes les précautions poſſibles pour faire croire que le Roi alloit à Ambracie, capitale de ſon royaume. Nous ſommes venus en poſte, nous détournant des grands chemins,

où

où nous pouvions craindre d'être reconnus, & nous ſommes arrivés ce ſoir à Gonnes. Nous avons appris en arrivant, avec une extrême ſurpriſe, l'empriſonnement de Cinéas : mais cette nouvelle n'a pas été capable d'intimider le Roi mon maître. Il a fallu me vêtir de nouveau en Jardinier; & nous nous préparions à eſcalader les murs du jardin, quand nous vous avons ſi miraculeuſement rencontrés, & que par une mépriſe que la réuſſite ſeule juſtifie, nous avons penſé trahir votre deſſein & le nôtre. Car enfin, quand l'un de vous nous eſt venu dire que c'étoient là les Princeſſes; comme nous n'avions pas lieu d'attendre une pareille confidence, la première penſée qui nous eſt venue dans l'eſprit, c'eſt que peut-être Alcime ne les trouvant pas en ſûreté dans Gonnes, par les intelligences que Cinéas y avoit, il les faiſoit conduire ailleurs; & nous ne croyions rien moins que ce qui ſe paſſoit en notre faveur.

Néandre venoit d'achever ſon recit, quand cet illuſtre troupe arriva au bord du Pénée, où la Barque les attendoit. Ariobarzane qui voyoit ſon cher Ariarate hors de danger, & qui conſervoit toujours pour lui des ſentimens de père, goûtoit une joie ſenſible, & qui auroit été parfaite, s'il n'eût en même tems ſongé qu'il alloit le perdre. Le Prince fit ce qu'il put pour l'emmener avec lui au royaume de Pont: mais ce paſteur ne ſe ſentoit plus d'âge ni d'in-

clination à reprendre la vie tumultueuſe de la Cour. Après avoir reçu, non-ſeulement d'Ariarate & de Troïade, mais de toute la troupe, mille témoignages de conſidération & de tendreſſe, & les avoir vû partir; il revint porter à Télamon & à Tarſis cette heureuſe nouvelle, chargé envers eux des complimens d'Ariarate, & des deux autres Rois, également pénétrés de leur mérite.

Cette royale troupe, heureuſe d'avoir franchi tant de dangers, entra dans la barque, qui devoit les conduire aſſez avant dans la mer, parce que les bancs de ſable qui ſont à l'entrée du golfe, n'en permettoient l'abord qu'à de médiocres navires, & que le vaiſſeau d'Ariarate, étoit d'une grandeur conſidérable.

Le fleuve étoit calme, & tout ſembloit les aſſurer d'un favorable ſuccès. Ariarate s'étant placé à côté de Troïade, ne pouvoit ſe laſſer de rendre grâces à la fortune, d'avoir ſi heureuſement ſecondé la délivrance de ſa Princeſſe; & ce plaiſir lui étoit d'autant plus ſenſible, qu'il ſe ſouvenoit de toutes les traverſes qui avoient juſques-là ruiné tout ce qu'il avoit mis en œuvre pour en venir à bout. Philadelphe occupé du bonheur de ſe voir près d'Arſinoé, prenoit plaiſir à conſidérer la différence de cet embarquemènt, avec cet autre embarquement funeſte du jour de la fête d'Iſis, où elle avoit été enlevée; & Pyrrhus rendoit compte à la Prin-

ceſſe Antigone, de tout ce qu'il avoit ſouffert depuis ſon départ d'Alexandrie. En un mot, ils ſe rappeloient les uns & les autres ce qui pouvoit leur faire mieux ſentir leur bonheur préſent.

Les ténébres commençoient à ſe diſſiper, & leur barque entroit dans le golfe, lorſqu'ils en apperçurent une autre qui les ſuivoit; & peu après ils en découvrirent quantité d'autres, qui venoient vers eux à toutes rames. La premiére, qui étoit légére & peu chargée, les atteignit bientôt. Il n'y avoit dedans que trois hommes, deux femmes, & deux ou trois rameurs. Mais celles qu'ils découvroient de plus loin, étoient bien autrement fournies de monde; & il leur parut qu'elles n'accouroient point ainſi, ſans quelque deſſein contre eux. En effet, ceux qui étoient dans ces barques, pouſsèrent de ſi grands cris en les appercevant, qu'il fut aiſé de connoître que c'étoit à eux qu'ils en vouloient. Si les Princes euſſent été ſeuls, ils n'euſſent pas héſité à les attendre : mais ils craignoient d'expoſer les Princeſſes au péril d'une mêlée. Ils délibéroient ſur ce qu'ils avoient à faire, lorſqu'un de ceux qui étoient dans la petite barque qui les avoit joints, jugeant de leur condition à leur mine, & d'une partie de leurs penſées, à leur contenance, leur parla ainſi. Je vois bien que c'eſt à vous qu'on en veut, & je juge que vous n'êtes pas

en réſolution ni de les fuir, ni de vous en laiſſer prendre : mais comme vous êtes alarmés avec raiſon pour ces Dames, faiſons-les paſſer, ſi vous m'en croyez, dans ma barque, pendant que nous irons enſemble dans la vôtre, diſpoſés à tout faire pour leur défenſe.

Cette offre, qui n'étoit pas l'effet d'un foible courage, & d'une médiocre prudence, fut acceptée avec plaiſir. Les Princeſſes, malgré leur répugnance, ſe virent obligées à laiſſer à leurs Amans la liberté de combattre. L'inconnu & ſes deux hommes, entrèrent dans la barque, & ils allèrent tous à la rencontre de celles qui les pourſuivoient, pendant que l'on éloignoit les Dames du lieu du combat. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût Alcime, & c'étoit lui-même. Le combat de Philadelphe & de Pyrrhus auprès des murailles de Gonnes, n'avoit pû ſe paſſer ſi ſourdement, que le bruit n'en eût été entendu d'un Corps-de-Garde, poſé à une des portes de la ville, qui n'étoit pas loin ; & les deux hommes qu'Ariobarzane avoit entrevus, étoient deux ſoldats, qui ayant reconnu Philadelphe & les Princeſſes, avoient auſſi-tôt couru en avertir Alcime. On ne peut dire quelles furent les alarmes de ce Gouverneur, & quelle fut ſa rage, quand il ſe vit inſtruit par lui-même de l'évaſion des Princeſſes, qu'il ne trouva plus dans leurs appartemens. Car ſans compter ſa paſſion extrême pour

Troïade, il prévoyoit qu'Antigonus, entre les mains duquel il s'étoit engagé de les remettre, le ſoupçonneroit de l'avoir trompé, en facilitant leur fuite; & il conſidéra cette conjoncture, comme capable de ruiner ſon accommodement. Enfin étant informé que le Roi d'Egypte & les Princeſſes s'étoient ſauvés ſur le fleuve, il n'avoit perdu aucun tems à les pourſuivre, avec ce qu'il avoit pu ramaſſer de ſoldats.

Les barques d'Alcime ayant enveloppé celle des Rois, les Princes ſe partagèrent ſelon que le haſard en ordonna; & chacun d'eux ſautant au haſard dans les barques ennemies qui ſe préſentèrent, ils leur firent bien voir que la victoire ne dépend pas toujours du nombre des combattans. Pyrrhus terraſſoit autant d'ennemis qu'il en rencontroit devant lui: Philadelphe n'en trouvoit preſque pas qui ne cherchaſſent à éviter ſes coups; & le grand Ariarate renverſoit tout ce qui s'oppoſoit au deſſein qu'il avoit de trouver Alcime. Le vaillant inconnu étant demeuré dans la barque des Princes, s'y étoit rendu redoutable, & perſonne n'oſoit en aborder. Déjà plus de trente des ennemis avoient trouvé la mort par le fer ou dans les eaux, quand Ariarate y apperçut Alcime. A cette vue, ce vaillant homme ſe rappela le ſouvenir de toutes les traverſes par leſquelles le perfide l'avoit ſi long-tems & ſi cruellement

perſécuté ; & voyant le Roi d'Égypte qui couroit vers lui pour le combattre : Seigneur, lui cria-t-il, vous profaneriez vos mains dans un ſang odieux. A ces mots, il ſe lança ſur Alcime. Infâme, lui dit-il, j'ai retrouvé la Princeſſe Troïade, n'en ſois pas en peine : mais je viens te demander le Prince Philippe. Alcime ne fut pas peu interdit, quand il reconnut Ariarate : (car ce Prince n'avoit alors ſur la tête qu'un ſimple morion à la Grecque, qui lui découvroit tout le viſage.) Il fut alors tout à la fois agité de la juſte crainte que lui inſpiroit un ennemi dont la valeur lui étoit connue, & du ſouvenir de tant de crimes, dont l'infortuné Prince Philippe avoit porté la peine ; & ſi le nombre de ſes gens ne l'eût en quelque manière raſſuré, il n'eût pû ſoutenir la vue d'Ariarate : mais il ſe confioit au nombre ſupérieur de ſes ſoldats. Il eut aſſez de force, malgré ſon émotion, pour lever l'épée ſur Ariarate ; & d'un viſage pâle : Puiſque tu es en peine, lui dit-il, du Prince Philippe, tu en ſauras des nouvelles où je vais t'envoyer. Cette inſulte fut relevée à l'inſtant par un coup terrible que lui déchargea Ariarate, & qui l'auroit fait taire pour toujours, ſi l'armet qui lui couvroit la tête, n'eût été d'une trempe excellente. Il en partit mille étincelles de feu, l'armet en fut fauſſé ; & Alcime, tout robuſte qu'il fût, ploya ſous la peſanteur du coup. Il

ne laiſſa pas que de ſe mettre en devoir de ſe défendre, & Ariarate reçut ſur la tête un coup aſſez grand, mais qui gliſſant par bonheur ſur le morion, ne retarda en rien celui qu'il lui portoit. L'armet vola alors en cent piéces; & Alcime, qu'un troiſiéme coup venoit de bleſſer conſidérablement à l'épaule, & qui n'oſoit plus s'expoſer aux efforts d'un bras ſi redoutable, ſe retira à l'extrémité de la barque, pour y trouver un aſyle derrière ſes gens. Ariarate força bientôt le rempart; & paſſant juſqu'à lui, ſur le ventre des ſiens: Malheureux, lui dit-il, j'ai regret que tu n'aies qu'une vie, que je puiſſe offrir aux mânes de mon ami. A ces mots, il le frappa ſi violemment, qu'il lui fendit la tête en deux.

Le bruit de cette mort s'étant répandu en un inſtant dans toutes les barques, les ſoldats en furent ſi fort épouvantés, qu'ils ne ſongèrent plus qu'à ſe ſauver, les uns par la fuite, les autres en demandant miſéricorde. Les Princes ſe voyant alors les maîtres, ſe raſſemblèrent autour de la barque où étoit le Roi de Pont, & le vinrent tous féliciter, comme le principal Auteur de cette prompte & grande victoire. Mais ce Prince, auſſi modeſte que vaillant, en rejeta la gloire ſur les Rois d'Egypte & d'Epire, & ſur le généreux inconnu, qui s'étoit ſignalé dans cette action par des exploits incroyables. Ariarate ſe trouva bleſſé, ou pour mieux dire,

effleuré. Stilpon & Paſiclés le furent plus conſidérablement, & deux ou trois combattans de cette petite troupe y perdirent la vie.

Ils avoient tous un extrême deſir de ſavoir le nom du vaillant inconnu qui les avoit ſecourus ſi à propos. Ariarate le ſouhaitoit encore plus que les autres, parce qu'il lui ſembloit l'avoir vu autrefois, & que ſa mémoire lui en rappeloit de plus en plus des idées confuſes. La généreuſe manière avec laquelle il s'étoit offert, & les célébres actions qu'il lui avoit vû faire, l'ayant porté à le conſidérer plus attentivement, il fut non-ſeulement confirmé dans ſa première penſée, mais il ne pouvoit s'ôter de l'eſprit qu'il en avoit reçu autrefois un ſervice ſingulier. Il eſſaya long-tems à ſe le remettre; & cette attention qu'il y donnoit, ne fut interrompue qu'au moment qu'il rejoignit la barque des Princeſſes.

L'inconnu de ſon côté s'étoit informé du nom des Rois, & l'avoit ſu aiſément, parce qu'après la mort d'Alcime, on ne cragnoit plus de ſe déclarer. Chacun rentra dans ſa barque. Ariarate toujours occupé de l'infidélité de ſa mémoire, découvrit ſon embarras à Troïade. Elle ne pouvoit l'éclaircir ſur la connoiſſance d'un homme qu'elle avoit vû ce jour-là pour la première fois de ſa vie: elle lui apprit ſeulement, qu'il accompagnoit deux Dames, dont l'une pouvoit être regardée comme la plus ai-

mable perſonne du monde : Qu'Arſinoé, Antigone & elle lui avoient demandé ſon nom ; & que quelque deſir qu'elles euſſent d'en être informées, elles n'avoient pu ſavoir d'elle autre choſe, ſinon qu'elle étoit étrangère. Ariarate, pour ſatisfaire leur curioſité & la ſienne, aborda l'inconnu. Il n'eſt pas juſte, lui dit-il, que nous vous laiſſions partir, ſans vous remercier du ſecours que nous avons reçu ſi heureuſement de votre part ; & il l'eſt encore moins, que nous ayant inſpiré par votre valeur tant d'empreſſement de vous connoître, nous vous perdions avec le déplaiſir de ne pas ſavoir à qui nous ſommes ſi fort redevables.

L'inconnu reçut le compliment avec la même civilité ; & venant d'être inſtruit que c'étoit à Ariarate qu'il parloit : Seigneur, reprit-il, je voudrois que mon nom fût capable de vous procurer une petite partie de la joie que j'ai eue d'apprendre ici le vôtre ; je n'aurois garde d'en faire myſtère à un Prince, pour la valeur duquel il y a ſi long-tems que j'ai tant de vénération.

Pendant qu'il parloit ainſi, Ariarate ſe rappelant de plus en plus le ſon de ſa voix, & l'air de ſon viſage : Généreux inconnu, répliqua-t-il, ne vous obſtinez pas plus long-tems à vous cacher, & vengez-moi de ma mémoire qui me trahit, dans la juſte reconnoiſſance d'un bienfait particulier que mon cœur me dit avoir

reçu de vous. L'inconnu ne méconnoiſſoit pas non plus Ariarate. Sa préſence l'avoit frappé: mais outre qu'il n'avoit pû ſe le remettre, le nom d'Ariarate ſuffiſoit pour ſuſpendre dans ſon eſprit les recherches dont il s'étoit d'abord fatigué. Seigneur, lui dit-il, je m'étonnerois peut-être moins que je ne fais, ſi j'entendois parler ainſi le brave Soſthène: mais ce diſcours me ſuprend dans la bouche d'Ariarate. Le Roi de Pont éclairci tout à coup de ce qu'il cherchoit, & apprenant par-là que l'inconnu étoit ce même Gaulois qui l'avoit tiré de la priſon & des mains de Brennus, la veille du ſupplice que ce cruel Prince lui deſtinoit, ſe jeta à ſon col; & l'embraſſant avec tendreſſe: Vaillant inconnu, reprit-il, Ariarate à trop de part aux intérêts de Soſthène, pour n'en pas prendre à la vie que vous lui avez ſauvée. Des raiſons particulières m'obligèrent alors à prendre ce nom, qui ſeroit éteint miſérablement ſans vous.

Il n'eſt guères poſſible d'exprimer quelle fut la ſurpriſe & la joie de l'inconnu à cette nouvelle: mais il l'eſt encore moins de dire quelle fut celle d'Ariarate, quand il fut à ſon tour, que celui à qui il avoit une obligation ſi eſſentielle, étoit lui-même le Prince Galates, & que la Dame qui étoit dans ſa barque étoit la Bergère Ariadne, ou pour mieux dire, la Reine Ariaxile.

Le Prince Gaulois s'étoit rencontré-là, par

haſard, au ſortir de Tempé, d'où il alloit au premier Port chercher un vaiſſeau, pour paſſer promptement en Aſie, où ſon armée l'attendoit, & lui donner un Roi & une Reine tout enſemble. Il n'avoit pas voulu ſe haſarder d'en demander un à Gonnes, par la difficulté qu'il y avoit, Alcime ne ſouffrant pas que l'on dégarnît le Port, & ſur-tout en faveur des inconnus & des étrangers; & l'exemple de Philadelphe montroit bien, qu'il auroit beaucoup riſqué en ſe faiſant connoître à ce méchant homme.

Jamais la rencontre de deux grands Princes ne fut mêlée de plus de démonſtrations réciproques d'admiration & d'eſtime; & ils euſſent eu peine à ceſſer de s'en donner des marque l'un à l'autre, ſi Ariarate eût pû contenir ſa joie en lui-même, & n'en eût été détourné par l'empreſſement qu'il avoit de donner à la Princeſſe Troïade, la connoiſſance de la Reine Ariaxile, & d'un Prince à qui il avoit de ſi ſenſibles obligations. Il en fit pareillement part aux Rois d'Egypte & d'Epire, qui reçurent Galates avec tous les témoignages d'eſtime & de civilité qu'ils devoient à ce Prince Gaulois; & Troïade préſenta de même Arſinoé & Antigone à la belle Ariaxile. Philadelphe qui l'avoit connue dans le voyage qu'il avoit fait autrefois à la Cour d'Agathocles, fut charmé de revoir une Princeſſe, pour laquelle il avoit dès-

lors conçu ces ſentimens de vénération qu'on ne pouvoit refuſer à ſa vertu ; & cette illuſtre Reine témoigna à ce grand Roi, qu'elle conſervoit précieuſement le ſouvenir de la haute réputation, qu'il s'étoit acquiſe en Sicile, dans le peu tems qu'il y avoit demeuré.

Ils en étoient encore aux embraſſemens, quand les Princes apperçurent pluſieurs vaiſſeaux, qui venoient vers eux du côté de Theſſalonique. Ils y auroient pris garde il y avoit déjà long-tems, ſi l'obſcurité n'eût d'abord caché cette flotte à leur vue, & ſi depuis que le jour avoit paru, il ne leur fût ſurvenu une aventure, qui ne leur avoit pas permis de ſonger à autre choſe. Cette découverte fit naître différentes penſées dans l'eſprit des Princes; & ils furent aſſez ſurpris de voir que le vaiſſeau qui étoit à la tête, avoit le pavillon de Macédoine. Pyrrhus qui le reconnut le premier, comprit auſſi-tôt que c'étoient des vaiſſeaux d'Antigonus ; & Philadelphe qui avoit ſû le traité d'Alcime, jugea incontinent que ceux qui les montoient, venoient l'exécuter. Mais ayant remarqué enſuite, que parmi ces vaiſſeaux, il y en avoit un où paroiſſoit l'Etendard royal, on ſoupçonna qu'au lieu de ſimples Officiers, ce pouvoit bien être Antigonus lui-même.

Leur conjecture étoit bien fondée. Par le traité qu'Alcime venoit de faire avec le Roi de Macédoine, il devoit remettre la Theſſalie

entre les mains de ce Prince, avec le Roi d'Egypte, & les trois Princeſſes, & Antigonus avançoit en perſonne pour l'exécution de ce traité. Sa venue étoit la nouvelle qu'Alcime avoit reçue le ſoir précédent, & qui lui avoit donné tant de chagrin. Il eût ſouhaité que le Roi, dont il appréhendoit la vue, en eût commis le ſoin à quelques-uns de ſes Capitaines, comme il l'avoit d'abord eſpéré. Mais Antigonus qui conſidéroit la Theſſalie, comme une des plus importantes Provinces de la Macédoine; qui vouloit remédier aux déſordres qu'Alcime pouvoit y avoir cauſés, & qui ſurtout avoit une envie extrême de connoître le fameux Philadelphe, & de lier avec ce grand Roi une étroite amitié, n'avoit voulu confier à perſonne l'exécution de ce traité, & ne s'étoit expliqué ſur cette réſolution, qu'au moment qu'il s'étoit trouvé près de partir, & qu'il avoit cru Alcime hors d'état de s'y oppoſer. C'étoit lui qui amenoit cette flotte, qui étoit partie le jour précédent, du Port de Theſſalonique, capitale de ſon Royaume, & dont cette partie de la mer avoit pris le nom.

Cette vue cauſa quelque ſorte d'émotion à ces Princes; & principalement à Ariarate & à Galates. A l'un, parce que la Cappadoce & le Pont qu'il avoit conquis, étoient des débris du puiſſant Royaume que le vieil Antigonus, ayeul de celui-ci, avoit établi en Aſie; & à

l'autre, parce que le Roi Brennus ſon père, avoit été l'un des plus grands ennemis qu'eût jamais eu la Macédoine. A l'égard de Pyrrhus & de Philadelphe, ils ne trouvoient dans cette rencontre d'autre ſujet d'appréhender, que l'inconvénient de tomber entre les mains d'autres Rois avec des forces inégales. Ils euſſent été fort contens, d'éviter la rencontre d'un Prince, qu'ils connoiſſoient pour généreux, mais dont ils ne pouvoient pénétrer les ſentimens, & du voyage duquel ils ignoroient les véritables motifs. Mais ſa flotte leur bouchoit preſque le paſſage; & trouvant que le parti de fuir n'étoit ni honnête ni sûr, ils ſe déterminèrent à envoyer Straton vers lui, pour le complimenter de leur part; & tâcher en attendant, de gagner le vaiſſeau d'Ariarate, pour s'y mettre en défenſe du mieux qu'ils pourroient.

Antigonus étoit un jeune Prince, auſſi généreux que vaillant. Il avoit autrefois été l'intime ami d'Ariarate; il étoit neveu du Roi Pyrrhus, & de la Princeſſe Troïade, par la Reine Deïdamie ſa mère; il avoit en extrême recommandation la réputation du Roi d'Egypte, & n'avoit pas moins d'eſtime pour celle de l'illuſtre Galates. Il eſt vrai qu'il lui reſtoit peut-être encore quelques ſujets de démêlés avec Ariarate, à cauſe de la Cappadoce & du Pont. Il pouvoit même avoir quelque

ombrage contre Pyrrhus, par les défiances qu'Alcime lui avoit inſpirées à ſon ſujet. Mais Ariarate n'avoit reconquis que ſon patrimoine; & un ſoupçon fondé ſur le rapport d'Alcime, n'étoit pas une raiſon ſuffiſante pour diviſer l'oncle & le neveu. Auſſi Antigonus, à la nouvelle que Straton lui apporta de tous ces Princes, le reçut avec une joie inconcevable; & cette joie ſembla s'accroître de moitié, quand ayant mutuellement avancé les uns vers les autres, & leurs vaiſſeaux s'étant joints, il eut la liberté de leur dire de bouche, combien il ſe tenoit heureux d'une rencontre ſi peu attendue. Il embraſſa les Rois avec mille témoignages d'amitié; & rendit à la belle Troïade ſa tante, à la Reine Ariaxile, & aux deux Princeſſes d'Egypte, toute la civilité & tous les reſpects qu'elles pouvoient attendre d'un des Princes du monde le plus obligeant & le plus poli. Il fit tant par ſes inſtances, qu'il engagea les quatre Princes à revenir avec lui à Gonnes; pour l'y aider, leur dit-il, à reprendre poſſeſſion de la Theſſalie, & jouir eux-mêmes pour quelque-tems du fruit & des honneurs de leur victoire. Ils ne purent réſiſter aux empreſſemens d'Antigonus; & dans l'envie qu'ils avoient tous de ne pas ſe perdre ſi-tôt de vue, il eſt sûr, qu'ils ne pouvoient choiſir un lieu plus agréable que Gonnes, qui étoit

comme au milieu de l'Epire, de l'Egypte, du Pont, & de cette partie de l'Asie, où étoient les troupes du Prince Gaulois.

Fin du dix-neuviéme Livre.

SOMMAIRE

SOMMAIRE
DU VINGTIÉME ET DERNIER LIVRE.

Antigonus rend la liberté à Cinéas & à tous ceux qu'Alcime avoit fait empriſonner. Il engage Ariarate, Philadelphe, Galates & Pyrrhus à célébrer leurs noces dans la ville de Gonnes. Les Fêtes qu'elles occaſionnent ſont ſuivies du ſacrifice ſanglant. Le bruit ſe répand qu'Alpide s'eſt dévoué pour en être la victime; cependant elle arrive à l'île des Daphnides, accompagnée des Prêtres de Jupiter & tout le monde nomme Tarſis. Zélie, qu'on croyoit morte, s'avance, en habits de Diane, à la tête des Daphnides pour le recevoir. En lui ôtant ſa couronne elle reconnoît ſon Amant; les bandelettes ſacrées lui échappent des mains & elle ſe laiſſe aller, de ſaiſiſſement, ſur l'Autel. Leucippe & Mélicerte doutent s'ils voient leur fille: Télamon hors de lui-même ſaute de bateaux en bateaux alarmé du péril de ſon frère. Les Prêtres & les Daphnides murmurent de ce que le ſacrifice ſe différe. On bande les yeux à Tarſis; il eſt placé ſur l'Autel prêt à

recevoir le coup de la mort de la main de ſa Maîtreſſe ; mais l'arc & la fléche ſacrés ont diſparu. Alpide furieux, en arrache une autre du carquois de Zélie, veut hâter le ſacrifice & tombe percé d'une fléche lancée par une main inconnue : (Sujet de la Vignette) *Marcel, perſuadé qu'on va ſacrifier Zélie, fait le coup. Le Peuple aſſure qu'il l'a vu partir du Ciel. Le Grand Prêtre Timothée profite de cette erreur pour ſauver Tarſis. Hypolite dont Zélie avoit pris le nom & les habits, la remplace parmi les Daphnides : on l'unit enfin à ſon cher Tarſis. Célémante, Coris, & les autres Bergers avec leurs Bergères imitent cet exemple. La joie de Tempé eſt augmentée par la nouvelle qu'on y reçoit du mariage d'Amalécinte avec Philetère, Reine de Lesbos. Agiatis récompenſe, de ſa main, les ſervices & la conſtance de Cléoméne ; mais la mort d'Ergaſte cauſe un deuil général. Ariarate & les autres Princes retournent chacun dans leur Royaume avec les Reines leurs épouſes. Antigonus pour marquer ſon eſtime à Tarſis & à Télamon les fait Gouverneurs de la Theſſalie : mais Tarſis préfére à ces honneurs, la ſatisfaction de poſſéder Zélie & de vivre en liberté.*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE VINGTIÉME.

JAMAIS entrée ne fut ſi ſolennelle, que le fut celle de ces grands Princes dans la ville de Gonnes. Au défaut de ces magnificences étudiées, que les habitans, qui ne s'attendoient à rien moins, n'avoient pas eu le tems de diſpoſer, on vit ſur tous les viſages une joie ſans fard; & la fête fut célébrée par cette allégreſſe publique, qui fait le plus beau & le plus précieux ornement des triomphes. On ne peut rien concevoir d'égal au raviſſement de tous

ces illuſtres Bergers, qui s'étoient ſi puiſſamment intéreſſés au ſort du grand Ariarate; ſurtout quand ils apprirent que c'étoit Antigonus en perſonne, qui ramenant tous ces Héros, venoit honorer Gonnes de ſa préſence, remettre la Theſſalie ſous ſa juſte domination, & par un gouvernement auſſi rempli de juſtice & de douceur, que celui d'Alcime avoit été violent & tyrannique, rendre la paix & le repos à Tempé.

Mais ſi la ſatisfaction des peuples étoit grande, de ſe voir délivrés d'un tyran, pour rentrer ſous la juſte puiſſance de leur Monarque légitime, celle des Princes étoit encore plus parfaite. Antigonus avoit le plaiſir de voir à ſa Cour les quatre plus grands Rois du monde; & chacun de ces Rois goûtoit le bonheur de ſe voir en poſſeſſion de ſa Princeſſe, & jouiſſoit, ſans crainte de traverſes & de périls, d'un bien qui leur en avoit tant coûté.

La liberté de Cinéas, & de tous ceux qui étoient détenus, fut le premier effet de la puiſſance d'Antigonus. Quoiqu'il ne pût avoir de joie plus ſenſible que d'entretenir ſes illuſtres hôtes, il étoit juſte de ne pas interrompre la leur. Pour en pouvoir être un témoin moins gênant, & leur procurer à eux-mêmes une ſatisfaction plus entière, il les convia de ſon mieux, à honorer Gonnes de la ſolennité de leurs noces. Il leur promit, pour les y porter

plus puiſſamment, d'y faire venir la Reine ſa femme, qui étoit fille du grand Séleucus, & l'une des plus belles Princeſſes que l'on eût vues en Macédoine. Ce qu'il leur demandoit n'étoit pas difficile à obtenir. Il n'en étoit aucun, qui dans l'impatience que donne une paſſion ſincère & violente, ne l'eût déjà ſouhaité en particulier. Eût-il même été juſte qu'il s'y rencontrât de l'obſtacle de la part des Princeſſes? & pouvoient-elles exiger de leurs Amans plus de marques d'amour & de conſtance, & attendre qu'ils devinſſent plus dignes de la récompenſe qui leur étoit due? Elles ne leur firent pas cette injuſtice. Tous ceux dont l'agrément pouvoit être néceſſaire, ſe trouvoient-là préſens, & n'avoient rien plus à cœur. Pyrrhus eût cherché vainement pour ſa ſœur Troïade, un plus digne époux que le fils du grand Euméne. Philadelphe donnant la ſienne à Pyrrhus, s'allioit tout à la fois au ſang d'Achille & d'Hercule. Arſinoé avoit déjà été accordée en Egypte à Philadelphe, par Ptolomée & par Bérénice; & Ariaxile n'ayant plus de père & de mère, ni de frère, n'avoit aucun prétexte envers le Prince Galates, de retarder le don de ſon cœur & de ſa main. Ce fut une affaire qui ne ſouffrit de difficulté de part ni d'autre. Antigonus eut la joie de voir dans Gonnes la ſolennité de ces quatre mariages

célébres; & ces Princes encore plus heureux, eurent celle de la lui donner.

Parmi tant d'objets de plaiſirs, l'infortuné Tarſis trouvoit tous les jours de nouveaux ſujets de douleur: car c'eſt le propre d'une grande affliction, de s'irriter par la joie des autres; & il eſt naturel à toutes les perſonnes malheureuſes, de ne ſe trouver jamais plus à plaindre, que quand elles ont lieu de comparer leurs diſgraces à des proſpérités étrangères. Au moment qu'il avoit cru n'être plus néceſſaire au ſervice d'Ariarate, il avoit réſolu de quitter des lieux funeſtes, qui ne lui rappeloient que les douloureuſes idées de la mort de Zélie. Il avoit appréhendé ſur toutes choſes, de s'y trouver dans le temps du ſacrifice ſanglant qui s'alloit faire, parce que cette fête ayant donné naiſſance à ſon amour, augmentoit le déplaiſir de ſon infortune préſente, par le ſouvenir de ſon bonheur paſſé. Mais ce n'étoit pas ſeulement de Tempé qu'il vouloit ſortir, c'étoit encore de la vie; & de toutes les raiſons que Timothée & Télamon ſes deux frères, avoient pû oppoſer à ſon déſeſpoir, il n'y en avoit plus qu'une ſeule, qui fût capable d'en ſuſpendre l'exécution. Il lui falloit venger Zélie, & immoler le cruel Alpide à ſes mânes. Il eſt vrai que l'incertitude où il étoit du lieu où s'étoit retiré ce perfide, & la crainte de prolonger inutile-

ment ſa vie, par une recherche dont il ne pouvoit prévoir le ſuccès, le détournoient ſouvent de ce deſſein, & le ramenoient aux premières réſolutions de ſon déſeſpoir. Mais quand il venoit à conſidérer qu'au moins devoit-il faire ce qui dépendoit de lui, pour donner à ſa Bergère cette dernière marque d'amour, & que ce ſeroit une eſpece de lâcheté de négliger une juſte vengeance, par la ſeule crainte de prolonger ſon propre ſupplice; ſa généroſité rallumoit auſſi-tôt en lui une fureur à demi-éteinte, & lui faiſoit regarder la mort d'Alpide, comme le plus beau ſacrifice qu'il pût faire à ſa chère Zélie.

Après de longues irréſolutions, il prit un deſſein qui lui parut capable de ſatisfaire tout à la fois ſon devoir & ſa douleur. Comme Alpide avoit de grandes habitudes à Thébes & à Athénes, où il avoit long-tems demeuré, & qu'il avoit même une ſœur mariée dans l'une de ces villes, il ne douta pas qu'il ne ſe fût réfugié dans l'une ou dans l'autre. Il prit le parti de l'y chercher : réſolu de borner-là ſes recherches, & d'y finir, s'il ne l'y trouvoit pas, ſa déplorable vie.

Quoique Télamon ſe fût généreuſement offert de l'accompagner, en quelque endroit qu'il allât; comme il lui eût été par-tout un obſtacle au deſſein qu'il formoit de mourir, & qu'il n'y avoit guères d'apparence & de rai-

ſon, de l'arracher à ſa chère épouſe, & au reſte de ſa famille, pour un deſſein pareil à celui-là; il ne lui voulut rien dire de ſa dernière réſolution. Mais parce qu'il auroit été injuſte de mettre par cette évaſion, Télamon & Alcidias en peine de ſa perſonne, il alla trouver Timothée, pour lui faire confidence de ſon voyage.

Je ne viens point ici, mon cher frère, lui dit-il, vous donner la peine de conſulter votre oracle, pour apprendre le lieu qui me cache le cruel Alpide, comme vous le conſultâtes autrefois pour moi ſur la perte de Zélie. Quoique je n'aie que trop reconnu par l'événement, que Jupiter ne ſe trompe pas dans ſes réponſes, puiſque Zélie n'eſt plus au monde, & que je ne la puis trouver qu'en cherchant la mort, je me ſouviens cependant de ce que vous me repréſentâtes, que les Dieux ne veulent pas être ſi ſouvent interrogés, & que par une téméraire curioſité, nous tentions leur connoiſſance divine, quand il nous reſte des voies humaines, pour nous inſtruire par nous-mêmes de nos doutes. Il lui confia alors le deſſein qu'il avoit pris; ce qu'il ne put faire ſans répandre bien des larmes, que le ſouvenir de ſa Bergère lui arrachoit, comme aux premiers jours de ſa perte.

Timothée fut également ſurpris de la propoſition, & d'une douleur ſi vive, dont il

croyoit que le tems avoit calmé les premiers tranſports. Il en fut ſenſiblement touché; & ſi les loix de la Religion, auxquelles, comme Grand-Prêtre, il n'avoit garde de contrevenir, n'euſſent pas défendu aux Miniſtres du temple de révéler le ſecret de la victime, ſa compaſſion ſi légitime pour ſon frère, n'auroit pu le laiſſer plus long-tems incertain du ſort & du réfuge d'Alpide, & il lui auroit annoncé, qu'en demeurant à Tempé, il auroit bientôt la conſolation d'être témoin d'un ſacrifice & d'une vengeance que les Dieux mêmes lui préſentoient, & qu'il méditoit vainement, en la cherchant ſi loin. Il ſe contenta de tâcher à le détourner d'un voyage dont l'inutilité lui étoit connue. Mon cher Tarſis, lui dit-il, il ne m'eſt pas ordinaire, comme vous le ſavez, de convier les hommes à conſulter Jupiter ſur les choſes dont ils ſont en peine. J'ai plutôt lieu de les en détourner; parce que les Dieux non-ſeulement n'écoutent guères des gens que la curioſité ſeule leur amène, mais auſſi parce que n'ayant donné aux mortels le ſecours de leurs oracles, que pour ſuppléer au défaut des moyens & des remèdes naturels, il leur eſt déſagréable de voir la plupart des malheureux n'implorer leur aſſiſtance, que par un pur eſprit de pareſſe, & par le peu de ſoin qu'ils apportent à ſe ſecourir eux-mêmes. Je ſais, continua-t-il, qu'il n'en eſt

pas ainſi de vous, & que vous n'êtes coupable envers notre Dieu, ni de pareſſe ni de curioſité. Je vois l'étroite obligation où vous êtes de chercher la vengeance d'un crime, où tout le pays s'intéreſſe, & je ne ſais pas moins les perquiſitions que vous avez faites ſans fruit du coupable. Auſſi ai-je plus d'impatience que vous-même, de ſolliciter pour vous auprès de l'oracle, les lumières que vous deſirez, & je me flatte que vous ſerez éclairci. J'exige ſeulement de vous un peu de patience: car nous ſommes dans la quinzaine qui précéde le ſacrifice ſanglant; & comme ſi dans ces jours-ci Jupiter vouloit céder tous les honneurs divins à la Déeſſe Daphné, pour lui faire réparation de l'injure qu'elle reçut autrefois de ſon fils, notre oracle eſt muet pendant tout ce tems, & il ceſſe, pour ainſi dire, d'écouter nos prières, & d'avoir égard à nos demandes. Mais le jour s'approche où cette grande ſolennité va s'accomplir. Accordez, mon cher frère, ce petit intervalle à la confiance que vous avez au grand Jupiter; & je vous promets de ſa part un oracle qui le vera tous vos doutes.

Soit que Tarſis s'imaginât que Timothée ne lui parloit ainſi, que pour rompre un deſſein qu'il n'approuvoit pas, ſoit que la douleur qui le conſumoit à Tempé, ne lui fît chercher que des prétextes pour en ſortir; il réſiſta long-

tems au conſeil que lui donnoit le Grand-Prêtre. Néanmoins comme le tems que ſon frère lui demandoit, étoit très-court, & qu'il abrégeroit par-là ſans doute, celui qu'il alloit conſommer en un voyage peut-être inutile, il donna enfin les mains à ſes remontrances; & d'autant plus volontiers, que n'étant pas encore aſſez remis de ſa plaie, ce peu de tems pouvoit contribuer à lui rendre une partie de ſes forces.

Mais parce que dans le chagrin qui le rongeoit, les meilleures compagnies lui étoient importunes; que la conſidération où Télamon & ſon épouſe étoient dans le pays, attiroit chez eux une affluence de viſites, qui lui étoient inſupportables; & qu'il prévoyoit que la foule ne manqueroit pas d'y croître, dans la conjoncture d'une fête qui amenoit à Tempé des ſpectateurs de toutes parts; il voulut abſolument quitter Cénome durant ce tems-là, & chercher une ſolitude, où il pût ſe livrer tout entier à ſa douleur.

Il n'en pouvoit trouver une plus convenable qu'Hippique. Il eſt ſitué dans l'endroit de la Vallée le plus retiré, & le plus éloigné tout enſemble du lieu où le ſacrifice ſanglant ſe devoit faire. Ce lieu par conſéquent n'étoit pas ſujet à ce grand abord de monde qu'on voyoit durant cette fête à Cénome, à Callioure, & dans les autres hameaux les plus voiſins de

l'Iſle des Daphnides ; & comme Alcidias ſon père, qui réſidoit dans ce hameau, étoit devenu fort ſolitaire depuis la mort de ſa femme, ſa maiſon étoit moins expoſée qu'une autre aux viſites, & l'on peut dire que c'étoit un des plus agréables déſerts qu'il y eût au monde.

Cette maiſon eſt placée ſur le haut d'une petite colline. On y aborde, du côté du midi, par une longue avenue de quatre rangs d'arbres qui touchent le ciel. Elle eſt garantie des mauvais vents du couchant, par des bois de haute futaie ; & de ceux du ſeptentrion, par une montagne que l'on voit à une diſtance médiocre, & qui ſe trouve chargée de bois, de bleds, de vignes, de maiſons, & de tout ce qui peut agréablement diverſifier une perſpective. La vue eſt libre du côté de l'orient, où l'œil ſe peut étendre, autant que ſes forces le lui permettent, le long d'un vallon auſſi délicieux qu'il y en ait dans le reſte de Tempé. Le pied de la colline eſt arroſé des eaux les plus pures. Mille ſaules qui les bordent, les conſervent dans une fraîcheur perpétuelle, au milieu des plus ardentes chaleurs de l'été ; & après avoir formé dans ce lieu, des étangs, des canaux, & des baſſins de différentes figures, elles ſont, en s'enfuyant, mille détours dans une prairie à perte de vue, d'où elles ſe vont jeter dans le fleuve. On découvroit toutes ces beautés de la maiſon même d'Alcidias, & ſur-

tout d'un jardin en terraſſe, entouré de cabinets, & d'une baluſtrade de verdure, où les fleurs & le printems règnent toute l'année. On peut même dire, que de quelque côté qu'on veuille ſortir d'Hippique, il y a des promenades propres pour toutes les ſaiſons de l'année, pour toutes les heures du jour, & pour les différentes paſſions de l'ame.

Entre tant de retraites délicieuſes, il y avoit à cent cinquante pas de la maiſon, un jeune bois, percé de quantité d'allées, où ſembloit être le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit d'oiſeaux dans Tempé. Au milieu de ce bois, étoit une grotte ſauvage, qui a pris ſon nom de celui d'un Berger qui y termina ſa vie par un excès d'amour. Tous les arbres y étoient encore chargés des deviſes & des vers qu'il y avoit gravés, comme un monument éternel de ſa paſſion, & cet endroit étoit celui d'Hippique que Tarſis aimoit le mieux, parce que dans les anciens veſtiges des malheurs de cet amant infortuné, il trouvoit l'ombre & la peinture des ſiens.

Ce fut là que l'inconſolable Paſteur ſe réſolut d'aller paſſer le peu de jours que le Grand Prêtre lui avoit demandés; & il s'y détermina d'autant plus aiſément, qu'Hippique étoit beaucoup plus proche que Cénome, du tombeau de Zélie, où il vouloit

aller pleurer chaque jour ſur les cendres de ſa Bergère.

A l'égard des Princes, leur impatience ne leur permit pas de perdre le tems en de grands préparatifs de noces. Leur joie & leur gloire, ne dépendoient pas en cette occaſion, des ſolennités extérieures; & la fête d'elle-même ne pouvoit qu'être d'une grande beauté, quand elle n'eût eu que l'éclat que lui donnoit la préſence de tant de Perſonnes Royales. Ces noces cependant ne manquèrent pas de jeux, de ſpectacles, & de tout ce que le lieu put fournir en ſi peu de tems à la grandeur de cette auguſte fête. Mais entre tous ces ſpectacles, il n'y en eut point de plus rare, & de plus digne de la majeſté des époux, que celui du grand ſacrifice, dont la ſolennité arrivoit dans le même tems. Les Rois & les Reines n'en voulurent rien perdre. Ils ſe trouvèrent au premier jour, où les Bergères, ſelon la coutume, tiroient ſur les oiſeaux. Ils aſſiſtèrent au ſecond, où les Bergers chantoient des vers de leur compoſition, à la louange de la Bergère qui avoit remporté le prix de la fleche. Et ils voulurent aſſiſter au troiſième, qui étoit le plus célèbre, & celui où ſe devoit immoler la Victime.

Pour rendre ces ſpectacles plus recommandables, le Roi de Macédoine, & la Reine ſon

épouſe, firent la dépenſe des prix. Celui du premier jour, fit un arc d'acier doré, dont la corde étoit tiſſue d'or & de ſoie, & dont le milieu & les deux cornes, étoient enrichis de rubis & d'émeraudes. Le prix de la muſique & des vers fut une lyre, faite par l'un des plus fameux ouvriers de la Grèce. La Bergère Aréliſe eut celui de l'arc ; Ergaſte eut celui des vers. Antigonus envoya auſſi un luth excellent à Calliclés frère de Zélie, parce qu'encore que ſes vers n'euſſent pas été trouvés les plus réguliers par Philémon, Ariſtée & Célémante, qui avoient été choiſis pour en être les Juges, il y découvrit toutefois tant d'agrémens & d'eſprit, qu'il les jugea dignes d'une récompenſe particulière.

Mais il manquoit un grand ornement à cette fête. Tarſis & Zélie n'y étoient point ; & chacun ſe ſouvenant de l'aimable figure qu'ils y avoient faite les années précédentes, ne ceſſoit de regretter la mort de l'une, & de plaindre la douleur de l'autre. Pendant qu'on diſtribuoit les prix, l'on entendoit les Bergers & les Bergères ſe dire les uns aux autres, que ſi Tarſis y eût été, Ergaſte, tout ſpirituel qu'il étoit, n'eût pas remporté l'honneur des vers ; & que la belle Aréliſe ne devoit elle-même ſa réuſſite qu'à l'abſence & à la mort de l'incomparable Zélie.

Ces mots n'étoient point nouveaux à Aria-

rate ni à Philadelphe : mais Pyrrhus, Galates, Antigonus, & quelques-unes des Reines, à qui les aventures de ces amans n'étoient pas connues, & qui n'entendoient parler autour d'eux que de Tarſis & de Zélie, ne purent s'empêcher de demander quelles étoient donc ces deux célèbres perſonnes ? Chacun alors s'empreſſant à l'envi à les en inſtruire, on leur en dit des choſes ſi avantageuſes, qu'on leur ôta la plus grande partie de la ſatisfaction qu'ils venoient d'avoir, par celle qu'on leur dit qu'ils avoient perdue.

Mais tandis que l'on entretenoit les Reines de la beauté & des vertus de Zélie, Ariarate & Philadelphe tenoient les autres Rois en admiration, en leur apprenant que Tarſis dont ils entendoient parler, étoit ce même Léonides, qui avec Kion ſon frère, avoit délivré la ville d'Héraclée de la tyrannie de Cléarque : car Philadelphe en avoit été inſtruit par l'écrit de Straton, & Ariarate en avoit été témoin oculaire. Pyrrhus, Galates, ni Antigonus ne purent être aſſez les maîtres de leur curioſité ; ils voulurent, à quelque prix que ce fût voir ces deux illuſtres Bergers, & pendant qu'ils prenoient une collation magnifique, ſous une tente qu'Antigonus avoit fait dreſſer ſur les bords du fleuve, entre Gonnes, & le lieu où s'étoient célébrés les jeux, ils envoyèrent à Hippique inviter les deux Paſteurs à les venir voir.

Télamon étoit pour lors dans ce hameau, où il alloit paſſer la plus grande partie de la journée, dans la juſte défiance qu'il avoit de la douleur de ſon frère. Cette invitation les ſurprit, autant qu'elle les combloit de gloire: mais quoiqu'elle ſuffît pour remplir les ſouhaits des plus ambitieuſes perſonnes, l'affligé Tarſis y étoit preſque inſenſible; & ne ſe ſentant point en état de paroître devant des Rois, il pria ſon frère d'y ſatisfaire en ſa place, & de ne rien oublier pour ſon excuſe. Télamon ſe vit donc obligé d'aller ſeul, & de feindre même que ſon frère étoit malade. Ce qu'il avançoit, ne bleſſoit en rien la vérité. L'état où ſe trouvoit Tarſis, n'étoit pas une maladie médiocre.

Télamon en arrivant, y trouva la ſage Mélicerte, que les Reines avoient voulu voir, non-ſeulement parce qu'elle étoit la mère de Zélie, mais auſſi ſur la réputation de ſon eſprit & de ſa vertu, & comme la première & la plus illuſtre des Bergères de la contrée. Elle étoit accompagnée de Télagie, de Philiſte, d'Aréliſe, de Céliane, & de Coris, que ces Princeſſes avoient ſouhaité de connoître, comme des perſonnes rares, chacune par leur caractère particulier. Les Rois embraſſèrent Télamon, & le félicitèrent ſur les grandes actions de Kion & de Léonides, dont il partageoit l'honneur

avec ſon frère ; & chacun rendit juſtice au mérite du Berger & des Bergères.

Le jour ſuivant, qui étoit celui du ſacrifice, le ſoleil parut à peine, que l'on vit les bords du fleuve chargés de peuple vis-à-vis l'Iſle des Daphnides. Un nombre infini de bateaux couvroit le fleuve ; & quoique les environs de l'Iſle duſſent être libres, par l'eſpace que demandoient le ſacrifice, & l'amphithéâtre que l'on avoit dreſſé pour les Rois & pour les Reines, les Gardes poſtés pour écarter la foule, ne purent empêcher le concours exceſſif du monde qui s'en emparoit ; en ſorte qu'à peine y avoit-il paſſage pour les Prêtres, pour les Daphnides, & pour la victime.

Télamon exact à tous les devoirs de Religion, voulut aſſiſter à ce ſacrifice, avant que de retourner vers Tarſis. Il ſe leva pour cet effet dès la pointe du jour : & ayant pris en paſſant Télagie ſa belle ſœur, ſa chère Philiſte & lui l'y accompagnèrent. Philémon, Ergaſte, Ariſtée & Célémante, avoient de leur côté formé le parti d'y aller enſemble ; & les Bergères Aréliſe, Céliane, Coris & Bélice, leur ayant témoigné la même curioſité, ils ne manquèrent pas de les aller prendre. Comme Célémante & Ergaſte demeuroient à Cénome & que leur chemin pour deſcendre à l'Iſle des

Daphnides, étoit en quelque façon de paſſer par le hameau de Philémon & d'Ariſtée, ils s'étoient chargés du ſoin de les prendre ; & Aréliſe devoit joindre en paſſant, Céliane, Coris & Bélice.

Ergaſte qui étoit venu le premier, trouva Célémante ſur le pas de ſa porte, diſpoſé lui-même à l'aller chercher. Il lui demanda où étoit la Bergère ſa ſœur ? & Célémante lui ayant dit qu'elle achevoit de s'habiller, ils allèrent la voir. Belle Aréliſe, lui dit Ergaſte en entrant, nous ne trouverons plus de place, ſi vous ne vous hâtez. Ce n'eſt pas, continua-t-il, que j'en ſois en peine pour moi, puiſque quelque part que j'aille, je ne prétends y regarder que la belle Aréliſe : mais vous ne ſeriez pas ſans doute ſatisfaite, d'aller ſi loin, pour ne voir qu'Ergaſte. L'air ſérieux dont elle reçut cette galanterie, ſurprit d'autant plus le Berger, qu'il ne ſe ſouvenoit de rien qui eût pû le lui attirer. Auſſi lui auroit-il été difficile de ſe l'imaginer ; car le ſujet de cette froideur ſubſiſtoit en idée ſeulement, de la part de la Bergère. Ergaſte, comme nous l'avons dit, avoit gagné le prix des vers & de la muſique ; & Aréliſe qui avoit remporté celui de l'arc, & qui ſelon l'uſage, couronnoit le Vainqueur du lendemain, s'étoit figuré, par une délicateſſe qui lui étoit aſſez ordinaire, que ſon amant avoit été plus ſenſible à la gloire d'avoir gagné le prix,

qu'au plaïſir de le recevoir de ſa main. Elle croyoit même l'avoir remarqué ſur ſon viſage, & qu'il avoit paru bien plus gai, en s'entendant nommer vainqueur, que lorſqu'il étoit venu à ſes pieds en attendre la récompenſe. Ergaſte ne pouvant débrouiller cette énigme, & ne ſachant ſi c'étoit contre lui, ou contre Célémante, qu'elle étoit en colère, regarda ce Paſteur, comme pour lui en demander la cauſe. Le frère n'y avoit pas ſeulement pris garde, par le peu d'intérêt qu'il y trouvoit; & n'avoit en ce moment d'autre penſée que d'aller promptement chercher Coris. Mais Ergaſte lui ayant fait remarquer le changement de ſa ſœur, & ſemblant lui en demander la raiſon, par l'air dont il le regardoit : Hé quoi, mon cher Ergaſte, lui dit-il, ne vois-tu pas qu'Aréliſe, en te voyant ſi fort tarder, penſoit que tu ſerois allé t'offrir pour victime; & qu'elle n'eſt pas encore remiſe de ſa peur? Mais, continua-t-il en s'adreſſant à la Bergère, n'en ayes point de crainte; je te garantis qu'Ergaſte ne mourra jamais que du mal que tu lui fais, & que je ne mourrai jamais que de celui que vous me faites tous les deux.

Aréliſe n'étoit pas en humeur de prendre goût à la raillerie de Célémante. Il eſt vrai, mon frère, lui dit-elle; & je fais tant de mal à mes amis, que vous ſerez fort heureux d'être délivrés de moi l'un & l'autre. Partez ſeuls, je

je vous prie : la fête n'a pas pour moi autant d'attraits que vous penſez, & je me fais un plaiſir de n'y point être. Les Bergers la voyant fâchée tout de bon, firent ce qu'ils purent pour l'adoucir, & l'emmener : mais n'y gagnant rien, ils proteſtèrent qu'ils alloient donc lui tenir compagnie ; & à l'heure même Célémante s'aſſit auprès d'elle. Ergaſte ſe jetant à ſes pieds : Belle Aréliſe, lui dit-il, en vérité, vous me traitez d'une ſi cruelle manière, que ſi le ſacrifice ſe trouvoit aujourd'hui ſans victime, je n'héſiterois pas à m'y préſenter, pour me délivrer des peines que vous me faites. Je ne conçois pas, dit Aréliſe, quelles ſont ces peines : mais enfin quelles qu'elles ſoient, je vous en garantis, comme vous voyez, en me dérobant à votre compagnie. Hé cruelle, repartit le triſte Berger, vous ne ſavez que trop, que la délivrance que vous m'offrez, eſt pire encore que le mal ; & que j'en chéris la rigueur, quand j'ai le plaiſir de vous voir. Je ne m'en ſuis pas encore apperçue, répliqua froidement la Bergère. Cette injuſtice toucha ſi ſenſiblement Ergaſte, qu'il n'eut pas la force d'y répliquer. Pour Célémante, qui ne s'étoit aſſis, que pour voir ſi ſa ſœur entreroit en raiſon, & qui étoit engagé d'inclination & de parole, à aller chercher Coris, jugeant au train que cette affaire prenoit, qu'elle ſeroit de longue diſcuſſion, ſe tourna en riant

vers Ergaſte. Mon cher ami, lui dit-il, de l'humeur dont je connois Aréliſe, je prévois que tu ne partiras d'auprès d'elle, qu'en réſolution d'aller demander pour l'année prochaine la place de la victime. Je veux t'y ſervir, & je vais de ce pas la retenir pour toi. Il les quitta bruſquement à ces mots.

Ergaſte étoit demeuré aux pieds d'Aréliſe; & ne ſachant d'où provenoit ſa diſgrâce, il s'y tint aſſez long-tems, repaſſant dans ſon eſprit ce qu'il avoit fait les derniers jours, & réſiſtant autant qu'il lui étoit poſſible, au dépit qui l'agitoit. Enfin ne pouvant plus tenir contre un procédé ſi cruel : Apprenez-moi du moins, lui dit-il, de quel crime vous me puniſſez, & ne retenez pas plus longtems mon ame dans l'agitation où vous la voyez. La Bergère auroit ſouhaité de lui apprendre le ſujet de ſa mauvaiſe humeur : mais reconnoiſſant bien que ſa délicateſſe en cela n'avoit pas été raiſonnable, il lui étoit dur de s'expliquer. Elle ne laiſſa pas que de lui en faire entendre quelque choſe, mais avec des détours que lui ſuggéroit l'amour-propre. Après la gloire que vous remportâtes hier, lui dit-elle, il me ſemble que quand je vous ferois un peu de mal, vous n'avez que trop de quoi vous en conſoler. Il eſt vrai, belle Aréliſe, repartit Ergaſte, qu'ayant réuſſi hier à vous louer le plus dignement, ma gloire & mon plaiſir ne

pouvoient aller plus loin. Avouez la vérité, interrompit-elle, & convenez que vous fûtes plus ſatisfait d'entendre louer votre eſprit, que d'avoir loué Aréliſe ; & je ſuis ſûre que tout ce qui fut dit de tous côtés à votre avantage, vous tint plus lieu de récompenſe, que celle que vous vintes recevoir enſuite de ma main. A ces mots, Ergaſte entrevit ce qui avoit altéré ſa Bergère. Quoi ! s'écria-t-il, ſerez-vous toujours capable d'avoir ces injurieuſes penſées d'un Berger, qui pour n'aimer que vous, renonce à la gloire, à ſes amis & à lui-même ? Aréliſe, continua-t-il, juſqu'à quand prendrez-vous ainſi plaiſir à me tourmenter ? Puis-je m'empêcher, de vous dire encore, ce que mon déſeſpoir m'a arraché plus d'une fois, que vous avez envie de vous défaire de moi, par une deſtinée ſemblable à celle du malheureux Méliſée ? Il ne put lui faire ce reproche ſans être attendri ; & ſes yeux mouillés de larmes, marquèrent aſſez la violence de ſon amour & de ſa douleur. Aréliſe en fut piquée : mais comme ces reproches étoient juſtes, & que ſa fierté naturelle l'empêchoit de donner à Ergaſte l'avantage de l'avoir convaincue d'une injuſtice : Je ne veux pas, lui dit-elle en ſe levant, être cauſe que vous n'aſſiſtiez pas aujourd'hui au ſacrifice. J'irai avec vous, puiſque vous le voulez. Cruelle, reprit-il, ignorez-vous que ma plus grande joie eſt de vous ſuivre ? &

qu'en quelque endroit que j'aille, ce n'eſt qu'Aréliſe que je cherche ? Ils marchèrent de compagnie ſur les pas de Célémante, s'empreſſant de le rejoindre : mais l'impatience de ce Berger avoit accru ſa diligence, & ils ne l'atteignirent qu'au hameau de Coris.

Il en ſortoit déja, accompagné d'Ariſtée & de Philémon, & des Bergères Céliane, Coris, Bélice & Alcé. Il ſe mit à ſourire, en voyant arriver les deux autres ; & s'adreſſant à ſa ſœur : De l'humeur dont je te connois, lui dit-il, j'étois bien ſûr que tu n'aurois pas voulu refuſer ta préſence à un ſacrifice où l'on tue des hommes.

La Compagnie ſe raſſembla, & ſe mit en chemin. Pour donner lieu à la converſation, Aréliſe ne voulut pas laiſſer tomber l'attaque qui venoit de lui être donnée. Il faut avouer, mon frère, lui dit-elle, que vous avez bien mauvaiſe opinion de moi ! Je ne ſuis pourtant pas ſi cruelle que vous le dites ; & vous ſavez que je pleure trop tendrement les morts, pour prendre plaiſir à la deſtruction des vivans. La Bergère, reprit Ariſtée, a raiſon de ſe plaindre ; & Célémante lui fait tort, de l'accuſer d'aimer le ſang : mais s'il avoit parlé de larmes, nous pourrions dire avec lui, qu'elle ne hait peut-être point trop qu'on lui en faſſe quelques ſacrifices. Tu as cru la bien défendre, reprit Célémante en s'adreſſant à Ariſtée ;

& ce que tu dis-là, eſt encore plus à ſon déſavantage, que ce que j'avois dit. Car enfin le ſang qui coule, eſt l'indice de la bleſſure du corps; au lieu que les larmes ſont, pour ainſi dire, le ſang qui ſort d'une ame bleſſée; & il eſt bien moins cruel de s'attaquer au corps qu'à l'ame. En effet, continua-t-il en ſe tournant agréablement vers Coris, il y a telle plaie de l'ame, que je craindrois plus, que toutes les autres qu'on me pourroit faire. Berger, repartit l'enjouée Coris, je me figure que qui voudroit vous y bleſſer, s'y trouveroit bien empêché; & votre ame me paroît plus invulnérable, que ne l'étoit Achille. Car au moins ſon talon étoit ſuſceptible de bleſſure: mais je ne ſais par quel endroit il faudroit prendre votre ame. Il eſt vrai, pourſuivit Aréliſe, que mon frère ayant réſiſté à la jalouſie, comme nous l'avons vu, je le dois croire inſenſible à tous les maux de l'eſprit. Belle Aréliſe, repartit Ergaſte, pardonnez-moi ſi je vous dis que ce n'eſt pas là une conſéquence infaillible. Car quoique la jalouſie, à ce qu'on dit, ſoit le plus violent & le pire de tous les maux de l'ame; combien voyons-nous de gens, qui après avoir réſiſté à la fièvre chaude, à la peſte, & à tous les maux du corps les plus accablans, ſuccombent enſuite aux premiers accès d'une petite fièvre? Auſſi ſuis-je perſuadé qu'il en ſera de même de Célémante; & que tout inaltérable

qu'il paroiſſe contre les douleurs les plus rudes de l'eſprit, il ne faudra l'un de ces jours qu'un petit chagrin pour l'emporter. Ce que dit Ergaſte, pourroit bien arriver, ajouta Céliane. Je connois mille gens inſenſibles aux plus grands déplaiſirs, à la perte de leurs biens, de leurs amis & de leur maîtreſſe, qui ne ſauroient ſupporter un petit mot qui leur ſera dit de travers, & qui aura ſeulement l'apparence d'un mépris ou d'une injure. Je ne ſais pas ce que les Dieux ont réſolu de moi, répondit Célémante : mais je vous avoue, que quand j'aurai à mourir, j'aime toujours mieux que ce ſoit un petit mal qu'un plus violent qui m'emporte. Tu ne ſais ce que tu demandes, répliqua Ariſtée. Les petits maux font trop languir : il vaut bien mieux ſouffrir un peu plus, & que le mal ne dure pas tant. Et de plus, pourſuivit Ergaſte, quand le ſouhait de Célémante ſeroit raiſonnable pour ce qui concerne le corps, il ne le ſeroit point par rapport à l'eſprit. Car il ne nous eſt pas plus honteux de mourir d'une petite fièvre que d'une grande : mais c'eſt une lâcheté, d'être terraſſé par une affliction médiocre ; & cela prouve que ce n'eſt point par courage, mais par pure inſenſibilité, qu'on a réſiſté à de plus grandes. Pour en revenir, ajouta Bélice, à ce que diſoit Céliane, j'ai connu un homme à qui l'on avoit coupé une jambe, ſans qu'il cût jeté un cri ; qui cependant, au

moindre rapport, qu'on lui faiſoit d'une parole offenſante, entroit en un déſeſpoir où il ne ſe connoiſſoit preſque plus. Mais croyez-vous, aimable Bélice, demanda Ariſtée, que cette perſonne fût fort blâmable ? Je vous dirai continua-t-il, que j'aurois peine à trouver à redire qu'elle eût tenu ſon honneur plus cher que ſa jambe, parce que c'eſt un endroit où l'on ne ſauroit être trop ſenſible. Je vous avoue, pourſuivit Arélise, que je ſuis du ſentiment d'Ariſtée; & de toutes les diſgraces de la vie, je n'en trouve point de ſi inſupportable qu'un mépris, ou une injure. Belle Arélise, reprit Ergaſte, je crois aiſément, que tous ceux qui aiment la gloire, approuveront votre maxime; & il eſt ſûr que rien ne doit plus nous toucher, que certaines injures, qui donnent atteinte à notre honneur & à notre réputation. Mais nous nous y méprenons ſouvent; & nous penſons tous les jours, qu'un mot offenſe notre honneur, qui n'a bleſſé que notre imagination. C'eſt donc une choſe qu'il faut extrêmement diſtinguer; & il n'y a peut-être rien au monde de plus nuiſible, que d'être trop ombrageux de ce côté-là. Je connois un homme devant qui l'on n'oſeroit rire quand il parle, qu'il ne s'imagine qu'on rit de lui, & qui ne le prenne au point d'honneur. J'en ſais un autre, que l'on ne peut contredire dans la converſation, ſans qu'il croye qu'on le fait à deſ-

ſein de l'offenſer ; & nous en connoiſſons tous un autre ſi ridicule, qu'il rompit l'autre jour avec l'un de ſes meilleurs amis, pour avoir remarqué, que pendant que des flatteurs outrés lui donnoient des louanges extravagantes, il étoit arrivé à cet ami de bâiller. Ce que je juge donc en ceci, c'eſt qu'on ne peut être trop ſenſible à une véritable injure ; & j'avoue que je ſerois aſſez volontiers de l'humeur d'un certain parent de Coris, qui mourut de regret, d'un mépris qu'il reçut à la Cour, par une perſonne d'une qualité ſi élevée, qu'il n'en put tirer raiſon : mais . . . Tu avois bien commencé, Ergaſte, interrompit Célémante : mais la belle Coris me pardonnera, ſi je ne puis ſouffrir que tu approuves la foibleſſe de ſon parent. Quoi tu veux qu'on meure de regtet, parce qu'un homme aura été aſſez impertinent pour nous dire mal à propos quelque parole déſagréable ? Ah ! mon cher Ergaſte, que j'apperçois de jour en jour de choſes où je me trouve plus ſage que toi ! J'ai pour principe, que mon honneur dépend de ma probité & de ma vertu, & non pas de la ſottiſe ou de l'emportement d'autrui, de quelque rang qu'il puiſſe être. Si j'avois donné à quelqu'un ſujet de me mépriſer ; en ce cas, je ſerois vraiment affligé, non du mépris dont je ſerois couvert, mais du ſujet que j'y aurois donné. Mais quand ce mépris ne viendra que de la mauvaiſe hu-

meur, de l'arrogance, ou de l'impertinence d'un autre, je croirai toujours faire trop d'honneur à l'offenſant, que d'y prêter la moindre attention. Si, par exemple, rendant viſite à une perſonne, elle ne me reçoit pas comme il le faudroit : ſi un autre répond mal à mes civilités ; ſi par malignité, quelque autre médit de moi ſans raiſon, aurai-je à m'affliger de leur impoliteſſe ou de leur malice ? Non, aſſurément ; c'eſt à celui qui fait l'impertinence, à en être contrit, & non à moi qui n'y contribue en rien.

Ce que dit-là Célémante, reprit Philémon, eſt fort ſenſé. Je voudrois ſeulement qu'il y eût ajouté une choſe. C'eſt qu'un honnête homme doit toujours douter qu'on ait eu deſſein de lui faire inſulte ; & loin de prendre tout de travers, & les paroles indifférentes, & quelquefois même les plus obligeantes, pour des injures, il faut qu'en galant homme, il explique autant qu'il le peut toutes choſes en bien. Car comme il n'y a que les corps foibles qui ſe ſentent bleſſés, pour peu qu'on les touche, & qu'un homme fort & vigoureux ne prend pas garde le plus ſouvent quand on le preſſe où qu'on le heurte ; il n'y a jamais, ſelon moi, que des eſprits foibles & malades, qui s'offenſent de ce qu'on leur dit. Cependant, continua Coris, combien voyez-vous de gens

qui croyent que tout l'honneur du monde conſiſte en cette délicateſſe, & qui penſent, mal à propos, qu'il ne faut pas ſe laiſſer dire un mot équivoque, ſans en venir avec chaleur aux éclairciſſemens.

Ah ! Coris, reprit Aréliſe, ne blâmez pas ſi fort l'uſage des éclairciſſemens. J'avoue qu'il y a des gens auxquels je ne me mettrois jamais en peine d'en demander ni d'en faire : mais il me ſemble qu'ils ſont d'un grand ſecours entre deux amis, parce qu'on ne peut trop ſe connoître par le cœur, & qu'une infinité d'amitiés ſe refroidiſſent & ſe rompent tous les jours, ſur des imaginations mal fondées ; ce qui n'arriveroit jamais, ſi l'on prenoit ſoin de s'en éclaircir. Hé bien ! ma ſœur, reprit Célémante, vous avez contentement de ce côté-là avec Ergaſte ? Il ne hait pas les éclairciſſemens, comme vous ſavez.

En vérité, interrompit Coris, je ne les aime guères avec qui que ce puiſſe être. Je n'en veux point avec mes ennemis, dont le commerce me ſeroit dangereux. Je n'en ai nul beſoin avec des perſonnes indifférentes ; & quant à mes amis, je ſuis ſi naturellement portée à recevoir tout ce qui vient d'eux en bonne part, que je me dis toujours la première, tout ce qu'ils pourroient me dire eux-mêmes. Vous vous privez donc, reprit Aréliſe, d'un des plus

grands plaiſirs de l'amitié ? En effet qu'y a-t-il de plus doux, que ces tendres regrets, ces excuſes flatteuſes, ces obligeans reproches, ces petits déſeſpoirs, ces larmes même, qu'excite mutuellement la tendreſſe de deux amis, qui ſe réuniſſent en s'éclairciſſant ? Ma chère ſœur, repartit Célémante, gardez, je vous prie, ces plaiſirs pour Ergaſte & pour vous, & n'inſtruiſez point Coris à y prendre goût : car je vous jure que c'eſt un ragoût dont je ſuis encore moins friand qu'elle.

Ainſi s'entretenoit cette aimable troupe, & ne laiſſoit pas que d'avancer vers l'île, lorſqu'ils rencontrèrent Agamée, qui les attendoit ſur le paſſage, à l'endroit qui lui avoit été marqué pour le rendez-vous. D'autres Bergers s'étoient joints à cet illuſtre Aréopagite ; & entre autres le Paſteur Palène, chez qui Ergaſte, quelques jours auparavant, avoit lu l'hiſtoire d'Agiatis & de Cléomène. Dès qu'il apperçut Ergaſte, il lui dit en l'abordant : Vous prendrez part ſans doute à la nouvelle dont je ſuis porteur. A ces mots, tirant un papier de ſa poche, il lui fit voir la lettre qu'il venoit de recevoir du Spartiate qui avoit logé chez lui, & qui lui avoit laiſſé par écrit le détail de cette déplorable hiſtoire. Ergaſte ayant pris ce papier de la main de Palène, y lut ce qui ſuit.

LYSANDRE AU BERGER PALÉNE.

J'ARRIVE dans ce moment à Sparte, où m'a porté le vaiſſeau que vous m'avez fait donner. Il ne ſeroit pas juſte que je tardaſſe à vous tenir ma promeſſe, & à vous rendre ce foible témoignage du ſouvenir que j'aurai toute ma vie de votre généroſité & de vos ſecours. Cléomène a vengé les mânes de l'infortuné Agis, & j'apprens qu'il leur avoit déjà immolé le cruel Amphare, & tous ſes complices. La fortune s'eſt intéreſſée à conſerver l'illuſtre veuve & le fils de ce grand Roi. Léonidas ayant été forcé par ſa mort, de céder le trône à un plus digne ſucceſſeur, le grand Cléomène le remplit préſentement, avec l'applaudiſſement de tous les peuples. Ce Monarque a même aſſocié à l'empire, le fils de ſon illuſtre ami, & il a fait nommer la vertueuſe Agiatis pour Régente, pendant la minorité du jeune Prince ſon fils. Voilà, généreux Berger, tout ce que j'ai le tems de vous écrire. Vous voyez que j'avois raiſon de vous dire, que tôt ou tard les Dieux vengent les Rois, & qu'ils ſavent également récompenſer la vertu, & punir les crimes.

Ergaſte eut une joie ſenſible de cette nouvelle. Il en fit part à toute la compagnie, qui n'ignoroit pas déjà les merveilleuſes aventures des Rois de Sparte, & de la Reine Agiatis.

Ce fut la matière de leur entretien, pendant tout le tems qu'ils marchèrent.

Il arrivèrent enfin aux bords du fleuve Pénée, qu'ils trouvèrent rempli de tant de peuple, qu'il leur fallut remonter plus haut pour paſſer. La prévoyance qu'avoit eue Ergaſte à retenir des places dans l'île, lui avoit été inutile, parce que tout avoit été reſervé depuis pour les Rois, & qu'on n'avoit pas permis d'y dreſſer d'autres amphithéâtres que les leurs. Cela même avoit été cauſe que pendant qu'il s'étoit attendu aux places qu'il avoit retenues dans cet endroit, il en avoit laiſſé prendre d'autres, qu'il eût pû avoir ſur les bords du fleuve, & qui euſſent été aſſez commodes. Ils furent obligés de ſe contenter du bateau qu'ils avoient fait préparer, avec quantité de ſiéges; & ils y entrèrent, pour s'approcher le plus près qu'ils pourroient du lieu où ſe devoit faire le ſacrifice. Quoiqu'il y eût déjà une infinité d'autres barques, qui ne leur permettoient pas d'avancer comme ils l'auroient voulu, ils étoient encore à portée de voir la cérémonie aſſez diſtinctement. Ils eurent même le plaiſir de ſe trouver près d'un bateau, où par une pareille rencontre, Leucippe & Mélicerte, Calliclés, Télamon, Philiſte & Télagie avoient été obligés de reſter. Après les careſſes ordinaires entre des perſonnes qui s'eſtimoient & s'aimoient toutes extrêmement, Télamon pre-

prenant que nous n'ayons pas réprouvé un uſage qui ſe rapportoit ſi fort aux coutumes de notre première patrie, & que nous l'ayons conſervé ſeuls, entre tous les peuples de la Gréce. Quoi qu'il en ſoit, reprit Agamée, avouez que c'eſt juger bien indignement des Dieux, de croire qu'ils aiment à ſe repaître de meurtres, & qu'on ne puiſſe les appaiſer que par des cruautés, qui font horreur aux nations les plus barbares. Je ſais que la politique peut autoriſer cet uſage parmi certains peuples; & comme il faut de tems en tems des guerres pour décharger les états, on peut avoir inventé ces ſacrifices pour le même deſſein: peut-être auſſi, pour accoutumer les peuples par cet exemple, au mépris de la mort: ou enfin, parce que la plupart des Religions veulent quelque choſe d'affreux, pour contenir les eſprits dans la ſoumiſſion & dans la crainte, qui en ſont les principales colonnes. Mais toutes ces raiſons doivent ceſſer chez une nation comme la vôtre, qui n'eſt point ſurchargée d'habitans; qui eſt naturellement vaillante, & dont la Religion eſt ſuffiſamment établie; & je regarde avec ſurpriſe que vous ne vous en ſoyez pas encore déſabuſés. Vous vous en étonnez, dit Philémon, parce que vous êtes prévenu par d'autres uſages: mais n'avez-vous pas cent choſes dans vos mœurs, plus cruelles que celles-ci, & dont l'habitude où vous êtes,

vous

vous empêche d'être ſurpris ? Par exemple, ces guerres dont vous parlez, ne ſont-elles pas mille fois plus inhumaines que nos ſacrifices? Pour un homme que nous immolons en un an, vous en faites périr dix mille en un jour. Nous ne ſacrifions ici qu'une victime volontaire: vous en tuez à la guerre des milliers qui voudroient ne point mourir. Les droits de la guerre excuſent le meurtre, interrompit Agamée. De plus, dans un combat, l'on ne donne la mort qu'à ſes ennemis: mais ici ne tuez-vous pas un homme de ſang froid; &, ſelon même que je l'ai oui dire à Timothée, ne choiſiſſez-vous pas le plus innocent pour victime ? C'eſt en quoi, pourſuivit Philémon, nos ſacrifices ſont bien plus humains que la guerre. Car la fureur étant un dérangement de l'ame, & nous faiſant ceſſer d'être des hommes, il eſt plus raiſonnable de ſacrifier un homme par dévotion que par haine, & bien moins cruel d'aider un innocent à mourir dans la joie que lui laiſſe une conſcience ſans reproches, que de faire périr malgré lui un ennemi à demi enragé. Que vous vous trompez, Philémon ! s'écria Agamée. Une piété mal-faiſante eſt une de ces choſes que l'eſprit ne comprend point; & je la trouve bien plus barbare que la colère. Car comme on n'appelle pas cruauté dans un tigre, de déchirer un corps pour en faire ſa pâture; on ne peut pas dire auſſi,

qu'une juſte fureur ſoit inhumaine, en immolant des milliers d'hommes à ſa vengeance, parce que c'eſt le propre de la colère, de ſe nourrir de meurtres. Mais qu'une Religion, qui doit être bonne, douce, & ſecourable aux hommes, boive impitoyablement leur ſang, c'eſt ce qu'on doit nommer une rage, comme on la nomme dans tous les animaux qui contre leur nature, ſont altérés de ſang humain. Ce que vous dites-là, reprit Philémon, pourroit être vrai, ſi la Religion immoloit des hommes contre leur gré: mais en leur laiſſant la liberté de s'offrir à la mort, qu'eſt-ce autre choſe, qu'un port de ſalut qu'elle montre aux miſérables, pour y venir comme débarquer, & s'y mettre à l'abri de l'orage? Penſez-vous, continua-t-il, que les Religions qui obligent les hommes à conſerver leur vie au milieu des adverſités & des douleurs que leur ſuſcitent à l'envi la nature & la fortune, n'aient pas quelque choſe encore de bien plus rigoureux que la nôtre? Parlons même de celles qui nous permettent de mourir de notre propre main, lorſque nous ſommes ennuyés de vivre. Sont-elles plus louables que celle-ci, qui nous donne le plaiſir de mourir glorieuſement pour nos concitoyens & pour nos Dieux? Parlons, ſi vous le voulez, de ces fameuſes hécatombes, que les Lacédémoniens ont inventées, & dont la mode a paſſé aux autres

nations. Je conviens qu'on n'y ſacrifie, par exemple, que des bœufs : mais en ſi grand nombre, qu'on affame par-là des milliers d'hommes. Après tout, combien d'hommes, qui méritent moins d'être regrettés, que des animaux ſi utiles à notre nourriture, & à la culture des terres ! Oh ! que vous en connoiſſez auſſi-bien que moi, dont il ſeroit à ſouhaiter que l'on fît des hécatombes !

Tandis qu'ils diſputoient ainſi ſur le point le plus important de la Religion de leur ſiècle, en préſence de Célianè qui y étoit très-attentive ; l'amoureux Ergaſte entretenoit Aréliſe ſur une autre matière qui n'étoit pas moins eſſentielle à leur repos, puiſqu'ils parloient enſemble de la conduite qu'ils devoient garder à l'avenir, pour ne ſe fâcher jamais l'un contre l'autre. Mais au moment qu'ils s'étudioient à éviter le mal, ils s'y replongèrent aſſez plaiſamment. Ergaſte eut d'abord la complaiſance & l'adreſſe de s'imputer toute la faute de leurs démêlés paſſés ; & par ce procédé galant & honnête, il engagea Aréliſe à s'en attribuer une partie. Mais comme elle vit qu'Ergaſte ne lui contrediſoit pas trop là-deſſus, & qu'il faiſoit paſſer adroitement en revue certains traits dans leſquels il étoit perſuadé qu'elle avoit tort, & qu'il étoit bien-aiſe de lui faire remarquer, pendant qu'elle lui ſembloit diſpoſée à en profiter, la belle changea tout d'un coup ;

& ſe figurant que ſi c'étoit une franchiſe louable en elle de s'accuſer elle-même de ſes défauts, c'étoit un manquement d'égards à Ergaſte, de ne pas prendre ſa défenſe contre elle-même, la voilà retombée dans un ſérieux ſubit, & Ergaſte dans de nouvelles plaintes.

Le Berger Palène avoit pris ſa place auprès d'Alcé, qu'il entretenoit de la paſſion qu'il avoit depuis long-tems pour elle; & Ariſtée parloit auſſi fort tendrement de la ſienne à la Bergère Bélice. Mais de toutes ces converſations, il n'y en avoit point de plus agréable que celle de Coris & de Célémante. Ils s'étoient aſſis à l'un des bouts du bateau, où leur viſage content, rendoit compte de leur entretien.

Je voudrois bien, lui diſoit Coris, vous voir ſeulement pour un quart-d'heure en la place de la victime. Je voudrois donc auſſi, répondit Célémante, vous voir en la place de la Daphnide. C'eſt apparemment que vous penſez que je vous épargnerois par amitié, répliqua Coris, ou que je n'aurois pas le courage de vous percer d'une fléche? C'eſt, reprit le Berger, que j'aurois grand plaiſir à mourir de votre belle main. Ah, Célémante, reprit Coris, ne déguiſons point la vérité. Je ſuis très-ſûre qu'il n'y a point de ſi belle main, que vous ne trouviez votre vie encore plus belle; & que quand la Déeſſe Daphné viendroit ici en perſonne, vous ne ſeriez point tenté d'être

ſa victime. Vous l'avez dit, belle Coris, répondit Célémante; & tant que je pourrai vivre auprès de vous, il ne me prendra jamais envie de m'aller faire tuer ailleurs. J'en découvre une autre raiſon, reprit-elle : c'eſt que, ſelon toutes les régles, nous devons être naturellement un peu poltrons l'un & l'autre, & que nous avons trop d'eſprit pour avoir beaucoup de courage; & je ſuis fort trompée, ſi vous ſongiez dernièrement à ce que vous faiſiez quand vous montrâtes tant de valeur contre Périnte. Hé quoi, Coris, répliqua Célémante, penſez-vous qu'être poltron, ſoit une marque de bel-eſprit ? Non pas, repartit-elle : mais je crois que quiconque a de l'eſprit, ſait mieux qu'un autre ce que vaut la vie, & a plus de regret de la perdre; & que ce grand regret ne dénote pas un extrême courage. Ah ! Coris, reprit l'enjoué Célémante, je ne ſouffrirai point que vous faſſiez cette injure à nous autres beaux eſprits; & je veux vous montrer, comme le diſoit dernièrement Ergaſte, qu'il n'y a que ceux qui ont beaucoup d'eſprit, qui puiſſent avoir une véritable valeur. Car la vraie bravoure ne conſiſte pas, comme vous le penſez, à mépriſer la vie : ce ſeroit au contraire un acte de brutal ou de déſeſpéré; & comme on n'appelle pas libéral celui qui ne donne, que parce qu'il ne ſait pas ce que vaut la choſe qu'il donne, & qu'il ne l'eſtime point, on ne

peut pas non plus nommer vaillant, celui qui ne donne ſa vie, que parce qu'il n'en ſait pas le prix, & qu'il n'en fait point de cas. Il eſt donc néceſſaire, pour être brave, de priſer beaucoup ſa vie, mais de la donner avec plaiſir dans une occaſion honorable; & c'eſt dans le juſte diſcernement de ces occaſions, qu'il faut de l'eſprit. Penſez-vous, par exemple, que j'impute à grand courage l'action de celui qui va ſe préſenter aujourd'hui pour victime? Je gage que ce ſera quelque malheureux déſeſpéré, qui n'aura pas aſſez de courage pour vivre; ou que ce ſera encore pis, puiſque l'on dit par-tout que ce doit être Alpide.

En vérité, repartit Coris, vous récompenſez bien mal la peine d'un homme qui va mourir pour vous, & pour toute ſa patrie! C'eſt, interrompit Célémante, le ſort de tous ceux qui s'expoſent pour le Public, de ne trouver perſonne qui leur en ait obligation. Mais en cela ils ne ſouffrent pas une grande injuſtice: car quoi qu'ils en diſent, ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour du public qu'ils ſe ſacrifient. C'eſt toujours pour l'amour d'eux-mêmes; & l'intérêt public n'eſt jamais qu'un ſpécieux prétexte pour s'attirer notre reconnoiſſance. La véritable raiſon qui les anime, c'eſt qu'ils eſpèrent en mourant, ou d'immortaliſer leur nom, ou de mériter les Champs-éliſées, ou de ſe délivrer de quelque miſere; & en tout cela

vous conviendrez que le bien général n'eſt que la couverture du leur particulier. Auſſi, quand je vois ou quand j'entends dire que quelqu'un s'eſt dévoué pour ſon pays, ne croyez pas que j'accorde à cet homme l'honneur d'avoir plus aimé ſa patrie que lui-même; je me borne à penſer ou à dire, que cet homme haïſſoit la vie, ou qu'il a cru l'échanger contre une meilleure, ou qu'il lui a préféré ſa réputation. Ce n'eſt pas à dire que je le blâme : je le loue, au contraire, de quitter honorablement la vie quand il la hait; je le loue d'en chercher une meilleure, quand la ſienne eſt mauvaiſe; & quoique dans le fond, je répute à grande folie de quitter la vie pour une réputation chimérique, je ne le condamne pas néanmoins, s'il y trouve ſon plaiſir. Ainſi donc, reprit Coris, cette pauvre victime eſt bien dupe, ſi elle attend des remercîmens de vous? Autant, répondit-il, que je ſerois moi-même attrappé, ſi je m'imaginois qu'elle mourût pour l'amour de moi. Cependant, dit Coris, je trouve en vous quelque injuſtice; & puiſque nous aimons quelquefois des particuliers plus que nous-mêmes, pourquoi ne voulez-vous pas que nous puiſſions préférer le bien du public au nôtre? Par deux raiſons, répondit Célémante. La première, qu'en nous liant d'amitié avec un particulier, nous nous y ſentons portés, parce que nous le connoiſſons;

ce que nous ne ſaurions faire avec le public, que nous ne connoiſſons jamais. La ſeconde, parce que c'eſt une erreur, de croire que nous puiſſions en aimer un autre plus que nous-mêmes, & qu'il eſt impoſſible que nous ne nous aimions toujours plus qu'autrui. Me voilà donc bien trompée, s'écria agréablement Coris : car j'aurois gagé juſqu'à ce jour, que Célémante m'aimoit plus que lui-même ; & je vois maintenant que c'eſt tout le contraire ; & qu'il ne m'aime qu'à cauſe de lui. Auſſi vous aimerois-je plus que moi, ma chère Coris, répliqua le Berger, ſi c'étoit une choſe poſſible. Vous étiez donc un trompeur, reprit-elle, quand vous me faiſiez entendre tout à l'heure, que vous prendriez tant de plaiſir à mourir de ma main. Car enfin de quelle main prendroit-on plaiſir à mourir, quand on s'aime plus que perſonne ? Le voulez-vous ſavoir, belle Coris, pourſuivit-il ? Quand on eſt heureux, d'aucune ; & de toutes, quand on eſt las de vivre. Vraiment, répliqua Coris, la préférence eſt grande, à vouloir mourir de ma main, quand toute autre main y eſt bonne ! N'eſt-ce donc rien, reprit-il, que de ſentir plus de joie à recevoir vos coups que ceux d'une autre ? C'eſt quelque choſe à la vérité, continua-t-elle : mais la préférence ſeroit toute autre, ſi vous preniez ce plaiſir, tout heureux que vous pourriez être ; & vous y trouveriez même

votre compte : car je conçois qu'un mal qui nous vient de la perſonne qu'on aime, ceſſe d'être un mal pour nous, & commence à devenir un bien. Et moi, dit Célémante, je conçois le contraire. Comme un bien n'eſt jamais plus touchant, que quand on le reçoit d'une main chérie, le mal n'eſt jamais un plus grand mal, que quand la même main nous le cauſe. En effet le mal nous accable d'autant plus, qu'il eſt moins attendu ; & nous ſommes bien plus ſurpris d'être frappés d'une main dont nous n'attendions que du bien, que d'une main étrangère. Mais, dit Coris, ſi le mal eſt ſi fâcheux, lorſqu'il vient de la part d'un ami, vous m'avez donc regardée comme ennemie ou étrangère, en diſant que vous prendriez goût à mourir de ma main. Je l'ai dit, il eſt vrai, répondit Célémante : mais c'eſt en cas que je fuſſe la victime ; & comme la dévotion ne m'y porte point aſſez, & qu'il me faut un malheur ſans remède, pour me faire haïr la vie ; ſi ce cas arrive, la mort me deviendra alors un bien ; & j'aurai un double plaiſir de la recevoir de vous.

Philiſte qui étoit avec ſa compagnie dans le bateau attenant, & qui avoit entendu même une partie de ce qu'ils ſe diſoient, crut, par un principe de Religion, qu'un entretien ſi égayé ne convenoit guères à la cérémonie qu'ils étoient venu voir, & elle jugea à propos de les

en avertir. Je ne ſais, leur dit-elle avec ſa douceur ordinaire, ſi Célémante & Coris ne croyent point être à la Comédie, où les éclats de rire ſont en uſage; & ſi Ergaſte & Aréliſe craignent de n'être point entendus : mais je ſais bien, continua-t-elle en ſouriant, que vous faites vous quatre plus de bruit, que tout le reſte de l'aſſemblée. Sage Philiſte, repartit Ergaſte, il eſt vrai qu'il eſt mal-ſéant à Célémante & à Coris de rire ainſi avec éclat, lorſqu'ils ne ſont ici venus que pour voir mourir un homme: mais pour Aréliſe & pour moi, qui nous querellons, & qui par conſéquent nous faiſons peine l'un à l'autre, nous ne faiſons rien qui ne convienne à une cérémonie lugubre. Je ſuis perſuadée en effet, dit Coris, que nous manquons à notre devoir; & je vous prie, ma chère Philiſte, de faire taire, ſi vous le pouvez, ce Berger babillard, qui me fait jaſer malgré moi. Vertueuſe Bergère, repartit Célémante, je vous proteſte qu'au moment même que vous nous avez interrompus, nous nous entretenions pieuſement, puiſque nous parlions de victime: mais Coris, avec ſon air auſſi enjoué que railleur, eſt propre à faire croire qu'on lui parle de bagatelles, lors même qu'on lui tient les propos les plus ſérieux. En vérité, dit Télagie, qui ſe trouvoit proche, non-ſeulement le reſpect des Dieux, mais la compaſſion & l'humanité devroient, à ce

qu'il me paroît, ſi nous ne pouvons nous attriſter, nous rendre au moins ſérieux, à la vue d'un appareil auſſi funèbre. Aimable Télagie, repartit Célémante, je vous dirai pour la défenſe de la belle Coris, que la cérémonie n'étant point encore commencée, le reſpect des Dieux n'eſt point bleſſé par un ris innocent, qui ne tend qu'à divertir une ſage & aimable Bergère. A l'égard de la compaſſion dont vous parlez, ce ſeroit offenſer la victime que d'en prendre, dans une occaſion ſi glorieuſe pour elle, & ſi convenable à ſon bonheur & à ſon plaiſir. Nous devons au contraire nous réjouir pour elle, d'une démarche qui la comble de ſatisfaction la première; & puiſque les Prêtres vont à leur ordinaire chanter des Hymnes de joie en l'amenant, je dois croire que ce ſeroit mal faire que d'y mêler nos pleurs.

En ce moment, un Domeſtique de Leucippe demandoit d'un air empreſſé, à ceux qui étoient devant lui, ſi ſon Maître n'étoit point-là? Télagie qui en étoit la plus proche, ſe tourna pour ſavoir de ce Pâtre ce qu'il vouloit; & elle en avertit en même-tems Leucippe, à qui l'homme qui ſuivoit ce Pâtre donna de main en main des tablettes, où ces mots ſe trouvoient écrits.

LE REPENTANT ALPIDE, A LEUCIPPE ET A MÉLICERTE.

QUOIQUE le remords que j'ai de mon crime ſoit aſſez grand pour en obtenir le pardon des Dieux, je ne mourrois pas content, ſi je ne vous le demandois à vous-mêmes, puiſque c'eſt vous principalement que j'ai offenſés. La Bergère Zélie n'eſt plus; le fleuve où je vais terminer ma vie a vu finir la ſienne; & j'ai voulu choiſir le genre même de ſa mort, pour en faire une partie de mon ſupplice. Je la ſuis avec joie, dans ces eaux où elle a cru ſuivre Tarſis; & je n'aurois pas attendu le ſecours d'une autre main que de la mienne, ſi je n'avois crû que ma punition vous ſatisfera d'autant plus, qu'elle ſera plus exemplaire. Celui qui doit vous rendre ces tablettes, eſt chargé de vous faire un détail de cette funeſte aventure, qu'il ſeroit trop long pour moi de vous écrire. Je me contente de vous convier à me voir mourir; afin qu'au moment que vous apprenez mon crime, vous ayez la foible joie d'être les témoins de la réparation que je vous dois. Car je ne vous cache point, que je me ſacrifie moins pour le ſalut de Tempé, que pour procurer à la belle Zélie & à vous, une vengeance qui vous convienne.

On ne peut dire quel fut pour Leucippe & pour Mélicerte le renouvellement de douleur,

à la lecture de cet écrit, quoiqu'il ne leur apprît rien de nouveau, & qu'il confirmât ſeulement leur malheur. Télamon & Philiſte y prirent part; & pendant qu'ils liſoient, Leucippe voulut voir celui qui en avoit été le porteur. Cet homme s'étant avancé, lui dit qu'il étoit allé dès la pointe du jour, à la prière d'Alpide, le trouver au temple de Jupiter; qu'il l'avoit rencontré-là dans les préparatifs de ſa mort: Qu'en lui remettant les tablettes qu'il leur adreſſoit, il l'avoit conjuré les larmes aux yeux, de leur demander de nouveau pardon pour lui, & de leur apprendre ſon crime de bouche; & il leur répéta en peu de mots, tout ce que Calliclés & Célémante avoient appris par haſard, de cet autre ami d'Alpide qui étoit venu l'attendre au tombeau de Zélie, la nuit que ces deux Bergers l'y penſoient ſurprendre. Il n'y ajouta de nouvelles circonſtances, que celle du repentir avec lequel mouroit le coupable, & que l'éclairciſſement qu'il leur donna ſur une choſe qui les avoit juſques-là tenus dans l'étonnement. Car quoique toutes ces peintures, qu'ils avoient vues dans la grotte, ne fuſſent pas dans cette perfection que le tems ſeul pouvoit leur donner, & qu'à l'égard de l'urne & de la tombe, ils ſuſſent qu'il s'en trouve toujours de faites chez les Sculpteurs de Gonnes, avec des figures & des deviſes telles qu'on les ſouhaite, ils n'avoient pas laiſſé

d'avoir peine à concevoir, comment en moins de quinze jours Alpide avoit pu mettre cette grotte en l'état où ils l'avoient trouvée. Mais cet homme leur apprit que ces peintures, qui n'étoient que ſur des toiles, auſſi-bien que l'urne & la tombe, avoient été ordonnées par un jeune homme de qualité, demeurant autrefois à Lariſſe, qui en avoit fourni la penſée au Sculpteur, & qui vouloit les faire ſervir au mauſolée qu'il préparoit à une Maîtreſſe que la mort lui avoit enlevée: Que cet Amant n'ayant pas lui-même ſurvécu aſſez long-tems à ſa perte, tous ces morceaux funébres s'étoient trouvés chez lui; & qu'Alpide s'en étant accommodé à prix d'argent, il n'avoit eu d'autre peine que de faire appliquer ces toiles & les autres piéces, dans la grotte qu'il avoit choiſie à ce deſſein, & qui s'y trouvoit d'ailleurs aſſez naturellement diſpoſée.

Cet homme achevoit à peine ce récit, qu'on entendit les flûtes & les inſtrumens ſacrés, qui annonçoient l'approche de la victime. On l'amenoit par eau, du temple de Jupiter juſques à l'île; parce que le ſacrifice étant deſtiné pour le Dieu & pour la fille d'un fleuve, les ondes faiſoient une partie du myſtère. Ce chemin étoit auſſi le plus facile & le plus court; car ces eaux, que nous avons déjà dit tomber en abondance du mont Olympe, & couvrir toute la voûte du temple, ſe ramaſſant avec

quelques autres dans un ſeul lit, formoient au pied de ce temple une petite rivière, qui venoit ſe dégorger dans le fleuve.

Le bateau qui portoit la victime, étoit tapiſſé de branches de laurier. Elle y étoit aſſiſe ſur une eſpéce de trône orné de pareilles branches. Sa tête étoit couverte d'une couronne des mêmes feuilles: en ſorte que par cet ornement uniforme, on pouvoit dire que Daphné étoit elle-même la parure de ſa victime. Celui qui ſe dévouoit ainſi à la mort, étoit vêtu d'une longue robe bleue, & ceint par le milieu du corps, d'un cordon de même couleur; comme pour dire, par ces livrées, qui étoient celles des fleuves, que le mortel qui s'immoloit, ſeroit bientôt, pour ſa récompenſe, au ſervice & à la ſuite d'un de leurs Dieux. A ſes côtés, & dans le même bateau, étoient quatre Prêtres du temple. Le Grand-Prêtre avançoit enſuite dans un autre bateau, au milieu de vingt de ſes Miniſtres. Six petites barques le ſuivoient, remplies chacune de ſix autres Prêtres; & ils chantoient tous des vers à la louange de celui qui ſe conſacroit ſi généreuſement pour ſon pays; & dans leſquels le Poëte avoit eu en vue d'affermir ſon courage contre les appréhenſions de la mort.

Les quatre Prêtres placés près de la victime, chantoient diſtinctement les paroles de l'Hymne, afin qu'elle les pût entendre; & à chaque

Couplet ils ſe repoſoient, pendant que le chœur des Prêtres, répandus en différens bateaux, répondoit par d'autres vers, qu'il répétoit à chaque fois, comme un refrain, par lequel chaque Couplet étoit diſtingué. Voici quel étoit le Couplet ſervant de refrain.

Que ton ſort eſt digne d'envie,
Heureux Berger! Tu ſors de ta captivité;
Et contre l'immortalité,
Tu vas changer une mortelle vie;
Et d'Homme, devenir une Divinité.

Telle étoit l'Hymne entière, que chantoient les quatre Prêtres.

HYMNE.

Nous ſommes tous nés pour mourir,
C'eſt une commune aventure;
Et par les loix de la nature,
Ce qui commence, doit finir.

Les Bergers & les Rois en ce point ſon égaux.
Tous en même navire, & ſur les mêmes eaux,
Nous ſommes expoſés à ce commun naufrage.
C'eſt un inévitable ſort.
Heureux qui le premier ſe dérobe à l'orage,
Et ſe ſent aſſez ferme, aſſez plein de courage,
Pour gagner promptement le Port!

Comme

Comme un criminel en priſon,
Dans cette mortelle demeure,
Nous ne faiſons qu'attendre l'heure
Qu'on nous apporte le poiſon.

Il le faut avaler ou de force ou de gré;
Il nous faut ou deſcendre, ou franchir ce degré;
Et ſuivre notre chaîne, ou marcher devant elle,
Heureux, en cette extrémité,
Qui va de bonne grâce où le deſtin l'appelle!
Et qui ſait ſe former une gloire immortelle,
D'une telle néceſſité!

Dans le reſte des actions
La volonté ſeule eſt maitreſſe;
Ou du moins la nature laiſſe
Le cours libre à nos paſſions.

Mais dans l'inſtant fatal qu'elle appelle au trépas,
Soit que nous le voulions, ou ne le voulions pas,
Elle n'écoute plus notre choix, ni nos doutes.
Heureux qui prévient pour partir!
Qui ſe choiſit ſoi-même & ſon tems & ſes routes:
Et qui dans l'action la moins libre de toutes,
Se commande, au lieu d'obéir!

En vain l'on tâche d'éloigner ;
On réſiſte, on fuit, l'on ſe cache :
Tôt ou tard la nature arrache
Ce qu'on ne veut pas lui donner.

Etrange aveuglement, d'allonger le chemin
D'un voyage pénible, & d'en craindre la fin !
Quel amour pour nos maux à tel point nous enivre ?
S'il eſt ſi fâcheux de partir,
Heureux qui de ce mal au plutôt ſe délivre !
Et mourant glorieux, ne meurt que pour revivre,
Au lieu qu'il vivoit pour mourir !

Ils finiſſoient l'hymme, quand les bateaux qui portoient les Prêtres & la victime, entrèrent dans le fleuve Pénée, & s'approchèrent de l'iſle des Daphnides. Le bruit qui ſe fit à leur arrivée, ayant obligé tout le monde à ſe lever, & quelques-uns mêmes à monter ſur des ſièges, on apperçut en ce moment, que les portes du temple de Daphné s'ouvroient ; & l'on en vit ſortir ſoixante Daphnides. Celle qui devoit immoler la victime parut au milieu ; & l'on ouit au même inſtant retentir de tous côtés le nom de Zélie.

Nos Bergers ne comprirent pas d'abord, quelle pouvoit être la cauſe de ce murmure, parce que la foule leur cachoit la vue d'une partie du ſpectacle. Mais à meſure que cette

troupe de filles s'avança vers l'autel, ils découvrirent avec un étonnement incroyable, que Zélie étoit parmi elles, & que c'étoit elle-même qui devoit offrir le ſacrifice. Il n'étoit que trop aiſé de la diſtinguer ; car outre ſon extrême beauté, qui l'auroit diſtinguée entre mille, ſon habillement étoit, en cette occaſion, fort différent de celui des autres. Les Daphnides étoient toutes vêtues de longues robes vertes, parce que c'étoit la couleur de Daphné, & c'étoit-là leur vêtement ordinaire : mais dans ce jour ſolennel, elles y ajoutoient un grand voile bleu, traînant juſqu'à terre, & qui leur tomboit en devant juſqu'à la ceinture. Ces deux couleurs ſi bizarrement aſſemblées, n'étoient pas ſans myſtère. Elles ſignifioient, que cette fête ne regardoit pas ſeulement le ſervice de la Déeſſe, mais encore celui du fleuve ſon Père.

Zélie étoit au milieu d'elles, mais avec tant d'éclat & de majeſté, qu'on l'eût priſe pour la Déeſſe même. Son vêtement étoit ſemblable à celui de Diane, en exercice de chaſſe, parce que c'étoit-là celui de Daphné, quand Apollon en devint épris, & qu'elle reçut l'outrage dont ce ſacrifice la devoit venger. Elle tenoit l'arc d'une main, la flèche de l'autre, avec le carquois ſur l'épaule. La moitié de ſes cheveux étoit nouée ſur ſa tête, d'une manière qui n'avoit rien d'affecté. L'autre moitié flot-

toit par ondes ſur ſes épaules & ſur ſa gorge, ils relevoient par leur extrême noirceur, la blancheur merveilleuſe du peu qui paroiſſoit de ſon ſein. Combien y en eut-il, qui la voyant dans cet état, reçurent de ſes beaux yeux, des bleſſures encore pires que celle qu'attendoit la victime ? & combien de fois ne dit-on point, en ſe plaignant de Daphné, qu'elle déroboit aux hameaux de Tempé, toute la gloire & tout l'honneur de la contrée !

Les Reines à qui l'on avoit donné une idée avantageuſe de Zélie, la trouvèrent infiniment plus belle qu'on ne la leur avoit dépeinte : mais il n'eſt pas poſſible de s'imaginer qu'elle fut la ſurpriſe & la joie de Leucippe, de Mélicerte, & du reſte de nos Bergers, à une vue ſi inopinée. Ils ne purent d'abord que ſe regarder tous, ſans parler. Télamon ſeul, qui n'avoit dans l'eſprit que l'intérêt de Tarſis, s'écria, en ſe tournant vers Philiſte : O Dieux ! que mon frère n'eſt-il ici avec nous ! Mais à peine eut-il formé ce ſouhait, qu'une nouvelle rumeur lui fit entendre de toutes parts, que la victime étoit ce même Tarſis.

A la vue de Zélie, ils avoient douté s'ils en devoient croire leurs yeux : à celle de Tarſis, ils ſe défièrent de tous leurs ſens, & ils furent quelque tems à ſe demander les uns aux autres, ſi ce qu'ils voyoient n'étoit point un ſon-

ge ? Outre que le bruit commun les avoit diſpoſés à ne voir d'un côté qu'une inconnue, que l'on nommoit Hyppolite ; & de l'autre, le coupable Alpide ; outre que la dernière lettre leur venoit de confirmer la mort de Zélie ; Leucippe ne pouvoit comprendre comment ſa fille ſe trouvoit chez les Daphnides, après tant d'aſſurances qu'on lui avoit données du contraire ; & qu'elle y eût demeuré ſi long-tems, ſans qu'il en fût informé. Télamon & Philiſte concevoient encore moins comment ſe trouvoit là Tarſis, qu'ils croyoient à Hippique, & où Télamon l'avoit laiſſé la veille, dans une diſpoſition d'eſprit bien éloignée, à ce qu'il lui ſembloit, de la réſolution qu'il avoit priſe ; & qu'il s'y trouvât à la place d'Alpide, qui venoit d'aſſurer, par une lettre, qu'il étoit la victime. Ce n'étoit pas un incident facile à développer. En effet Tarſis ne s'y étoit porté que par le tranſport d'un déſeſpoir, qui ne l'avoit point abandonné depuis ſa perte, & qui lui ayant inſpiré cent fois ce deſſein, depuis qu'il s'étoit retiré dans la ſolitude d'Hippique, ſans l'y avoir cependant aſſez confirmé, l'avoit enfin déterminé tout d'un coup, à l'heure que le tems lui manquoit pour en délibérer. Tout cela leur paroiſſoit ſi incroyable, qu'ils regardoient ſa préſence, comme une apparition, ou comme un ſonge. Quoi ? Télamon, s'écria Arélife, vous nous trompiez donc, quand vous

nous faiſiez accroire que le pauvre Tarſis étoit à Hippique ? Ah, Bergère ! repartit Philiſte, je n'oſe plus me fier à mes yeux, & il n'eſt que trop vrai que Télamon y étoit encore hier au ſoir avec Tarſis, & qu'il ne le quitta, que pour ſe rendre aux ordres des Princes qui l'avoient mandé. Ce que vous dit Philiſte, ajouta Télamon, eſt la vérité même. Mais ce n'eſt pas là ce qui m'étonne le plus : car on peut aiſément, & bien-tôt, venir d'Hippique au temple de Jupiter. Ce qui fait ma ſurpriſe, c'eſt que nous ſavons tous certainement, qu'il y avoit une autre victime.

Ils conſidérèrent de nouveau & la Daphnide & la victime, pour voir encore s'il ne s'étoient point abuſés : mais l'attention de leurs regards ne ſervit qu'à leur confirmer cette funeſte vérité.

Tarſis & Zélie arrivèrent preſque en même tems à l'autel, qui étoit taillé ſur la pointe d'un rocher, au bord même de l'Iſle. Ils y abordèrent par deux côtés différens ; & ils s'y mirent tous deux à genoux, ſans ſe regarder, & ſans ſe connoître. Tarſis avoit l'eſprit ſi plein des idées d'une mort qui alloit le rejoindre à ſa Zélie, qu'il étoit incapable de prendre garde à tout ce qui ſe paſſoit devant lui. Zélie de ſon côté avoit l'eſprit ſi fort rempli de l'action qu'elle alloit faire, qu'elle ne jetoit la vue ſur perſonne. D'ailleurs, elle étoit elle-même

ſi prévenue de la mort de Tarſis, ſur le rapport du traître Alpide, & ſon amant ſe trouvoit tellement déguiſé lui-même par cette veſte bleue, & par l'épaiſſe couronne de laurier, qui lui couvrant le front, tomboit juſques ſur ſes yeux, qu'à moins d'y prendre bien garde, il n'étoit pas aiſé à reconnoître Ce n'eſt pas que Zélie n'entendît aſſez le nom de Tarſis dans la bouche de tous ceux qui l'entouroient; que Tarſis n'entendît de même celui de Zélie; & que ces noms ne leur fuſſent trop chers à l'un & à l'autre, pour ne pas frapper leur imagination. Mais Zélie penſoit qu'on ne les prononçoit qu'à cauſe d'elle, & que comme leur tendreſſe étoit aſſez connue, l'on s'en contoit l'hiſtoire les uns aux autres. Tarſis ſéduit par une pareille penſée, s'imaginoit qu'en parlant ainſi d'elle, on ſe diſoit qu'il en avoit été le déplorable amant.

Zélie s'étant relevée, alla poſer l'arc & la fléche ſur l'un des bouts de l'autel. Elle y prit les bandes ſacrées, deſtinées à lier la victime; & s'approchant de Tarſis, elle lui ôta la couronne, pour lui bander les yeux. O Dieux! que devint-elle à cette vue? & de quels mouvemens ne ſe ſentit-elle point agitée? Un ſentiment de joie inconcevable la ſaiſit: mais qu'il fut de peu de durée, lorſqu'elle ſongea qu'elle ne le retrouvoit vivant, que pour le voir mourir à l'heure même, & de ſa propre main!

Ses bras n'eurent plus de mouvement, les bandes ſacrées lui tombèrent des mains ; & ſi elle n'eût été aſſez proche de l'autel pour s'y pouvoir appuyer, elle ſeroit elle-même tombée d'étonnement & de douleur. Ses yeux fixément attachés ſur une perſonne ſi chère, ſembloient chercher à ſe déſabuſer d'une ſi cruelle vérité ; & ſa bouche s'ouvrit à demi, pour demander ſi ſes yeux ne la trompoient point. Mais ſon ſaiſiſſement étoit ſi grand, qu'elle ne put ſeulement prononcer une parole. Auſſi demeura-t-elle aſſez long-tems pâle, interdite, & comme évanouie.

Juſques-là Tarſis avoit toujours tenu les yeux arrêtés en terre, ſans avoir eu la moindre penſée de regarder de quelle main il devoit mourir. Mais indigné du délai qu'on apportoit à lui bander les yeux, & ſurpris de la rumeur qu'excitoit cet événement, il ne put ſe défendre de lever les yeux ſur la Daphnide, qu'il reconnut pour ſa Bergère.

La ſurpriſe de Zélie pouvoit ſeule être comparable à celle de Tarſis, quoiqu'elles produiſiſſent dans ces deux ames deux effets bien différens. Zélie réduite à la fatale néceſſité de donner la mort à une perſonne pour laquelle elle auroit voulu donner mille fois ſa vie, ſentoit dans ſon cœur une réſiſtance inexprimable. Elle ſe rapeloit les obligations qu'elle avoit à ce Berger ; la vie qu'elle lui devoit, & tant de té-

moignages autentiques de ſon reſpect & de ſa paſſion ; & ſe repréſentant dans ce moment, que la mort qu'elle étoit contrainte de lui donner, alloit être le prix de ces précieux ſervices, elle maudiſſoit mille fois l'heure où elle avoit pu prendre un deſſein qui traînoit après lui ces ſuites funeſtes ; & les penſées les plus douces que ſa ſituation lui ſuggéroit, étoient de ſe précipiter dans le fleuve, & de ſe ſacrifier elle-même.

Rien au contraire ne peut exprimer quelle fut la joie du Berger, quand il retrouva ſa Bergère vivante. Il eſt vrai que ce raviſſement fut bien-tôt ſuivi d'une profonde douleur, en ſongeant qu'il ne la revoyoit, que pour en être à jamais ſéparé. Mais réfléchiſſant enſuite, qu'elle l'avoit comme banni & déſeſperé il y avoit longtems ; qu'il la retrouvoit à la vérité, mais dans un état qui lui ôtoit pour toujours l'eſpérance de la poſſéder ; que dans cette cruelle conjoncture, où la mort lui paroiſſoit ſouhaitable, il alloit recevoir cette bienheureuſe mort de la main même de Zélie, & que ſon trépas donneroit à cette Bergère l'aſſurance la plus complette qu'elle pouvoit exiger de ſon amour ; il ſentoit une conſolation, qui l'empêchoit de ſe croire malheureux.

Il releva donc les bandes ſacrées, qui étoient tombées des mains de Zélie ; & les lui préſentant : Belle Zélie, lui dit-il, achevez votre ſa-

crifice, qui n'a rien de cruel pour Tarſis : le coup de la mort lui a été donné il y a long-tems ; ce n'en eſt plus ici que le remède.

Ces paroles furent autant de traits, qui percèrent juſqu'au vif le cœur de la Bergère, & l'on vit ſortir de ſes yeux un torrent de larmes. Tarſis, inſenſible aux approches de ſa propre mort, ne le put être à la douleur de Zélie ; &, ce qui ne s'étoit point encore vu, la Victime eut pitié du Sacrificateur.

Le Paſteur ſe leva, pour ſe faire entendre plus aiſément à Zélie, parce que le grand bruit qui ſe formoit de plus en plus, ſembloit étouffer ſa voix ; & la regardant avec des yeux où l'amour parloit : Si vous ſaviez, lui dit-il, combien la mort que j'attens, me doit être plus douce que la vie malheureuſe que je traîne depuis que vous m'avez banni de votre préſence, vous vous hâteriez de me la donner, & votre compaſſion mettroit fin à tant de ſouffrances. Aviez-vous donc penſé, aimable Zélie, qu'il me fût moins dur de mourir que de vous perdre ? & que quand mon déſeſpoir ne m'auroit pas rendu la Victime publique dans ce ſpectacle, je ne ſerois pas la Victime particulière de mon amour & de ma douleur ? Au moins ai-je aujourd'hui cet avantage de vous prouver que je vous aime, & que vous me faiſiez injuſtice, en croyant que je ne ſerois pas mort de regret, ſans le ſecours de votre main. J'aurois été ja-

loux du coup dont vous auriez frappé un autre, & je ſerois mort miſérable, au lieu que je meurs content. Oui, belle Zélie, la mort comble mes vœux, puiſque j'ai le bonheur de mourir à vos pieds; de vous y faire le ſacrifice d'une vie que je ne conſervois que pour vous; & que mourant moins de vos coups, que de la violence de mon amour, je ſerai plus votre Victime, que je ne vais l'être de Daphné.

Quel entretien pour la triſte Daphnide! Elle n'en put ſupporter la continuation; & l'interrompant, au moment qu'il alloit parler encore: Ah, cruel! lui dit-elle, que ne prenez-vous cet arc & cette fléche, pour m'en percer le cœur, plutôt que d'en r'ouvrir ſi ſenſiblement les plaies, par des paroles qui me donnent mille morts, pour une ſeule que vous me demandez? La mort que j'exige, reprit-il, eſt un coup auquel vous avez dû vous préparer, au moment que vous m'avez retranché la ſeule eſpérance pour laquelle vous ſaviez que je pouvois vivre. Mais ne croyez pas, trop ſévère Zélie, que j'aye deſſein de vous en faire des reproches, & que je me plaigne d'une réſolution que vous avez cru devoir à votre repos & à votre vertu. Je veux bien la prendre pour une marque de votre affection, & croire, pour ma propre conſolation, que ſi vous en aviez moins eu, vous n'en fuſſiez pas venue ſans doute à des extrémités ſi fatales pour

moi : quoiqu'il ſoit pourtant vrai, que nous ne ſerions point ici l'un & l'autre, ſi vous m'aviez aimé. Hélas ! repartit la déſolée Bergère, qu'a-t-il manqué à ma tendreſſe, puiſqu'elle n'a été bornée que par mon devoir ? & que ce même devoir n'eſt plus maintenant aſſez fort pour la contenir ? En êtes-vous ſatisfait ? Ne vous ſuffit-il pas, que j'expoſe ma foibleſſe aux yeux de tout un peuple qui m'examine ? & qu'il ſache que le reſpect même des Dieux n'eſt pas capable d'en triompher ? C'eſt en quoi, repliqua Tarſis, ma mort eſt plus indiſpenſable : car s'il falloit ſurvivre à ces précieux témoignages, je ne tarderois pas à voir cette vertu ſevère en triompher à ſon tour & vous faire repentir d'avoir cédé une fois à une paſſion qu'elle a toujours maîtriſée avec tant d'empire. Ne tardez donc pas d'accomplir ce que vous devez à mon repos & au vôtre ; acquittez-vous de la ſeule action où ce cruel devoir ſe ſoit trouvé d'accord avec mon amour. En parlant ainſi, il lui préſentoit les bandes ſacrées ; & Zélie ne faiſoit qu'eſſuyer des larmes qu'elle ne pouvoit étancher.

Pendant cet entretien, la rumeur augmentoit de tous côtés. Ceux qui voyoient ce qui ſe paſſoit, mais qui étoient trop loin pour en rien entendre, ſe demandoient avec empreſſement les uns aux autres, pourquoi le ſacrifice étoit ainſi différé ? Ceux qui étoient informés

de l'amour de Tarſis, devinoient aiſément la choſe ; & ceux qui étoient aſſez près pour les entendre, ne pouvoient retenir les larmes, que la compaſſion leur arrachoit. Quelques-uns, à qui ces ſacrifices ſanglans faiſoient naturellement horreur, regardoient cette aventure, comme une marque que donnoient les Dieux de leur averſion pour cette ſuperſtition barbare, & diſoient que l'arc & la fléche ne ſe trouvoient ainſi dans une main impuiſſante, qu'afin qu'elle n'en fût point enſanglantée. D'autres, pour ſe défendre des ſentimens de compaſſion dont ils ſe ſentoient frappés, ſe r'animoient par un zèle de religion ; ils ſe rappeloient l'hiſtoire du ſacrifice d'Iphigénie, & s'exhortoient à voir ſans horreur celui qui les raſſembloit, par l'exemple d'un père qu'on avoit pû voir tout près d'immoler ſa propre fille.

Les Rois & les Reines ſe trouvoient partagés malgré eux entre ces divers ſentimens. La compaſſion leur tiroit des larmes, que méritoit l'aventure d'un amant qui alloit être immolé par ſa maîtreſſe, & en qui ils retrouvoient cet illuſtre Léonides, dont la valeur avoit égalé la réputation des plus grands Princes. Mais ils ſavoient auſſi, que les Rois devoient plus que d'autres reſpecter le culte des Dieux : qu'une compaſſion qui ſe ſeroit oppoſée à l'exécution des loix, auroit paſſé dans l'eſprit des peuples,

pour un acte non-ſeulement impie, mais tyrannique ; & qu'elle pouvoit être préjudiciable aux intérêts d'Antigonus, s'il eût commencé ſon règne à leur égard, par l'abolition de leurs ſacrifices & de leurs uſages.

Leucippe, Mélicerte, & le reſte de leur troupe, étant plus intéreſſés que d'autres à ce fatal événement, ſe ſentoient bien agités. Leucippe retrouvoit une fille qu'il avoit cru morte : mais il ne la revoyoit que pour la perdre, par le genre de vie qu'elle avoit embraſſé. Le reſpect qu'il devoit aux Dieux, étouffoit en lui la moindre penſée de l'arracher à leurs autels. Quand il auroit été même capable d'en mépriſer le ſcandale, la loi lui en ôtoit le pouvoir, puiſqu'elle émancipoit les filles, dès le premier moment de leur conſécration. Mélicerte, que ſon ſexe rendoit encore plus tendre, reſſentoit la perte de ſa fille, & la mort de Tarſis, avec un trouble qui ne lui permettoit preſque plus de ſe connoître. Télamon hors de lui-même à la vue du péril d'un frère, ſautoit de bateaux en bateaux, pour eſſayer de le joindre, & d'apporter quelque remède à un mal où il n'en voyoit preſque point. Ergaſte, Calliclès, Philémon & Célémante le ſuivoient pour le ſeconder. Mais outre la difficulté de marcher vîte ſur des bateaux confuſément arrangés, ces bateaux étoient ſi remplis de monde, qu'il leur étoit preſque impoſſible

de percer la foule ; & l'on eût achevé vingt fois le ſacrifice avant qu'ils euſſent gagné la moitié du chemin. Ils crioient aſſez que l'on attendît : mais les voix confuſes de tant de gens, étouffoient la leur. Que pouvoit même ſervir qu'ils euſſent été entendus ? Ces deux illuſtres & malheureuſes Victimes de l'amour & de Daphné, n'étoient plus à elles-mêmes ; elles appartenoient aux Dieux & au public. A l'égard des Bergères, elles étoient demeurées malgré elles dans leurs bateaux, où elles ne pouvoient que pleurer, que faire des vœux au Ciel, & lui demander un miracle, pour démêler heureuſement le nœud d'une ſi fatale intrigue.

En effet, ne falloit-il pas que le ciel s'en mêlât, pour eſpérer d'y réuſſir ? Encore, s'il ne ſe fût agi que d'un intérêt humain, la pitié ſeule étoit capable de vaincre, & chacun ſe ſeroit récrié contre un ſpectacle auſſi nouveau que cruel. Mais qu'oſent dire les hommes, quand il eſt queſtion du culte des Dieux, & ſurtout quand on croit que le ſalut public en dépend ?

Les Prêtres indignés que des vues humaines avilîſſent, pour ainſi dire, le ſervice des Dieux, murmuroient hautement contre Tarſis, qui ſembloit retarder la conſommation du ſacrifice. Ils s'en prenoient même au Grand-Prêtre, dont ils croyoient que le ſilence favoriſoit le

ſcandale, & dont la contenance triſte, dans une conjoncture où le ſang ſe faiſoit entendre, augmentoit, diſoient-ils, une compaſſion qu'ils ne voyoient que trop générale. Les Daphnides, qui auroient dû être les plus ſuſceptibles de pitié, en avoient pourtant le moins dans cette rencontre; & comme le beau Sexe eſt naturellement le plus zélé en matière de religion, & le plus attaché aux ſcrupules, elles étoient celles que la ſuperſtition endurciſſoit le plus; & leur piété ſervoit à les rendre cruelles. Elles murmuroient contre Zélie; & quelques-unes demandèrent à haute voix, qu'elle remplît ſes devoirs, ou qu'elle cédât une place, dont ſa douceur la rendoit indigne. Elles vouloient qu'elle fût déclarée déchue de la qualité de Daphnide, & que la dernière reçue d'entre elles, achevât la cérémonie.

Ces murmures & ces reproches, qui euſſent été auparavant ſi ſenſibles à l'honneur & à la piété de Zélie, ne faiſoient preſque plus d'effet ſur ſon ame, ſurpriſe de tant de différentes penſées. Le ſeul coup qu'elle reſſentit, fut d'entendre parler d'une autre Daphnide; parce qu'elle voyoit par là la porte fermée au juſte deſſein qu'elle conſervoit de ſauver la vie à ſon amant aux dépens de la ſienne même.

Parmi tant d'agitation, qui partageoit ſi différemment

ſérémment l'Aſſemblée, Agamée ayant fendu la foule, & étant parvenu juſques dans l'Iſle, ſe trouva par haſard près de deux autres, dont l'un parlant à l'oreille de ſon ami, lui diſoit en confidence : J'en ſuis ſurpris, à ne pouvoir en revenir. Car enfin je ſuis très-ſûr qu'elle tomba dans le fleuve, & que peu après je trouvai ſon corps, que les ondes avoient rejeté ſur le rivage : Que je le fis dépouiller auſſi-tôt, par le même Pâtre qui m'avoit aidé à l'apporter : Que l'ayant enſuite couvert d'un drap, je le cachai dans le fond d'une caverne, où il reſta juſqu'à la nuit ſuivante, que le feu lui rendit les honneurs funèbres.

Quoique cet homme parlât d'une voix baſſe, la grande attention qu'Agamée y prêta, ne lui fit perdre aucune de ces paroles. Il jugea par ce diſcours, que ce ne pouvoit être qu'Alpide, & il ſe douta que l'autre pouvoit bien être cet ami de Gonnes, dont Calliclès & Célémante lui avoient fait une aſſez exacte peinture, au ſortir de la grotte, où ils s'étoient rencontrés. L'Aréopagite eut d'abord la penſée de s'en ſaiſir. Mais outre qu'il auroit voulu les entendre encore parler, & qu'étant ſeul, il lui étoit difficile d'arrêter deux perſonnes, qui pouvoient être ſoutenues par d'autres aux environs, il jugea que cette démarche devenoit inutile envers Alpide, au moment que la Bergère dont on l'accuſoit d'être le meurtrier, étoit pleine

de vie. Il ſe contenta de chercher des yeux Célémante, Ergaſte, ou quelqu'autre Berger de ſa connoiſſance, pour prendre enſemble conſeil ſur ce qu'il avoit à faire : mais la foule les avoit tellement diſperſés, qu'ils ne ſe pouvoient voir. D'ailleurs ces deux hommes ſe ſéparèrent eux-mêmes preſqu'à l'inſtant. Celui qui avoit parlé à l'oreille de l'autre, s'avança vers l'endroit du ſacrifice ; ſon compagnon tourna d'un autre côté.

Cependant l'on fait retirer le peuple, que la curioſité avoit pouſſé juſques ſur l'autel, & l'on fait remettre à genoux le malheureux Tarſis. Son reſpect & ſon amour l'amenèrent avec joie aux pieds de Zélie, & elle reprit de lui les bandes ſacrées, mais ſi foiblement, qu'elle ſembloit ne lui tendre les bras que pour en être liée elle-même. Auſſi fallut-il que l'une des Daphnides la ſecondât dans ce triſte miniſtère : ou pour mieux dire, elle s'en acquitta ſeule ; Zélie ne put que la regarder.

Enfin voila Tarſis les yeux bandés ; on a déja lié les pieds & les mains de la Victime. Eſt-ce là l'appareil de l'hymen dont il s'étoit flatté tant de fois ? On le place le plus qu'on peut ſur l'extrémité de l'autel, afin qu'en recevant le trait, il tombe de lui-même dans le fleuve. Il n'attend que le coup mortel ; & ce coup va partir de la main d'une maîtreſſe !

Plus l'exécution étoit proche, plus ce ſpecta-

cle tiroit de larmes, & donnoit lieu à de tendres réflexions. La compaſſion preſque générale, crut être ſecondée en cette rencontre, par la vaine recherche que faiſoit la ſeconde Daphnide, de l'arc & de la fléche ſacrée, qu'il étoit tems de mettre entre les mains de Zélie, & qu'elle ne trouvoit plus ſur l'Autel. On regarde, on demande, on cherche de tous côtés, & tout cela ſans ſuccès. Les plus tendres d'entre les Spectateurs, commencent à dire que quelque Dieu ſans doute eſt venu les enlever. Ils crient que ce ſont-là des marques certaines que le Ciel déſapprouve ce ſacrifice; & pluſieurs font entendre qu'il faut l'interrompre, & délivrer la Victime.

Parmi ces voix favorables, l'on en diſtingue quelques-unes, qui repréſentent avec chaleur, que c'eſt ſe mocquer des Dieux & des hommes; qu'il y va du ſalut de la Patrie; & qu'on ne manquera point d'arc ni de fléche, pour conſommer le ſacrifice. Un homme entr'autres s'avançant à travers la foule, à l'aide du déſordre qui avoit confondu le peuple avec les Prêtres & les Daphnides, leur demande avec une eſpèce de fureur, s'ils n'ont point honte de leur lâcheté? & ſa paſſion le porte juſqu'à tirer une nouvelle fléche du carquois que Zélie avoit ſur l'épaule. Voici, s'écrie-t-il, ce que les Dieux nous laiſſent pour les ſatisfaire. A

ces mots, il monte preſque ſur l'autel, pour ſe mieux faire écouter. Mais à peine a-t-il ouvert la bouche, qu'on le voit tomber, percé de la fléche ſacrée, qui s'étant fait jour au bas des reins, lui traverſe le corps de part en part. Il jette un cri aigu; on le releve. Agamée qui ſe trouve là, le reconnoit pour l'une des deux perſonnes qu'il avoit écoutée ſi attentivement; & chacun, en l'examinant de plus près, convient que c'eſt Alpide.

Ce nouveau ſpectacle raſſemble les yeux de l'aſſemblée; & comme on n'a pû diſcerner l'auteur du coup, on ſe perſuade de l'entremiſe de quelque Dieu. Ceux qui ont pu entendre les dernières paroles d'Alpide, s'accordent à dire que c'eſt là une punition viſible du Ciel, pour avoir, contre ſa volonté, demandé la continuation du ſacrifice. Ergaſte fait adroitement courir le bruit, que la fléche partoit de la main d'un Dieu; & ſoit par l'artifice de nos Bergers, ou par un effet de la prévention des peuples, aſſez ordinaire en ces rencontres, il ſe trouva des gens qui aſſurèrent l'avoir vûe deſcendre d'enhaut à travers les nues, & tomber en forme d'éclair. Ainſi les évenemens qui avoient précédé, ayant déja diſpoſé la populace crédule, à recevoir l'impreſſion de ce bruit, & les Princes appuyant les premiers cette favorable ouverture; on crie de tous côtés, que

les Dieux ſont touchés de commiſération, & qu'ils ne peuvent ſouffrir la rigueur d'un pareil ſacrifice.

Cependant le ſang ſort à gros bouillons de la bleſſure d'Alpide ; la douleur le rend furieux ; il ſe débat dans ſon ſang, & avec tant de violence, qu'étant au bord de l'autel, il tombe dans le fleuve, où les eaux l'engloutiſſent.

A cette chûte, les cris redoublent de toutes parts ; on dit qu'il ne faut plus douter, que la Déeſſe ne ſoit ſatisfaite, & que le Dieu n'ait déja reçu ſa Victime. Les Daphnides elles-mêmes ſe laiſſent aller à cette créance comme les autres ; & ſoit que le Grand-Prêtre en fût perſuadé ; ou qu'il voulût ſe prévaloir de l'erreur publique pour ſauver ſon frère, il demande ſilence, & l'ayant aiſément obtenu, par le crédit & l'autorité que lui donnoit ſa dignité, & la réputation de ſa vertu, il parle à l'Aſſemblée en ces termes.

HARANGUE DU GRAND-PRÊTRE.

O vous Rois, & Peuples de Tempé, écoutez la volonté des Dieux, & les myſtères qu'ils vous expoſent par ma bouche.

Comme notre ame, qui eſt un rayon de l'Eſprit univerſel, exprime ſes opérations en trois manières ;

par la parole, par l'action & par la penſée ; les Dieux veulent bien ſe faire entendre aux hommes en ces trois manières : par la parole, dans leurs Oracles ; par l'action, dans les prodiges ; & par la penſée, dans ces ſentimens univerſels qu'ils inſpirent au cœur des Peuples. Ils ſe ſont ſervis de ces trois différentes voies, pour nous inſtruire qu'ils ſont contens de la victime que les ondes cachent à nos yeux. Leur oracle a demandé que le ſang d'un homme fût lavé dans le fleuve ; & vous voyez tous, que cet ordre eſt accompli par la mort d'Alpide. Si nous conſidérons les prodiges, nous avons vû ce matin, les Prêtres & moi, cet Alpide exclu de ce bonheur, par l'arrivée imprévue de Tarſis, par le ſuffrage de mes Collégues, & par la loi qui leur ordonne de choiſir juſqu'au moment du ſacrifice, le plus digne qui ſe préſente. Cependant ce même Alpide, que le choix des hommes avoit rebuté, eſt ramené ici, comme par les Dieux ; & à l'inſtant que frappé de jalouſie, il demande la mort de ſon rival, nous le voyons tomber lui-même à ſes pieds, percé de la fléche ſacrée dont on étoit en peine, & qui n'a pû partir que d'une main inconnue. Que veulent dire ces prodiges, ſinon qu'il étoit la victime que ſouhaitoient les Dieux ? & qu'ils ont arraché eux-mêmes, ce que les hommes ſembloient leur refuſer ? Mais leur penſée s'exprime encore bien mieux dans vos cœurs, par cette inſpiration qui vous pouſſe tous à vouloir la délivrance de l'autre victime. Princes, & vous Peuples, n'en doutez donc plus. Pénée, Daphné, tous les Dieux vous accordent cette délivrance par leurs

Oracles, par leurs prodiges, & par votre propre ſuffrage.

A ces mots il ſe jeta à genoux aux pieds de l'autel; & élevant la voix le plus qu'il put : *Grand Jupiter !* pourſuivit-il, *que les hommes ſont ſavans, quand ils parlent par ta voix ! Que tes promeſſes ſont invariables ! & que les reſſorts de ta Providence ſont incompréhenſibles ! J'ignorois dernièrement ce que j'annonçois de ta part à Tarſis, quand je lui dis par ton oracle qu'il conſultoit ſur la perte de ſa Bergère :*

Cherche la mort, & tu la trouveras.

Que j'étois éclairé dans mes ténébres, & ſavant dans mon ignorance ! & que tu lui tiens bien ta parole, puiſque tu l'as miraculeuſement conduit à la poſſeſſion de Zélie ! Qui ne voit maintenant, que ſi tu lui as ordonné ſimplement de chercher la mort, c'eſt que tu exigeois de lui, pour toute démarche, qu'il ſe contentât en effet, de la chercher, ſans vouloir qu'il la rencontrât ? Qui ne voit, que tu lui veux accorder Zélie, puiſque tu la lui fais trouver comme tu l'as promis ? Qui ne voit enfin, que tu n'as refuſé juſqu'à la fin la victime, de la main de cette Bergère, que de peur d'engager la ſienne ? & que tu ne lui as ôté le moyen de ſe conſacrer à Daphné, que parce que tu l'avois toi-même conſacrée aux juſtes deſirs de Tarſis ?

A ces mots, il ſe proſterna le viſage contre terre, & ſe tint long-tems dans cette poſture.

Ce diſcours jeta tous ceux qui le comprirent, & plus encore, s'il le faut dire, ceux qui n'y comprirent rien, dans une profonde admiration. Timothée ſavoit bien, qu'une partie de ce qu'il diſoit, étoit obſcur pour le Peuple à qui il parloit : mais il en uſoit ainſi pour deux raiſons. L'une, parce que le propre de la populace eſt d'applaudir aux choſes qu'elle entend le moins, & ſur-tout en matière de Religion, où elle attribue à myſtère tout ce qu'elle trouve au-deſſus de ſa portée. L'autre, qu'encore qu'il s'adreſsât au Peuple, il avoit en vue de convaincre les Prêtres, qu'il voyoit obſtinés à ſoutenir le choix d'une victime qu'ils avoient préférée à l'autre ; & s'il ne leur parloit pas directement, c'étoit pour ne pas paroître leur reprocher une élection qu'ils avoient faite à ſon préjudice, & contre ſon gré.

Auſſi ſa harangue produiſit tout l'effet qu'il en pouvoit attendre. Le Peuple voyant les Princes appuyer les ſentimens du Grand-Prêtre, y applaudit par des cris de joie, & des battemens de mains ; & les Prêtres s'en laiſſèrent toucher, ſur-tout par le ſouvenir qu'ils ſe rappelèrent de cet oracle, dont ils avoient été les témoins.

Ce fut donc à qui d'eux iroit ôter le premier

les bandes à Tarſis, & à qui préviendroit l'ordre qu'Antigonus en donnoit à ſes principaux Officiers. Le Peuple de ſa part, ne pouvoit aſſez témoigner ſa reconnoiſſance & ſon zèle pour un Berger qui s'étoit offert à mourir pour le ſalut du Pays.

Leucippe & Mélicerte n'avoient pû juſques-là avancer à l'autel. Après tant d'alarmes, il étoit juſte qu'ils vinſſent reprendre haleine entre les bras de leur fille. Zélie voulut ſe jeter à leurs pieds, pour leur demander pardon d'une démarche qui les avoit inquiétés : mais ils ne purent ſouffrir qu'elle mêlât à leur joie le moindre ſouvenir affligeant. Quoiqu'ils euſſent mille queſtions à lui faire, ils étoient occupés à ſatisfaire leur tendreſſe.

Tarſis s'étoit livré aux embraſſemens de ſon cher frère, & de ſes amis. Philiſte & Télagie ne ſavoient preſque auquel aller, ou à Zélie ou à ſon Amant. Les Rois mêmes voulurent voir Tarſis de plus près; & ayant deſiré qu'on l'amenât à leur amphithéatre, ils lui firent tous l'honneur de l'entretenir, & de l'embraſſer, avec toutes les marques d'amitié & d'eſtime qu'ils ſembloient devoir au courage & au mérite du libérateur d'Héraclée. Les Reines firent la même grâce à Zélie, louant à l'envi ſa beauté, ſa modeſtie, & ſa douceur. Pour la Reine Ariaxile, elle reprit, pour ainſi dire, auprès d'elle, le perſonnage de la Bergère Ariad-

ne, tant elle lui donna de nouvelles marques de tendreſſe & de familiarité. Aréliſe, Céliane, Télagie, Coris, Bélice, Alcé, & quantité d'autres Bergères, qui avoient été les intimes amies & les compagnes de Zélie, s'empreſſoient toutes à l'embraſſer; & n'oſant l'aborder au milieu des Reines, elles s'adreſſoient aux Daphnides, pour ſavoir par quelle aventure Zélie ſe trouvoit parmi elles, & ce qu'étoit donc devenue cette Hypolite, à laquelle chacun s'attendoit? Nous en ſommes auſſi ſurpriſes que vous, leur répondirent-elles; & nous n'avons connu que ſous le nom d'Hypolite, cette aimable fille, que vous appelez Zélie.

Au milieu de cette joie univerſelle dont étoient pénétrés les aſſiſtans, une nouvelle inquiétude agitoit nos Bergers, & entr'autres, Leucippe, Mélicerte, Télamon & Philiſte. Ils voyoient Tarſis délivré; mais ils ne ſavoient par quelle voie retirer Zélie d'entre les mains des Daphnides. Elle y étoit engagée par une eſpéce de profeſſion publique; & quoiqu'elle n'eût ni pris l'habit, ni conſommé l'acte de conſécration, puiſqu'elle n'avoit point immolé la victime, ſes compagnes prétendoient, que comme l'on avoit jugé que le ſacrifice s'étoit accompli dans la perſonne d'Alpide, il ſuffiſoit auſſi, pour l'engagement de Zélie, qu'elle y eût été préſente, qu'elle y eût par-

ticipé d'intention, & que les Dieux avoient achevé le reſte pour elle. D'ailleurs, quoique ces Bergers ne doutaſſent point de l'affection de Zélie pour Tarſis, ils appréhendoient, ou que ſa piété ne l'arrêtât parmi elles, par quelque ſcrupule; ou que ſon courage ne lui fît regarder comme une foibleſſe, de ſe dédire d'un deſſein qui avoit fait tant d'éclat; ou que les mêmes conſidérations qui le lui avoient fait prendre la première fois, ne l'y retinſſent de nouveau. Mais l'amoureux Tarſis le craignoit encore plus qu'eux; & l'on ne peut dire combien l'honneur que lui faiſoient ces grands Rois, lui devenoit importun, par l'obſtacle qu'il apportoit à l'éclairciſſement qu'il ſouhaitoit d'avoir là-deſſus avec ſa Bergère.

Le généreux Télamon, toujours attentif à la ſatisfaction de ſon frère, après y avoir longtems rêvé, fut frappé tout-à-coup d'une penſée, qu'il crut propre à ce deſſein, & dont il s'ouvrit à Timothée & à ſes amis. Ceux-ci la ſecondèrent admirablement, allant de tous côtés, & inſinuant aux uns & aux autres, qu'on voyoit bien, comme l'avoit dit le Grand-Prêtre, que les Dieux n'avoient ſi miraculeuſement ſauvé ces deux amans, que pour les unir enſemble; & qu'il faudroit, pour accomplir la joie & la ſolennité de ce jour, & tout enſemble, pour ſatisfaire à la volonté des Dieux, engager les pères de conclure ce mariage ſur

l'heure même. Ils inſpirent cette idée dans tous les eſprits, & en font une eſpéce de Religion au peuple ; en ſorte que cette penſée particulière devient en un inſtant le vœu général, & la demande publique de l'aſſemblée.

En ce moment un Capitaine des Gardes d'Antigonus vint dire à Leucippe & à Mélicerte, que le Roi vouloit leur parler, & qu'il avoit envoyé chercher Alcidias. Les deux pères ſe rencontrèrent enſemble à l'amphithéatre des Rois. Car Alcidias avoit aſſiſté au ſacrifice ; & ſi nous n'avons point parlé de lui, ni décrit ſes chagrins, c'eſt que ce récit étoit au-deſſus de nos forces.

Une foule de peuple les ayant ſuivis juſqu'à l'amphithéatre, chacun attendit avec impatience, pour ſavoir quelle pouvoit être l'intention du Roi qui les avoit mandés. Ils ne tardèrent pas à en être éclaircis. Antigonus ayant demandé à Alcidias, à Leucippe & à Mélicerte, s'ils n'étoient pas dans le deſſein de marier leurs enfans, & s'il étoit vrai, comme on venoit de le lui dire, qu'ils euſſent même été déjà d'accord des articles ? A quoi tient-il donc, dit-il, dès qu'on l'en eut aſſuré, que nous n'en célébrions les noces ? Les pères y conſentent ; les deux parties, ajouta-t-il en ſouriant, ne voudroient pas les en dédire : les Prêtres ſont préſens ; voilà l'autel ; l'aſſemblée eſt nombreuſe autant qu'elle peut l'être, &

nous avons les Dieux propices. Si les conventions arrêtées entre les pères, ne peuvent être remplies, j'y ſuppléerai en leur place; & ſi Alcidias ou Leucippe ne me trouvent pas ſolvable, voilà de bonnes cautions que je leur offre. Il dit ces dernières paroles, en leur montrant les Rois & les Reines, qui témoignèrent tous également, par les plus obligeantes paroles, qu'il ne falloit pas différer plus long-tems un mariage ſi généralement ſouhaité. Les Paſteurs étoient trop honorés par un tel commandement, pour y réſiſter; & l'on peut bien croire qu'ils n'avoient pas beſoin d'une ſi grande autorité pour s'y réſoudre.

Le Grand-Prêtre à qui la tendreſſe qu'il avoit pour ſon cher Tarſis, avoit fait recevoir cette propoſition avec joie, ne manque pas de faire tout ſon poſſible pour y diſpoſer les Daphnides, & la ſcrupuleuſe Zélie. Il leur fait voir qu'il n'y avoit point eu pour elle de conſécration, puiſque le ſacrifice s'étoit fait ſans elle: Qu'on ne pouvoit pas dire que ſon intention eût ſuppléé au défaut de ſa main, puiſque ſa répugnance avoit été ſi publique; & il remontra en particulier à cette Bergère, pour diſſiper juſqu'aux moindres ombres de ſes ſcrupules, que la loi laiſſant les filles en la puiſſance de leurs parens juſqu'au jour de leur conſécration, elle y étoit encore aſſujettie.

Les Daphnides ne pouvoient ſe réſoudre à ſe voir enlever une ſi aimable compagne ; & prenant pour prétexte les intérêts de la Déeſſe, elles ſe diſoient avec murmure, que c'étoit une choſe inouie, de lui ravir une Daphnide au moment de la conſécration, pour la faire paſſer ſans reſpect, de la Religion au mariage, & des mains de Daphné, entre celles d'un mortel : Que cet attentat ſeroit un peu plus ſupportable, ſi quelqu'autre fille rempliſſoit ſa place, quelque inférieure qu'elle lui fût en mérite : mais que dans un tems où il ne s'étoit trouvé qu'elle pour conſacrer, où leur nombre n'étoit pas même complet, elles ne pouvoient ſouffrir qu'on fît à Daphné l'injure de lui dérober la plus digne de ſes ſervantes.

A l'heure même qu'elles parloient ainſi, il s'en préſenta une, vêtue en Bergère, & avec les mêmes habits qu'avoit Zélie quand elle ſortit de chez ſon père. Madame, dit-elle à l'ancienne Daphnide, la Déeſſe ne manquera point de ſervantes, ſi vous me rendez une place, que par une tromperie innocente, la Bergère qui vous quitte, occupoit pour moi.

Zélie la reconnut auſſi-tôt pour cette Hypolite, dont elle avoit pris le nom & les habits. Voici comme la choſe s'étoit paſſée.

Hypolite étoit celle qu'Iſménias avoit aimée; que Télocrate ſon frère vouloit renfermer malgré elle, & qui après le naufrage où

elle ſe trouva compriſe, fut reçue dans la maiſon d'une vieille femme, où Mélicerte étoit allé chercher Zélie, le lendemain de ſa perte. Elle avoit fait naufrage ſur le golfe, vers l'embouchure du fleuve; & pluſieurs perſonnes, qui venoient avec elle à Tempé, avoient été envelopées dans ce malheur. Une jeune dame de ſes parentes, entre les mains de laquelle Télocrate l'avoit remiſe, pour aller la préſenter aux Daphnides, avoit péri ſous les eaux; & c'étoit elle dont Alpide avoit trouvé le corps ſur le rivage. N'étant point informé qu'il y fût arrivé de naufrage, il l'avoit priſe pour Zélie même, qu'il avoit vue ſe plonger dans le fleuve; & l'obſcurité de la nuit avoit contribué à s'y méprendre. Hypolite avoit eu le bonheur d'échaper. Un Marinier témoin de ce déſaſtre, y étoit accouru; & n'ayant pû ſauver qu'elle, il l'avoit amenée dans ſa maiſon. Son épouſe & lui, lui prêterent tous les ſecours que leur petite fortune leur fourniſſoit. Ils étendirent ſur une table ſes habits, & quelques lettres de recommandation envers les Daphnides, pour les mieux ſécher, & lui donnèrent un lit pour ſe repoſer. Ainſi remiſe de ſa fatigue, elle avoit rêvé aux moyens de profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit de ſe ſouſtraire aux duretés de ſon frère, & de ſe retirer en quelque lieu sûr, d'où elle feroit ſavoir à Iſménias, & à quelques parens bien intention-

nés pour elle, le lieu de ſa retraite. Mais ne ſachant point ſi ſa conductrice étoit échapée du naufrage, & craignant de retomber entre ſes mains, elle avoit remis ſon évaſion à la nuit.

La chambre où on l'avoit miſe, avoit une iſſue dans un jardin, dont le bord étoit arroſé des eaux du fleuve. S'étant alors habillée, & jugeant que ſes hôtes étoient endormis, elle en étoit ſortie doucement, & étoit entrée dans le jardin, à deſſein de fuir par cet endroit. Cette nuit étoit celle où Zelie venoit de ſe précipiter dans le fleuve, pour éviter la violence d'Alpide : mais elle ne s'étoit pas noyée comme il l'avoit cru. Ses jupes l'ayant heureuſement ſoutenue ſur les eaux, l'avoient enfin portée au bord de ce jardin, preſque au moment qu'Hypolite y entroit. La Bergère, que ſes ſens n'avoient point abandonnés malgré ſa diſgrâce, s'y étoit gliſſée ſans bruit ſous quelques arbres, tandis qu'Alpide à qui l'obſcurité de la nuit, ſon agitation, & le courant de l'eau l'avoient dérobée, la cherchoit inutilement, & ſe déſeſpéroit ſur le fleuve. Zélie ſongeoit à demander une retraite au maître de ce jardin. Mais ſi elle fut ſupriſe de rencontrer Hypolite dans ſon chemin, celle-ci le fut encore plus. Après s'être remiſes l'une & l'autre de la peur qu'elles s'étoient faite, elles ſe contèrent leurs malheurs, & ſe touchèrent

touchèrent mutuellement de compaſſion.

Pour mieux échapper aux recherches de Télocrate, Hypolite à qui Zélie s'étoit déclarée ſur le deſſein qu'elle avoit d'entrer chez les Daphnides, lui propoſa le troc de ſes habits & de ſon nom : d'autant plus, ſelon ce qu'elles ſe dirent, que les Daphnides ne connoiſſoient ni l'une ni l'autre, & qu'elles ſe trouvoient d'une taille à-peu-près ſemblable. Elles rentrèrent pour cela dans la chambre. Zélie qui avoit beſoin de repos, ſe mit au lit. Hypolite ſe revêtit de ſes vêtemens, tous mouillés qu'ils fuſſent ; & les habillemens d'Hypolite, avec ſes lettres de recommandation, furent étendus de nouveau ſur la table. La fatigue de Zélie, & l'empreſſement d'Hypolite à ſortir, ne donnoient pas lieu à de longs complimens. Elles s'embraſsèrent ; Hypolite prit ſa route par le même jardin, & Zélie céda au ſommeil.

C'étoit cette même Zélie, que Mélicerte avoit trouvée, ſans le ſavoir, le jour qu'elle étoit venue chez le Marinier, & qu'elle avoit priſe pour Hypolite, abuſée par la différence des habits, & par ces lettres de recommandation, adreſſées aux Daphnides ; ce qui l'avoit empêchée d'examiner au viſage la perſonne qui dormoit.

Zélie paſſa tout le jour dans cette chambre, où elle affecta de ſe tenir au lit, ſous prétexte

d'indiſpoſition, mais en effet, de peur d'être vue. Elle n'avoit pas même voulu parler beaucoup à ſes hôtes ; & par toutes ces raiſons, elle n'avoit rien ſu de toute la rumeur qu'elle cauſoit. Ses hôtes d'ailleurs, auſſi charitables que ſimples, & qui ne l'avoient jamais vue elle-même, croyoient aiſément qu'elle étoit celle qu'ils avoient retirée du naufrage. Et quoiqu'ils ne puſſent s'empêcher de faire une différence notable entre la beauté qu'ils remarquoient en elle, & le peu qu'ils en avoient trouvée en la recevant, ils attribuoient ce changement à l'état où elle s'étoit trouvée au ſortir d'un danger propre à flétrir les beautés les plus parfaites.

Zélie, ſous l'habit & le nom d'Hypolite, en ſortit le jour ſuivant dès le matin ; & fortifiée de plus en plus dans le deſſein de quitter le monde, depuis la mort de ſon cher Tarſis, qu'elle croyoit enſeveli ſous les eaux, elle alla ſe préſenter aux Daphnides, qui déjà prévenues par Télocrate de l'arrivée de ſa ſœur, crurent, en l'admettant à leur compagnie, recevoir véritablement Hypolite.

Quoique le nom qu'elle avoit pris, la garantît de viſites, elle affecta d'être indiſpoſée, pour éviter toute rencontre qui auroit pû la déceler. Le naufrage qu'elle venoit d'eſſuyer, en étoit un prétexte plauſible. Elle n'avoit

même marqué de ſanté, qu'au jour où commençoit ſa retraite ; & les Daphnides trompées les premières, avoient innocemment abuſé tous les autres, & le Berger Iſménias plus qu'aucun.

Elle n'ignoroit pas à la vérité, que tout le ſoin qu'elle avoit pris de ſe cacher, lui devenoit inutile au jour de ſa conſécration, qui l'expoſoit aux yeux de tout le pays : mais elle s'imaginoit que les choſes ſe trouvant alors ſi avancées, ſes parens ne pourroient plus s'y oppoſer.

A l'égard d'Hypolite, elle étoit partie dès la pointe du jour, côtoyant les bords du fleuve, où elle avoit même trouvé le voile de Zélie, qu'elle ramaſſa, & elle s'étoit réfugiée chez une couſine qu'elle avoit à Gonnes. Mais dans la crainte que Télocrate ne l'y découvrît, elle pria cette parente, qui avoit une maiſon à l'extrémité de la forêt d'Olympe, de l'y conduire, & de lui accorder cet aſyle. C'eſt-là que Tarſis l'ayant vue, avec le voile & les vêtemens de Zélie, l'avoit priſe aiſément pour elle, & qu'il ne fut déſabuſé de ſon erreur, que par ce qu'il lui entendit dire. Elle avoit cependant écrit à Theſſalonique, pour faire ſavoir de ſes nouvelles à Iſménias : mais ce Berger en étoit alors parti, pour l'aller chercher ailleurs ; & quand il revint à Tempé, elle étoit dangereuſement malade.

Hypolite elle-même conta une partie de ces choſes à l'ancienne Daphnide ; & elle lui donna tant de marques de ſoumiſſion d'eſprit, & du repentir qu'elle avoit de ſes foibleſſes paſſées, que la Daphnide, informée à l'heure même par Zélie, de la vérité de ce récit, & du droit qu'avoit Hypolite au ſervice de Daphné, ne put lui refuſer la place que Zélie abandonnoit.

Iſménias étoit préſent à toutes ces choſes ; & quoiqu'il eût déjà remarqué, en voyant Zélie à la place d'Hypolite, qu'il n'avoit été trompé que par l'équivoque du nom, ce qui lui avoit fait prendre ſon parti ; il n'avoit pas laiſſé de ſentir de l'émotion à la vue d'une perſonne qu'il avoit tendrement aimée. Mais cette émotion ne tenoit rien ni du regret ni du repentir ; & en ſe rangeant au nombre des Prêtres de Jupiter, il s'étoit tellement dépouillé des paſſions humaines, qu'il ſervoit aux plus anciens, d'exemple de piété, de détachement, & de réſignation à la volonté des Dieux. Auſſi ne reſſentit-il qu'un mouvement de joie, en conſidérant que celle qu'il avoit aimée, prenoit le parti qui lui ſembloit avantageux ; & en ſongeant de plus, qu'il avoit lui-même ſervi d'occaſion à une réſolution ſi ſainte, & à une converſion ſi exemplaire.

Cette nouvelle aventure avoit appaiſé le murmure des Daphnides, & augmenté la ſurpriſe & les acclamations de l'aſſemblée. Alci-

dias & Leucippe, obéiſſant à l'ordre des Rois, au zèle du peuple, & à leur propre inclination, avoient donné ordre à tout ce qui étoit néceſſaire pour le mariage de Tarſis. Le peuple, charmé de tout ce qui eſt extraordinaire & nouveau, avoit, comme nous l'avons dit, battu des mains à cette propoſition. Il en avoit même ſollicité Alcidias & Leucippe; & dans cet empreſſement commun, l'on avoit vu juſque à des inconnus, embraſſer tendrement ces deux pères, & les conjurer de ne pas refuſer cette ſatisfaction à tout un peuple, qui la leur demandoit avec inſtance. C'étoit à qui préviendroit leurs ordres dans ce ſervice. Il s'en trouva, qui d'eux-mêmes apportoient le pain, que la coutume des Macédoniens demandoit pour la ſolennité des mariages. D'autres préſentoient à l'envi leurs couteaux, pour le partager ſuivant le même uſage.

Leucippe convaincu qu'il exécutoit l'arrêt du Ciel, mit le pain & le couteau entre les mains du Prêtre; préſenta Zélie à Tarſis, & l'on ſe rapprocha de l'autel, où par une nouveauté ſingulière, la pompe funébre de Tarſis fut convertie en un ſpectacle de joie; & les appareils de mort, changés en ceux de mariage.

Jamais allégreſſe ne fut ſi générale. Les Rois & les Reines, par eſtime pour Tarſis & pour ſa Bergère, honorèrent la cérémonie de leur pré-

ſence. Une partie du peuple voulut accompagner les mariés comme en triomphe, juſques à Callioure, pendant que les autres couroient chez eux, pour faire part à leur famille du récit de tant de merveilles. Enfin, ce qu'on auroit peine à croire, un Berger & une Bergère eurent alors une plus groſſe Cour que cinq des plus grands Rois, & cinq des plus grandes Reines du Monde.

Télamon, Philiſte, Ergaſte, Aréliſe, Calliclés, Philémon, Céliane, Ariſtée, Bélice, Célémante & Coris, marchoient à la tête de la troupe. Ils ne pouvoient ſe laſſer de réfléchir ſur tant d'évènemens, & ils admiroient ſur-tout, comment Tarſis & Zélie avoient été en quelque manière délivrés par l'ardeur même qu'Alpide leur commun ennemi, avoit eue de les perdre. Mais parmi tant d'incidens divers, il y en avoit un qu'ils ne pouvoient démêler.

Ils devinoient aſſez, que par le caprice d'un déſeſpoir amoureux, Tarſis laſſé de vivre, étoit parti d'Hippique de grand matin, & qu'il avoit été s'offrir aux Prêtres, pour être immolé. Le diſcours de Timothée leur avoit appris, que les Prêtres lui avoient donné la préférence, comme au plus digne. Ils ne doutoient pas que le plaiſir de voir périr un rival n'eût ramené Alpide; & que la vue de Zélie

qu'il croyoit morte, l'animant de nouveau contre Tarſis, ne lui eût inſpiré ce tranſport aveugle, qui avoit cauſé ſa perte : mais ils ne pouvoient s'imaginer quelle main l'avoit frappé, ni comment la fléche & l'arc ayant diſparu dès le commencement du ſacrifice, la même fléche avoit enſuite percé le corps d'Alpide. La piété ordinaire de Leucippe, de Télamon, & des Bergères, leur donnoit aſſez de pente à imputer ce coup à un miracle. Agamée, Philémon, Ergaſte & Célémante ne s'y rendoient pas ſi volontiers, quoiqu'ils ne doutaſſent aucunement du pouvoir des Dieux. Ils diſoient ſeulement, qu'il avoit été facile à quelque perſonne, touchée de compaſſion, d'enlever l'arc & la fléche, à l'aide du déſordre qui avoit à pluſieurs repriſes pouſſé le peuple à grands flots juſques ſur l'autel. Qu'à la faveur de cette foule, le même homme avoit pû enfoncer la fléche, ſans être apperçu de perſonne; & qu'il y avoit en cela d'autant plus de vraiſemblance, que le perfide avoit été bleſſé par derrière vers les reins, & que la pointe paroiſſoit avoir même remonté juſqu'au cœur; ce qui n'eût pû ſe faire ſi le coup étoit venu d'enhaut, comme le peuple ſuperſtitieux l'avoit crû. Mais toutes ces refléxions ne leur en indiquoient point l'Auteur. Ces différentes penſées les conduiſirent juſques à Callioure,

& elles firent une bonne partie de leur entretien, durant le repas que Leucippe leur donna chez lui.

Ayant paſſé tout le jour dans les plus agréables divertiſſemens, ils ſe promenoient la plupart dans le jardin de Leucippe, lorſqu'ils virent accourir vers eux Célémante & Coris, avec un air encore plus riant & plus gai que de coutume. O mon cher Télamon, s'écria Célémante en l'abordant, que j'ai lieu maintenant de mépriſer toute votre ſageſſe ! & que je la défie de rien faire qui approche du miracle qu'a fait aujourd'hui la folie!

Télamon ne pouvoit rien comprendre à cette ſaillie, & Célémante la lui expliqua. Nous nous promenions la belle Coris & moi, pourſuivit-il, à l'entrée de ce hameau, quand le pauvre Marcel, à qui, comme vous le ſavez, la beauté de Zélie a fait perdre l'eſprit il y a déjà long-tems, nous a tous les deux abordés. Hé bien ! nous a-t-il dit, vous auriez donc ſouffert ſans moi, que le perfide Tarſis ſacrifiât la Bergère ? Chacun vouloit me faire croire que j'étois un fou, & que c'étoit elle qui alloit le ſacrifier : mais j'ai bien vu le contraire, puiſqu'il tenoit les bandes pour la lier, & qu'elle pleuroit elle-même. Au même-tems, nous montrant l'arc ſacré, qu'il tenoit encore ſous ſon manteau : J'ai appris au traître Alpide, a-t-il

ajouté, à vouloir qu'on achevât le ſacrifice. N'en parlez point, nous a-t-il dit, car perſonne ne m'a vû, & je viens à Callioure, ſavoir ce qu'eſt devenue la belle Zélie.

Le récit de Célémante éclaircit aiſément ce qu'il avoit voulu dire. Chacun jugea que ces gens-là ſe mêlant par-tout, Marcel s'étoit trouvé au ſacrifice: Qu'avec moins d'égards qu'un autre, il étoit monté ſur l'autel: Qu'à la contenance de la Bergère, qu'il voyoit dans la déſolation, ſon dérangement d'eſprit la lui avoit fait regarder comme la victime; & que pour la ſauver, il s'étoit emparé de la fléche & de l'arc: Qu'enfin Alpide étant ſurvenu, & demandant qu'on pourſuivît le ſacrifice, il n'avoit point héſité à s'en défaire. Alors Célémante reprenant la raillerie qu'il avoit commencée: N'eſt-il pas vrai, ſage Paſteur, dit-il à Télamon, que toute votre prudence auroit échoué dans cette occaſion, où triomphe la folie de Marcel?

Pendant que ces Bergers s'égayoient par des entretiens auſſi agréables que ſpirituels, Tarſis auprès de ſon incomparable Bergère, étoit dans des raviſſemens convenables à l'heureux état de ſa fortune. Seroit-il juſte de les y troubler? Ils ont été aſſez long-tems expoſés en public, aux caprices de la fortune, pour les laiſſer en particulier, goûter les plaiſirs qu'ils méritent,

& dont ce ſeroit une eſpéce de ſacrilége de divulguer les myſtères.

Contentons-nous de dire que l'exemple de Zélie n'intimida point ſes compagnes : Que peu de jours après, Philémon épouſa Céliane ; que Bélice fit juſtice à Ariſtée ; que Célémante s'unit avec ſa chère Coris ; qu'Alceſte étant guéri des bleſſures qu'il avoit reçues le jour de l'attaque de Périnte, ſe vit enfin en poſſeſſion de l'aimable Eliante, & de tous les biens de ſon rival ; qu'Eléandre ayant vaincu à la fin les ſcrupules de ſa belle veuve, vit ſa conſtance & ſa fidélité couronnées ; & que l'amour fut ſi content des nombreux & beaux ſacrifices qui lui furent faits dans tout ce tems-là à Tempé, que durant pluſieurs Olympiades, il en fit ſon ſéjour le plus délicieux & le plus ordinaire.

Les nouvelles vinrent preſqu'en même-tems, qu'Amalécinte avoit épouſé la Reine de Leſbos, après avoir entièrement rétabli leur autorité en Chypre, à Lesbos & en Phrygie ; & qu'ayant fait retracter à Mytilène la dure loi, qui y déclaroit les femmes inhabiles à la Couronne, ils avoient, par un heureux mariage, réuni ces trois Royaumes en un, & fondé une nouvelle & puiſſante Monarchie, ſous le titre de Royaume de Pergame, ainſi appellé du nom de la Ville capitale de

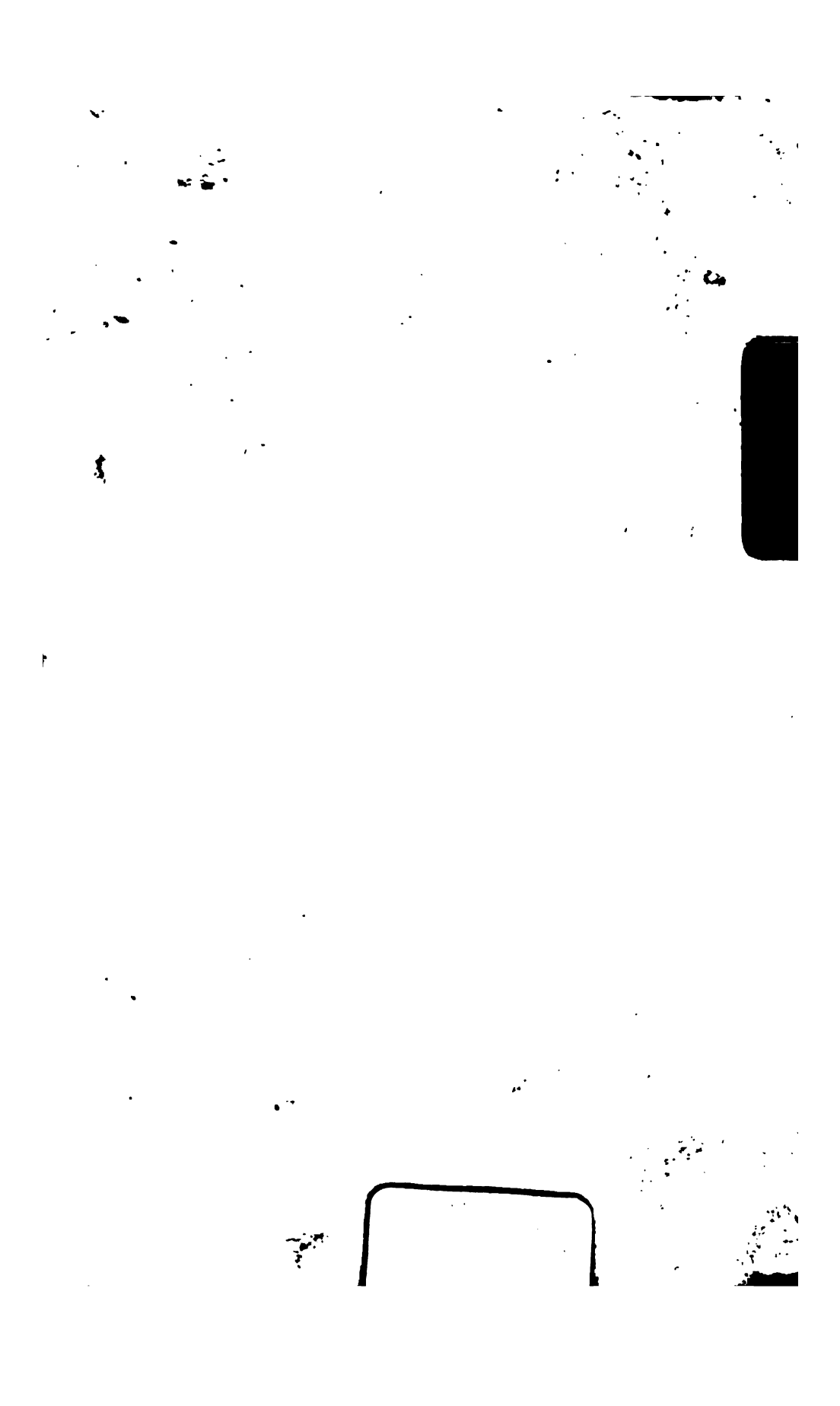
Phrygie, dont ils firent le ſiège de leur empire.

L'on ſut encore, que l'illuſtre veuve du Roi de Sparte s'étoit vue obligée, par la conſtance & par les ſervices du Roi Cléomène, de récompenſer les rares témoignages d'amitié que ce généreux Prince avoit rendus au Roi Agis avant & après ſa mort, non-ſeulement par le ſupplice de ſes meurtriers, dont il extermina toute la race, & par le rétabliſſement de ſon fils au trône, mais encore par les ſtatues & les temples qu'il fit élever à la mémoire d'Agis dans Lacédémone; & par ſon application à continuer le grand ouvrage de la réformation de Sparte, qui avoit été commencé par ſon ami.

Ainſi l'on fut long-tems dans Tempé, ſans faire autre choſe qu'y voir ou y apprendre d'agréables nouveautés. Mais comme les Dieux n'envoient jamais tant de biens, ſans y mêler des chagrins conſidérables, un accident troubla ſenſiblement la joie de nos illuſtres Bergers. Ce fut la mort d'Ergaſte, qui ſoit par le ſort commun à tous les Amans d'Aréliſe, ou que ſon heure fût venue, fut emporté en huit jours par une fièvre, au moment qu'il ſembloit avoir vaincu la réſiſtance de ſa Bergère. Ce fut un deuil public dans Tempé, où l'eſprit, la généroſité & la franchiſe de ce Paſteur, lui avoient donné pour amis tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens.

Les cinq Rois qui avoient honoré de leur préſence les noces de Zélie, après avoir goûté dans Tempé les premières douceurs de leur union, étoient allés jouir de celle de la fortune, chacun dans le ſiège de ſon empire. Ils n'avoient pu ſe ſéparer ſans peine : mais ils ne pouvoient ſe refuſer plus long-tems à l'impatience de leurs peuples. Pyrrhus alla faire couronner Antigone en Epire, où il n'eût rien manqué à ſon bonheur, ſi ſon ambition eût pû ſouffrir qu'il y manquât quelque choſe. Philadelphe remena Arſinoé dans Alexandrie, où pour fruit de ſon mariage, le Ciel lui donna cette longue poſtérité de Rois, qui ont gouverné l'Egypte durant tant de ſiècles, ſous le nom des Ptolomées. Le grand Ariarate conduiſit la belle Troïade au Royaume de Pont, auquel il avoit donné de ſi glorieux commencemens. Leur union fournit des ſucceſſeurs à cet empire, juſqu'à la huitième génération ; & de leurs deſcendans eſt iſſu dans la ſuite le renommé Mitridate, qui tint tête à l'empire Romain, & qui cauſa de la jalouſie à la plus puiſſante & à la plus floriſſante nation de la terre. Galates & Ariaxile étant paſſés en Aſie, où les attendoit l'armée Gauloiſe, allèrent, à la tête de ces fameuſes troupes, fonder le célébre Royaume, appellé Galatie, du nom de cet illuſtre fondateur, qui porta le premier la gloire & la puiſſance de la nation Gauloi-

ſé hors de l'Europe, d'où elle s'eſt depuis étendue juſqu'aux extrémités du monde. Antigonus ayant vu partir avec regret tous ces grands Princes, retourna à Theſſalonique, jouir des douceurs de ſon mariage; & voulut auparavant marquer l'eſtime particulière qu'il faiſoit de Tarſis & Télamon, par le don qu'il leur fit du Gouvernement de la Theſſalie. Mais Tarſis ne reconnoiſſant de félicité que celle que lui procuroit la poſſeſſion de Zélie, le céda à Télamon, pour jouir plus purement des douceurs de l'amour & de la liberté.

Fin du vingtiéme & dernier Livre.

520385